3 1761 06991526 2

HANDBOUND
AT THE

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lempereurakbarun00noer

2151

L'EMPEREUR AKBAR.

L'EMPEREUR AKBAR.

UN CHAPITRE

DE

L'HISTOIRE DE L'INDE

AU

XVIème SIÈCLE

PAR

le Comte F. A. DE NOER,

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

G. BONET MAURY,
professeur à la Faculté de Théologie Protestante de Paris.

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

ALFRED MAURY,
membre de l'Institut de France.

V. 1 — 2

LEIDE. — E. J. BRILL.
1883.

DS
661
.3
N614

888109.

Imprimerie de E. J. BRILL, à Leide.

INTRODUCTION.

Akbar est sans contredit l'une des plus remarquables figures de l'histoire de l'Asie aux temps modernes. Son génie porta à l'apogée l'empire que des chefs tartares avaient fondé à l'orient de la Perse et au nord de l'Hindoustan. Pendant un règne d'un demi-siècle, il en étendit les limites jusqu'aux extrémités de la presqu'île gangétique et en fit un des Etats les plus florissants et les plus fortement organisés qui aient jamais existé dans la région qu'arrosent l'Indus et le Gange. Il fut à la fois guerrier et législateur et il domina ses sujets autant par la supériorité de son esprit que par l'énergie de sa volonté.

Retracer la vie et les actes d'un tel prince était une tâche bien faite pour tenter ceux en qui le goût des investigations savantes s'allie aux méditations philosophiques sur les destinées des nations. La composition d'une semblable biographie demandait un écrivain familiarisé avec l'histoire générale, avec celle des populations asiatiques en particulier et qui possédât une connaissance sérieuse des annales de la Perse et de l'Hindoustan, l'intelligence des idiômes dans lesquels elles sont écrites. Il fallait pour donner au récit de la vérité et de l'intérêt avoir observé par soi-même la contrée où vécurent les grands Mogols et les races qui l'habitent. Nul ne remplissait mieux ces conditions que l'auteur du livre dont on présente ici au public une version française. Il avait longuement préparé cette

Histoirè d'Akbar, qui fut son travail de prédilection et qu'il achevait quand la mort l'a frappé. Il y déploya tous les dons intellectuels que la Providence lui avait départis, toutes les ressources de son vaste savoir. Trois voyages aux Indes orientales lui avaient permis d'acquérir des notions précises sur cette partie de l'Asie qui fut le théâtre de l'existence de son héros. Il avait appris par la pratique à juger les hommes et les choses de la société dont il s'est fait l'historien et quand il se mit à l'œuvre, il avait atteint à une maturité et à une spécialité de connaissances, auxquelles est dû le principal mérite de son livre. Ayant tour à tour vécu en Allemagne, en Angleterre, en France, le comte Frédéric de Noer avait pris au génie de chacun de ces trois pays ce qu'il a de plus enviable et de plus précieux: des Allemands, il tint cette conscience dans le travail, cette riche et vigilante érudition, cette aptitude philologique qu'ils apportent dans leurs œuvres scientifiques; des Anglais, il emprunta cet actif esprit pratique et cette justesse d'observations dans l'étude des peuples et des lieux auxquels nous sommes redevables de tant de progrès dans le domaine de l'ethnographie, de la géographie et de l'histoire comparée; les Français lui enseignèrent cette clarté de style, cet art et cette méthode dans l'exposé des faits qui doublent le prix des meilleurs ouvrages. Une si heureuse alliance fut le reflet et comme le produit des rares qualités qui distinguaient le comte Frédéric de Noer. Si Buffon a dit: »le style c'est l'homme" nous pouvons ajouter, en développant ce célèbre apophthegme, que le sujet d'un livre, la forme et la trempe qu'on lui a données sont le miroir du caractère de l'auteur. On retrouve bien dans l'*Histoire d'Akbar*, telle qu'elle est ici écrite, l'empreinte intellectuelle et morale du comte Frédéric de Noer, et le lecteur en aura la preuve en suivant dans son cours cette noble existence que la mort a si inopinément tranchée. Nous ne saurions donc mieux faire pour donner une introduction à cet ouvrage que de retracer rapidement la biographie de l'auteur. Nous eûmes le bonheur de le connaître et nous gardons pour sa mémoire un pieux attachement.

Le comte de Noer était fils du prince Frédéric d'Augustenburg-Noer, frère puîné du duc d'Augustenburg, et jusqu'au jour où des

nécessités politiques l'obligèrent d'abandonner sa qualification princière, il porta le titre de prince Frédéric de Schleswig-Holstein-Augustenburg. Il naquit le 16 novembre 1830 à Schleswig, où son père exerça les fonctions de gouverneur. Ses premières années s'écoulèrent dans la province à laquelle cette ville donne sa dénomination et où s'élève, près des bords de la Baltique, le château de Noer, manoir patrimonial de sa famille. Il fut instruit par des précepteurs et des maîtres, suivant les principes adoptés en Allemagne pour l'éducation des enfants appartenant à la haute noblesse, éducation sévère, parfois même un peu dure, que tempéra la tendresse d'une mère, femme vertueuse et distinguée, née comtesse de Daneskiold-Samsoe, dont la douce abnégation contrastait avec la rudesse toute militaire de son époux.

Le jeune prince Frédéric était des plus heureusement doués. Tout incomplète que fût l'instruction scientifique qu'il reçut dans son enfance, elle développa en lui des germes féconds et devint une base solide pour les connaissances qu'il acquit ensuite par lui-même. Les traditions de la classe de la societé dont il était issu l'appelaient à embrasser le métier des armes, mais avant d'avoir achevé de s'y préparer par ces études spéciales et approfondies que l'Allemagne exige d'ordinaire de ses officiers, il laissa l'école pour le champ de bataille.

On était en avril 1848. A l'occasion du débat touchant la succession des duchés de Holstein et de Schleswig la guerre avait éclaté dans ces deux pays. Un parti allemand nombreux en soutenait l'indépendance et s'était soulevé contre la domination du Danemark. La Prusse et les petits Etats de la Confédération germanique lui prêtaient leur secours. Le prince d'Augustenburg-Noer fut un des principaux instigateurs du mouvement et prit part à la formation du gouvernement provisoire établi dans le Schleswig-Holstein. Il se mit à la tête d'un des corps d'armée insurrectionnelle qui opérait de concert avec les troupes auxiliaires allemandes. Le jeune prince Frédéric dut quitter inopinément son précepteur et s'arracher à ses études classiques. Il se hâta de rejoindre son père et combattit à ses côtés. Il assista aux défaites qui vinrent ruiner les prétentions de sa famille. On sait que les Danois triomphèrent.

Trompé dans ses espérances, le prince d'Augustenburg-Noer alla chercher loin du théâtre de la lutte le repos et la sécurité.

Le jeune prince Frédéric retourna à des études pour lesquelles il se sentait une vocation décidée. Les déceptions que les siens avaient éprouvées venaient encore accroître son penchant pour une existence toute scientifique. Il avait surtout le goût de l'histoire et des voyages. L'Orient, les contrées de l'Asie attiraient tout particulièrement sa curiosité. Les fatigues de la guerre avaient ébranlé sa constitution délicate. Les médecins prescrivaient au jeune prince une navigation prolongée et un séjour sous un climat très chaud. Il conçut le projet de visiter l'Hindoustan. Sans reculer devant les dangers que pouvait avoir pour sa santé chancelante et son inexpérience un voyage lointain dans les conditions pénibles auxquelles les faibles ressources dont il disposait alors l'obligeaient de se soumettre, il alla s'embarquer à Londres sur un bâtiment à voile en partance pour l'Australie par le cap Horn. Arrivé à destination, il quitta cette terre en Juillet 1850, à bord d'un autre voilier et débarqua à Madras. Il séjourna quelques semaines dans cette ville et gagna par mer Calcutta. Le spectacle de la nature luxuriante et si riche de tableaux qu'il eut alors sous les yeux acheva d'éveiller dans l'âme du jeune voyageur le sentiment profond des belles choses et cette curiosité enthousiaste pour les mystères du passé qui l'ont constamment soutenu dans ses travaux. Il visita une partie du Bengale, prenant pour centre de ses explorations l'antique et légendaire Bénarès, ce foyer du brahmanisme, cette ville sainte de l'Hindoustan qu'il a comparée à une autre ville sainte de l'Asie, Damas, qu'll devait visiter plus tard. Il se proposait de pousser jusqu'au Cachemire et de gravir les premieres pentes de l'Himalaya; mais une maladie dont il fut atteint le contraignit de renoncer à ce projet. Il se borna à recueillir de la bouche de ceux qui y avaient vécu tous les renseignements concernant ces deux régions et il revint à Madras au mois d'octobre de cette même année 1850, où il avait touché le sol hindou. Il se rendit à Ceylan et de là sur un des vapeurs qui font le service de l'isthme de Suez, il passa en Egypte par la route de la Mer rouge. Arrivé au Caire, il dirigea de différents

cotés ses courses dans la terre des Pharaons, allant tantôt contempler les Pyramides, tantôt admirer quelques-uns de ces temples en ruines, exhumés du linceul de sable dont ils étaient enveloppés et qui jalonnent les bords du Nil. Il s'embarqua à Alexandrie pour Smyrne et explora le coin de l'Asie-Mineure où s'élève cette vieille cité d'origine hellénique. C'était Hérodote à la main, qu'il avait fait son court pélerinage en Egypte; aux environs de Smyrne, il laissa le père de l'histoire pour le père de la poésie, et, prenant Homère pour guide, il chercha à retrouver sur le littoral de l'Asie-Mineure les souvenirs et comme les traces de cette Grèce primitive dont l'*Iliade* et l'*Odyssée* nous ont laissé d'immortels tableaux. Constantinople fut la dernière étape du prince Frédéric dans sa course d'une année autour du globe. Il trouva là réunies toutes les sources d'informations dont il était si avide sur cet Orient qu'il n'avait encore vu que superficiellement. Dans la capitale de l'empire Ottoman, il connut le célèbre publiciste anglais Urquhard, dans lequel il rencontra le plus sûr et le plus exact des informateurs. C'est par le commerce de cet esprit judicieux, qu'il apprit surtout à juger les évènements et les choses vers lesquels ses travaux se tournaient de plus en plus. Un autre maitre connaisseur de l'Orient, le diplomate autrichien Prokesch-Osten lui fournit aussi de précieux renseignements.

En avril 1851, le jeune voyageur quittait Constantinople, et ayant pris pour retourner en Allemagne la voie de l'Adriatique, il vint débarquer à Trieste, d'où il gagna Vienne. Il était impatient d'embrasser une mère que son départ avait remplie d'anxiété, d'aller joindre son père qui l'avait vu avec regret se hasarder dans des pays si lointains. Il se rendit donc d'abord à Grafenberg, où un traitement médical retenait momentanément la première, puis à Paris, où le second était allé fixer avec les siens sa résidence. Malgré l'abondante moisson de notions de toute sorte qu'avait faite le jeune voyageur, il s'aperçut qu'il lui manquait encore beaucoup pour être réellement apte à l'œuvre qu'il méditait. Il sentit qu'il lui fallait compléter son instruction classique que les évènements du Schleswig-Holstein avaient si brusquement interrompue, et au commencement de l'année 1852, lorsqu'il venait seulement depuis

quelques semaines d'accomplir sa 21e année, il se décida courageusement à s'asseoir sur les bancs de l'école. A tout prendre, il n'y avait pas de temps perdu. S'il avait négligé d'approfondir l'étude des anciens, il avait acquis en revanche une expérience de la vie qu'il n'eût pas trouvée à Noer, près de son précepteur. Il était encore dans la fraicheur et la première sève de toutes ses facultés. Le prince Frédéric alla donc se faire inscrire à l'Université de Cambridge, à Trinity College. Il suivit les leçons de ses nouveaux maîtres avec ardeur, acceptant une discipline qui ne répondait pas toujours à ses habitudes d'esprit antérieures, mais à laquelle il faisait de grands efforts de volonté pour se soumettre. S'il ne devint pas un parfait *scholar*, à la façon britannique, il fit des progrès considérables dans la connaissance de l'antiquité. Il combla maintes lacunes de son éducation d'adolescent et apprit à manier avec une remarquable facilité la langue anglaise qu'il ne parlait pas moins bien que la langue française. Il quitta l'Université de Cambridge au mois de mars 1853 et dirigea alors surtout son activité sur les études propres à lui mieux faire connaître les contrées qu'il avait parcourues. Il s'était mis à la rédaction de la relation de son voyage.

L'arrivée en Angleterre de sa famille lui donna un instant le doux intérieur dont il avait besoin pour se livrer sans préoccupation aucune, au travail qu'il venait d'entreprendre.

Le prince tenait à ne livrer à l'impression son livre qu'après en avoir fortement assis toutes les parties. Ce fut dans le sud du Devonshire, à Combe House, que son père avait choisi pour résidence, qu'il acheva les premiers chapitres de la relation de son voyage. De cette campagne, il se rendit plusieurs fois à Londres pour compléter, au British Museum et dans d'autres bibliothèques, les recherches nécessaires à la composition de son livre. Il était difficile pour lui-même, et sur bien des points, il put constater son insuffisance. Ce n'était pas seulement la parfaite connaissance de la géographie et de l'histoire de l'Orient qu'il voulait acquérir, c'était encore celle des principales littératures qu'a produites cette région de la terre. Paris lui promettait des ressources non moins riches que celles qu'il rencontrait en Angleterre; il s'y rendit

pour quelques semaines. Mais il savait aussi combien les enseignements de la science allemande lui seraient précieux dans un travail auquel il s'efforçait de donner autant de solidité que de correction. Il partit en conséquence, au mois de septembre de cette même année 1853, pour Heidelberg dont l'Université a toujours compté des maîtres éminents. Il vint se retremper là, pour ainsi dire, dans le génie de la patrie germanique. Sa famille l'y suivit, et durant plusieurs mois le prince Frédéric s'absorba dans cette vie toute d'étude à laquelle se prête si bien la tranquillité des petites villes de l'Allemagne. En Juin 1854, le prince revint à Paris, puis il retourna à Londres et pendant cinq années, il se partagea entre ces deux cités, toujours en quête d'instruction, toujours retouchant son livre, se plaisant dans la société des savants, des hommes supérieurs, qui appréciaient beaucoup la distinction de son esprit et le charme de sa conversation. Sa haute naissance lui avait ouvert en Angleterre la maison de plusieurs des représentants les plus considérables de l'aristocratie. En France, il s'était vu accueilli par quelques personnes du grand monde. Le prince s'était formé plus par lui même qu'il n'avait été façonné par l'école, et c'est là ce qui faisait surtout l'originalité et la verve de ses idées, le profit de son commerce. A Paris, il eut plusieurs entretiens avec l'empereur Napoléon III, qui l'interrogea avec intérêt sur les contrées qu'il avait visitées et sur la politique des Anglais dans l'Inde. L'époux de la reine Victoria, le prince Albert, si bon juge en matière d'hommes de valeur, le connut et lui marqua une sympathie particulière.

La famille du prince Frédéric s'était réinstallée à Paris. Ce fut une nouvelle raison pour lui de prolonger son séjour dans cette ville, où il retrouvait les vivifiantes joies du foyer domestique et les épanchements intimes. Hélas! ce bonheur ne fut pas pour lui de longue durée. Celle qui était l'âme de ce pur et paisible intérieur, sa tendre mère, atteinte depuis longtemps d'une maladie nerveuse, succombait en 1858 après de cruelles souffrances. Ce coup terrible vint frapper le prince au milieu de la publication de la relation de son voyage si laborieusement préparée. Le premier volume avait déjà paru. Le jeune auteur ne s'était décidé qu'avec

hésitation à livrer au public ce qui n'était à ses yeux qu'un essai et où cependant plus d'une page accuse la plume du maître. Il s'inquiétait des sévérités de la critique et craignait de compromettre un nom qui n'avait pas attendu la publication d'un livre pour devenir illustre. Il préfera donc garder l'anonyme ou plutôt prendre un pseudonyme, et sous le nom supposé d'Onomander, il fit paraître sa relation qu'il intitula: *Altes und Neues aus den Ländern des Ostens.*

Le second volume fut publié un an après le premier. Dans ces deux tomes, le prince ne fait pas seulement un récit attachant de sa course dans l'Inde, il étudie les questions historiques, politiques et économiques que l'Orient a soulevées dans ce siècle; il déploie une largeur de vues et une exactitude d'informations qui étonnent quand on songe à l'âge de l'auteur. Il ne craint pas de contredire une autorité telle que Macaulay, lorsque, comme il le démontre à propos de Clive et d'Hastings il a des preuves à l'appui de ses assertions. La finesse et la précision dont faisait preuve l'écrivain anonyme en traitant de problèmes qu' agite encore la diplomatie, appelèrent sur le livre les observations des hommes compétents. Toutefois l'ouvrage du prince Frédéric ne fut peut-tre pas assez remarqué du public européen; le nom inconnu d'Onomander ne pouvait par lui même attirer l'attention.

Cependant l'ébranlement qu'avaient causé à la santé délicate du prince un travail assidu et la mort de sa mère, l'obligèrent d'aller chercher, sous un ciel plus clément que celui de l'Angleterre le rétablissement de ses forces. En novembre 1859, il partait pour l'Italie et poussa jusqu'en Sicile. Ce séjour sur des terres si riches en objets d'étude lui fut très bienfaisant. Au printemps de l'année suivante, il revint à Londres, animé d'une nouvelle ardeur pour les investigations dont il n'avait communiqué au public qu'un premier spécimen. Il méditait un second voyage en Hindoustan et il voulait s'y préparer par tous les genres d'études propres à le faire pénétrer davantage dans l'intelligence de cette antique contrée où subsistent des races congénères des nations européennes. Sous la direction de l'éminent indianiste Goldstücker dont il avait déjà plus d'une fois reçu les conseils, il apprit le sanscrit; plus tard il aborda

le persan. Près de trois années furent consacrées à ce travail préparatoire dont ne le rebutait aucune difficulté.

Dans l'automne de 1864 le prince partait pour l'Inde, non plus cette fois par la route la plus longue, mais par celle du Cap de Bonne-Esperance. Il toucha Ste Hélène, s'arrêta à Cape-Town, où il séjourna pendant un mois, puis poursuivant sa navigation, il vint aborder à Ceylan le 15 Janvier 1865, quinze années après avoir mis pour la première fois le pied sur le sol hindou. Le prince commença son voyage par visiter la province de Carnatic, Trichinapaly, Tanjore, Tranquebar, Coïmbatour. Il se trouvait dans la ville d'Ootacamand, en mai 1865, quand lui parvint la terrible nouvelle de la mort inattendue de son père. Il lui fallut renoncer à cette exploration dont il avait pendant si longtemps caressé l'idée. Sa sœur, la princesse Louise, n'avait plus que lui pour appui. Des devoirs impérieux lui étaient imposés et il ne balança pas. Il revint donc s'embarquer à Madras et de retour en Europe, il se rendit au manoir paternel, à ce château de Noer, encore plein des souvenirs de ceux qu'il avait perdus. Mais un nouveau coup allait l'accabler. Après un séjour de quelques mois fait à Londres, au printemps de 1866, il perdait cette douce et aimable princesse Louise sur laquelle se concentraient toutes ses affections. La dernière lueur de son foyer domestique venait, pour ainsi dire, de s'éteindre. Aucun objet ne retenait plus le prince en Europe. Un vide douloureux s'était fait dans sa demeure de Noer, devenue pour lui une solitude désolée. Il songea alors à poursuivre ce voyage en Hindoustan que la nouvelle de la mort de son père lui avait fait interrompre presque au début. Il retourna à Londres, et au printemps de 1867, il reprenait par la Mer Rouge la route des Indes Orientales. Après avoir touché Ceylan et débarqué à Madras, il pénétra dans l'intérieur de la péninsule gangétique, visita au mois d'Octore le Mysore, vit Bellary en Janvier 1868, gagna Guty, et après avoir rejoint la grande ligne située plus au nord, passa par mer à Calcutta, où il arrivait en février 1868. Puis, de la capitale du Bengale, il s'avança vers la région qui avait été l'axe de l'empire du grand Mogol et qu'il n'avait fait qu'apercevoir lors de son premier voyage. Il visita Agra, Delhi, Lahore,

Peichaver, et gravissant les pentes de l'Himalaya et s'avançant sur ses plateaux, il atteignit le Cachemire. Dans cette marche rapide, il avait enfin embrassé d'un coup d'œil d'ensemble les limites de l'empire dont il devait se faire l'historien. Cette première reconnaissance opérée, il revint séjourner en deux des villes qui avaient été les principaux centres de la puissance mogole, Lahore et Delhi, et c'est là qu'il jeta le plan de l'ouvrage ici traduit.

Au printemps de 1869, notre voyageur reprit la route de l'Europe en suivant la voie de la Mer Rouge. Il visita pour la seconde fois l'Egypte; mais il ne se borna pas, comme il avait été contraint de le faire antérieurement, à effleurer le littoral méditerranéen; il pénétra en Syrie, visita successivement Port-Saïd, Damas, Beyrout et Smyrne, et en Juillet, il venait débarquer à Marseille. Le 30 Septembre, il était rentré dans son château de Noer, où il deposait le riche butin d'informations qu'il avait fait. C'est dans cette demeure de ses ancêtres que se sont écoulées ses dernières années. Le prince retrouva là les douceurs de la vie domestique. Il se choisit pour compagne une femme digne de lui, et dont les charmes et l'aimable commerce embellirent ses jours, dont l'esprit supérieur était fait pour apprécier ses éminentes qualités intellectuelles et morales. L'année 1870 fut marquée par cette union si bien assortie et que la mort a impitoyablement rompue. Pour ne plus rencontrer sur le sol de la patrie les défiances ombrageuses d'une politique opposée à celle qui avait jadis favorisé les espérances de sa famille, le prince renonça au nom de Schleswig-Holstein; il se contenta du titre de comte de Noer, que l'empereur d'Allemagne l'autorisa à porter. Il désarma à la fin les rigueurs du gouvernement danois, et l'exil qui lui interdisait l'accès du Danemark fut levé. Il put avec sa jeune épouse se rendre à Copenhague et revoir la terre scandinave dont il n'avait jamais cessé de se regarder comme l'un des enfants.

Entouré de manuscrits et de livres qui formaient à Noer une riche et précieuse bibliothèque, vivant au sein d'une nature dont la froide mais riante beauté recréait ses regards et reposait son esprit, le comte de Noer se livra avec acharnement au travail. Il

se mit à la rédaction de l'*Histoire d'Akbar*, qui devint l'objet presque exclusif de son labeur. Il fournit cependant quelquefois au *Journal de Kiel* et à des recueils périodiques anglais des articles de critique philologique ou littéraire, des notices nécrologiques, entre lesquelles nous citerons celle qu'il consacra dans le *Times*, en novembre 1876 au comte de Prokesch-Osten. Chaque année, moins pour se distraire de ses travaux que pour s'assurer les moyens de se perfectionner dans la connaissance des langues de l'Orient et recueillir de nouveaux renseignements, il allait visiter des pays de l'Europe occidentale dont quelques-uns lui avaient déjà souvent offert l'hospitalité, l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Espagne. Il se créait ainsi des relations dont profitait son œuvre et il étendait du même coup, sans le chercher, le cercle de ceux qui admiraient ses talents. L'Université de Kiel lui décerna le diplôme de docteur et des savants éminents de différentes parties de l'Europe lui témoignèrent la haute estime qu'ils avaient pour ses travaux. Le comte de Noer, tout en poursuivant cette vie d'études, n'en demeurait pas moins un homme de sa classe et de son rang. Dans ce château de Noer, dont il était le seigneur, où il associait les occupations du châtelain à de laborieuses méditations, où il prenait tour à tour pour délassement la promenade et la chasse, où il jouissait du plus pur bonheur domestique, on retrouvait toujours en lui le descendant d'une illustre maison. Observateur fin et sagace, il cachait sous une modestie qui n'avait rien d'affecté, une grande indépendance d'esprit et de volonté. Il excellait dans ce spirituel badinage qui présente sous des dehors piquants les problèmes les plus sérieux sans pour cela leur faire perdre de leur profondeur. Il y avait parfois dans son langage une pointe d'ironie que sa bonté émoussait bien vite, et ses discours offraient quelque chose de l'*humour* britannique. On ne sentait dans sa parole aucune pédanterie, rien de cette lourdeur qu'on a pu maintes fois reprocher à l'érudition germanique. C'est qu'il s'élevait, dans ses appréciations, au dessus de la région où ses études semblaient le retenir. Nul n'était moins porté à surfaire des connaissances dont il savait la juste mesure. Telle a été la vraie raison de cette modestie qui n'était pas un des moindres charmes de son commerce.

Avec un semblable caractère, le comte de Noer devait plonger d'un ferme regard dans les redoutables questions dont se détournent les âmes pusillanimes. Il a pu ainsi voir venir la mort sans effroi et avec une chrétienne résignation. Atteint d'une maladie de cœur des plus graves, il y succomba le 27 décembre 1881. Il expira dans son château de Noer, entouré des soins touchants de sa noble compagne, des caresses de ses jeunes enfants qu'il eut la douleur de laisser sans avoir vu se réaliser les promesses qu'il en attendait.

Cette fin prématurée empêcha le comte de Noer de mettre la dernière main au second volume de l'*Histoire d'Akbar*; mais il restait peu à faire pour compléter son œuvre, et grâce à des amis zélés chez lesquels le regretté voyageur aurait au besoin trouvé d'intelligents collaborateurs, sa veuve a pu donner au public le livre tel que son époux l'avait conçu.

ALFRED MAURY.

L'EMPEREUR AKBAR.

PREMIÈRE SECTION.

COUP D'OEIL PRÉLIMINAIRE.

PREMIER CHAPITRE.

CONFIGURATION DU SOL ET DIVISION RÉGIONALE.

On entend ici par l'expression „Inde" la partie antérieure du pays de ce nom, qui s'avance en forme de presqu'île au Sud vers la mer, est bornée au Nord par la chaîne centrale des monts Himalaya, à l'Ouest par le cours de l'Indus et à l'Est par le fleuve Brahmapoutra. Ce territoire, qui s'étend du cap Comorin à Kachemir et de Karatji à Tjittagong, comprend en chiffres ronds 65000 milles géographiques carrés, ce qui équivaut à la moitié de la superficie de l'Europe, non compris la péninsule Scandinave et les îles; et à un peu moins de la superficie de la Russie d'Europe en 1835. Il se décompose lui-même en deux grandes régions: celle du Nord, désignée d'ordinaire sous le nom d'Hindoustan, et celle du Midi, appelée Dekhan, dénominations d'une nature plutôt historico-politique que stric-

tement géographique. Pour en distinguer, au moins approximativement, les limites sur la carte, il faut tracer par la pensée une ligne frontière, de l'Ouest à l'Est, partant du golfe de Cambaya, suivant avec quelques courbures le cours du Narbada et les monts Windhya, pour aboutir à Katak, dans l'Orissa, auprès du golfe du Bengale. Nous n'aurons à considérer tout d'abord dans notre histoire, que les parties septentrionales du Dekhan; par contre, il faudra ajouter à l'Hindoustan quelques-uns des pays qui le bornent au Nord-Ouest, parce qu'au XVIème siècle de notre ère, ils appartenaient à l'Empire Indien. Il n'est pas facile de réunir dans un même tableau les propriétés naturelles de l'Inde, à cause de son étendue et des diversités fréquentes qui donnent presque à chacune de ses parties sa couleur locale. On pourrait, par opposition aux pays de la Haute-Asie qui la bornent au Nord et à l'Ouest caractériser l'Inde comme un pays bas. Mais cette surface, isolée du moins à sa limite Nord, par l'Himalaya qui semble vouloir toucher au ciel, et par les monts Hindoukoush et, vers l'Ouest, par la chaîne moins élevée du Solayman, et comme réservée pour une vie à part, se décompose à son tour en trois grandes régions. La première, à l'Ouest, embrasse le bassin de l'Indus; la seconde, à l'Est, se compose des territoires arrosés par le Gange et le Brahmapoutra; tandisque la troisième est formée par le plateau de l'Inde centrale, qui se trouve entre les deux premières et s'étend au loin vers le Sud jusqu'aux monts Nilagiri. Il est vrai que ces contrées, se trouvant contigues et placées sous la même latitude, présentent beaucoup de ressemblances entr'elles; elles diffèrent néanmoins l'une de l'autre par des caractères particuliers. C'est surtout entre la première et la seconde région que cette différence est frappante, parce qu'elles ont été, dans leur ensemble, disposées par la Nature

de la même façon et pour le même but. L'Indus et le Gange, ainsi que son fleuve-jumeau, le Brahmapoutra [1]), sont des cours d'eau de premier ordre; leurs sources se trouvent non loin l'une de l'autre dans les rudes et sauvages gorges de l'Himalaya, dont les neiges éternelles et les glaciers les alimentent. Tous deux baignent des territoires de pareille étendue, ont des affluents aussi considérables que le Rhin et le Danube; et, bien que s'étant fort éloignés l'un de l'autre, le premier coulant vers le Sud-Ouest, et le second vers le Sud-Est, ils se jettent tous deux dans la mer, presque sous la même latitude. Que les bienfaits versés par ces fleuves vinssent à manquer, et les contrées actuellement les plus importantes et les plus riches de l'Inde seraient changées en déserts à perte de vue! Mais ici cesse leur ressemblance, et, sous tous les autres rapports, la région de l'Indus diffère, par son caractère essentiel, de celle du Gange.

D'après l'étiage établi à Tatta [2]), pendant la saison de la sécheresse, l'Indus roule un volume d'eau quatre fois plus considérable que le Gange, mesuré dans les mêmes conditions au dessus de Radjemahal, et pourtant il a une action relativement beaucoup plus faible sur les terrains de son bassin. Cela tient à ce que son cours est plus direct et, à ce que ses eaux, encaissées entre des rives plus escarpées, ont moins de propension à sortir de leur lit. Le bassin de l'Indus est formé par un terrain en général pierreux et sablonneux, et renferme, en outre, dans la partie moyenne et inférieure de son cours à l'Est, des déserts étendus. Se trouvant moins à la portée des moussons, il est plus

---

1) Ces deux derniers fleuves sont ainsi nommés, parce qu'ils sont inséparables au point de vue physique, et qu'en fait dans la partie inférieure de leur cours, ils sont reliés par plusieurs bras et canaux naturels.

2) Carl Ritter: Erdkunde. 2ème Edit. Berlin, 1837. Vol. VII, page 190 suiv.

exposé à la sécheresse et offre une végétation plus maigre. Comme il y pleut moins souvent, il y règne un froid plus rigoureux dans la saison fraîche, et une chaleur ardente en été. — L'influence exercée par le Gange sur son bassin est tout autre; par exemple, dans la partie orientale de son cours, en aval d'Allahabad, après qu'il a reçu les eaux de la Djamna. Ensuite, il forme des courbures plus variées et plus accentuées; et, lors de sa crue, il se répand de tous côtés comme une mer. Pendant la saison des pluies, la vîtesse du courant à Radjmahal est d'un demi-million de pieds-cubes par seconde; et, outre la pluie qui y tombe en abondance, le terrain meuble et fertile d'alentour absorbe la moindre goutte d'eau qui s'y répand. Ainsi, averses, évaporations, inondations, tout concourt à l'envi pour faire de cette contrée, en comparaison du bassin de l'Indus, un pays, en général, „chaud et humide," suivant l'expression frappante du pélerin chinois Fa-Hian.

Ces deux vastes bassins, l'Indus et le Gange, qui divergent de plus en plus en s'avançant au Sud, sous la forme d'une fourche, sont reliés au Septentrion par une dépression analogue, courant de l'Ouest à l'Est, sous le 30ème degré de latitude Nord; des rives du Satledje moyen à celles de la Djamna supérieure. Si l'on suit cette inclinaison symétrique du terrain, en remontant de l'embouchure de l'Indus, jusqu'au dessus de la vieille cité impériale de Dehli, pour redescendre jusqu'au delta du Gange et du Brahmapoutra, on décrit un arc de cercle de forme assez irrégulière et représentant une sorte de faucille. Au centre de cet hémicycle se trouve le haut-plateau de l'Inde centrale, qui continue au Sud la pleine élevée du Dekhan, et fait saillie au Nord dans l'Hindoustan. Ce plateau s'abaisse insensiblement au Nord-Est, vers la région du Gange; tandis qu'au Nord-Ouest, du côté de la vallée de l'Indus, il offre des

pentes plus raides, près des versants abruptes des monts Aravali, orientés environ du Sud-Sud-Ouest au Nord-Nord-Est Il constitue par opposition avec les deux vastes plans inclinés qui l'entourent, la troisième région de l'Hindoustan. Tirez sur la carte une ligne presque parallèle au 21ème degré de latitude Nord, de l'embouchure du fleuve Narbada (dans le golfe de Cambaya) jusqu'aux bouches du Gange, et prolongez-la jusqu'à l'Indus, elle formera la corde de l'arc ci-dessus décrit, et tracera entre l'Hindoustan et le Dekhan une frontière idéale, coïncidant à peu près avec la frontière réelle.

On a dit plus haut que l'Inde, comparée aux régions de la Haute-Asie, était un pays bas; il ne faudrait pas cependant perdre de vue le plateau qui s'élève au dessus de ce vaste plan incliné, comme une île au dessus de la mer, et qui, sans être d'une altitude considérable, a pourtant une importance particulière, à cause de son étendue et de ses propriétés. La forme de ce plateau participe du trapèze et du losange; la superficie comporte en chiffres ronds 36000 milles géographiques carrés; la hauteur moyenne varie de 2000 à 5000 pieds au dessus du niveau de la mer. La surface loin d'en être unie et uniforme présente au contraire les aspects les plus variés: ici s'élèvent des collines et des montagnes, dont quelques-unes atteignent plusieurs milliers de pieds; là le sol est creusé et sillonné par des vallées, des gorges et des crevasses sans fin. Plusieurs rivières et ruisseaux y prennent leur source; la plupart courent vers les côtes Est ou Ouest; quelques uns prennent la direction Nord-Est, par exemple les rivières Tjambal & Çon, deux affluents du Gange. C'est au Nord-Ouest, vers le bassin de l'Indus et à l'Ouest de la circonvallation formée par les Ghât (qui se prolongent en éperon saillant jusqu'au cap Comorin) que les versants de ce plateau sont le plus abruptes, tombant à pic sur la côte

occidentale. De ce côte il n'est séparé de la mer que par une bande étroite de terre basse; tandis qu'une ceinture plus large s'étend le long de la côte orientale de Coromandel. Si l'on applique ici la méthode qui nous a fait décomposer la surface de l'Hindoustan en trois régions principales, on diversera la péninsule du Dekhan en deux: le haut plateau de l'Inde centrale, avec les chaînes de montagne, orientées principalement vers le Sud; et le pays bas qui environne toutes ces hauteurs.

Sous le rapport du climat, on peut caractériser l'Inde, comme étant en moyenne un pays très chaud; mais il faut tenir compte des nombreuses variations qui résultent de la situation propre des localités; et il est bien entendu qu'il ne saurait être question d'un climat uniforme, pour un pays tel que l'Inde qui occupe trente degrés de longitude et présente une telle diversité de terrains. Tandis que la région méridionale, la plus étendue de ce territoire, se trouve comprise dans la zône inter-tropicale et, partant, exposée à toute l'ardeur qu'y offre le soleil, on ressent déjà, dans les parties septentrionales de l'autre moitié, les influences de la zône froide. Il faut rattacher à l'Inde une partie de la Haute-Asie, avec la chaîne de l'Himalaya qui s'élève jusqu'à 20000 pieds d'altitude [1]), pousse ses contre-forts au Sud, jusqu'au 28ème degré de Latitude Nord; et, à partir de là, une surface d'environ 12000 milles géographiques carrés, avec des territoires peuplés et cultivés, de 3 à 6000 pieds au dessus du niveau de la mer. L'Inde peut se vanter ainsi d'offrir, dans les limites de ses frontières, les phénomènes extrêmes de la nature animée ou inanimée et les produits multiples et variés des tropiques, aussi bien que des régions polaires.

---

1) Les Asiatiques, avec leur puissance d'imagination, l'appellent, non sans raison le „Toit du monde."

On distingue aux Indes trois saisons: la froide ou plutôt la fraîche qui va de Novembre à Février; la chaude, de Mars à la mi-Juin; et enfin, la saison des pluies, de la mi-Juin à la fin d'Octobre. On sait que le climat est plus égal et plus régulier en deça qu'au delà des tropiques; voilà pourquoi les variations de température sont plus fortes dans l'Hindoustan que dans le Dekhan, où presque partout règne plus d'uniformité. Dans le premier de ces pays il fait en général plus chaud et plus étouffant en été, tandis qu'en hiver le froid y devient très rigoureux; dans le second, au contraire, le voisinage de la mer et l'altitude des terres contribuent à rafraîchir l'air qui souffle des tropiques.

La sécheresse caractérise l'Hindoustan occidental, autrement dit le bassin de l'Indus et les déserts de sable avoisinants jusqu'à la longitude d'Allahabad; au contraire toute la région située à l'Est reçoit plus d'humidité et par conséquent est plus fertile. Les deux moussons sont d'une importance décisive pour la température de l'Inde, comme l'indique déjà le sens de ce mot qui, en arabe, signifie „*saison*" [1]). Toutes deux s'annoncent par des tempêtes et de violentes averses; mais elles soufflent, chacune à son époque, de deux directions opposées. La mousson Sud-Ouest souffle de Mai à Septembre et, tant qu'elle dure, est accompagnée de pluies; la mousson Nord-Ouest règne d'Octobre à Janvier, et, d'ordinaire, n'est saturée d'humidité que pendant les six ou huit premières semaines; elle devient ensuite un vent sec, pour disparaître peu à peu en Février. Les premières et plus fortes averses se produisent sur la côte de Malabar, à la mousson Sud-Ouest et se font sentir d'une manière très diverse à l'intérieur, suivant l'altitude. Au

---

1) v. Lassen, Indische Altherthumskunde. Bonn 1847, tome I, p. 211 Notes.

contraire, la mousson Nord-Ouest agit principalement sur les pays voisins du golfe du Bengale, dans le bassin du Gange et du Brahmapoutra. Lorsque la terreur des premiers orages est passée, et que la pluie qui désaltère et féconde, tombe en abondance, la nature se réveille et renaît à une nouvelle vie, comme cela a lieu chez nous au printemps. Tout germe, tout croît, tout bourgeonne, tout se reproduit d'une manière aussi rapide que féconde et luxuriante; et continue à se développer pendant la saison fraîche. Mais, à l'approche de la chaleur et de la sécheresse, tout se racroqueville, se dessèche et languit; la verdure brunit et se fane; l'exubérante végétation fait place à une aridité sans vie; à mesure que l'ardeur des rayons solaires et les vents, chargés de poussière brûlante, augmentent, l'humidité fécondante diminue; cependant, ruisseaux et étangs tarissent, et il n'est pas jusqu'aux plus grands fleuves qui ne traînent paresseusement leur masse d'eau fort diminuée, entre des bancs de sable à découvert. Alors, hommes et bêtes souffrent également d'un malaise; comme les plantes desséchées, ils se sentent abattus, inertes, oppressés. Et cela dure jusqu'à ce qu'une autre mousson vienne rendre de nouvelles forces vitales à la nature épuisée; et que le cycle des saisons recommence. En tenant compte à la fois du climat et de la configuration topographique, ou pourrait dire que les terres basses de l'Hindoustan central sont le grenier d'abondance tempéré de l'Inde; que la terre ferme de Goudjarât en est le jardin occidental, le Bengale: le jardin oriental; tandis que les côtes plus méridionales de la péninsule, ainsi que plusieurs vallées de l'intérieur avoisinantes, en représentent le magasin d'épices [1]).

Il ressort d'ailleurs tout particulièrement du terme même

---

1) Käuffer, Geschichte von Ostasien. Leipzig, 1858, tome I, p. 219.

d'Hindoustan, que la distribution des régions ne tient pas seulement à leur situation et à leur constitution physique mais encore aux circonstances historiques, ou elles se sont développées. Il est peu de noms qui aient été employés d'une manière plus variable et dont on ait plus abusé, en sorte que, suivant le temps, les circonstances ou le point de vue, il a été souvent pris dans des sens tout différents. Le sens littéral du mot, „Hindoustan" est „Pays des Hindous"; il devrait donc marquer spécialement la région habitée par ce peuple; mais, de nos jours comme autrefois, on l'applique en Orient à tous les pays situés à l'Est de l'Indus. Cette dénomination générique subit néanmoins une restriction dans la bouche des indigènes, qui n'entendent par-là que cette partie du vaste territoire situé au Nord du Narbada, qui relevait de l'Empire de Delhi, au temps de sa plus grande extension. Si, au contraire, on prend l'expression „Hindoustan" dans le sens étroit du mot, c'est-à-dire l'Hindoustan proprement dit, on entend par là seulement les régions qui sont bornées à l'Ouest et au Nord-Ouest par l'Indus et le Satledje, au Nord, par une ligne tirée de Ludiana à Harwar; de là au Nord-Est par le cours du Gange, jusqu'au fleuve Çon, en aval de Bénarès; à l'Est, par la province de Behar, c.-à-d. par une ligne qui remonte à peu près le cours du Çon, vers le Sud-Ouest jusqu'au point d'intersection avec le cours supérieur du Narbada, près de Djabalpour, à l'Ouest de Garha Katanga. Ce dernier fleuve marque la frontière Sud; tandis que la limite au Sud-Ouest est formée par le Goudjarath et le Sindh, c.-à-d. par une ligne qui part de la pointe Nord du golfe de Cambaya et passe par le mont Abou, pour aboutir à Bakhar sur l'Indus. C'est sensiblement au même territoire que les Indiens-Aryas

---

1) Lassen, Ouvrage cité, tome I, p. 92.

donnaient jadis le nom de „Madhyadeça", c.-à-d. „Pays du milieu" [1]). L'Hindoustan, même réduit à cette proportion, possède encore une étendue considérable, et offre, au point de vue pittoresque, bien des contrastes et des variations, parce qu'il renferme des pays de plaine et de montagne. Sa partie occidendentale se compose de vastes déserts de sable, imprégnés de salpêtre, qui s'étendent dans la direction du Nord an Sud, le long de la rive gauche du Satledje, au bord oriental du Bassin de l'Indus, jusque tout près du golfe de Katje, et sont, à plusieurs endroits, aussi peu hospitaliers que le Sahara africain. C'est la région la plus chaude et la plus stérile de toute l'Inde et cette vaste solitude est à peine ça et là interrompue par quelques localités cultivées, autour desquelles le sol avare ne rend à l'homme qu'un produit maigre et incertain. Dans cette région on ne peut remédier à la disette d'eau la plus désolante, que d'une manière insuffisante au moyen de puits artificiels, creusés à une profondeur extraordinaire; et encore, dans le cas le plus favorable, ces puits ne donnent-ils, au lieu du rafraîchissement espéré, qu'un fluide tiède et salé; souvent même ils tarissent entièrement. Là règnent fréquemment des vents brûlants, qui calcinent tout et soulèvent des tourbillons de poussière, en telle quantité et à une telle hauteur, que la lumière du soleil en est obscurcie, comme par le brouillard de Londres. La nature a mis du côté Ouest une barrière à cette contrée désolée par la chaîne de l'Aravali, orientée du mont Abou vers le Nord-Est, par Narnol, jusque dans le voisinage de Delhi. C'est à l'Est de cette muraille naturelle que se trouvent les contrées de Mewat et de Bandelkand, de Maiwar et de Malwa, qui sont toutes montagneuses, en partie boisées, en partie fertiles et pourvues d'eau, tout en n'ayant pas non plus de grands fleuves. Il est vrai que le pays est âpre et sans routes,

mais non pas inhospitalier: il est propre à nourrir une race énergique et guerrière, et il permet aux indigènes d'opposer une résistance opiniâtre aux conquérants étrangers, qui viendraient menacer leur indépendance. Là habitaient au XVIème siècle les principales tribus de Radjepoutes, de tous les enfants de l'Inde les plus braves et les plus jaloux de leur liberté. C'est d'après eux que cette contrée a toujours été désignée sous le nom générique de Radjatan ou de Radjewara par les écrivains indigènes, qui ont composé leurs annales épiques en dialecte hindi, et qu'elle est encore anjourdhui appelée Radjepoutana par les Anglais. En revanche les écrivains musulmans l'ont fréquemment désignée sous le nom de Malwa, ce qui a été la source de nombreuses erreurs et d'obscurités. En effet ce nom n'appartient en propre qu'à la région, située immédiatement au Nord des monts Windhja, qui comprend les territoires d'Ouddjain et de Bhopal, et, après avoir enveloppé au Nord le pays de Harauti, s'avance jusqu'à la chaîne dentelée de Tjitor. Il est surtout formé par une plaine offrant un sol de terre noire, fertile, appelée en langue „hindi" *mal* (d'où l'on a tiré à tort l'etymologie du mot Malwa) [1]), et produit le meilleur opium du monde. La population musulmane, sans tenir compte de ces frontières naturelles, comprend sous cette dénomination tout le territoire situé entre la Narbada et la Djamna d'une part et, de l'autre, entre le 75ème et le 79ème degré de longitude orientale. Mais comme cette désignation est plutôt politique que géographique, elle a pris des sens qui ont varié avec les circonstances.

Le reste de l'Hindoustan proprement dit comprend la contrée du Douab, située au Nord de Malwa, entre la Djamna et le Gange, ainsi que le Rohilkand qui s'y rattache au Septen-

---

1) Lassen, ouvrage cité; tome I, p. 115.

trion. Il se complète à l'Ouest par les vastes plaines qui s'étendent tout autour de Delhi, auprès du lit desséché de l'ancien fleuve Saraswati, par de là Sarhind jusqu'au Satledje et, le long de la rive gauche de ce dernier jusqu'au grand désert indien. Si maintenant nous passons de ce pays central, d'abord au Nord-Ouest, nous arrivons, après avoir traversé le large Satledje, au Pendjab, qui forme, du Nord-Est au Sud-Ouest, un triangle irrégulier entre ce dernier fleuve, l'Indus, qui forme la frontière de l'autre côté, et les contre-forts de la chaîne de l'Himalaya. Ces montagnes, en tant qu'elles font saillie dans le Pendjab, sont comprises sous le nom de Siwalik. Il est vrai qu'on ne voit pas ici, comme plus au Sud, au milieu d'une maigre végétation forestière, se dresser fièrement quarante-deux espèces de palmiers [1]). Mais, en revanche, les vastes et fertiles plaines, largement abreuvées par les eaux des cinq grands fleuves et de leurs affluents, (qui lui ont donné sa fécondité et ce nom de „Pays des cinq fleuves") produisent en abondance les diverses espèces de céréales et de plantes fourragères de la zône tempérée. Le pays plat, ainsi que la plupart des localités étaient occupés par la tribu vigoureuse et agricole des Djates, et par la tribu nomade des Gadjar, avec ses troupeaux de bétail. Il pouvait alors être à peine question de la secte des Sikhs, devenue si célèbre depuis et dont les adhérents étaient en général issus de la race Djate. Il faut noter que, d'après le témoignage du sultan Baber, on rencontrait de son temps dans les parties marécageuses de la rive des fleuves et dans les humides vallées au pied des montagnes, une quantité de rhinocéros [2]),

---

1) Käuffer, ouvrage cité. Tome I, p. 222.

2) Erskine et Leyden, Memoirs of Baber. Londres, 1826 in 4°., pages 252, 293, 316. Comparez Kâsim Ferijta, History of the rise of the Mahomedan power in India, translated by Briggs. London 1829; vol. II, p. 41.

suffisante pour servir de but aux chasses impériales; on est en droit d'en conclure qu'il y avait encore là d'épaisses et immenses forêts.

Bien que le Pendjab soit, en certains endroits, montagneux et traversé par des gorges rocheuses, il ne s'y trouve qu'une montagne, la chaîne saline de Djanagar; elle s'étend de l'Est à l'Ouest sous le 33ème degré de latitude Nord, entre l'Indus et le Djilam, et présente plusieurs parois à pic et des gorges étroites, mais point de cîme très considérable. Cette chaîne, ainsi que les contre-forts de l'Himalaya au Nord et au Nord-Est servaient de demeure et de repaire à la tribu petite, mais audacieuse des Gakkar, vrais brigands qui donnèrent toujours fort à faire à tous ceux qui entrèrent en rapports avec eux, indigènes ou étrangers, et, malgré de rudes combats avec ses nombreux voisins, conserva une sorte d'indépendance sous des princes nationaux. Les principales tribus qui, alors comme aujourdhui, habitaient la lisière méridionale de l'Himalaya, entre la brèche de l'Indus et celle du Gange, étaient de l'Ouest à l'Est: les Doghras, les Kachemiris, les Garkhas. Suivez le cours de l'Indus, à travers le pays de Moultan, en aval du point où il se réunit à ses cinq grands fleuves latéraux; et vous arriverez auprès de la forteresse insulaire de Bakkar, non loin des ruines de la ville antique d'Alor, au Sindh qui s'étend le long de la rive gauche et au delà du delta jusqu'à la mer. Le Sindh a été habité par la tribu hindoue des Djates qui y est encore répandue; mais a eu de bonne heure à souffrir des incursions des premiers conquérants arabes qui sont arrivés aux Indes. C'est un pays plat, où les terrains fertiles alternent avec les terres arides, et qui, en dépit de la masse des eaux de l'Indus, est très exposé à la chaleur et à la sécheresse. A l'Est du delta de l'Indus, le marais-salant de Ran sépare le plat

désert du Nord de la presqu'île de Katje, marécageuse et visitée par les fièvres, qui en chassent bientôt le voyageur. Au delà du golfe de Katje, vers le S. E. se trouve le pays de Goudjarat, important à cause de sa fertilité proverbiale, de sa situation si favorable au commerce maritime, et qui, pour ces raisons, a toujours joué un rôle de premier ordre dans l'histoire. Il se compose de la presqu'île montagneuse et boisée de Kathivar, avec la partie avoisinante du continent en tirant vers le Nord, jusqu'à Abou, à l'extrémité méridionale des monts Arawali. Ce pays confine au Sud, au Khandesh (dans le Dekhan); mais les circonstances politiques du temps avaient reculé sa frontière Sud le long de la côte, jusqu'à Surat, à l'embouchure du fleuve Tapti.

On parlera plus tard en détail du Khandesh qui relève des Etats du Dekhan; ainsi que du Kachemir, situé au loin vers le Nord. Remarquons seulement ici en passant, que ce pays, petit par l'étendue, mais très important au point de vue politique par sa position, jouissait de l'indépendance et de la prospérité, sous une dynastie de princes musulmans, qui gouvernèrent la population mélangée d'Hindous et de Musulmans avec une égale douceur et une justice égale.

De même que, à l'Ouest, le Khandesh s'avance entre l'Hindoustan central et les royaumes septentrionaux du Dekhan, vers Barar, sous la forme d'un coin, dont la base serait tournée vers la mer; ainsi fait, à l'Est, le territoire de Gondwana. Cette contrée étendait jadis ses frontières beaucoup plus loin, depuis la limite Sud-Ouest du Malwa, déjà indiquée et la contrée de Djabalpour, jusqu'au royaume de Golconde au Sud, et à l'Orissa à l'Est. Ce dernier fleuve la sépare du golfe du Bengale, mais elle comprend la région des sources du Narbada, du Tapti et du Mahanadi. C'était un pays de montagnes très riche en

bois et en eau, mais sans routes, habité par la race noire et sauvage des Gond; il fut ravagé passagèrement par les Musulmans, lors de leurs „razzias," mais réussit à conserver son indépendance jusqu'au XVIIème siècle. S'il y avait peu de villes, on y trouvait en revanche beaucoup de tigres et d'éléphants sauvages. Il faut rattacher au Gondwana, du côté Nord, le pays aussi montagneux de Behar, qui a presque la forme d'un quadrilatère allongé, entre le Malwa à l'Ouest, une ligne un peu au delà du Gange au Nord et le Bengale, à l'Est.

La chaîne de hauteurs qui court de Sikrigali, en amont de Radjemahal sur le Gange, vers le Sud-Ouest, forme la limite entre ces deux derniers pays. On peut comprendre sous le nom de „Bengale" tout le pays à l'Est de ces montagnes, des deux côtés du Gange jusqu'au delà du Brahmapoutra, vers les monts Ava; depuis la chaîne de l'Himalaya jusqu'à la mer dans le voisinage de Katak; c'est-à-dire du 85ème au 95ème. degré de longitude orientale. C'est du moins ce qu'il comportait du XIVème au XVIème siècle.

On trouve entre le Gange et son affluent de gauche, le Gagri: les territoires de Djonpour au Sud et d'Aoudhe au Nord, qui s'étendent de Behar, dans la direction Nord-Ouest jusqu'au pays de Bareli, dans le Rohilkand. Ces contrées fertiles et bénies de la vallée du Gange, riches en bois, en eau et en produits du sol, contribuèrent à l'accroissement et au bien-être des habitants, et étaient bien propres à servir de foyer à une civilisation primitive; mais, par cela même ils furent souvent l'enjeu de la lutte entre les conquérants étrangers.

Nous avons maintenant fait le tour des pays qui environnent immédiatement l'Hindoustan, et touché à peu près à toutes les contrées qui relevaient de l'Empire d'Akbar, pendant plus de la première moitié de son règne. Il faut ici mentionner

brièvement ces pays, situés à la frontière occidentale de l'Inde, dont les hautes montagnes, telles que les monts Solayman et la chaîne du Hala, commandent les plaines de l'Indus [1]; non pas qu'ils appartiennent à l'Hindoustan, même dans le sens le plus large, — mais parce qu'ils s'y rattachent au point de vue politique, et qu'ils ont souvent servi de point de départ aux conquérants de l'Inde. Ces chaînes de montagnes serviraient de rempart assuré contre des envahisseurs étrangers, si elles n'étaient pas interrompues par deux défilés grandioses et qui semblent créés pour servir de portes de passage.

Que l'on y arrive de Harat et de Kandahar, par la passe méridionale de Bôlan — ou de Balkh, Bamyan et Kaboul, par la passe plus septentrionale de Khaïbar; si l'on a réussi à dompter les Afghans ou les Beloutches, ces montagnards braves, mais perfides et pillards, aucun obstacle ne vous empêche plus de chercher fortune dans les pays situés à l'Est de l'Indus.

Malgré les nombreuses variations et diversités locales de sa topographie, l'Inde présente néanmoins dans son tableau d'ensemble, un caractère unique. Il est vrai, dans certaines parties, comme dans les campagnes du Goudjarat qui ressemblent à de vrais parcs, et dans les districts charmants du Khandesh et de la vallée inférieure du Narbada, la Nature paraît s'être complu à des créations idylliques; mais dans ses traits fondamentaux, la configuration de l'Inde fait plutôt songer à une épopée, et, en effet, la nature l'a créée pour servir de théâtre grandiose à de grandioses évènements!

---

1) Lassen a d'ailleurs démontré et soutenu, avec raison, que l'Indus doit être regardé comme un fleuve national, et non pas comme un fleuve frontière (Lassen, ouvr. cité, tome I, p. 32). Néanmoins il a été souvent, dans les temps modernes, considéré comme une frontière politique par les souverains musulmans; et, déjà dans l'antiquité, les Hindous le regardaient comme la limite de leur patrie, car ils éprouvaient autant de répugnance à le franchir qu'à traverser la mer.

DEUXIÈME CHAPITRE.

LES RACES ET LES LANGUES.

L'Inde semble donc avoir été destinée par la nature à occuper une place à part dans l'histoire; et pourtant elle a été exposée à des vicissitudes nombreuses qui l'ont ébranlée, sans lui faire perdre pour cela ses caractères propres et originaux. Or il ne s'ágit pas ici des souvenirs d'un glorieux passé, quelque séduisante que soit cette étude; mais seulement des habitants de l'Inde et de leur histoire pendant le XVIème siècle de notre ère. Il règne une diversité infinie parmi les habitants primitifs et indigènes de l'Inde: ils parlaient une foule de langues et la teinte de leur peau passait par toutes les nuances du brun-noir foncé jusqu'au jaune olivâtre le plus clair. On sait que ce sont là les deux signes distinctifs, auxquels ou reconnaît la descendance et l'origine des peuples qui habitent l'Inde actuellement. En effet, la différence qui a pu se produire sous ce rapport du XVIème au XIXème siècle n'étant pas appréciable pour nous, nous n'avons pas à en tenir compte. L'importance qu'avait la couleur dès la plus haute antiquité est attestée par ce fait que le mot sanskrit qui désigne une caste: „*varna*" signifie couleur [1]). Chose remarquable, la couleur va en se fonçant de l'Ouest à l'Est, et non pas du Nord au Sud; il s'en suit que le teint originairement clair des Aryas du Caucase [2]) a varié plutôt en proportion de leur mélange avec les habitants primitifs, qui étaient presque noirs, qu'en raison de la distance qui séparait leur pays de l'Equateur. Quand même ce fait ne serait pas com-

1) Lassen: Ouvrage cité, tome I, p. 408.

2) Vincent. (L'Homme primitif.— Paris 1836, tom. I, p. 235) les tient pour une race à part.

plètement d'accord avec les traditions historiques, il prouverait à lui seul que c'est bien du Nord-Ouest qu'est venue la migration des blancs dans l'Inde.

Si l'on suit sur la carte la disposition hypsométrique de la péninsule indienne, telle que nous l'avons indiquée: on en déduira tout naturellement la route et le mode de propagation de ces peuples, arrivés depuis des siècles dans l'Inde.

Les Aryas furent vraisemblablement les premiers étrangers qui y pénétrèrent, en venant de la région située à l'Ouest de l'Indus. Ils se répandirent, en suivant le grand plan incliné, le long des rives de ce fleuve vers le Sud et l'Est; et sortant du Pendjab, entrèrent dans les vallées de la Djamna et du Gange. Ayant de bonne heure atteint un degré de civilisation supérieur, ils s'avancèrent toujours plus loin, tantôt subjuguant les indigènes au teint noir pour les réduire à une servitude plus ou moins complète; tantôt les repoussant dans la région montagneuse et inaccessible de l'Himalaya au Nord, ou dans la chaîne du Windhya au Sud. Delà vient qu'on rencontre encore de nos jours, dans les montagnes du plateau central de l'Inde, les Bhîls, les Kols, les Gonds, les Santhals et plusieurs autres tribus indigènes, formant des groupes isolés au milieu de la population des Aryas. Cette dernière en effet empara aussi des parties plus plates du Dekhan et, refoula les tribus Dravidiennes dans la région méridionale de la presqu'île. Les Çoudras et les Parias (Parayan) [1]), ayant dû s'accoinmoder à la langue, aux mœurs et aux usages de leurs maîtres, perdirent avec le temps, la plupart des caractères de leur race, tout en conservant le teint plus foncé.

Les idiômes de ces peuples se partagent en deux groupes

---

1) Voyez 1ère Section. Chapitre III.

naturels: les langues non-aryennes et les langues aryennes. Bien des idiômes de la première catégorie, qui ne sont plus parlés que par les débris de cette race noire primitive, n'ont pas dépassé un degré inférieur de développement; et quelques-uns même ne possèdent point de littérature. Il serait trop long d'en donner ici l'énumération, car d'après les dernières recherches, ils se répartissent en dix-neuf classes, non compris de nombreux dialectes et variétés [1]). Les principaux sont le tamil, le telougon, le malayalam et le canarèse. Quant aux langues parlées par les Hindous actuels et dérivant immédiatement du sanskrit et du prakrit, langues-mères des Aryas, voici les plus importantes, d'entr'elles: l'hindi ou hindoui parlé dans l'Inde centrale, le bengali, l'ourya, c.-à-d. le dialecte de l'Orissa; le marathi, qui se parle au Nord-Ouest du Dekhan; le gondjarathi, le sindhi, le pendjabi, le doghri en usage dans le Nord de l'Inde, et le kachemiri. Quant aux langues dont nous n'avons pas indiqué le domaine, elles se répartissent, à peu de chose près, sur les districts dont elles portent le nom. Chacune présente un certain nombre de dialectes [2]), suivant les langues qui l'avoisinent ou la province où elle domine.

Nombre d'autres migrations ont, à différentes époques, suivi celle des Aryas qui, selon toute probabilité, fut la plus ancienne; mais aucune, sauf celle des Musulmans n'a résisté à l'influence de celles qui les avaient précédées, et toutes, quelle que fût d'ailleurs leur origine, ont été absorbées par les Hindous aryens. Quant aux Musulmans, ils en différaient trop par le caractère et par la croyance, pour pouvoir se fondre entièrement avec les indigènes ou, du moins, pour que cette

---

1) v. Journal of the Royal Asiatic Society. — Nouv. Série, vol. X, 1877, partie 1, page 1. Article de Brandreth „On the Non-Aryan Languages of India".

2) voy. John Beames: Outlines of Indian Philology. Londres 1868.

fusion s'opérât, il aurait fallu que ceux-ci se convertissent d'abord à l'Islam. Peu de temps après la première propagation des doctrines du Prophète de la Mecque, les sectateurs arabes s'avancèrent par troupes isolées, jusqu'au Sindh, sur le cours inférieur de l'Indus.

Mais leurs incursions dans les pays-frontières à l'Ouest de l'Inde ne furent que passagères et ne produisirent pas des changements profonds dans la péninsule. C'est seulement après Mahmoud le Ghaznévide, ce redoutable sultan des Turcs qui ravagea et dépouilla les provinces les plus reculées de l'Hindoustan, dans ses douze célèbres campagnes, que s'ouvre la série des conquérants musulmans qui, avec des fortunes diverses, devaient soumettre l'Inde et la dominer d'une manière permanente jusqu'au XVIème siècle. Lors de chacune de ces invasions, les nouveaux-venus ne combattirent pas moins vigoureusement leurs prédécesseurs, que les indigènes: une fois vainqueurs, tantôt ils les anéantirent, tantôt ils les subjuguèrent pour se croiser finalement plus ou moins avec eux. Voilà pourquoi l'Inde du XVIème siècle offre un tableau si varié, je dirais presque un pêle-mêle si confus. Parmi les hordes mercenaires de ces conquérants, venant d'au delà de l'Indus, se trouvaient des Arabes et des Persans, surtout des Afghans (dont le nom patronymique de Pajetan est prononcé par les Indiens: „Pathan"); des Childjis et des Hazaras, et enfin un mélange de Mongols et de Turcs, qui s'appelaient Tjaghataï et Ousbèques d'après leurs tribus-mères. A côté de ces conquérants, se rencontrent aussi de pacifiques émigrants. En premier lieu: les Guèbres ou Parsis, chassés de l'Iran, leur patrie d'origine par la propagande musulmane; puis des chrétiens de Syrie et d'Arménie, ainsi que quelques Juifs et enfin un certain nombre de Portugais. — Il est facile de se rendre compte de ce mélange

de races, par le changement fréquent des dynasties régnantes, qui ont occupé successivement le trône de Delhi. — Aux Ghaznévides turcs succédèrent les Ghorides afghans, les rois-esclaves turcs, ainsi nommés à cause de leur basse extraction; puis les Childjis afghans, et la maison de Taghlaq, d'origine mi-turque, mi-indienne. L'Inde, pendant ces changements de dynastie, eut à souffrir les incursions répétées des hordes mongoles. A la fin du XIVème siècle, Tamerlan ou plus exactement, Timour, de la tribu des Tjaghataï, renversa la dynastie de Taghlaq et livra l'antique capitale de l'Empire à ses troupes, que leur foi musulmane ne rendait pas moins avides de pillage. Cet évènement eut pour conséquence un désordre et une anarchie qui durèrent plus d'une génération; après quoi deux nouvelles dynasties: celle des Sayds, d'origine arabe, et la famille afghane des Lodis montèrent, l'une après l'autre, sur le trône de l'Hindoustan. Enfin Baber, de la famille de Timour, s'empara de l'Inde et y fonda la dynastie mongole des Tjaghataï.

Les langues apportées dans l'Inde n'étaient pas moins variées que ce pêle-mêle de peuples. Bien qu'elles ne soient pas devenues d'un usage courant chez les Hindous, elles ont néanmoins exercé une influence essentielle sur la civilisation moderne, et surtout sur la littérature de l'Inde. C'étaient: l'arabe, la langue du Coran et des savants musulmans; le persan, en usage à la cour et en général chez les lettrés; le parsi, la langue des Guèbres et le pajetou parlé par les Afghans; enfin le turc-tjaghataï, langue des derniers conquérants musulmans, qui reçut un contingent notable de mots mongols. A tous ces éléments se mêla l'hindi, parlé dès le principe dans l'Inde centrale; et c'est de la sorte que s'est formé, depuis le XIIème siècle, l'hindoustani, qui a continué à se développer en qualité de „*ourdou*", c'est-à-dire langue de la cour et du camp.

Cet idiôme, comme la „*Lingua franca*" des bords de la Méditerranée, s'est répandu dans les derniers temps, sur l'Hindoustan tout entier et a donné naissance à une littérature d'une certaine importance.

Ainsi l'Inde, qui jusqu'alors n'avait été que rarement en contact avec le monde extérieur, devint, durant un demi-siècle, le théâtre de la mêlée des races et des langues. Elles s'y établirent par couches, au contact ou au dessus les unes des autres, comme ces alluvions que l'Indus et le Gange précipitent chaque année du haut des vallées et des gorges de l'Himalaya, pour les répandre par dépôts juxta, ou super-posés sur le rivage de la mer.

TROISIÈME CHAPITRE.

LA CROYANCE ET LA SCIENCE AU XVIème SIÈCLE.

Après ces considérations générales sur la population de l'Inde, il ne sera pas superflu de jeter un coup d'œil sur l'état intellectuel de ces peuples, et tout d'abord sur leur religion et leur philosophie. Ce qui caractérise cet état, c'est l'action réciproque de la civilisation hindoue et de l'islamisme, qui s'exerçait déjà depuis un demi-siècle. Quant aux autres religions, qui se trouvaient dans l'Inde, sans être insignifiantes, elles furent pourtant moins importantes pour l'histoire. Parmi celles-ci, on compte la secte des Djaïnas, dont il n'est pas facile de préciser l'origine [1]), on peut du moins admettre [2]) qu'elle

---

1) Colebrook, Essays — Londres, 1837, tome I, p. 378 et suiv; tome II, p. 191 et suiv.

2) Lassen, Ouvrage cité, tome IV, p. 763 et suiv.

était un rejeton dégénéré de la religion bouddhiste [1]), exterminée de l'Inde par les Brahmanes après qu'ils eurent repris leur pouvoir; et qu'elle a échappé au sort de ses devanciers, grâce à sa nature réservée et pacifique. Bien qu'ils soient dispersés, en petites communautés dans tout le pays, les centres principaux des Djaïnas sont depuis des siècles, près d'Abou au Nord et de Çatroundjaya, au Sud du Goudjarat, et près de Sravana Belagola, dans le Maïsor. Il y avait aussi la religion des Guèbres ou Parsis, dont le centre principal était sur la côte Ouest, notamment dans le Goudjarat; c'est là qu'ils avaient transporté le feu sacré, et une partie de leurs livres saints, où était contenue la doctrine vénérable de Zarathustra. Comme ils étaient pacifiques et avant tout commerçants, on respecta chez eux, comme chez les Djaïnas, leur fidélité à la croyance de leurs pères [2]). Et, malgré leur petit nombre et leur peu d'importance politique, les Parsis ont exercé une influence considérable sur les plus grands esprits de l'Inde vers la fin du XVIème siècle.

Il faut mentionner en outre quelques Juifs, principalement sur les côtes, quelques Chrétiens de Syrie et d'Arménie, enfin, des Portugais, qui avaient dès lors fondé Goa et pris possession de la plupart des ports de mer.

Les castes sont un des caractères essentiels du Brahmanisme;

---

1) Quelqu' important qu'ait été le rôle joué par le Bouddhisme dans le développement de la croyance et de la science indienne, une dissertation plus approfondie sur ce sujet ne serait pas à sa place ici. En effet, à l'époque de l'empereur Akbar, d'après le témoignage d Aboul-Fazl, les derniers sectateurs de cette religion avaient disparu de l'Inde, sauf quelques vieillards qu'il rencontra encore dans le Kachemir (Ayeen Akbari translated by F. Gladwin, Calcutta, 1786, tome III, p. 138). — Köppen en a magistralement exposé la doctrine et l'histoire, dans son ouvrage intitulé: „*Die Religion des Buddha*". — 2 vol. Berlin 1857 et 1859.

2) Un autre groupe des Parsis s'était établi dans la région du Haut-Indus; où ils furent exterminés par les hordes de Tamerlan.

c'est, après qu'ils se furent établis définitivement, comme un peuple civilisé, entre l'Indus et le Gange, que les anciens Aryas adoptèrent cette classification. Elle repose sur une triple base; la race, la religion et les circonstances politiques; et c'est à l'action combinée de ces trois causes que les castes doivent, à la fois, leur origine et leur développement. La classe inférieure fut formée par les Çoudras, descendants de ces indigènes qui n'avaient opposé à la domination des Aryas qu'une faible résistance; la troisième se composa des Vaïcyas, qui étaient ouvriers ou bourgeois; les Kchatryas, guerriers et nobles, constituaient la seconde et les Brahmanes la première. A côté de ces quatre castes primitives se trouvait la grande masse des Paryas, descendants de tribus indigènes qui avaient opposé aux conquérants une résistance opiniâtre: ces derniers étaient considérés comme impurs et réprouvés. Les Vaïcyas étaient sans doute les plus nombreux et formaient le noyau proprement dit du peuple Arya; les Kchatryas et les Brahmanes se détachèrent d'eux. Les Kchatryas qui, pendant la conquête, avaient joué le rôle principal, perdirent au fur et à mesure de son achèvement, leurs qualités guerrières; ils survivent dans les Khatris d'aujourd'hui; au contraire, les Radjepoutes qui s'étaient séparés d'eux, ont conservé leur ancienne bravoure. Quant aux Brahmanes, ils doivent leur prééminence et leur durable influence à la fonction de „*Pourohita*", c.-à-d. prêtre domestique, qui leur fut confiée. En effet, grâce au caractère pieux et enclin au formalisme des Aryas, non seulement la religion jeta de profondes racines dans leur cœur, mais les pratiques furent érigées en devoirs sacrés. L'exact accomplissement des sacrifices n'avait pas seulement l'avantage de se concilier la faveur des dieux, mais pouvait même les forcer à écouter les prières et à exaucer les vœux des suppliants. Il en résulta un

cérémonial si compliqué que, seuls, les prêtres consacrés pouvaient l'observer dans toutes ses formules obligatoires. C'est ainsi que la croyance simple et naïve du cœur fut élevée au rang de science théologique; mais, lorsqu'elle fut, comme telle, le monopole de quelques privilégiés, elle cessa d'être le patrimoine de tous. Devenus les organes de la science, en tant que gardiens et interprètes des livres sacrés, les Brahmanes s'entendirent fort bien à tirer parti de leur situation; et, en dépit des objections et de la résistance de leurs concitoyens, s'érigèrent en arbîtres des affaires de ce monde et de l'autre. Ainsi se forma peu à peu une théocratie, qui étendit d'autant mieux son pouvoir, qu'elle suivit une très habile politique. Tenant compte avec raison du caractère propre de leur race, ils s'arrangèrent de bonne heure, pour avoir deux sortes de religion: l'une destinée à la multitude qui ne pense pas; l'autre, au contraire, qui répondait aux besoins spirituels des gens cultivés. C'est à cette organisation, que le Brahmanisme doit, surtout sa force et sa durée: d'une part, on encourageait chez les masses l'adoration d'objets palpables; de l'autre, on permit à ceux qui n'etaient pas satisfaits par les sacrifices et les prières liturgiques, de s'édifier par la contemplation intérieure; par les mortifications ou par les spéculations abstraites, pourvu qu'ils témoignassent aux Brahmanes le respect héréditaire, et qu'ils se soumissent à eux dans toutes les pratiques extérieures.

Par réaction contre la tyrannie de ce joug extérieur, l'Hindou lettré se montra d'autant plus enclin à faire usage de la liberté de pensée, qui lui était accordée, pour donner libre carrière à son imagination naturellement vive. De là sa supériorité sur la plupart des autres peuples, en fait de richesse d'idées et de propension aux controverses subtiles. C'est pourquoi, dans

l'histoire de l'Inde, on se heurte à chaque pas aux contrastes les plus tranchés: d'une part la soumission servile aux formalités une fois prescrites, et de l'autre les plus téméraires aspirations à l'indépendance spirituelle. Aussi arrive-t-il que le même homme, qui se préoccupe chaque jour des moindres détails à observer ou à éviter, pour ne pas compromettre sa caste, ne reculera pas devant les conclusions les plus hardies, s'il laisse libre cours à sa pensée.

Quelques avantages qu'eût, sous un rapport, l'ancienne distinction entre la „*Karma Kanda*" et la „*Djnana Kanda*", (que Wilson traduit par les mots „Rituel" et „Théologie"; ou plus exactement „Philosophie"), elle n'en avait pas moins de réels inconvénients, à d'autres points de vue. Par là, la multitude fut de plus en plus entraînée vers les formes les plus grossières de l'idolâtrie; tandis que les penseurs instruits étaient portés à se perdre dans des spéculations toujours risquées et souvent aventureuses. Ce dualisme eut aussi pour conséquences l'apparition de toutes sortes d'ascètes, la formation de doctrines très différentes et de maintes sectes, représentant les deux tendances.

Les ascètes, qui sont connus en général sous les noms de Yoguis, de Gosaïns, de Sannyasis et de Baïraguis, cherchèrent à faire leur salut en mortifiant la chair et en surmottant toutes les passions; et quelques-uns parvinrent à des résultats étonnants. Afin de renoncer tout à fait au monde ils se retiraient dans des forêts ou des déserts reculés, où, chacun suivant son vœu, se sonmettait aux privations les plus rigoureuses; les uns restaient des journées entières immobiles dans la même position; d'autres, au lieu de marcher, s'avançaient, un long bout de chemin, en se roulant ou en rampant à terre.

Les philosophes menèrent un genre de vie contemplatif, comme les ascètes, moins leurs contorsions monstrueuses.

Malgré des déviations variées, leurs différents systèmes ne manquent ni d'originalité, ni de méthode. Il y en a six: le mimansa scolastique; le vedanta panthéiste, le sankya rationaliste, avec mélange d'athéisme, le yoga déiste, le nyaya péripatéticien et le vaïçejika atomistique [1]).

Wilson, dans son traité approfondi sur les sectes des Hindous [2]), en nomme quarante, rien que pour le Brahmanisme; la plupart existaient déjà au temps d'Akbar. Elles ont, dans leur ensemble, beaucoup d'analogie les unes avec les autres; et leurs diversités, comme aussi leurs noms, viennent surtout de la divinité qu'elles adoraient particulièrement. Chacune de ces sectes avait son chef, successeur du fondateur qui, sous le nom de „*gourou*" était considéré comme leur guide et leur patron, dans les affaires spirituelles. Naturellement, le fondateur ou son successeur, reçut souvent après la mort les honneurs divins.

Il se produisit dans le système des castes, si simple à l'origine, des divisions non moins nombreuses que dans le domaine des religions et des philosophies. On accrut peu à peu jusqu'à plus d'un demi-cent le nombre des castes, afin d'assigner aux métis et aux catégories sociales qui se produisirent dans le cours des siècles, des rangs correspondant à leur variété; et ce nombre, qui a toujours été croissant, est monté de nos jours jusqu'à soixante-dix grades distinctifs.

Il en est tout autrement chez les sectateurs de l'Islam que chez les Hindous, disciples des Brahmanes, quoi qu'il y ait entr'eux certains points de contact et de correspondance. Les

---

1) Colebrooke, Ouvrage cité, tome I, p. 227. Ces termes de comparaison indiquent seulement l'analogie des systèmes, mais nullement leur dépendance des écoles grecques.

2) H. Wilson, Ouvrage cité, tome I.

Mahométans n'ont ni caste, ni sacerdoce ; mais tous les croyants sont égaux en droit, sans distinction de race et de naissance. Il faut d'autant plus admirer la puissance de la doctrine de Mahomet, qui, par le seul lien du Coran, a su animer d'une même foi et enthousiasmer pour une même idée tous ses adeptes, à quelque tribu ou à quelque race qu'ils appartinssent. Mais tandis que, chez les Hindous, le rang de l'individu est irrévocablement fixé dès le principe, par la descendance ; l'absence de caste chez les Musulmans porta le zèle religieux à dégénérer en posélytisme et en formalisme.

Mais, même chez ces derniers, les liens si forts du Coran n'empêchèrent pas les divisions de se produire. De même que le Brahmanisme avait ses Yoguis et ses Gosaïns, l'Islamisme eut ses Derviches et ses Fakirs, qui ne le cédèrent en rien aux ascètes hindous, en fait de tortures excentriques. Au contraire des Brahmanes, les Musulmans n'ont produit aucun système philosophique original ; d'ailleurs la libre recherche, excitée par les doctrines d'Aristote et des Néoplatoniciens, fut supprimée par la tendance orthodoxe des Sonnites, après un épanouissement de courte durée. Le Çoufisme, qui se produisit lors de l'introduction de l'Islam en Perse, eut une plus longue durée ; c'est dans son sein que se réfugièrent tous ceux que laissait inquiets la foi littérale et le rigide formalisme. Cette secte dut sa naissance au bouddhisme qui avait pénétré jusqu'en Perse ; mais, à la différence de ce dernier elle a une tendance panthéiste, qui la rapproche de la philosophie brahmanique du Vedanta.

Les sectes ne sont pas aussi nombreuses parmi les sectateurs du Prophète, que chez les Brahmanes ; d'ailleurs, comme elles sont strictement monothéistes, elles reconnaissent toutes un seul et même Dieu.

Les Morguites changèrent le Dieu du Coran, vrai despote

dans le principe, en un maître plus doux et moins capricieux. Il fut çoncu comme un être purement spirituel par les Moutazilites, qui accentuèrent sa justice. Il faut mentionner aussi les Jariguites, les Chiïtes et les Ismaëlites; ces partis, en effet, bien qu'ayant une origine plutôt politique, prirent aussi une couleur religieuse. Les Jariguites étaient, il est vrai, d'austères fanatiques, mais aspiraient au royaume des cieux par l'abstention sévère de tout péché. Les Chiïtes représentent, en face des Sonnites, une tendance plus libérale et rendent des hommages exceptionnels aux descendants d'Ali. Les Ismaélites, qui sont une variété de ces derniers, se montrèrent encore plus libres dans l'interprétation du Coran et admirent la métempsycose. Outre ces sectes principales, il y en avait encore beaucoup de variétés chez lesquelles le „*pir*" joua une rôle analogue à celui du „*gourou*" chez les Hindous.

Il ressort de ce qui précède qu'il y avait, entre le Brahmanisme et l'Islam bien des points qui eussent permis un rapprochement, ou peut-être une correspondance; si l'on n'avait fait aux adeptes de chaque religion un devoir de son exclusisme vis-à-vis des partisans de l'autre. Mais, au temps d'Akbar, après que ces deux religions exclusives et ennemies eurent subsisté côte à côte pendant cinq cents années, il était impossible qu'il ne se fût pas produit une influence réciproque.

Cette action apparaît d'une manière frappante, dans les rapports de la vie journalière. En effet, à l'instar des Hindous, les sectes et tribus mahométanes, Sonnites et Chiïtes, Sayds, Schaiks, Pathans et Moghols ne se firent pas faute de se croire et de se poser, comme appartenant, à leur manière, à des castes distinctes [1]). La masse des Musulmans et des Hindous se trou-

1) J. D. Cunningham, A history of the Sikhs, IIème Edit. Londres 1853, p. 31.

vait en deux camps bien tranchés, sur le terrain des sentiments religieux; mais le petit nombre de ceux, que ne satisfaisait pas le formalisme commun aux deux religions, renversa les barrières légales que lui imposait le préjugé, et se rencontra dans le domaine des recherches et des aspirations communes. Réunis par les „liens d'une commune hétérodoxie", ils firent un libre échange de leurs idées et de leurs sentiments, par où ils se complétèrent et se perfectionnèrent mutuellement. Le Çoufisme, transplanté dans l'Inde, trouva dans l'âme des peuseurs indigènes un terrain fécond, où il put s'étendre et se développer; en effet, tandis que les Musulmans étaient supérieurs aux Hindous en profondeur de sentiment et en exaltation de rêverie mystique, les Brahmanes l'emportaient sur eux en fait de spéculation méthodique. Les sectes des deux religions s'accrurent par leur action réciproque. Les Sikhs nous représentent une secte indienne, à couleur musulmane, par contre nous avons dans les Mahdawis, qui considèrent Mohammed Mahdi comme leur sauveur, une secte musulmane mélangée de brahmanisme. Les sectes musulmanes s'accrurent encore de plusieurs groupes de chiliastes, formés dans l'Inde.

L'influence du brahmanisme se trahit encore dans la vénération accordée au „*pir*" car, s'il n'était pas mis comme le „*gourou*" au rang des dieux, on lui rendait souvent les honneurs divins, mais sous une autre forme [1]).

Nous n'avons pas la prétention d'avoir épuisé par là le sujet des influences réciproques du brahmanisme et de l'islamisme; car il serait trop long, pour ne pas dire impossible de poursuivre cet examen jusque dans les moindres détails. Ces indi-

---

1) Garcin de Tassy, l'Islamisme. — 3ème Edit. Paris, 1874, p. 338 et suiv., 880 et suiv.

cations suffiront toutefois pour donner une idée approximative de l'état religieux et philosophique de l'Inde au XVIème siècle.

QUATRIÈME CHAPITRE.

ETAT POLITIQUE AU XVIème SIÈCLE.

Nous avons, dans le chapître précédent, examiné les luttes et les combats dans le domaine plus idéal de la foi et de la science; le présent sera consacré à esquisser l'activité des Hindous, dans la vie ordinaire et sur la scène politique.

Pas plus chez les Hindous que chez les autres peuples de l'Orient, il n'est possible de distinguer le spirituel du temporel; car tous deux sont étroitement enchevêtrés dans la réalité, comme dans leurs codes de lois. Il en résulte dans la vie privée, que l'individu est obligé de gaspiller la plus grande partie de son existence dans l'observation des usages religieux et des règles de sa caste.

De même sa conduite lui est tracée d'une façon irrévocable, par les livres sacrés, qui prescrivent à l'homme comme devoir suprême, la procréation d'enfants mâles; en effet l'âme du père, après sa mort, ne pourrait goûter acun repos, si son fils n'a pas accompli le sacrifice funèbre, suivant le rite règlementaire. Ce sacrifice ou „*Çraddha*" jouant un grand rôle chez les Hindous, ils attachent une extrême importance à la fondation, au maintien et à la propogation de la famille, qui, en fait, est la pierre angulaire de leur état social.

La famille hindoue porte la même empreinte que la religion et les castes: tout y est calculé pour maintenir l'état de choses qui a été transmis par les ancêtres. C'est sur ce principe qu'est fondé l'usage de laisser indivise la propriété immobilière et d'en

accorder l'usufruit commun à tous les membres de la famille, sous la direction du fils aîné. C'est delà, non moins que de la nécessité du Çraddha qu'est venue la coutume passée en droit, d'adopter un garçon pour fils, au cas où la postérité mâle vient à manquer. Enfin ces causes nous expliquent pourquoi les Hindous appellent „propriété, particulière" la possession assurée et réglée de biens-fonds; et comment ils sont encore aujourd'hui si fiers du titre de „*Bhoumia*" c'est-à-dire propriétaire de biens-fonds.

La „*grama*" ou commune rurale, qui est la base de leur état politique, s'est formée par l'agglomération de familles, proches voisines. Là, comme partout, les Brahmanes avaient la prépondérance, et leur influence s'exercait d'autant mieux que les Kchatryas, leurs principaux adversaires, y étaient en fort petit nombre, et avaient perdu dans une inaction croîssante leurs vertus guerrières. C'est aux Çoudras qu'incombait la culture du pays; ils étaient dans la situation de serfs et incapables d'acquérir les biens-fonds, réservés exclusivement aux trois premières castes; par contre, l'industrie et le commerce étaient principalement aux mains des Vaïcyas. On jouissait des prairies, comme de communes pâtures, sous la surveillance du „*Gawali*" ou berger de village; tandis que la terre labourable était tantôt commune, tantôt partagée entre les individus. Quant à l'assiette et à la répartition des contributions pour l'Etat, au maintien de la paix, à l'exercice de la justice, au règlement des rapports entre les familles, à l'éducation et à la haute culture des enfants, en un mot à toutes les affaires intérieures: elles étaient administrées par le „*Pantjayat*" ou „Conseil des cinq membres" qui en compta parfois davantage; ces fonctions, électives à l'origine, devinrent le plus souvent héréditaires dans la suite.

Ajoutez à cela que chaque commune rurale était séparée des autres par des limites invariables et que le quartier habité était protégé contre l'ennemi du dehors par des remparts ou d'épaisses haies d'épine; et vous pourrez comparer ces villages à de petites républiques, qui possèderaient, en deça de leurs frontières, à peu près tout ce dont elles ont besoin, et seraient presqu'entièrement indépendantes du monde extérieur. C'est par là qu'on s'explique l'attachement tenace de l'Hindou à son pays natal, quand même ce dernier lui offre fort peu de ressources. Le penchant à l'habitude, sur lequel est fondé le droit coutumier qui règle tout les rapports de sa vie, est inné chez lui et poussé au plus haut degré; au point que, si malgré sa bravoure personnelle il est expulsé de sa patrie, tous ses efforts tendent à ce but: rentrer dans le séjour de ses pères.

L'organisation des villes offre, à beaucoup d'égards, le même caractère que celle des villages, si ce n'est que les premières présentent plus de mobilité et de variété. L'administration et la police sont entre les mains de „*l'Adhipati*" ou bourguemestre, nommé par le souverain du pays; par contre, le pouvoir judiciaire et la jurisprudence incombent aux *Çastris*, ou scribes brahmaniques. La réunion de plusieurs villes ou villages forma les petits Etats ou les principautés que l'on voyait dans l'Inde, au temps de la domination hindoue. Le *Radja* ou roi, qui était à la tête de chaque état, fondait, comme tous les souverains, son droit sur le „dogme de la grâce de Dieu" et faisait souvent remonter son origine jusqu'aux dieux. Il appartenait à la deuxième caste, et, en vertu de sa situation, était le seul Kchatrya qui marchât de pair avec les Brahmanes.

On peut caractériser le pouvoir des radjas comme une monarchie limitée, sinon au point de vue des princes de l'Europe actuelle, du moins en comparaison des autres princes de

l'Orient; en effet, d'une part les codes de lois, de l'autre l'influence des brahmanes mettait des bornes à son bon plaisir. Cette influence dépendait moins de ce qu'ils remplissaient d'ordinaire les fonctions de ministres, que de leur qualité de prêtres et de savants. Avec un peuple tel que les Hindous, on ne s'étonnera pas que la dignité royale fût héréditaire, au sens le plus étroit du mot; et qu'ils fussent très attachés à la dynastie légitime. Le roi avait le droit, afin de pourvoir à la défense du pays qui lui incombait et de payer la solde des troupes nécessaires, de lever sur la récolte ou sur le revenu un impôt qui variait d'un douzième à un sixième suivant les circonstances; l'impôt ne pouvait être élevé au taux d'un quart, qu'en temps de famine, d'épidémie meurtrière ou en cas de désastre militaire immérité.

Ces petits états, avec leur organisation aristocratique, étaient d'ordinaire indépendants; mais il arrivait parfois qu'un radja était subjugué par un autre. C'est dans ce cas que le sentiment légitimiste des Hindous s'affirmait de toute sa force; en effet, le vaincu n'était pas déposé, mais seulement forcé de reconnaître la suzeraineté du *Maharadja* ou grand roi. Il faut donc nous représenter l'Inde, au temps de la domination des Hindous, comme un ensemble de petits états indépendants, qui n'étaient que rarement, et alors même pour peu de temps, réunis sous un même sceptre.

On ne peut considérer l'Inde comme un empire unique qu'à partir de la conquête par les Musulmans; ceux-ci furent les premiers à ériger le trône impérial de Delhi [1]) et à y faire monter le *„padichah"* de l'Hindoustan.

La position de ce prince vis-à-vis de ses sujets était analogue

---

1) Dehli avait été capitale, bien avant les Musulmans; seulement elle n'était que le chef-lieu d'un petit royaume.

à celle des derniers Khalifes. Comme eux, il était de son devoir de gouverner suivant les prescriptions du Coran et de la tradition; et, dans le cas contraire, il était déclaré déchu du trône et ses sujets étaient déliés de toute obéissance, par un „*fetwa*" des Ulémas, interprètes de la Loi. D'ailleurs, tout était abandonné à son bon plaisir. D'après le vœu de la Loi, le padischah devait être élu, pour monter sur le trône; mais, en fait, le droit de suffrage était devenu une pure formalité, parce que le souverain désignait, avant sa mort, le successeur auquel ses sujets devraient rendre hommage. Voilà dans quel sens on peut parler de dynastie de souverains; néanmoins, ces derniers ne recevaient pas la consécration du droit divin, et n'étaient, malgré tout, souverains que par la force des circonstances et par la volonté de leur prédécesseur. Ils n'en restèrent pas à cette usurpation; bien plus, ils foulèrent aux pieds tous les autres devoirs et disposèrent de tout suivant leurs caprices et leurs inclinations; et d'ordinaire les Ulémas ne s'opposèrent pas à cet envahissement, tant que leurs propres intérêts n'étaient pas lésés. Dans de telles circonstances, il ne saurait être question de sécurité pour les personnes ou les propriétés. D'après la plupart des codes de lois, toute la propriété foncière, à l'exception des donations pieuses, appartenait à l'Etat; et, par conséquent, la répartition entre les sujets était confiée au représentant de l'Etat, le souverain. La loi d'hérédité ne s'appliquait donc plus qu'aux biens meubles; et, malgré cela, elle aussi fut souvent violée au profit des souverains, lorsqu'ils purent le faire sous une forme quelconque. On ne peut, en aucune façon, se représenter l'état réel des choses, à l'époque en question, en lisant dans la riche littérature juridique des Musulmans les prescriptions si humaines et si équitables sur les devoirs des hommes entr'eux, et, spécialement, sur les devoirs des souve-

rains vis à-vis de leurs sujets; ces prescriptions le cèdent à peine aux plus célèbres codes européens. Mais, si l'on envisage les éléments bruts et réfractaires qu'il fallait maintenir ensemble et faire servir à ses fins, on portera un jugement moins sévère sur les forfaits et les iniquités multiples de la domination musulmane.

Il serait superflu d'énumérer de nouveau en détail ces éléments; quelques points seulement méritent une mention spéciale. Les Sonnites et les Chiïtes, dont on a parlé plus haut, n'étaient pas moins opposés sur le terrain politique, que dans le domaine religieux. Mais ce fut l'adjonction de l'élément turco-mongol qui opéra la transformation principale pour notre époque; non pas sans doute en fait de religion (car ils étaient Sonnites et adeptes du rite hanafite [1]), mais dans la mêlée politique. D'une côté, par leur tendance à la vie nomade et leur habitude à vivre dans „l'*Ourdou*" ou camp militaire, ils provoquèrent une plus grande agitation au sein des Musulmans, déjà mobiles par eux-même et zélés pour la propagation de leur foi; en sorte que la fermentation dégénéra en tumulte de races. De l'autre, leur licence et leur sauvagerie exceptionnelles, qui se manifestent clairement par l'exercice rigoureux de la loi du talion rendirent inévitable et pour ainsi dire nécessaire un despotisme presque inhumain. Si l'on ajoute à cela les variétés rivales des races et des sectes ci-dessus mentionnées, on aura une image du pêle-mêle effroyable de cette époque. Dans un tel état de choses, c'était naturellement la tribu d'où était issu le souverain régnant, qui exerçait la prépondérance et qui se faisait valoir aux dépens des autres. Pourtant les Saïds, en tant

---

1) The Hedaya or Guide; a commentary on the Mussulman laws, translated by Ch. Hamilton. London, 1791, in 4°., vol. I, p. XXV.

que descendants du Prophète, jouirent en général d'un traitement plus favorisé, lorsqu'ils n'étaient pas eux-même au pouvoir, et ils en profitèrent maintes fois pour se permettre des actes inouis.

La situation des individus n'était pas sujette à de moindres vicissitudes que celle des races; en effet, d'a près les enseignements du Coran et des autres codes de lois, il n'y avait ni noblesse de naissance, ni fonctions héréditaires; quand même il semblait parfois qu'il y en eût réellement. Le Musulman, n'étant pas, comme l'Hindou, resserré par les bornes étroites de la caste, pouvait, profitant d'un caprice du sort, s'élever, par sa propre énergie, de la plus basse extraction jusqu'au plus haut degré de gloire et de puissance.

Le pouvoir arbitraire se transmettait du souverain aux employés qui l'assistaient dans l'accomplissement des devoirs de son rang; et cet abus était favorisé par la fréquente concentrasion des fonctions civiles et militaires dans les mains de la même personne. Seule la fonction de juge était remplie par un magistrat soi-disant inamovible, qui appartenait à la corporation des Ulémas, c.-à-d. des jurisconsultes et théologiens. La tâche des employés de l'administration consistait dans la répartition et la perception des impôts, qui pour les croyants étaient fixés à un dixième du revenu; mais en réalité par suite des exactions dépassaient souvent les bornes prescrites. Quand cette oppression devenait intolérable, il ne restait aux sujets, à cette époque lamentable, d'autre recours que d'opposer la violence à la violence. Il résulta de cette coutume, dans la suite, que le droit du plus fort reçut une sorte de consécration légale et que le droit écrit tomba en désuétude.

La doctrine du Coran sur les rapports entre Musulmans et Infidèles n'eut pas meilleur sort. Car, dès son vivant on avait

trouvé impraticable la maxime proclamée par le Prophète au début, qu'il fallait exterminer tout infidèle qui ne se convertirait point. Par contre, les infidèles durent payer une capitation et, en outre, acquitter un impôt foncier pour les terrains qu'on leur laissait. Ce fait montre comment les maximes religieuses de l'Islam durent céder à la force des circonstances, et faire place, en première ligne, à des considérations politiques.

L'Islamisme, transplanté sur le sol de l'Inde, subit dans sa forme extérieure, de plus grands changements; mais, d'autre part, il ne laissa pas d'exercer son influence sur l'organisation politique et sociale du pays conquis. La conquête en elle-même n'était pas si facile qu'on aurait pu s'y attendre à cause de la supériorité de la cavalerie légère des Musulmans sur la lourde infanterie de l'armée Indienne. Au lieu de soumettre le pays tout d'un coup, les envahisseurs furent obligés de dompter un à un les petits princes Hindous et souvent d'emporter à l'arme blanche chacun des villages fortifiés. Outre cette lutte opiniâtre, à mesure qu'ils s'éloignèrent de l'Indus, le climat exerça sur eux son action débilitante; et il devint aussi plus difficile de réparer les pertes subies, par des renforts venus de la mère-patrie. Mais il en coûta encore plus de peine pour se maintenir dans les positions conquises, parce que les vainqueurs se trouvèrent vis-à-vis des vaincus dans la proportion de 1 à 5 [1]). Eu égard à cette disproportion, les Musulmans durent se borner à occuper les postes supérieurs, civils et politiques; et

---

1) D'après le recensement de 1867, on compte dans les possessions britanniques de l'Inde

Hindous . . .	113.000.000	d'âmes	Chrétiens asiatiques.	1.105.000
Musulmans .	25.000.000	„	Parsis	180.000
Dravidiens. .	12.000.000	„	Juifs	10.000

Comp. Elliot: History, folklore and distribution of the races of the north-western provinces of India. Edited by John Beames. Londres, 1869; tome I, p. 369.

à cet effet, il fallut faire aux indigènes plusieurs concessions importantes. On accorda en général aux Hindous, ontre le libre exercice de leur religion et le maintien de leurs usages héréditaires, la possession de leurs terres; à la condition de payer une capitation comme infidèles; et un impôt foncier, comme vasseaux. Ce fut le „*Zamindar*", fonctionnaire Hindou nommé par les Musulmans, qui fut chargé de la répartition et de la perception de ces impôts. Il arriva même souvent que des princes indigènes gardèrent leur situation, tant qu'ils reconnurent la suzeraineté des Musulmans; et qu'ils levèrent des troupes. Ce dernier usage donna naissance plus tard au corps des *Radjepoutes*, ou mercenaires qui servaient dans l'armée musulmane; tout le reste de l'administration passa de même entre les mains des Hindous, sauf les premiers postes de l'armée et de la magistrature qui furent occupés par des Musulmans. Mais, le pouvoir civil et militaire étant, comme on l'a dit, concentré dans les mêmes mains, les généraux furent en même temps les gouverneurs du territoire qui leur était confié. Dans de telles circonstances, les Musulmans se virent obligés, au lieu de disséminer leurs forces dans des colonies en plaine, de les concentrer dans quelques villes, ou bien de promener leurs camps (*Ourdou*) de place en place [1]). C'est pourquoi, au XVIème siècle, la majeure partie des Musulmans se trouvent à Dehli, Agra et Lahore, qui étaient les principales résidences de la cour impériale. Ce qui dominait par contre, dans les autres parties de l'Empire, c'étaient les camps qui se déplaçaient sous la direction du *Çoubahdare* ou gouverneur, et de ses lieutenants; en

---

1) Au XVIème siècle les Musulmans n'avaient la supériorité numérique sur la population indigène, que dans des endroits isolés, tels que le Rohilkand, la contrée de Sambhal, le Nagor, et quelques districts du Pendjab; et c'est là que se produisirent parfois des croisements entre les deux races, d'ailleurs strictement séparées.

effet, soit que les indigènes trouvassent les charges qui leur étaient imposées insupportables; soit que l'arrogance tyrannique de leurs préfets reveillât en eux l'ancien sentiment d'indépendance, l'administration des provinces était souvent forcée de recourir à des mesures militaires.

Si l'on tient compte, à la fois, de ces fréquentes tentatives de soulèvement des indigènes et des aspirations semblables de beaucoup de gouverneurs et de „*Djaguirdars*" (on appelait ainsi les grands de l'Etat, dotés par la faveur impériale de gros revenus fonciers et qui, de vaillants guerriers qu'ils étaient à l'origine, devinrent des princes fastueux); on comprendra que la stabilité de l'empire dépendait, à chaque fois, de l'énergie du souverain. Lorsqu'il y avait sur le trône de Dehli un prince prudent et avisé, on remarquait plus d'ordre dans les moindres détails de l'Etat; si au contraire, c'était un prince faible et incapable qui tenait les rênes du pouvoir suprême, tout tombait bientôt dans l'anarchie.

Malgré tout, Dehli resta de nom, sinon de fait, la capitale de l'empire. En effet, tantôt la domination de l'Empereur s'étendit surtout l'Hindoustan, et jusque bien avant dans la péninsule du Dekhan, tantôt elle fut restreinte aux territoires situés dans le voisinage immédiat de l'antique capitale. C'est aussi pourquoi, il subsista en deça de ses frontières un certain nombre de royaumes indépendants qui, de temps à autre, reconnaissaient à peine la suzeraineté impériale. Tels furent les cinq royaumes musulmans du Dekhan; puis ceux du Bengale et de Behar, du Djonpour, du Malwa, de Goudjarat, du Khandesh, du Sindh, de Moultan et de Kachemir. Ces pays, à l'exception de Kachemir, qui fut le premier conquis par Akbar, furent pendant les cinq siècles que dura la conquête musulmane, tantôt à l'état de provinces, dépendant de l'Empire, tantôt de

royaumes indépendants. Et même quelques-uns, entr'autres le Bengale, le Goudjarat et les royaumas du Dekhan, maintinrent pendant une période considérable leur parfaite autonomie, sous des princes de dynastie nationale.

CINQUIÈME CHAPITRE.

LES TIMOURIDES.

Vers la fin du VIIème siècle, les conquêtes du mongol Tjingiz-Khan précipitèrent les peuples de l'Asie centrale comme des dés, les uns sur les autres. Aussi, malgré tout, son empire offrit l'image d'un tout incohérent et, comme il avait prévu lui-même l'impossibilité d'en maintenir à la longue l'unité, il ordonna qu'après sa mort il fût partagé entre ses quatre fils.

Son second fils s'appelait Tjaghataï et c'est de lui que les tribus turques, qui lui échurent en partage, reçurent ce nom. Sa part d'héritage comprenait les vastes territoires, où les déserts alternent avec les prairies; et qui sont situés entre le Dejt-Kiptjak, à l'Ouest, et à l'Est les anciens campements des Mongols; entre le Tibet, l'Indus et le pays de Makran, au Sud; et la Sibérie, au Nord. Il faut y ajouter [1]) les contrées de Kajegar, Khotan, Aksou, et Tarfan; ainsi que le pays des Ouïgours jusqu'au désert de Gobi; Farghana et Tajekand sur le haut Iaxartes; toute la Transoxiane, le Badakjan, Balkh, Khowarazm, le Khoraçan, Ghaznin et Kaboul, aussi loin que

---

1) Erskine · A History of India under the two first sovereigns of the house of Taïmour Baber and Humájun. Londres, 1854, tome I, p. 24, 35.

les conquêtes de son père s'étendaient dans cette direction.

Le croisement des Mongols avec la race turque donna naissance aux Tjaghataï, dont les principales tribus étaient les Doghlat, les Khiras, les Kontji, les Begtjak, les Tekrit, les Barlas, et les Kakjal; qui menaient, suivant les circonstances, une vie pastorale ou guerrière. Notons, à côté d'eux, mais tout à fait en sous ordre au Nord de l'Empire, de nombreuses hordes de Kirghises et de Kalmouks émigrés. Quant à la population sédentaire des villes et du pays plat, surtout dans la région Sud-Ouest de l'Empire, jusqu'aux rives de l'Oxus, elle se composait principalement de Tadjiks, un beau type humain d'origine iranienne et dont le persan était la langue maternelle. Ils vivaient de commerce et d'agriculture; et se trouvaient à l'état de servitude vis-à-vis des vainqueurs.

Les descendants de Tjingiz-Khan furent sans donte bouddhistes à l'origine. Mais dès l'an 668 de l'Hégire (1270 de l'Ere chrétienne), les Tjaghataï passèrent à l'Islamisme [1]) sous la conduite de leur chef Barak, un arrière petit-fils de Tjaghataï-Khan. Entre 720 et 750 de l'Hégire (1320—50), un des successeurs de Batou [2]) nommé Uzbek-Khan, introduisit la doctrine de Mahomet dans les tribus du Kiptjak, et il devint si populaire, chez cette portion de ses sujets, qu'ils prirent de lui le nom d'Uzbeks.

C'est dans le mois Chaban de l'an 736 de l'Hégire (Mars-Avril 1366) que le puissant Timour (Tamerlan) vit le jour

---

1) v. Hammer-Purgstall: Geschichte der Il-Khane. Darmstadt, 1843, tome I, p. 270.

5) Lors du partage de l'empire de Tjingiz-khan, Batou, fils de Djoudji, le fils aîné de Tjingiz-khan, fut, par suite de la mort prématurée de son père mis à la tête de la part d'héritage destinée à ce dernier; et installé en qualité de Grand-khan du Dejt-Kiptjak. — Erskine, ouvrage cité, p. 26.

à Kesh, dans le voisinage de Samarcande; sa famille appartenait à la tribu considérée des Barlas, qui étaient très fiers de leur origine mongolique, quoique de fréquents mariages eussent fait passer dans leurs veines bien des gouttes de sang turc.

Nous n'avons pas à décrire ici comment il créa son empire universel: disons seulement qu'en le fondant, il prit pour modèle Tjingiz-Khan et que ce fut à lui qu'il chercha à faire remonter sa généalogie.

Après le passage de l'Indus, l'an 800 de l'Hégire (1398 de J. C.) il eut sans doute à livrer maints rudes combats; mais ses troupes eurent bientôt triomphé partout et retournèrent, chez elles, dans la même année, chargées des trésors de l'Inde. Aussi, comme au temps de Mahmoud, la réputation des richesses de cette contrée, bénie du ciel, se répandit-elle au loin dans l'Asie. Timour a laissé un monument durable de ses victoires, dans les splendides édifices, qu'il fit construire à son retour à Samarcande et à Boukhara, avec l'or indien et en partie aussi avec des pierres de taille indiennes, à l'aide des ouvriers et des artistes indiens emmenés comme prisonniers de guerre.

Ces monuments, par leur beauté et leur magnificence excitaient encore l'admiration d'un rejeton de sa famille, Baber, comme on peut voir par la description éloquente et spirituelle qu'il en a donnée lui même [1]).

En outre, après la prise de Dehli, Timour s'était fait proclamer solennellement empereur de l'Hindoustan, dans la mosqué principale de cette ville, à la place du souverain déchu; et

---

1) Comp. Memoirs of Baber, translated from the Persian, by J. Leyden and W. Erskine. London, 1826 in 4°. et les Mémoires de Baber, traduits sur le texte djagataï, par A. Pavet de Courteille. Paris, 1871. 2 vol.

ce fait servit de prétexte à son descendant Tsahireddin-Mohammed-Baber, pour faire valoir ses droits héréditaires au trône de l'Inde.

Né le 6 du mois Mouharran, an 888 de l'Hégire (14 Février 1483 de J. C.) dans les montagnes de Farghana, près du Haut-Oxus, Baber par son père descendait au 5ème degré de Timour, et, du côté maternel, faisait remonter son origine à Tjingiz-Khan. A peine âgé de douze ans, il succéda à son père sur le trône et trouva bientôt l'occasion d'intervenir dans les troubles de l'Asie centrale. Pendant seize années, qui marquèrent dans l'histoire de ces contrées, le jeune roi de Farghana prit part à ces révolutions politiques, avec une audace et une énergie infatigables; et combattit avec des alteratives de succès et de revers la puissance des Uzbeks, qui s'étendait toujours davantage, sous la direction de Chaïbani. Mais en l'an 907 de l'Hégire, (1501—1502 de J. C.), il suc comba sous les coups de son grand adversaire. Les Tjaghataï étant refoulés ou exterminés de tous côtés par les Uzbeks, lui aussi perdit l'héritage paternel et fut contraint, en plein hiver, de prendre la fuite avec un petit nombre de fidèles.

Après quelques temps, il parvint à une petite localité du pays d'Uratippa, au Nord-Ouest de Samarcande, appelée Dekat, où il trouva abri et protection sous le toît d'un des plus notables habitants du village. La mère de son hôte avait eu un frère, qui avait fait la campagne de l'Inde sous Timour, et c'est de sa bouche qu'il entendit parler des merveilles de ce pays; détail insignifiant qui contribua peut être à tourner ses regards vers la péninsule.

Baber justifia cet adage „*Fortes fortuna juvat*"; car en peu d'années, il réussit à se rendre maître de Kaboul et de Kandahar; et à fonder, dans cette région, un nouveau royaume. Mais

la grande faveur que la fortune lui accorda à cette époque, ce fut la mort de Chaïbani; ce prince, en effet, s'étant engagé dans une guerre contre le roi de Perse Ismaïl, dans le Khorassan, périt dans la célèbre et décisive bataille de Marw (an 916 de l'Hégire = 1570 de J. C.). A cette nouvelle, Baber se dirigea pour la troisième fois vers le Nord, passa l'Oxus et conquit rapidement l'une après l'autre Samarcande et Boukhara. Mais les forces ralliées des Uzbeks l'emportèrent de nouveau sur les Tjaghataï, et Baber dut retourner à Kaboul, presqu'en fugitif. Cet évènement fut décisif pour sa destinée à venir; dorénavant, il ne visa plus à la possession de son pays natal et montagneux de Farghana; mais, une fois solidement assis sur le trône de Kaboul, il porta toute son attention sur l'Inde. L'état de choses, en fait, y avait pris une tournure favorable à une invasion étrangère; car, depuis l'expédition de Timour, le trône de Delhi était resté chancelant. Il est vrai, sous la domination de l'Afghan Sikandar Lodi, l'Hindoustan avait joui assez longtemps, d'un sage gouvernement; mais bientôt l'incapacité de son fils Ibrahim, aussi insensé qu'injuste, lui avait fait perdre les avantages obtenus par le père. Les gouverneurs et chefs musulmans se conduisaient dans les diverses provinces, comme des princes souverains. Le Bengale où, depuis plus de cent ans, les grands seigneurs Pathans se trouvaient quasi-indépendants; le Béhar, Malwa et Goudjarat pouvaient à peine être comptés parmi les dépendances de l'empire; et il s'était formé dans le Radjepoutana, sous le Rana de Marwar, une dangereuse confédération, qui à elle seule pouvait suffire à braver le souverain de Dehli. Baber qui, dans l'intervalle, avait étendu son pouvoir sur la rive droite de l'Indus, jusqu'au Sindh occidental, traversa pour la première fois l'Indus, le 16 du mois Çafar, an 925 de l'Hégire (17 Février 1579), sur des radeaux

et des barques, en amont d'Atak, à la tête d'une troupe de hardis aventuriers, d'environ 2000 hommes. Trois fois il renouvela ses incursions dans le Pendjab; et trois fois il fut rappelé à Kaboul par des troubles qui s'étaient produits dans son royaume. Sur ces entrefaites, la situation de l'Hindoustan se compliqua de plus en plus, dans un sens favorable à ses desseins; en plusieurs endroits, des révoltes ouvertes éclatèrent contre la domination du faible et détesté Ibrahim et le puissant Rana Sanka, qui était alors à la tête de la confédération des Radjepoutes proposa au roi de Kaboul une alliance contre l'empereur de Dehli. D'après leur plan, Sanka devait attaquer Agra par le Sud, tandis que Baber, venant du Nord, à travers le Pendjab, marcherait sur Dehli.

En l'année 932 de l'Hégire (1525 de J. C.) Baber traversa l'Indus pour la cinquième et dernière fois, avec des troupes considérables. Il soumit tout le Pendjab, en partie par le glaive, en partie par sa sage politique; et dans le mois de Radjab 932 (Avril 1526), ses troupes, grossies tous les jours par les Musulmans de l'Inde, se trouvèrent en présence du corps d'armée principal du sultan Ibrahim, dans la plaine Panipat, au Nord-Nord-Ouest de Dehli. C'est là que fut livrée la bataille décisive; elle coûta à Ibrahim son armée, son trône et la vie.

Quatre jours après, Baber fit son entrée dans la vieille capitale, Dehli, et, suivant l'exemple de Timour son prédécesseur, se fit proclamer empereur de l'Hindoustan, dans la grande mosquée, avec la pompe accoutumée, au moment de la prière publique. Agra, la seconde capitale de l'Empire, fut conquise par son fils aîné Humayoun et, comme la majorité des Musulmans établis dans l'Inde, et notamment plusieurs des puissants chefs Afghans le reconnurent sans hésiter, Baber

se crut en droit de prendre le titre ambitieux de „Padichah de Dehli" [1]).

Mais, il s'enfallut de beaucoup que ce rapide succès écartât tous les périls qui menaçaient le nouveau souverain. En effet, si un grand nombre de Musulmans étaient accourus spontanément dans les rangs de son armée, les Radjepoutes par contre se virent déçus dans leurs espérances par cette tournure rapide et inattendue des évènements. En recherchant l'alliance de Baber, Rana Sanka s'était proposé de restaurer la puissance et l'autonomie de ses vaillants alliés, aux dépens (s'il était possible) des Musulmans en guerre les uns contre les autres.

Quoique les Radjepoutes eussent perdu beaucoup de leur ancienne grandeur, dans leurs combats répétés et souvent heureux contre les étrangers, ils avaient toujours conservé, dans les limites de leur territoire à cette époque, une part de leurs droits et de leur liberté. Il y avait longtemps, sans doute, qu'ils n'étaient plus les maîtres de l'Inde; mais des hommes tels que Rana Sanka et nombre de ses généreux compagnons, ne pouvaient oublier les temps de leur grandeur et de leur gloire premières, ni s'en consoler. Lors donc que les Turcs (comme les Radjepoutes appelaient dédaigneusement les Tjaghataï) eurent pris la place des Afghans, sans qu'il fût intervenu un changement essentiel dans la situation, Rana, ce chef fier de ses aïeux, résolut de faire une tentative suprême et désespérée. Confiant dans sa valeur éprouvée et dans la fidélité proverbiale des hommes de sa race, il marcha à la tête de ses vaillants compagnons, contre son allié d'hier, devenu maintenant son compétiteur victorieux, et le maître de l'Hindoustan. La bataille fut

---

1) Le royaume de Dehli reçut, dans la suite, de la voix populaire le nom „d'Empire Mongol"; et d'ailleurs tous les envahisseurs de l'Inde, venant du Nord, furent appelés Mongols, depuis le XVIème siècle, qu'ils le fussent ou non en réalité.

livrée à Khanwa, à environ sept milles géographiques d'Agra et, après une lutte longue et sanglante, Baber remporta une brillante victoire. La mêlée fut terrible dans la plaine qui s'élève en plan incliné vers les hauteurs de Sikri; et il faut admirer également la fureur et la bravoure désespérées qui furent déployées des deux parts: car, si les Radjepoutes songeaient à leur honneur, à leur liberté, et à la gloire sans tache de leurs ancêtres; les Mongols, par contre, savaient bien qu'en cas de défaite, le sort qui les attendait, c'était l'extermination!

Bien que la victoire ne pût être plus complète, puisque l'armée des Radjepoutes avait été en partie taillée en pièces, en partie mise en déroute, il fallut encore longtemps avant que le fier courage de cette très noble race fût brisé.

Le lendemain de la bataille, Baber, suivant la coutume mongole, donna l'ordre d'élever une pyramide formée des crânes des ennemis tombés, et se fit lui-même proclamer solennellement „*Ghazi*" c. a.-d. vainqueur.

Il restait encore à vaincre un ennemi qui n'était pas à dédaigner. Les Afghans, fixés dans le Bengale, s'unirent dans le but de faire monter sur le trône de Dehli un rejeton de la famille parente des Lodi: en sorte que Baber dut suspendre quelque temps les hostilités qu'il avait poursuivies contre Rana Sanka, afin de faire face au danger qui le menaçait du côté du Gange inférieur. Les Afghans furent soumis: les uns furent domptés par le glaive, les autres dédommagés par des conventions à l'amiable.

L'an 935 de l'Hégire (1529 de J. C). Baber retourna pour la dernière fois à Agra, qu'il avait choisi pour capitale, et y mourut le 6 du mois Djoumada Ier, an 937 de l'Hégire (26 Décembre, 1530 de J. C.) estimé de tous à cause de son noble caractère et de ses qualités éminentes, aimé d'un grand

nombre pour son bon cœur, sa grandeur d'âme chevaleresque et sa fidélité en amitié. Lorsque Baber mourut à Agra, il n'avait pas achevé sa cinquantième année [1]), et n'avait occupé que cinq ans le trône de Dehli. C'était, malgré ses brillants succès, un laps de temps trop court pour régler les différends et les complications qui existaient dans un empire tel que l'Hindoustan, et pour affermir sa puissance.

Baber laissait quatre fils: l'aîné Humayoun, d'après les dispositions de son père, monta sur le trône le 9 du mois Djoumada Ier, an 937 de l'Hégire (29 Décembre, 1530 de Jésus-Christ.). Kamran reçut de son frère Kaboul et Kandahar, mais extorqua encore de la débonnaireté de l'empereur par ruse et par menace, le Pendjab. Askari obtint Sambhal, à titre de djagir et Hindal eut Mewat ou Alwar; tandis que Soliman Mirza, un cousin de Humayoun, reçut l'investiture du Badakjan.

Les premières années du règne de Humayoun furent marquées par des campagnes heureuses et par de brillants faits d'armes. Il promena ses armes victorieuses tour à tour dans le Bengale, le Malwat et le Goudjarat; mais ces territoires furent aussi vîte perdus que gagnés. En effet, malgré le sage conseil que Baber leur avait mis au cœur, avec instances, à son lit de mort; à savoir, quoiqu'il arrivât, de vivre en bonne intelligence et, par dessus tout, de rester fidèles à l'amour fraternel, les quatre frères non seulement se livrèrent aux disputes, mais en vinrent même à la guerre ouverte. D'ailleurs, Humayoun n'était pas homme à surmonter, d'un main ferme, des contrariétés de ce genre; au contraire, comme il arrive souvent à de telles natures, il se laissa aller à la jouissance insouciante

1) En comptant d'après les années lunaires des Musulmans; mais, en prenant nos années solaires, il ne vécut que quarante-huit ans environ.

des plaisirs, et à l'abus de l'opium, pour distraire son esprit et pour étourdir ses sens. Les conséquences de sa conduite ne tardèrent pas à se produire.

Les Afghans établis dans le Bengale et autres provinces, bien que deux fois coup sur coup refoulés par le père et par le fils, ne pouvaient oublier qu'ils avaient été renversés du pouvoir par ces Tjaghataï étrangers. Leur tribu avait, depuis longtemps, des représentants nombreux et puissants notamment dans les pays à l'Est de l'Indus, où, pour cette raison, les derniers rejetons de la famille des Lodi s'étaient retirés, après la victoire de Babér. Ce fut là que se forma le foyer des Musulmans mécontents; c'est de là que partirent les conspirations répétées contre la nouvelle dynastie de Dehli. Et pourtant, malgré cette situation fâcheuse et inquiétante, le péril ne serait pas devenu si menaçant pour Humayoun, si les circonstances d'alors n'avaient favorisé la destinée d'un homme auquel on ne saurait refuser une place parmi les plus éminents personnages de l'histoire de l'Inde, quel que soit le jugement personnel qu'on soit enclin à porter sur son compte. Cet homme fut Cher-khan, le djaguirdar de Sahsaram, en Bengale, en qui Baber, avec son coup d'œil sagace, avait déjà découvert l'étoffe d'un grand homme. A force d'audace et d'habileté, il sut bientôt se rendre le maître de la situation au Bengale; et puis, après avoir écarté les divers prétendants de la maison de Lodi, et rétabli soit par la force, soit par une prudence avisée l'union nécessaire parmi ses compatriotes divisés, il réussit à se placer lui-même à la tête du grand mouvement des Pathans, au moment où ils se levèrent avec toutes leurs forces réunies.

Humayoun, réveillé comme en sursaut de sa sécurité trompeuse, entra en campagne contre les Pathans. Après l'heureuse conquête de la petite, mais importante forteresse de Tjanar,

l'avant-garde impériale éprouva une défaite de la part du fils de Cher-khan près de Garhi, situé beaucoup plus à l'Est. Cependant le vainqueur, sur l'ordre de son père se retira vers la forteresse de Rohta, (dans le Behar) dont, entre temps, Cher-khan s'était emparé par ruse et où il avait mis en sûreté les trésors de Gaur, ville principale du Bengale. Malgré cet indicent périlleux pour lui, Humayoun retomba dans son indolence première; établit son camp à Gaur et se déroba au monde extérieur, en refusant toute audience pendant trois mois.

Pendant ce temps, Cher-Khan se rendit maître de Behar, de Djompour, ainsi que de certaines parties du Bengale et d'Aoudh; et les frères de l'empereur Kamran et Hindal suscitèrent des troubles à Agra.

Pour se maintenir sur le trône, Humayoun marcha vers l'Ouest avec des troupes affaiblies et décimées par le mauvais climat de Gaur. Harcelé par Cher-Khan et arrêté dans sa marche, il dressa un camp retranché près Tjaousa, en face du confluent du Çon et du Gange. C'est là que Cher-Khan sut l'endormir par de belles promesses et, que tout à coup, le 9 Çafar 946 de l'Hégire, au matin (26 Juin 1539) il le surprit et le tailla en pièces.

Humayoun échappa à grand'peine; mais Hadji Begam et quatre mille femmes mongoles tombèrent aux mains des Afghans. Revenu en fugitif à Agra, Humayoun chercha à entraîner ses frères dans une commune résistance, mais en vain!

L'année suivante, Humayoun fit campagne à l'Est; traversa le Gange à Kannodj, et se campa en face de Cher-Khan, dont les forces avaient grandi dans l'intervalle. Mais les inondations, qui accompagnent la saison des pluies, le forcèrent à changer de camp. Pendant cette opération, le 10 Mouharran, an 947 de l'Hégire (17 Mai 1540) Cher-Khan attaqua son armée démora-

lisée par les mutineries et les privations et la mit en déroute, après une courte résistance. On peut mesurer les pertes de l'armée impériale, par ce fait: l'historien Haïdar Mirza, qui avait mis le matin plus de mille hommes en ligne de bataille, n'en trouva plus le soir qu'une soixantaine autour de lui. Humayoun eut il est vrai la vie sauve; mais, c'en était fait pour lui du trône de Dehli!

L'empereur vaincu s'enfuit, avec quelques compagnons, à Lahore, où il tint conseil de guerre avec les émirs présents, mais sans qu'on en vînt à une résolution déterminée. Kamran et Aksari se retirèrent vers Kaboul et Ghaznin, et Humayoun, après avoir nourri quelque temps le projet de la conquête de Kachemir, se dirigea vers le Sindh, sur le conseil de Hindal. Il espérait y obtenir des secours de son compatriote et ancien vassal Chah-Housaïn-Argoun, qui régnait dans ce pays. Mais, ce dernier, autant par ambition que par bon sens, comprit qu'il ne lui serait pas avantageux de s'interésser à une cause, quasi perdue. Les pourparlers qu'Humayoun avait engagés, avec lui de Lohari près Bakkhar, n'ayant pas abouti, sa situation devint de jour en jour plus critique; car, à mesure que les perspectives de succès diminuaient, le nombre de ses partisans décroîssait et les vivres vinrent même à manquer. Aussi, l'empereur se vit forcé d'abandonner son quartier-général; et, ayant appris que Hindal qui campait à Patar, songeait à faire défection, il se rendit dans cette riche contrée, située à quatre milles géographiques, à l'Ouest de l'Indus. C'est à cette occasion que Humayoun vit, lors d'un festin donné en son honneur, Hamida-Banou-Begum, la jeune et belle fille du précepteur de ses frères. S'éprendre de cette beauté et l'épouser, malgré l'opposition de Hindal, ce fut pour l'empereur l'affaire de peu de jours, après quoi il retourna à Lohari avec sa nouvelle épouse. Cet inter-

mède joyeux eut des suites graves et importantes; en effet Hindal, de dépit, abandonna la cause impériale et se rendit à Kandahar; tandis que la jeune impératrice, qui prit le titre de Maryam Makani, devait bientôt porter dans son sein l'avenir de l'Inde!

Bientôt après, pour occuper ses troupes qui diminuaient à vue d'œil, l'empereur entreprit le siége de Sehwan, sur la rive occidentale de l'Indus, à mi-chemin entre Bhakkar et Tatta; mais dut le lever au bout de sept mois, faute de recevoir des renforts du chef qu'il avait laissé à Bhakkar. Ce lieutenant infidèle ayant pris une attitude hostile pendant la retraite vers Lohari, Humayoun résolut de profiter des offres que lui avait faites, déjà depuis plus d'un an, Maldeo, le puissant radjah de Djodhpour. Mais il lui advint ici la même chose qu'avec Chah-Housaïn; le perfide Maldeo se proposait de s'emparer de sa personne et de le livrer à Cher-Khan, comme une victime expiatoire. Humayoun fut avisé à temps de ce projet de trahison, leva le camp au plus vîte et s'enfonça tout droit dans le désert. Ce qui augmenta encore les souffrances et les tribulations de cette marche sans objectif, ce furent les embûches hostiles des princes de Djodhpour et de Djaïsalmir. Enfin, après mille dangers et mille terreurs, la troupe fugitive parvint, morte de fatigue, à Amarkot.

DEUXIÈME SECTION.

AKBAR JUSQU'À SA MAJORITÉ.

PREMIER CHAPITRE.

HUMAYOUN, PÈRE D'AKBAR.

Le 22 Août 1542 de l'Ere chrétienne (10 Djoumada 949 de l'Hégire) était une de ces brûlantes journées d'été, comme on n'en voit que dans les contrées arides de la zône torride. Lorsqu'en ce jour, Humayoun, accompagné d'un petit nombre de cavaliers couverts de poussière et mourant de soif, parvint à Amarkot, le petit prince Radjepoute, qui régnait en cet endroit, n'aurait pu s'imaginer, même en rêve, quelle gloire cet incident, insignifiant, ferait rejaillir un jour sur son modeste château-fort, perdu dans le désert. Mais, comme il espérait obtenir de Humayoun du secours contre ses ennemis voisins, surtout contre Chah-Housaïn-Arghoun, il donna, de son mieux, asile et protection aux fugitifs en détresse.

Enfin, après avoir souffert tant de tribulations, l'empereur put se reposer une bonne fois auprès de son nouvel allié, et rassembler autour de lui un certain nombre de ses partisans, dispersés pendant la fuite à travers le désert. Ils trouvèrent à peine à se loger dans cette petite place-forte et dans les cabanes de cette localité misérable. Le radja n'étant pas en état de nourrir, à la longue, les nombreux arrivants, proposa à Humayoun de faire campagne, ensemble, contre le prince de Tatta, qui avait jadis ôté la vie à son père et s'efforçait, maintenant, de lui arracher son petit domaine.

Voilà donc nos deux alliés en marche sur Tatta, à la tête d'un corps de troupes, composé de Radjepoutes, de Djates et de Tjaghataï. Cependant l'impératrice Hamida-Banou-Begum était restée à Amarkot, sous la protection de son frère: Khowadja-Muazzam et de quelques fidèles. C'est alors, quelques jours après son entrée en campagne, qu'Humayoun reçut la nouvelle qu'un fils lui était né, le 15 Octobre 1542 [1]) (5 Radjab 949 de l'Hégire). Aussitôt que l'empereur eut reçu le joyeux message, il se prosterna pour rendre grâces au ciel de la naissance d'un héritier du trône et lui donna les noms de: Aboul-Fath-Djalalouddin-Mohammed-Akbar [2]). Après quoi, les émirs et les commandants se réunirent, pour offrir leurs félicitations à Humayoun. A défaut d'autres présents, l'empereur se fit apporter dans sa tente une petite boule de musc, la rompit sur une assiette de porcelaine chinoise et en partagea les morceaux aux grands, en leur disant; „Voici le seul présent que je „puisse vous faire à l'occasion de la naissance de mon fils; j'es„père que sa renommée se répandra un jour sur le monde „entier, comme le parfum du musc a pénétré l'atmosphère de „cette tente!" — Après la fin de cette cérémonie, ajoute le chroniqueur, on frappa les timbales et les trompettes annoncèrent au monde l'heureux évènement.

Sur ces entrefaites un des émirs de Humayoun occupa le riant village de Djoun, situé sur le Ran, bras oriental de l'Indus, et c'est là que l'empereur assit son camp. Quelques jours après, il fut rejoint par l'impératrice accompagnée de son enfant et du reste de la suite. Mais ce bonheur ne devait pas

---

1) Jouher: Private memoirs of the Moghul Emperor Humajum translated from the Persian by Ch. Stewart. London, 1832. In 4° p. 44.

2) Le nom vient sans doute de son grand père maternel, dont le nom complet était Cheikh-Ali-Akbar-Djami; d'après Erskine. Ouvr. cité, t. II. p. 220.

être de longue durée. Il y eut des escarmouches répétées avec les troupes du Chah-Housaïn Arghoun, et, dans l'une d'elles, le favori de l'empereur, Cheikh Ali (de Chiraz) perdit la vie; ce personnage, qui était le Cheik-ul-Islam de Tatta avait une grande réputation de sainteté. C'est lui que les mécontents de cette ville avaient député, chargé de fruits et de parfums, vers le pieux empereur, quand celui-ci, après son échec dans le Djodpour, s'était rapproché du bas-Indus. Il était tenu en haute estime par Humayoun, qui, suivant la contume musulmane, avait fait tailler les premiers vêtements du prince nouveau-né dans les habits du saint homme.

Deux autres échecs vinrent s'ajouter à la perte de cet ami: les troupes d'Humayoun furent battues en rase campagne, et son allié prit la fuite au désert, avec tous ses combattants valides. L'alliance avait déjà été troublée par une rupture éclatante avec les nobles Tjaghataï; mais ensuite le radja d'Amarkot était arrivé à se convaincre qu'il n'y avait plus rien à attendre de la cause de l'empereur. Dans cette position désespérée, Humayoun revint à l'idée, de renoncer aux choses de ce monde, et de se rendre en pèlérinage à La Mecque; projet qui, selon toute vraisemblance, aurait mis fin, pour toujours, à la domination des Timourides dans l'Inde. C'est alors que son vaillant compagnon d'armes et fidèle partisan, Baïram Beg, qui, depuis leur séparation à la bataille de Kannodj, avait éprouvé bien des vicissitudes, parvint au camp impérial, venant de Goudjarat. Son arrivée, non seulement fit différer le départ projeté de Djoun, mais donna aux plans d'avenir de l'empereur des contours plus arrêtés; Humayoun abandonna pour le moment l'idée du pélerinage à La Mecque et envisagea la question d'une campagne à Kandahar.

Grâce à la médiation de Baïram l'empereur réussit à con-

clure la paix avec Chah-Housaïn-Arghoun et à obtenir de lui des moyens de transport pour l'expédition. Le prince du Sindh s'y prêta avec d'autant plus de complaisance, qu'il désirait ardemment l'évacuation de son territoire par les impériaux. Après avoir passé l'Indus, Humayoun se dirigea par Sehwan, Gandawa et Mastang sur Kandahar; afin de tenter un rapprochement avec ses frères, dont le sort s'était joué définitivement dans ce pays. Nous avons vu que, dès avant la bataille de Kannodj, les trois fils cadets de Baber avaient violé les dernières volontés de leur père, en levant coup sur coup l'étendard de la révolte contre l'emperenr, leur frère; mais, après qu'Humayon eût perdu son trône, ils furent entraînés bien au delà sur cette pente! Il est vrai que leur conduite ne doit pas nous surprendre, tant elle répondait à l'esprit de leur siècle; où la fidélité, la noblesse et le sentiment du devoir avaient fait place à une cupidité sans scrupule, à une passion effrénée et à la force brutale. Tous, depuis l'empereur jusqu'au dernier guerrier, étaient pénétrés du même esprit. A quelque parti qu'ils appartinssent, tous ne songeaient qu'à leur propre intérêt. Le simple soldat n'aspirait qu'au butin, sans se soucier de la cause de son général. Une occasion se présentait-elle de faire une carrière plus avantageuse, personne n'éprouvait de scrupules à changer la couleur de son drapeau et à passer à l'ennemi, avant, pendant ou après la bataille. Il ressort clairement des actes de Humayoun, que lui-même ne faisait pas exception à ce caractère général de ses contemporains. Si les grands seigneurs Tjaghataï restaient attachés à la dynastie des Timourides, c'était essentiellement par la raison, qu'ils espéraient remporter un plus riche butin sous sa direction. Bien que l'intérêt commun de tous les nobles turcs exigeât qu'ils serrassent les rangs contre les Afghans, aucun d'eux pourtant n'hésitait à trahir son compa-

triote, voire même à s'en débarrasser; s'il croyait y voir un obstacle à ses projets égoïstes. D'après cet aperçu, on comprendra qu'Humayoun dans sa détresse fut dédaigneusement abandonné par ses frères. Mais, il s'en fallut de beaucoup que tous fussent également servis par la fortune, dans leur dessein perfide. Kamram atteignit Kaboul après des aventures de toute sorte et se déclara indépendant dans cette ville, siége de son gouvernement. Askari s'était joint à lui et reçut de son frère, pour prix de ses services, l'investiture de Ghaznim. Hindal, comme on l'a dit plus haut, s'était enfui de Patar à Kandahar; là, de concert avec l'infidèle lieutenant de Kamram, il s'efforça de fonder une principauté indépendante, mais fut assiégé par Kamram, fait prisonnier et conduit à Kaboul. Kandahar échut en partage à Askari.

Humayoun aurait, sans aucune doute, éprouvé le même sort qu'Hindal; si les circonstances n'avaient pris au dernier moment une autre tournure. Comme les impériaux approchaient de Kandahar, quelques soldats de la suite impériale furent attaqués par un vassal de Kamram. L'un d'eux réussit à échapper et il résulta du rapport de cet homme sur la conversation de ses gardiens, qu'Askari cherchait à s'emparer de la personne de l'empereur. Craignant de nouveaux périls, Humayoun retourna à Mastang, pour y attendre l'issue des évènements. A cette nouvelle Askari dépêcha un messager chargé d'observer les mouvements de Houmayoun, jusqu'à ce que lui-même pût l'enlever. Mais celui-ci, au lieu de s'acquitter de son message, se hâta de partir pour le camp impérial, où il fit part du danger menaçant à son ancien maître et protecteur. Il ne fallait pas songer à la résistance; il ne restait donc d'autre parti que de décamper au plus vîte. Humayoun se jeta à cheval, et se lança dans le désert, en disant: »*Kaboul et Kandahar*

valent-ils la peine que je les dispute, à main armée, à mes frères sans foi?" L'impératrice, Baïram Beg et plusieurs grands de sa cour le suivirent; mais, comme il faisait très chaud et qu'il avait seulement un peu plus d'un an, le petit Akbar dut demeurer au camp, avec le reste de la suite. A peine Humayoun était-il parti, qu'Askari arriva avec sa troupe; et le butin qu'il trouva consola son esprit cupide du dépit d'avoir manqué l'empereur. Il traita avec beaucoup d'égards son jeune neveu et le remit aux soins de sa femme à Kandahar.

Voilà donc de nouveau Humayoun devenu la victime de sa manie de confiance et réduit à chercher auprès des étrangers le secours qui lui était refusé par ses frères. Parvenu à la frontière du royaume de Perse, il adressa au Chah Tahmasp, par son confident et conseiller Baïram Beg, une lettre où il lui disait que lui, l'empereur de l'Hindoustan, se voyait obligé de solliciter son hospitalité jusqu'à nouvel ordre. Rien ne pouvait flatter davantage la vanité et les plans ambitieux des Persans, que d'accorder sur leur territoire protection au Padichah de Dehli. Les fugitifs épuisés par les privations, furent conduits, en grande pompe à la cour du Roi, dans la partie Nord-Ouest de la Perse. Malgré cet accueil splendide, il se produisit toute sortes de petits incidents, et, suivant le caprice du versatile souverain, ses hôtes furent tantôt comblés d'honneur, tantôt traités avec mépris. Néanmoins, comme Humayoun et ses compagnons sous le coup de la nécessité, surent se plier à ces vicissitudes de leur situation; cela ne donna pas lieu à une sérieuse rupture. Bien plus, l'empereur, feignant un penchant hypocrite pour le Chiîsme, dont il lui fit espérer la propagation dans l'Inde, flatta la tendance religieuse du Chah Tahmasp et réussit à le gagner entièrement à sa cause. Ainsi favorablement disposé, le Chah conféra à Baïram-Beg le titre de Khan et au

bout d'un séjour de six mois, confia à Humayoun une armée de secours de 10000 cavaliers, sous les ordres de son jeune fils Mourad et du tuteur de ce dernier. Ces troupes étaient destinées d'abord à conquérir Kandahar au profit de la Perse, et, une fois là, si les circonstances le permettaient, à reprendre Kaboul et l'Hindoustan pour le compte de Humayoun.

A l'approche de l'empereur et de ses alliés, Askari, sur la demande de Kamram, envoya le jeune Akbar et sa demi-sœur, Bakji-Bana Begum, avec leurs gouverneurs et nourrices, à Kaboul. Pour ne pas éveiller l'attention publique et écarter tout danger de la route, on avait donné l'ordre d'appeler en voyage le prince impérial „*Mirak*" c'est à dire „jeune Seigneur" et la princesse: „*Batsch*" c. a. d. enfant. Le convoi, malgré la saison d'hiver et les difficultés de la route, parvint sans accident, à destination. Le 21 Mars 1545 (7 Mouharran, 952 de l'Hégire), les alliés parurent devant Kandahar et l'investirent aussitôt. Mais, comme ils ne purent prendre la place d'emblée, ils entamèrent des négociations. Baïram Khan fut député vers Kamram, afin de le disposer à la paix; mais celui-ci ne voulut entendre parler d'aucune réconciliation, et congédia l'envoyé impérial au bout de six mois. En même temps, Kamram envoyait Khanzada, la sœur très agée de son père, vers Askari, sous prétexte de le décider à la reddition de Kandahar; mais en réalité pour l'encourager à continuer la défense. La place dut néanmoins se rendre après une résistance de cinq mois; et Askari, par l'intercession de sa tante Khanzada, obtint une grâce partielle pour ses précédents forfaits; en ce sens qu'il fut seulement placé sous une stricte surveillance. Suivant la convention, Kandahar fut remis aux Perses, tandis qu'Humayoun, avec ses troupes, campa dans la banlieue. Mais comme, à l'entrée de l'hiver; les Turcs manquaient d'abri et de nourriture,

pendant que leurs alliés avaient pris leurs quartiers comfortablement dans la ville et en refusaient l'accès à ses gens, l'empereur se vit forcé d'expulser les Persans. Il se rendit maître de la place par un hardi coup de main et ceux-ci, qui avaient tout récemment perdu le prince Mourad, retournèrent dans leur patrie.

Sur ces entrefaites, la situation à Kaboul se modifia dans un sens favorable à la cause de l'empereur. Kamram avait vu, par l'insuccès d'Askari, beaucoup de ses espérances s'évanouir, mais, quand il s'aperçut que plusieurs de ses „grands" l'abandonnaient à l'heure du danger pour se rallier au parti du plus fort, il perdit tout-à-fait la tête. Il avait d'ailleurs appris qu'Humayoun, en expulsant les Persans de Kandahar, s'était assuré là une solide base d'opérations pour l'avenir et qu'après avoir confié à Baïram Khan la garde de cette place importante; il s'avançait pour le châtier lui-même. Aussi chercha-t-il, une nuit, son salut dans la fuite; et le lendemain, 4 Novembre 1546, l'empereur fit son entrée dans la capitale de l'Afghanistan, au milieu de l'allégresse des habitants. Outre ce succès politique, Humayoun goûta la joie de pouvoir serrer dans ses bras son fils Akbar, dont il avait été séparé depuis trois ans. Lorsque l'impératrice fut arrivée de Kandahar, on procéda en grande cérémonie et suivant les prescriptions de la loi, à la circoncision du jeune prince, qui n'avait pu encore avoir lieu à cause des évènements. Les complications et les incidents des quatre années suivantes (1546—50) n'apportèrent pas de changements essentiels, au succès politique d'Humayoun. Mentionnons seulement les évènements qui se rapportent à la vie d'Akbar. Sa destinée se déroule auprès de la forteresse de Kaboul; c'est là en effet, que son père, craignant la vie des camps pour sa jeunesse délicate, l'avait laissé sous la protection de ses gouver-

neurs et de ses nourrices. Pendant ce laps de temps, il tomba deux fois, avec la ville, au pouvoir de Kamram; mais rejoignit chaque fois sain et sauf son père. Mais, comme il conserva constamment auprès de lui les familiers de sa maison, ces vicissitudes extérieures, quelque nombreuses qu'elles fussent, affectèrent très légèrement le jeune prince. L'aventure la plus notable qui lui advint, ce fut lorsque son cruel oncle Kamram, peu avant la seconde prise de Kaboul, l'exposa sur les remparts aux projectiles ennemis, afin d'empêcher par là Humayoun de tirer sur la ville.

Après que l'empereur eut, en 1550 (957) arraché pour la troisième et dernière fois Kaboul des mains de ses frères rebelles, au lieu, comme auparavant, d'entreprendre des expéditions mal concertées, il demeura tranquille pendant un an dans la capitale et c'est de là qu'il repoussa les attaques de Kamram, qui devenaient de plus en plus molles.

C'est vers cette époque aussi qu'il rechercha en mariage la fille de Mirza-Soleyman de Badakjan, afin de s'attacher ce parent par des liens plus intimes. A cette occasion, son frère Askari ayant, malgré sa promesse formelle, fait mine plusieurs fois de se détacher du parti impérial Humayoun l'envoya en pèlérinage à la Mecque; et, ce dernier mourut en chemin, entre Damas et le terme sacré de son voyage en 1558 (du 965 de l'Hégire).

Kamram fit encore un effort désespéré pour arracher la suprématie à son frère l'empereur. Soutenu par des pillards Afghans, il surprit dans la nuit du 31 Octobre 1551, un peu à l'Est de Kaboul, le camp retranché des impériaux, qui, à la nouvelle de son approche, s'étaient avancés contre lui; mais son attaque ayant échoué, il dut chercher son salut dans la fuite.

La joie que cette victoire causa à Humayoun fut troublée

par la mort de son plus jeune frère, Hindal, qui lui avait témoigné plus d'amitié que les autres; quant à Akbar, qui avait aussi assisté à cette scène de carnage nocturne, il en sortit sain et sauf. Pour le dédommager du danger qu'il avait couru, l'empereur l'institua héritier d'Hindal, l'unit par les fiançailles avec Rouquaya, la fille de son oncle tombé (sur le champ de bataille) et lui conféra l'investiture de Ghaznim, le fief d'Hindal, confinant au domaine de Hardsch, qu'il avait déjà reçu dans le Logar.

Cette attaque nocturne, si décisive pour les deux partis, marque un revirement dans la destinée de Kamram : comme les Afghans n'étaient nullement disposés à se sacrifier pour sa cause alors perdue, il dut, à l'approche d'Humayoun s'enfuir au delà de l'Indus. N'ayant reçu des Pathans qu'un accueil poli, mais sans encouragement, et sans secours, il se tourna vers Adam, le chef des montagnards du Gakhar. Ceux-ci, qui étaient les adversaires des Pathans et, partout, les alliés naturels d'Humayoun dès que celui-ci venant de Kaboul pénétra dans le Pendjab, se déclarèrent prêts à lui livrer son frère. L'empereur, dans sa débonnaireté, aurait encore pardonné à Kamram; mais ses grands exigèrent cette fois des mesures de rigueur. En conséquence, on creva les yeux à Kamram, dans l'automne de 1553 (961 de l'Hégire), aussitôt après son extradition; et on le rendit ainsi à jamais inoffensif, sans charger l'empereur de la responsabilité d'un fratricide. Peu après, il fut autorisé à entreprendre le pèlérinage de La Mecque, où il mourut en l'année 1557 (Au 964 Hégire).

Actuellement, Humayoun n'avait plus rien à craindre de ses frères; il pouvait respirer plus librement. Mais il eut un accès d'étourderie; et il forma le projet, du fond du Pendjab, de marcher sur Kachemir; une telle expédition, dans les cir-

constances d'alors, ne pouvait que lui susciter de nouveaux périls. Heureusement, il en fut préservé par ses nobles récalcitrants, qui, le jour de l'entrée en campagne, prirent la route de Kaboul, ce qui força l'empereur à les suivre. Peu après son arrivée dans cette capitale, le 18 Avril 1554 (15 Djaunada I, 961 de l'Hégire), Mah Djoumak Begum mit au monde un fils, auquel il donna le nom de Mohammed-Hakim.

Vers cette époque, on inspira à l'empereur des soupçons sur Baïram Khan, le gouverneur de Kandahar. Bien qu'il comparût devant Houmayoun et qu'il fît la preuve de son innocence, on devait plus tard lui retirer sa charge de gouverneur, pour la confier à Munim Khan. Mais celui-ci la refusa, en faisant observer avec justesse, qu'il n'était pas prudent de blesser des hommes aussi éminents, au moment où l'on projetait la conquête de l'Inde.

En effet, le moment propice était venu: la puissance des Pathans, ayant perdu sa force de cohésion, était en pleine dissolution. Le quatrième successeur et parent de Cher-Khan Adali-Chah, un homme aussi incapable que cruel, s'était vu expulser de Dehli par deux de ses puissants vassaux; dont l'un, Sikander, faisait mine de se mettre à sa place sur le trône. Il avait eu la chance d'accaparer tout le territoire compris entre l'Indus et le Gange, et établi Tatar-Khan, comme gouverneur du Pendjab, pendant qu'Adali était réduit à l'Est de l'Empire

Humayoun, laissant ses femmes et Mohammed Hakim sous la garde de Munim Khan à Kaboul, entra en campagne avec Akbar, dans l'automne de 1554 (fin 961 de l'Hégire). Il fit halte à Bigram, (qui est aujourd'hui Peschawar) en attendant Baïram Khan et son contingent. Puis, après avoir longé le fleuve de Kaboul, ils traversèrent l'Indus, près d'Atak, le 30 Décembre 1554 (5 Çafar, 962). A cette occasion, Djauhar raconte

un incident qui donne à la fois une idée de la superstition de cette époque et un échantillon de la manière de l'historiographe impérial: „Juste au moment où Sa Majesté passait le fleuve, „moi, son obéissant serviteur, j'aperçus la nouvelle lune, et „je félicitai aussitôt S. M. de cet évènement; en effet il était d'un „augure favorable que la lune nouvelle apparût juste au mo- „ment où Elle traversait le fleuve et mettait le pied sur le sol de „l'Hindoustan". — Le roi répartit. „Dieu soit loué! Puisse ce „signe être d'un heureux présage! Et il répéta ces mots trois fois." Amen [1]).

L'armée impériale, d'après les données d'Aboul Fazl, ne comptait alors que trois mille hommes. Cependant, à l'approche de Humayoun, Tatar Khan évacua la forteresse réputée imprenable de Rohtas, près du Djilam; de sorte que l'empereur, en trois mois, se trouva de nouveau maître du Pendjab tout entier, sans rencontrer de sérieuse résistance. Il fut accueilli avec joie par la population de la capitale du Nord, et son armée se grossissait chaque jour de recrues du plat pays, parce que, dans cette province de l'empire, on était lassé des exactions et des dissensions intestines des Pathans.

En présence de ce succès, Humayoun aurait très probablement cédé derechef aux tentations de la vie joyeuse, insouciante et inactive, si Baïram Khan ne lui avait pas placé nettement sous les yeux le but à atteindre et ne s'était pas mis à la tête de toute l'entreprise. Il quitta Lahore avec un corps d'élite, prenant les devants sur l'empereur, et marcha au Sud-Est, vers le Satledje, afin de transporter la guerre le plustôt possible, du Pendjab soumis, au cœur de l'Hindoustan. Ses troupes étaient peu nombreuses et, lorsqu'on atteignit le fleuve, vers lequel

1) Djauhar: Ouvr. cité p. 110.

Tatar-Khan s'avançait déjà avec une puissante armée, plus d'une voix s'éleva parmi les Mongols pour l'avertir du danger. Mais, sans se laisser détourner de son plan, Baïram-Khan ordonna de traverser le fleuve sur le champ; et, la même nuit, on se heurta à l'ennemi, près de Matchiwara [1]). Il s'en suivit une mêlée ardente, pendant laquelle le village occupé par les Pathans prit feu à cause de ses toîtures de chaume inflammables. A la lueur des flammes, les Moghols purent décimer l'ennemi à coups de flèche et de fusil à mèche, sans être eux-mêmes en vue. Le carnage furieux se prolongea toute la nuit, et, aux premières lueurs du matin, on vit les hordes de Tatar-Khan qui s'enfuyaient à toutes jambes. On dépêcha de suite des courriers à l'empereur pour lui annoncer la victoire; mais en même temps pour lui demander que le reste de l'armée leur amenât promptement du renfort.

Baïram Khan, avec sa faible troupe, marcha hardiment sur Sarhind au Sud-Est de Matjiwara; augmenta les fortifications de cette place, et établit un camp retranché dans le voisinage. Quelques jours après, Sikander parut à son tour, à la tête d'une armée de 80.000 hommes (disait-on) et se campa en face de lui. Mais, vu la disproportion de ses forces, Baïram Khan résolut de tenir ferme dans son camp, jusqu'à l'arrivée des renforts demandés. Les troupes de secours n'arrivèrent pourtant que le quatorzième jour, Humayoun ayant été retenu quelques jours de plus à Lahore par une indisposition. Comme Sikander leur était encore plus de quatre fois supérieur en nombre, l'empereur et Baïram-Khan ne risquèrent même pas une attaque; mais cherchèrent plutôt, par une série de sorties habilement dirigées,

---

1) Cette petite localité se trouve sur la rive gauche du Satledje, à trois bons milles géographiques, en amont de Ludhiana.

à provoquer une attaque de l'ennemi contre leur forte position. Enfin, le 22 Juin 1555 (2 Chaban, an 962 de l'Hégire), Sikander, exaspéré par la mort de son frère qui avait péri dans une escarmouche avec Tardi-beg, se décida à prendre l'offensive. Les Pathans firent subir un choc terrible à aile droite des Tjaghataï, commandée par Baïram-Khan. Pendant que ce dernier, du haut de ses retranchements, opposait une vigoureuse résistance, l'aile gauche des impériaux dirigea une attaque audacieuse sur le flanc de l'ennemi, qu'elle réussit à prendre à revers. Surprise par cette attaque, aveuglée par un ouragan de vent et de pluie, l'armée de Sikander perdit son ordre de bataille et se mit bientôt en déroute. Les impériaux restèrent maîtres du champ de bataille; et le camp ennemi, rempli d'un riche butin, tomba aux mains des vainqueurs.

Après la bataille, au moment de la distribution des honneurs et des récompenses, il s'éleva une querelle entre les commandants, sur la question de savoir qui avait le plus contribué à la victoire. Humayoun, pour terminer à l'amiable cette dispute, attribua le principal mérite au prince Akbar, et lui fit cadeau d'une costume d'honneur, et d'une couronne ornée de joyaux, ainsi que d'une part considérable du butin; et le nomma son successeur.

Cette journée, écrit avec raison Ferichta [1]), décida du sort de l'Hindoustan, et le trône de Dehli échappa pour toujours au pouvoir des Afghans.

Pendant qu'Aboul-Maali s'avançait au Nord afin d'exterminer les restes de l'armée de Sikander réfugiés dans les montagnes; un autre commandant de troupes impériales occupa Dehli, qui avait été avacué par les Pathans. Le 23 Juillet

---

1) Ferichta: Ouvr. cité tome II p. 176.

(4 Ramazan) Humayoun fit son entrée dans la capitale, au milieu des ovations du peuple, et, après quinze années, remonta sur le trône de l'Hindoustan. Mais, il s'en fallait bien que la possession de Dehli assurât au fils de Baber la domination incontestée sur les vastes territoires compris dans l'empire paternel: il fallut les conquérir presqu'un à un à la pointe de l'épée.

Voici quelle fut la répartition des provinces de l'empire dont Humayoun disposait maintenant: Aboul Maali reçut en fief le Pendjab; Akbar reçut Hiçar Firouza; Baïram Khan: Sarhind, tandis que Tardi-Beg eut le gouvernement de Dehli. D'autres grands reçurent de même, en récompense de leurs services, l'investiture d'Agra, de Sambhal, de Mervat.

L'afghan Sikander, que sa dernière défaite n'avait nullement désarmé, réussit, grâce à la négligence d'Aboul-Maali à faire plusieurs „razzias'' dans le Pendjab. Pour mettre un terme à ce désordre, Humayoun envoya contre lui, sous la tutelle de Baïram-Khan, le prince Akbar, qui fut nommé gouverneur du Pendjab, à la place d'Aboul Maali.

Pendant ce temps, l'empereur goûtait des loisirs agréables dans sa capitale: pareille à la paix d'un beau soir, la fin de sa vie semblait devoir le dédommager des tribulations précédentes.

Mais, la destinée en avait décidé autrement, et sa mort fut aussi extraordinaire que sa vie. Un jour de Janvier 1556 [1]) (Rabi I de l'an 963 de l'Hégire), vers le coucher du soleil, Humayoun avait monté l'étroit escalier de marbre qui conduisait

---

1) On ne peut fixer le jour avec précision, parce que les différents narrateurs ne sont pas d'accord. D'après Nizamouddin-Ahmad (chez Elliot, tome V p. 240) ce fut le 28 Janvier (15 Rabi I), Djauhar et Ferichta placent la mort le 11 Rabi I; Aboul Fazl (d'après Erokine; Ouvr. cité t. II p. 528) également le 11 Rabi I; et la date manque dans la traduction de Chalmer.

du dehors à sa bibliothèque, pour respirer l'air frais sur la terrasse. A ce moment comme il se disposait à redescendre, la voix du muëzzin retentit, invitant les croyants à la prière. L'empereur dit son credo et s'agenouilla sur la deuxième marche à partir d'en haut. C'est alors qu'au moment où il voulait se relever, le bâton sur lequel il avait contume de s'appuyer glissa sur le marbre poli; et Humayoun qui, avec les années avait pris de l'embonpoint et dont la démarche était devenue pesante, fut précipité dans le vide d'une hauteur d'environ vingt pieds, et resta gîsant sans connaissance. Il revint à lui, il est vrai; mais avait éprouvé des lésions trop graves, à l'intérieur, pour pouvoir survivre. Il mourut, des suites de cette chûte, quelques jours après, à l'âge d'environ cinquante ans [1]; sa vie, quoique peu longue, avait été fort agitée et remplie de vicissitudes et d'expériences.

Mais, malgré ces leçons de la vie, Humayoun avait acquis relativement peu des connaissances indispensables à un souverain. Son caractère manquait avant tout du sérieux nécessaire; il avait un naturel trop insouciant et ami de ses aises, pour avoir su tirer du trésor de ses expériences les amères leçons qui auraient contribué nécessairement à son bien et à celui des autres. Malgré des preuves sans nombre de leur perversité, il ne cessait pas de fournir aux gens les plus indignes des occasions d'abuser de sa faveur et de sa confiance. Lorsque son empire était déjà sur la pente d'un démembrement, il continuait sans souci à faire bonne chère à Agra et, au lieu de songer à la défense du trône de ses pères, ne pensait qu'aux traits d'esprit et aux jeux de mots. Bien qu'il se fût attiré par sa confiance nonchalante le grand désastre de Tjausa, la même année, il se laissa vaincre à Kannodje par Cher-Schah, dans des circon-

1) Comp, page 49. Note 1.

stances analogues. Mais, c'est surtout vis-à-vis de ses incorrigibles frères, qu'il se montra toujours trop crédule et trop débonnaire; il aurait dû beaucoup plus tôt les mettre hors d'état de nuire, comme il le fit à la fin sur les instances des grands de sa cour. Au demeurant, avec toute cette légèreté et cette insouciance, il savait à l'occasion se montrer diplomate habile; témoin la feinte inclination au Chiisme, par où il réussit à gagner les Persans à sa cause; et l'adresse avec laquelle il sut se débarrasser de ses alliés incommodes.

D'ailleurs, à côté de ces défauts et lacunes qui se révélèrent chez le souverain et le général, Humayoun possédait de bonnes et grandes qualités. Dans le combat il déploya toujours la plus brillante bravoure; jamais, après la victoire, il ne souilla sa gloire par d'inutiles cruautés, quoiqu'il vécût dans un siècle où l'on était endurci aux souffrances du prochain et où la vie humaine était traitée avec une froide indifférence. Bien qu'on lui ait reproché d'avoir passé à la secte des Chiites, pendant son séjour en Perse, Humayoun demeura un Sonnite pieux et strictement orthodoxe, à la manière des Hanafites; seulement son naturel humain, aimable et ami de la vie facile, préserva toujours sa foi de dégénérer en fanatisme passionné.

Mais, ce qu'il faut le plus admirer dans Humayoun, c'est ce puissant ressort, par lequel il sut, après chaque défaite, se relever avec des forces fraîches; c'est cette persévérance infatigable avec laquelle, bravant toutes les adversités, il poursuivit jusqu'à la fin le but suprême de sa vie, à savoir le maintien et l'affermissement dans l'Inde de la puissance des Tjagghataï, héritée de son père. Si l'on considère ce trait saillant, on est porté à oublier les côtés moins grands, faibles ou défectueux de son caractère; car dans une telle patience, il y a incontestablement de la grandeur.

DEUXIÈME CHAPITRE.

BAÏRAM-KHAN.

A la mort de son père, Akbar n'avait que treize ans; il ne s'était pas trouvé au lit de mort de l'empereur, car il était alors dans le Pendjab, en campagne contre Sikander Sour. Il reçut près de Kalernom le message funèbre, qui produisit une vive émotion dans le camp. Mais, on n'avait pas trop le temps de s'abandonner à la douleur; il s'agissait de donner à l'Hindoustan un nouveau souverain. Il ne pouvait y avoir de doutes sur la succession au trône, puisque feu l'empereur avait, de son vivant, institué le prince Akbar son successeur (page 67). Aussi, après quelques jours consacrés au deuil, on accomplit (2 ou 3 Rabi II an 963 de l'Hégire) le 14 ou 15 Février 1556 la cérémonie de l'avènement. Tardi-Beg, qui s'était distingué dans la conquête de l'Inde et avait reçu Mervat en fief, lut la prière dite „*Khoutbe*", au nom d'Akbar et envoya les insignes impériaux, par les mains de Mirza-Aboul-Kasim, fils de Kamram, à Akbar dans le Pendjab.

Comme le cérémonial, dans sa partie essentielle, est resté invariable aux Indes, de temps immémorial, il nous sera permis de décrire les particularités de la fête. Le nouveau souverain se tient debout, sous la tente rouge d'audience, entouré des grands du royaume; derrière lui, se dresse la pile de coussins recouverts d'une peau de chèvre qui, suivant la coutume mongole, forme le siége royal. On tient au dessus de la tête du prince les Tjauniris et les Toughs, ou queues de yak, ainsi que le parasol royal.

En suite, on ceint le glaive impérial au nouveau souverain; on lui met au turban l'agrafe royale avec la plume de grue; il

monte sur le trône qui lui a été préparé au haut bout de la tente et, de là, reçoit les hommages de ses gentilshommes et de ses sujets. Chacun à son tour s'approche de lui: l'un lui offre le crochet de son sabre, pour signifier qu'il lui appartient corps et âme; un autre lui apporte des monnaies d'or sur un drap de soie ou de brocart, en signe de vassalité; tandisqu'un autre lui offre des fruits de choix, pour indiquer par là que désormais il considère tout son bien comme appartenant au nouveau maître.

Pendant que ceci se passait à l'intérieur de la tente, on entendait sûrement au dehors le roulement de la „*Nakkara*" impériale, sorte de grosse caisse de tambour en argent; et on faisait retentir le vieux cri de guerre et de victoire de l'Islam „*Allahou Akbar*" [1]), bien qu'on n'y attachât pas encore la même signification que plus tard sous le règne d'Akbar.

Voilà donc Akbar souverain de l'Hindoustan; mais il était encore trop jeune, pour être en état de tenir de ses propres mains les rênes du pouvoir. Il en résulta, tout naturellement que Baïram-Khan, qui avait déjà servi le prince comme premier conseiller, continua la tutelle du jeune souverain. C'est aussi lui qui le premier, comme cela revenait à son rang et à sa position prêta le serment de fidélité au nouveau maître, par la tête de l'empereur défunt et par celle de son propre fils; il devint *Khan-Khanan* [2]) et reçut en outre le titre de *Khan-Baba*; c.-à-d.

---

1) Allahou-Akbar signifie: „*Dieu est grand!*"; et dans ce cas particulier: „Akbar est grand!"

2) Khan-Khanan; et, dans le sens relatif, Khan-i-Khanan (c.-à-d. Prince des princes) était le premier et suprême titre dans l'empire Mongol; sans être rattaché, semble-t-il à des fonctions déterminées. Il n'était jamais décerné qu'à une personne à la fois; d'ordinaire au premier ministre, parfois aussi au général en chef, ou bien à un gouverneur considérable; il semble d'après cela qu'il ait désigné plutôt le rang, que l'autorité et la fonction. Blochman, dans sa version du Aïn-i-Akbari mentionne le titre de Khan Khanan, et les insignes de cette dignité, sans les décrire en détail. Ils étaient sans doute analogues

prince-père; par lequel on reconnut sa fonction de régent de l'empire. Baïram Khan eut donc le devoir de faire de nouveau preuve d'énergie; et, sous sa direction, Akbar eut l'occasion de recueillir pour l'avenir les leçons de l'expérience. Tous deux eurent bientôt leurs preuves à faire.

Hemou, le tout-puissant favori et général en chef d'Adali-Chah-Sour, avait mis en déroute Tardi-beg, le gouverneur de Dehli, occupé la vieille capitale, et s'était posé en roi, en prenant de sa propre autorité le titre de Radja Vikramadjit [1]). Quoiqu'il fût d'obscure extraction et se conduisît en parvenu, ce n'était pourtant pas une nature ordinaire. Les chroniqueurs mahométans l'ont présenté sous un jour peu favorable, parce qu'il était un Hindou de la classe inférieure; par sa nature avisée et insinuante, il sut gagner non seulement la faveur, mais la confiance des Afghans ses maîtres. En peu de temps, il s'éleva de sa misérable boutique de fripier au grade d'inspecteur de bazar; il remplit avec un égal succès des emplois de guerre et de politique; jusqu'à ce que, ayant l'oreille du prince, il devint en dépit de toute différence de race et de croyance, le bras droit d'Ali-Schah. C'est pour lui qu'il gagna des batailles, conquit des provinces et fut en mesure, à chaque campagne nouvelle, de procurer de l'argent et des troupes. Après avoir, à plusieurs reprises, vaincu, repoussé ou exterminé les grands chefs de tribus Afghans, qui avaient voulu s'ériger en princes indépendants à la faveur de cette époque de troubles et de révoltes; il avait réussi en dernier lieu à conquérir la riche et vaste

---

à ceux des grands vizir turcs. Dans l'assemblée des émirs, c.-à-d. des grands dignitaires à la cour impériale, le Khan-Khanan, quelque fût d'ailleurs son emploi avait en cette qualité le droit de préséance, sur tous les autres grands, immédiatement après le prince impérial.

1) v. Elliot; tome V, p. 252.

province du Bengale, au nom de l'incapable Ali. De là, il s'avançait maintenant, avec des forces considérables vers le Nord-Ouest, pour défendre contre les Tjaghataï les droits de la maison de Sour et ceux des Afghans.

La nouvelle de ce danger menaçant jeta le camp impérial dans une grande consternation. La plupart des seigneurs et des généraux se prononcèrent, dans le conseil de guerre, convoqué en toute hâte, pour une prompte retraite dans le Pendjab, en arrière de l'Indus, et conseillèrent d'aller puiser dans les régions alpestres de l'Afghanistan, des forces fraîches et un nouveau courage, pour reprendre la lutte plus tard. Seul, Baïram-Khan ne voulut pas entendre parler de cette lâche retraite; et, le jeune Akbar s'étant rangé, comme d'habitude, à son avis, sans réserve, on se prépara au combat. Le tout-puissant régent profita de l'occasion pour se débarrasser de Tardi-beg, qui le gênait à plus d'un égard. Il lui reprocha d'avoir, à l'approche d'Hémou, évacué beaucoup trop vîte la capitale Dehli, et, après avoir obtenu (au dire *de Badaoni*) [1]) d'Akbar une sorte de permission, il le fit exécuter sans autre forme de procès.

Tardi-beg avait été un ami de jeunesse de Baber; et, bien qu'au début il eût fait preuve de graves infidélités à l'égard d'Humayoun, il lui avait, en fin de compte, rendu d'éniments services, lors de la conquête de l'Inde. Comme Baïram-Khan, il était de race turque et pourtant il y avait un grand contraste entre ces deux hommes; contraste d'autant plus accusé que Bairam, ayant passé la première jeunesse en Perse, était Chiite, tandis que Tardi-beg appartenait à la secte Sonnite.

---

1) v. Badaoni, t. II p. 14. D'autres écrivains musulmans rapportent d'ailleurs que l'exécution eut lieu, avant que l'empereur ait eu connaissance de l'affaire et ait pu l'empêcher; Baïram-Khan l'ayant fait faire, pendant qu'Akbar était absent à une partie de chasse.

Il ne pouvait donc être question entr'eux ni d'amitié, ni d'action de concert; aussi Baïram-Khan, en homme d'état qui calcule froidement, n'hésita pas un instant à faire disparaître son rival, par un prompt supplice, sous prétexte qu'il avait encouru la peine de mort, en perdant la bataille et la vieille capitale de l'empire, Dehli. Cet acte de rigueur cruelle et implacable eut, en tout cas, un bon résultat; désormais, l'esprit d'insubordination fit place à l'obéissance absolue; car on sut dès lors qu'on aurait à répondre de ses actes sur sa tête.

On envoya en avant, avec 10000 cavaliers, l'uzbek Ali-Kouli-Khan, qui, avec son père Haïder Sultan et son frère s'était fort distingué à la conquête de Kandahar; et ceux-ci rencontrèrent l'ennemi auprès de Panipat. Ali-Khan, à la première nouvelle de l'invasion d'Hémou avait volé au secours de Tardi-beg; mais la vieille capitale était tombée au pouvoir de l'ennemi, avant qu'il ait pu y arriver; et il avait rejoint Akbar près de Sarhind. Le 4 Novembre (1er de Mouharran), il attaqua l'avant-garde d'Hémou, qui comprenait toute l'artillerie de l'armée ennemie; la contraignit à battre en retraite, après avoir subi des pertes; et s'empara de toutes les pièces, ce qui contribua grandement au succès de la bataille proprement dite. Sur ces entrefaites, Akbar et Baïram-Khan, après avoir envoyé une division contre le prince Afghan, Sikander-Sour, qui provoquait encore des troubles au Nord-Ouest du Pendjab, avaient traversé le Satledje pour aller soutenir Ali-Kouli-Khan avec toutes les forces qui étaient sous leurs ordres.

A douze on quinze mille géographiques environ au Nord-Ouest de Dehli, par la grande route que suivent les armées pour aller de l'Hindoustan, à travers le Pendjab, vers l'Asie occidentale, on arrive à la rase campagne de Panipat. C'est une plaine qui s'étend presque à perte de vue, de tous les côtés, à peine

interrompue par quelques ondulations. Çà et là poussent des herbes rares et des bosquets d'épine rabougris, là seulement où la mince couche de terre est arrosée par de maigres courants d'eau. Du reste, rien n'apparait aux yeux du voyageur que la teinte uniformément jaune-grisâtre du sol dénudé. Partout règne un morne silence; et l'on dirait que ce désert a déjà servi, lors de la création, de champ de bataille des races. C'est ici que se sont livrées, dans le cours des siècles les plus importantes batailles et que, plus d'une fois, le sort de l'Inde s'est décidé. C'est aussi dans cette contrée que le Mahabharata place les combats pré-historiques de ses demi-dieux et de ses héros. C'est ici qu'en 1526, le chevaleresque Baber avait conquis le trône de l'Inde, après une lutte opiniâtre, mais victorieuse; et c'est ici que trente ans après, l'armée des Tjaghataï était rangée en bataille, pour chasser de l'empire de son petit-fils l'intrus audacieux.

Hémou, de son côté, n'avait pas perdu son temps; dès qu'il apprit à Dehli, que là bas dans le Pendjab on s'apprêtait à le repousser, il rassembla vivement tout ce qu'il put lever de combattants hindous ou afghans. Il était déjà au Sud de la plaine de Panipat, lorsqu'avait eu lieu ce combat du 4 Novembre, si malheureux pour lui; il concentra en toute hâte ses troupes, pendant la nuit, afin de les mener le lendemain, en bon ordre, au combat. Quant à la perte de son artillerie, il tâcha de la compenser en répartissant, dans les premiers rangs de son armée, un grand nombre d'éléphants de guerre, afin d'effaroucher la redoutable cavalerie de son adversaire, et d'y porter le désordre. Actuellement, la lutte s'engagea et d'abord les impériaux durent reculer devant les charges furieuses des éléphants d'Hémou. Déjà, les deux ailes étaient battues; seul le centre tenait bon. Hémou chercha en personne à l'ébranler, au moyen

de ses éléphants en furie; mais alors il reçut à l'œil un coup de flèche, qui lui fit une atroce blessure, d'où pour employer l'expression d'Aboul-Fazl, „s'échappait la fumée de son arrogance!" [1]).

Vaincu par la douleur, Hémou tomba évanoui dans la „*hauda*" de son éléphant [2]); ce qui fit courir dans les rangs de ses soldats le bruit que leur général était mort. Une panique folle s'empara d'eux et chacun, épouvanté, chercha son salut dans la fuite. Le cornac de l'éléphant d'Hémou qui, d'abord avait cherché à sauver son maître blessé, quand il se vit lui-même menacé d'un coup de lance, cria aux poursuivants qu'il voulait se rendre et fit faire halte à l'éléphant. L'heureux guerrier qui, de la sorte, fit prisonnier le général ennemi s'appelait: Chah-Kouli-Khan-Marum. Pendant que le tumulte sauvage des fuyards et des vainqueurs à leur poursuite continuait à mugir, on conduisit Hémou, grièvement blessé, devant Akbar, qui avait rejoint Baïram-Khan, après l'issue de la bataille. Le Khan-Khanan invita le jeune empereur à décapiter le captif hindou de sa propre main; afin de mériter, par le meurtre d'un infidèle le titre honorifique de „*Ghazi*", si haut prisé par tout Musulman. Mais, le jeune homme avait le cœur trop haut placé, pour tuer un ennemi vaincu et déjà blessé à mort. En conséquence, Baïram-Khan lui trancha la tête d'un coup, afin de couper court à toute hésitation et d'habituer, de bonne heure son jeune souverain à la vue du sang [3]). L'empereur fit son entrée triomphale à Dehli,

---

1) Akbar-namch, translated from the Persian; by Lieut. Chalmers. Manuscrit, vol. I p. 307.

2) La „hauda" est une sorte de caisse en forme de siége, que l'on fixe en guise de selle sur le dos de l'éléphant.

3) Ahmed Yadgar, à la fin de son ouvrage intitulé Tarich-i-Salatin-i-Afghana, dit qu'Akbar sépara lui-même la tête d'Hémou de son „corps impur". Par contre, Badaoni, Aboul Fazl, Taizi et Abdullah (Tarich-i-Dandi) témoignent

avec environ 1500 éléphants pris dans le butin; Agra, ainsi que les autres cités et territoires qui lui avaient rendu hommage à son avènement, firent leur soumission sans résistance.

Bientôt après, on apprit que Sikander, descendant de la montagne, s'était de nouveau avancé dans la plaine du Pendjab et qu'il avait refoulé le commandant impérial jusqu'à Lahore, siége de son gouvernement. Akbar passa immédiatement le Satledje avec son armée, et Sikander, qui n'était pas en état de se mesurer avec de telles forces en rase campagne, se jeta dans la forteresse de Mankot, au Pendjab. C'était Selim-Chah-Sour qui l'avait fait construire et, au prix d'une dépense incroyable d'argent et de vies humaines, en avait fait une des places les plus fortes et les plus étendues qu'il y ait jamais eu dans l'Inde.

Quatre puissantes tours, reliées entr'elles par de solides murailles, la rendaient inexpugnable pour les moyens d'attaque, connus à cette époque; il n'y avait que la famine qui pût forcer les assiégés à capituler. Il est vrai que ce moyen aurait été couronné de succès, après un long siége, n'étaient les mauvaises nouvelles du Bengale, qui firent perdre à Sikander tout espoir de rétablir la domination des Afghans dans l'Inde Aussi, après six mois, entama-t-il des négociations et rendit-il la place, à condition que son fils obtiendrait un poste honorable, et que lui-même pourrait finir ses jours dans une calme retraite, comme „*djaguirdar*" de Bihar. Il fut congédié à Bihar, sans avoir été reçu par l'empereur et y mourut quelques années après. C'est pendant le siége de Mankot, que la suite de feu l'empereur Humayoun, parvint au camp, venant de Kaboul, sous la conduite de Chamsouddin-Mohammed, le père nourri-

---

à l'unanimité qu'Akbar se refusa à tuer son ennemi sans défense; sur quoi Baïram-Khan décapita le captif hindou. Comp. Elliot, t. V p. 66 et 253.

cier d'Akbar; ce dernier éprouva une grande joie à revoir sa mère et ses nourrices.

Hamida Banou Begum méritait à bon droit l'estime et l'affection, que son fils lui témoignai sans réserve; c'était une femme à l'esprit clairvoyant, au cœur chaud et animée de nobles sentiments. Après la prise de Mankot, elle se fixa comme veuve à Dehli, où feu son époux avait passé la fin de sa vie et trouvé sa dernière demeure.

Chamsouddin Mohammed-Atga-Khan avait commencé par être simple soldat dans l'armée du prince Kamram; mais, à la malheureuse bataille de Kannodje, ayant sauvé la vie à l'empereur qui faillit se noyer, au passage du Gange (comme cela avait déjà failli lui arriver après sa défaite de Tchausa) il fut pris au service personnel de Humayoun et sa femme, après la naissance d'Akbar, devint, la nourrice du petit prince, sous le titre de Dji-Dji-Anaga. Tandis que sa femme était nommée „*Anaga*" qui signifie nourrice, Chamsouddin Mohammed reçut le titre d'„*Atga*", c'est à dire „père nourricier", en même temps qu'il était promu au grade de »Khan", et Aziz, son beau-fils, le futur camarade d'enfance et de jeux d'Akbar reçut le surnom de „*Koka*", c.-à-d. frère de lait. Adham-Khan, fils de Mahoum-Anaga était un autre frère de lait d'Akbar; le nom de son père est inconnu, mais, on ne se trompera guère, en le considérant comme un rejeton de l'empereur.

Quand Humayoun fut obligé d'abandonner le petit Akbar dans les environs de Kandahar, pour se dérober lui et sa femme par une fuite rapide, aux démarches perfides de son frère Askari Mirza; ce fut Chamsouddin et les deux nourrices, Mahoum Anaga et Dji-Dji-Anaga qui restèrent auprès du jeune prince, prirent soin de lui et le protégèrent, avec la plus grande fidélité et le plus grand dévoûment. Lorsque Kamram l'oncle dé-

naturé d'Akbar, fit exposer l'enfant sur les murailles de Kaboul au feu des assiégeants, Mahoum Anaga se jeta sur son petit protégé et lui fit de son corps un rempart contre les projectiles ennemis.

Akbar sut récompenser cette fidélité et, une fois grand, confia à la gardienne de son enfance la surintendance de son harem impérial. Encouragée par ce poste de confiance, Mahoum Anaga chercha à acquérir une influence toujours plus grande sur l'empereur encore jeune et inexpérimenté, pour satisfaire son ardente ambition.

Mais, cela était impossible aussi longtemps qu'un homme tel que Baïram Khan avait en mains le souverain pouvoir; du moins, il fallait la plus grande prudence pour réaliser de tels projets. Mahoum Anaga avait été témoin, lors de l'exécution de Tardi-beg de la cruauté impitoyable avec laquelle le Khan-Khanan se défaisait de quiconque lui portait ombrage. Il veillait avec une anxiété jalouse, au maintien sans restriction de sa dignité et de sa puissance et considérait d'un œil méfiant les plus futiles incidents. En voici un exemple. Un jour, pendant la siége de Mankot, comme Akbar avait, en guise de passe-temps, ordonné qu'un combat d'éléphants aurait lieu dans le camp, les deux champions arrivèrent par hasard dans le voisinage de la tente de Baïram-Khan, qui s'y trouvait justement retenu par une indisposition. Ce dernier soupçonna aussitôt que cet attroupement récélait des projets hostiles à son égard; et il fit demander de suite à Mahoum Anaga [1]), des explications sur ce fait: „qu'on avait lancé des éléphants furieux sur sa tente". Bien que l'empereur lui donnât l'assurance qu'il y avait eu là un pur hasard, Baïram-Khan ne se laissa pas adoucir,

---

1) D'après Aboul-Fazl.

et rendit responsable du fait Atga-Khan contre lequel il nourrissait une vieille méfiance. Aussi, après l'arrivée du camp à Lahore, Chamsouddin se rendit-il avec toute sa famille auprès de Baïram-Khan, pour se laver du soupçon par les serments les plus sacrés.

C'est sans doute pour assoupir cette rancune, que l'on célébra, bientôt après, le mariage de Baïram-Khan avec Selima-Sultan-Begoum, la fille très bien douée d'un neveu de Humayoun Mirza Nourouddin; que le défunt empereur avait déjà promise pour femme au Khan-Khanan. Akbar, invité par son »*atalik*", honora la fête de sa présence.

Cependant, l'étoile du régent approchait de plus en plus de son déclin et, lui-même contribua, autant qu'il était en lui, à hâter sa propre chûte. Il ne promut pas moins de vingt cinq de ses favoris à la dignité de *Pandjhazari* [1]), sans tenir compte des services plus importants ou des prétentions mieux justifiées des autres concurrents [2]). Il fit nommer „*Çadr*" [3]) c'est-à-dire Juge suprême de l'empire, le cheikh connu Gadaï pour un chiite zélé. Or, comme la grande majorité des Tjaghataï étaient sonnites, cette nomination ne pouvait manquer de provoquer du mécontentement, rien qu'à cause de la différence de religion. Au contraire, le célèbre cheikh Mohammed Ghans de Gwaliar, qui jouissait d'une haute considération et d'une grande faveur auprès de l'empereur et de nombreux grands du royaume, ne reçut pas de Baïram-Khan l'accueil qui lui était dû, et fut forcé de retourner chez lui, sans avoir pu rien obtenir, au grand déplaisir de ses amis. Il sut également éloigner de la cour Adham-Khan

---

1) Pandjhazari, qui signifie chef de cinq mille hommes, était le grade suprême dans l'armée mongole.

2) Nizamuddin Ahmad, d'après Blochmann. Ouvr. cité tome I p. 316.

3) v. Blochmann. Ouvr. cité. tome I, p. 270.

fils de Mahoum Anaga, qui avait éveillé ses soupçons, et l'expédia à Hathkanth, avec mission de châtier les Radjepoutes rebelles de cette contrée. Mais, plus encore que par une partialité maladroite, il excita le scandale par ses procédés arbitraires et tranchants. Un jour, un éléphant impérial en mutila un de la troupe de Baïram-Khan; celui-ci sur-le-champ mit à mort le cornac en chef d'Akbar, qui était absolument innocent. Bientôt après, un autre des éléphants impériaux entra en fureur et, se précipitant dans la Djamna, faillit faire chavirer le canot du régent qui, par malheur, traversait le fleuve à ce moment. On jugea prudent, à raison de la susceptibilité de Baïram, d'amener le cornac de cet éléphant devant le Khan-Khanan, qui le fit décapiter sans autre forme de procès [1]).

A Kandahar, un mollah sonnite, nommé Pir Mohammed s'était attaché à lui; ce scribe, malgré la différence de religion, n'avait éprouvé aucun scrupule à entrer au service de Baïram, espérant tirer parti de la faveur et de l'influence de son maître. Le Khan-Khanan trouva bientôt dans ce favori un instrument docile pour ses projets et en fit son intendant en chef. S'agissait-il d'une commission pour le harem impérial ou de l'exécution d'un coup de force, cet homme était bon à tout. Il avait été l'un des complices du meurtre de Tardi-beg. C'est par lui que Baïram se défit d'un noble Tjaghataï considéré, Moçahib-beg, qui avait aussi manifesté des intentions hostiles à son égard. Il fit rouer de coups un messager d'Ali-Kouli-Khan. En toute circonstance Pir-Mohammed prenait une attitude arrogante et effrontée, comme s'il eût réellement possédé le pouvoir et que Baïram-Khan n'avait eu sur lui qu'une suprématie nominale.

---

1) Chalmer's Aboul-Fazl; Ouvr. cité t. I, p. 341—342. cf. Blochmann. Ouvr. cité t. I, p. 316, Note 1.

La situation prépondérante qu'il avait prise attira l'attention des ennemis de Baïram, qui se demandèrent s'ils ne pourraient pas agir sur le régent, par son intermédiaire ; et, à en juger par la suite des évènements, Pir-Mohammed ne fut pas insensible à ces démarches. Autrement, on ne pourrait s'expliquer que Baïram-Khan eût prêté l'oreille à ses détracteurs et laissé, à la première occasion, tomber son favori en disgrâce. Pir-Mohammed ne s'étant pas montré pendant plusieurs jours, Baïram-Khan se rendit chez lui, pour s'informer de la santé de son confident; mais l'esclave de service, ne voulut pas le laisser entrer avant de l'avoir annoncé à son maître. Consterné de la maladresse de son serviteur, Pir-Mohammed accourut au devant de son protecteur; mais, toutes ses excuses ne purent calmer les soupçons de Baïram-Khan, d'autant plus qu'on ne l'avait laissé entrer dans la maison qu'accompagné d'un seul de ses gens. Aussi, quelques jours après, Baïram-Khan fit-il enlever à son ancien favori les insignes de sa dignité, et, à l'instigation du cheikh Gadaï, il le fit enfermer dans la forteresse de Byana, pour l'envoyer ensuite en pelerinage à La Mecque. Pir-Mohammed se mit en route pour le Goudjarat, mais fut rejoint, en chemin, par les gens de Baïram qui l'attaquèrent et le pillèrent [1]). Il eut grand peine à échapper à ce péril et dut se cacher en attendant des jours meilleurs.

C'est alors que le mécontentement contre Baïram-Khan atteignit son paroxysme; l'empereur lui-même, dont Pir-Mohammed avait été l'un des maîtres, éprouva la plus vive indignation en apprenant cet acte arbitraire de son „atalik". Alors, Mahoum-Anaga, qui avait, depuis longtemps, ourdi secrètement ses intrigues contre le régent, se trouva en mesure d'ac-

---

1) Chalmer's Aboul-Fazl. Ouvr. cité tome 1, p. 338.

complir ses projets. Pendant une partie de chasse à Sikanderabad, Akbar reçut soudain la nouvelle que sa mère qui, comme on l'a vu, avait fixé sa résidence à Dehli, était gravement malade, et désirait ardemment voir son fils. Lorsque le jeune empereur, dans sa filiale anxiété, se fut décidé à partir sans délai, Mahoum Anaga avait déjà pris en silence de si habiles mesures, qu'elle réussit parfaitement à séparer Akbar de son tuteur. Elle n'avait pas seulement réduit Akbar en son pouvoir; mais, au dire d'Aboul-Fazl elle emmenait, par une heureuse inspiration, Mirza-Aboul-Kasim, le fils de Kamram, afin d'empêcher Baïram-Khan de susciter un rival à Akbar, si l'envie lui en avait pris [1]). Elle avait concerté tout ce plan avec son parent et ami Chihabuddin-Ahmed-Khan, un saïd de Nijapour, devenu gouverneur de Dehli après l'exécution de Tardi-beg, et qui, avait en conséquence, mis la capitale en état de défense. Au moment où l'empereur s'approchait de Dehli, Chihab-Khan alla à sa rencontre, suivant l'étiquette d'usage, et fut accueilli avec faveur. Les conjurés ne négligèrent rien pour amener cette séparation de l'empereur d'avec Baïram-Khan, à une rupture définitive. Mahoum-Anaga représenta à Akbar, qu'il ne pouvait se considérer comme indépendant, tant que Baïram tiendrait le gouvernail de l'Etat: „Elle-même, ne pourrait se mettre à „l'abri de la vengeance du tout-puissant ministre, s'il appre„nait que c'était elle qui avait suggéré le voyage de l'empereur „à Dehli. Si donc l'empereur ne voulait pas suivre ses conseils, „elle n'avait plus qu'à lui demander la permission de se rendre „en pélerinage à La Mecque".

Akbar ne paraît pas avoir compris au premier abord la portée de ses concessions à Mahoum-Anaga; voici, du moins, ce qu'il

---

1) Chalmers Aboul Fazl, tome I, p. 343.

écrivit à Baïram-Khan. „Il paraît que, comme je suis venu ici sans „te demander conseil, tu as conçu des soupçons contre mes servi- „teurs. Mais rassure-toi sur leur compte pour que tu puisses „continuer à me servir en toute tranquillité de conscience" [1]). Baïram-Khan qui, malgré les avis qu'on lui avait fait passer [2]), ne prévoyait pas les suites funestes, que cet incident devait entraîner pour lui, fit porter par quelques confidents la réponse suivante: „Le dévouement et la fidélité de votre serviteur ne „lui permettra jamais d'entreprendre quoi que ce soit contre le »vœu et la volonté de Sa Majesté; car tous ceux qui accomplis- »sent fidèlement leur devoir méritent bienveillance et fa- veur" [3]). Cependant l'empereur avait été si prévenu par son entourage contre le Khan-Khanan, qu'il ne daigna pas répondre à ce message. Il confia la haute direction des affaires à Chihab-Khan et à Mahoum Anaga et dès que les grands de l'empire apprirent la disgrâce de Baïram-Khan, ils accoururent en foule à Dehli pour protester de leur dévoûment aux nouveaux ministres.

Alors seulement Baïram-Khan vit clairement qu'on lui avait arraché et sa position, et son pouvoir. Il prit la résolution de partir en pèlerinage pour La Mecque; il espérait néanmoins, en fomentant des troubles, rendre son rappel nécessaire. Il quitta Agra dans cette intention et après avoir, chemin faisant, à Byana, mis en liberté et envoyé à la cour quelques prisonniers d'état dangereux, il se rendit à Alwar. A la nouvelle du départ de Baïram-Khan, Mahoum Anaga décida l'empereur à marcher à la tête d'une armée vers le Pendjab, pour couper court aussi-

---

1) Nihamuddin-Ahmad; dans Elliot. Ouvr. cité, tome V, p. 262.
2) Chalmer's Aboul Fazl, t. I, p. 343.
3) Nihamuddin Ahmad, dans Elliot, V, p. 263.

tôt à toute tentative de soulèvement de l'ancien régent. Akbar suivit ce conseil; mais envoya son maître et confident Mir-Abdullatif à Baïram, pour lui dire: „Jusqu'à ce jour, confiant „dans ton honneur et ta fidélité, je t'ai remis toutes les affaires „d'Etat, pour ne songer qu'à mes plaisirs. Maintenant, j'ai ré„solu de prendre en main les rênes du pouvoir; et il est désira„ble que tu entreprennes le pèlerinage de La Mecque, que tu as „projeté depuis si longtemps. Je t'assignerai pour ton entretien, „dans l'Hindoustan, un „*djaguir*" convenable, dont les revenus „te seront remis par les intendants" [1]). Baïram-Khan écouta attentivement le message d'Akbar, puis se rendit d'Alwar à Nagor, d'où il renvoya à l'empereur sa bannière, son tambour et tous les autres insignes de ses dignités.

On remit ceux-ci à l'empereur à Djoudjar, et, comme cela prouvait suffisamment la sérieuse intention de Baïram-Khan, de se rendre en pèlerinage à La Mecque, l'empereur reprit le chemin de Dehli. Cependant, à la première nouvelle [2]) de la chûte de Baïram-Khan, Pir-Mohammed s'etait empressé de retourner du Goudjarat à la cour, et avait aussitôt été promu au grade de Khan. C'est lui que, par précaution, on laissa en arrière avec un corps de troupes, pour surveiller le départ de l'ancien ministre. Mais le choix d'un tel homme pour cette mission accrut le dépit de Baïram et le poussa au désespoir, car il savait qu'il n'avait aucun ménagement à attendre de son ancien favori. Il renonça au pélerinage et partit pour le Pendjab, décidé à reconquérir sa position, à main armée, avec l'aide de quelques anciens amis. Ce projet téméraire n'ayant pas

---

1) Nihamiddin Ahmad d'Elliot V, p. 264.

2) Il avait déjà auparavant, comme il se trouvait en route vers Goudjarat, reçu d'Adam-Khan l'avis de différer son pèlerinage.

trouvé l'appui qu'il espérait, il ne put opposer que des forces inégales aux troupes impériales, qui s'avançaient sons les ordres de Chamsouddin Mohammed-Khan; il essuya une défaite dans le voisinage de Djalindar et dut s'enfuir dans les monts Siwalik, acnompagné d'un petit nombre de fidèles.

Mais, là même, se voyant serré de près par les impériaux conduits par Akbar en personne et le cœur brisé par la mort d'un ami tombé dans le combat, Baïram envoya un de ses compagnons à l'empereur pour lui dire: „Je me repens sincèrement „de mes actions, qui n'ont pas entièrement dépendu de moi; „mais, au cas où l'empereur me ferait grâce, j'étendrai le voile „de l'oubli sur le passé et paraîtrai devant vous, dans l'espoir „de votre pardon" [1]). Là dessus Akbar envoya le cheikh-ul-islam de l'empire, Maoulana-Makhdoum-oul-moulk-Abdoullah (de Sultampour) dans la montagne vers Baïram-Khan, pour l'engager à venir au camp, sous la promesse d'un sauf-conduit personnel. Mais celui-ci ne se fia pas à ces assurances et répondit: „J'ai mérité toutes sortes de châtiments, et ma tête est „courbée par la honte; mais, tout persuadé que je sois de la clé„mence et de la faveur du souverain du monde, je redoute néan„moins les seigneurs Tjaghataï et les grands de l'Empire" [2])". Il ne consentit à quitter son lieu de retraite, que lorsque Munim-Khan, son successeur, lui eût assuré en personne, son inviolabilité, par les serments les plus solennels. On lui accorda cette garantie et il se rendit au camp impérial, accompagné de Munim-Khan. Suivant la tradition, tous les émirs et les khans allèrent au devant de lui, en costume de cérémonie. Baïram-Bhan s'approcha en suppliant de la tente d'Akbar, le turban

---

1) Nizamuddin-Ahmad; dans Elliot; tome V, p. 267—268.
2) Chalmer's Aboul Fazl; tome 1, p. 364.

roulé autour du cou. Arrivé devant le trône, il se prosterna à terre, et toucha du front le tapis, en versant des larmes. Akbar se leva de son siége impérial, ordonna à son „atalik'' humilié de se relever et de reprendre comme autrefois sa place d'honneur à la droite du trône. Alors l'empereur s'adressa, en ces termes, aux grands rassemblés: „Si Baïram-Khan souhaite de mener la „vie d'un guerrier, les provinces de Kalpi et de Tjanderi lui „offrent un champ digne de son ambition; mais s'il préfère vivre „à la cour, notre faveur ne manquera pas au bienfaiteur de „notre famille. Que s'il aime mieux mener une vie édifiante „dans la retraite, il lui sera loisible de se rendre en pélerinage „à La Mecque, et nous lui accorderons l'escorte due à son rang".

Baïram-Khan se leva, s'inclina et répondit: „Maintenant que „la confiance de l'empereur en ma fidélité est ébranlée, comment „pourrais- je souhaiter de rester en présence de mon Seigneur? „La grandeur d'âme de l'empereur me suffit et son pardon à „plus de valeur, à mes yeux, que la récompense de mes anciens „services. Qu'il me soit donc permis de tourner mes pensées de „ce monde vers l'autre, et de me mettre en route pour les „Lieux-saints!" Akbar agréa cette demande, lui fit cadeau d'un superbe costume d'honneur, lui assigna une pension et le congédia favorablement.

Tandis qu' Akbar retournait, avec sa cour, à sa capitale favorite Agra; Baîram-Khan partit pour La Mecque avec toute sa famille. Mais il ne lui fut pas donné d'atteindre la ville sainte; à Patan, il fut assassiné en pleine rue par un Afghan, dont le père, à ce qu'on dit, avait été tué dans une bataille livrée aux Mongols. Le grand homme expira, en ayant sur les lèvres le cri national: *„Allahou-Akbar!"*

TROISIÈME CHAPITRE.

MAHOUM-ANAGA ET CHAMSOUDDIN. — EVÈNEMENTS JUSQU'A L'INSURRECTION DE DJONPOUR.

La mort de Baïram-Khan scella sa disgrâce ; car désormais il n'était plus à craindre pour ses implacables ennemis. Nos sources mentionnent seulement la manière dont il fut assassiné, sans ajouter un seul mot d'explication, si ce n'est que ce fut l'accomplissement d'une vengeance. On ne peut pas, néanmoins, se défendre de la présomption qu'il y ait eu là, en outre, d'autres causes. La disparition définitive d'un adversaire aussi dangereux devait paraître au plus haut degré désirable, que dis-je? nécessaire aux ennemis de Baïram, ne fût-ce qu'à cause de la simple éventualité de son retour de La Mecque. C'est ce qu'on peut lire entre les lignes de ces réflexions, mûrement pesées, qu'Aboul-Fazl rattache à la fin de Baïram-Khan : „Vers „cette époque, la nouvelle de la mort de Baïram-Khan parvint „à la cour, et, bien que cet éminent ministre eût eu bien des „torts à son égard, l'empereur, avec l'humanité qui distinguait „son caractère, fut sincèrement affligé de cet évènement. Il est „difficile de décider, si sa mort fut la juste rétribution de ses „actes antérieurs; ou bien, si l'on voulut prévenir l'exécution „des funestes desseins, qu'il fomentait encore; ou enfin, si ce „fut pour exaucer sa fervente prière, que la grâce de Dieu le „délivra du poids de honte et d'ignominie, qu'il avait accumulé „sur sa tête".

Akbar crut de son devoir, en récompense des services extraordinaires du Khan-Khanan assassiné et, malgré les méchantes insinuations de son entourage, de prendre sous sa protection

particulière le petit Abdurrahim, âgé d'environ quatre ans, fils de Baïram-Khan, ne le 14 Çafar 964 à Lahore, d'une fille du Djamal-Khan de Mewat. Il lui conféra le titre de Mirza-Khan et le maria plus tard avec Mah-Banou, sœur de Mirza-Aziz-Koka (v. p. 79). Quant à la veuve de Baïram, Selima Sultan Begoum, qui était sa parente, il la prit bientôt au nombre de ses propres femmes.

Mahoum-Anaga s'appropria la fortune laissée par Baïram-Khan. Cette femme ambitieuse et intrigante ne se contenta pas d'un tel butin elle s'efforça d'accaparer jusqu'à l'influence du ministre déchu. D'ailleurs, comme en Orient la situation des femmes dans les rapports extérieurs de la vie, est tout autre qu'en Europe, elle ne put se mêler ouvertement de la direction des affaires publiques. Mais, cela ne l'empêcha pas d'être, en toute chose, la confidente principale de l'empereur, et de tenir, d'une manière occulte, les rênes du pouvoir. On s'aperçut bientôt des résultats de sa politique: toutes les places et fonctions importantes furent occupées par ses amis ou ses favoris; en sorte que la mort de Baïram amena des changements très sensibles, non seulement dans la tutelle de l'empereur, mais encore dans tous les services de l'administration et de l'armée.

Au lieu de la domination sévère, mais franchement exposée à la publicité, d'un seul homme, capable et expérimenté, on vit une coterie effrénée de femmes et de favoris; et, malgré toutes ses lacunes et ses défauts. la comparaison n'était rien moins que désavantageuse à Baïram. Mahoum-Anaga s'inquiétait fort peu des intérêts du jeune souverain, ou du salut de l'empire; tout l'effort de son ambition tendait à soigner ses intérêts personnels, à étendre et consolider son pouvoir, et à conduire le plus longtemps possible l'empereur à la lisière, fût-ce au détriment de sa personne et de son empire.

Elle fit donner à son fils Adam-Khan la mission de reprendre et de gouverner le Malwa, afin de lui fournir l'occasion d'acquérir du butin et de la renommée; et, afin de lui procurer un appui, tout en se débarrassant d'un rival incommode, elle lui donna Pir-Mohammed pour conseiller. Lorsque le futur gouverneur du Malwa arriva, en 1561, avec son armée à Sarangpour, il trouva le prince des Pathans, Baz Bahadour, qui s'était proclamé cinq ans auparavant, roi de Malwa, et maintenant lui barrait le passage; mais, ce dernier fut battu et dut fuir vers le Sud, au delà de la Narbadah. Sa femme favorite, Rupmati [1]), qui était célèbre pour sa belle voix dans l'Inde entière, ainsi que plusieurs autres femmes de son harem et tous ses trésors tom-

---

1) Voici le récit d'Aboul-Fazl: „Baz-Bahadour, après sa défaite, s'enfuit vers Khandesch et atteignit Bourhanpour; ayant dû laisser la plus grande partie de son avoir et du harem, avec les femmes et les danseuses, qui avaient été la récréation et l'embellissement de sa vie, et tombèrent alors entre les mains des vaillants guerriers. Au moment où le misérable se préparait au combat, il avait, suivant la coutume hindoue, donné l'ordre exprès à une troupe de ses partisans, de garder les belles femmes, et, dès qu'on serait certain de sa déroute, de les exterminer toutes sans pitié, pour ne pas les laisser tomber sous le joug étranger. A peine ces diaboliques barbares furent ils assurés de la défaite de Baz-Bahadour, qu'ils se mirent à leur tâche de bourreaux. Plusieurs de ces femmes aimables et innocents furent tuées; beaucoup furent mutilées; mais pour quelques-unes d'entr'elles, l'heure fatale n'ayait pas encore sonné, quand les soldats irrités d'Akbar pénétrèrent dans la ville, à temps pour empêcher l'achèvement de cette atroce boucherie. La plus belle et la plus admirable de ces grâcieuses créatures était Rupmati: tous les poëtes de l'Inde célébraient sa beauté dans leurs chants et Baz-Bahadour ressentait pour elle une passion vraiment idolâtre. Le monstre cruel, chargé de sa garde, lui avait déjà fait plusieurs plaies béantes, lorsqu'il fut interrompu dans l'exécution de son projet et abandonna la malheureuse à son sort. Cependant, Adam-Khan, aussitôt après la fuite de Bahadour, était accouru en hâte à Sarangpour, pour mettre en sûreté ces trésors de beauté incomparable. Après s'être emparé de la plus grande partie, il envoya des messagers de tous côtés pour rechercher Rupmati qui avait disparu; mais, celle-ci, à la nouvelle de son dessein, et dans un sentiment de vertu supérieure, avala un breuvage mortel et mit fin à ses jours, pour rester fidèle à la couche de son maître".

bèrent entre les mains des impériaux, qui entrèrent en vainqueurs dans la vieille capitale de Mandou.

Ce rapide succès rendit Adham-Khan outrecuidant non seulement il garda pour lui la part du riche butin qui revenait de droit à l'empereur [1]). mais, en général, il se posa en souverain indépendant du Malwa, plutôt qu'en gouverneur de son impérial frère de lait. A cette nouvelle, Akbar résolut de se rendre en personne au Malwa, pour réprimer les abus d'Adam-Khan, et partit à marches forcées avec le quartier-général et une division. Mahoum-Anaga avait immédiatement unvoyé nn messager secret à son fils, pour le prévenir de l'arrivée de l'empereur; malgré cela, ce dernier réussit à surprendre tout-à-fait son arrogant gouverneur. Adam-Khan venait justement de quitter Sarangpour, afin d'emporter Gagroun, l'une des plus fortes places du Malwa. qui était encore au pouvoir des partisans de Baz-Bahadour, et d'y gagner de nouveaux lauriers et de nouveaux trésors. Comme il n'était plus éloigné que de trois „*kos*" (environ six milles anglais) de l'objectif de sa campagne, il rencontra soudain l'empereur, qui avait marché d'Agra sur Gagroun, et avait déjà fait capituler le commandant de la place. N'ayant pas la moindre idée de l'approche d'Akbar, Adham-Khan fut tellement déconcerté par cette rencontre imprévue, qu'il garda à peine assez de présence d'esprit pour descendre de cheval et rendre à son souverain les honneurs qui lui étaient dus. L'empereur, qui inclinait, cette fois encore, à lui faire grâce après avoir reçu les hommages d'Adham-Khan et de ses compagnons, se rendit en grande pompe à Sarangpour, où il honora de sa présence le palais de son gouverneur. Adham-Khan offrit à l'hôte

---

1) D'après Nizamuddin Ahmad (Elliot, t. V, p. 271), Adham-Khan aurait envoyé à l'empereur son rapport sur la victoire, avec quelques éléphants.

impérial des présents et des vêtements superbes ; mais Akbar hésita longtemps à échanger ses habits poudreux contre ceux-là, mécontent qu'il était encore de la conduite présomptueuse de son frère de lait.

Après qu'Adham-Khan se fût humilié, du moins, en montrant une sommission extérieure; l'empereur ordonna qu'on préparât pour lui seul une couche, sur le toît plat du palais de Sarangpour, désirant y goûter le repos de la nuit. Au rapport d'Aboul-Fazl, le fils intrigant de Mahoum-Anaga fit occuper par ses gardes les issues de cette terrasse; afin de veiller à la sûreté de la personne sacrée de l'empereur. Mais, dans son cœur, il nourrissait sans doute l'espoir, que le jeune empereur, privé de sa suite qui n'avait pu l'accompagner dans sa marche accélérée, se passerait la fantaisie, pendant la nuit, de descendre dans l'appartement des femmes, afin de jeter un coup d'œil sur le butin qui lui revenait de droit; et dans ce cas, il se fût exposé au danger d'être mis à mort comme un intrus, par les gardes du harem. Akbar et l'historiographe, qui devint plus tard son ami, n'auraient pas accordé une mention si spéciale à cet incident, s'ils n'avaient pas eu des raisons d'y soupçonner quelque piége.

Le lendemain, toute la cour, y compris le harem ayant à sa tête Mahoum-Anaga, parvint à Sarangpour. La marche forcée de l'empereur ayant fait manquer le dessein conçu par Mahoum d'avertir son fils à temps, elle chercha du moins à amener Adham-Khan à faire le plustôt possible sa soumission complète; et lui conseilla instamment de conduire aux pieds de l'empereur le butin qu'il avait fait sur Baz-Bahadour; Akbar fit un choix des plus belles femmes du prince Pathan expulsé; prit une part de ses riches trésors et laissa le reste à son frère de lait humilié.

Mais, à peine l'empereur eut-il le dos tourné, pour aller à

Agra, qu'Adham-Khan chercha, de concert avec Mahoum-Anaga, à enlever du camp deux des plus belles femmes de Bahadour, qu'il avait dû laisser de force à l'empereur. Adham-Khan avait espéré que ce coup de main resterait inaperçu au milieu du désordre général, qu'entraînait la levée du camp. Mais Akbar, averti de suite, envoya immédiatement des cavaliers pour poursuivre et ramener les fugitives. Lorsque les deux pauvres et innocentes filles furent revenues au camp, Mahoum-Anaga les fit mettre à mort, sans forme de procès, pour que l'empereur n'apprît point de leur bouche la vérité sur cette affaire. „L'empereur, dit Aboul-Fazl, n'avait pas encore levé le „voile de ses yeux; c'est pourquoi il ne prit pas garde à ce crime „odieux".

Après avoir ainsi rétabli l'ordre au Malwa et congédié avec de riches présents Pir-Mohammed, ainsi que les „*djaguirdars*" de la province, Akbar reprit sa marche de retour vers Agra. Aux environs de Narwar, il avait devancé à cheval sa suite, lorsque soudain une superbe tigresse, avec cinq petits, sortant d'un fossé, s'élança sur sa route. L'empereur, sans prendre le temps de la réflexion, tira son glaive et abattit le monstre d'un seul coup. Quand sa suite le rejoignit et aperçut le jeune souverain tranquille auprès de son ennemi mort, plusieurs des grands pressentirent sans doute, qu'ils avaient maintenant affaire à un maître qui, malgré sa jeunesse et sa dépendance antérieure, serait en mesure d'infliger à tout révolté un châtiment exemplaire. Cet épisode avait, en tout cas, fourni à Akbar l'occasion de révéler son courage personnel et sa froide résolution, dont il devait donner tant de preuves plus tard.

Cette même année (968/1561) peu après le retour de l'empereur à Agra, sa capitale, la cour vit arriver Chamsouddin Mohammed Atga-Khan qui, après la mort de Baïram-Khan,

avait obtenu le gouvernement du Pendjab. Aspirant, comme Mahoum-Anaga à capter l'influence et le pouvoir de l'„*atalik*" tombé, il apportait de riches présents et reçut de l'empereur l'accueil le plus bienveillant. Peut-être était-il informé de ce qui s'était passé à Mandou et crut-il que, dans les circonstances présentes, il ne serait pas difficile d'évincer Mahoum-Anaga de sa situation. Akbar avait, il est vrai, trouvé bon de fermer les yeux sur les forfaits de sa confidente et de son fils ; toutefois sa confiance des premiers jours devait être singulièrement ébranlée par toutes ces affaires. A telles enseignes, qu'il rappela soudain Adham-Khan de son poste de gouverneur du Malwa et installa Pir-Mohammed à sa place. Comme l'empereur dut alors se chercher d'autres conseils, Chamsouddin n'eut pas grand' peine à obtenir la dignité de *Wakil;* dès lors, Munim-Khan . qui représentait au dehors la régence de Mahoum-Anaga, fut relégué au second plan, et Chamsouddin fut chargé de la direction des affaires d'Etat. Mais tout en ayant en mains le souverain pouvoir, sa position ne laissait pas que d'être fort dangereuse; car, rien que par sa nominaiton, il s'était attiré la haine irréconciliable de Mahoum-Anaga et de tout son entourage. Les rapports devinrent de jour en jour plus tendus, et les partis se trouvaient à couteaux tirés, l'un en face de l'autre. Mais, comme l'empereur, depuis l'incident de Sarangpour, ne prêtait plus l'oreille aux insinuations de Mahoum-Anaga, du moins pour les affaires d'Etat, les adversaires de Chamsouddin en vinrent à des mesures violentes, pour écarter leur rival du chemin. Adham-Khan, cette tête chaude, était encore plus exaspéré depuis son rappel du Malwa ; ils trouvèrent en lui un docile instrument.

Le 12 Ramazan 969, le grand-vizir tenait avec Munim-Khan, Chihabuddin, Ahmed-Khan et plusieurs autres grands une

séance de nuit, dans la salle d'audience du palais impérial. On délibérait sur certaines affaires d'Etat [1]; tout à coup, Adham-Khan pénètre dans la salle, accompagné de quelques farouches compagnons, et perce d'un coup de poignard la poitrine de Chamsouddin, qui n'était pas sur ses gardes; Atga-Khan fit un bond et chercha à s'enfuir; mais fut rejoint par les conjurés qui l'abattirent en deux coups de sabre. Adham-Khan, son arme ensanglantée à la main, se précipite dans les appartements de l'empereur. Akbar, que le bruit avait réveillé en sursaut, sortait en toute hâte pour s'informer de ce qui était survenu, lorsqu'il rencontra le scélérat dans un coin, près du harem. Adham-Khan se jette sur l'empereur et serre avec force ses bras, en le suppliant de ne pas le condamner sans l'entendre. Mais Akbar se délivre de l'étreinte du meurtrier et lui donne un tel coup de poing au visage, qu'il tombe à terre tout étourdi [2]. Puis, enflammé de colère, il se tourne vers ses gens stupéfaits et leur ordonne de garrotter le criminel et de le lancer dans le vide la tête en bas. Mais, l'ordre fut si mal exécuté par les gardes épouvantés, que la chute n'entraîna pas la mort immédiate. Alors, l'empereur fit de nouveau hisser par les cheveux le corps à moitié inanimé et le fit relancer dans l'abîme.

Mahoum-Anaga était retenue au lit par la maladie; dès qu'elle apprit le crime d'Adham-Khan, elle se rendit en hâte au palais, pour demander à l'empereur la grâce de son fils. Akbar

---

1) D'après Nizamuddin Ahmad (Elliot, V, 277) l'évènement aurait en lieu une année plus tard, le Dimanche matin du 12 Ramazan 970 (1562). Les sources ne sont pas non plus d'accord sur les détails de l'assassinat. D'après Badaoni, Adham-Khan aurait tué lui-même Chamsouddin, selon d'autres, il ne lui aurait donné qu'un coup de poignard et l'aurait fait achever par ses complices. Comp. Blochmann, p. 324 et p. 321. Note 1. Elliot VI, p. 26 et suiv.

2) Au dire d'Aboul-Fazl, l'empereur lui avait porté un tel coup, qu'on aurait cru qu'Adham-Khan avait reçu un coup de massue.

reçut, avec de tendres ménagements, la mère du supplicié; et, après lui avoir annoncé la triste fin de son fils, la congédia avec faveur.

Mahoum-Anaga ne survécut pas longtemps à la mort de son fils favori et à l'avortement de ses projets ambitieux; elle mourut de chagrin au bout de quarante jours, sans que l'empereur ait pu la consoler d'aucune façon. Sa dépouille mortelle, ainsi que celle de son fils, furent portées à Dehli, et y furent ensevelies dans le même tombeau. L'empereur suivit le convoi funèbre, pendant une traite assez longue, et tous les seigneurs et fonctionnaires lui rendirent les honneurs suprêmes.

Akbar, par reconnaissance pour la gardienne de sa jeunesse, fit élever sur sa tombe un monument, digne d'elle à la fois par sa grandeur et sa simplicité, et qui est encore intact aujourdhui comme il y a trois siècles. D'ailleurs, dans les derniers temps, le sarcophage en pierre d'Adham-Khan a dû céder sa place sous la fière coupole de l'ancienne mosquée, qui sert aujourdhui d'auberge aux voyageurs étrangers, et a été relégué dans le péristyle. Au contraire, le tombeau plus modeste de Mahoum-Anaga se trouve encore à sa place primitive et a servi, à l'occasion, de table au voyageur qui revient dans ce sombre logis, affamé et fatigué d'avoir visité le vaste champ de ruines, qu'offre la vieille capitale hindoue.

Le superbe mausolée témoigne jusqu'à nos jours du grand et noble cœur d'Akbar. Après qu'il eut vengé son grand-vizir par l'exécution d'Adam-Khan, sa colère contre le meurtrier et ses complices s'évapora. Il ne songea plus qu'aux services rendus par Adham-Khan dans la soumission des Bhadaurya-Radjepoutes, insurgés dans le Hatkanth, et dans la conquête du Malwa; ainsiqu'à la fidélité et au dévoûment avec lesquels Mahoum-Anaga avait veillé sur lui depuis son berceau jusqu'après son

avènement. Il pensa que l'assassinat de son „*Atga*" était suffisamment expié par la mort de cette fidèle gouvernante, que la triste fin de son fils trop ardent avait fait descendre au tombeau. Aussi ne fit-il pas couler plus de sang, mais il accorda la grâce à tous les complices de ce meurtre. Munim-Khan, Chihabouddin Ahmed-Khan, et plusieurs autres grands, qui avaient provoqué Adham-Khan à ce crime, saisis de remords s'étaient dérobés par la fuite à la colère de l'empereur et à la vengeance de l'„*Atga-Khaïl*" c.-à-d. de la parenté de Chamsouddin. On les ramena à la cour, mais pour leur pardonner et les rétablir dans leurs emplois et dignités. Akbar ne fit pas davantage châtier l'Atga-Khaïl, pour avoir, dans le premier accès d'indignation causé par le meurtre de son chef, essayé de devancer la justice de l'empereur. En effet, à peine l'action d'Adham-Khan fut-elle connue que Yousouf Mohammed, le fils aîné de la victime, appela aux armes l'Atga-Khaïl, afin de s'emparer de Mahoum-Anaga et de son scélérat de fils. Ils ne renoncèrent à leur attitude menaçante que lorsqu'ils se furent assurés que l'empereur lui-même avait vengé dans le sang la mort de son „père-nourricier". Et pourtant, leur rancune contre Munim-Khan et les autres grands, qui s'étaient conjurés contre Chamsouddin, aurait sans doute engendré bien des querelles sanglantes, si l'empereur n'avait pas saisi l'occasion d'éloigner pour quelque temps de la cour les émirs de l'Atga-Kaïl. Il leur confia la mission d'aider dans la défense de son héritage paternel Kamal-Khan-Gakkar, qui, par sa fidélité à la dynastie des Tjaghataï s'était acquis des droits à la protection de l'empereur. En effet ce jeune Khan était menacé par son oncle Adhan-Khan-Gakkar qui, après la mort de son frère, le Sultan Sarang, était devenu chef de la tribu et avait accaparé la domination de tout le territoire du Gakkar.

Khan-i-Kalan Mir Mohammed, le frère aîné du grand-vizir

assassiné, et les autres djaguirdars du Pendjab, (qui appartenaient en grande partie à l'Atga-Khaïl) reçurent l'ordre de procéder au partage du pays de Gakkar entre Kamal-Khan et son oncle. Le sultan Adam n'ayant pas voulu se conformer aux décisions du firman impérial, fut subjugué par les émirs après une lutte acharnée et livré, ainsi que son fils Lachekari, à Kamal-Khan, auquel on attribua la souveraineté sur tout le pays. Kamal-Khan fit tuer son cousin et jeta son oncle en prison, où il mourut peu après. Après avoir ainsi réglé les affaires des Grakkars [1]), les émirs de l'Atga Khaïl retournèrent dans leurs „djaguirs" du Pendjab.

Mais à peine ces différends entre l'Atga Khaïl et les meurtriers de Chamsouddin étaient-ils apaisés si heureusement, qu'une autre querelle personnelle, dans l'entourage immédiat d'Akbar, vint faire courir de nouveaux dangers à l'empire. Mirza-Charafouddin Husaïn, qui était du sang de Timour, ne pouvant s'entendre avec son père Khowadja Mouin, était venu du Touran dans l'Inde, pour chercher fortune à la cour des Tjaghataï. Il sut gagner les bonnes grâces de la toute-puissante Mahoum-Anaga et, fut nommé *„pandjhazari"* par sa recommandation. Bientôt après, l'empereur lui donna sa sœur Badji-Banou-Begum en mariage et lui confia le gouvernement d'Adjemir et de Nagor. L'année même de l'assassinat de Chamsouddin, il s'était distingué au siége de Mirtha: cette forteresse, contruite dans la montagne, avait été vailamment défendue par deux héros: Djagmal et Dewidas; et, malgré tout, était tombée aux mains des Impériaux.

Mais voilà que le père de Mirza-Charaf, revenant d'un pèleri-

---

1) Voyez sur ce peuple de montagnards l'excellente „History of the Gakkhars" de J. E. Delmerick, dans le Journal de la A. S. B. 1871; et aussi l'ouvrage du général Iskander Cunningham: Archeolgical Survey of India. Simla, 1871. p. 22 et suiv. Blochmann, Ouvr. cité p. 455—56 et 486.

nage à la Mecque, parut inopinément à Agra et reçut des honneurs quasi-royaux. Mirza-Charaf, qui nourrissait toujours de la rancune contre son père et dont l'esprit (au dire de Nizamouddin Ahmed) était troublé par de faux et perfides conseillers, s'enfuit de la cour dans ses djaguirs d'Adjemir et de Nagor. Aussitôt Husaïn Kouli-Khan, un neveu de Baïram-Khan reçut l'ordre de poursuivre le fugitif et de l'arrêter.

A l'arrivée des troupes impériales, Mirza-Charaf se sauva à Djalor, où il rencontra Chah Aboul-Maali, qui revenait justement de La Mecque et allait partir pour la cour; et ces deux chefs formèrent des projets insurrectionnels. Aboul-Maali, un ancien favori de l'empereur Humayoun, s'était attiré la disgrâce d'Akbar, alors qu'il n'était encore qu'héritier présomptif, par son caractère présomptueux ei pour cette raison avait été éloigné de la cour. Il ne pouvait pardonner à l'empereur et saisit avec joie l'occasion d'exciter une révolte contre Akbar, et, si possible, de le renverser du trône, pour mettre à sa place le prince Mohammed-Hakim, de Kaboul. Voici comment le plan était conçu: le Chah Aboul-Maali devait passer par Hadjipour, (où Husaïn-Kouli-Khan avait laissé sa famille) pour aller à Kaboul chercher le prince Mirza Mohammed Hakim et le ramener dans l'Inde; tandis que Mirza-Charafuddin-Husaïn mettrait tout en œuvre pour provoquer un soulèvement général. Mais, en s'imaginant qu'il enlèverait par un coup de main Hadjipour, avec la famille de Husaïn-Kouli-Khan, Aboul-Maali avait compté sans son hôte: quand il arriva à Hadjipour, il apprit que Sikander-beg et Ahmed-beg, deux parents d'Husain-Kouli-Khan, avaient eu vent de son projet et marchaient à sa rencontre. Alors Aboul-Maali se tourna vers Narnol, pilla la ville qui ne résista pas longtemps à ses assauts, et en partagea les riches trésors entre ses soldats.

Sur ces entrefaites, Husaïn-Koulî-Khan avait dépêché son frère à la poursuite du rebelle. Celui-ci opéra à Hadjipour, sa jonction avec Sikander-beg et Ahmed-beg et tous ensemble s'avancèrent à marches forcées sur Narnol et de là vers le Pendjab, où Aboul-Maali s'était réfugié à leur approche. Ils auraient bien, à la fin, réussi à s'emparer du fugitif, si la trahison n'avait livré les deux généraux impériaux aux mains d'Aboul. Une division de leurs troupes, qui avait servi autrefois sous Mirza-Charafoudin, conspira pour passer aux alliés de son ancien général. Ils envoyèrent un exprès à Aboul-Maali, qui, en conséquence, se mit en embuscade dans un fourré sur le bord de la route, et, soudain, fondit sur les impériaux. En même temps, les conjurés jetaient le masque et se précipitaient, le sabre à la main, sur leurs compagnons d'armes de la veille. Surprises par cette double attaque, les troupes impériales furent mises en pleine déroute: seuls Ahmed et Sikander restèrent sur le champ de bataille et, après une héroïque défense, succombèrent sous le nombre des traîtres.

A la première nouvelle de cette triste affaire, Akbar envoya sans délai une puissante armée pour châtier les rebelles; en sorte que, si Aboul-Maali avait échappé jusqu'alors aux impériaux par ruse on par trahison, il ne lui était plus permis d'espérer tenir tête à ces forces ennemies. Aussi se rendit-il à Kaboul pour gagner à sa cause Mah-Djoudjak-Begum, la mère du prince Mohammed Hakim. Il se fit précéder par une lettre, où il protestait desa fidélité et de sa vénération pour Humayoun, son défunt époux; et flattait cette femme ambitieuse et dominatrice, de l'espoir qu'il ferait tout au monde pour élever son fils, alors âgé d'environ dix ans, sur le trône de Dehli. Là dessus, la Begum accueillit Aboul-Maali; en fit son confident et lui donna en mariage une sœur de Mahommed Hakim. Mais Aboul

Maali la recompensa de ses bienfaits, en la poignardant peu après de sa propre main, à l'instigation de quelques seigneurs mécontents.

Mah-Djoudjak-Begum reçut ainsi le salaire qu'elle avait mérité par toutes ses cruautés et tous les malheurs qu'elle avait causés à Kaboul. En effet, Humayoun, après sa restauration sur le trône de l'Inde, avait laissé Munim-Khan dans cette ville, comme gouverneur et tuteur du prince Mohammed-Hakim, alors âgé d'un an (p. 64); puis, ce grand seigneur s'étant rendu près d'Akbar, après la chûte de Baïram-Khan, et ayant été nommé khan-khanan et wakil, le poste de Kaboul avait été confié à Mohammed-Khan. Mais bientôt après, comme il ne s'était pas montré propre à ces fonctions, le khan-khanan l'avait remplacé par son propre fils, Ghani-Khan, auquel il avait donné pour conseil Aboulfath-beg, le fils de son frère Fazil-beg. Cependant Ghani-khan n'était pas non plus à la hauteur de sa tâche et provoquait, par son attitude, le mécontentement général. Il fut donc facile à l'ambitieuse Mah-Djoudjak-Begum, à la première occasion, de saisir les rênes du gouvernement, avec l'aide du Chah-Wali-Atga, de Fazil-beg et Aboulfath-beg, qui tous détestaient Ghani-Khan. Un jour que le gouverneur avait quitté par hasard la ville, les conjurés fermèrent les portes, de sorte que Ghani-Khan, hors d'état de forcer l'entrée, dut se rendre à la cour impériale. Bientôt néanmoins la mésintelligence éclata parmi les conjurés, parce qu'Aboulfath-beg et son père Fazil-beg, qui avaient été chargés de la direction des affaires, ne cherchaient qu'à s'enrichir aux dépens de leurs associés. En conséquence, on les fit assassiner, avec l'assentiment de Mah-Djoudjak-Begum, et Chah-Wali-Atga fut mis à leur place. Dès que l'empereur fut informé de ces troubles, il envoya Munim-Khan à Kaboul, sur quoi Mah-Djoudjak-

Begum partit avec des troupes pour Djelalabad, afin de défendre son pouvoir. Munim-Khan, espérant que le peuple de Kaboul passerait à son ancien gouverneur, n'avait fait que des préparatifs insuffisants ; aussi le khan-khanan fut-il battu par cette femme à la première rencontre et, dut-il retourner „humilié et hésitant" vers son maître l'empereur. Mah-Djoudjak-Begum fit une entrée triomphale à Kaboul, à la tête de son armée ; et fit assassiner son confident Chah-Wali-Atga, qui avait éveillé ses soupçons, pour mettre à sa place Haïder-Kasim-Kohbar. Ce dernier n'aurait pas tardé à avoir le sort de ses prédécesseurs, si le poignard d'Aboul-Maali n'avait pas coupé court à de nouveaux forfaits en tranchant la vie de cette femme cruelle.

Après ce meurtre, Aboul-Maali réduisit en son pouvoir le prince Mohammed-Hakim, et se posa à Kaboul en souverain absolu ; mais, lui non plus n'échappa point à sa destinée. Il sembla d'abord qu'il pourrait se maintenir dans sa position dangereuse et achetée au prix du sang : ayant eu vent du projet de quelques grands, qui s'étaient conjurés pour venger la mort de la Begum, il les mit en fuite après un combat acharné. Les mécontents, dans leur situation opprimée, se tournèrent alors vers Mirza-Soleyman, souverain du Badakchan, que le prince Mohammed-Hakim appelait aussi à son secours ; et ce dernier, avec l'autorisation de sa femme Khourram-Begum [1]), marcha avec une armée sur Kaboul, pour en chasser Aboul-Maali. On en vint aux mains près du fleuve Ghorband. Pendant la bataille, au moment où Aboul-Maali était allé chercher des renforts à son aile droite battue, le prince Mohammed, trouva moyen de passer, avec son escorte, à Mirza Soleyman.

---

1) Cette femme intelligente, issue de la tribu du Kiptjak, avait, au dire de nos sources, une telle autorité sur son mari, qu'il n'entreprenait rien sans son approbation.

Après quoi, l'armée d'Aboul-Maali fut mise en pleine déroute; Aboul-Maali fut rejoint par les vainqueurs à sa poursuite et amené devant Mirza-Soleyman, qui fit son entrée triomphale à Kaboul, avec Hakim. Trois jours après, le vainqueur envoya le meurtrier de sa mère, les mains lieés derrière le dos, au jeune prince, qui, en punition de ses crimes, le fit étrangler dans la nuit du 17 Ramazan 970. Mirza Soleyman retourna à Badakchan, après avoir marié sa fille avec le prince Hakim et réparti les „djaguirs" de Kaboul entre ses alliés, et laissé Umaïd-Ali comme son lieutenant.

Peu de temps auparavant, il s'était passé à Dehli un fait, qui était en rapports étroits avec la révolte de Charafouddin-Husain et d'Aboul-Maali; et qui, si un destin favorable n'avait pas veillé sur la personne de l'empereur, aurait eu des suites fatales pour la prospérité de l'Inde à l'avenir. En se sauvant d'Agra, Mirza-Charafouddin y avait laissé à la cour un esclave dévoué, nommé Koka-Fulad; avec la mission de faire, si possible, disparaître l'empereur. Ce misérable avait, depuis longtemps déjà, épié une occasion d'exécuter son criminel dessein; un jour qu'Akbar revenait d'une partie de chasse et traversait à cheval le „bazar", Koka, du haut du toît de la „madrasa" de Mahoun-Anaga, lui décocha une flèche. La flèche frappa l'empereur à l'épaule, mais ne lui fit qu'une légère blessure; en sorte qu'Akbar put retirer le projectile de sa propre main et continuer à cheval sa route jusqu'au palais.

Bientôt après, la vie de l'empereur courut un très grand danger. Khowadja Muazzam, le frère de la mère d'Akbar: Hamida Banou Begum, avait déjà plusieurs fois excité le courroux de l'empereur par son ignoble conduite; il vivait dans des querelles incessantes avec sa femme Zulwa-Agha, fille de Fatima, qui avait appartenu au harem de feu

l'empereur Humayoun, et menaça de mort cette infortunée; au point que Fatima supplia Akbar de protéger sa fille contre les fureurs de Khowadja. L'empereur profita d'une partie de chasse aux environs de Dehli, pour faire visite à son oncle, et essayer, par son influence personnelle de régler les différends pendants entre lui et sa femme. Mais cette intervention projetée ne fit que porter la colère de cet homme furieux à son paroxysme; au moment où Akbar pénétrait dans la maison avec sa suite, il poignarda sa malheureuse femme dans un accès de fureur, et lança par manière de défi le couteau sanglant dans la cour au milieu de l'escorte impériale. Exaspéré par ce forfait, Akbar allait pénétrer sans plus dans la maison et aurait couru risque d'être abattu par les esclaves de service qui s'avançaient le glaive tiré, si les assistants ne l'avaient pas arrêté à temps. Khowadja, en punition, fut condamné à périr, noyé dans la Djumna. Lui et ses grands furent lancés dans le fleuve, pieds et poings liés; mais, Khowadja ne s'y étant pas noyé, Akbar l'envoya à la forterresse de Gwalias, où, devenu fou, il finit ses jours en captivité.

Ainsi Akbar avait échappé heureusement aux dangers qui le menaçaient de toutes parts. Bientôt, il eut l'occasion de révéler son caractère, affermi par tant d'épreuves, dans les conjonctures difficiles, amenées par la grande insurrection de Djonpour.

QUATRIÈME CHAPITRE.

L'INSURRECTION DE DJONPOUR. — ALI-KOULI-KHAN.

Il s'était écoulé actuellement plus de deux ans, depuis la mort de Mahoum-Anaga. Le jeune empereur, qui était entré dans sa 25ème année, semblait jusque là s'être complu davan-

tage aux plaisirs de la chasse, au commerce amical des savants; ou bien aux pèlerinages vers les reliques des saints, que dans une gestion sérieuse des affaires d'Etat. Il était donc inévitable, que les grands de l'empire éprouvassent une propension toujours plus grande à oublier leurs devoirs envers l'empereur et l'empire, pour ne songer qu'à leurs propres intérêts.

Nombre de ces grands avaient combattu dans les armées victorieuses de Baber et ensuite partagé, avec plus ou moins de fidélité, les vicissitudes du sort d'Humayoun; de sorte qu'à la restauration de la dynastie des Tjagathaï aux Indes, les services rendus leur avaient créé des droits, qu'il n'était pas possible de passer sous silence. Parmi eux, outre les parents de la famille impériale, se trouvaient un certain nombre de chevaliers d'aventure de différente origine, qui, bien que souvent jaloux et querelleurs, étaient pourtant unis par le lien d'intérêts communs. Ils étaient vis-à-vis du trône de Dehli, à peu près dans la même situation que les margraves et les barons à l'égard des empereurs du Moyen-âge; et, dans le nombre, il y avait des personnages que l'on peut comparer aux anciens chevaliers. Comme ces derniers, ils se montraient grands seigneurs, dans toute la force du terme, vaillants guerriers, partisans audacieux, avides de butin et de faste; et, malgré leur vie militaire, ils ne manquaient pas de culture intellectuelle.

Après qu'Humayoun eut reconquis l'Inde et qu'Akbar lui eut succédé sur le trône de Dehli, on partagea les emplois supérieurs, les gouvernements de territoire ainsi que les commandements de division et de contingents qui y étaient attachés, entre les grands de l'empire, en proportion de leurs services et eu égard aux aptitudes politiques.

Si l'on voulait faire à un grand une faveur particulière, on lui donnait un riche pays à administrer; vou lait-on simplement

lui accorder une distinction, on lui confiait de hautes fonctions à la cour; enfin, s'il était un guerrier consommé, on l'envoyait aux frontières de l'empire, pour défendre le territoire contre les attaques de voisins hostiles. Mais l'administration n'étant pas encore, comme elle le fut plus tard, organisée d'après des principes déterminés, ces fonctionnaires, dans leur position influente et presque sans contrôle, ne manquaient pas d'occasions de poursuivre un but personnel. A peine avaient-ils obtenu un gouvernement, que la plupart se conduisaient comme de vrais satrapes et fort peu savaient résister aux tentations de l'indépendance.

Adam-Khan, lors de l'expulsion des Pathans hors du Malwa, avait déjà montré, par son exemple, jusqu'à quel point un vassal, oublieux de ses devoirs, pouvait pousser ses prétentions. Après la mort de Pir-Mohammed, on avait chargé Abdullah-Khan de reconquérir les territoires perdus et, grâce à sa bravoure éprouvée, le pays du Malwa, avait été bientôt réuni sous le sceptre impérial; mais ce gouverneur était devenu tout comme Adam-Khan arrogant après la victoire, et „gouvernait en roi, dans la cité de Mandou" disent les chroniques.

Après le rappel d'Adam-Khan, on avait nommé gouverneur du Malwa Pir-Mohammed, qui avait d'abord été adjoint comme conseiller au fils de Mahoun-Anaga, et avait en vain essayé de le détourner de son opiniâtre insubordination. Il avait fait plusieurs campagnes dans les pays frontières du Dekhan, au Sud du fleuve Narbadda; mis nombre de villes et villages à feu et à sang, et massacré partout les habitants avec une cruauté implacable. A la fin, les seigneurs d'Asir et de Bourhanpour, ligués avec Baz-Bahadour, qui s'était retiré dans ces pays depuis son expulsion du Malwa, avaient attaqué ce tyran et, battu ses soldats qui, chargés de butin, marchaient en désordre;

en sorte que Pîr avait pris la fuite dans la direction de Mandou. Etant arrivé de nuit sur la rive du Narbadda et voulant chevaucher dans l'eau, un chameau se jeta sur son cheval et le mordit, de manière qu'il démonta son cavalier et que le hardi guerrier trouva une fin lamentable dans les flots. „C'est à travers l'eau, „nous dit Badaoni, qu'il parvint au feu de l'enfer; et sa place „lui y fut préparée par les gémissements des orphelins, des „malheureux et des prisonniers." Les autres grands, voyant la cause de l'empereur perdue dans le Malwa, retournèrent à la cour, de sorte que Baz-Bahadour rentra en triomphateur dans son ancienne capitale.

Cependant Akbar n'était pas d'humeur à laisser le pays entre les mains des Pathans. Les émirs qui, sans autorisation, s'étaient réfugiés du Malwa dans Agra, furent jetés en prison, et il envoya à leur place Abdullah-Khan, avec des pouvoirs presqu'illimités, pour agir contre Bahadour.

Abdullah-Khan était issu de cette race des Uzbeks, si célèbre et qui étendait au loin ses ramifications; dont maint représentant s'était associé, comme chef de partisans, aux campagnes des Timourides entre l'Inde; malgré la haine héréditaire qui régnait entre les Tjaghataï et cette branche des Turco-Mongols. A la fin de l'amée 1562 (an 969 de l'Hégire) il entra dans le Malwa et contraignit Baz-Bahadour à abandonner de nouveau son antique royaume. Les grands qui l'avaient assisté dans sa mission retournèrent dans leurs „djaguirs"; tandis qu'Abdullah-Khan resta comme gouverneur à Mandou.

Mais, comme sa conduite ultérieure excita des soupçons, Akbar résolut, ainsi qu'il avait fait en mainte occurrence, de le rappeler au sentiment de son devoir par sa propre présence, et, sous prétexte d'organiser une chasse a l'éléphant, il s'avança vers la contrée de Narwar. (12 Zulada 971).

Lorsqu'Abdullah apprit que l'empereur était en marche contre lui, il s'enfuit. Akbar envoya Mukim-Khan après lui, pour arranger l'affaire à l'amiable. Mais Abdullah craignant qu'on voulût seulement le faire traîner en longueur, jusqu'à ce que les troupes impériales fussent arrivées, Mukim-Khan dut revenir sans avoir rien obtenu. L'empereur, irrité de cette conduite, résolut alors d'employer la force des armes pour soumettre le rebelle. Les troupes impériales attaquèrent Abdullah et le battirent en mainte rencontre. Ayant perdu quelques-uns de ses plus intimes amis dans le combat, Abdullah perdit courage, au point de laisser en plan toutes ses femmes et tout son avoir; et de fuir au Goujarat, accompagné seulement de son jeune fils.

Akbar parvint au camp du rebelle, après l'issue de l'affaire et prit possession de tout le butin qu'il avait abandonné. Ensuite, il envoya un messager à Tjengiz-Khan, seigneur du Goudjarat, pour le sommer de livrer le fugatif Abdullah, ou du moins de lui refuser toute protection. Tjengiz-Khan ayant choisi cette dernière alternative, Abdullah retourna dans le Malwa; mais, serré de près par les troupes impériales, il se réfugia chez son compatriote Ali-Kouli-Khan, à Djonpour, où il mourut l'année suivante.

La sévérité, déployée par Akbar contre le gouverneur du Malwa, fut attribuée par les parents d'Abdullah à la haine de race des Tjaghataï contre les Uzbèks. Tous les grands de cette race, virent avec méfiance les mesures prises par le jeune empereur; justement plusieurs, et des plus éminents, tels qu'Ali-Kouli-Khan-Zaman, son frère Bahadour-Khan; ainsi que son oncle Ibrahim-Khan et son cousin Iskander-Khan se trouvaient en qualité de gouverneurs ou commandants dans les provinces orientales de l'Empire. Ils étaient d'autant plus sujets à caution, que leur fidélité à la dynastie régnante avait été souvent fort chancelante.

Khan-Zaman en avait déjâ fourni la preuve; au temps d'Adhann-Khan, après une brillante victoire sur les Pathans du Bengale, il n'avait rien envoyé à la cour d'Agra du riche butin, mais, à l'instar d'Adham-Khan, s'était conduit comme s'il avait obtenu ce succès pour son compte personnel. Alors, l'empereur dut différer le projet de le ramener sur le champ au devoir; parce qu'il était obligé de se tourner d'abord vers Adam-Khan. Mais, de suite après son retour du Malwa, Akbar se dirigea de ce côté. Cependant, Ali-Kouli-Khan, ainsi que son frère récalcitrant s'étant ravisés à temps et étant venus au devant de l'empereur près de Kara, sur le Gange, avec plusieurs éléphants et d'autres présents de grand prix, l'affaire fut réglée à l'amiable.

Mais, malgré cette solution pacifique, l'empereur dut se dire qu'il serait plus politique, de rappeler ces grands seigneurs des gouvernements éloignés, où, appuyés sur leurs petits vassaux ils pouvaient commander à leur fantaisie; pour les attirer à la cour et les fixer dans son entourage immédiat en leur confiant de hauts emplois. En conséquence, il dépêcha Achraf-Khan-Mir-Moundji d'abord à Iskander-Khan, le djaguirdar d'Aoude, pour amener à la cour ce seigneur, dont les chroniqueurs disent „qu'il était devenu rebelle faute d'occupation." Iskander, devinant l'intention de l'empereur, fit semblant de s'y rendre; mais, à la condition qu'Achraf-Khan l'accompagnerait d'abord auprès d'Ibrahim-Khan, l'oncle d'Ali-Kouli-Khan: „Car, disait-il, Ibrahim est ici près, et un bien „plus grand personnage que moi. Ce que nous pouvons faire de „mieux, c'est de nous rendre vers lui et de chercher à le décider „à accueillir votre invitation. Nous partirons alors tous en„semble pour la cour."

A Sarharpour, résidence d'Ibrahim-Khan, les négociations,

commencées a Aoude, se poursuivirent avec un résultat analogue; c.-a-d. que les deux émirs Uzbecks résolurent d'aller d'abord à Djonpour, auprès d'Ali-Kouli-Khan, leur compatriote influent et puissant afin de le consulter sur la question. Ils se rendirent donc tous les trois à Djonpour. Ali-Kouli-Khan (comme Achraf aurait bien dû le prévoir) n'était sullement disposé à abandonner sa position sûre et à se mettre sans réserve avec ses deux parents, à la discrétion d'Akbar. Ils retinrent donc l'envoyé impérial et levèrent l'étendard de la révolte.

Ali-Kouli-Khan envoya Ibrahim et Iskander à Lucknau; pendant que lui même et son frère Bahadour demeuraient à Djonpour. La fortune sembla d'abord favoriser les rebelles; les djaguirdars, restés fidèles à l'empereur, et qui firent face aux insurgés, n'étant pas sufisamment préparés furent forcés de battre en retraite; quelques-uns serrés de près par Ibrahim et Iskander, durent se jeter dans la forteresse de Namicha. De même Medjnoun Khan Kakjal, bien qu'il eût appelé à son secours Açaf Khan, le gouverneur de Garha, ne fut pas en mesure de résister à l'attaque d'Ali-Kouli-Khan et dut se retirer dans la forteresse de Kara-Manikpour.

Les djaguirdars envoyèrent alors à l'empereur des messagers, avec leurs rapports sur l'état des choses et une demande de main forte. A cette nouvelle Akbar envoya le Khan-Khanan, en avant, avec une division; tandis que lui-même restait encore quelques jours, afin de prendre les mesures nécessaires pour réduire cette menaçante insurrection. Ensuite, il marcha sur les traces de Munim-Khan et opéra sa jonction près de Kannodje. Mais ici, les impériaux furent pendant dix jours, empêchés de traverser le fleuve par la haute crûe des eaux; tandis qu'Iskander demeurait à Luknau, sans se soucier de ce qui se passait. Dès que l'armée eut passé le Gange, l'empereur se dirigea, à marches

forcées, contre Iskander, en sorte que le lendemain matin, il était aux portes de Luknau.

Surpris dans sa sécurité, Iskander réussit avec Ibrahim à s'échapper, grâce à la fatigue des chevaux de la cavalerie impériale et se réfugia auprès d'Ali-Kouli et de Bahadour; ceux-ci, à la nouvelle de la marche offensive d'Akbar se rendirent à Djonpour et passèrent le Gange, près du bac de Narhan.

Actuellement, l'empereur, venant de Luknau, se campa à Djonpour, où Açaf-Khan le rejoignit avec son corps d'armée. Le 12 Tsulhidja, Akbar fit son entrée dans la citadelle de Djoupour et commanda à Açaf-Khan de passer le fleuve près de Narhan, pour attaquer Ali-Kouli sur l'autre rive. Dès que ce dernier en fut informé, il dépêcha son frère Bahadour et Iskander à Serwar [1]), avec la mission d'y provoquer une nouvelle révolte; espérant par là forcer l'empereur à éparpiller ses forces. A cette nouvelle, Akbar envoya contre eux un gros corps d'armée, sous les ordres de Mir-Muizzulmulk.

Sur ces entrefaites, il s'était produit dans le corps d'armée impérial, qui tenait tête à Khan-Zaman, près le bac de Narhan, un changement favorable aux rebelles; en effet, à la place de Açaf-Khan, l'empereur avait nommé commandant en chef Munim-Khan, que les liens d'une longue et ancienne amitié unissaient à Ali-Kouli-Khan. Ce général mit à profit sa nouvelle situation pour arranger, si possible, à l'amiable l'affaire de son vieil ami. Quatre à cinq mois se passèrent ainsi, pendant lesquels il y eut suspension d'armes. Enfin, l'empereur envoya Khovadja-Chahan et Derbar-Khan à l'armée, pour s'assurer si cet armistice était favorable à ses intérêts. Khan-Zaman chercha également à s'entendre avec ces nouveaux envoyés; et pro-

---

1) Blochmann: p. 381. Note.

posa à cet effet, une entrevue sur des bateaux, amarrés au milieu du Gange.

Ali Kouli s'y montra disposé à faire sa soumission à l'empereur, et, en conséquence, envoya sa mère et son oncle, avec plusieurs éléphants au quartier général pour obtenir son pardon, par l'intercession de Munim-Khan. A cette occasion, le vieil Ibrahim parut la tête nue, avec un sabre et un linceul pendus à son cou. Quand il parut, Munim-Khan s'efforça de disposer favorablement l'empereur, en rappelant les services inappréciables que les chefs Uzbecks avaient rendus précédemment au trône. Il fit ressortir que, après Baïram-Khan, c'était à Ali-Kouli-Khan, que l'on devait la restauration de la puissance des Tjaghathaï dans l'Inde.

„Le vieux serviteur ayant, d'après le récit du Nizamouddin Ahmed, demandé pardon pour les fautes de tous, le visage plein d'espoir, l'empereur, qui était fort attaché au khan-khanan, répondit: „C'est pour l'amour de vous que je leur pardonne, „mais je ne crois pas qu'ils resteront fidèles". Là dessus le khan-khanan demanda ce qu'il fallait faire de leurs „djaguirs" sur quoi Akbar répartit: „Comment peut-il encore être question de leurs djaguirs, du moment que je leur ai fait grâce? Tant que je resterai dans ces parages, ils ne devront pas traverser le fleuve; mais, quand je serai retourné à ma capitale, ils n'ont qu'à y envoyer des „*wakils*", je leur ferai dresser de nouveaux firmans, en vertu desquels ils pourront reprendre possession.

Le khan-khanan, très content de cet heureux résultat de sa médiation, informa de suite la mère d'Ali-Kouli, celle-ci à son tour envoya un exprès a son autre fils Bahadour pour lui conseiller avec instance, de ne pas négliger cette occasion favorable de se réconcilier avec l'empereur et de faire aussitôt sa soumission avec Iskander. Bahadour et son cousin suivirent ce conseil

et envoyèrent une légation, avec deux éléphants, au camp impérial, demander pardon pour leur insubordination; et cela, quoiqu'ils vinssent à peine de remporter une victoire sur les généraux impériaux qui leur tenaient tête.

Bien avant, ils avaient été enclins à terminer le différend à l'amiable. Mais Muizzulmulk fut d'avis que leurs crimes ne pouvaient être expiés que par le glaive et fut encouragé dans ses velléités belliqueuses par le radja Todar-Mal, qui avait été envoyé à son secours, avec Lajekar-Khan; en effet, au dire de Badaoni, „Muizzulmulk jetait feu et flammes, tandis que le radja Todar-Mal, versait encore dessus de l'huile et du naphte." Il arriva que la cour reçut, presqu'en même temps, la mission pacifique de Bahadour, vainqueur, et le récit des généraux de l'empire, qui avaient expié leur excès de zèle par une défaite. L'empereur pardonna quand même et rappela ses généraux.

De la sorte, la tranquillité intérieure de l'empire fut rétablie, mais cette joie ne fut pas de longue durée. En effet, Ali-Kouli-Khan ayant reçu, en même temps que la conclusion de la paix, la nouvelle que son frère et son cousin avaient battu les impériaux, regretta d'avoir fait sa soumission, et rompant soudain l'accord, traversa le Gange vers le Nord, se rendit à Mohammed-abad, et fit occuper Ghazipour et Djonpour. Akbar fut informé de cette nouvelle rupture du traité, comme il était parti de Djonpour, pour inspecter l'importante forteresse de Tjanar, dont le commandant pathan venait de se rendre à Açaf-Khan. A cette occasion, l'empereur ne put s'empêcher de témoigner sa mauvaise humeur au khan-khanan, (à qui il avait déjà précédemment exprimé ses doutes sur la fidélité des Afghans à tenir leur promesse) en ces termes; „A peine ai-je quitté cette contrée qu'Ali-Kouli-Khan transgresse de nouveau les conditions, aux quelles il a obtenu le pardon!" Le khan-khanan, suivant la

remarque du Nizamouddin-Ahmed, fit une mine perplexe et s'excusa de son mieux.

Akbar se mit en marche vivement avec des forces considérables, pour châtier son vassal parjure; mais Ali-Kouli, n'osa pas attendre de pied ferme l'armée impériale, et s'enfuit à son approche des rives du Sarou dans les montagnes du Nord. L'empereur ne fut pas en mesure de le poursuivre; car il apprit que Bahadour et Iskander s'étaient aussi révoltés, avaient mis à contribution Bénarès et Djonpour, et projetaient une attaque contre son propre camp. En effet, à la nouvelle de la violation du traité par Ali-Kouli, Achraf-Khan avait reçu l'ordre d'arrêter et de jeter en prison la mère de Khan-zaman qui s'était attardée à Djonpour. En conséquence Bahadour était aussitôt accouru pour délivrer sa mère et avait réussi, du même coup, à s'emparer d'Achraf. A l'approche de l'empereur, Bahadour et Iskander repassèrent le Gange, près le bac de Narhan, mais Akbar envoya à leur poursuite une division, avec l'ordre exprès de ne prendre ni trêve, ni repos, qu'ils n'eussent infligé aux fugitifs le châtiment mérité.

Ali-Kouli, en apprenant ces choses, redescendit des montagnes du Nord dans le bassin du Gange, et envoya un de ses fidèles partisans, Mirza-Mubarak Rizevi au khan-khanan pour tâcher d'obtenir encore une fois la grâce de l'empereur. L'envoyé réussit, avec l'aide du khan-khanan et d'autres grands influents, à décider de nouveau l'empereur à la clémence. Akbar, avec sa grande bonté, pardonna et dépêcha trois grands à Khan-zaman, pour lui représenter ses torts et, tout en lui annonçant sa grâce, lui faire prêter un nouveau serment de fidélité. Une fois la tranquillité rétablie, l'empereur retourna dans sa capitale; c'était au commencement de la onzième année de son règne (1566 = 973) et il arriva, avec la cour, à Agra, le 5 Ramazan.

L'année suivante, la révolte releva la tête : Ali-Kouli et ses

alliés dirigèrent ça et là des „razzias" et firent lire la „*Khoutbe*" c.-à-d. la prière ecclésiastique, au nom de Mirza-Mohammed-Hakim [1]). A cette nouvelle, Akbar, qui se trouvait alors près

1) Mirza-Mohammed-Hakim, comme on l'a raconté p. 103, avait appelé à son secours contre Aboul-Maali, le prince du Badakjan: Mirza Soleyman. Celui-ci, après avoir délivré Hakim, lui avoir donné en mariage sa fille et laissé pour „*wakil*" à Kaboul, son confident Umed-Ali, était retourné a Badakjan. Mais le jeune prince, bientôt impatienté de la tutelle de son beau-père, chassa les partisan de Soleyman du territoire de Kaboul. Sur ce, Mirza Soleyman marcha avec une grande armée contre son gendre qui, à son approche, laissant Baki-Kakjal comme gouverneur de Kaboul, se dirigea par Djelalabad et Parschawar vers l'Indus. De là, Hakim écrivit à l'empereur, pour lui demander avec instances des secours contre son beau-père. Akbar donna l'ordre aux émirs du Pendjab, d'entrer en campagne contre Mirza Soleyman, qui s'était avancé jusqu'à Kaboul, sur quoi Soleyman battit en retraite en toute hâte vers le Badakjan, et le prince Hakim, avec la protection des émirs de l'empereur, reprit les rênes du pouvoir à Kaboul. Mais à peine les troupes impériales avaient elles tourné le dos, que Soleyman fit une nouvelle tentative sur Kaboul, et se mit en campagne avec son épouse; la onzième année du règne d'Akbar. Mohammed Hakim laissa un de ses fidèles Masum-Koka à Kaboul; et à la tête d'une division, se dirigea vers la vallée du Ghorhand, en compagnie de son beau-frère Khovadja-Hasan-Nakjabandi. Il venait en effet de lui donner en mariage sa sœur Fakrounissa Begum, la veuve d'Aboul-Maali qui avait été étranglé. Mais, Soleyman n'étant pas en état de conquérir Kaboul, chercha à s'emparer du jeune prince par ruse. Il envoya Kurram-Begum dans la vallée de Gorhand: et cette femme politique réussit à décider le prince Hakim à une entrevue, en faisant miroiter de brillantes perspectives à ses yeux. Cependant, elle mettait son mari au courant du succès de sa mission et l'invitait à se rendre en toute hâte, avec des troupes, à Karabagh, où devait avoir lieu l'entrevue afin d'enlever le prince par un coup de main. Mais Mirza-Mohammed Hakim, apprit, par une heureuse chance, que son traître beau-père se tenait en embuscade, et eut le temps de se dérober par la fuite à ses pièges perfides. Il retourna par Djellalabad, vers l'Indus, en adressant une supplique à son frère l'empereur; mais celui-ci n'avait pas attendu ce message pour dépêcher à son secours Feridoun-Khan, un frère de Mah-Djoudjak-Begum. Ce traître seigneur profita de sa mission pour exciter le jeune prince à la révolte contre son suzerain; en lui faisant savoir qu'il serait maintenant facile de conquérir Lahore et de là avec l'aide des Uzbeks révoltés, de monter sur le trône de Dehli. Bien plus, il lui suggéra l'idée de faire arrêter le héraut d'armes, qu'Akbar avait envoyé au prince, avec une lettre et de riches présents. Mirza Mohammed Hakim avait bien pu prêter l'oreille aux insinuations qui le portaient à la révolte; mais il était trop loyal pour se rendre coupable à l'égard d'un envoyé de son frère l'empereur. Il le laissa donc partir, sans difficulté; mais marcha immédiatement à la tête de ses

de Lahore, quitta le Pendjab et se mit en marche sur Agra, le 22 Mars 1567. (21 Ramazan, 974.)

Quand l'empereur fut arrivé dans la capitale, il fut informé qu'Ali-Kouli-Khan assiégait la place-forte de Chergarh, à quatre „*kos*" de Kannodje. où était renfermé Mirza-Yousouf. Akbar, laissant la capitale sous la garde de Munim-Khan, partit le 3 Mai 1567, (27 Chavalve 974) à marches forcées sur Djonpour. Comme il atteignait le territoire de Sakit, Ali-Kouli-Khan leva le siége de Chergarh et s'enfuit chez son frère Bahadour, à Manikpour. Alors Akbar se dirigea sur Manikpour, et envoya contre Iskander à Aoude, une armée considérable de près de 6000 chevaux, sous Mohammed-Kouli-Khan-Birlas, le radja Todar-Mal et autres grands de l'empire. Près de Rai Bareli, il apprit qu'Ali-Kouli et Bahadour s'étaient retirés vers l'Ouest au delà du Gange dans la direction de Kalpi [1]). L'empereur fit donc avancer son

troupes contre Lahore. Cependant les émirs du Pendjab ayant eu vent de son projet, avaient mis cette ville en état de défense. En vain, le prince donna plusieurs assauts contre la place; il fut chaque fois repoussé par le feu de mousquèterie et d'artillerie des assiégeants; finalement, apprenant, que l'empereur lui-même s'était mis en marche, il dut battre en retraite, sans résultat. Au premier avis reçu de ses émirs, Akbar s'était mis de suite en campagne, vers Lahore, le 16 Novembre 1566. (3 Djoumada I. 974.) Après le passage du Satledje, il apprit la fuite de son frère rebelle, mais n'en continua pas moins sa marche et fit son entrée à Lahore, au mois de Radjab, Kutbuddin-Khan et Kamal-Khan-Gakkar reçurent l'ordre de poursuivre de suite le fugitif Mirza-Mohammed-Hakim. Mais les deux grands revinrent bientôt, ayant appris que le prince avait quitté le territoire de l'empire, pour passer outre l'Indus. Mais si Hakim avait été battu dans le Pendjab, sa cause était en meilleur état à Kaboul. En effet, Mirza Soleyman, après l'échec de sa perfide tentative de Karabagh, était retourné sur Kaboul, mais avait été forcé de lever le siége, tant par la défense habile et prudente de Masoun-Koka que par l'invasion d'un froid rigoureux. Dès que Mohammed-Hakim apprit que son beau-père avait conclu la paix avec Masoun-Koka et s'était retiré dans le Badakjan, il s'empressa de retourner à Kaboul et rentra dans sa vieille capitale.

1) Au dire de Fericheta (v. Briggs, Ouvr. cité, tome II, p. 227) les rebelles avaient l'intention de se retirer au Malwa, pour donner la main aux fils de Mohammed Sultan Mirza et de Ulough-Mirza qui étaient alors (comme on verra plus tard) en pleine révolte contre l'empereur; ou pour conclure une alliance avec les rois du Dekhan.

camp, sous le commandement de Khowadja-djahan contre la place-forte de Kara, et se dirigea, avec la plus grande célérité, vers le bac de Manikpour, pour provoquer un engagement décisif.

Le soir même de son arrivée, Akbar monté sur un éléphant et accompagné de 1500 hommes d'élite, passa le Gange et se campa dans les broussailles de Baboul sur la rive opposée. Les rebelles n'ayant aucune idée de la présence de l'empereur, mais croyant seulement avoir affaire à quelques djaguirdars, passèrent la nuit en ripaille et en débauches, dans l'arrogance de leur sécurité trompeuse. Mais les fumées de leur ivresse n'étaient pas encore dissipées au matin, qu'ils entendirent soudain retentir les nacquaires impériales. Ils ne pouvaient d'abord en croire leurs oreilles; mais furent bientôt certains que le moment approchait, où leur sort allait être tranché.

Akbar ne leur laissa pas le temps de se préparer au combat; car il s'avança de suite pour les attaquer. Il confia le commandement de l'aile gauche à Medjnoun-Khan-Kakjal, à cause de sa connaissance de la localité; tandis qu'il mit Açaf-Khan à la tête de l'aile droite. Ce général, qui, en sa qualité de gouverneur de Garha, avait de concert avec Medjnam-Khan, tenu tête à Ali-Kouli, lors de sa première révolte, avait aussi des raisons toutes particulières pour détester les Uzbecks [1]). Akbar, en personne

---

1) Açaf-Khan après avoir, comme on l'a dit p. 112, reçu l'ordre de passer la fleuve près Narhan pour attaquer Ali-Kouli sur l'autre rive, avait inspiré des soupçons à l'empereur, et craignant pour sa vie, s'était enfui à Kara, avec son frère Wezir-Khan. Il avait ensuite tâché en vain d'obtenir une réconciliation avec Akbar; et finalement, serré de près par les impériaux, cherché un asile auprès de Khan-zaman à Djonpour. Mais il regretta bientôt de s'être mis à la discrétion d'Ali-Kouli-Khan; qui n'aspirait qu'à accaparer ses richesses et à se débarrasser de lui à la première occasion. Aussi, lors d'une campagne contre les Afghans où il avait été emmené par Bahadour, sur l'ordre d'Ali-Kouli, son frère Wezir-Khan qui était resté à Djonpour l'ayant invité à prendré

se chargea de la conduite du centre. Ce jour là l'empereur montait un éléphant nommé Balsoundar; et avait dans sa *hauda* son ami d'enfance et compagnon de jeux, Mirza-Aziz-Koka, le fils de Chamsouddin, le grand-vizir assassiné. Ce n'est que plus tard, lorsque la lutte devint plus acharnée, qu'il monta son cheval de guerre.

Bien que les rebelles eussent été tout-à-fait pris au dépourvu par la pointe hardie d'Akbar, il ne fut pourtont pas facile d'en venir à bout; car aussitôt qu'ils furent certains qu'ils avaient l'empereur vis-à-vis d'eux, ils rassemblèrent toutes leurs forces avec la dernière énergie et prirent la résolution de vendre leur vie, l'épée à la main, le plus chèrement possible.

Et pourtant, leur héroique résistance fut vaine, et la mauvaise fortune les poursuivit pas à pas. Ils firent une attaque desespérée sur l'avant-garde d'Akbar, commandée par Baba-Khan-Kajal; mais furent repoussés. Le cheval d'un des fuyards, se heurta en courant contre Ali-Kouli-Khan, avec une telle force que le turban du général tomba; ce qui fut pris par ses soldats comme un funeste présage et les porta au découragement. Bahadour-Khan, s'étant aperçu de cet affaissement du moral des troupes chercha à rétablir les chances par un coup

---

la fuite avec lui, il tenta de s'échapper la nuit, à Kara-Manikpour en laissant tous ses trésors. Mais son absence fut remarquée et, bien qu'il eût franchi 30 *Kos* en une nuit, Bahadour le rejoignit entre Djonpour et Manikpour. Açaf-Khan fut derechef fait prisonnier et jeté, chargé de chaines, dans la *hauda* d'un éléphant. Soudain paraît Wezir-Khan qui s'était heureusement échappé de Djonpour, et Bahadour n'étant pas en état de défendre son prisonnier, donna l'ordre de tuer Açaf sans défense. Mais, son frère ayant réussi à percer jusqu'à lui, celui-ci en réchappa encore vivant; il en fut quitte pour un coup de sabre sur le nez et trois doigts coupés. Les deux frères se rendirent ensuite à Kara et obtinrent par l'intermédiaire de Mouzaffar-Khan une audience et le pardon de l'empereur, campé devant Lahore. C'est alors que l'empereur ordonna à Açaf-Khan de se rendre à Kara-Manikpour et de s'y joindre à Medjnoun-Khan-Kakjal pour marcher contre les rebelles.

hardi. Il chargea contre Baba-Khan et réussit à le rejeter sur les lignes de Medjnoun-Khan. Dans l'ardeur de la poursuite, il se trouva pris entre l'aile gauche et l'avant-garde des impériaux. Il se battit vaillamment; mais son cheval ayant été blessé d'une flèche et ayant démonté son cavalier, il fut vaincu. Nazar-Bahadour mit le prisonnier en croupe sur son cheval et l'amena ainsi devant l'empereur. Interrogé, pourquoi il avait pris part à la révolte, il ne risqua aucune parole pour sa défense, mais s'écria avec enthousiasme „Gloire à Dieu qui m'a accordé de contempler encore une fois le visage de l'empereur"! [1]) Akbar ordonna de le conduire sous bonne garde, mais les émirs le firent exécuter sur le champ, sans autorisation.

On apporta, bientôt après, la tête d'Ali-Kouli-Khan. Au moment où l'empereur avait donné l'ordre de lâcher tous les éléphants contre les rebelles, il avait été blessé par une flèche. Pendant qu'il s'efforçait de retirer le projectile de la plaie, son cheval fut aussi atteint, de sorte que le Khan-Zaman, comme son frère, tomba à terre sans secours. Un éléphant arrivait sur lui, Ali-Kouli-Khan cria au cornac: „Je suis un homme de haut „rang, si tu m'amènes vivant à l'empereur, tu recevras une „grosse récompense." Ce dernier n'attacha pas d'importance à ces paroles et poussa son animal, de manière que le grand général eut cette mort pitoyable d'être foulé aux pieds d'un éléphant. Un soldat, qui accourait, lui coupa le tête, qu'un autre lui arracha, Akbar ayant promis un *mouhour* d'or pour chaque tête de Mongol, et une roupie par tête d'Hindou [2]). Quand Akbar

---

1) Comp. Kasim Fericheta, dans Briggs. Ouvr. cité, tome II, pag. 228.

2) D'après le récit d'Aboul-Fazl on désigna des gens qui connaissaient de visage Ali-Kouli-Khan, pour examiner les têtes que les soldats apportaient en grand nombre. On reconnut celle du général, dès quelle fut présentée, et voici comment. Parmi les prisonniers se trouvait un Hindou, serviteur favori du défunt, à peine eut-il levé les yeux sur cette tête, qu'un profond sanglot

aperçut la tête de son puissant adversaire, il descendit de cheval et rendit grâces à Dieu, pour la bataille gagnée. C'est ainsi qu'à la fin, les plus dangereux ennemis de l'empereur étaient désarmés une fois pour toutes. Au dire d'Aboul-Fazl, les têtes d'Ali-Kouli et de Bahadour, empaillées avec des herbes aromatiques, furent promenées à Agra, Dehli, Multan, et mises là publiquement au pilori, pour servir d'exemple [1]).

Après cette victoire décisive, remportée le lundi 6 Juin 1566, près de Sakrawal [2]) (1 Zulidja 974) l'empereur se rendit à Benarès, qui lui avait fermé ses portes et qui fut, pour cette raison, livrée au pillage par son ordre; et ensuite à Djonpour. C'est là qu'il fit venir Munim-Khan, auquel il transféra le gouvernement et les fiefs d'Ali-Kouli et de son frère. Munim reçut de la sorte les „*djaguirs*" de Djonpour, Bénarès, Ghazipour, ainsi que la forteresse de Tjanar et le gouvernement de Zamanga jusqu'au bac de Tjonsa; avec la mission expresse de garantir les frontières orientales de l'Empire, du coté du Bengale. Ce même mois, Akbar reprit la route d'Agra, où il rentra en Juillet 1567.

Pendant que ces choses se passaient sur la rive sud du Gange, le radja Todar-Mal et les généraux de l'empereur avaient attaqué Iskander dans Aoude et le serraient de près. Mais il réussit

---

s'échappa de sa poitrine et qu'il se précipita spontanément en avant et pressa la tête contre son cœur. Cet incident confirma la supposition que le misérable avait trouvé la mort, qu'il avait si bien méritée. Comp. Chalmers, Ouv. cité tome 1 p. 508—509.

1) Chalmers. Ouvr. cité. tome 1 p. 509. D'après Fericheta (dans Briggs, tome II p. 228) Akbar les aurait envoyées au Pendjab et à Kaboul. Le Nizamuddin Ahmed (dans Elliot V, 321—22) mentionne seulement leur envoi à Agra.

2) Badaoni appelle l'endroit Mungarwal; le Nizamuddin Ahmed dit que la bataille fut livrée près du village de Mankarwal; dans le territoire de Djosi et de Payag; qui est aujourdhui Illahabas.

à échapper, sous prétexte de négociations et il s'enfuit devant ceux qui le poursuivaient, vers l'Est, sur le territoire Pathan. Les généraux, n'osant l'y suivre, sans une autorisation spéciale de l'empereur, envoyèrent leur rapport à Agra, sur quoi il leur fut répondu que, puisque le rebelle avait quitté le territoire de l'empire, la poursuite devenait inutile. On transfèra à Mohammed-Kouli-Khan-Birlas les fiefs et dignités, qui avaient jusque là appartenu à Iskander.

Akbar ne réclama jamais plus de sacrifices, que ce n'était indispensable, pour maintenir son pouvoir, à l'abri de tout dommage. Ainsi, par exemple, après l'exécution d'Adam-Khan, il ne voulut pas faire couler plus de sang, pensant que la mort de Mahoum-Anaga et de son criminel fils avait suffisamment expié le meurtre de son „*atga*"; c'est pour la même raison qu'il pardonna à Munim-Khan et aux autres grands seigneurs qui avaient pris part à cette conjuration; lors de la révolte de son frère, l'étourdi Mirza-Mohammed-Hakim, il rappela ses émirs, dès que ce dernier se fût retiré au de là de l'Indus, et, pendant l'insurrection des Uzbeks, il ordonna la suspension d'armes, toutes les fois que les rebelles montrèrent leur bonne intention de reconnaître la suzeraineté de l'empereur. De même, actuellement, une fois la rébellion étouffée, tout en regrettant personnellement leur mort, sa dignité royale offensée fut satisfaite par la chûte des têtes d'Ali-Kouli et de Bahadour. Il n'était pas assez avide de vengeance, pour chercher à empêcher la fuite d'Iskander chez les Pathans de l'Est; et, par les mêmes motifs, il pardonna à tous les adhérents des princes Uzbeks révoltés, dès qu'ils manifestèrent, par la soumission, le repentir de leur infidélité. Il ne se montra impitoyable que pour les récalcitrants, qui s'efforçaient toujours de provoquer de nouveaux troubles; et, malgré l'avis contraire du juge du camp, il les fit mourir

publiquement à Djonpour, foulés aux pieds des élephants [1]).

Il aurait certainement pardonné volontiers au Khan-Zaman, s'il ne s'était pas agi en fin de compte de savoir qui était le maître.

Si, à la mort de Baïram-Khan, au lieu d' être tenu à l'écart de la cour par son ennemi personnel Pir-Mohammed, le Khan-Zaman, avait été, par la tournure des évènements, nommé „*atalik*" et régent de l'empire à la place de Munim-Khan, il n'est pas douteux que le trône de Dehli eût trouvé en lui un soutien aussi sûr et fidèle que dans son éminent prédécesseur. En effet, placé dans le gouvernement des provinces de l'Est, le Khan-Zaman devait tendre, en vertu même de son caractère, à conquérir à la pointe de l'épée la position et l'influence qu'un caprice du sort lui avait refusées; tandis que, comme grand-vizir, il n'aurait pas eu la moindre velléité de songer à une révolte, pourvu qu'il eût pu maintenir Akbar en minorité perpétuelle. Mais, en revanche, si le Khan-Zaman était devenu grand-vizir, le monde n'aurait plus entendu parler d' Akbar; car son lieutenant circonspect l'aurait si bien gardé sous tutelle qu'il serait promptement tombé dans l'oubli; ou bien, s'il n'avait pas trouvé en lui un élève suffisamment docile, il aurait sans scrupule élevé à sa place un autre Timouride sur le trône de l'Inde.

Telles furent les considérations qui, finalement, décidèrent Akbar à procéder sans ménagement, contre les anciens serviteurs et partisans de sa famille. Il résolut sans retard de réprimer toute révolte; et une insurrection générale n'était pas pour l'effrayer. Il s'avançait bravement à la tête de ses troupes et terrassait les rebelles. Il eut alors le courage de rétablir, sans

---

1) Comp. Ferichta, dans Briggs — tome II p. 229. — Nizamuddin, dans Elliot, tome V p. 322. Note 3.

peur et sans délai, l'ordre dans son empire, par ce qu'il avait conscience de posséder la force nécessaire; en effet, cette parole de Montesquieu est profondément vraie: „que le courage est le sentiment de ses propres forces."

CINQUIÈME CHAPITRE.

PARTICULARITÉS DU DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL D'AKBAR ET DE SES ANCÊTRES.

Akbar fut, comme tout le monde, fils de son siècle et ne put, pas plus que qui que ce soit, se dérober aux influences du milieu où il naquit; mais il était du petit nombre de ceux qui savent, avec le temps, s'élever au dessus du niveau de ses contemporains et auxquels il est donné, par conséquent, de marquer leur siècle du sceau de leur personnalité. Il s'écoula d'ailleurs un certain nombre d'années, avant que le jeune souverain s'élevât à ce degré de puissance politique et de supériorité intellectuelle.

Né, pendant la fuite de son père détroné et sans patrie, dans les collines de sable du désert d'Amarkot; puis, à peine âgé d'un an et demi, séparé de ses parents fugitifs et tombé sous le joug de ses oncles ennemis, il fut dès sa tendre enfance le jouet des passions qui s'agitaient autour de lui. Si l'on se rappelle le tumulte guerrier, et les scènes de révolte sauvages, qui se déroulèrent pendant les huit premières années de sa vie, entr'autres lors qu'il fut exposé à mainte reprise au feu des batteries de son propre père, on verra que son enfance fut remplie des plus rudes épreuves et dangers, qui soient échus jamais en par-

tage à un homme. Il n'avait donc pas été privilégié et gâté, comme il arrive à tant de fils de prince, nés dans la pourpre. On ne l'avait pas élevé dans l'intérieur du gynécée, comme une délicate plante de serre, qu'on veut préserver de tout courant d'air et de tout contact avec le monde. Aussi cet enfant, d'abord débile, au lieu de se flétrir et de languir prématurement, se développa t-il bientôt et devint un robuste et vigoureux garçon; plein d'entrain et d'énergie. Quand même on n'apprendrait rien d'autre à l'école des douleurs et des privations, ces épreuves ont toujours cela de bon qu'elles trempent et purifient, plutôt qu'elles ne gâtent, celui qui a bonne envie de vivre et de la force de résistance en lui-même.

Autant les renseignements des chroniqueurs sur les faits politiques et militaires de cette époque sont étendus et détaillés, autant sont rares et isolés les détails sur l'éducation d'Akbar. Aboul-Fazl seul rapporte qu'Akbar reçut sa première instruction, après sa circoncision [1]) qui eut lieu dans sa cinquième année. „Le prince ayant atteint l'âge de 4 ans 4 mois et 4 jours (ce qui „arriva le 7 Chawal 953—1546) on le mena, dit-il [2]) suivant „la coutume à l'école et on lui donna le molla Azamouddin „pour précepteur. L'empereur Humayoun qui était versé dans „l'astrologie, avait fixé le moment favorable pour le début de „son éducation. Lorsque l'heure de la leçon fut arrivée, le prince „s'était caché par espièglerie; et il fut impossible de le trouver; „cette circonstance fut interprètée par les sages dans ce sens, „qu'il devait recevoir sa connaissance du monde, par une in„spiration surnaturelle, et que la sagesse de sa politique serait „moins le résultat des vues acquises à l'école, que de sa capa-

1) Comp. page 61. Nizamuddin-Ahmed, dans Elliot. tome V. page 223.
2) Comp. Chalmers. Ouvr. cité, tome I, p. 185—186.

„cité native. Mais, pour abréger ce récit, Akbar n'ayant rien „appris de son premier maître, on lui donna pour précepteur „Maoulana Bayazid; car il n'était pas encore devenu évident „qu'il ne devait recevoir en lui aucune instruction terrestre."

On lit plus loin que Munim-Khan reçut la mission de préparer le jeune prince à ses fonctions de souverain; par exemple, de lui apprendre la tenue d'un roi, l'usage des armes, l'équitation, le maniement de l'arc et de la lance, du sabre et du fusil à mèche. Quant à l'instruction, au sens propre du mot, elle n'a guère pu lui être donnée régulièrement pendant sa jeunesse, au milieu de circonstances extérieures si défavorables; malgré cela, on ne négligea nullement sa culture intellectuelle. Baïram-Khan, alors *atalik* et régent de l'empire s'en occupait déjà. Il ne se contenta pas d'instruire son élève dans l'art politique, l'exercice de la puissance souveraine, toutes les connaissances requises pour la haute fonction qu'il aurait à remplir; mais, il s'attacha à enseigner d'autres choses à son pupille. En effet, outre son talent de guerrier et d'homme d'état, Baïram-Khan avait aussi l'esprit ouvert à la science et à la civilisation. Né dans le Badakjan, il s'était rendu, après la mort de son père Saïf-Ali-Beg à Balkh [1]), l'antique foyer de la science persane, avait acquis de connaissances étendues, s'était rallié aux tendances plus libérales des chiites et même avait fait preuve de dons poétiques en composant plusieurs poèmes [2]). Comme feu son maitre, l'empereur Humayoun, il aimait à s'entourer de gens instruits et savants, dans le commerce desquels il trouvait distraction et délassement

---

1) v. d'Herbelot. Bibliothèque Orientale. 1777, tome 1, p. 356—57. Colonel Henry Yule: the Book of Sir Marco Paulo. London 1871, tome 1, p. 142 et suiv. M. G. Pauthier. Le livre de Marco Paulo. Paris, 1865 p. 108 et suiv.

2) v. Blochmann, Ouvr. cité. p. 315 et suiv. Elliot, tome V, p. 215. Notes.

aux rares heures de loisir que lui laissait sa vie agitée et fertile en actions.

La cour des Tjaghataï à Dehli était alors le rendez-vous de tous les hommes de talent ou éminents par la pensée, des états voisins; ils venaient y chercher un asile pour le libre développement et la protection de la science, paralysée dans leur pays par des troubles et des désordres violents [1]). C'est parmi eux que le prudent Baïram choisit les maitres du jeune souverain. On confia surtout la direction de l'éducation d'Akbar à Mir-Abdullatif (de Kazwin). Le père de ce savant distingué ayant été compromis auprès de son protecteur le Chah de Perse Tahmasp, fils et successeur d'Ismaïl; Abdullatif avait du s'enfuir de sa patrie pour échapper à une captivité imminente et, sur l'invitation de l'empereur Humayoun était venu dans l'Inde, où il avait trouvé un accueil distingué.

Mir Abdullatif fut nommé précepteur d'Akbar, la seconde année de son règne [2]). Bien que l'impérial élève ne sût ni lire, ni écrire [3]), il trouva bientôt du plaisir à étudier avec son savant maître des „ghazèles" mystiques et les odes d'Hafiz.

---

1) L'avènement de la dynastie des Çawafi en Perse, amena de sanglantes révolutions et des guerres violentes. En effet, le Chah Ismaïl, s'étant montré par raison politique, un chiite zélé, (James B. Frazer. An historical and descriptive account of Persia. Edimburg 1874. p. 238 8°) fut entrainé par là, non seulement à de tristes persécutions à l'intérieur de son royaume, mais encore à une guerre interminable avec Selim I, Sultan des Turcs (Malcolm, vol. I, p. 327). En outre ce roi de Perse eut à soutenir de rudes combats contre les Uzbeks de la Transoxiane (Frazer, p. 338—Macolm, vol. I, p. 326), dont le grand prince Chaïbani lui disputa longtemps le Khoraçan. De la sorte, le règne du Chah Ismail fut rempli de troubles nombreux, d'effroyables massacres et de guerres sanglantes.

2) v. Blochmann. Ouvr. cité, p. 447. Elliot, t. V. p. 259.

3) Selon toute apparence, le grand souverain n'a jamais acquis ces aptitudes. Du moins, son fils le futur empereur Djahanguir l'appelle expressément dans ses Mémoires (Elliot, VI, 290) un *Oummi*, c.-à-d. un illettré qui ne sait ni lire, ni écrire; mais, en même temps, il déclare qu'Akbar avait acquis des

Les premières impressions sont en général les plus durables; et, quand même on n'aurait pas sur ce point le témoignage répété d'Aboul-Fazl, ou ne saurait douter que l'empereur, qui fut plus tard si éclairé et si tolérant, ne fût redevable de ces qualités aux premières leçons de ce noble esprit qui avait pour devise „Paix avec tous." Les vues religieuses de Mir-Abdullatif étaient si modérées et si impartiales, qu'il passait pour un chiite auprès de ses coreligionnaires sonnites; tandisque les chiites le tenaient pour un sonnite [1]). La vérité doit être, ici encore, dans un juste-milieu; et Mir-Abdullatif fut, sans doute, un de ces nobles et libres esprits qui ont le courage de rester indépendants au dessus des partis et qui n'obéissent qu'aux inspirations de leur propre conscience et au jugement d'une raison invulnérable aux coups de la passion.

Ces enseignements élevés tombèrent dans un terrain fertile; en effet Akbar n'était pas seulement doué par la nature des plus précieuses qualités; mais tout, autour de lui, contribuait à stimuler son zèle pour la science. Commandant à un assemblage bigarré de peuples, dont chacun avait sa façon de parler, sa religion, sa langue et sa littérature propre, il fut obligé, pour pouvoir réellement gouverner cette masse hétérogène, de se familiariser avec toutes leurs particularités [2]). Mais, en outre,

---

connaissances étendues, par son commerce continuel avec des hommes savants et spirituels, et qu'il possédait un tel sentiment des finesses de la poésie et de la prose, qu'il n'avait pas son pareil sous ce rapport. Badaoni rapporte, il est vrai, (Elliot, V, 537) que l'empereur convoqua plusieurs savants hindous pour leur donner mandat de composer une explication du Mahabarata; et passa plusieurs nuits à expliquer le sens de ce poëme à Nakib-Khan, fils de Mir-Abdullatif, afin de lui permettre d'en traduire les principaux extraits en langue persane; mais il ne s'ensuit pas qu'Akbar ait été capable de lire ou d'écrire.

1) v. Blochmann, Ouvr. cité p. 448. Note 2.

2) v. James Tod: Annals and Antiquities of Rajasthan. London 1829. p. 322 in 4°.

il avait devant lui l'exemple glorieux et le brillant modèle de ses ancêtres.

Bien que les Timourides ne soient connus de la plupart des hommes que comme des guerriers et des despotes puissants, ils n'en ont pas moins rendu service à la cause du progrès et du bonheur de l'humanité. Peu d'autres maisons souveraines possèdent autant d'hommes éminents, soit par leur propre caractère, soit par la part qu'ils ont prise à l'avancement des sciences. Le chef de la dynastie, l'émir Timour, qui n'est guère connu en Occident que sous le nom du féroce Tamerlan, a laissé à ses descendants d'autres héritages, que ceux de la gloire militaire et des sanglants exploits; et déjà Gibbon a cru devoir réhabiliter, à ce point de vue, le caractère si méconnu du puissant conquérant [1]).

Timour a beaucoup contribué, à sa manière, à relever le niveau intellectuel de la population, répandue dans les vastes territoires qu'il gouvernait. C'est à lui surtout que Samarkande et Boukhara doivent leur importance ultérieure, en tant que foyers renommés de la civilisation musulmanes. En effet, pour rehausser l'éclat et la gloire de sa cour, il s'efforça de rassembler dans ces deux villes tout ce que l'Orient possédait alors d'artistes et de savants. Il adjoignit aux superbes mosquées, qu'il y fit bâtir, des colléges richement dotés et créa pour l'avancement de la science plusieurs des bibliothèques et des fondations pieuses qui subsistent encore. Son plus grand plaisir était de s'entretenir avec des hommes d'une intelligence supérieure [2]).

---

1) Edward Gibbon. The History of the decline and fall of the Roman Empire. London 1821. Vol. VIII cap. LXV. Comp. les notes frappantes de Clément R. Markham; dans sa traduction de „Narrative of the Embassy of Ruy Gonzalez de Clavijo to the court of Timour at Samarkande." A. D. 1403—1406. London, 1859. p. LI et suiv.

2) v. Gibbon, Ouvr. cité.

On peut juger combien il appréciait les poètes et les savants, par la grandeur d'âme qu'il montra vis-à-vis de Hafiz et d'Ibn-Kaldoun. Arrivé à Chiraz, dans le cours de ses campagnes, il eut à cœur, au milieu des évènements politiques et militaires, d'inviter le grand poëte persan à une audience et le congédia [1]), malgré son franc-parler, avec beaucoup de marques d'honneur et de riches cadeaux. Il traita de même, lors du siége de Damas, le grand historien Ibn-Kaldoun. Ce dernier, s'étant joint à une ambassade qui allait supplier Timour, fut reçu par lui, avec des honneurs extraordinaires. Il eut avec le grand prince un entretien assez long, au cours duquel il l'emerveilla par sa connaissance de l'histoire mongole. Timour grâcia plusieurs prisonniers de distinction, sur l'intercession d'Ibn-Kaldoun [2]), lui accorda à lui-même une escorte gratuite jusqu'en Egypte et chercha finalement à l'engager à son service. Il est probable que Timour, dans cette circonstance, n'eut pas seulement pour but, de favoriser l'épanouissement de la science arabe, mais encore de gagner, dans la personne du „Montesquieu de l'Orient" [3]) un historien digne de ses hauts faits et de son ambition [4]).

---

1) A cette occasion, Timour fit allusion à un vers de Hafiz, dans lequel il s'était permis de dire qu'il donnerait Samarkande et Boukhara pour une tache noire sur la joue de sa bien-aimée; il lui rappela les flots de sang qu'il avait versés pour rehausser l'éclat de ces deux capitales. Le poète imperturbable répliqua: „Quant à moi, ces actions glorieuses m'ont réduit au rôle de mendiant." v. Sir Gore Ouseley, Biographical Notices of Persian. Notes. — London, 1846.

2) v. Histoire des Berbères, par Ibn-Khaldoun; traduite de l'arabe par le baron de Slane. Alger, 1852. tome I p. LVI in 8°.

3) v. Hammer: Ueber die Laenderverwaltung, unter dem Khalifate. Berlin, 1835. p. 56. Du même, Geschichte Wassaf's-Vienne, 1856. tome I p. 2.

4) Ce qui prouve combien Timour tenait à s'assurer une renommée durable; c'est qu'il faisait consigner les faits quotidiens de sa vie, par les savants de sa cour, et révisait lui-même avec soin ces annales (Elliot, III, 390).

Timour n'était rien moins qu'un rêveur mystique, toute sa nature était beaucoup trop froide et calculatrice pour cela. Lorsque, par exemple, dans sa „guerre sainte" contre l'Hindoustan [1]), il mit en avant le motif de la propagation de l'Islam, ce n'était là qu'un prétexte. Au fond, pourvu qu'elles reconnussent en lui le seul et unique souverain, peu lui importait de savoir quelle religion professaient les nombreuses races, qui peuplaient son vaste empire [2]).

Au XIIIème siècle, tout le monde alors connu fut saisi d'épouvante par l'irruption subite des hordes nombreuses de Mongols et de Tartares, venus des steppes de la Haute-Asie; et beaucoup de pays furent couverts de ruines par l'incendie ou changés en déserts arides par ces sauvages enfants de la steppe. Or, dans ces violents bouleversements, il ne s'agissait pas de la diffusion d'une croyance quelconque, mais seulement de meurtre et de pillage. D'ailleurs, on n'a pas encore tranché la question de savoir à quelle religion appartenaient les hordes de Tjengiz-Khan et l'on peut se demander si elles étaient chamanistes ou grossièrement fétichistes. Une chose est toutefois certaine; c'est que, à la mort de Tjengiz-Khan, lorsque son empire fut démembré d'abord en quatre, puis en un plus

---

1) v. Elliot, III, 400 et suiv. De Guignes: Histoire générale des Huns, t. IV liv. XX p. 57. 5 vol. in 4°. Paris 1758.

2) Le passage suivant de ses Mémoires montre parfaitement le point de vue de Timour, en matière de religion. „Je laissai à l'Islam libre cours dans „tout mon empire, et soutins la religion. De la sorte, je consolidai mon gou„vernement; car l'expérience enseigne que l'Eglise et l'Etat doivent être unis; „et que tout pouvoir qui n'est pas maintenu par un lien religieux, perd bien„tôt son autorité et n'est plus obéi. En effet, tout particulier émet la prétention de se mêler des affaires publiques à tort ou à raison." Comp. the Mulfuzat Timury or Autobiographical Memoirs of the Moghul Emperor Timur, translated by major Ch. Stewart. 1830 p. 5 Note 10. — Joseph White: Institutes of Timour. Oxford, 1783. p. L, LI. et 175.

grand nombre d'états, leur première soif de meurtre et de pillage étant apaisée, il s'opéra une transformation chez ces mêmes féroces barbares, qui avaient jeté l'effroi dans l'âme de l'humanité occidentale. Dans un laps de temps relativement court, tout en conservant la suprématie, ils se plièrent, suivant les circonstances, au génie et aux mœurs de leurs voisins et de leurs sujets plus civilisés. [1]) Après avoir conquis la Chine, Koubilaï-Khan devint un parfait chinois et un bouddhiste consciencieux; tandisque les Ilkhans [2]), les Tjaghataïs, ainsi que

---

1) v. R. Dozy: Essai sur l'histoire de l'Islamisme; traduction Victor Chauvin. Leyde, Paris, 1879 p. 397. Kœppen: Die lamaïsche Hierarchie und Kirche. Berlin, 1854 p. 85.

2) Le plus illustre des Ilkhans fut Ghazan, dont la domination (1295—1304) forme l'apogée de cette période de l'histoire persane. Ce prince était foncièrement instruit; outre le mongol sa langue maternelle il comprenait le persan, l'arabe, le tibétain, le chinois, et même un peu de latin; et de plus il était versé en mathématiques et sciences naturelles. (v. Hammer Purgstall: Geschichte der Ilkhane, d. i. der Mongolen in Persien. Darmstadt, 1843). C'est lui qui acheva la construction de l'Observatoire, fondé en 1259, à Meragha, par Hulagou-Khan, le premier des rois mongols de la Perse (v. Hammer Purgstall: Wassaf's Geschichte. Vienne, 1856). Lors d'une visite qu'il y fit en 1300, Ghazan fit preuve de sa sagacité pénétrante, en résolvant plusieurs problêmes dont les astronomes attitrés n'avaient pu trouver la solution. Sous ses auspices, l'art et la science refleurirent magnifiquement. Son goût pour les recherches sur l'histoire des Mongols donna une vive impulsion aux historiens de ce temps. C'est à sa cour que vécurent les maîtres de l'Ecole historique orientale; Wassaf et Rejiheddin, le célèbre grand-vizir de Ghazan; et là parurent les ouvrages conçus et exécutés par eux d'une manière grandiose et qui ont servi depuis de modèle à l'Orient. Les descriptions riches et fortement colorées de Wassaf lui ont valu le surnom de „Bossuet persan" et quant au nom de Rejiheddin, il sera, de tout temps, entouré d'une glorieuse auréole. La preuve que ses contemporains savaient déjà apprécier sa haute valeur, c'est que, de son vivant, un exemplaire de luxe de ses ouvrages, en dix volumes (pesant chacun 200 livres, en tout 3000 feuilles et valant environ 600.000 ducats) fut déposé dans la nouvelle mosquée de Sultania.

Même, dans d'autres domaines, il faut, pour bien comprendre l'enchaînement des faits, reconnaître les dons et la sagacité de Ghazan. Ainsi sa conversion à Islam (en 1295) témoigne d'un sens politique réel; car, il gagna, par cet acte, l'affection sincère de ses sujets persans. Voulant améliorer la situation de son

les Uzbeks embrassèrent l'Islamisme, qui était la religion de leurs voisins.

Par un effet inévitable de ce changement, la grande majorité des soldats conquérants, bien que toujours portés à la vie nomade et vagabonde, adoucit peu à peu ses mœurs, accepta les coutumes de ses sujets et se mélangea avec eux, en sorte que l'expression de „Mongol" cessa de renfermer l'idée de race. Ils reçurent des Turcs, par leur croisement avec eux, le sens chevaleresque et un peu plus de loyauté, en même temps que leur penchant originaire à la ruse se modéra; d'autre part l'esprit de propagande, inné aux Turçs, s'affaiblit par leur commerce avec les Mongols, qui étaient, comparativement, indifférents en matière de religion.

On ne pouvait guère s'attendre à voir les destructeurs du Khalifat, après leur conversion à une religion si compromise par eux, s'enthousiasmer pour la cause des vaincus. Aussi ne dédaignèrent-ils pas de conclure à l'occasion des alliances avec

---

royaume, il noua des relations commerciales avec des pays étrangers, entreprit des constructions grandioses, qui procurèrent de quoi vivre à beaucoup de ses sujets et à lui-même une renommée durable. La plus connue est le „Chenb-Ghazan, son mausolée près de Tebriz, un monument colossal qui, outre le tombeau proprement dit, comprend une série d'édifices, destinés à des usages philantropiques, récréations populaires etc. Ghazan se croyait appelé à améliorer, sous tous les rapports, le bien-être de ses sujets. Bien que cela paraisse un détail insignifiant, la substitution qu'il fit faire, en 1297, du turban turc à la casquette de cuir mongole, marque un pas important sur le chemin de la civilisation. Il poursuivit avec un zèle infatigable une transformation radicale de son Etat, qu'il étendit jusqu'aux moindres détails de l'administration. Rien n'échappait à la clairvoyance du Khan. Il rédigea les instructions pour les fauconniers et les palefreniers; rendit des ordonnances spéciales pour le sceau d'Etat et les archives; et de même, réforma radicalement et avec beaucoup d'habileté l'organisation militaire et judiciaire, le service des postes, les monnaies, poids et mesures, les relations commerciales et l'agriculture. C'est à lui que remonte l'Ere dite de Ghazan, qui commence le 14 Mars 1302 (13 Radjab, 701 de l'Hégie).

les papes et les princes chrétiens [1]); contre leurs coreligionnaires actuels, les sultans d'Egypte et les princes Abassides, dispersés ça et là en Asie.

Tout ce qui importait aux successeurs immédiats de Timour, c'était de s'assurer la souveraineté temporelle de leur grand précurseur. Mais les dissensions n'ayant pas cessé parmi ses successeurs, son puissant empire se démembra, presqu'aussi promptement qu'il s'était formé; et il ne put désormais être question de la continuation de la dynastie des Timourides, au sens propre du mot, que dans les pays riverains de l'Oxus à Samarkande, Boukhara, Khowarezm, Khoraçan et Hérat.

Le quatrième fils de Timour, Charoukh-Mirza avait été, du vivant de son père, nommé gouverneur du Khoraçan. Il montra de bonne heure, à côté de talents militaires innés, les plus rares vertus; en effet, à un brillant courage, il joignait la philanthropie et la loyauté la plus grande. Après que son père fut mort et que son neveu Khalil, le fils de son frère aîné Djelalouddin Miran Chah eût été détrôné, outre le Khoraçan, siége de son gouvernement, toute la Transoxiane et le Khowarezm lui échurent en partage; de sorte qu'il eut à gouverner un

---

1) v. Weil: Geschichte der islamitischen Völker. — Stuttgart, 1866. p. 387. Abel Rémusat: Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens avec les empereurs mongols. Paris, 1822. — Les Mongols n'éprouvèrent même pas de scrupules à contracter des mariages avec des familles princières d'Europe. Par exemple Noga, le célèbre chef des hordes d'Astrakhan (qui est surtout connu par sa révolte contre Mengo Timour, le troisème Khan du Kiptjak) épousa Marie, fille naturelle de Michel Paléologue. (Gibbou, Ouv. cité. VIII p. 97). De même, on sait que Touktan, l'épouse de l'Ilkhan-Argoun de Perse, le père de l'illustre Ghazan, était chrétienne (Comp. Hammer-Purgstall, Geschichte der goldnen Horde in Kiptjak, d. i. der Mongolen in Russland. — Pesth, 1840). — Enfin, l'empereur Andronicus, pour se mettre à l'abri des „razzias" des Turcomans, donna sa sœur Marie en mariage à l'Ilkhan-Khodabende, qui est d'ordinaire appelé „*Oldchaïtou*" c.-à-d. l'Heureux. (v. Hammer-Purgstall. Geschichte der Ilkhane, II, 216).

territoire, presqu'équivalent en étendue à l'empire de son père [1]).

Eh bien, il n'eut pas seulement à cœur d'exercer le pouvoir et d'accroître sa propre renommée; mais il tâcha de toutes ses forces de favoriser le bien-être, la culture morale et le bonheur de ses sujets. Aussi habile politique qu'heureux général, Charoukh-Mirza sut vivre en paix avec ses voisins et envoya des légations amicales dans différentes directions, pour entretenir des relations commerciales et pacifiques, même avec les pays plus éloignés. Ses messagers de paix parcoururent l'Inde, la Chine [2]), la Tartarie et même quelques pays d'Occident, recueillant partout pour lui des informations, recrutant des savants et répandant au loin la gloire du bienfaisant Charoukh. Sans doute à l'âge de dix-sept ans, il avait, au nom de son père, décapité de sa propre main, dans le combat [3]), un dangereux rebelle, le persan Mançour; mais, plustard, lorsqu'il posséda la souveraineté d'Hérat, Samarkande et Boukhara, il ne tira l'épée qu'en cas de nécessité impérieuse [4]). Ainsi, lorsqu'il confia à son fils Ulough-Beg l'administration du Turkestan, il lui dit: „Sache, mon fils, que le Tout-puissant ne nous a pas donné „le pouvoir pour notre service personnel; c'est, en montrant de „la compassion pour tous les malheureux, que nous devons lui „témoigner notre reconnaissance. En effet, Dieu a dit à David: „*Je t'ai établi mon lieutenant sur la terre, afin que tu rendes justice „aux hommes.* Veille donc à ce que les juges observent les lois, „et maintiens-les dans leurs fonctions et dignités. Accorde aux „paysans ta protection particulière; défends-les contre l'oppres-

---

1) Comp. Memoirs of Baber, translated by Leyden and Erskine p. LIII de Guignes: Histoire générale des Huns; tome IV p. 81—82.

2) Price: Chronological Retrospect of the principal events of Mahommedan History London, 1821 — tome III p. 522—537.

3) De Guignes: Ouvr. cité p. 33. Price: III, 145.

4) Price, Vol. III p. 498.

„sion et la cupidité des grands, qui imposent à ces malheureux „les redevances et toutes les charges de l'Etat." [1])

Ulough-Beg ne se montra pas indigne du noble exemple et des sages conseils de son père. Quand même il ne fut pas heureux général, il n'en fut pas moins un vaillant guerrier [2]). Il appliqua tous ses efforts à améliorer le bien-être de ses sujets. Il rendit d'éminents services en encourageant les sciences. C'est lui qui construisit le grand observatoire de Samarkande [3]) et qui composa ces fameuses tables astronomiques, d'après lesquelles les Orientaux règlent encore aujourd'hui leur calendrier [4]).

Baber, le grand'père d'Akbar, était aussi éminent par sa capacité et ses connaissances, que célèbre par ses exploits. S'étant occupé dès sa première jeunesse de poésie et de science, il avait acquis une culture étendue. Ses „Mémoires", qu'il avait rédigés lui-même et que nous avons déjà souvent cités, sont un chef d'œuvre; et sous aucun rapport ne sont inférieurs aux ouvrages du même genre, publiés dans d'autres langues, même en Europe [5]). Il n'y a qu'à lire quelques pages du livre, pour reconnaître l'esprit chevaleresque et les sentiments généreux de ce „Bayard de l'Orient". Si Baber était aussi connu en Europe que Saladin, dont le nom est sur toutes les lèvres; on n'hésite-

---

1) v. Biographie Universelle ancienne, tome VII. Paris, 1817. p. 621. d'Herbelot: Bibliothèque Orientale, tome III p. 231.

2) De Guignes: Ouvr. cité p. 84. Price, III, 570.

3) L'Observatoire, qui avait trois étages, se trouvait au pied, du mont Kolik et était pourvu avec abondance d'instruments astronomiques. v. Mémoires de Baber, traduits par Pavet de Courteille Paris, 1871 p. 100—101.

4) Le rayon du quart de cercle dont il se servait pour ses calculs était, paraît-il, égal à la hauteur de la mosquée de Ste Sophie à Constantinople.

5) Une lettre adressée à son fils Humayoun, qui est déjà en elle-même un modèle de style épistolaire, montre avec quelle finesse il s'entendait à juger les moindres détails de l'orthographe, V. Erskine, Memoirs of Baber, p. 392.

rait pas à le placer tout-à-fait sur le même pied que ce héros tant vanté.

Son vaillant cousin et compagnon d'armes de longue date, Mirza-Haïder-Doghlat, qui l'accompagna lui et son fils Humayoun avec une fidélité inébranlable, a dépeint Baber sous les traits suivants, dans son remarquable livre d'histoire intitulé: „*Tarichi Rechidi*": Ç'était un prince doué des avantages „les plus divers, et distingué par d'excellentes qualités, au „premier rang desquelles étaient la douceur et la libéralité. „Seul, parmi les poëtes turcs, Mir-Ali-Chir l'a surpassé; il „composa un „*divan*" turc, c.-a.-d. une collection d'odes d'une „fraîcheur et d'une beauté extraordinaires, écrivit un manuel „pratique de droit et de religion, qui obtint l'approbation „unanime, et un ouvrage sur la prosodie turque, très-supérieur „à tous ceux écrits précédemment sur le même sujet. Il chanta „en vers la „*Resaleh-e-Walidieh*". Ses „Mémoires" écrits dans „la langue turque se distinguent par une rédaction facile, l'ab„sence d'affectation; et la pureté du style. Il s'était aussi exercé „à la musique et aux autres arts. Aucun de ses ancêtres ne „l'égalait en talents, connaissances, exploits hardis et héroï„ques; et il est douteux qu'il soit jamais surpassé par un de ses „descendants." [1])

Son fils Humayoun hérita de la prédilection pour les hautes études et pour la science, qui avaient distingué son illustre père. Suivant les traditions de sa maison, même au milieu de toutes ses tribulations, il aimait à s'entourer de savants, de poëtes et d'écrivains. Au jugement du Nizamouddin Ahmed, Humayoun était de première force en astrologie et mathématiques; et possédait aussi des connaissances étendues en géogra-

---

1) v. Erskine: A history of India. London, 1854. Vol. I p. 521.

phie [1]). Il s'était formé une bibliothèque considérable et, même dans sa fuite, il emmena son bibliothécaire et emporta du moins quelques uns de ses livres favoris.

Lorsqu'Humayoun fut rentré dans l'Inde et remonté sur le trône de Dehli, il se fit arranger une bibliothèque, dans un palais de marbre, élevé par Cher-Chah et consacra à l'étude des sciences ses heures de loisir, jusqu'à ce que le mort le surprît dans cette résidence favorite.

A l'exemple de Timour-le-grand, la coutume s'établit, parmi ses descendants, que chaque membre de la famille régnante se livrât plus ou moins à des travaux de composition littéraire. Timour avait rédigé lui-même ses „Constitutions" et fait consigner, sons sa haute direction, ses faits de guerre et ses décrets de gouvernement. Baber, comme on l'a mentionné ci-dessus, composa des poëmes en plusieurs langues et écrivit ses „Mémoires." Humayoun fut aussi un habile versificateur [2]) et entretint, dit-on, une correspondance animée avec des hommes de science; mais sa vie fut sujette à trop de vicissitudes et son caractère trop enclin à l'indolence, pour être en état d'écrire lui-même ses „Mémoires"; aussi laissa-t-il cette tâche à son échanson Djaouhar [3]).

Avec de tels modèles sous les yeux, il n'est pas étonnant qu'Akbar ait senti dès sa jeunesse le goût du savoir et ait considéré comme un legs de ses ancêtres, le devoir non seulement de faire avancer la science, mais encore de se l'assimiler autant que possible.

---

1) v. Elliot. V, 240. — Price, v. III, p. 948 suiv. — Erskine: History of India, t. II p. 530. — Briggs, Ouvr. cité t. II p. 178.

2) Aboul-Fazl rapporte que l'on conservait dans la Bibliothèque d'Akbar un divan complet d'Humayoun. v. Erskine, Ouvr. cité p. 531.

3) v. Erskine, p. 280.

Il nous faut, en terminant, caractériser d'un mot le développement religieux d'Akbar. Son père Humayoun était, d'après les témoignages compétents, sonnite sincère; tandis que sa mère, Hamida-Banou-Begum, était la fille d'un noble et savant homme d'origine persane, qui, selon toute vraisemblance, appartenait à la secte chiite. Les deux tendances avaient des représentants parmi ses précepteurs et il y en avait même quelquesuns d'ent'eux, qui se plaçaient à un point de vue supérieur à toutes deux.

Le jeune prince fut sans doute élevé d'abord, comme son père et ses ancêtres, suivant le rite hanafite des sonnites. Mais cela ne l'empêcha pas, dès le début, de se conformer à l'usage chiite [1]), en entreprenant des pélerinages aux divers reliquaires et tombeaux de saints musulmans; il fit entr'autres, des visites fréquentes à Pir-Selim-Mohammed-Tjijti, sur la hauteur de Sikri près d'Agra; et au tombeau de Khovadja Muinouddin-Tjijti [2]). Ces pélerinages se répétèrent regulièrement chaque année et, en outre, Akbar les accomplit avant et après chaque occasion importante et solennelle [3]). Ce fait, confirmé par les rapports des missionnaires chrétiens, nous prouve, contrairement aux allégations ultérieures de Badaoni, qu'Akbar n'a jamais été indifférent en matière de religion.

La nature tolérante et libérale d'Akbar devait, à mesure qui'il parvint à des convictions réfléchies et indépendantes, répugner aux formes rigides de la Sonna islamite. Ce penchant intime fut encore favorisé par les circonstances extérieures; car le XVIème siècle fut en Orient et notamment dans l'Inde, aussi

---

1) v. Frazer: An historical and descriptive Account of Persia, p. 321.

2) v. Elliot, tome V p. 273 et 328.

3) v. L'excellent livre de Maximilien Müllbäuer, „Geschichte der Katholischen Missionen in Ostindien, Fribourg u. Brisgau". 1852, in 8°. p. 133 suiv.

bien qu'en Europe, un âge de fermentation générale des esprits. La vie spirituelle se révélait alors sous les formes les plus variées, à l'Est comme à l'Ouest. C'était une de ces époques où l'humanité tout entière se relève des oppressions et des réactions d'un moyen-âge rude et sauvage, pour prendre un nouvel essor. Alors, le réveil des intelligences se manifeste partout, chez les individus, comme dans les masses, par l'élan vers l'affranchissement de la servitude et par l'aspiration à quelque chose de meilleur et de plus élevé, quelle que soit d'ailleurs la catégorie de cet idéal.

Au milieu d'un grand nombre d'éléments divers et en partie contradictoires, Akbar, avec son penchant inné à une curiosité et à une activité infatigables, pouvait, moins qu'un autre, résister à ces impulsions. Il était sans doute souverain absolu, et son pouvoir impérial ne pouvait se maintenir qu'à la condition que sa volonté aurait seule force de loi; et, néanmoins il inclinait, autant par humanité que par politique, à faire sentir sa puissance moins par l'exercice rigoureux de l'autorité que par une sage modération.

Après avoir foulé aux pieds sans pitié toutes les résistances, ses ancêtres mongols avaient été amenés peu à peu, par la force des circonstances, à s'accommoder aux mœurs, usages et croyances des peuples qu'ils avaient subjugués. Ce fait dut inspirer au jeune souverain, quand même il n'en eut pas dès l'origine claire conscience, une politique, qui consistait non pas à exterminer ses adversaires, mais à les rallier à sa personne et à sa famille, par des actes de tolérance et de conciliation.

Il ne pouvait être question d'extermination des Hindous par les Mahométans, même dans les pays soumis à leur domination, parceque les conquérants étaient et restèrent toujours en minorité. D'ailleurs, les prédécesseurs d'Akbar sur le trône de Dehli

avaient déjà entrevu la nécessité d'avoir égard à la foi et aux mœurs des peuples vaincus. Toutes les fois, il est vrai, qu'-Akbar avait rencontré une résistance effective, il l'avait terrassée sans ménagements. La prise d'assaut de Mirtha avait fait couler des flots de sang, et même la ville de Bénarès, si sacrée aux yeux des Hindous, avait ressenti les effets de sa colère; parcequ'elle lui avait fermé ses portes pendant l'insurrection de Djonpour. Mais de même qu'après la chûte de Mirtha, il cessa de nourrir aucun ressentiment contre les vaillants Radjepoutes, ainsi il ne négligea aucune occasion, après le châtiment de la rebelle Bénarès, de s'entretenir avec les brahmanes de cette ville; prouvant par là que tout en restant souverain, il savait aussi être homme.

Pour apprécier à sa juste valeur Akbar, il faut se pénétrer de l'esprit de l'Orient, dont le vrai caractère n'est compris que d'un très petit nombre. L'Oriental, au lieu de vouloir tout mener et diriger avec sa raison, se laisse davantage aller aux impulsions du sentiment et s'en remet, avec un calme absolu, à la volonté de la destinée; sans se mettre l'esprit à la torture pour l'expliquer. C'est dans cet acquiescement qu'il puise la force de supporter les plus brusques revirements de la fortune; à la différence de l'Européen qui, avec ses aspirations incessantes à un but idéal, est condamné à osciller perpétuellement entre une sentimentalité affectée et un hypocrite cynisme. Par exception seulement, l'Oriental tombe dans cette sourde mélancolie, dans ce fatalisme, qui lui a été tant de fois reproché de notre part.

Bien qu'il y ait une différence essentielle, entre la vie intime du Musulman et celle de l'Hindou — le premier obéissant davantage à ses passions, tandisque le dernier mène une vie toute de sentiment, dépourvue de passions — tous deux sont pourtant

hommes. Chacun à sa manière, ils aspirent tous deux à des buts inaccessibles, et quoique ils cherchent à les atteindre par des chemins différents, ces buts, au fond, reviennent au même. Et pourtant, le contraste. qui subsistait depuis un demi-millier d'années entre l'Hindou et le Mussulman, sous tous les rapports, dans la vie extérieure et intime, était si accusé, que ce n'était pas une tâche facile de concilier des éléments aussi discordants. Depuis cinq cents ans, les Musulmans avaient envahi, pillé et conquis l'Inde. Actuellement, au XVIème siècle, les maîtres musulmans du pays vivaient il est vrai auprès de la population indigène; mais néanmoins chacun allait son propre chemin. L'Hindou était presque le même que plusieurs milliers d'années auparavant; affectionné à tout ce qui était indigène et haïssant tout ce qui était étranger. Quant au Musulman, bien qu'il ne fût pas resté ce qu'il était au temps du Prophète et sous les premiers Khalifes, il avait cependant gardé un caractère trop étranger et différent, pour pouvoir jamais se trouver chez lui sur le sol de l'Inde. Ces deux populations avaient bien agi et vécu ensemble et auprès l'une de l'autre, se combattant souvent; mais il leur était impossible de vivre l'une pour l'autre.

Plus Akbar était impartial dans ses vues, plus il devait être frappé de ces antinomies. Aussi, sa préoccupation suprême fut de rendre justice à l'une comme à l'autre race. Son rêve fut de faire de l'Inde un jardin, où l'on verrait croître et prospérer côte à côte, en paix, le bananier aux troncs multiples, ce symbole de la doctrine du Sankya, l'image de la force vitale qui se renouvelle et se rajeunit éternellement [1]) et le cyprès, cet arbre si

---

1) v. Ritter: Erdkunde; Berlin 1836, tome VI p. 664 — VIII p. 246—48 tome XI p. 567. Von Hehn: Kulturpflanzen und Hausthiere. Berlin, 1877. p. 244—251.

cher aux Musulmans, qui, avec sa taille élancée et aspirant toujours plus haut, n'était pas pour lui l'emblême du deuil, mais de l'espérance qui s'élance vers le ciel. C'est un cyprès qu'il promena avec lui, dans toutes ses campagnes, du plateau de l'Iran jusqu'aux colonnes d'Hercule, et jusqu'aux rivages de l'Océan pacifique; depuis le versant méridional du Bolor-Dagh jusqu'aux sources du Nil.

TROISIÈME SECTION.

AKBAR AGRANDIT L'EMPIRE ET AFFERMIT SA DOMINATION.

PREMIER CHAPITRE.

AKBAR ET LES HINDOUS. — TJITOR.

Akbar avait occupé, douze ans, le trône de Dehli; il avait passé la première moitié de cette période sous la tutelle de Baïram-Khan; la dernière fut remplie par la domination de favorites, les querelles de partis et des révoltes ouvertes.

Ces douze années furent le temps d'apprentissage du grand empereur: le coup de force, qui terrassa l'insolent Adam-Khan, avait fait d'Akbar un homme et, une fois qu'on vit aussi à ses pieds les têtes de Khan-Zaman et de Bahadour-Khan, on ne douta plus qu'il ne fût le padichah de l'Inde, non seulement de nom, mais en réalité. Il avait prouvé qu'il était mûr pour l'exercice de la souveraineté absolue, et que sa volonté seule devait désormais servir de loi à l'Hindoustan. Mais, pour atteindre complètement ce but, il fallait avant tout deux choses, il s'agissait de garantir définitivement à l'intérieur la tranquillité et l'ordre à peine rétablis, et, d'assurer l'avenir de l'empire, en reculant les frontières.

Il avait appris, par une amère expérience, qu'il ne pouvait pas compter sur les grands de l'Empire musulmans, non pas même sur ses propres parents; il fut donc obligé de chercher pour son trône des soutiens plus solides. Or, seuls les Hindous indigènes pouvaient lui procurer un appui de confiance, contre ses compatriotes et ses coreligionnaires infidèles. Il est vrai que, déjà auparavant, des conquérants musulmans avaient parfois fait cause commune avec les Hindous, mais seulement en passant; en effet, dans un danger extrême, ils sacrifiaient leur amour-propre et leur zèle religieux, mais sans se sentir plus rapprochés d'eux dans leur for intérieur.

Ce ne fut pas seulement par calcul qu'Akbar fit des avances aux Hindous; il reconnut bientôt chez eux des vertus qui éveillaient un vivant écho dans son propre cœur. Rare bonheur, pour un souverain, comme pour ses sujets! Car il n'arrive pas souvent que les nécessités politiques se trouvent à l'unisson avec nos sentiments personnels.

Il y avait d'ailleurs, depuis longtemps, des pierres d'attente. Baber, le premier lorsqu'il projetait la conquête de l'Inde, avait entrepris de fréquentes négociations avec le rana Sanka, le prince le plus puissant et le plus considéré des Radjepoutes, afin de renverser du trône le pathan Ibrahim-Lodi, de concert avec le seigneur du Mewar. [1]) Comme son père Humayoun s'était montré, lorsqu'il en avait besoin, disposé à prendre une attitude amicale vis-à-vis des Hindous. Dans sa lutte critique contre Cher-chah, il chercha auprès de Maldeo, radja de Djodhpour un abri, qu'il trouva il est vrai seulement auprès du prince d'Amarkot. Lorsque Bahadour-chah, de Goudjarat, assiégea

---

1) Comp. Erskine, Baber and Humayoun, I p. 462. „Tuzaki-Babari", dans Elliot, IV, 264. Tod, Ouvr. cité I, 305.

pour la première fois la forteresse de Tjitor, [1]) le rana envoya à Humayoun une ambassade, pour lui demander secours. Les annales locales du Mewar ajoutent, comme complément de cette nouvelle, que „tandis que Bahadour-chah assiégeait Tjitor, Kurnavati, la noble mère d'Udaï-Singh, dans sa détresse, s'adressa à l'empereur, qui devint son „*Rachi-bound-Bhaï*, c'est-à-dire son „frère de bracelet." [2]) Humayoun, en réponse à son message, lui fit dire qu'il avait compris le symbole et qu'il viendrait, dût-il lui en coûter la perte de Rantanbhour, qu'il venait à peine d'emporter au prix de grands sacrifices. Il quitta aussitôt le Bengale, où il faisait justement campagne contre les Pathans insurgés. Mais il arriva trop tard; Bahadour avait pris d'assaut Tjitor; les hommes étaient tombés sur le champ de bataille, et les femmes, Kurnawati en tête, étaient montées sur le bûcher. Il est aujourdhui fort difficile, pour ne pas dire impossible, surtout à cause du silence affecté des historiens musulmans, de dégager de cette enveloppe légendaire le noyau historique. Et pourtant cette tradition, où la vérité et la fiction sont si étroitement entremêlées, n'est pas sans valeur; elle fournit la preuve qu'il y avait dès lors, entre les familles des princes in-

---

1) Comp. Fericheta, dans Briggs, II, 74. Erskine, Ouvr. cité II, 14. — D'ailleurs, le Nizamouddin-Ahmed, dans Elliot V, 190 suiv. et Aboul-Fazl, dans Chalmers I, (39—45) ne connaissent qu'un siége et ne disent rien de cette demande de secours.

2) Une femme Radjeponte envoie son bracelet (*rachi*), dans un moment de danger et de détresse, à un personage influent et lui confère par là le droit de remplir vis-à-vis d'elle les devoirs de frère, de prendre sa cause en main et de la défendre. Un noble cœur doit toujours répondre à cet appel, que le bracelet soit un tissu de soie, ou un cercle d'or enrichi de pierreries; qu'il vienne d'une cabane, ou d'un palais. v. Tod, I, 312, 3.

Wilson: Glossary of judicial, etc. terms. London, 1855 — in 4°. p. 436.

Le bracelet sert déjà de signe de reconnaissance dans les vieilles légendes iraniennes. v. Jules Mohl: Le livre des Rois, de Firdousi. Paris, 1842 — in 4°. tome II, p. 85, 171.

digènes et la cour de Dehli des relations plus étroites, que les historiographes de cette cour ne veulent l'avouer.

Akbar lui-même était né sous le toît et sous la protection d'un Radjepoute, et, peu après son avènement, il s'établit entre lui et les Hindous, des rapports qui devaient exercer plus d'influence sur l'histoire de l'Inde. En effet, la plupart des hommes qui, non seulement soutinrent avec lui des relations amicales, mais encore devinrent ses plus influents conseillers et ses généraux les plus éminents, sortaient de ce milieu.

C'était pour le jeune empereur un véritable besoin que d'entretenir un commerce avec des gens cultivés; et avec son sens délicat, il savait apprécier les beautés de la poésie et de la musique. Aussi lorsque, peu après le début de son règne, le pauvre troubadour Mahesh-Das, un Brahmane de Kalpi, dejà connu par ses énigmes et ses chants, arriva à la cour, il y trouva l'accueil le plus flatteur; il sut gagner à ce point la faveur d'Akbar, qu'il devint bientôt un de ses confidents les plus intimes, et reçut le surnom de *Kab-Raï*, c.-a.-d. le roi des poëtes. On lui conféra plus tard le fief de Nagarkot, avec le titre de *Radja-Bir-Bar*, c.-a.-d. radja brave et puissant. Leur amitié ne fut interrompue que par la mort [1]),

Le rhapsode radjepoute Mian Tansin [2]), dont la renommée retentit dans tout l'Hindoustan, fut aussi mandé à la cour, la septième année du règne, et reçut d'Akbar des présents vraiment dignes d'un roi. C'est par ses romances „hindis" que l'empereur fut initié aux chants héroïques et érotiques des Hindous; il composa beaucoup de ses poëmes à la suggestion immédiate

---

1) v. Blochmann. Ouvr. cité p. 404. Nizamouddin Ahmed, dans Elliot V, 356.

2) v. Blochmann, ibid. p. 406.

d'Akbar et le peuple chante encore aujourdhui sur les rives du Gange bon nombre de ses belles mélodies.

Mais Todar-Mal fut de beaucoup le plus illustre parmi les indigènes qu'Akbar sut gagner à sa cause. [1]) C'était un *Khetri* de Laharpour, dans l'Aoudhe, qui avait déjà sous Cher-chah donné des preuves de sa capacité et était parvenu à s'élever au dessus du rang de simple scribe. Le prince pathan lui avait confié la construction de la puissante forteresse de Neu-Rothas dans le Pendjab; et il avait réussi, à force d'habileté et de persévérance à élever ce boulevard redoutable contre les Gakkars récalcitrants [2]). Quand la souveraineté passa des Pathans, aux mains des Tjagghataï, Todar-Mal resta au service musulman. Akbar, ayant bientôt reconnu en lui l'aptitude aux affaires publiques, dont il fournit plus tard des preuves éclatantes, lui confia, suivant les exigences du moment, tautôt le commandement d'une division (car c'était un brave guerrier), tantôt le rétablissement de l'ordre et l'administration dans diverses provinces de l'empire. Enfin, en qualité de „*Divan*" de l'empire, il acquit, en 1583 (990 de l'Hégire) une gloire immortelle pour lui et pour son maître, en créant cette organisation financière et cette administration, qui pourraient servir encore aujourdhui de modèle à maint homme d'état européen [3].

Cependant le jeune souverain devait s'attacher les enfants du pays et surtout leur plus noble race, les Radjepoutes, par des liens plus forts encore. Comme bien d'autres évènenents féconds en conséquences, ce fait si important devait être amené par un incident insignifiant.

---

1) v. Blochmann. Ouvr. cité p. 351—382. p. 620.
2) Comp. Niamatulla, dans Elliot, V, 114.
3) v. Chalmers. Ouvr. cité, II p. 278.

Le radja Bihari-Mal [1]), seigneur d'Amber, un prince très estimé de la race des Katjevaha, avait rendu service à la cause des Tjaghataï. Lors de la fuite d'Humayoun en Perse, le gouverneur de Narnol, Medjnoun-Khan-Kakjal, qui était serré de près par Hadji-Khan, général de Cher-chah, avait obtenu libre retraite, grâce, à l'intervention du radja. Avant la fin de la première année de son règne, Akbar reçut les hommages du fier Radjepoute, accompagné de son fils Bhagwan-Das et de son petit fils Man-Singh, qui devaient plus tard se distinguer au premier rang, au service de l'empereur.

Il est bien possible qu'alors Bihari Mal ne fût pas très enclin dans son for intérieur à baiser l'étrier des Turcs; mais son pouvoir était trop faible, sa principauté trop petite et Dehli trop voisin, pour qu'il pût nourrir la pensée de résister aux vainqueurs de Panipat; il crut donc plus sage de se plier aux circonstances et fut le premier prince radjepoute qui se rallia à Akbar.

Lorsque, deux jours après la défaite d'Hémou, il entra à cheval avec son escorte dans le camp impérial près de Dehli, il trouva, au lieu de la tranquillité et de l'ordre solennel qui y règnaient d'ordinaire, un tumulte confus. Soldats et domestiques, peut-être même quelques dignitaires couraient effarés, pêle-mêle et s'enfuyaient, dans toutes les directions, au milieu des piquets de tente et des cordes qui volaient ça et là; tandis qu'un jeune homme, sans se soucier de ce va et vient désordonné, se tenait tranquillement sur la croupe d'un éléphant furieux, et cherchait à dompter l'animal en courroux, au moyen de coups vigoureux d'une pique en fer. Cet exercice ne demandait pas moins de courage et de sang-froid que d'adresse. Mais, on s'aper-

---

1) v. Blochmann, Ouvr. cité p. 328, 328, 369, 619. Chalmers, ibid. I, 309 398—401. Ferichta, dans Briggs, II, 208.

çut bientôt que ce hardi cavalier n'était pas un novice dans ce genre de combat. Pendant cet épisode, Bihari-Mal et ses compagnons étaient descendus de cheval et assistaient de très-près et impassibles, attendant l'issue de ce singulier combat. Enfin, quand l'élephant épuisé dut tomber à genoux, le vainqueur sauta à terre, remit la bête domptée à ses gardiens et salua amicalement les nouveaux venus, qui l'entourèrent en le félicitant. Mais lui, sans se laisser arrêter par ces compliments, fit signe au vieux chef de tribu de le suivre jusque dans la tente rouge de l'empereur, et, au moment où le seigneur d'Amber obéit à cet ordre, alors seulement il reconnut qu'il avait affaire à son suzerain.

Cet incident était bien fait pour servir d'introduction à l'amitié, qui devait bientôt naître entre ces deux princes; en effet, le Radjepoute, avec son sens chevaleresque, n'estime rien tant que le mépris viril du danger.

Lorsqu'Akbar, le 24 Janvier 1562, (18 Djoumada I 969) entreprit un pèlerinage au tombeau de son patron le saint Khowadjah-Muinouddin-Tjijti, à Adjemir, il reçut en chemin, près la ville de Kalali, la nouvelle que Bihari-Mal était serré de près par Charafouddin-Husaïn. Ce dernier, à l'incitation de Sodja, frère aîné du radja, convoitait la possession d'Amber. Sur l'ordre de l'empereur, le radja et les membres de sa famille lui furent amenés et rendirent hommage à Sankir; Bihari-Mal exprima le vœu d'entrer au service d'Akbar et de sceller l'alliance par le mariage de sa fille avec l'empereur, ce qui eut lieu sur le champ.

Cette princesse radjepoute fut sans doute la mère du fils aîné d'Akbar: le prince Selim, qui fut plus tard empereur sous le nom de Djahanguir. C'est sans doute eu égard à ce fait et, sur l'ordre exprès de l'empereur, que les historiographes musul-

mans la mentionnent avec le titre honorifique de *Maryam-Uzzamani*; tandis qu'ils ont l'habitude de ne pas désigner par leur nom propre même les épouses impériales, quand elles étaient d'origine hindoue.

Mirza-Charafouddin-Husaïn reçut à Adjemir l'ordre de rendre au radja le butin enlevé; on lui donna peut-être, comme dédommagement, la mission de prendre d'assaut la forteresse de Mirtha, défendue opiniâtrement par Djagmal et Devi-Das. Cette place, comme on l'a dit plus haut, ne se rendit qu'après une longue résistance et sous la condition que la garnison sortirait librement; ce fut là le châtiment de l'infidèle et fier Maldeo, qui n'avait pas encore voulu se courber devant le sceptre d'Akbar. L'empereur, accompagné de six personnes seulement, retourna dans un laps de temps très bref, d'Adjemir à Agra; tandis que la cour, avec les princesses radjepoutes et ses parents, suivait à petites journées. Une fois arrivé dans la capitale, Bihari-Mal fut nommé „*pandjhazari*"; on donna également à son fils et à son petit-fils des postes d'honneur dans l'armée impériale.

Akbar avait déjà rencontré les indigènes comme adversaires, dans des combats personnels. La septième année de son règne [1]), arrivant, dans une de ses marches à travers la contrée de Mainpouri, il apprit que la population de huit villages, appelé „*Atgha*" entrepraien des „razzias" dans le voisinage de Sakit. Ces prétendus brigands étaient vraisemblabement de libres Hindous, auxquels le nouveau djaguirdar musulman ne plaisait pas.

Akbar résolut aussitôt de les châtier et s'avança, avec des troupes peu nombreuses contre environ 4000 paysans armés.

---

1) Comp. Chalmers. Ouvr. I, p. 405. suiv.

Comme sa suite hésitait à les attaquer, il se jeta avec une poignée de guerriers sur l'ennemi et le mit en fuite. C'est dans cette occurrence qu'il reçut sur son bouclier sept flèches lancées par un archer radjepoute, et, quand même ce n'étaient pas là des messagers de paix, cette preuve de bravoure dut plaire à une race brave.

Tels furent les points de contact et les relations qui s'établirent entre Akbar et les Hindous.

Après avoir réussi à dompter ses *omras* rebelles et anéanti les chefs de tribu Uzbeks, il put songer à étendre sa domination sur les autres pays de l'Inde qui, maintes fois auparavant, avaient été sous la suzeraineté du trône de Dehli. Agra, qui était alors sa résidence favorite, n'était pas loin au Nord du Malwa. C'est là, ainsi qu'au Sud-Ouest et à l'Ouest de cette contrée, que se trouvaient, de toute antiquité, les territoires occupés par les Radjepoutes.

Le vieux mot hindou „*radjapoutra*" signifie fils de roi ou de prince. Dans les historiens musulmans, le nom de „Radjepoute" désigne les seigneurs du pays hindou, les „barons" des princes suzerains, qui s'appelaient „*Rana*" *Radja* „*Raï*". Ainsi ce terme, au point de vue politique, correspond à celui d'„*émir*" chez les Musulmans et de „*beg*" ou *bey*" chez les Turcs. Voilà pourquoi les historiens mentionnent des „Radjepoutes" dans toutes les provinces de l'Inde; c'est eux qui formaient les troupes d'élite et étaient les chevaliers des armées brahmaniques. Naturellement les principautés Radjepoutes indépendantes diminuèrent en raison inverse de l'accroissement de la domination musulmane. De la sorte le sens du mot „Radjepoute" s'est restreint peu à peu, pour ne plus désigner au XIIIème siècle que la population située autour des monts Arawali.

On ne peut déterminer avec précision l'origine de cette race

devenue à juste titre si célèbre; car ses annales remontent aux temps nébuleux, où il n'y avait sur la terre que des héros en lutte avec les dieux. D'après ces traditions, ils tirent leur origine de trois souches: 1° la souche du Soleil, ou les *Souryavansi*, par Rama, seigneur d'Aoude, le 34ème descendant d'Ikchewakou, le petit-fils du soleil 2° la souche de la Lune ou des *Tjandravansi*, par Bouddha et Krichena et 3° celle des *Agnikoula*, les fils de l'Agastya, le feu sacré qui flambe sur le mont Abou.

De ces trois souches, sont issues trente-six dynasties royales. [1])

Aucun peuple n'a surpassé les Radjepoutes en fierté de race, et en orgueil de ses aïeux, leur bravoure héroïque est devenue proverbiale, et leur amour de la liberté est peut-être supérieur encore à celui des Suisses et des anciens Basques. Malgré ces qualités de premier ordre, ils souffraient du vice funeste de l'opiaco-manie, que les Musulmans avaient introduit dans le pays [2]).

Les Radjepoutes ne pouvaient se dissimuler que les conquérants étrangers étendaient de jour en jour leurs possessions premières, et le souvenir des combats de Khanwa, de Raïsin,

1) Le tableau ci-dessous ne fait qu'indiquer les trois souches originelles, ainsi que les huit familles principales; parmi les ramifications, nous n'avons marqué que les maisons princières qui jouèrent un rôle important au XVIème siècle.

I. Souryavansi.

1 Gehlot. — Mewar.

2. Rahtor. — α Bikanir. β Djodhpour.

3. Katjewaha. — Amber.

II. Tjandravansi.

Yadou. — α Djaredjah. — Koutje. β. Bhatti. — Yaïsalmir.

III. Agnikoulas.

1. Pramara's. 2. Parihara's. 3. Tjaloukjas. 4. Tjohan's. — α. Kotha. β. Boundi.

Comp. Tod., Ouvr. cité. I, 20—117. Elliot (Beames) Memoirs, I. 3, 90, 128. Wilson, p. 434.

2) v. Ayeen Akbery. Ed. Fr. Gladwin, II, 250. Ritter, Ouvr. cité VI p. 780.

de Mirtha, de Hatkanth étaient encore de fraîche date. Et pourtant, à peu d'exceptions près, les Radjepoutes, vivant indépendants sous des princes de leur race, ne songèrent pas à faire leur soumission; ils se risquèrent, malgré de tristes expériences, à entamer des hostilités contre les souverains de Dehli. Ils encouragèrent des rebelles musulmans, qui avaient coutume de choisir ces contrées montagneuses, comme lieu de retraite assuré, d'où ils pouvaient de nouveau se ruer dans les plaines avec leurs hordes sauvages; ou bien, ils offrirent asile et protection à leurs compatriotes opprimés et qui fuyaient la région subjuguée. De la sorte, il se formait constamment en deçà comme au delà des frontières du pays des foyers de nouvelles conspirations, contre l'empire de Dehli. Du haut de leurs châteaux-forts dans les montagnes, les Radjepoutes entreprenaient des invasions dans les possessions mongoles et troublaient le commerce; si on les poursuivait, les gorges inaccessibles de leurs montagnes leur offraient un asile suffisant.

Il était donc nécessaire de mettre fin à ces excès : il ne pouvait être question de la possession assurée de ces territoires, tant que les hardis Radjepoutes, du haut de leurs rochers du Malwa, mettaient à contribution ou pillaient les voyageurs, ou menaçaient le passage des armées impériales.

Et cette possession était d'autant plus importante que les routes militaires les plus courtes vers la vallée du Narbada et les pays du Dekhan passaient justement par cette région. Tout autour, se tenaient des Radjepoutes indépendants, semblables à des garde-frontières. Comme leur contrée servait pour ainsi dire de porte à ces autres pays, il fallait avant tout leur en enlever la clef — c.-à-d. le Mewar — pour assurer la liberté des communications entre les diverses provinces de l'empire.

Le rana du Mewar était le plus puissant et le plus noble entre

tous les princes Radjepoutes; sa famille se vantait de n'avoir jamais mêlé son sang à celui des Musulmans; et il vivait toujours à l'état d'hostilité ouverte et souvent de lutte sanglante avec la cour de Dehli.

Le pays du Mewar, [1]) quant à son étendue est resté presque le même qu'au temps d'Akbar. Il comprend un territoire de 11.614 milles carrés (anglais) et s'étend du 23°46′ au 25°36′ de latitude Nord, et du 72°50′ au 75°38′ de longitude orientale (de Greenwich). Il est borné au Nord par Amber et Adjemir; au Sud, par les cercles de Pertabgourh et de Dongarpour; à l'Est, par le Kotha et le Boundi; à l'Ouest par le Marwar. Les trois-cinquièmes du pays sont en plaine; le reste consiste, en pays de montagnes, qui est en partie très escarpé. L'agriculture et l'élève du bétail y fleurissent; on y exploite, en certains endroits, des mines; le pays est traversé par plusieurs fleuves, dont l'irrigation est soigneusement réglée; les droits de péage sur ces fleuves composent la majeure partie des revenus du rana.

Ce dernier, du temps d'Akbar, disposait de ressources bien plus considérables. Ses troupes étaient bien disciplinées et braves au combat; il était sontenu par une puissante confédération et possédait sur les points principaux de son territoire des places-fortes, dont la plus célèbre était Tjitor, la citadelle de la liberté des Radjepoutes.

Lorsqu'Akbar se vit obligé de réduire une fois pour toutes ce peuple sous sa domination, lui qui n'était pas un ami des demi-mesures, dut commencer par humilier le fier „rana" et entrer en vainqueur dans son château patrimonial.

Mais outre ces motifs généraux il se présenta un cas de

---

1) Comp. les renseignements exacts dans les „Memoranda of information regarding certain native chiefs, printed by order of the Governement." 5 parties In 4°. Calcutta, (1877). Vol. III p. 13.

guerre suffisant, pour dispenser Akbar d'entreprendre une guerre de conquête injustifiable.

Pendant l'insurrection dangereuse de Djonpour à l'Est de l'empire, et en même temps que Mohammed-Hakim-Mirza levait dans la région occidentale de Kaboul, l'étendard de la révolte, d'autres rejetons de la race de Timour avaient profité de l'occasion, que leur offraient ces temps troublés, pour secouer le joug de leur suzerain, menacé des deux côtés ; c'étaient ceux qu'on appelait les Mirzas [1]).

Les fils de Mohammed-Sultan-Mirza agirent de concert avec

---

1) Ces Mirzas appartenaient à la branche des Timourides du Khoraçan; ils tiraient souche de Omar-cheikh-Mirza, le second fils de Timour. Ils entrèrent en rapports plus étroits avec les souverains mongols de l'Hindoustan, au temps de Baber-Mohammed-Sultan-Mirza, petit-fils du grand roi Sultan-Husaïn-Mirza qui se rendit à la cour de Dehli, où il fut l'objet de la faveur de Baber, et puis de Humayoun, quoiqu'il ait fourni à ce dernier bien des sujets de mécontentement. Il chercha même à usurper le pouvoir souverain, mais obtint le pardon et l'empereur accumula les honneurs de toute espèce sur la tête des deux fils de son cousin rebelle: Ulough-Mirza et Chah-Mirza. Mais ils marchèrent sur les traces de leur père, et entrèrent en révolte ouverte contre leur souverain, lors de l'insurrection de Kamram. Néanmoins ils furent de nouveau reçus en grâce, dans la suite. Ulough-Mirza fut tué sur la route de Ghazni, dans un combat contre une troupe de Hazaras; son frère mourut peu après, d'après Erskine (I, 363) victime de la vendetta; d'après le Nizamuddin-Ahmed (Chez Elliot V, 316) il fut assassiné par des brigands dans le col de Mamurra; enfin d'après Fericheta (Briggs, II, 225), il mourut de mort naturelle. — Humayoun fit élever avec le plus grand soin les fils de Ulough-Mirza: Sikander et Mahmoud-Sultan et leur donna les titres honorifiques de Ulough-Mirza et Chah-Mirza. (Par là s'explique la confusion entre le père et les fils; par exemple dans Elliot V, 325 et dans Chalmers, 1, 492). Akbar exempta le vieux Mohammed Sultan-Mirza du service de la cour, et lui assigna pour résidence le territoire d'Agampour dans le Sambhal, et octroya divers postes à ses petits-fils. Malgré son grand âge, Mohammed-Sultan engendra encore quatre fils. Ibrahim-Husaïn-M., Mohammed-H.-M., Masoud-H.-M. et Akil-H.-M.; qui reçurent aussi des „djaguirs" dans les environs. — Les écrivains musulmans désignent les membres de cette famille par le terme spécial de „*Les Mirzas*". — Comp. l'Akbar-Nameh du Cheik-Ilahad; Faïzi-Sirhindi dans Elliot, VI, 122. Blochmann, 461—2.

leurs neveux Ulough-Mirza et Chah-Mirza; d'ailleurs, comme dit le Faizi-Schrindi, la tendance insurrectionnelle était chez eux un mal héréditaire. Se mettant à la tête d'un ramassis d'aventuriers et de partisans, ils parcouraient le pays en pillant et mettant tout à contribution, comme jadis Aboul-Maali et Charafouddh-Husaïn. Cependant les djaguirdars voisins eurent bientôt fait de les mettre en fuite. Là dessus, ils résolurent de s'allier à Ali-Kouli-Khan et à Sikander-Khan; mais ce plan échoua. parce qu'ils n'étaient ni accommodants, ni dociles. Après avoir repoussé quelques gouverneurs impériaux, qui leur opposaient résistance, ils marchèrent menaçants sur Dehli, dont Takar-Khan leur ferma les portes à temps. Munim-Khan, qu'Akbar avait laissé à Agra pour la conduite des affaires d'état, marcha, avec les troupes qu'il avait à sa disposition contre les rebelles; ceux-ci s'étaient rendus par leurs pillages et leurs exactions tellement odieux à la population, des campagnes, que celle-ci aussi se leva contr'eux. Ils furent forcés de battre en retraite et se rendirent en toute hâte au Malwa, où ils furent plutôt encouragés, que contrariés dans leurs plans par les Radjepoutes indépendants.

Mais Udaï-Singh, rana du Mewar, le prince le plus puissant du Radjastan, accorda ouvertement son appui aux rebelles [1]), coup d'audace qu'il devait bientôt expier sévèrement. Tandis que Munim-Khan s'emparait du vieux Mohammed-Sultan-Mirza et l'enfermait à Biana, les autres Mirzas occupaient Uddjaïn par trahison et dévastaient tous les alentours.

Une fois rentré à Agra, après la réduction des autres rebelles, Akbar dut se préoccuper de châtier aussi ces traîtres; car cette tâche s'imposait à la fois pour l'honneur du trône, comme pour la paix de de l'empire. Mais il voulut, tout d'abord, régler le

---

1) Blochmann, Ouvr. cité, p. 519.

compte du rana de Mewar, qui avait osé braver le padichah et secourir les adversaires de l'empire.

En conséquence, on favorisa et, on activa les projets pour la soumission des pays de l'Hindoustan restés libres et pour la restauration de l'empire, tel qu'Akbar la concevait. Cela justifiait, au point de vue politique, la nécessité de porter le premier coup contre la principauté du Mewar, mais pour la faire tomber en ruines, il fallait poser le levier au centre de gravité — et ce centre était Tjitor.

Tjitor avait été, de toute antiquité [1]), le boulevard du royaume de Mewar. La légende et l'histoire décrivent en termes éloquents la force et magnificence de cette puissante forteresse. Le voyageur, qui venant de Boundi se dirige au Sud-Ouest, traverse d'abord à grand'peine des gorges sauvages et passe au pied de châteaux-forts en ruines sur les montagnes ; en suivant les méandres du fleuve Bana, il arrive à un énorme rocher isolé sur la rive droite, et qui a la forme d'une table. On dirait un bloc gigantesque arraché par la main des Titans à la chaîne des montagnes et qui constitue la seule hauteur à trois milles géographiques à la ronde.

C'est le rocher de Tjitor, qui a 500 pieds de haut et dont la surface supérieure a huit milles (anglais) de superficie. La roche des versants abrupts se compose principalement d'argile schisteux; les couches qui environnent la cîme, étant mêlées de quartz, offrent de la consistance. Ce promontoire tombant à pic de tous les côtés, entouré de gorges menaçantes, mais de contreforts aigus, n'offre une montée commode que par le versant Sud.

---

1) Comp. Edw. Terry: A voyage to East-India. — Reprinted from the edition Of 1655. — London, 1877, in 8°. p. 78. — Tod, Ouvr. cité II, 754. — Ritter, Ouvr. cité VI, 814. — Tarichi Alfi, chez Elliot V 170 et Nizam-muddin-Ahmed, chez Elliot, V, 325.

C'est sur cette hauteur qu'était bâtie la forteresse, semblable à l'aire d'un aigle, protégée par la nature. Là où, comme au Sud, il y avait des points faibles, le génie militaire était intervenu, et avait redoublé par en haut la force des ouvrages défensifs et offensifs. Les fortifications de Tjitor consistent dans une double enceinte, dout la première couronne la crête de la colline; celle-ci est, la plupart du temps, si escarpée par la nature qu'elle est en elle-même presqu'inaccessible; mais là où des ravins et des dépressions faciliteraient l'ascension, on a élevé de hautes murailles, couronnées par de larges parapets et par des tours. Du côté Sud, une sorte d'éperon qui fait saillie depuis le plateau, est protégé par une forte muraille en demi-lune. Sans cet ouvrage massif, ce côté eût été le point le plus vulnérable de la défense. C'est dans le voisinage que se trouve l'unique accès de la forteresse; on monte par un chemin taillé dans le rocher, droit au Nord; puis le sentier tourne brusquement vers la hauteur, et bien que fort pénible en lui-même, il est encore couvert par une série de six tours. Il faut traverser chacune d'elles pour atteindre le sommet de la montagne, et alors seulement on arrive à Rampor, qui couronne la hauteur. Là aussi se trouve la citadelle de Nolacha-Bindar, construite entièrement de débris antiques et qui avec ses puissantes tours et murailles, constitue à elle seule une place-forte. Il y a aussi du côté Nord-Est une antique fortification, La porte du soleil est au milieu du côté Est des remparts.

De nombreuses sources ruisselaient dans l'intérieur de la ville et, en outre, les ingénieurs prudents avaient disposé des citernes artificielles, pour recueillir et conserver l'eau pendant la saison des pluies. La ville était ornée de sanctuaires pompeux, de palais splendides, notamment dans le quartier Est; et on en peut voir encore un témoin dans le monument de la victore du

rana Chumbho qui a neuf étages de haut. Il n'y manquait ni la foule bigarrée des bazars, ni le mouvement des artisans. La garnison, se composait de troupes d'élite.

Le tumulte de la guerre avait déjà retenti dans la plaine et sur ces hauteurs; et deux fois déjà des soldats musulmans avaient arraché des créneaux l'étendard au soleil doré, des ranas.

Alaouddin-Childji avait emporté la place d'assaut le 25 Août 1303 (11 Mouharram 703 de l'Hégire) après un long siége; 30000 Hindous avaient été massacrés; mais les assiégants aussi subirent de grandes pertes, notamment à cause des funestes effets de la saison des pluies [1]).

La légende a embelli de prodiges le récit de cette expédition; d'après elle, Alaouddin l'aurait entreprise pour conquérir la main de la ravissante Padmani, la fille d'un prince de Ceylan et la femme du roi Ratan-Sen; et ce sujet a été également traité par plusieurs poètes [2]).

Plus de deux cents ans s'étaient écoulés depuis lors, quand Bahadour-chah, roi du Goudjerat, entra en campagne contre Tjitor, qui avait été restaurée à neuf. Fericheta nous parle de deux siéges; mais cette hypothèse est en contradiction avec les faits tels qu'ils ressortent des documents [3]). Il est possible qu'il ait ouvert les hostilités contre le rana, avant le siége proprement dit; mais, comme Fericheta le raconte lui-même, on n'en vint pas aux mains et l'ennemi se décida à battre en retraite moyennant de riches présents [4]).

---

1) Comp. Tarichi Alaï de l'émir Khousrou, dans Elliot, III, 76. Tarichi Firoz-Chahi de Ziauddin-Barni, dans le même III, 189. Emir Khousrou, Achika: ibidem Appendice, p. 352.

2) Comp. l'article du Journal Asiatique — *Vème* série, tome VII. Paris, 1856. pp. 1—47, 89—100.

3) Com. p. 219.

4) Il s'agit donc là d'une «Démonstration armée."

En 1534, Bahadour-chah s'avança contre Tjitor, pour l'investir sérieusement; Humayoun, que Bahadour avait irrité en soutenant des rebelles, quitta le Bengale à marches forcées, se dirigeant sur le Malwa, et vint jusqu'à Sarangpour; mais là il hesita, son rusé adversaire lui ayant représenté qu'il était contraire aux préceptes de l'Islam, de faire échec à un coreligionnaire en lutte contre les Infidèles. Sur ces entrefaites, Bahadour-chah parvint à prendre la ville d'assaut et se retira chargé de butin [1]). Tels furent les deux premiers siéges; le troisième fut le plus fécond en conséquences.

Akbar engagea l'entreprise, selon la coutume, par une grande chasse, on vit paraître de nombreux djaguirdars avec leurs belliqueux vassaux: ces grands seigneurs, ainsi que les divisions de l'armée qui accompagnaient l'empereur dans toutes ses expéditions, s'assemblèrent dans le camp, autour des fanions impériaux. D'après le récit d'Aboul-Fazl, Sakat-singh, fils d'Udaï-singh, (le rana du Mewar) se trouvait dans la suite de l'empereur. Akbar lui demanda un jour, comme en plaisantant, „d'où venait que son père ne lui eût pas encore présenté „ses hommages, à lui padichah de l'Hindoustan? qu'il se verrait „obligé, à cause de cette négligence, de marcher contre lui pour „lui rappeler son devoir."

En même temps, l'empereur lui demanda comment il aurait agi lui-même en pareil cas? — Le prince, pour toute réponse, prit la fuite; il s'esquiva du camp et se rendit en toute hâte auprès de son père, qui, ainsi prévenu, put faire les préparatifs nécessaires. Cet incident précipita, sans aucun doute, la décision.

La campagne proprement dite contre Tjitor s'ouvrit le

---

1)Comp. Chalmers, Ouvr. cité I, 39 et suiv.

19—20 Septembre 1567 (mi-Rabi I, 975). Les impériaux marchèrent d'abord contre Supar (Sivi-Supar), une place forte à environ 120 milles anglais, au S. O. d'Agra, qui appartenait au rana. Mais la garnison, composée de la division du raï Surdjan-Hara s'enfuit à Rantanbhour, la place-forte principale de son souverain. L'empereur demeura deux jours à Supar, et établit, à ce point frontière du pays ennemi, un dépôt de munitions, qu'il fit garder par des troupes sous les ordres de Nazar-Bahadour. De là, on s'avança vers Kotha, qu'on atteignit en six jours de marche; Mohammed-Khan Kandahari fut chargé du commandement de cette place, l'étape suivante fut Gagroun, sur la frontière du Malwa, où l'armée se reposa, comme elle avait fait précédemment à Kotha. De là on envoya une brigade, sous le commandement de Chihabouddin-Ahmed-Khan et d'autres émirs, pour purger le Malwa des Mirzas. Mais, au premier bruit de leur approche, ces derniers s'enfuirent d'Uddschaïn vers Mandou; et, lorsque, là aussi, on entendit retentir les timbales impériales, Ulough-Mirza, (comme dit Aboul-Fazl) rendit le dernier soupir. Les autres Mirzas se sauvèrent chez Tjengiz-Khan, dans le Goudjerat.

On chargea simultanément Açaf-Khan et son frère Wezir-Khan de conquérir la place-forte de Mandal, qui fut aussi enlevée après une lutte opiniâtre. Akbar ne s'avança d'abord contre la redoutable place de Tjitor qu'avec 3 à 4000 cavaliers, espérant attirer par là le rana à une bataille en rase campagne.

---

1) Ma principale source pour ce qui suit est Aboul-Fazl, dans Chalmers, I, 511—22; et dans la traduction du major David Price: „An Account of the „siege and reduction of Chaitur, by the Emperor Akbar; from the Akbar-nameh of sheikh Aboul-Fazl", dans les „Miscellaneons Translations from oriental Languages. London, 1834, in 8° tome II. Comp. aussi le Tarichi-Alfi du Maoulana Ahmed, dans Elliot, V, 169—75; le Nizamouddin-Ahmed, ibidem p. 324—28. le Ferichcta, dans Briggs, 229—232. Tod, Ouvr. cité p. 322—29.

Mais Udaï-Singh, ce descendant dégénéré du grand rana Sanka n'avait pas osé attendre bravement l'ennemi à la tête de ses fidèles guerriers, et se mesurer avec lui dans un combat sanglant. Laissant le commandement en chef de Tjitor à Djagmal, le héros de Mirtha, avec 5000 Radjepoutes d'élite; il s'était réfugié dans les gorges de l'Arawali, pour attendre en lieu sûr l'issue de la catastrophe qui menaçait son royaume.

Lorsqu'Akbar, le 23 Octobre 1567 (19 Rabi II 975), parut avec son armée devant Tjitor, de noires nuées d'orage étaient suspendues au dessus de la montagne et de la forteresse; tout était enveloppé comme d'un sombre voile; de violentes averses ruisselaient et les éclairs, qui sillonnaient la nue sans interruption, éblouissaient sans éclairer. Il semblait que les forces de la nature voulussent se mêler des affaires des hommes; il y avait dans ce grand orage comme un prélude des évènements prochains. Le pieux Hindou pouvait prendre le grondemenent du tonnerre pour la voix d'Indra ou bien croire que la déesse protectrice de Tjitor exprimait sa fureur et ses funèbres pressentiments. Quoiqu'il en soit, les Musulmans furent fort incommodés par cette violente tempête. Quelques heures après, le ciel s'éclaircit et, alors seulement, on put songer à établir le camp. Le lendemain, l'empereur fit le tour de la montagne à cheval, accompagné de géomètres, chargés de prendre partout des mesures exactes et faire des calculs; afin, d'après cela, de fixer le plan d'attaque, et de répartir les forces des combattants. On envoya, de suite, aux émirs l'ordre de placer leurs hommes en des points déterminés et de commencer les travaux de siége.

Il se passa néanmoins un mois jusqu'à ce que la montagne fortifiée fût complètement investie. Cependant, on envoya plusieurs grands seigneurs pour piller et ravager les environs. Ainsi Açaf-Khan et Wezir-Khan marchèrent sur Rampour; Husaïn-

Kouli-Khan fut dirigé sur Gouhir avec une forte division; pour s'emparer du rana fugitif; mais celui-ci, passant d'une retraite dans l'autre sut échapper à ses persécuteurs.

„Pendant tout ce temps, dit Aboul-Fazl, dans l'Akbar-nameh, „on poursuivit les travaux de siége avec un zèle et une activité „infatigables; et lors des sorties, auxquels les ouvrages furent „exposés, Alam-Khan et Adil-Khan, ainsi que d'autres excellents „capitaines, déployèrent le plus grand héroïsme et l'esprit de „sacrifice le plus résolu. Mais, comme ces exploits étaient ac-„complis sans plan d'ensemble, ils furent à peu près aussi sté-„riles, que si les habitants lilliputiens de ce bas monde tâchaient „d'escalader la voûte céleste. En vain, Akbar s'efforça, par les „ordres les plus stricts, de mettre fin à ces dévoûments inutiles, „qui, aux yeux des hommes d'expérience, étaient plutôt la „preuve d'une hardiesse irréfléchie que d'un courage de sang-„froid. Entraînés par une folle témérité, ces hommes d'ailleurs „si généreux fermèrent l'oreille à toutes les représentations et „continuèrent sur divers points leurs assauts désordonnés, qui „coûtèrent la vie à maint vaillant guerrier. En effet, les balles „et les flèches des assiégeants effeuraient à peine la surface des „murailles et remparts; et volaient par de là, sans faire aucun „dégât, tandis que le feu de la garnison était très meurtrier pour „les hommes et les chevaux."

Ces circonstances amenèrent Akbar à procéder d'une façon plus régulière, et il résolut de concentrer l'attaque sur trois points fixes. Sur le 1er point, en face la porte de Lakouhta, il prit le commandement en personne, ayant sous ses ordres Hasan-Khan le Tjaghataï, et le radja Pater-Das. Le second centre d'attaque fut commandé par Choudjab-Khan et le radja Todar-Mal; tandis que le 3ème était confié à Açaf-Khan et Wezir-Khan. L'empereur n'avait ni le temps, ni la patience d'at-

tendre qu'on eût transporté à grand' peine la grosse artillerie et, d'ailleurs, on pouvait se demander si les fortifications de Tjitor n'auraient pas défié tous les canons d'alors. Il est vrai qu'il fit couler sur place, sous sa surveillance, quelques pièces, dont l'effet ne répondit pas à l'attente [1]).

Pour assurer le succès et épargner, autant que possible les assiégeants, Akbar résolut de procéder au moyen du „*sabat.*" En effet, le sol, étant composé comme on l'a dit en grande partie de roche friable et tous les points d'attaque exposés au feu continuel des assiégés, l'empereur fit creuser des tranchées, qui durent être complétées par des remblais de chaque côté. La pièce principale du „*sabat*" consistait en un énorme panier d'osier cylindrique, recouvert de peaux de buffle et rempli de terre; les sapeurs roulaient ce gabion mobile devant eux, pour se couvrir, pendant leur travail, du feu de l'ennemi. Au fur et à mesure que les ouvrages en terre avançaient, on les poussait plus loin, jusqu'à ce qu'on atteignit le pied des murailles. Ici on perça des trous carrés et l'on creusa des fourneaux de mine; afin de pouvoir faire brèche au moment d'un assaut.

Il en coûta néanmoins beaucoup de temps et de peine et, malgré toutes les précautions, beaucoup de vies humaines, avant que ces travaux préliminaires fussent avancés à ce point. On occupait 5000 hommes, rien qu'aux ouvrages en terre et il en tombait en moyenne 200 par jour; mais c'étaient tous des volontaires, car l'empereur ne permettait pas qu'on employât à cela des

---

1) Aboul-Fazl raconte, il est vrai, que les Radjepoutes, effrayés par le vacarme effroyable de ces canons, envoyèrent des parlementaires à Akbar, pour lui offrir la reddition de la place, et, de plus, un tribut. Quelques émirs auraient conseillé d'accepter ces propositions; mais Akbar les aurait rejetées, en exigeant l'extradition du rana. — Mention de ce fait ne se trouve dans aucune des sources citées plus haut.

hommes de corvée; bien plus, il faisait distribuer par monceaux des „*dams*" [1]) et des „*roupies*", en sorte qu'il se trouvait toujours de nouveaux ouvriers pour remplacer ceux qui tombaient, à ce périlleux travail. Il est vrai qu'on procédait avec moins d'égards vis-à-vis des morts; en effet, au dire du Nizamouddin Ahmed, on se servait des cadavres, en guise de tuiles, pour les remparts.

Malgré ces difficultés, les travaux furent exécutés sur une grande échelle. La tranchée du „*sabat*" qui se trouvait sous le commandement immédiat de l'empereur, était si profonde, qu'un éléphant, monté par un guerrier tenant la lance en main, pouvait s'y défiler de la forteresse, et si large que dix cavaliers rangés l'un auprès de l'autre pouvaient y tenir. On avait mis environ trois semaines, pour exécuter ces préparatifs gigantesques, y compris deux mines, qui étaient pratiquées non loin l'une de l'autre.

Le mercredi, 13 Décembre 1567, (15 Djoumada II, 975), on put procéder à l'attaque proprement dite. Les soldats d'élite étaient rangés en masses profondes, dans les tranchées, afin de marcher à l'assaut, aussitôt la brèche ouverte. Les deux mines avaient été chargées, l'une de 120, l'autre de 80 „*mans*" (environ 33 et 24 quintaux) de poudre à canon. L'empereur avait donné l'ordre exprès, pour plus de sûreté, que chaque mine eût son amorce particulière; malgré cela, Kabir-Khan, chargé de ce service, s'arrangea pour que les deux charges de poudre fussent enflammées par une seule mèche; probablement dans la prévision que toutes deux éclateraient simultanément.

Mais le résultat prouva qu'Akbar avait calculé plus juste que son outrecuidant subordonné. En effet, quand on donna le signal de l'explosion, une seule mine éclata, avant que l'autre

1) Un dam vaut = $^1/_{40}$ de roupie. La roupie vaut 2 shellings, 2 pence; soit 2 fr. 40 c. Le dam vaudrait donc environ 0 fr., 06.

eût pris feu. Toutefois, comme l'effet de la première avait été suffisant pour ruiner une partie des murailles et mettre en pièces les défenseurs qui se trouvaient dessus, les impériaux se ruèrent aveuglément vers la brèche. La garnison se précipita au devant d'eux et une lutte ardente s'engagea. Tout à coup la seconde mine éclata sous les combattants: de là un tumulte épouvantable, puis une muette stupeur; au dessus du théâtre de la catastrophe planait la vapeur grisâtre de la poudre, comme un linceul étendu sur des centaines d'impériaux et de radjepoutes. L'explosion fut entendue à 50 *kos* [1]) au loin; des masses de pierre pesant un quintal et des cadavres furent projetés dans l'air et lancés à plusieurs parasanges de distance; maints blocs, en retombant, écrasèrent des rangs entiers de soldats. Plusieurs capitaines, de l'entourage immédiat de l'empereur, restèrent sur le carreau, parmi lesquels Djamalouddin, un des saïds de Barha, l'un des plus fidèles partisans de l'empereur [2]).

Malgré ce tragique accident, Akbar ne se laissa pas détourner de sa résolution une fois prise. Tout en interdisant sévèrement aux émirs et à leurs soldats tout exploit téméraire, lui-même était infatigable dans la surveillance et l'accélération des travaux réguliers du siége. Sa présence d'esprit croîssait avec les difficultés; et, à mesure que le résultat semblait reculer, sa persévérance grandissait. Il surveillait, jusque dans les moindres détails, l'entreprise qui devait marquer une étape de sa glorieuse carrière. C'était, comme le seuil qu'il lui fallait passer, pour pouvoir réaliser en vainqueur, d'accord avec le vaincu, la devise de sa jeunesse: „*Paix à tous!*" Il fallait que Tjitor fût à lui, par l'épée ou par la famine; et il était si pénétré de cette

1) $2\frac{1}{2}$ milles anglais = 4023,5 mètres; soit environ une lieue française.

2) Malgré leur parenté avec le Prophète, ils se considéraient comme Hindous. Blochmann, Ouvr. cité p. 390—91.

nécessité, qu'il fit le vœu solennel, une fois la place prise, de faire à pied le pèlerinage de Tjitor à Adjemir, vers le tombeau de Muinouddin-Tjijeti. S'agissait-il d'encourager les hésitants, de réconforter les fatigués, de secourir les irrésolus, Akbar se trouvait là; sa présence stimulait les capitaines à de nouveaux efforts et inspirait à chaque soldat un farouche mépris de la mort.

En réalité, son exemple était bien fait pour exercer une influence magique sur tous. Car il aurait semblé à l'homme le moins superstitieux, que l'empereur était rendu invulnérable par un pouvoir magique. Bien qu'il exposât sans cesse sa personne, il ne lui arriva aucun mal. Un jour qu'il était allé dans une tranchée, en face d'un mamelon de la montagne, qui échangeait avec les assiégeants une fusillade et une canonnade nouries, un boulet de canon passa près de lui, renversant vingt de ses braves gens, sans que lui-même fût atteint. Une autre fois, Alam-Khan, qui était près de lui, fut touché d'une balle de carabine, laquelle traversa sa cuirasse et son pardessus, mais s'arrêta dans son vêtement de dessous, sans le blesser. Aussi l'empereur, par sa seule présence, passait pour porter bonheur.

Akbar avait coutume souvent de prendre le fusil et, d'une main sûre, d'abattre un ennemi sur les remparts. Une fois qu'il faisait sa ronde par les ouvrages de la porte de Lakouhta, il remarqua que les balles d'un certain ennemi étaient fort meurtrières pour ses gens; Djalal-Khan, lui-même, qui se trouvait près de lui, fut blessé légèrement à l'oreille par ce tireur. L'empereur se fit donner une carabine et atteignit si juste le dangereux adversaire (qui était Ismaïl-Khan, le commandant des carabiniers [1]) qu'il tomba mort à terre.

Cependant, Todar-Mal et Kasim-Khan, ne s'accordaient, eux

1) C'étaient des mercenaires musulmans au service du rana. Au sujet de leur fuite extraordinaire de Tjitor, v. Price, Ouvr. cité p. 39.

et leurs gens, ni trêve, ni relâche, et travaillaient avec tant de zèle à leur „*sabat*", que, pendant deux jours et deux nuits, ils ne prirent ni repos, ni nourriture. Plus le dénoûment approchait, plus la lutte devenait ardente. Les soldats travaillaient et combattaient avec une extrême vigueur; car bien au dessus d'eux, à l'angle supérieur du „*sabat*", ils apercevaient l'empereur qui, du haut d'un siége, préparé exprès pour lui, dirigeait l'attaque, tranquille, avec présence d'esprit et sans se soucier des coups de fusil ou de canon qui éclataient tout autour de lui, et même de temps en temps prenait lui-même le fusil, pour abattre un ennemi trop audacieux. Les Radjepoutes ne purent empêcher les assiégeants d'élever le „*sabat*" à une hauteur telle, qu'il dépassait le niveau de leurs parapets. Dèjà les murailles de la place étaient endommagées sur plusieurs points, et des coups de mine répétés y avaient pratiqué plus d'une brèche.

C'est alors que, dans la nuit du jeudi 24 Février 1568 (25 Chaban, 973), l'empereur donna l'ordre de l'assaut général. Mais les vaillants Radjepoutes étaient sur leurs gardes, et, quand les troupes d'Akbar, sortant des tranchées, montèrent sur les différentes brèches, elles rencontrèrent une résistance désespérée. Malgré des pertes sensibles de part et d'autre, la victoire balança longtemps. Cependant, une partie des assiégés cherchait à boucher les trouées des murailles; on les voyait jeter sur les brèches des sacs de coton, des tissus et des fascines imbibées d'huile, afin d'y mettre le feu, dès que les assaillants atteindraient la crête du rempart.

Akbar, du haut de son poste, ou il se tenait comme un chasseur à l'affût, aperçut, à la lueur incertaine des torches, parmi les ennemis, un homme d'une stature imposante, revêtu d'une cuirasse squammifère et scintillante, qui semblait conduire les travaux de réparation et de défense et dont les ordres

étaient obéis avec zèle. Aussitôt il saisit „*Singram*" [1]) sa carabine favorite, et, au bruit de la détonation, le fier capitaine roule à terre, frappé au beau milieu du front. Sans doute, Akbar ne pouvait encore savoir qui sa balle avait touché; mais il se tourna vers Baghwan-Das, disant que ce succès lui avait causé la même joie qu'un beau coup à la chasse. Le fait est que l'empereur avait abattu un gibier de noble race; c'était le lion de Tjitor, Djagmal qui, cette nuit, avait été percé de la propre main d'Akbar!

Sa chûte entraîna celle de la place-forte. En effet, lorsqu'on rapporta le cadavre du commandant en chef dans la ville, l'effroi et le désespoir se répandirent, comme une traînée de poudre, avec la nouvelle de sa mort; et les plus braves sentirent s'évanouir le courage d'une plus longue résistance. A peine une heure s'était-elle écoulée, et l'on annonça qu'on ne voyait plus aucun défenseur sur les remparts; et là où peu d'instants auparavant mugissait le tumulte du combat, régnèrent la solitude et le silence.

Tjitor apparut tout d'un coup comme une ville morte; mais ensuite la sombre nuit fut brusquement illuminée par la lueur lugubre de feux multipliés, qui s'élevaient du sein de la place-forte. Ce coup de théâtre était une énigme aux yeux de la plupart des Tjaghataï, et l'empereur lui-même demanda, avec étonnement, ce que cela signifiait. Alors, son beau-frère Bhagwan-Das lui dit: „Prenez-garde! c'est le *djohar*!"

Le *djohar* est ce sacrifice atroce et suprême que l'Hindou, réduit au désespoir, offre à son honneur et à ses dieux. Les femmes, pour ne pas tomber vivantes entre les mains de l'ennemi, montent volontairement sur le bûcher, lequel, en l'honneur

---

1) *Singram* signifie „tueur de lions" v. Blochmann, p. 116 et 617.

de cette fête horrible, est parsemé de bois de sandale et arrosé d'huile odoriférante. Une fois le sacrifice accompli, les hommes se vouent aussi à la mort; revêtant des habits couleur jaune safran, ils prennent ensemble la „*bira*", le dernier repas [1]), et puis, ou bien ils attendent résignés leur sort, ou bien ils se précipitent au devant de l'ennemi, pour périr le glaive à la main.

Comme il fallait s'attendre à une sortie suprême et désespérée, l'empereur fit tenir ses troupes sous les armes tout le reste de la nuit. Mais, lorsqu'au lever du jour, on ne vit paraître aucun ennemi, il donna l'ordre d'entrer dans la ville, qui était plongée dans un silence de mort. Akbar, monté sur l'éléphant „*Atman-choukou*" (c.-à-d. égal au ciel en hauteur) entra par la brèche, à la tête de ses troupes et s'avança dans les rues encore désertes.

Ce n'est qu'après avoir pénétré assez avant dans l'intérieur, qu'on rencontra de la résistance. Mais alors commença un carnage, qui dura tant qu'il resta des victimes. Les éléphants de guerre surtout, qui furent introduits dans la ville au petit jour, firent des ravages affreux.

Ce fut au palais du rana, au temple du Mahadeo (Çiva) et à la porte de Rampoura que la boucherie fut le plus effroyable. Il fallut prendre d'assaut des quartiers tout entiers; acheter au prix de flots de sang chaque pouce de terrain, car on avait transformé tous les bazars, toutes les rues, toutes les maisons en forteresses. Le combat dura jusqu'au soir du troisième jour, car les Radjepoutes se défendirent comme des lions. Ainsi, par exemple, Aïsourdas-Tjohan se rua sur un éléphant de guerre, le saisit d'une main par la défense et, de l'autre, lui plongea son

---

1) Ce sont des morceaux de la noix Areka (*Pan*) enveloppés dans des feuilles de bétel. v. Wilson, Ouvr. cité p. 88.

poignard dans le corps, en criant. „Voilà mon salut à ton empereur! „Comme Akbar s'approchait du temple de Gowind-Siam, un éléphant de guerre lui présenta à la pointe de ses défenses, le corps palpitant de Pata, qu'il venait de fouler aux pieds. Ce jeune noble de seize ans avait, malgré sa jeunesse, après la chûte du capitaine des Salumbras, pris le commandement à la Porte du Soleil et fait des prodiges de valeur.

Neuf reines, neuf princesses, leurs filles et leurs fils, beaucoup de femmes de chefs de tribus et d'autres Radjepoutes de distinction avaient trouvé la mort volontaire dans le *„djohar"*; 8000 soldats, ainsi qu'environ 30.000 bourgeois et paysans, qui avaient pris part à la lutte, furent passés au fil de l'épée par le vainqueur. C'en était fait de la fleur des Radjepoutes: sur le champ de bataille empourpré de sang, flottait maintenant, du haut des créneaux de Tjitor, au lieu de la bannière du rana portant un „Soleil", l'étendard vert du padichah. —

Alors Akbar se dit qu'il était temps d'accomplir ses vœux et de partir en pèlerinage pour Adjemir. „En effet, comme Aboul-„Fazl l'écrivait de longues années après, cette importante con-„quête était le commencement de la fortune impériale, elle eut „pour effet immédiat de dissiper les fumées de l'ambition et de „l'arrogance qui aveuglaient les princes les plus fiers de l'Hin-„doustan et de les amener à porter les chaînes d'un dévoûment sincère". — Le soir même de ce jour mémorable, Akbar retourna dans son camp au pied de la montagne, où il passa deux jours à prendre les mesures urgentes qu'exigeait l'administration du pays de Tjitor: il nomma Açaf-Khan, gouverneur de sa nouvelle conquête.

Ensuite, le 27 Février 1568 (28 Chaban, 975) il entreprit le pèlerinage en question. Suivant son vœu, il marchait à pied, accompagné d'un petit nombre de gens, en habit ordinaire, le

bâton à la main, et, à l'instar des pèlerins, une calebasse sèche passée en bandoulière, lui servait de gourde. Tout en cheminant sur le sable brûlant, il distribuait l'aumône aux indigents, des soins aux malades, et aux affligés des consolations. „Arrivé à Mandalgarh, l'empereur rencontra, au dire d'Aboul-Fazl, un des guerriers, qui avaient été envoyés en avant, pour annoncer que l'empereur avait commencé le pèlerinage. Celui-ci revenait d'Adjemir et mandait, de la part des gardiens du tombeau, que le saint Khowadja-Muin leur était apparu, et, après leur avoir exprimé sa parfaite joie de ce que l'empereur, dans sa piété sincère, daignât honorer d'une visite son humble sépulcre, les avait chargés de dissuader Sa Majesté de continuer son voyage d'une manière si peu digne de sa personne.

Par cette révélation officielle, on amena l'empereur à faire le reste du pèlerinage à cheval, jusqu'aux approches d'Adjemir. Arrivé devant la ville, le Dimanche 6 Mars 1568 (7 Ramazan 975), Akbar descendit de cheval et entra à pied dans le sanctuaire. Il passa les jours suivants en méditations et en exercices de piété; et puis retourna dans sa capitale.

Quant au rana lui-même (du Mewar) il ne s'était pas rendu; et, comme il ne se fiait pas à sortir de sa retraite, on demeura quelque temps sans y prendre garde. Mais il restait encore à forcer les puissantes forteresses de Rantanbhour, à 115 milles anglais S. O. d'Adjemir et de Kalindjer, à l'angle S. E. des plateaux du Bundelcand, un des premiers contre-forts des monts Windhya.

Rantanbhour [1]) était restée, jusqu'à l'avènement d'Akbar, aux mains des Afghans. Vers l'année 1556, Djoudjar-Khan, le lieutenant de Selim-Chah, désespérant de la cause de son maître, l'avait remise au raï Surdjan-Hara, un vassal d'Uddaï-

---

1) v. Chalmers, Ouvr. cité, p. 339. — Blochmann, Ouvr. cité p. 436.

Singh, roi du Mewar. La place avait déjà été assiégée par les Tjaghataï, la 4ème année du règne d'Akbar; mais cette attaque n'eut pas de résultat, à cause des complications relatives a Baïram-Khan.

Une fois revenu d'Adjemir, l'empereur résolut d'envoyer contre Rantanbhour ceux des grands qui n'avaient pas combattu contre Tjitor [1]), sons les ordres d'Achraf-Khan. Mais, à peine celui-ci se fut-il mis en marche, qu'on reçut la nouvelle suivante: les Mirzas, qui s'étaient brouillés avec leur bienfaiteur, s'étaient échappés du Goudjerat, avaient de nouveau envahi le territoire de l'empire et assiégeaient Uddjaïn. L'empereur fit de suite suspendre la marche d'Achraf-Khan et l'envoya débloquer Uddjaïn. Les Mirzas, au bruit de l'approche de ces troupes qui avaient été renforcées en route, se retirèrent vers Mandou; traversèrent la Narbada, avec de grandes pertes, et se tournèrent vers le Goudjerat. Malgré ce succès, Achraf-Khan tomba en disgrâce, parce qu'on l'accusa, bien à tort, ainsique les autres chefs, d'avoir mené la poursuite des Mirzas trop mollement.

Là dessus Akbar résolut de marcher en personne contre Ranthanbour, mais, avant de ceindre le glaive impérial, pour marcher à la tête de ses guerriers, il alla prier au tombeau de son père à Dehli, afin de puiser force et courage pour la nouvelle expédition. Il n'ignorait pas en effet que les puissants efforts de deux empereurs, ses prédécesseurs, étaient venus se briser contre ce rocher.

Le 9 Février 1569 (21 Chaban 976), les impériaux dressèrent leurs tentes devant Rantanbhour. Cette forteresse est située

---

1) v. Tarichi-Alfi, dans Elliot V p. 175—176. Nizomuddin Ahmed-Ibid p. 330—332. Ferichta, dans Briggs II p. 2323/3. — Chalmers, Ouvr. cité p. 526—534.

sur une montagne presqu'inaccessible; mais est dominée par un autre sommet, appelé Ran, qui est à moins d'une portée de canon. Sur cette hauteur, qui, au dire de Badaoni [1]), est tellement à pic que la patte d'une fourmi y glisserait, Akbar fit, malgré des difficultés inouïes, hisser quinze pièces d'artillerie. Cette position était si avantageuse que presque chaque boulet atteignait son but et l'un des premiers coups endomnagea gravement le palais du radja; en sorte, qu'au bout de peu de temps, Surdjan-Hara reconnut qu'une plus longue résistance serait non seulement nuisible, mais funeste à lui et aux siens. Il envoya ses deux fils Daouda et Bhodje au camp impérial pour négocier et Akbar, d'après son principe qui était de se montrer généreux envers un vaillant adversaire, y consentit volontiers. Après avoir obtenu la libre sortie de la garnison, et un délai de trois jours pour évacuer la place, le radja vint apporter son hommage, le mercredi 21 Mars 1569 (3 Chavval 976). Dans cette circonstance, il remit, en signe de soumission la clef de la forteresse qui était d'or et d'argent; il y avait peut-être là une allusion inconsciente au prix élevé auquel elle avait été achetée. En effet le raï Surdjan reçut, en dédommagement, le riche gouvernement de Garha-Katanga; et ses fils furent aussi pourvus de postes considérables. C'est par des procédés aussi magnanimes, qu'Akbar sut se faire un ami d'un redoutable ennemi.

Au moment où l'empereur partait pour Rantanbhour, il avait envoyé Medjnam-Khan-Kakjal, avec des forces imposantes, contre Kalindjer [2]), cette place périlleuse, sous les murs de laquelle Scher-chah avait périt après cinq mois de siége.

---

1) Badaoni II, 107 (Ed. Nassau Lees. 3 vol. in 8°. Calcutta, 1865) d'après la bienveillante communication du prof. G. Hoffmann.

2) v. le Nizamouddin-Ahmed, dans Elliot V, 333. Chalmers, I, 534—5. Pour la situation de cette place-forte v. Lieut. F. Maisey, „*Description of the Antiquities of Kalindjar*" dans le Journal of the Asiatic Society of Bengal. Mars, 1848.

Kalindjer appartenait au puissant radja Ram-Tjand-Baghela de Bhath; celui-ci était un prince trop avisé pour pousser les choses à l'extrême, à cause de son indépendance. Déjà auparavant, sur un ordre du padichah, exprimé sous forme de prière, il avait laissé partir pour la cour d'Agra son poëte de cour Tansin (p. 147), quoiqu'à contre-cœur. D'ailleurs les ruines de Tjitor l'avertissaient, d'une manière trop éloquente, pour qu'il eût la velléité de s'exposer au même sort. Pendant que Kalindjer ouvrait ses portes après un jour de siége; une ambassade, envoyée de Bhath avec de riches présents, arrivait près d'Akbar, c'était le 12 Août 1569 (29 Çafar 977).

Après ces événements, les princes de Djodhpour et de Bikanir jugèrent prudent de faire leur soumission [1]). Au retour d'un pèlerinage à Adjemir, comme l'empereur était campé devant Nagor, le 15 Novembre 1570 (16 Djoumada II 978), il vit paraître, au nom de Maldeo, son fils Tjander-Sen, le radja de Bikanir-Kalyan-Mal et son fils le raï Rai-Singh, qui venaient lui rendre hommage.

Kalyan-Mal, qui avait été un vieil ami de Baïram-Khan, donna sa fille en mariage à Akbar; son fils entra au service de l'empereur; mais lui-même, étant si gros qu'il pouvait à peine se tenir à cheval, obtint un congé pour retourner chez lui.

Vers cette époque, il vint, même d'une région éloignée, des frontières du Behar, l'envoyé d'un petit radja de Hidjli qui, à cause de son peu d'apparence, eut grand'peine à obtenir audience; il offrit à l'empereur un couteau, caché avec soin dans un bâton, et qui avait, disait-on, la propriété de guérir toutes les enflures.

---

1) v. le Nizamouddin-Ahmed, dans Elliot, V, 375/6. — Blochmann, Ouvr. cité p. 357.

Le radja avait pensé qu'en pareille circonstance, l'or et les pierres précieuses étaient indignes d'Akbar [1])".

Ainsi, Akbar avait accompli la première partie de sa tâche. Il est vrai qu'après la prise de Tjitor, il avait fait compter le nombre d'ennemis tombés, d'après les monceaux de *zinars* [2]) ou cordons sacrés, que chaque Hindou de haute caste porte autour du cou ou sur la poitrine. Mais, malgré tant de sang versé, les vaincus devaient bientôt reconnaître qu'il s'entendait aussi à panser les blessures qu'il avait faites. Dès qu'il eut brisé leur résistance, il devint leur meilleur ami et leur protecteur le plus magnanime: et, quoiqu'il fallût encore bien des années avant que le ressentiment de la liberté perdue s'apaisât, néanmoins le nom du vainqueur de Tjitor vit encore dans la mémoire des Hindous, comme celui d'un grand et juste souverain.

Comment s'étonner, après cela, de que les Radjepoutes, avec le temps, fussent fiers de servir leur vainqueur et de se ranger sous sa bannière? On verra plus tard que ces soldats Radjepoutes, sous la conduite de chefs de leur race, affrontèrent joyeusement la mort pour la cause d'Akbar; ce furent eux qui, pendant des années, combattirent les Yousoufzaïs, vaillants sectaires, à l'extrême Ouest, au delà de l'Indus, cette barrière des peuples hindous et jusqu'aux glaciers mortels de l'Hindoukouch; ce furent eux aussi, qui défendirent à l'Est les frontières reculées de l'empire, jusqu'aux forêts vierges de l'Arakan; et qui

1) v. Chalmers, Ouvr. cité I, p. 535.

2) Le poids des *zinars* atteignait, dit-on, $74\frac{1}{2}$ *man* (environ 17 quintaux). Depuis cette époque, raconte Tod, le chiffre $74\frac{1}{2}$ est *tilac*, c.-a-d. maudit; une lettre dont le cachet porte ce chiffre est inviolable dans le Radjastan; suivant la croyance populaire, celui qui le romprait attirerait sur lui le péché du "*massacre de Tjitor*". Il faudrait peut-être ajouter cette explication, pour compléter ce que disent Elliot (Beames) Ouvr. cité II p. 69 et le professeur Albrecht Weber, dans sa critique de l'ouvrage d'Elliot. v. Indische Streifen, Leipzig, 1879 — in 8°. — tome III p. 35—36.

aidèrent l'empereur à pousser ses conquêtes jusqu'au Kachemir au Nord et au Dekhan, au Sud.

Tandis que Baber, après sa grande victoire sur le rana Sanka, à Khanwa, s'était fait décerner le titre de „*ghazi*" si estimé des Musulmans, Akbar évita, avec une sage modération, toute manifestation de joie victorieuse, qui eut pu froisser les sentiments des Hindous. Après l'achèvement de la campagne, il fit seulement élever, à la place où s'était dressée sa tente, une simple pyramide en pierre blanche, de 35 pieds, en haut de laquelle conduisait un escalier intérieur; au sommet se trouvait une lampe, qui a disparu aujourdhui depuis longtemps. Si le voyageur, en passant auprès de ce monument demeuré intact jusqu'à nos jours, demande au forestier ou au bûcheron, qu'on rencontre parfois dans la solitude des halliers d'épines luxuriants, ce que signifie cette construction, celui-ci lui répond dans sa naïveté: „*Akbar ça dewa*"; C'est la lampe d'Akbar. —

Mais Akbar fit davantage: il donna l'ordre d'élever à Dehli [1]), à la porte de son palais, en souvenir et à la gloire des vaincus deux énormes éléphants de pierre, portant deux statues de chevalier, dont l'une représentait Djagmal et l'autre Pata. De tous les édifices de la capitale, ceux-ci firent la plus vive impression sur le célèbre voyageur Bernier. Quand vers la fin du siècle dernier, les Mahrattes, s'emparèrent de Dehli, ils n'épargnèrent pas, dans leur vandalisme impie, ces magnifiques statues. Comme elles avaient, depuis longues années, disparu de leur

---

1) De Laët, dans son livre: „De Imperio Magni Mogolis, sive India vera etc. (Leide, 1631 p. 171) raconte qu'Akbar fit élever, en souvenir de ce fait d'armes, deux éléphants de pierre devant son palais d'Agra: sur l'un, dit-il, était monté un général de l'empereur, et il y avait sur l'autre une statue de „*Tzimel Patha*". Il y a évidenment là un amalgame des noms des deux héros Radjepoutes: *Djagmal* et *Patha*, qu'il a pris pour celui d'un seul puissant guerrier (v. ibidem p. 177).

place, on crut qu'elles avaient été ou bien détruites, ou bien précipitées dans la Djamna. Mais, lorsqu'après la répression de l'insurrection indienne de 1857—58, les Anglais antreprirent des bouleversements grandioses dans l'ancieme cité impériale, on retrouva les deux éléphants intacts — il est vrai sans les cavaliers — à 12 pieds sous terre et on les exhuma. Ils se trouvent actuellement dans un jardin public, entourés de verdoyants palmiers et de nombreuses plantes grimpantes et l'étranger, au premier abord, croit apercevoir des éléphants vivants, tant leur couleur et leur forme sont bien imités. —

C'est ainsi qu'Akbar sut honorer la mémoire des ennemis vaincus; et par là, il a plus fait pour sa propre renommée, que s'il eût élevé des colonnes en l'honneur de sa victoire!

DEUXIÈME CHAPITRE.

LE GOUDJERAT.

Après que le pouvoir indépendant des Radjepoutes eut été ainsi vaincu une fois pour toutes, soit à main armée, soit par les procédés non moins efficaces de la réconciliation, et que, par là, la possession du Malwa fut assurée, la route vers le Goudjerat était ouverte. L'empereur pouvait maintenant s'avancer, sans crainte, plus au Sud et réduire sous sa domination les anciens gouvernements de l'empire de Dehli.

Le royaume du Goudjerat, l'antique Sourajetra, c.-a-d. le beau pays, avait toujours été une province importante de l'Inde; et, bien, qu'éloigné de la grande route des migrations, avait de tout temps exercé une influence considérable sur les autres

régions de l'Hindoustan, à cause de sa situation si avantageuse au commerce maritime, et de son sol fertile. Il est vrai, ses frontières politiques avaient été soumises à bien des variations, dans le cours du temps; mais elles étaient, au point de vue géographique, plus nettement dessinées que celles des pays voisins (p. 14). Enclos par la nature, le Goudjerat a, sous plus d'un rapport, occupé une sorte de position à part et suivi son développement spécial.

La culture intellectuelle marchait de pair avec le rapide essor de l'agriculture, de l'industrie, et du commerce et l'accroîssement du bien-être; et, à la différence de ce qui arriva plus tard, elle portait son fruit béni en matière de religion: la tolérance. Il en reste des témoins, dans les Ordonnances bouddhistes quadrilingues, ciselées dans les parois de rocher de Guirnar, par ordre du grand roi Dharmaçoka, vers le milieu du IIIème siècle, avant l'ère chrétienne [1]).

Après l'expulsion de tous les sectateurs de Bouddha hors de l'Hindoustan, les Djaïnas, qui leur étaient apparentés, avaient grand'peine à se dérober aux persécutions brahmaniques. C'est dans le Goudjerat qu'ils trouvèrent un sûr asile, et ils choisirent le mont Abou pour y ériger un de leurs sanctuaires, qui en couronne encore aujourdhui la cîme de ses constructions imposantes.

D'après la légende, telle que la rapporte le *Mirat-Ahmedi* [2]).

---

1) v. Koeppen: Ouvr. cité I pag. 117.

2) The Political and Statistical History of Gujarat, translated from the Persian of Ali-Mohammed-Khan, by James Bird. London, 1835, p. 137 et suiv. — Ali-Mohammed-Khan, né en 1699, fut, en 1747—48, *divan* (ministre des finances) impérial au Goudjerat. Intègre, d'un jugement sobre et froid, observateur sagace, il s'était dès sa jeunesse exercé à se rendre compte des impressions et des expériences, en prenant de courtes notes. Il s'était occupé avec prédilection du Gondjarat et avait longtemps ruminé le plan d'une histoire de ce pays. Après avoir recueilli et trié, pendant de longues années les maté-

le Goudjerat avait été, au temps jadis, au pouvoir d'un certain nombre de seigneurs Radjepoutes, tout à fait indépendants les uns des autres, et qui devaient seulement payer un tribut annuel à leur suzerain, le radja-phour, qui était alors Dewa-radja (de Kannodje). Le radja-phour ayant fait une fois exécuter un serviteur infidèle, la femme de ce dernier s'enfuit dans le Goudjerat, et y accoucha, dans le désert, d'un fils, qui fut recueilli par Çil-Dewa et élevé à Palanpour. Une fois adulte, cet enfant, grâce au mauvais exemple de ses compagnons, s'égara dans la mauvaise voie et devint un voleur de grand chemin. Un jour qu'il avait pillé une riche caravane, à destination de Kannodje, l'ambition s'éveilla en lui et, à l'aide des trésors pillés, il érigea une principauté indépendante sous le nom de Ban-Radje et fonda la ville de Nahrwala, plus tard Patan. C'est ainsi que vers l'an 747 de J. C. le brigand devint roi. Après lui, trois dynasties hindoues, les Tjavouras, les Tjaloukyas et les Baghelas, en tout 23 princes, régnèrent sur le Goudjerat, pendant 575 années.

La campagne dévastatrice de Mahmoud le Ghaznévide (1025-26 de J. C., au 416 de l'Hégire) contre le sanctuaire de Çiwa à Somnath, à la pointe S. O. de la presqu'île de Kathivar, mit fin à ce paisible état de choses et ouvrit la longue série des guer-

---

riaux de son travail, il en donna le fruit dans le „*Mirat-Ahmedi*. Cet ouvrage divisé en trois parties, présente l'histoire ancienne, la domination des rois musulmans, et les affaires du Goudjerat, en tant que province de l'empire d'Akbar. — Le centre de gravité de son travail était la statistique: les calculs et les détails d'administration, obtenus avec exactitude, sont d'une valeur inappréciable pour l'histoire de l'Inde. Il domine en maître cet aride monde de chiffres; ce qui est d'autant plus admirable que l'Oriental, entraîné par le jeu de son imagination, en arrive souvent à des résultats monstrueux, tout en ayant l'air de raisonner sur des chiffres sérieux. L'histoire politique est simplement et bien racontée; la manière d'Ali-Mohammed encourage le lecteur, comme le murmure d'un ruisseau de montagne transparent, mais souvent arrêté dans son cours. Son style est en réalité l'image de sa nature et offre les traces de la lutte contre l'expression vulgaire et du travail intellectuel.

res de conquête musulmanes. Par suite de ces guerres, les rois du Goudjerat tombèrent dans une dépendance de plus en plus grande des Musulmans et la destinée du pays fut liée plus étroitement à celle des autres contrées de l'Hindoustan. A la fin du VIIIème siècle, Alaouddin Childji acheva la conquête et, dès lors, au dire d'Ali-Mohammed, les princes du Goudjerat furent nommés par les sultans de Dehli.

Un gouverneur du Goudjerat, Zafir-Khan, avait déjà obtenu de son sultan Mohammed-Toughloug-Chah II le titre d'Azim-Humayoun et l'insigne royal du baldaquin rouge. A la faveur des troubles qui éclatèrent sous les successeurs de Firoz-Chah II de Dehli, vers l'année 1408 (an 810 de l'Hégire), Zafir-Khan sur le vœu des nobles, se sépara de l'empire pour fonder un royaume indépendant et dès lors, prit le titre de Mouzaffer-Chah. Cette dynastie musulmane se maintint au Goudjerat de 1408 à 1572 (810 à 980 de l'Hégire) et s'efforca, non sans succès, de propager l'Islam, en même temps qu'elle consolidait son pouvoir temporel. Ce fut Ahmed-Chah, le petit-fils et successeur de Mouzaffer-Chah, qui bâtit la ville d'Ahmedabad, plus tard si brillante et si célèbre [1]).

---

1) Ahmedabad, c.-a-d. l'établissement d'Ahmed, est située à 490 milles anglais au Sud-Ouest de Dehli, sous le 23° 1'. Lat. Nord, et le 72° 42' Long. Est (de Greenwich) et arrosée par le Saharmati, qui prend sa source sur une montagne, à la frontière du Marwar et du Goudjerat. Ahmedabad mériterait plutôt le nom d'une agglomération de cités, que d'une cité. L'enceinte de ses murailles, qui ont 15 pieds de haut, et portent des tours de 50 en 50 pas, a plus de cinq milles anglais de long; 18 portes servaient au va et vient des commerçants. Ses nombreux monuments offraient, le contraste le plus varié; par ex. la colossale Djouma-Masdjid ou grande mosquée, érigée par le fondateur de la ville; la mosquée d'ivoire, dont les dalles en marbre sont incrustées d'ivoire; de magnifiques fontaines, des sépultures vénérables avec des dentelures d'albâtre; les sombres temples-cavernes des Djaïnas; des aqueducs grandioses, des jardins et étangs féeriques, de vastes caravansérails etc. L'industrie y est encore aujourdhui florissante, et l'on exporte au loin les étoffes brochées

Ses descendants furent, en général, incapables de tenir les rênes du gouvernement; et, comme plusieurs d'entr'eux étaient encore enfants à leur avènement, ils devinrent sans peine le jouet des partis environnants. La cour du Goudjerat fut pendant longtemps le théâtre d'actes de ruse et de violence, d'intrigues de palais où le poison et le poignard eurent souvent le dernier mot; en sorte que la domination des eunuques et des favoris s'y montra dans tous ses abus et sa perversité. Malgré tout, la puissance et l'importance du Goudjerat grandirent toujours davantage; ses rois eurent la velléité d'accroître leur domination; et, avec le temps, ils commencèrent à se mêler des affaires du Malwa et du Dekhan. Bahadour-Chah, le plus notable et ambitieux de ces princes, le contemporain d'Humayoun, déploya une activité infatigable et ses entreprises furent souvent couronnées de grands succès. Il vainquit Mahmoud II, roi du Malwa, et, comme on l'a mentionné (p. 160) prit Tjitor d'assaut, ce qui amena l'attaque d'Humayoun sur le Goudjerat et la soumission de ce royaume, pendant neuf mois de l'année 1535. Cette circonstance fut sans doute un des motifs qui déterminèrent plus tard Akbar à entreprendre de nouveau la conquête de cette „*province paternelle*" comme il l'appelait. Pendant que les Tjaghataïs et les Pathans se disputaient la suprématie dans le Nord de l'Inde, le royaume du Goudjerat laissé à lui-même, retomba dans les anciennes discordes. Trois enfants furent tour à tour élevés sur le trône: chaque fois, ils furent menés à la lisière par celui des grands du Royaume qui était régent et abusait de leur

---

d'or et d'argent; les instruments d'acier et les sculptures sur bois d'Ahmedabad. Mais, depuis que les Mahrattes, ces „Vandales de l'Orient" y ont passé, c'en est fait de l'antique pompe et magnificence de cette „ville des tombeaux et des ruines". v. *The cities of Gujarasthra* by H. G. Briggs. Bombay, 1849 in 4°. p. 192 et suiv. Architecture of Ahmedabad, by C. Hope and T. Fergusson London 1866. in 4°.

pouvoir nominal pour accroître la puissance de sa famille. A son exemple tous les autres seigneurs ne cherchaient que leur intérêt personnel et se rendaient en fait indépendants, chacun dans son fief.

Le Sultan Mahmoud II succéda à Bahadour-Chah; mais fut assassiné par son esclave Bourhan. L'atalik Itimad-Khan [1]), un ancien esclave hindou, se débarrassa de son successeur Ahmed II et, ayant déclaré sous les serments les plus solennels, prêtés sur le Koran, qu'un enfant du nom de Nathou était fils de Mahmoud II, le fit proclamer roi sous le titre de Mouzaffer.

Cependant les grands du royaume, sous prétexte de l'administrer, durant la minorité du roi, se le partageaient en réalité, et renouvelèrent les dissensions. Ces luttes de parti déplorables devinrent d'autant plus funestes, que le roi voulut s'y ingérer, malgré son insignifiance; et, étant rancunier comme tous les Goudjeratis, se jeta, dans sa détresse, tantôt dans les bras de celui-ci, tantôt dans les bras de celui-là. Tjengiz-Khan, un ancien esclave turc, seigneur de Tjampanir, Bahrontj, Surate, l'ex-protecteur des Mirzas, avait contraint Itimad-Khan d'abandonner la cause du sultan, mais fut bientôt après, assassiné par deux rivaux.

A cette nouvelle, les Mirzas qui (p. 174), après leur dernière tentative contre Uddjaïn avaient dû fuir devant Achraf-Khan et les troupes impériales, et retourner au Goudjerat, conçurent le projet d'accaparer l'héritage de Tjengiz-Khan. Au milieu du désarroi général, il ne leur fut pas difficile de s'emparer de ces trois places importantes et de leur territoire; en sorte qu'eux aussi purent prendre part aux affaires de leur nouvelle patrie.

---

1) v. Blochmann: Ouvr. cité p. 385—86. Il récompensa les recherches scientifiques, et sa riche bibliothèque fut ensuite transportée dans la capitale, sur l'ordre de l'empereur, v. Badaoni, dans Elliot V p. 512.

Itimad-Khan fut assez rusé et heureux pour reprendre son influence auprès de Mouzaffer et, par là, les rênes du gouvernement; mais, le roi ayant passé la main à un autre grand Scher-Khan-Fuladi, et, lui-même manquant d'appui suffisant dans le pays, il fut chassé d'Ahmedabad. Tandis qu'il cherchait à s'entendre avec les Mirzas, il négociait secrètement avec la cour de Dehli, pour décider Akbar (comme dit Ferichta) à redevenir le maître du Goudjerat, comme au temps jadis, et à l'incorporer de nouveau au territoire de Dehli. —

Ali-Mohammed [1]) décrit, en termes frappants, la situation d'alors au Goudjerat. „Ceux qui sont instruits et observateurs, „dit ce véritable homme d'état, savent bien que la cause de la „décadence de tout empire, eût-il subsisté dès la création „du monde, se trouve dans les inimitiés des grands entr'eux, „surtout quand ils sont soutenus par des sujets rebelles. Ces „tendances insurrectionnelles retombent sur eux; car il arrive „qu'un rival plus favorisé du sort, survient et s'approprie tout „le profit! — Telle fut la fin du roi et des seigneurs du Goud-„jerat. Comme le Destin avait décidé l'anéantissement du roy-„aume, ses ministres, oubliant leurs devoirs et les obligations „les plus sacrées, pour se livrer à des révoltes, faisaient la guerre „entr'eux. Ainsi, sous couleur d'amitié, ils commettaient sou-„vent des actes hostiles; jusqu'à ce que, à la fin, tous ces partis „ayant été écartés, le pouvoir et le sceau royal furent remis „entre les mains du Sérénissime Timouride: Djelaleddin-Mo-„hammed-Akbar. — Et le Nizamouddin-Ahmed, de son côté, dit: „Une fois l'esprit de S. M. complètement tranquillisé par la „soumission des rebelles et par la conquête de leurs forteresses „haut placées, l'empereur porta son attention sur le Goudjerat".

---

1) v. Bird. Ouvr. cité p. 301.

Pendant qu'on envoyait en avant les divers grands du Royaume: émirs musulmans ou princes hindous [1]), avec leurs divisions, Akbar quitta Sikri, le 2 Juillet 1572 (20 Çafar 980) et marcha, par Sanganir, sur Adjemir, où il arriva le 15 Juillet (15 Rabi I) et suivant sa coutume, fit ses dévotions. De là, Mir-Mohammed, le Khan-i-Kalan prit les devants avec 10.000 cavaliers. L'empereur vint seulement plus tard prendre en personne le commandement de l'expédition, à Nagor, le lieu de rassemblement de ses troupes. L'itinéraire de l'armée passait par Mirtha et Sirohi, vers Patan (Nahrvala). Chemin faisant, elle fit quelques escarmouches contre des corps isolés de Radjepoutes. Le Khan-i-Kalan fut envoyé en négociateur vers Sirohi; mais, en prenant congé de l'ambassade d'un Radjepoute, il reçut traitreusement un coup de poignard, qui lui fit une grave blessure. On attaqua Sirohi pour venger cet attentat; une grande quantité d'habitants perdit la vie, notamment au temple de Çiwa. On dépêcha le raï Rai-Singh, fils du radja de Bikanir avec des forces suffisantes, pour assurer la route de l'armée et calmer ses compatriotes du Djodhpour; et, de la sorte, on ne rencontra pas d'obstacles sérieux. Avant qu'on atteignit Patan, Man-Singh reçut l'ordre de saisir Scher-Khan-Fuladi qui, à la nouvelle de l'approche de l'empereur, s'était enfui d'Ahmedabad, avec plusieurs autres grands seigneurs indigènes; mais il ne put rattraper que les bagages du fugitif et rejoignit l'armée avec un riche butin.

A Patan, les revenus de la ville furent octroyés, pour son entretien, à Mirza-Abdurrahim [2]), le fils du bien-aimé atalik

---

1) Pour ce qui suit, v. Chalmers, Ouvr. cité II p. 2—79. Nizamouddin-Ahmed dans Elliot V, 339—370. Ferichta dans Briggs. II, 235 et suiv. IV, 1537. Ali-Mohammed, dans Bird. Ouvr. cité, p. 301—348.

2) v. Blochmann. Ouvr. cité p. 334.

Baïram-Khan, alors âgé de 17 ans. L'empereur, qui le tenait en particulière affection, l'avait fait élever et instruire avec le plus grand soin, en sorte que, par son intelligence et sa capacité, il avait déjà mérité le titre de Mirza-Khan; toutefois à cause de sa jeunesse, on lui donna pour aide-de-camp, le saïd Ahmed-Khan. Akbar se fit faire par Mirza-Patan, sur la place même du crime, le récit exact et détaillé du meurtre de son père Baïram-Khan.

A Tjotana, en marche sur Ahmedabad, l'empereur apprit que Mouzaffer-Chah [1]), s'était enfui avec Scher-Khan-Fuladi, mais que le prince avait échappé à ce dernier, pendant une chaude poursuite des impériaux, et qu'il errait dans les environs, sans but et sans objet!

En conséquence, plusieurs grands seigneurs reçurent l'ordre de se mettre en quête du roi de Goudjerat disparu et de l'amener devant l'empereur. En faisant cette recherche, on trouva bientôt au bord d'un champ de blé le parasol et le baldaquin, insignes du roi de Goudjerat et, peu après, on réussit à se saisir de Mouzaffer, qui gîsait caché au milieu des blés. Un tel adversaire ne pouvait être dangereux; l'empereur eut pitié de ce pauvre jeune homme, l'accueillit avec bienveillance et l'envoya à titre d'hôte, dans son palais d'Agra.

Akbar étant devenu le suzerain réel, par suite de l'éloignement de cette ombre de roi, il fallait que les grands du pays vinssent, sans délai, lui rendre hommage. A ceux qui se rendirent au camp impérial sans arrière-pensée, on fit un accueil amical; mais le rusé Itimad-Khan ne fut pas de ce nombre, bien qu'il

1) Il est vrai, le Mirat-Sikanderi rapporte que Mouzaffer fut le premier à rendre hommage à Akbar (v. Bird, Ouvr. cité p. 338); le Tabakati-Akbari dit de même. Mais nous suivons, pour le récit donné dans le texte, l'autorité du récit d'Aboul-Fazl, dans Chalmers, II, 6.

eût été le premier des Goudjeratis à s'adresser à l'empereur, pour l'inviter à prendre possession de ce pays, en pleine décadence. En effet, le soupçon inquiet s'associe d'ordinaire à l'astuce et à la ruse. Aussi hésita-t-il à se soumettre jusqu'au dernier instant; et il ne vint que lorsqu'on lui eut expédié des messagers, avec l'ordre exprès de se présenter aussitôt. Pour lui témoigner le mécontentement que lui inspiraient ses hésitations, l'empereur ne lui accorda pas une audience d'hommage; mais, il lui fallut rendre hommage debout, au bord de la route militaire, au moment du passage de l'empereur, monté sur son éléphant, et entouré de ses gardes du corps; Akbar répondit par un regard froidement dédaigneux au profond salut du Khan humilié.

Comme l'armée se trouvait devant Hadjïpour, où un grand nombre de Goudjeratis s'était déjà rallié à la suite d'Akbar, des gens malintentionnés répandirent le bruit que l'empereur avait ordonné le pillage du quartier du camp, où ils avaient dressé leurs tentes. Une masse de gens sans aveu, comme on en rencontre d'ordinaire à la suite des grandes armées, s'attroupa et, à la faveur dn désordre qui s'ensuivit, on déroba les biens des nouveaux clients de l'empereur. Un tel méfait, commis dans son voisinage inmédiat, enflamma le courroux d'Akbar: il ordonna aussitôt aux prévôts du camp de saisir les coupables, qui furent foulés aux pieds des éléphants; et l'on restitua leur propriété aux Goudjeratis volés. Après avoir ainsi donné satisfaction à la justice, l'empereur monta sur son siége impérial, et tint une réception publique et solenelle, où tous, jusqu'au plus humble valet trouvèrent accès et accueil amical. C'est ainsi qu'Akbar montra à ses nouveaux sujets qu'il était venu leur apporter l'ordre et la sécurité, et non pas la domination de la terreur et d'un despotisme effréné [1]).

1) Bird, Ouvr. cité, p. 310.

„Le 19 Novembre 1572 (14 Radjab 980), raconte Aboul-Fazl, l'empereur fit son entrée à Ahmedabad, et tout le monde, „joyeux d'être délivré d'un désastre matériel, s'empressa de lui „témoigner sa reconnaissance, et la cité elle-même, qui ren„ferme 300 quartiers, dont chacun est aussi grand qu'une ville, „réfléchissait sur S. M. l'éclat céleste qui rayonnait de sa per„sonne". La „*Koutbe*" fut lue au nom d'Akbar. Mirza-Aziz-Koka fut nommé commandant de cette place et de tous les territoires sur la rive droite du Mahindri; les territoires de Bahrontje, Tjampanir et Surate furent assignés à divers seigneurs Goudjeratis et Itimad-Khan fut chargé de leur haute surveillance. En effet ce parvenu, également redouté et haï des autres nobles, était tout-à-fait l'homme qu'il fallait pour tenir en bride, sans ménagement, les esprits turbulents. Vers la même époque, on donna l'ordre à ces Seigneurs, ainsi qu'à Mirza-Aziz-Koka de procéder énergiquement contre les Mirzas, pour assurer la sécurité du pays.

L'empereur partit lui-même, le lundi 8 Décembre 1572 (2 Chaban 980) pour Cambaye [1],(Kambhayat) afin d'entreprendre de là une rapide inspection de la côte, avant de rentrer dans sa capitale. A mi-chemin de Cambaye, il reçut la nouvelle, déjà prévue par ses conseillers qui l'avaient averti de la duplicité des Goudjeratis, qu'Itimad-Khan et les autres étaient fort ébranlés dans leur fidélité, et qu'un d'eux même, Ijetyaroul-Moulk s'était déjà enfui. On expédia donc l'énergique Chabaz-Khan, pour amener les traîtres, prisonniers à Cambaye, et là, après leur arrivée, ils furent placés sous la surveillance de gardes éprouvés. Les marchands d'Asie mineure, de Damas, de

---

1) Cambaye se trouve sons le 22° 23′ Latit. Nord et par 72° 45′ Long-Est; sur le golfe, auquel il a donné son nom, entre les fleuves Mihi et Saharmati. v. Briggs, Ouvr. cité, p. 169.

Perse et de Transoxiane, établis dans cet antique et riche port de commerce, aujourdhui appauvri et en déchu, reçurent l'empereur avec enthousiasme, car sa présence offrait la garantie de la paix et de la tranquillité. C'est là qu'Akbar entreprit pour la première fois une promenade en mer, sur un bateau à voile, ce qui l'enchanta.

Le 18 Décembre (12 Chaban), l'empereur quitta la ville, et, de la région de Baroda, où il campa quelques jours, il envoya une division sous des chefs éprouvés, contre la forteresse de Surate, située sur le fleuve Tapti, à environ 20 milles (anglais) de la côte Sud du golfe de Cambaye. Cette place était le point d'appui de Mohammed-Husaïn-Mirza. Mais dans la nuit du 23 Décembre 1572 (17 Chaban, 980), arriva la nouvelle qu'Ibrahim avait quitté Bahrontje, et qu'après avoir assassiné Rustem-Khan-Roumi, qui voulait se soumetre, il se proposait de passer à une distance de 8 *Kos* (environ 16 milles anglais) du camp impérial, vers le Nord, afin de gagner l'intérieur du pays et d'y fomenter de nouveaux troubles sur les derrières de ses adversaires. Quand Akbar en fut informé, il entra dans une violente colère, quitta aussitôt le quartier-général et partit avec une faible escorte pour châtier l'insolent. Cependant, il dépêchait à la division, en marche sur Surate, l'ordre de revenir de suite et de le rejoindre. — Akbar, dans la précipitation du départ, n'avait pris lui avec qu'à peu près 2000 hommes.

Pendant la nuit et le jour suivant, Akbar, sous la conduite d'un guide indigène, fit une pointe en avant si rapide, que le soir du deuxième jour il atteignait déjà la rive du fleuve Mahindri, avec environ 40 cavaliers. Là, l'empereur apprit d'un brahmahne voyageur, qu'Ibrahim-Husaïn-Mirza se trouvait, avec des forces considérables, dans la ville de Sarnal, située sur une faible éminence, sur la rive opposée. A cette nouvelle, ses quel-

ques compagnons, perdant courage, voulaient déjà se cacher en lieu sûr, pour y attendre les renforts; mais, à ce moment critique, parut l'avant-garde de la division qui avait été rappelée de sa marche vers Surate; Akbar, irrité de leur arrivée tardive, se proposait d'abord de leur interdire la participation au combat; mais il changea d'avis, lorsqu'on l'eut informé que les cavaliers, ignorant le pays, s'étaient égarés, ce qui était cause de leur retard.

Bien que la totalité des combattants valides ne fût que de 150, quelques-uns disent même de 100 hommes, Akbar donna de suite l'ordre d'attaquer immédiatement. Le vaillant Man-Singh réclama pour lui l'honneur de conduire l'avant-garde; sur quoi Akbar lui répondit: „Aujourdhui nous n'avons pas „d'armée à partager; il faut que chacun fasse son devoir et se „cherche son adversaire"; et puis lui accorda sa requête en souriant.

Et, sans plus, la petite troupe de Man-Singh se jeta dans le fleuve et atteignit heureusement l'autre rive. Cependant, Ibrahim-Husaïn-M. avait évacué la ville avec environ 1000 cavaliers, pour attendre le choc des ennemis sur une colline, située dernière la ville, et s'efforçait de la couvrir avec la seule pièce de canon qu'il eût emmenée. Le terrain, entre le fleuve et la ville, étant rendu impraticable par des blocs de rocher, d'épais fourrés et des fossés, Man-Singh et ses soldats firent un hardi mouvement tournant autour de Sarnal; tandisqu'Akbar pénétrait par une porte, du côté de la rivière, dans la ville, où on lui opposa une faible résistance. Bientôt, après s'être frayé un passage de son mieux à travers les rues étroites de la ville, encombrées par le train des chameaux, des chevaux, des piqueurs et porteurs de tente du Mirza, Akbar déboucha par la porte opposée dans la plaine.

Il sentait bouillonner dans ses veines le sang chaud des cavaliers ses ancêtres, de ces Tartares de la steppe qui, jadis, enfonçant les éperons dans le flanc de leurs chevaux sauvages et brandissant en l'air leurs sabres recourbés et leur lance, chargeaient leurs ennemis, supérieurs en nombre, les taillaient en pièces et les foulaient aux pieds de leurs coursiers. Tel Akbar, accompagné d'un petit nombre, chargea les premiers rangs du Mirza, où, à la manière des Tjaghataï, il fit caracoler son cheval haletant et, à l'arme blanche, porta de rudes coups à l'ennemi. Néanmoins, les archers sous les ordres de Baba-Khan-Kakjal étaient repoussés par les braves soldats du Mirza et battaient en retraite. Bhoupat, un fils du radja Bihari Mal, se lança de toute sa force sur l'ennemi, mais fut abattu d'un coup de sabre bien appliqué ; le cheval, sans cavalier, s'enfuit en arrière et ses gens effrayés se débandèrent, tandis que les ennemis, croyant déjà tenir la victoire, firent de toutes leurs forces une nouvelle charge contre les impériaux. Tout le monde combattait avec le courage du désespoir : homme contre homme, poitrine contre poitrine ; une fois les lances rompues et les lames brisées, on voyait souvent deux cavaliers ennemis sauter à bas de cheval et poursuivre à coups de poignard la lutte mortelle.

Il est vrai, le nombre des combattants était petit ; aussi le combat prit la forme d'une série de brillants duels et ressembla plutôt à un tournoi qu'à une bataille. Ce jour-là, il coula des flots de sang généreux : en effet, les grands du royaume y combattaient comme de simples soldats ; par exemple : le saïd Mohammed-Khan-Barha, Baghwan-Das, Man-Singh (déjà nommé), et Bhodje, le fils du radja Surdjan Hara qui donna ce jour là à son nouveau suzerain des preuves éclatantes de sa fidélité ; le Chah Kouli-Khan-Mahram, Khowadja-Ghiassouddin, Khowadja-Abdoulla, et maint autre guerrier célèbre. Tjaghataïs

et Radjepoutes accomplirent, à l'envi, de brillants faits d'armes. Et toutefois la journée menaçait d'être fatale à l'empereur. Tout à coup, on vit deux cavaliers, l'un radjepoute, l'autre tjaghataï, côte à côte, voler à travers un sentier tout bordé d'une haie d'euphorbe épineux, contre l'aile des ennemis qui se trouvait à l'autre bout du champ; c'étaient Akbar et le radja Bhagwan-Das. Trois cavaliers du Mirza se ruent contre eux; Bhagwan-Das esquive adroitement le coup de pique de l'un, et perce d'un vigoureux coup de lance son adversaire, qui s'embarrassait dans la haie d'épines. Au même instant, Akbar s'était lancé contre les deux autres ennemis et les avait chargés si rudement qu'ils cherchèrent promptement leur salut dans la fuite.

Quand les impériaux s'aperçurent de cette manœuvre téméraire, et virent quel danger courait leur souverain, ils rassemblèrent toutes leurs forces pour une suprême et décisive attaque. On entendit encore une fois le ferraillement des sabres, le sifflement des lances, le cliquetis des cuirasses — et puis on vit le Mirza tourner le dos [1]), et ses gens s'enfuir, par groupes désordonnés, abandonnant le champ de bataille.

La nuit qui survint, „plus sombre que la destinée de cette „bande de brigands, empêcha une longue poursuite; aussi „l'empereur donna-t-il l'ordre de s'abstenir de les harceler plus „longtemps." Les vainqueurs retournèrent à Sarnal et Akbar récompensa largement, par des costumes d'honneur, des *dja-„guirs* et d'autres décorations les héros de ce tournoi acharné „qui avait duré deux heures" [2]).

---

1) A la nouvelle de cette défaite, sa femme, Gulrouk Begum, fille du Mirza Kamran, s'enfuit avec son fils Mouzaffer-Husaïn vers le Dekhan.

2) Bhagwan Das, en récompense de sa bravoure et de son dévoûment héroïques, reçut une distinction, inouïe pour un Hindou; à savoir le privilége de porter avec lui une bannière et les timbales.

Ensuite, on commença le siége de Surate; et le 23 Février 1573 (23 Chawal 980), après une résistance d'un mois et dix sept jours, cette place importante dut se rendre.

C'est pendant ce siège que, au dire d'Aboul Fazl, Akbar entra pour la deuxième fois en relation personelle avec les Portugais; quoiqu'il eût vraisemblablement rencontré quelques uns de leurs missionnaires avant cette époque. Comme le bombardement des forts avait déjà commencé ii parut devant Surate une grande quantité de chrétiens, venus du port de Goa. L'affermissement et l'extension du pouvoir de l'empereur sur cette côte n'étant rien moins que favorables à leurs projets, ils avaient sans doute l'intention de prendre part à la défense de la place contre les impériaux. Mais, quand ils virent qu'il leur serait impossible de porter secours aux assiégés, et qu'ils eurent en même temps reconnu la force et la valeur de l'armée d'Akbar, ils donnèrent comme prétexte de leur visite „qu'ils étaient venus en ambas-„sade pour saluer l'empereur." Bien qu'Akbar ait pénétré leurs vrais desseins, il préfera les traiter en hôtes et amis. Il leur fit un accueil grâcieux et solennel; échangea avec eux les présents d'usage, s'entretint familièrement avec les officiers des intérêts portugais et en général des affaires de l'Europe, et puis les congédia avec adresse et affabilité; en sorte qu'ils durent retourner à Goa sans avoir rien fait. L'empereur avait sans doute entendu déjà parler des agissements de ces hardis aventuriers d'Europe, sur les mers et sur les côtes indiennes; mais ce qui donne de l'importance à cet incident, c'est qu'il fournit à l'empereur la preuve de fait de leurs plans menaçants.

Pendant ce même siége, il se produisit un autre épisode qui mérite d'être signalé. Akbar comme les Radjepoutes, se plaisait aux passes d'armes; le soir d'un festin, les esprits étant déjà échauffés, quelqu'un vanta le mépris de la mort qui

distinguait les Radjepoutes; „ceux-ci, disait l'un, étaient capa-„bles, après avoir été empalés sur un glaive, de continuer à „combattre!" Aussitôt Akbar bondit de sa place, fixa un sabre par la poignée à la paroi de la tente et il allait se précipiter sur l'arme blanche, en s'écriant que personne ne saurait mieux que lui suivre l'exemple des Radjepoutes. Les assistants étaient immobiles d'effroi, seul Man-Singh se jeta au devant de l'empereur furieux; mais, sans le vouloir, le blessa légèrement à la main, de sorte qu'Akbar plein de rage le terrassa. Sans la prompte intervention de quelques convives de sang-froid; cette querelle aurait eu une issue fatale. Nous n'avons pas cru devoir passer sous silence cet incident, si peu glorieux qu'il soit pour le grand souverain, parce qu'il prouve „qu'il était homme et que „rien d'humain ne lui était étranger."

Kalidje Khan reçut le commandement du territoire de Surate et l'armée se mit en marche sur Ahmedabad.

Dans l'intervalle, les Mirzas avaient fomenté de nouveaux troubles. Ibrahim Husaïn Mirza s'était enfui de Sarnal dans les alentours de Patan, où il se rencontra avec Chah M. et Mohammed H. M. „Ces derniers, dit Aboul Fazl, lui firent de „vifs reproches au sujet de sa défaite à Sarnal; et cet homme „passionné, un vieux sabreur, quitta fort en colère son frère et „son neveu" [1]).

Les autres Mirzas, avec Cher-Khan-Fuladi se disposèrent à l'investissement de Patan; le saïd Ahmed-Khan-Barha la mit aussitôt en état de défense, tout en envoyant du camp impérial

---

1) Le Nizamouddin Ahmed, dans Elliot V, 351, rapporte il est vrai que, d'après un plan concerté, les Mirzas devaient attaquer Agra et Patan, pour forcer l'empereur à lâcher Surate et à retourner à Ahmedabad. Mais, la donnée d'Aboul Fazl, qui sert de base à notre récit, nous paraît plus digne de créance.

devant Surate des courriers pour demander du secours. Akbar fit de suite partir Mirza-Aziz-Koka et les djaguirdars du Malwa, de Raïsin et de Tjanderi, ainsi que d'autres grands seigneurs, pour débloquer Patan. Les assiégeants s'avancèrent à leur rencontre, à environ cinq *kos* de la ville et, après une ardente mêlée, battirent l'aile droite et l'aile gauche des impériaux. Mais, une fois que leurs soldats avides de butin se furent dispersés sur le champ de bataille; Kutbouddin-Khan, qui venait d'être repoussé, s'élança soudain sur eux et, réuni aux troupes du centre sous Aziz-Koka, remporta une complète victoire sur l'ennemi. Surpris, Cher-Khan s'enfuit vers Amir-Khan de Djounadagh; les Mirzas, serrés de près, s'esquivèrent vivement dans le Dekhan; c'était le 22 Janvier 1573 (18 Ramazan 980). Mirza-Aziz-Koka fut de retour à Surate, le 23 Février (20 Chawal) et présenta un rapport exact sur ses succès.

Le 3 Avril 1573 (30 Dsilkada 980) Akbar rentra à Ahmedabad; après un séjour d'environ dix jours, il prit le chemin du logis, par Sikri. Il congédia ses *omras*, avec de riches présents à Haïbatpour et conféra à l'ancien roi de sa nouvelle province, Mouzaffer-Khan, le djaguir de Sarangpour et Uddjaïn. A un jour de marche d'Adjemir, il reçut la nouvelle de la mort d'Ibrahim-Husaïn-Mirza.

Celui-ci, en effet, poursuivi par les impériaux, battu dans un combat près de Nagor, s'était enfui de village en village, de ville en ville, accompagné de 300 hommes à peu près. Enfin, il se dirigea vers son ancien djaguir, à Azampour dans le Sambhal; sa troupe se grossit d'un ramassis d'aventuriers, de brigands et d'autres désespérés et s'avança vers le Pendjab, brûlant et massacrant tout. Le gouverneur de cette province Husaïn-Kouli-Khan était justement occupé au siége de Nagarkot, la propriété du radja Budi Tjand; il conclut aussitôt

un traité de paix avantageux et se tourna contre le Mirza.

Ayant rencontré son camp, à 40 *Kos* de Moultan, il attaqua à l'improviste la troupe qui était sous les ordres de Masoud; parceque son frère était à la chasse et n'arriva que vers la fin du combat. Les impériaux culbutèrent les rebelles, Masoud fut pris et Ibrahim s'enfuit à toute vîtesse.

L'aventureux protecteur de Badaonï, Husaïn-Khan-Toukrya qui avait rejoint Husaïn Kouli, se mit à la poursuite et était sur les talons de l'infortuné. Non loin de Moultan, mugit le fleuve Gara, formé par la jonction du Satledje et de la Bya; le Mirza traqué voulut le traverser; mais, la nuit étant venue, il ne trouva point de barque et fit une courte halte avec ses gens sur la rive. Alors les Djils, tribu de pêcheurs qui avaient là leurs établissements, attaquèrent ces hommes épuisés de fatigue; le Mirza fut grièvement blessé d'une flèche qui entra par la nuque et ressortit par le cou; ses soldats pris de panique se débandèrent et il demeura seul, atteint d'une lassitude mortelle Seul un vieil esclave lui resta fidèle, l'enveloppa d'habits misérables, pour le rendre méconnaisable et le conduisit à la pauvre cabane d'un derviche. Çelui-ci l'étendit sur sa couche, pansa ses blessures, et informa Saïd Khan à Moultan, que le Mirza (qu'il avait reconnu) se trouvait sous son toit. On porta le Mirza à Moultan, où il mourut bientôt de sa blessure. Telle fut la fin de ce Timouride.

Le 3 Juin 1573 (2 Çafar 981) Akbar entrait à Sikri; peu après il vit paraître Husaïn Kouli avec 300 prisonniers de la troupe du Mirza et de Masoud H. M.: on avait cousu les paupières à ce dernier, mais l'empereur ordonna de suite qu'on les dessillât; les autres étaient cousus dans des peaux d'âne, de porc et de chien. Les meneurs tombèrent sous la main du bourreau; les autres, parmi lesquels Masoud

furent grâciés [1]). Le même jour, on lui présenta la tête coupée d'Ibrahim Husaïn, que Saïd Khan avait envoyée tout exprès de Moultan.

„Lorque l'empereur, dit le Nizamouddin Ahmed revint du „Goudjerat, il ne restait plus de résistance dans le pays; toutes „les places fortes étaient aux mains de ses serviteurs; et l'on „envoya au secours d'Azam-Khan les troupes qui n'avaient „point pris part à la campagne. Mais, il était à peine depuis „six mois dans sa capitale, qu'il arriva l'une après l'autre la „nouvelle d'autres révoltes, et Azam-Khan lui-même écrivit „pour demander de nouveaux renforts".

Les anciens pertubateurs étaient ressortis de leurs repaires, pour de nouvelles entreprises. Ils chassèrent les fonctionnaires impériaux et bloquèrent les garnisons, qu'on avait laissées dans des places isolées. Le vieil Ijetyaroul-Mulk s'étant ligué avec quelques partisans de Cher-Khan-Fuladi, s'avançait menaçant contre Ahmedabad. Cependant, Mohammed-Husaïn-Mirza et Chah-Mirza, qui n'attendaient dans le Dekhan qu'une belle occasion de faire un tel coup de main, étaient retournés dans la contrée de Surate, mais durent se retirer à Bahrontje. Là le rusé condottiére Mohammed Husaïn M. réussit à enrôler un grand nombre de gens du gouverneur Kutbouddin-Khan, à l'aide desquels il s'empara sans coup férir de Cambaye, qui était gardé négligemment; le commandant de ce port important, Husaïn-Khan, s'échappa à Ahmedabad. Sur ces entrefaites, le Khan-i-Azam ayant marché contre les rebelles et établi un camp retranché, les troupes d'Ijetyaroul l'y cernèrent. L'autre parti des rebelles résolut de se jeter sur Ahmedabad, afin, ou de l'emporter par surprise, ou bien d'amener le Khan-i-

---

1) v. Badaoni, dans Elliot V, p. 507 et suiv.

Zaman à quitter sa forte position et à accepter le combat en rase campagne. Celui-ci, néanmoins, réussit, par des marches forcées, à gagner la ville avant l'ennemi et il s'y tint coi, Akbar lui ayant interdit d'engager une action décisive. Aux insurgés se joignit bientôt Mohammed-Husaïn M. qui ralluma le flambeau de la guerre civile et qui marquait ses étapes par les villages en feu, les bazars pillés, et les gens massacrés.

Si Ahmedabad était alors tombée aux mains des rebelles, Akbar aurait perdu tout point d'appui dans le Goudjerat. De plus, les ennemis n'auraient pas négligé cette occasion de poursuivre leurs avantages, de porter le trouble dans d'autres provinces de l'empire, par exemple dans le Malwa voisin, et par là, de causer des malheurs d'une portée incalculable. Les courriers apportant mauvaise nouvelle sur mauvaise nouvelle, il importait d'agir avec autant de promptitude que de décision.

Akbar mit tout en mouvement, concentra des troupes, distribua l'argent et les armes nécessaires pour la reprise de la campagne; expédia des „firmans" aux émirs et djagurdars, à peine congédiés, pour qu'ils eussent à marcher avec leurs contingents sur le Goudjerat afin d'y réprimer la révolte; envoya Bhagwan Das en avant avec le harem, et déclara, en même temps, que, malgré toutes les affaires dont il était chargé, il serait le premier à tenir tête à l'ennemi. Il désigna Patan pour lieu de rassemblement des troupes et partit le 23 Août 1573 (24 Rabi II 981) pour le théâtre de la guerre, avec environ 500 hommes, parmi lesquels plusieurs généraux célèbres. Ils montaient des chamelles aux pieds légers, qui ne servent d'ordinaire qu'aux courriers-express. La plupart conduisaient leurs chevaux de selle à la main; et comme on n'avait pris presqu'aucun bagage, malgré le mauvais temps et les mauvaises routes, ils purent franchir, presque sans s'arrêter, la distance d'environ

400 *kos* [1]), qui sépare Sikri de Patan, en neuf jours et neuf nuits. Vitesse sans exemple! On fit halte, le 30 Août 1573 (2 Djoumada I 981) à Balisana, situé à 5 *kos* de Patan [2]). Akbar était lui-même infatigable, comme les autres, il se nourrissait des provisions de bouche, que l'on trouvait en route ; et ne s'arrêtait que, lorsque les autres ne pouvaient pas le suivre.

Une fois arrivé au terme de cette course fatigante, et rejoint par environ 3.000 hommes, l'empereur résolut, sans s'accorder de repos et sans attendre plus de renfort, de s'avancer pour débloquer Ahmedabad, quoique cette place fût investie par plus de 20.000 ennemis. Avant d'atteindre la capitale, les impériaux engagèrent le combat à Kari contre Rolya, un partisan de Cher-Khan-Fuladi, et demeurèrent vainqueurs. Ensuite on dépêcha Açaf-Khan vers le gouverneur assiégé du Goudjerat, pour lui annoncer la nouvelle d'un prochain secours. L'armée parvint presqu'inaperçue et en ordre de bataille, dans le voisinage d'Ahmedabad et l'ennemi ne fut tiré de sa sécurité insouciante que par le son des trompettes et des timbales des impériaux.

„Au point du jour, raconte le Nizamouddin-Ahmed, Moham-„med-Husaïn-Khan chevauchait avec quelques autres cava-„liers, sur la rive du fleuve Saharmati, pour épier et savoir „qui pouvaient bien être ces nouveaux venus; de notre côté, „Subhan-Kouli-Turk s'était rendu, avec quelques cavaliers sur „la rive opposée. Mohammed-Husaïn appela Kouli-Khan; et „lui demanda à qui étaient les troupes nouvellement arrivées?"

---

1) Plus de 800 milles anglais. Le Kos vaut $2\frac{1}{2}$ milles, soit 4 kilomètres.

2) L'itinéraire passait par: Toda, Hans-Mahal, Muizabad, Adjemir, Mirtha, Djitaran, Sodjat, Pali, Baghwanpour, Djalor, Patanwal, Disa. Il y eut de notables retards sur la route de Pali à Djalor, qui furent occasionnés en partie par la désobéissance des gens de l'escorte aux ordres formels de l'empereur.

„Celui-ci répondit que c'étaient les troupes de l'empereur et „qu'il était venu pour châtier les rebelles." Le Mirza répartit. „Mes éclaireurs m'ont informé que l'empereur était encore il y „a quinze jours à Sikri; si c'est là l'armée impériale, où sont „les éléphants qui l'accompagnent toujours?" — „Comment, „reprit Kouli-Khan des éléphants auraient-ils pu faire avec „nous 400 *kos* en neuf jours!" — „Mohammed-Husaïn-M., „étonné et inquiet, s'en retourna vers ses troupes qu'il fit mettre „sur pied et rangea en bataille." — Il envoya Ijetyaroul-Beg avec 5000 cavaliers pour barrer le chemin à Khan-i-Azam, au cas où ce dernier eût risqué une sortie. Son aile droite était formée par des Habjis et des Goudjeratis; la gauche par des Afghans sous les ordres d'un fils de Cher-Khan-Fuladi; Chah Mirza se tenait au contre avec une troupe de Badakjis et de Transoxianiens, dont Aboul-Fazl dit „qu'ils semblaient im- „prégnés d'esprit de révolte, jusqu'à la moëlle des os."

Akbar avait placé au centre Mirza-Khan-Abdurrahim; Mirza Mohammed, le Khan-i-Kalan devait combattre à droite, et Wezir-Khan à gauche. L'empereur lui-même se mit à la tête de cent cuirassiers d'élite, afin d'intervenir d'une façon décisive, là où le péril serait le plus menaçant et la situation le plus critique. Au moment où les impériaux passaient le fleuve, de l'Ouest à l'Est, c.-a-d. de la rive droite à la rive gauche du fleuve, on remarqua quelque hésitation et du désordre dans leurs lignes trop minces; mais cela ne dura pas longtemps. La bataille, qui s'engagea ensuite, resta longtemps indécise; sur quelques points, les gens d'Akbar faiblirent. Alors l'empereur, comme un tigre en furie, s'élança avec sa petite troupe sur les masses profondes de l'ennemi; le cri de guerre bien connu: „*Allahou Akbar*" retentit avec une nouvelle force, et les Mirzas durent plier sous le choc de cette phalange enflammée, Mo-

hammed-Husaïn-M. fut blessé, jeté à bas de son cheval et fait prisonnier. „Actuellement, la victoire se décida sur toute la „ligne, et Sa Majesté retourna triomphante à son camp qui se „trouvait à la lisière du champ de bataille, pour y rendre grâce „du succès qui lui avait été accordé."

Comme on conduisait le Mirza vaincu devant l'empereur et que plusieurs se disputaient le mérite de l'avoir fait prisonnier, le Radja Bir Bar lui demanda à lui-même qui donc l'avait pris? Sur quoi le captif répondit laconiquement: „C'est le sel de „l'empereur [1]) qui m'a fait prisonnier; sans quoi ces gens n'en „seraient pas venus à bout!"

Akbar lui parla avec bienveillance et, fait significatif, le plaça sous la garde spéciale d'un Radjepoute, le Raï-Raï-Singh. Il y avait aussi parmi les prisonniers un certain Mard-Azmaï Chah, frère de lait du Mirza captif, qui avait tué le frère de Bhagwan-Das, à Sarnal Bhoupat; Akbar, pour l'amour de son beau-frère chéri, se chargea lui-même de la vengeance et le transperça de sa pique, quand on l'amena devant lui.

Cependant, les impériaux s'étaient disséminés: les uns soignaient leurs amis blessés, d'autres dépouillaient les ennemis tombés, s'abandonnaient au repos sans souci, ou bien s'étaient dispersés le long de la rivière, pour y abreuver leurs chevaux, et y étancher leur propre soif. Akbar lui-même, entouré de quelques fidèles, s'était couché sur un tapis étendu sur la rive pour goûter un peu de repos, après les violents efforts des derniers jours. Tout à coup, on annonce l'approche de nouveaux ennemis; c'était Ijetyaroul-Mulk qui, à la nouvelle de la défaite du Mirza, était sorti en hâte de son poste d'observation

---

1) Le sel qu'il avait mangé à la table de l'empereur; c.-a.-d. le fait d'avoir violé les obligations de l'hospitalité et de la fidélité vis-à-vis de son hôte suzerain.

près d'Ahmedabad, et accourait à son secours. La consternation fut d'abord indescriptible parmi les gens d'Akbar; les plus braves eux-mêmes furent au premier instant déconcertés; le timbalier, voisin d'Akbar, était comme paralysé d'effroi; et il fallut que l'empereur lui donnât un bon coup du pommeau de sa lance, pour lui rendre ses sens. Il commença alors à battre le tambour d'alarme à coups redoublés, de manière à rassembler vivement une petite troupe autour du souverain.

L'empereur fit ouvrir l'attaque par ses archers, qui firent pleuvoir sur l'ennemi une grêle de flèches. Au même moment, la petite troupe de cavaliers sous les ordres de l'empereur chargea la cavalerie d'Ijetyaroul Mulk et porta un tel désordre dans ses rangs que „les soldats de l'empereur prenaient les flè„ches dans les carquois des fuyards et les tiraient contre eux!" Itjetyaroul perdit la vie avec la bataille, un soldat turc porta sa tête toute dégouttante de sang à l'empereur [1]).

Quant au Mirza prisonnier, il fut tué pendant le combat par ses gardes, sans ordre formel, mais sur les instances de Bhagwan-Das qui craignait qu'il ne s'échappât; et, grâce à cette „*officiosa sedulitas*", Akbar fut délivré d'un de ses plus dangereux adversaires.

Bientôt Mirza-Aziz-Koka parut sur le champ de bataille, avec une troupe de soldats; Akbar l'embrassa, puis à la tête de ses troupes victorieuses, fit son entrée dans la capitale où il fut salué par les acclamations du peuple. C'était le 2 Septembre 1573 (5 Djoumada I, 981). Après s'être accordé quelques jours de repos dans le palais de son frère de lait, il reprit le chemin de sa résidence favorite près d'Agra; il y rentra le 4 Octo-

---

1) L'empereur fit dresser une pyramide avec les crânes des ennemis tombés; il y en avait plus de 2000 v. Nizamouddin Ahmed, dans Elliot; V, 368.

bre (7 Djoumada II), après une absence de quarante trois jours seulement, tant avait été rapide le succès de cette hardie expédition!

Aux approches de Sikri [1]), Akbar monta son cheval de bataille, un grison dont la queue et la crinière étaient teints avec du henné, et prit la pique en main. Devant lui chevauchaient ses plus familiers compagnons d'armes, ainsi que les gardes du corps, tous armés de lances à pommeau doré; et, au moment où les grands et la cour, qui étaient restés dans la capitale, vinrent au devant de lui au pied de la colline de Sikri, les cris d'allégresse se mêlèrent aux accords de la musique impériale qui, du haut du portail de la mosquée Djumna, annonçait au loin par ses fanfares, la victoire d'Akbar.

En effet, Akbar pouvait être satisfait du prompt et heureux résultat de cette campagne; aussi, en l'honneur des exploits dont il avait le droit d'être fier, donna-t-il désormais à Sikri le titre de Fathpour, c.-a-d. „la cité de la Victoire".

TROISIÈME CHAPITRE.

LE BENGALE.

L'Inde a de tout temps passé pour le pays des merveilles; mais sa région orientale, le bassin du Gange, est entourée d'un éclat tout particulièrement légendaire [2]). L'attrait mystérieux

---

1) Sikri était doublement cher à Akbar. Ce lieu était sous le patronage du pieux Pir-Selim-Muinuddin-Tjijeti, si vénéré par l'empereur; c'est dans sa maison que lui naquirent le 31 Août 1569 son fils Selim, qui devint plus tard empereur sous le nom de Djahanguir et le 7 Juin 1570 le prince Mourad v. Nizamouddin-Ahmed, dans Elliot V, p. 334. Chalmers, Ouvr. cité I, p. 340.

2) v. page 15.

qui pousse l'homme vers les pays lointains et qui augmente son désir à proportion de l'éloignement du but et des difficultés à vaincre, lui a représenté la magnificence, la splendeur et la richesse de cette région, sous des couleurs merveilleuses et des formes colossales. Les récits, apportés de temps à autre en Occident par de hardis voyageurs, confirmèrent encore la croyance, que les rêves de l'âge d'or se trouvaient réalisés là-bas.

Le Bengale était habité par des rejetons des anciens Aryas. C'était une race d'hommes doux et pacifiques, qui menaient une vie facile, jouissant du présent, sans se soucier du lendemain, sous un soleil, dont les rayons produisent l'épanouissement de la nature la plus luxuriante; mais forcent l'homme à végéter. Ils sont d'une complexion délicate, efféminés et point belliqueux; on trouve à peine chez eux une trace de création poétique et d'activité scientifique. On ne peut même pas dire d'eux, comme des autres Hindous que, plongés dans la contemplation intérieure, la méditation rêveuse des sublimes problêmes de l'être leur a fait oublier les exigences de la vie réelle. Bien qu'étant tenus en très faible estime par leurs congénères du reste de l'Hindoustan, à cause de leur faiblesse et de leur lâcheté, ils n'en étaient pas moins vains et présompteux. En effet, quoiqu'ils fussent établis depuis plusieurs générations parmi eux, les Hindous et les conquérants musulmans eux aussi, les regardèrent toujours avec mépris et cherchèrent avec soin à prouver qu'eux-même n'étaient pas originaires du Bengale [1]).

---

1) v. Description of Hindostan and the Adjacent Countries by W. Hamilton, 2 vol. in 4°. Londres, 1820. tome I p. 94 et suiv. La courte description du Bengale qui se trouve dans le „Pilgrimage" du Rév. Samuel Purchas, est encore bonne à lire et fort édifiante. v. Early Travels in India. Première série Calcutta, 1864 in 8°. p. 1 et suiv.

L'historien, d'ailleurs si sobre, Ibn-Batoutah [1]) appelle le Bengale un „enfer riche en bénédictions", en d'autres termes un paradis infernal. Il embrasse une superficie de 204.000 milles anglais carrés; ses immenses territoires sont arrosés par un vaste réseau de fleuves, qui sert de grande artère à un commerce très actif et ramifié au loin; les alluvions des fleuves qui souvent débordent et même changent leur lit, offrent à l'agriculteur le sol le plus favorable à la culture du riz et de toutes sortes de céréales. Là réussit la flore la plus variée des tropiques et on y trouve une faune d'une richesse sans pareille. Sa population est aujourd'hui de plus de 60.000.000 d'âmes. Le Bengale, à l'époque ante-musulmane, devait être divisé en cinq districts: 1°. le Radha, ou région située à l'Ouest de Hougli et au Sud du Gange; 2°. le Baguedi, ou delta du Gange; 3°. le Banga, ou pays à l'Est et au delà du Gange; 4°. le Barendra, ou district au Nord de Padma, entre les rivières Karataya et Mahananda; 5°. le Mithila, ou la contrée à l'Ouest de Mahananda.

Il ne saurait être question d'une histoire proprement dite du Bengale, à l'époque de l'Inde antique [2]), à cause de la pénurie de sources sûres.

A l'époque où les héros du Mahabarata guerroyaient ensemble, le Bengale appartenait dit-on au Royaume de Magadha; la chûte de ce dernier lui procura plus d'indépendance. Plusieurs dynasties, issues de la race des conquérants antérieurs y régnèrent en souveraines. Là aussi, comme dans les autres parties de l'Hindoustan, la caste sacerdotale des Brahmanes parvint au premier rang. Adiçoura, seigneur du Gourra (c.-a.d.

---

1) v. Voyages d'Ibn-Batoutah, par Defrémery et Sanguinetti, Paris, 1858 in 8°. tome IV p. 210.

2) v. Lassen: Indische Alterthümer, tome III, p. 717. Colebrooke, Miscellaneous Essays, II p. 187. Gladwin, Ouvr. cité, p. 20.

Bengale), appela cinq prêtres de Kanya Koubdja (Kannodje) dans le pays et leur octroya de riches propriétés, en sorte qu'ils formèrent bientôt une confrérie avec des ramifications étendues; auprès d'eux, il y avait les „sept-cents brahmanes", qui comptent encore aujourdhui des descendants presque dans chaque village.

L'histoire de Ballalasena, né d'après la légende, de la femme d'Açidoura et du Brahmapoutra, qui était venu vers elle sous la figure d'un brahmane, fournit des documents plus abondants pour la connaissance des temps préhistoriques. Le plus notable de ses rejetons fut Laxmanasena, qui aurait fondé Laxmanavati (Lak'hnaouti, Gauda, Gaur) pour en faire sa capitale.

Le dernier roi indien du Bengale, Laxmanya [1]), transporta le siège du gouvernement dans le Sud de son royaume, à Navadvipa [2]) (c.-a.-d. Neuve-Ile, Nouddea): mais, comme ses „voyants" le lui avaient prédit, il dut reculer devant les hordes pillardes des Musulmans. Ceux-ci, sous les ordres de Mohammed Baketyar Childji [3]), le vaillant général de Kutbouddin, souverain de Dehli, plantèrent en 1798—99 (595 de l'Hégire) le drapeau du Croîssant, dans les régions Sud-Est du Mithila et du Barendra; dans le Nord du Radha et le Nord-Ouest du Baguedi. La puissance et le territoire des Musulmans s'étendirent [4]) progressivement. — C'est au début seulement de l'ère

1) Hamilton, Ouvr. cité, I p. 114, prétend que, d'après la tradition populaire, le dernier souverain s'appelait Sou-Sen.

2) Située sous le 23° 25′ Latit. Nord. et 88° 24′ Long-Orient (de Greenwich).

3) Issu de la souche des Ghorides afghans, Baketyar était d'un extérieur repoussant, en sorte que plusieurs chefs de corps refusèreut ses services. Enfin, il réussit à gagner un poste éminent et parvint, par ses glorieuses campagnes, à se faire un grand nom. Ce qu'il avait de rare et de curieux, c'était que, comme Timour et Akbar après-lui, il se distinguait par la longueur démesurée de ses bras.

4) Nous avons pris pour guide dans le récit suivant, la première des recherches

musulmane qne nous nous trouvons sur le terrain de l'histoire documentée. Cette histoire se divise en cinq périodes, dont nous n'aurons à considérer que les trois premières [1]).

---

magistrales de Blochmann intitulées: „*Geography and History of Bengal*" aïnsi que „*l'History of Bengal*" de Ch. Stewart, Londres, 1813 in 4°. V. aussi Gladwin, Ouvr. cité, tome II p. 4 et suiv. Voici, à peu près, comment Blochmann décrit les frontières du Bengale, à l'épique musulmane, dans le „*Journal of the Asiatic Society of Bengal*" Années 1873 (p. 209—307), 1874 (p. 280—309), 1875 (p. 275—306) et spécialement dans l'Année 1873 (p. 220—241):

α) La frontière occidentale ne dépassait pas de beaucoup le fleuve Kosi, au N. O., et pourtant le Bengale, sous les rois indépendants, comprenait le Nord du Behar jusqu'à Saran; ils ne possédèrent le Behar méridional que d'une manière intermittente. Le point extrême au Sud du Gange était Garhi, la clef du Bengale, comme Sahvan sur l'Indus est la clef du Sind. De là, la frontière courait le long du Gange au sud d'Ag-Mahall; puis au Nord-Ouest vers le Birbhoum; ensuite, passant à côté des Santal-Parganas, atteignait le confluent du Barakar et du Damoudar; de là, sur la rive gauche de ce dernier, tout près de la ville de Bardvan. Alors, reprenant la direction Ouest, elle passait au N. O. des districts actuels de Hougly et de Habrah, jusqu'à Mandalghat, où le Rupnarayan se jette dans le Hougly.

β) La frontière méridionale était formée par la lisière Nord du Sundarban; de Hatiagarh, au Sud du Port-Diamant sur l'Hougly; vers Bagherhat, dans le Djessore méridional, jusqu'au fleuve Haringhata, soit le long des Mahalls méridionaux des Cirkars de Satgaon et de Khalifatabad. Au delà du Haringhata, se trouvaient les Cirkars de Bakla et de Fathabad, qui appartenaient au Bengale, avec les îles de Dekhin-Chabaz pour et de Sondip, à l'embouchure de la Megna.

γ) La frontière orientale partait de Sunnargaon et de la Megna vers le Nord, et comprenait à l'Est le district de Silhat. Elle courait, près des parties Sud du Djaïntiah, du Khasiah et des collines du Garo, vers Mahall-Cherpour, dans le Maïmansingh septentrional; passait près de Tjilmari sur la vive droite du Brahmapoutra; et puis, le long du fleuve, jusqu'à Mahall-Bhitarband à, la frontière N. O. Les cirkars-frontières étaient Sunnargaon, Bazouha, Silhat et Ghoraghat. Ces territoires offrirent de bonne heure un champ de conquêtes aux Asamèses.

δ) La frontière du Nord était formée par une ligne qui, de Bhitarband, à la courbure du Brahmapoutra; et plus tard, de Ganhatti, dans le Kamroup, longeait les districts Sud de Kotje-Behar, vers Mahall Patgaon; de là, elle s'etendait au pied des collines boisées du Sikkim et du Nepal, jusqu'au Nord du territoire de Purniah. Pour éviter toute erreur, je désignerai dans le courant du chapître ce travail de Blochmann, par le renvoi: I. A. S. B.

1) La quatrième est la période mongole (1576 —1740); la cinquième, la Période Nawabi (1740—1765) jusqu'à la prise de possession par la Compagnie anglaise des Indes-Orientales.

La première période, que l'on peut avec Blochmann désigner sous le nom des gouverneurs de Lak'hnauti (la nouvelle résidence), dura de 1198/9 à 1338 (599 à 739 de l'Hégire).

La deuxième, celle des rois du Bengale indépendants, s'ouvre avec Fakrouddin-Aboul-Mouzaffer-Moubarak-Chah et dure de 1338 à 1538 (739 à 944). Ce dernier avait été le „*silahdar*", c.-a-d. écuyer de Bahram-Khan, gouverneur impérial de Sunnargaon et était devenu son propre maître, après la mort de son seigneur. C'était une intelligence richement douée, comme le montre sa prédilection pour les Çoufis et pour les étrangers [1]). Dès lors, un des traits caractéristiques de l'histoire du Bengale, c'est la guerre contre nature, entre les souverains et leurs héritiers ambitieux; c'est le spectacle d'un père en guerre acharnée contre son fils et d'un fils luttant à mort contre son père.

Aussi cette époque abonde en révolutions sanglantes: dès le quatrième roi, vers l'année 1352 (An 753 de l'Hégire) une nouvelle dynastie monta sur le trône, avec Chamsouddin-Aboul-Mouzaffer-Ilyas-Chah; et celle-ci, après deux interrègnes, fut à son tour évincée par une autre famille de souverains. Dans la première dizaine d'années du XVème siècle, un „zamindar" Hindou, le radja Kans, renversa Chamsouddin, de la maison d'Ilyas; il est vrai que les renseignements qu'on a sur lui sont plutôt „du domaine de la légende et de la tradition que de „l'histoire authentique." Son fils et successeur se convertit à l'Islamisme; le dernier de ces parvenus: Ahmed-Chah fut détrôné vers 1446 (Au 850 de l'Hégire), par Naçirouddin Aboul-Mouzaffer-Mahmoud-Chah, un rejeton de la famille des Ilyas, qui avait sans doute été mis en avant depuis plus longtemps comme anti-roi. Ce dernier transporta la capitale à

1) v. Ibn-Batoutah, Ouv. cité IV, p. 212 et suiv.

Gaour, qui est situé à égale distance entre le Gange et le Mahananda. A l'Est de cette ville, se trouvait le Kallak Sadja, c.-a-d. marais ou réservoir de la ville, qui était en communication avec le Gange; toutes les fois que les eaux du fleuve montaient, la masse des eaux corrompues, sortant de ce bassin, pénétraient dans les conduites de la ville, en sorte que Gaour était un véritable nid à fièvres [1]),

Après l'extinction du dernier rejeton des Ilyas, et, avant le commencement de la période des Husaini, entre les années 1487 et 1494 (893 et 899) de l'Hégire, le Bengale eut pour souverains trois rois abyssins [2]). En effet, Barbak Chah ayant un jour introduit à sa cour des eunuques d'Abyssinie, ceux-ci, comme il arrive souvent,de défenseurs et serviteurs qu'ils étaient devinrent régents et seigneurs [3]). Ils s'emparèrent du gouvernement: roués, avides et violents dans l'emploi des moyens, ils abusèrent du pouvoir pour assouvir dans des flots de sang leurs passions impuissantes. Cet interrègne fut une phase d'horreurs, d'iniquités et de terreur, et la population respira, lorsque Alaouddin-Husaïn-Chah l'eût délivrée de ces monstres, en rétablissant l'ordre et le repos, après lesquels elle avait soupiré si longtemps.

Le dernier de la souche des Husaïni: Mahmoud Chah III fut dépouillé de la souveraineté par la ruse et la vaillance de Cher-Chah; le padichah Humayoun offrit un asile au roi proscrit; et alors s'ouvrit le troisième période, celle des rois de la famille de Cher-Chah et de leurs successeurs Afghans: de 153 sa 1578. (944 à 984 de l'Hégire). On connaît déjà les luttes qui

---

1) Gaour se trouve par 24°55′ latitude Nord et 88° 8′ longitude Est.

2) Mahmoud II, un fils de Fath Chah ne règna que très peu de temps, vers 1490 (An 896).

3) Purchas (Ouvr. cité p. 3) les compare avec les Sultans du Caire, qui sortirent souvent de la garde des Mamelouks circassiens.

s'ensuivirent entre les deux plus grands hommes de l'Inde à cette époque. Il faut seulement ajouter que Djahanguir-Kouli-beg, commanda à Gaour, environ une année, de 1538—39 (945—46), comme gouverneur impérial du Bengale, jusqu'au désastre de Tjonsa.

Après la mort de Scher-Chah devant Kalindjer (p. 75) en 1545 (952), son fils cadet Islam-Chah fut élevé sur le trône. Celui-ci nomma Myan-Solyman-Kararani [1]), gouverneur du Behar méridional, ce qui eut de graves conséquences pour l'avenir. Mais la puissance éclatante de la maison de Scher-Chah fut ensevelie, avec ses dépouilles, à Sahasram. A la mort d'Islam-Chah, Aboul-Mouzaffer-Mohammed-Adil-Chah, plus connu sous le nom d'Adli, lui succéda; mais ne fut pas reconnu dans le Bengale; parce que le gouverneur de ces provinces, Mohammed-Chan-Sour se fit proclamer en 1552 (960) roi du Bengale. Alors, ce malheureux pays fut engagé dans les luttes fratricides des Afghans; jusqu'à ce que Myan-Solyman, du Behar méridional, intervint et, à la bataille de Souradjegarh, à l'Ouest de Munger, en 1556 (964), coopéra avec Bahadour-Chah au renversement d'Adli. Apres Bahadour, son frère Djelal-Chah monta sur le trône; mais son fils et successeur fut assassiné par un certain Guyasouddin, en 1563 (971). C'est contre ce dernier que Solyman Kararani envoya son frère aîné Tadje-Khan qui, après avoir chassé l'usurpateur, se fixa à Gaour et reprit avec son frère le gouvernement du Bengale.

Après la mort de Tadje-Khan, en 1564 (972), Solyman prit le titre de „*Hazrati-Ala*" [2]) ou Majesté, et transporta le siége

---

1) Les Kararanis étaient une tribu Afghane très favorisée par Scher-Chah.

2) v. le Tarichi Daoudi d'Abdoullah; dans Elliot. IV, 509. Pour le titre voyez: Garcin de Tassy; Mémoire sur les noms propres et les titres musulmans. 2ème Edit. Paris, 1878 in 8° p. 38, 41.

des deux gouvernements du Bengale et du Behar, désormais concentrés dans ses mains, à Tanda, sur l'autre rive du fleuve.

Bien qu'indépendant en fait, il eut le bon sens d'affermir sa domination récente, en vivant en paix avec son puissant voisin [1]).

Aussi n'hésita-t-il point, lorsque le khan-zaman Ali-Kouli fut à l'apogée de sa puissance, à se mettre en bonne intelligence avec cet homme entreprenant. D'ailleurs, il était assez avisé pour profiter à propos de chaque avantage qui s'offrait. Ce ne fut pas sa faute si, après la chûte du khan-zaman, l'importante place-forte de Zamania ne lui échut pas comme part du butin. Elle lui fut alors offerte par le commandant de la forteresse, Asadoulla, et il fallut l'heureuse intervention de Munim-Khan pour déjouer ce projet prudemment ourdi, en sorte que „l'armée afghane s'en retourna déçue". Solyman avait un vizir nommé. Khan-Djahan-Lodi-Afghan, dont les djaguirs se trouvaient au bord du fleuve Çon et qui avait besoin d'être sur un bon pied avec le khan-khanan, pour la sécurité de ses propres possessions. C'est en lui que le rusé prince du Bengale trouva un négociateur bien qualifié pour nouer des relations amicales avec la cour de Delhi. Ces bons rapports lui importaient d'autant plus qu'il voulait assurer ses derrières et avoir les mains libres, pour entreprendre une campagne contre Mukound-Deo, le dernier roi de l'Orissa.

Mais ce fut seulement, pendant le siége de Tjitor, que les négociations aboutirent à la promesse d'une entrevue solennelle entre Soleyman et le khan-khanan, afin de donner à leurs relations jusque là plutôt personnelles, un cachet public et gé-

---

1) v. encore pour l'Histoire de Solyman, Aboul-Fazl dans Elliot, VI, 34—37. Chalmers, Ouvr. cité I, p. 522 et suiv. Fericheta, dans Briggs, IV, 354 le Nizamouddin-Ahmed, Ouvr. cité t. V, 245, 374. Stewart, Ouvr. cité p. 147—151.

néral. Le loyal Munim-Khan se décida à aller avec une escorte d'environ 1000 hommes, au devant du souverain du Bengale, jusqu'à cinq *kos* de Patna[1]). C'est là qu'eut lieu la réception officielle du khan-khanan, avec l'étiquette d'usage et en grande pompe. On convint que la „khoutbe" serait lue au nom d'Akbar et la monnaie frappée à son effigie. Sage résolution qui était fille de la nécessité, car, en rendant hommage au padichah, Solyman plaçait les pays qu'il avait conquis à la pointe de l'épée, à l'abri de futures revendications.

Cette mesure politique, qui avait l'air d'une soumission, déplut au parti des mécontents; et, contre les lois les plus sacrées de l'hospitalité,ils couvèrent un mauvais dessein contre Munim-Khan, à savoir de s'emparer de sa personne. On ne se trompera pas beaucoup, en admettant qu'à la manière de presque tous les mécontents, ils espéraient pêcher en eau trouble, à la faveur des troubles qui s'en seraient suivis. Heureusement, Lodi Afghan et son seigneur furent avertis à temps de ces intrigues; et, ne pouvant pas sur le champ mettre les conjurés hors d'état de nuire, prévinrent Munim-Khan qui ne se doutait de rien. Celui-ci, escorté par une troupe de soldats fidèles, se dirigea en toute hâte vers le territoire impérial; en chemin, il fut rejoint non sans peine par Lodi et par Bayazid, le fils aîné de Solyman, qui avaient couru après lui pour démontrer leur parfaite innocence et lui renouveler l'assurance de leur sincère dévouement. La nouvelle de la prise de Tjitor, qui venait d'arriver, dédommagea le vieux dignitaire de ce brusque retour au delà du Gange.

Après la conclusion de cette alliance défensive, Solyman mit

---

1) Patna, sans doute l'ancienne Padmavati, est située sur la rive droite du Gange; par 25° 35′ de latitude Nord et 85° 15′ de longitude Est.

à exécution en 1567 (975) ses plans contre l'Orissa. Son général victorieux Radjou, surnommé Kala-Pahar (c.-a-d. la noire montagne), dont le nom vit encore sur les lèvres du peuple de l'Orissa et sert aux mères de croquemitaine pour faire taire leurs enfants, n'eut pas de peine à battre les troupes ennemies. Ce fut lui qui pilla le temple de Djagannath à Pouri (Orissa méridional), et en fit un sanctuaire de l'Islam [1]). Mukound-Deo fut vaincu et mourut de la mort des héros; Lodi fut nommé gouverneur de cette province. Deux épisodes de cette époque prouvent le prix que Solyman attachait à la faveur sans mélange de la cour de Dehli.

Ibrahim-Khan-Sour [2]), cousin de Scher-Chah, et beau-frère d'Adli, après la mort du célèbre prince Afghan, avait été poussé un moment au premier plan, parmi les compétiteurs pour la suzeraineté de Dehli; mais, vaincu et repoussé par Hemou, après mainte aventure, il avait trouvé un dernier asile auprès du roi hindou de l'Orissa. Le rusé Kararani l'attira dans un guet-apens, en faisant miroiter à ses yeux la promesse d'un sauf-conduit et d'une sûreté complète, et fit assassiner le malheureux, victime de sa confiance.

Il y avait une autre personnalité désagréable au padichah: c'était Iskander-Khan, l'ancien vassal d'Akbar à Aoude, un des héros de l'insurrection du Djonpour. Expulsé des pays de l'empire, il avait pu s'enfuir sans encombre (p. 122) avec les siens à Gorakhpour, qui appartenait alors au Bengale; et avait su, paraît-il, acquérir une certaine influence à Tanda. On le mentionne,

---

1) v. Badaoni dans Elliot V, 511. C'est un sanctuaire consacré à Krichena. Djagannath signifie „Maître du Monde" et le nom du dieu sert aussi à désigner le lieu d'adoration v. E. Thornton: Gazetteer of the territories etc. of India Londres, 1857, p. 463/4.

2) v. le Nizamouddin Ahmed, dans Elliot, V, 243 et suiv.

au moins parmi les compagnons de Bayazid, l'héritier du trône, quand celui se rendit dans l'Orissa, en passant par Djarkand. Protéger un tel personnage, c'était, dans les circonstances données, offenser Akbar; aussi Solyman chercha-t-il, après ses succès dans l'Orissa, à se débarrasser de lui. Iskander, un factieux consommé dans toutes les ruses et intrigues de cour, s'aperçut bientôt d'un changement de dispositions défavorable à son égard. D'ailleurs, il connaissait de quelle manière on savait au Bengale évincer les hôtes gênants: il avait devant les yeux le sort lamentable d'Ibrahim-Sour. Il s'éloigna donc à temps et se rendit auprès de Munim-Khan, son ancien protecteur, qui promit de s'employer pour lui [1]).

Quand les destinées du Bengale furent aux mains d'un homme aussi modéré et circonspect que Solyman, qui évitait sagement toute manifestation de son omnipotence vis-à-vis du suzerain une fois reconnu, il fut possible, même à un homme aussi maladroit en politique, que le khan-khanan, de garantir la sécurité des frontières, à l'Est de l'empire. Le pays, sous l'influence de cette politique pacifique, prit un accroissement de prospérité. Bien que Solyman, en prince modèle, eût coutume de faire ses dévotions avec 150 cheiks et ulémas, avant de s'occuper des affaires d'état [2]), il octroya aux Hindous la liberté de croyance, les protégea contre les exactions des fonctionnaires musulmans et leur accorda même une certaine part dans l'ad-

---

1) A la fin de la dizième année du règne d'Akbar, vers le commencement de 1571, le khan-khanan se présenta à Fathpour et obtint sa grâce. Iskander reçut Lakh'nau comme fief de la couronne et c'est là qu'il mourut de mort naturelle l'année suivante — v. Nizamouddin-Ahmed, dans Elliot, V, 339, qui donne il est vrai le 30 Sept. 1571 comme jour de sa mort. Aboul-Fazl, dans Chalmers. Ouvr. cité III, 22 reporte cet évènement, sans doute avec raison, à l'année suivante.

2) v. Blochmann, J. A. S. B. 1875 p. 303.

ministration. „Solyman, qui répandait le souffle de la puissance „dans l'Orissa, le Bengale et le Behar, partit pour l'autre „monde", dans la première moitié de l'année 1572 (980) [1]) et, après sa mort, la situation se modifia du tout au tout.

Depuis ce moment, il se produisit au Bengale un courant hostile à la cour des Tjaghataï. Bayazid, qui lui succéda, entraîné, comme il arrive aux âmes faibles, par le vertige du pouvoir auquel il n'était pas accoutumé, mit toute prudence de côté, fit lire la khoutbe en son nom, et joua le rôle d'un souverain indépendant avec plus de zèle que de bonheur. En effet, une fois qu'il s'était mis en flagrante contradiction avec la politique bien pondérée de son père, il devait en tout cas s'assurer des sympathies et de l'attachement de ses courtisans et des grands du royaume. Au contraire, il se mit à railler et à froisser les vieux serviteurs de son père d'une manière si offensante, que sa chûte devint inévitable; et elle se produisit en effet quelques mois, plus tard. Les nobles se conjurèrent; et son cousin et gendre, Hansou, homme vain et insignifiant, tua le roi détesté, à leur instigation; ils voulurent, pour récompenser leur créature, élever le meurtrier sur le trône souverain.

Mais, le Khan-Djahan-Lodi-Afghan qui, d'après le Sawanih-i-Akbari [2]), „était *l'âme du royaume*" et avait été l'atalik de Daoud, le fils cadet de Solyman, amena les régents du Bengale à proclamer roi ce dernier, et fit assassiner Hansou. Cependant, dans le Behar méridional, le puissant Goudjar-Khan s'était dé-

---

1) v. Chalmers, Ouvr. cité II, p. 2. Badaoni, dans Elliot, V, p. 511. Contre la donnée du Nizamouddin-Ahmed, dans Elliot V, 372; Fericheta, dans Briggs, IV, 354; Stewart, Ouvr. cité p. 151, qui le font mourir en 1573, il y a une objection irréfutable; c'est qu'on a signalé des monnaies de l'an 1572, qui sont frappées à l'effigie de Daoud, son second fils v. Blochmann, J. A. S. B. 1875, p. 303.

2) v. Blochmann, J. A. S. B. 1875, p. 305.

claré en faveur d'un fils de Bayazid et les Afghans furent de nouveau menacés d'une guerre civile.

D'autre part, à la première nouvelle de la mort de Solyman, Akbar avait rendu un firman, invitant le khan-khanan à „prendre possession de ce territoire contesté" [1]). Aussi celui-ci avait déjà engagé des pourparlers avec Goudjar--Khan, qui s'était déclaré prêt à consentir à la remise des territoires, moyennant une indemnité proportionnelle et un rang à la cour; lorsque le résolu et infatigable Lodi offrit aussitôt un prix plus haut et plus séduisant; de sorte qu'il gagna le seigneur hésitant à la cause des Kararanis. C'est ainsi que, par la négligence de Munim-Khan, la proie, déjà presqu'assurée, échappa aux mains des impériaux.

Malgré tout, Lodi jugea prudent de s'arranger avec le khan-khanan, moyennant un tribut de deux „*lak's*" de roupies en or et un „*lak*" [2]) d'étoffes précieuses; d'autre part, Munim-Khan fit la paix avec Daoud, par l'intermédiaire de son envoyé Djelab Khan-Krori. On avait réussi, par ces transactions, à éviter un conflit immédiat dans cette contrée et à se jeter sur le Djonpour, dégarni de troupes.

En effet, tandis que le khan-khanan, consolé de sa mésaven-

---

1) Pour les évènements décrits à partir d'ici, comparez le Tarichi Daoudi d'Abdoullah, dans Elliot IV, 510 et sq. Aboul-Fazl, dans Chalmers, Ouvr. cité p. 22—27, 50—51, 79—85, 90—92, 107—108, 110—111, 113—115, 122—150, 167—187; et dans Elliot, VI, p. 39—55 le Nizamouddin-Ahmed, dans Elliot, V, 362—370, 372—390, 394—400 Badaoni dans Elliot, V, 511—512. Ferichela dans Briggs, II, p. 244—249 etc. etc. Les dates de cette section sont assez incertaines et varient d'après les sources diverses, notamment à cause de la fixation fausse de l'année de la mort de Solyman. Nous avons suivi les données d'Aboul-Fazl, qui nous semblent les plus sûres. Le récit du vieux De Laët, dans son „*India Vera*" offre un salmigondis burlesque de vérités et d'erreurs. D'après lui le „Ghan-Ghauna" (Khan-Khanan) et Munim-Khan sont deux personnages différents.

2) Le lak vaut 100.000 pièces d'une même espèce.

ture par de riches présents, commençait sa retraite, en pleine sécurité: il reçut soudain la nouvelle surprenante, que Daoud et Lodi avaient entrepris une invasion téméraire dans son gouvernement. La forteresse de Zamania s'était rendue à Lodi, qui marchait rapidement en avant, et avait été aussitôt rasée. Le khan-khanan opposa provisoirement les troupes de quelques émirs aux hardis envahisseurs; lui-même suivit avec le reste des troupes, à marches plus lentes. Lodi, joyeux de son triomphe, envoya 5 à 6000 hommes, au delà du Gange, vers le Sud, pour mettre tout à feu et à sang. Mais les paysans, exaspérés par ces violences, se soulevèrent en masse sous la conduite de leur „zamindar" Gadjepati, le plus riche propriétaire du Behar, qui était acquis à la cause impériale, et, soutenus par les troupes de Mirza-Husaïn-Khan, chassèrent, taillèrent en pièces ou rejetèrent sur le Gange ces audacieux brigands, dont beaucoup trouvèrent la mort dans les flots. Cependant, Munim-Khan rassemblait son armée près de Ghazipour [1]), et Lodi élevait, dans le voisinage, entre le Sah et le Gange un camp retranché, qui lui permit d'offrir une résistance victorieuse. Il y avait presque chaque jour sur le Gange des combats nautiques; mais qui ressemblaient plutôt à des escarmouches qu'à de sérieux combats.

Dans la même année, 1573 (980 de l'Hégire), les bouches à feu impériales vomissaient la ruine et la mort sur Surate, et, le siége étant dirigé par Akbar en personne, la prise de cette fameuse place-forte s'approchait de jour en jour (p. 194). Ce siége n'empêchait pas l'infatigable empereur de surveiller, d'un œil vigilant, les évènements de l'Est; au fur et à mesure qu'ils se déroulaient, il en était exactement informé par des courriers exprès, qui reportaient ses instructions et ses ordres au khan-

1) Ghazipour est situé sur la rive gauche (Nord) du Gange; par 25° 32′ latitude Nord, et 83° 39′ longitude Est (de Greenwich).

khanan Comme Munim-Khan n'osait pas agir par lui-même, il essaya d'arranger pacifiquement le conflit. Il faut d'ailleurs songer que les Pathans étaient des adversaires dangereux; et que le jeune Daoud disposait de grandes ressources et d'une puissante armée [1]). Lodi rejeta d'abord dédaigneusement les offres du khan-khanan; lorsqu'un incident imprévu changea tout d'un coup la situation. Daoud s'était avancé du centre du Bengale jusqu'à Mongir [2]), sur la rive droit du Gange; et là, croyant voir dans son cousin Yousouf, fils de Tadje-Khan [3]) et gendre de Lodi, un dangereux rival, il avait fait assassiner l'infortuné jeune homme.

Ce crime monstrueux contre un parent déchira le faible lien qui rattachait personnellement Lodi à Daoud — car, quant au pays et à la dynastie des Kararanis il leur resta toujours fidèle, et le premier reprit les négociations avec Munim-Khan. On arriva bientôt à un accord, et Lodi témoigna de sa soumission en envoyant à l'empereur des présents somptueux. Ainsi le fier Afghan ne s'était incliné cette fois devant le Tjaghataï, que pour satisfaire au devoir sacré de la vendetta; et emporté par la fougue de sa passion, il se prépara de suite à faire expier ce forfait au royal meurtrier. Mais ses lieutenants Djelal-Khan et Kala-Pahar l'abandonnèrent, des mutineries éclatèrent parmi ses soldats; et, il dut se retirer, avec une troupe de guerriers dévoués, vers la place de Rohtas, dans le Behar méridional,

---

1) Voici des données, d'après Stewart, Ouvr. cité p. 152: 140.000 fantassins; 40.000 chevaux; 20.000 pièces d'artillerie; 3600 éléphants de guerre et en outre plusieurs centaines d'embarcations de guerre. Quand même ces chiffres seraient trop élevés, il n'en reste pas moins vrai, comme le prouva toute la campagne, que les forces Afghanes étaient très considérables.

2) Mongir se trouve par 25° 19′ latitude Nord et 86° 30′ long. Est.

3) Elliot fait donc erreur, quand il l'appelle un „neveu" de Daoud; la traduction de Chalmers (II p. 27) le nomme avec raison „le fils d'un oncle de Daoud".

sur la rive Nord-Ouest du Çon [1]). Là même, les hordes de Daoud l'inquiétèrent au point qu'il se vit amené à demander main-forte à Munim-Khan; ce dernier lui envoya complaisamment une division, au moyen de laquelle Lodi pouvait espérer s'emparer de la place, dans une occasion favorable.

Daoud s'était fixé à Garhi (v. page 208, note α), où il gaspillait d'une main prodigue les riches trésors de son père et enrôlait de nombreux mercenaires, pour consolider son pouvoir chancelant; puisqu'il avait actuellement perdu ses conseillers les plus sensés et les plus fidèles.

Munim-Khan ne se sentait pas à la hauteur de ces difficultés accumulées, et son maître, dont la présence eût été si désirable à ce moment, était encore à guerroyer dans le Goudjerat.

Dans l'intervalle entre les deux campagnes du Goudjerat, du 3 Juin au 23 Août 1573 (2 Çafar—24 Rabi II 981) Akbar résidait à Sikri. Assiégé par les perpétuelles demandes de secours de l'anxieux khan-khanan, l'empereur envoya un certain nombre d'omras, entr'autres Tjahnah-beg, le Khan-i-Alam, Achraf-Khan, pour soutenir énergiquement son ancien „*atalik*". En même temps, il lui adressait un „*firman*" par lequel, tout en faisant ressortir particulièrement le zèle et la fidélité dont il avait fait preuve dans les pays de l'Est, il lui donnait néanmoins l'ordre formel „d'aller de l'avant sans hésiter, pour châtier les re„belles et conquérir enfin ces provinces". Il est vrai que de vastes préparatifs furent bientôt entrepris pour cette campagne; mais, Akbar, ne connaissant que trop l'irrésolution du Khan-Khanan, envoya un chargé d'affaire perspicace, le radja Todar Mal, sur le théâtre de la guerre d'orient, afin de le renseigner sur l'état des préparatifs; ainsi que sur la force et le moral des

---

4) Rohtas est située par 24° 38′ latitude Nord et 84° longitude Est.

troupes. L'homme de confiance de l'empereur, après une vérification détaillée des choses, rapporta des nouvelles ressurantes. Cependant la révolte ayant de nouveau éclaté dans le Goudjerat, ces projets d'Akbar furent interrompus par sa célèbre course à chameaux d'Ahmedabad (p. 199). Mais l'empereur ne s'était pas trompé sur la réelle portée des troubles dans l'Est, et avec son infaillible pressentiment de ce qui allait advenir, il avait donné l'ordre à Todar Mal, son principal surintendant, de faire construire et gréer sur les chantiers d'Agra une flotte d'environ cent voiles. Ces embarcations étaient destinées à le porter un jour, sur les ondes du fleuve sacré, vers les splendides campagnes du Bengale ; où devait se livrer le combat décisif.

Après la réduction complète du Goudjerat, et le retour de l'empereur dans sa capitale (p. 204), on reprit le projet de soumission du Bengale et Lachekar-Khan fut envoyé, ainsi que d'autres émirs, pour lever les contingents des djaguirdars-frontières, et les conduire avec leurs propres troupes au général en chef Munim-Khan.

Cette mission réitérée de Todar Mal prouve l'importance qu'Akbar attachait à l'expédition ; cette fois-ci, il poussa à une action décisive, en qualité de plénipotentiaire de l'empereur, chargé de diriger et surveiller l'exécution du plan de campagne. Il n'est pas douteux que les généraux musulmans, blanchis sous le harnois, devaient détester le radja, dont la volonté de fer savait exécuter sans ménagement les ordres de son maitre ; ils le haïssaient et comme Hindou, et comme militaire n'étant pas du métier, et firent à tous ses plans, une opposition d'autant plus dangereuse qu'elle était sourde. Todar Mal trouva Munim-Khan, vivement occupé avec ses troupes, à prendre les mesures pour une entrée en campagne prochaine. Bientôt, trois colonnes s'avancèrent lentement vers l'Est. Le radja avait permis à

quelques „*omras*" de passer le Gange ; ceux-ci rencontrèrent sur la rive opposée une division afghane qui, bien que retranchée dans une position avantageuse, chercha son salut dans une fuite rapide ; mais, dans cette poursuite plusieurs cavaliers mongols furent taillés en pièces.

D'ailleurs cette campagne présenta une série de surprises ; ainsi, tout à coup parut dans le camp de Munim un cavalier qui apportait cette nouvelle étonnante : Lodi Afghan, que l'on croyait animé d'un haine irréconciliable contre Daoud Kararani, s'était réconcilié avec lui ; avait éloigné à l'amiable de Rohtas les impériaux et, redevenant général en chef de Daoud, les avait forcés de battre en retraite au plus vîte.

Le fait que Lodi s'était déclaré pour la cause de Daoud et avait pris la tête du mouvement pour l'indépendance du Bengale, rendait la situation critique ; car les généraux d'Akbar savaient fort bien à quel adversaire ils auraient affaire désormais. A peine Lodi avait-il repris son ancien poste, qu'il se trouva bientôt en ordre de bataille en face des impériaux, et ceux-ci aperçurent de l'autre côté du Çon, dans un camp bien rangé et fortement retranché, l'armée imposante du Bengale. Pendant que les deux partis se préparaient à une bataille, le Çon fut comme naguère, le Gange, le théâtre d'escarmouches navales.

Sur ces entrefaites, les envieux et les ennemis de Lodi, Koutlou-Khan avant tout, avaient complètement enveloppé de leurs intrigues Daoud, dont la vie n'était que le jouet de la vanité et de la volupté. Poussé par la jalousie et le sentiment de sa culpabilité ; craignant que ce général qu'il avait si gravement offensé profitât de sa puissance pour le renverser du trône et se mettre à sa place, ce prince léger prêta facilement l'oreille à leurs perfides insinuations. Il avait suivi l'armée de Lodi jusqu'à

Khetwara ; là, il manda Lodi et son „*wakil*" pour un conseil de guerre. Tous deux, sans méfiance, se présentèrent devant leur roi, accompagnés de peu de leurs gens ; tout à coup, sur un signe de Daoud, Kutlou et ses aides pénètrent dans l'appartement, et, après une courte mêlée, dans laquelle l'esclave qui portait l'épée de Lodi, fut haché en morceaux, on se rendit maître des généraux surpris et on les mit aux fers. Lodi, qui ne connaissait que trop son ancien pupille, se savait perdu.

Depuis longtemps, il avait eu le vague pressentiment du déclin de la puissance des Afghans orientaux ; actuellement, cette idée était passée à l'état de certitude chez cet homme clairvoyant. Aussi, lorsque des historiens musulmans nous disent qu'il aspirait au souverain pouvoir, il faut entendre cette assertion (si toutefois elle est fondée), dans ce sens qu'il se sentait appelé à arrêter encore un moment la décadence fatale de sa tribu. Le fait qu'il sut faire la paix avec un Daoud si amèrement haï, et s'allier loyalement à lui pour défendre la cause des Pathans et de leur dynastie dément cette affirmation ; sans compter qu'on n'en trouve aucune preuve dans les sources employées, et que les mêmes écrivains vantent ses vertus et ses facultés éminentes.

Daoud avait assassiné le gendre de Lodi, Lodi sacrifia le devoir de la vendetta aux plus nobles inspirations du patriotisme ; ou, du moins, il la différa jusqu'à un moment plus propice, lorsqu'un tel conflit de devoirs ne mettrait plus d'obstacles sur son chemin ; en effet la loi du talion, formulée dans ces paroles de la Bible „Œil pour œil, dent pour dent" est gravée dans toutes les fibres de la nature orientale. Et maintenant, il avait devant lui la mort de la main même du bourreau de Daoud ; les derniers mots de ce héros résigné à son sort ne furent pas une malédiction, mais un sage avis au meurtrier. Après

avoir demandé qu'on ne livrât point ses femmes au déshonneur Lodi dit au roi : „Quand tu m'auras tué, combats sans hésitation les Mongols. Sinon, ils l'attaqueront et tu seras sans défense" [1]). Lodi fut vengé par les suites immédiates de sa mort ; en effet, au dire d'Aboul-Fazl, la consternation et la discorde produites par cet évènement dans l'armée afghane furent telles que, si les impériaux avaient immédiatement frappé un grand coup, la guerre aurait pu être facilement achevée". Mais les troupes de Munim-Khan avançaient, avec une prudence anxieuse, dans la direction de Patna Là se trouvait Daoud qui, bientôt saisi de remords à cause de son action insensée, n'osait pas livrer bataille, et, „comme un lâche fanfaron" avait cherché un abri derrière les murailles de cette ville.

Tous ces faits et gestes avaient convaincu Akbar de la nécessité de sa présence en Bengale ; il prit la ferme résolution de s'y rendre, mais auparavant, selon sa coutume, il fit le pèlerinage d'Adjemir, le 8 Février 1874 (16 Chawal 981). Comme il revenait de là à Fathpour-Sikri, à l'entrée de la saison des pluies, il apprit par un rapport détaillé du khan-khan, qu'il n'y avait pas encore d'espoir d'emporter Patna ; car la place était toujours ravitaillée par le fleuve, et bravait avec succès les assauts des troupes les plus vaillantes et les plus dévouées. En même temps, Munim priait instamment l'empereur de se montrer le plus tôt possible au Bengale.

En conséquence, Akbar s'embarqua le 18 Juin 1574 (27 Çafar

---

1) Ces paroles se trouvent dans le Nizamouddin-Ahmed p 373 et dans Badaoni, p. 512. Nous avons omis dans notre récit l'avertissement relatif *„à la paix oisive"* comme étant en contradiction avec les faits, tels que nous les avons rapportés d'après le récit exact et détaillé d'Aboul-Fazl. Les deux historiens ont eu sans doute en vue le traité fictif, mentionné p. 217 et, pourtant, fixent le meurtre de Lodi à une date prématurée. Sinon, on ne saurait douter de ces „ultima verba", qui sont un appel à une vigoureuse offensive.

982), avec ses fils, „une partie des chastes beautés tirées de son „harem, l'élite de ses compagnons d'armes et de table ronde" et autant de troupes qu'il put en tenir dans un millier de canots. Cependant, le reste de l'armée et le grand quartier général avaient pris la route de terre peu auparavant, sous le commandement de Mirza-Yousouf-Khan-Razawi. Munim-Khan était informé de l'approche de l'empereur par des messages fréquents. Celui-ci rejoignit son armée de terre, à Kori, au confluent du Goumti et du Gange [1]). Inquiété pendant toute la traversée par de violents orages et averti par la perte d'un assez grand nombre de barques, Akbar résolut de se rendre à Djonpour, pour préserver les femmes et les enfants de ces dangers; „mais, chemin faisant, un courrier du khan-khanan lui fit rebrousser chemin. Donc, après avoir envoyé sa famille à destination, sous bonne escorte; il descendit rapidement le Goumti et, entra bientot dans les eaux du Gange. Les troupes de Mirza Yousouf campaient sur la rive; il reçut l'ordre de se tenir dorénavant toujours en vue de la flotte. Près du bac mémorable de Tjonsa, où il arriva le 28 Juillet (8 Rabi II), Akbar reçut la nouvelle qu'Isa-Khan, un des plus dangereux chefs de tribu afghans, avait été battu et tué dans une sortie de Patna. Mais, en même temps, Munim-Khan se plaignait des calamités de la saison des pluies et réclamait des chevaux frais et de nouvelles armes; celles de ses soldats étant mises hors de service par le mauvais temps. On satisfit aussitôt à sa demande, et le 5 Août 1574 (16 Rabi II 982) l'empereur atteignit le terme de son voyage. A quelques *kos* de Patna, le khan-khanan et les autres généraux allèrent solennellement à sa rencontre, et il prit son quartier dans les tentes de Munim.

---

1) Kori se trouve par 25° 29′ latitude Nord et 83° 15′ longitude Est.

Dès le lendemain matin, Akbar visitant les ouvrages avancés de l'ennemi, s'exposa, avec son sang-froid habituel, au feu des batteries. Dans le courant de la même journée, un envoyé de Patna arriva au camp de l'empereur : il rapportait la réponse de Daoud à un message que le khan-khanan lui avait adressé peu avant l'arrivée d'Akbar et où il le priait „de faire sa soumission „à l'empereur, tant à cause de lui-même que pour l'amour de „son peuple". Dans cette lettre, Daoud se posait en victime des séductions de Lodi, qui les avait expiées, disait-il, par sa mort; et se déclarait hypocritement prêt à rendre hommage au padichah. Akbar répondit : „La vengeance est un sentiment étran„ger à mon caractère, et la seule preuve de ta sincérité que „j'exige, c'est que tu paraisses devant moi et que tu inclines ton „front dans la poussière, au pied de mon trône!" Si cette proposition ne lui agréait pas, l'empereur ajoutait que toute la garnison de Patna serait passée au fil de l'épée; à moins qu'il ne consentît aux trois conditions suivantes. Première condition : Akbar provoquait le jeune roi des Afghans en combat singulier; désignait le terrain entre les deux camps pour champ clos, et lui laissait le choix des armes. Si son courage n'était pas à la hauteur de cette épreuve, l'empereur proposait, en second lieu, qu'on choisît, pour les remplacer, un champion dans l'armée des Pathans et un autre dans celle des Tjaghataï. En troisième lieu, si pas un guerrier n'osait se risquer à cette lutte, on abandonnerait la décision àdeux éléphants de guerre, lâchés l'un contre l'autre.

Sur ces entrefaites, le khan-i-alam, Tjalma Beg, avait été envoyé avec 3000 hommes, contre la ville de Hadjipour [1]), située juste en face de Patna, au confluent du Gandak et du Gange, sur la rive gauche des deux fleuves. Ce général, à la faveur des té-

1) Hadjipour est située par 25° 40′ latitude Nord et 87° 17′ longitude orientale.

nèbres et grâce à des pilotes expérimentés, réussit à traverser le Gange sans être vu; mais en entrant dans le Gandak, il fut aperçu de Hadjipour et ses barques furent exposées à une vive canonnade. Quand Akbar l'entendit, de l'autre côté de l'eau, il dépêcha en hâte des renforts à Tadjemal. Mais, ces mouvements furent remarqués à Patna, et l'on arma une quantité de canots, pour barrer le chemin aux impériaux. Néanmoins, ces derniers repoussèrent l'ennemi, après un court engagement; et, pendant ce temps là, Tadjemal avait emporté Hadjimour par un coup de main.

La chûte de cette place mit le comble à la terreur des Afghans: le lâche Daoud avait tremblé devant le défi chevaleresque d'Akbar; et maintenant, comme dit Aboul-Fazl, „la lampe de „sa raison se trouvait sans lumière et le flambeau de son intel„ligence s'était éteint. Comme un insensé, il s'esquiva la nuit „par une porte dérobée des forts et s'embarqua sur un fin voilier „pour le Bengale [1]). Goudjar-Khan s'échappa, en même temps, „avec les éléphants et l'armée de terre. Ainsi fut brisée l'arro„gance de ces hordes; et leur fuite fut si rapide, que chemins et „fossés étaient pour ainsi dire semés de mourants. Dans leur „précipitation, les uns se jetèrent dans le fleuve, d'autres se fou„lèrent dans les canots, jusqu'à ce que trop chargés ils chavirass„ent; beaucoup furent foulés aux pieds et confondus avec la „poussière; et ces têtes qui s'étaient laissé bercer par les rêves „de l'orgueil, furent écrasées sous les pieds des mercenaires!"

Le tumulte de cette déroute nocturne n'échappa point aux assiégeants et Akbar était déjà monté sur un éléphant, pour donner le signal de la poursuite; mais cédant aux instances du

1) De Laët, Ouvr. cité p. 184 raconte, en bon latin et avec une indignation meilleure que son latin, que Xa Douwet (Chah-Daoud) était à ce moment ivre-mort et fut porté par ses gardes sur un canot, qui descendit le fleuve.

prudent Munim, il se décida à attendre le point du jour. Au lever du soleil, il fit son entrée à Patna, par la porte de Dehli; il n'y resta que peu d'heures pour mettre ordre aux affaires urgentes; remit le commandement du quartier-général au khan-khanan, avec l'ordre de le suivre à marches plus lentes et monta son cheval favori. Alors, commença une poursuite ou plutôt un véritable „*steeple-chase*", à travers champs, marais et rivières grossies; par exemple, il fallut traverser le torrent du Poun-Poun, qui roule ses eaux depuis la frontière Nord du Behar vers Patna; et cette course au clocher ne cessa qu'auprès de Darja-pour, petite ville sur la rive droite du Gange, à 60 milles à l'Est de Patna.

Quelques bandes d'éclaireurs, qui avaient continué la poursuite au delà, revinrent bientôt sans avoir fait grand'chose. On avait déjà trouvé de grands trésors à Patna; et, tandis qu'Akbar et ses cavaliers étaient sur les talons de l'ennemi, les troupes qui marchaient à la suite rapportèrent un butin encore plus riche. Rien que pour les éléphants, le vainqueur en amena 265 dans les écuries de l'empereur; et les soldats individuellement recueillirent de précieuses glanures: les uns ramassèrent sur la grande route des chaînes et des boucles d'or, avec des pierres fines; ou des sabres et des poignards ornés de diamants; d'autres, en passant les rivières et les ruisseaux y pêchèrent des turbans et des ceintures bourrées de monnaies d'or.

Quand Munim-Khan eût rejoint les divisions d'Akbar, on tint conseil de guerre et, après de longues délibérations, on décida de continuer la campagne du Bengale, malgré la saison des pluies qui persistait. On donna au khan-khanan le commandement en chef de 20.000 hommes de troupes d'élite, et, Akbar, transformant le „djaguir" possédé jusque là par Munim en domaine de la couronne, le nomma gouverneur du Bengale; il

avait dans son état-major des officiers tels que le radja Todar Mal [1]), Medjenoun Khan-Kakjal, le khan-i-alam, Achraf-Khan etc. L'empereur, ayant ainsi par sa présence, encouragé le soldat à de nouveaux efforts, et frappé le grand coup qui avait décidé du sort de Patna, pouvait convenablement abandonner au vieux Munim, assisté de guerriers si éprouvés, l'achèvement de la campagne, suivant ses ordres et instructions.

D'ailleurs, il avait peu à peu mûri des projets de la plus grande portée, et il était près d'exécuter des résolutions, qui tendaient à faire du vaste empire de l'Hindoustan un tout harmonique; en effet, il apercevait de plus en plus clairement l'idéal, qui remplissait son âme et qui était de devenir le père de ses peuples. Il retourna à Djonpour, où il resta quelque temps; et envoya de Guyaspour une forte armée contre Rohtas dans le Sud du Behar [2]).

Sur ces entrefaites, les généraux de l'empereur avaient sans cesse chassé devant eux les Afghans et emporté l'une après l'autre les villes, souvent sans coup férir. L'aide des „*zamindars*" hindous, par exemple, celle de Singram-Sing-Chaha(deK'harakpour) et celle de Pouran-Mal (de Guidhor) leur fut de grand secours. On réussit aussi, bien que tous les environs fussent inondés, à s'emparer de Garhi, en l'attaquant de deux côtés à la fois. Ce succès donna le signal de la débandade générale des troupes ennemies. Enfin lorsqu'on vit flotter l'étendard impérial à Tan-

---

1) On accorda à cet Hindou une des plus hautes distinctions, celle de faire porter devant lui l'„alam et la nakkara", c.-a-d. la bannière et les timbales impériales.

2) Parmi les officiers, se trouvait Mouzaffer-Khan-i-Turbati, autrefois trésorier de l'empire et qui fut envoyé dans cette expédition, en punition de divers manquements. S'etant distingué par sa bravoure et ayant soumis le Behar, il fut plus tard nommé gouverneur des territoires de Tjonsa à Garhi, en l'an 1575 (982 de l'Hégire), la vingtième année du règne d'Akbar.

da, dans les rues de la capitale du Bengale, Daoud qui s'était réfugié de Garhi en cette ville, s'enfuit vers le Satgaon [1])et l'Orissa, pour appeler aux armes les tribus de cette contrée. De Tanda, Munim-Khan dépêcha divers corps de troupes, pour balayer le pays dans toutes les directions, et le débarrasser des Afghans qui auraient la velléité de résister. Mohammed-Kouli-Khan-Barlas reçut la mission d'empêcher les préparatifs de Daoud dans le Satgaon; Medjnoun-Khan et d'autres se dirigèrent vivement sur le Ghoraghat, où s'étaient établis Kala-Pahar, Solyman-Mankli et Babou-Mankli. Mais les impériaux rencontrèrent un nouvel et dangereux adversaire, dans la personne du vaillant Djounaïd-i-Kararani, le cousin de Daoud qui, „après s'être enfui de la cour „d'Akbar et avoir fait une tentative manquée sur le Goudjerat, „avait pénétré dans le Djarkand et était mûr pour la révolte". Néanmoins Todar-Mal l'empêcha d'opérer sa jonction avec Daoud, ce qui le força d'occuper une forte position dans les cols de montagnes.

L'empereur reçut la nouvelle de ces victoires, au retour de Dehli et d'Adjemir, où il s'était rendu, poussé par sa passion des reliquaires, et rentra à Fathpour-Sikri le 13 Janvier 1575 (30 Ramazan 982).

Une fois que Daoud eut franchi les frontières de l'Orissa, les troupes de Kakjal s'établirent dans le Ghoraghat; et celles de Mohammed-Kouli-Khan dans le Satgaon. Pensant, après ces succès pouvoir dormir sur leurs lauriers, elles s'abandonnèrent au repos et au bien-être; l'oisiveté, dangereuse même en temps de paix, énerva ces garnisons et relâcha la discipline; et elles en vinrent bientôt à préférer les plaisirs et les jouissances du luxuriant Bengale, aux cris de guerre et aux rudes mœurs des camps.

---

1) Les Mongols donnaient à ce district le sobriquet de „Boulghakchanah" c.-a-d. patrie de la révolte. v. Blochmann, Ouvr. cité p. 331.

Mohammed-Kouli-Khan, le chef du clan des Barlas mourut à Mednipour [1]) dans les vingt premiers jours de Décembre 1574 (fin du Ramazan, 982). Aboul-Fazl nous dit que „la seule cause „de sa mort fut qu'il mangea à jeun une feuille de bétel, après une „abstinence prolongée", mais d'autres pensent qu'il fut empoisonné par un eunuque. Après la mort de leur chef, les sauvages Tjaghataï devinrent remuants et Todar-Mal ne put les apaiser qu'en décidant le khan-khanan à envoyer près d'eux un lieutenant : celui-ci calma leur surexcitation avec de l'argent et des promesses. Dès qu'il fut informé de ces choses, Daoud, qui était parvenu dans sa fuite aux limites extrêmes de l'Hindoustan, revint promptement sur ses pas, cédant aux instances de son gouverneur de l'Orissa.

Les *omras* marchèrent à sa rencontre et Todar-Mal, qui ne se fiait pas à eux, invita Munim-Khan, qui séjournait à Tanda, à agir en personne. Déjà Akbar, sans doute à l'instigation du radja, l'avait averti dans un firman qui contenait quelques reproches „de ne pas se reposer sur ses succès, tant que Daoud „n'était pas anéanti". Le khan-khanan quitta donc la capitale, avec ses meilleures troupes, et se dirigea vers le parganah de Tjittona dans l'Orissa, un peu à l'Est-Est-Nord de Mednipour, où il rejoignit le reste de l'armée.

Sur la route de Mednipour à Djalesar [2]), se trouve la petite localité de Moghoulmari (c.-a-d. la bataille des Mongols) et à environs 7 milles anglais au Sud, le petit village de Takaroï.

Ce fut le 3 Mars 1575 (20 Dsilkada 982) que les deux puissantes armées se rencontrèrent dans les champs situés entre ces

---

1) Madnipour est situé par 22° 24′ latitude Nord et 87° 33′ longitude Orientale. sur le fleuve Kosi.

2) Djalesar est par 21° 46′ latitude Nord et 87° 14′ long. Orient., près du Soubanrika.

susdites localités ; le nombre des troupes engagées répondait à l'importance de cette journée,

Le khan-alam, Tjalmah-beg ouvrit l'attaque : sans tenir compte des pressentiments de mort qu'il avait éprouvés avant la bataille, il s'élança, avec une téméraire impétuosité, contre la division de Goudjar-Khan, le général afghan. Mais les chevaux des Mongols s'effarouchèrent en voyant les éléphants de l'adversaire couverts de peaux de bête et de queues de yaks; Tjalmah-beg se vit soudain tout entouré d'ennemis furieux ; son coursier tomba blessé sous lui: il eut beau s'elancer sur un cheval qui passait là sans cavalier: un éléphant l'atteignit, le renversa à terre sans défense, et les Afghans l'achevèrent. Ainsi périt Tjalmah-beg ; belle et noble mort d'un cavalier qui se dévoue pour son souverain ! Aussitôt l'ennemi, rapide comme le vent, perça la deuxième ligne de bataille des Mongols, mise en désordre par les fuyards, et pénétra jusqu'au centre où commandait Munim-Khan. Goudjar-Khan se rua contre le vieux khan-khanan qui, sans épée, était réduit à frapper du fouet, à coups redoublés, sur son adversaire. Quelques fidèles prirent son cheval par la bride et Munim, déconcerté, saignant de plusieurs blessures à la tète, au cou, dans le dos, fut entraîné à plus de 3 milles anglais par la masse des fuyards impériaux. La journée eût été perdue pour les Tjaghataï, si les gens de Goudjar ne s'étaient pas débandés aussitôt pour piller les tentes du camp.

La bataille continuait sur les deux ailes. Quand Todar-Maï, qui commandait à l'aile gauche, apprit la retraite de l'avant-garde et du centre, il se leva tout droit sur ses étriers, s'écria : „Qu'importe la mort du khan-alam et la fuite du khan-khanan ? L'empire est à nous !" et, à ces mots, il chargea victorieusement l'ennemi. En même temps, quelques corps d'impériaux s'étaient reformés et avaient été ramenés contre la masse épar-

pillée des pillards: Goudjar-Khan fut tué d'un coup de flèche. Enfin, on aperçut dans le lointain les étendards de Munim-Khan qui revenait. Alors Daoud, qui d'ailleurs avait pris la retraite du général en chef de l'empereur pour une ruse de guerre, tourna le dos et prit la fuite.

Telle fut la victoire de Takaroï; ce fut, en fait, la journée qui décida du sort du Bengale; et, finalement, quand on lit entre les lignes et sous les enjolivures des historiographes de cour, on doit l'attribuer plutôt à un caprice du hasard, qu'au talent militaire de Munim. „Le jour suivant, il rassembla avec le plus „grand zèle toutes les pièces du butin, et par rancune contre ses „scélérats d'adversaires, il fit dresser avec leurs crânes écervelés „huit tas en forme de tours!"

Tandis que Munim-Khan était retenu par le soin de ses blessures, Todar-Mal et les autres émirs poursuivirent Daoud, qui s'était rendu à Katak [1]) au cœur de l'Orissa, sur une presqu'île, à la bifurcation du Mahanandi, et s'y apprêtait à la résistance. Le moral des troupes était si peu relevé par la dernière victoire; qu'ils se montrèrent récalcitrants aux impulsions énergiques de Todar-Mal, qui se vit de nouveau obligé de demander secours au khan-khanan. Munim, malgré ses blessures, accourut et, à force de présents et d'autres faveurs, entraîna ses gens jusqu'à environ 1 *kos* de Katak. Daoud, réduit à la dernière extrémité, se montra disposé à la soumission. Le traité de Katak fut conclu le 12 Avril 1575 (1 Mouharran 983).

Nous reproduirons ici le récit des cérémonies de ce jour-là, tel qu'il est rapporté par le Nizamouddin-Ahmed, parce qu'il nous offre une image frappante des mœurs de cour orientales: „Le khan-khanan ordonna qu'on fît une grande réception: tous „les nobles et leurs serviteurs devaient y assister, chacun à son

1) Katak se trouve par 20° 28′ latitude Nord et 85° 55′ longitude Orientale.

„rang, en grand costume, et les troupes se tenir sous les armes, „devant les tentes. Daoud sortit de la forteresse, accompagné „des généraux et des grands de l'armée afghane, et s'avança vers „la tente du khan-khanan. Lorsqu'il s'en fut approché, le khan-„khanan se leva avec beaucoup de courtoisie et de respect, et „s'avança au devant de lui, jusqu'à mi-chemin, pour le saluer. „Une fois qu'ils furent en face l'un de l'autre, Daoud détacha „son sabre du ceinturon et le présentant: „*Je suis las de la guerre*, „*dit-il, depuis qu'elle inflige des blessures à des hommes aussi dignes* „*que toi!*" Le khan-khanan prit le glaive, le remit à un servi-„teur. Puis, il prit amicalement la main de Daoud, le fit placer „à ses côtés et lui adressa les questions les plus bienveillantes „et paternelles. On apporta des mets, des rafraîchissements et „des sucreries, que le khan invita Daoud à goûter.

„Après qu'on eût desservi, on débattit les conditions de la „paix. Daoud déclara qu'il n'entreprendrait plus jamais d'hosti-„lités contre le trône impérial, et confirma sa promesse par les „serments les plus sacrés. On signa le protocole du traité de „paix, et alors, le khan-khanan fit tirer de sa réserve un sabre, „avec un ceinturon décoré de pierres précieuses, qu'il offrit à „Daoud, en disant ces mots: „*Tu es maintenant devenu sujet du* „*trône impérial et tu lui as promis ton appui. Aussi j'ai fait la de-*„*mande qu'on t'octroyât l'Orissa pour ton entretien, et je ne doute* „*pas que l'empereur ne ratifie ma proposition, et ne t'investisse de ce fief,* „*comme j'ai été jadis doté de mon tanquewah* [1]). *Je t'arme* „*de nouveau du glaive d'un guerrier*". Après quoi, il le ceignit „de sa propre main, lui témoigna toutes sortes d'amabilité et, „le congédia après l'avoir comblé de présents".

Voici les conditions, sur lesquelles on s'était accordé: Daoud

---

1) Concession des revenus d'un district. v. Wilson, Ouvr. cité p. 500.

devait entrer au service de l'empereur, livrer ses meilleurs éléphants, payer tribut, rendre hommage lui-même à Fathpour, dans quelque temps et, en attendant, remettre un de ses parents comme ôtage. Daoud livra comme tel le cheikh Mohammed, fils de son frère Bayazid. Or le seul, sans doute, qui discerna que Daoud jouait effrontément la comédie et qu'il ne signait cette paix menteuse que pour la rompre, fut Todar-Mal. Aussi, au dire d'Aboul-Fazl, quand cet homme au tempérament ardent, vit que prières, représentations, menaces, rien n'avait été écouté par Munim, justement peut-être parcequ'elles venaient de lui, il se tordit les mains, trépigna violemment à terre et s'abstint de toute participation aux négociations; bientôt après il retourna à la cour plein de fureur au sujet de ce qu'il considérait comme un „pas de clerc".

Après la conclusion de cette paix, et après qu'il eut encore fait châtier quelques chefs de tribus afghanes rebelles, le khan-khanan retourna à Tanda. Il transporta le siége du gouvernement dans la vieille capitale, Gaour, sur la rive opposée, parcequ'elle se trouvait plus près des districts révoltés du Ghoraghât et qu'elle était embellie par beaucoup d'idifices splendides et comfortables. Il fallut que guerriers et rayas déménageassent là-bas, quoique les fièvres paludéennes y fissent des ravages mortels. Déjà, lors de la marche sur Tanda, les troupes avaient beaucoup souffert des injures de la saison des pluies, et maintenant la malaria enlevait chaque jour un grand nombre de victimes, le fleau terrible n'épargnant pas plus les généraux, que les valets de l'armée. Munim, auquel on n'avait osé faire des représentations qu'avec les plus grands ménagements et qui y était resté sourd, se résolut enfin à retourner à Tanda, quand des milliers d'hommes eurent péri et que les cadavres s'accumulaient au point qu'on était forcé de jeter, Musulmans et Hindous,

indistinctement, dans le Gange; — mais il était trop tard! Ses jours étaient comptés; il succomba après une courte maladie, victime de son dédain obstiné, le 23 Octobre 1575 (18 Radjab 983).

Le débonnaire Munim-Khan fut un des derniers éleves de la vieille école d'Humayoun. Elevé dans les traditions de la cour des Tjaghataï, oscillant comme un roseau au moindre vent, évitant toute responsabilité et toute complication qui lui semblait dangereuse, et partant incapable d'exécuter par lui-même aucune entreprise considérable, il était l'ami des transactions pacifiques, l'éternel médiateur. Voulant contenter tout le monde, il ne satisfaisait personne; aussi eut-il le sort de tous les caractères mous, qui cherchent une solution amiable jusqu'à la veille d'une lutte inévitable, celui de passer pour un homme pusillanime. Sa bienveillance dégénérait souvent en indulgence impardonnable et, même lorsqu'il voulait se venger, il chargeait une autre main de frapper le coup; quant à lui, il cherchait son salut dans la fuite!

Et pourtant, Munim occupa les fonctions les plus éminentes et revêtit les plus hautes dignités à la cour! Et pourtant, il fut khan-khanan; gouverneur du Djonpour pendant longtemps; enfin, général en chef dans la campagne du Bengale! Pour s'expliquer une telle fortune, il ne faut pas oublier que l'âme candide du prince, qui allait prier sur la tombe de son père, avant de partir en guerre, voyait en lui comme un héritage paternel, comme un vivant souvenir de sa jeunesse. D'ailleurs, Akbar savait honorer dans Munim-Khan les qualités qui lui étaient propres incontestablement: sa subordination réelle et dévouée (malgré son grade supérieur) aux conseillers dont l'empereur l'avait entouré et qui étaient souvent obligés de penser et d'agir pour lui; son inébranlable fidélité à la maison des Timourides,

et, enfin, son absence totale d'ambition. C'était cette passion funeste qui avait précipité dans la ruine maint autre vassal pourvu de moindres ressources; tandisque Munim-Khan, savait du moins à l'extérieur, représenter dignement la pompe et la magnificence de la Porte de Dehli.

Il était trop courtisan pour être un vrai soldat; et trop soldat pour être un parfait courtisan; et c'est ce cœur partagé qui lui était fatal. Il était fait pour le comfort d'une vie de tranquilles jouissances, et le Destin mystérieux avait attaché sa fortune au char victorieux d'un hardi conquérant et d'un réformateur de l'Hindoustan aux sublimes aspirations. Faut-il s'étonner après cela que ce dignitaire lourdaud et myope ne pût marcher du même pas qu'Akbar? Ce fut un bonheur pour lui d'apercevoir à peine l'aurore du siècle nouveau: ce naïf enfant du bon vieux temps y aurait sombré infailliblement!

Munim-Khan était à peine mort, que les esprits turbulents dans son armée s'agitèrent. Chaham-Khan-Dhalaïr avat été élu provisoirement lieutenant-général par le conseil de guerre; et Badaoni fait la remarque suivante à propos de cette nomination: „*Dans un pays sans arbres, le palmier „Christi-spina" passe pour un arbre*". Bientôt après Husaïn-Kouli, gouverneur du Pendjab et khan-djahan, fut nommé par Akbar „émir-ouloumara" et envoyé au Bengale, pour apaiser les troubles menaçants et rétablir l'ordre dans ce pays si chèrement conquis [1]). A la nouvelle

---

1) Après la mort de sa femme Kourran-Begum, Mirza Solyman, prince du Badakjhan, avait été forcé par une guerre civile avec son petit-fils Charoukh-Mirza de quitter son royaume. En réponse à une supplique reçue de lui, Akbar avait donné l'ordre au khan-djahan de restaurer Solyman sur son trône, lorsque se produisirent les évènements relatés ci-dessus. L'ex-roi devait d'abord diriger la campagne du Bengale, en qualité de général du padichah; mais, comme il refusa, on nomma Husaïn-Kouli-Khan et Solyman se retira auprès d'Ismaïl II roi de Perse.

de la mort du khan-khanan, les Afghans s'étaient soulevés de tous côtés. Les Kakjals et autres tribus mongoles, amollis par les aises de la vie en temps de paix, furent chassés de leur campement avec une honteuse facilité; le parjure Daoud reprenait les places-fortes les unes après les autres; par exemple Nazar Bahadour, qui commandait à Bhadrak (Orissa), fut forcé de se rendre et fut assassiné; les garnisons d'autres forteresses se sauvèrent à grand'peine.

Les émirs Tjaghataï du Bengale, qui d'ordinaire vivaient dans des disputes et dissensions perpétuelles, étaient unanimes dans leur mécontentement contre leur nouveau souverain; la vieille haine de race entre les Mongols et les Iraniens occidentaux (or Husaïn-Kouli était un Kouzilbach, c.-a-d. une tête rouge, sobriquet des Persans) se réveilla; et ainsi advint-il que toutes ses entreprises furent paralysées par la négligence voulue de ses subordonnés. Daoud avait repris Garhi, et même Tanda; et pourtant, lorsque le khan-djahan s'avança avec ses contingents, il se retira dans le voisinage d'Ag-Mahall [1]), sur la rive droite du Gange, dans une forte position.

Husaïn-Kouli Khan, voyant l'impossibilité d'agir avec quelques chances de succès à cause de la disposition hostile des *omràs*, s'adressa à l'empereur. Akbar, qui on outre avait appris que son ami Khowadja-Abdulla-Nakjebandi avait été, lors d'une escarmouche, laissé traîteusement en plan et massacré par les Afghans, chargea le gouverneur de Patna et du Behar, Mouzaffer-Khan (p. 229 note 2) de partir de suite pour le Bengale.

A ce moment, la nouvelle parvint à Fathpour que le Behar, dégarni de troupes, était en pleine révolution, par suite de la défection imprévue de Gadjepati, qu'on avait cru fidèle. L'em-

---

1) Agh-Mahall est par 25° 7′ lat Nord et 87° 50′ long. Orientale.

pereur résolut alors de se rendre en personne dans les provinces de l'Est; et se mit en marche le 22 Juillet 1576 (25 Rabi II, 984); il n'était pas encore éloigné de la capitale, quand un courrier du khan-djahan parut et déposa à ses pieds de la tête de Daoud.

En effet le 12 Juillet 1576 (15 Rabi 984), à Agh-Mahall, s'était livrée une bataille, dans laquelle les impériaux avaient remporté la victoire. Kala-Pahar fuyait blessé grièvement; Djounaïd, „la gloire de l'Afghanistan" avait été aussi fort blessé la veille au soir du combat, par un boulet de canon qui était tombé sur sa tente, et il était couché, la cuisse broyée, dans les derniers rangs, lorsque la lutte s'engagea. Aussi l'issue n'était-elle pas douteuse: Daoud, vigoureusement poursuivi par Todar-Mal qui bouillait de colère, s'embourba avec son cheval dans un marais et fut fait prisonnier.

Amené devant le khan-djahan, qui lui posa la question: „Qu'as-tu fait du serment juré?" il répondit avec un calme insolent: „J'avais fait ma paix avec le khan-khanan. Descends de „cheval et débattons amicalement les bases d'un nouveau „traité". Mais le khan-djahan qui savait à quoi s'en tenir sur la bonne foi des Afghans, fit „délivrer le corps de Daoud du „poids de sa tête qui ne rêvait que trahisons, et exposer le tronc, au bout d'une potence à Tanda".

Akbar retourna à Fathpour, après avoir récompensé richement le messager d'Husaïn-Kouli [1]). Ainsi se termina la longue série des rois indépendants du Bengale, qui, pendant près de 400 ans, étaient issus de la souche des Afghans orientaux. Désormais, le royaume devint un membre du corps gigantesque de

1) Chahbaz-Khan soumit Gadjepati et eut l'honneur de s'emparer de la place de Rhotas, qui était restée jusque là imprenable v. Blochmann, Ouvr. cité p. 400.

l'empire mongol et fut administré par des gouverneurs Tjaghataï. Si les Pathans se maintinrent aussi longtemps dans cette région, cela tient principalement à la forme de gouvernement qui leur était propre, Stewart expose fort bien la situation dans les termes suivants: „On ne saurait appeler monarchique la „constitution des Afghans au Bengale; car elle ressemblait plu„tôt aù systême féodal, introduit en Europe par les Goths et les „Vandales. Baktyar-Kildji et les conquérants qui lui succédè„rent, s'étaient choisis un certain district, à titre de domaine „de la couronne. On assigna les autres provinces aux généraux; „et ceux-ci à leur tour attribuèrent des territoires à leurs lieu„tenants. Chacun d'eux entretenait un certain nombre de sol„dats qui étaient, la plupart du temps de ses parents ou vassaux. „Ces gens ne cultivaient pas le sol par eux-mêmes; seulement „chaque officier était le possesseur d'un petit fonds de terre et „commandait à un certain nombre de fermiers hindous, qu'il „traitait avec justice et mesure, suivant les règles de l'intérêt „bien entendu. Si les maîtres n'avaient pas aussi souvent changé, „si le pays n'avait pas été constamment le théâtre d'insurrections „et de guerres de conquête, où l'on avait peu d'égards pour les „propriétés particulières, les agriculteurs se seraient trouvés „dans un état de bien-être relatif et l'agriculture aurait fleuri, „comme cela eut lieu plus tard, dans une autre province, sous la „domination de leurs congénères les Rohillas.

„La situation des castes supérieures d'Hindous dut sans doute „empirer notablement; il est néanmoins probable que beaucoup „d'officiers afghans, n'ayant aucun goût pour les affaires on bien „mandés au dehors de leurs foyers par leurs capitaines, affermè„rent leurs propriétés à de riches Hindous; et, ceux ci, furent „alors autorisés à jouir des avantages de l'industrie et du com„merce.

„Le prestige des rois afghans du Bengale dépendit beaucoup „de leur capacité et de leur attitude personnelle. En mainte „circonstance, nous les avons vu agir en maîtres tyranniques; „d'autres fois, ils ne possédaient que peu ou point d'influence au „delà des bornes de leur ville ou de la commune où ils résidaient, souvent offensés, voire même assassinés par leurs propres vassaux".

Voilà qui confirme la vieille sentence, qui est d'un usage courant chez les historiens de cette époque:

„L'empire de Salomon échappa à la main de David!"

QUATRIÈME CHAPITRE.

GOGANDA [1]).

On avait acquis de nouveaux territoires, et reculé les frontières au loin; de larges horizons s'ouvraient à la politique de l'empereur; mais il s'ensuivit nécessairement de nouvelles difficultés. De même que le feu couve sous la cendre et, au premier coup de vent, jette de nouvelles flammes; ainsi, dans le pays à peine soumis des Radjepoutes, l'amour brûlant de la patrie et de la race persistait en silence et n'attendait qu'une occasion extérieure pour se manifester.

Quelques princes radjepoutes — et non des plus faibles — sous la seule pression majeure des circonstances, avaient déclaré

1) V. pour ce chapître le Nizamouddin Ahmed, dans Elliot, V, 398—99, 400—401; Aboul-Fazl, dans Elliot 42—43, 53—54. 58—59; Chalmers, Ouvr. cité p. 151, 155—164, p. 173 suiv. 200 et suiv. p. 241 et suiv. Fericheta; dans Briggs, II, 250· Tod. Ouvr. cité 1, 330 et suiv.; Ritter, Ouvr. cité VI p. 873 et sq.

se rallier à la cause de l'empereur ; mais, bien armés, ils attendaient le moment de secouer le joug détesté des Tjaghataï. Quelques remarques éparses dans les documents musulmans nous permettent de retrouver la trace de l'action unanime des diverses tribus ; et nous font supposer que les révoltes de Radjepoutes, mentionnées plus tard isolément, durent procéder d'un plan concerté en commun.

En Mars 1574 (Dsilkada 981), Akbar se trouvant à Adjemir, Tjander-Sen, le fils de Maldeo de Djodpour prit les armes et fit de la place-forte de Siwana le point d'appui d'une résistance victorieuse. Le raï Rai-Sing et le Chah Kouli-Mahram furent d'abord chargés d'essayer de ramener à l'amiable ce réfractaire dans la voie du devoir ; mais, si ces démarches ne réussissaient pas, ils devaient procéder vigoureusement. Il fallut en venir à ce dernier parti, le radja ayant repoussé les avances faites de la part de l'empereur ; cependant, Siwana tenait bon et on dut envoyer des renforts aux assiégeants, qui avaient éprouvé de grandes pertes. Tjander-Sen avait confié la défense de la place à Rahtor-Batha et lui-même sillonnait le pays, avivant partout la flamme de la révolte. Son neveu Kala, fils du Raï-Ram et petit-fils de Maldeo, se souleva aussi et, quoiqu'il eût été tenu en respect pendant quelque temps par la supériorité numérique de l'ennemi, à peine celui-ci eut-il le dos tourné, que Kala s'insurgea de nouveau.

Ce n'est qu'en l'année 1576 que le brave et prudent Chahbaz-Khan réussit à terminer cette lutte, en faisant capituler Siwana et les autres places où s'étaient fortifiés les rebelles.

Peu après que l'insurrection du Djodpour eût éclaté, Daouda, fils du raï Sourdjan-Hara, lequel avait été transféré de Garha-Katanga à Tjounar, oublieux du serment à peine juré, avait fomenté des troubles dans Boundi. Ici l'on peut nettement dis-

cerner les fils ténus, qui relient entr'elles toutes ces insurrections; et, si l'on se rappelle qu'avant la première guerre d'Akbar contre les Radjepoutes, la famille de Daouda se trouvait dans des rapports particuliers avec la dynastie du Mewar, entr' autres le vieux Sourdjan avait été un vassal du rana (p. 173), on aboutira à cette conclusion, qu'il y avait un centre commun d'action.

Le rana Pertab régnait alors sur les débris encore très-considérables du royaume de Mewar, qui peu avant était encore tout puissant dans le Radjasthan. S'il était fils du lâche Udaï-Singh, par contre il était petit-fils du héros Rana-Sanka, et l'on sait combien est fondée la théorie de l'atavisme au deuxième degré. Le génie de sa race le poussait à haïr les étrangers, la fierté de ses aïeux, à les mépriser et l'arrogance belliqueuse de son grand'père, à les combattre.

Depuis que Tjitor était perdu, la puissance de sa maison était sans doute bien restreinte et la réunion de quelques princes indigènes au souverain mongol non seulement affaiblissait le sentiment de solidarité entre les clans; mais encore amenait dans le camp ennemi un accroîssement notable de forces. Ces troupes indigènes étaient d'autant plus redoutables, qu'elles étaient familières avec le pays, les usages et la manière de combattre de leurs compatriotes. Le rana Pertab avait reconnu que son peuple ne pouvait résister, en rase campagne, au nombre accablant des hordes Tjaghataï; par contre, ses soldats, enfants des montagnes et exercés à la manière de combattre légère, mais dangereuse des montagnards, étaient bien plus aptes à une guerre de partisans et de razzias, ou bien à la défense de cols escarpés et de forts construits sur les rochers. D'ailleurs, il fut puissamment aidé par les Bhîls et autres tribus d'autochtones, armés d'arcs et roulant, du haut de leurs rochers d'énormes pierres sur l'ennemi.

Aussi Pertab exerça-t-il ses troupes à la guerre de guérillas et transporta-t-il la base de ses opérations dans la contrée la plus montagneuse. Outre la vieille capitale Udaïpour [1]), qui est à la limite de la montagne et de la plaine, le rana disposait d'une série de places-fortes, dont les plus importantes étaient: Konbhalmir [2]), entre Udaïpour et Djodhpour, sur une éminence d'environ 3353 pieds (anglais) au N. N. O. de la capitale, et Goganda, fondée par lui dans les collines du Hindouvara, au Nord d'Udaïpour.

Il ne faut pas perdre de vue ce fait que les relations entre la cour de Dehli et les peuples des monts Aravali restèrent jusqu'au siècle suivant fort lâches; et que, malgré l'agrandissement du territoire impérial, elles ressemblaient plutôt à une alliance offensive et défensive de circonstance qu'à une dépendance effective. En dépit des rapports de courtisan qui le traitent comme un insolent zamindar, Pertab n'était pas un rebelle. C'est à lui qu'appartenaient le terrain et le sol sur lequel il se trouvait; c'étaient des vassaux héréditaires qui le suivaient au combat, et tous les Radjepoutes, même ceux qui combattaient sous les drapeaux d'Akbar, reconnaissaient dans le rana leur maître et suzerain légitime et de droit divin. Et ce sentiment „*légitimiste*" était si fort, qu'on ne pouvait le déraciner de l'esprit des chefs hindous les plus loyaux de l'armée impériale; comme le prouvent des faits précis [3]). Il est vrai qu'un frère du rana, Sakra, avait rendu hommage au Padichah; mais celui-là même repoussait fièrement toute avance et; au lieu de faire sa

---

1) Udaïpour est située par 24° 34′ de latitude Nord et 73° 44′ de longitude orientale.

2) Konbhalmir est par 25° 10′ de lat. Nord et 73° 40′ long. orient.

3) Après la victoire de Goganda, Man-Singh n'exploita pas son succès et se garda de piller les terres du rana; ce qui lui valut de tomber pour quelque temps en disgrâce v. le Nizamouddin Ahmed, V, 401.

soumission, il commença vers 1575—76 une lutte redoutable contre les districts mongols du Radjepoutana.

Le temps était bien choisi pour l'entreprise d'une révolte hardie contre les nouveaux maîtres; en effet Akbar, fort occupé d'affaires aussi variées que nombreuses, voyait aussi la situation de l'empire menacée par la guerre du Bengale. Ses corps d'armée gigantesques étaient éparpillés en diverses expéditions, dans les pays frontières au N. O. de l'Hindoustan sans cesse turbulents, et par suite des insurrections presque perpétuelles dans de plus petites contrées. Ajoutez à cela cet inconvénient: que les chefs de tribu musulmans ne savaient pas toujours dompter l'arrogance de leurs gens, on plutôt ne se souciaient pas de le faire. Sans doute les Musulmans avaient donné à Pertab, le rana du Mewar, le sobriquet de „*Rana Kika*" et sa levée de boucliers était à leurs yeux l'aventure insolente d'un rebelle „bouffi d'orgueil!" Mais Akbar, avec l'intuition claire de la situation, mit toute sa sagacité à appliquer à propos les moyens dont il disposait. Voilà pourquoi il employa, et dans les négociations officielles, et dans la guerre ouverte, des Radjepoutes contre les Radjepoutes. Lui qui comprenait à fond le génie hindou, avec lequel il avait tant d'affinité, il savait qu'entre gens de même race et de même religion, les relations diplomatiques aboutissent plus facilement; mais aussi que jamais le combat n'est plus acharné qu'entre concitoyens.

Aussi, à son retour de la première campagne du Goudjerat, avait-il envoyé Man-Singh, l'héritier d'Amber, en inspection au pays du rana; et Aboul-Fázl raconte ici que Pertab nourrissait de mauvais desseins contre son hôte.

Ici, à son tour, la légende reprend ses droits et c'est avec son aide seulement qu'on arrive à apercevoir nettement les ressorts des puissances qui se combattaient et le jeu, en apparence, con-

tradictoire des passions. On lit, notamment, le récit détaillé de cette entrevue des deux radjas, dans les „Annales du Mewar" telles que nous les trouvons dans Tod. Le voici : „Le radja Man-„Singh, revenant dans l'Inde de la conquête de Cholapour, s'in-„vita chez son compatriote le rana du Mewar. Pertab, pour ne „pas violer les lois de l'hospitalité, s'avança à sa rencontre, de „Konbhalmir jusqu'au lac Udaïsagour. Le festin était préparé „sur une colline qui s'élève au bord du lac, et le prince Oumra pa-„rut pour jouer le rôle de l'hôte. Mais le rana lui-même ne vint „pas saluer l'héritier d'Amber et se fit excuser sous prétexte d'une „violente migraine. Man-Singh répondit à celui qui faisait la com-„mission : „Dites au rana que je devine la cause de son mal; mais „ce mal est irréparable, car, s'il refuse de m'offrir lui-même la „nourriture, qui donc oserait le faire?" Pertab lui fit exprimer tous ses regrets; mais déclara positivement, „qu'il ne pouvait „prendre un repas avec un Radjepoute qui avait donné sa sœur(?) „en mariage à un Turc et qui probablement avait aussi mangé „avec lui". Man-Singh ne toucha pas aux plats servis; il ne fit que consacrer à Undeva, la déesse des repas, quelques grains de riz et les mit dans son turban, en disant : „Nous avons sacrifié „notre honneur pour sauver le vôtre, et c'est aussi pour cela que „nous avons donné nos sœurs et nos filles au Turc. Si tels sont „vos sentiments à notre égard, puisse le même Destin être sus-„pendu sur vos têtes : en vérité, ce pays ne restera pas entre vos „mains!" — Et, comme il s'élançait sur son cheval, il s'écria dans un accès de fière indignation, s'adressant au rana, qui était tout à coup sorti de sa tente : „Je ne mérite plus de porter le „nom de Man-Singh, si je ne réussis pas à briser votre orgueil!" A quoi Pertab repartit : „Eh bien ! je serai fort aise de te rencon-„trer de nouveau!" et un des assistants ajoutait même en ter-mes moins courtois : „Surtout, ne manque pas d'amener ton

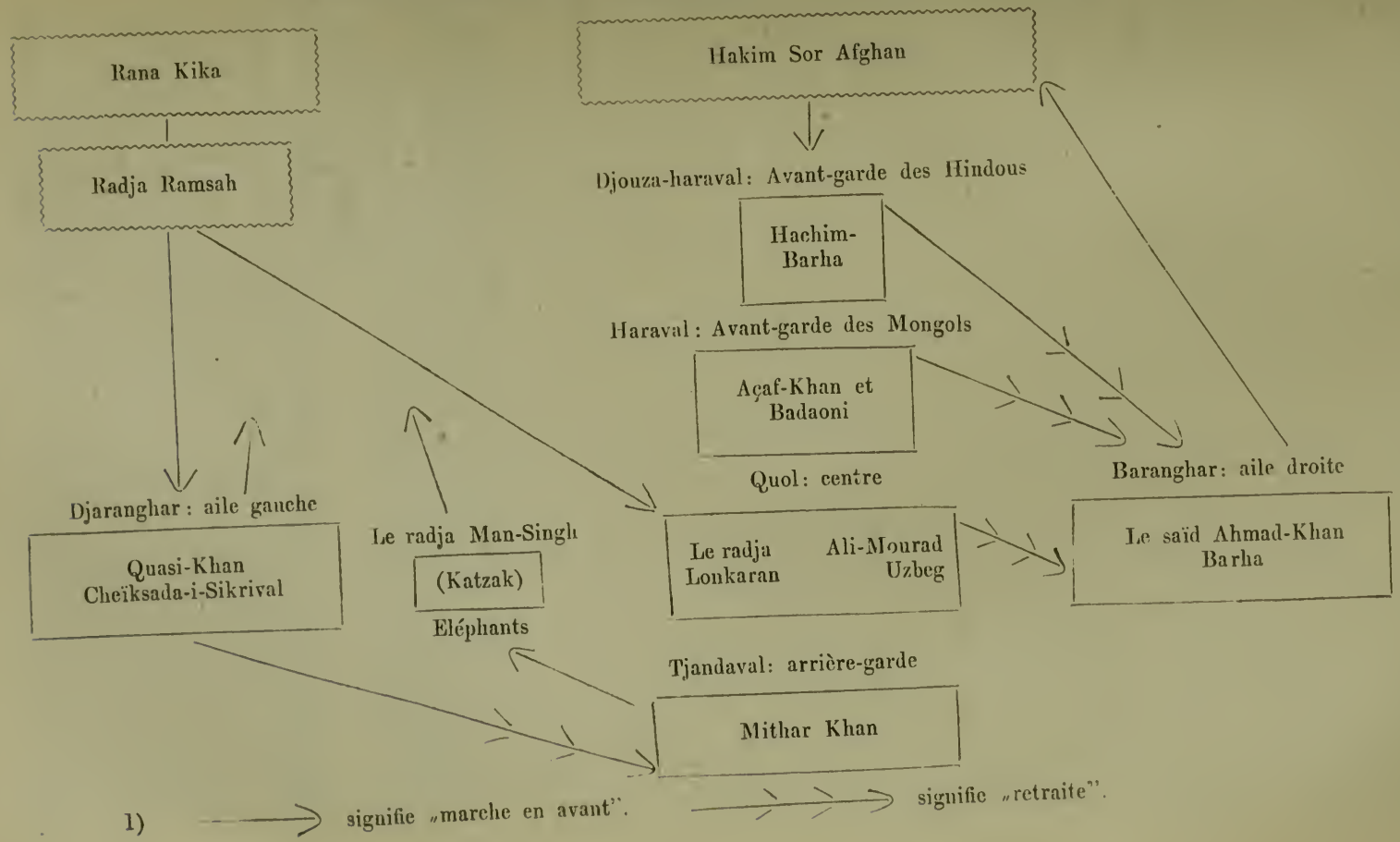
Akbar!"; lorsque Man-Singh et son escorte partirent au galop.

Après cela, Akbar n'hésita pas un instant, sur le choix du général, auquel il confierait le soin de soumettre le rana, et il conféra à Man-Singh le titre de „*Farzand*" c.-a-d. fils impérial".

Le 1er Avril 1576 (2 Mouharran 984), les troupes de Man-Singh quittèrent Adjemir, s'avançant vers le pays du rana Pertab, et, longeant le pied des monts Aravali à l'Ouest, parvinrent au col de Houldighat.

L'historien Badaoni ayant décrit, en témoin oculaire, la bataille décisive de Goganda, qui fut livrée là le 18 Juin 1576 (21 Rabi I, 984) nous rapportons son récit „*in extenso*":

LA BATAILLE DE DARAH, PRÈS GOGANDAH [1]).



1) ⟶ signifie „marche en avant". ⟶ signifie „retraite".

„La conquête de Gogandah eut lieu au commencement du mois Rabi-ul-Aouval de l'année 984; et voici, en peu de mots, comment les choses se passèrent [1]) Man-Singh et Açaf-Khan parvinrent avec l'armée, à marches forcées, d'Adjemir, par Mandalgahr, à l'endroit appelé Darah, à sept kouroh (*kos*) de Gogandah, où se trouvait la résidence du Rana-Kika. Le rana marcha contre eux. Man-Singh, monté sur un éléphant, ainsi que plusieurs notabilités impériales: per exemple Khovadja-Mohammed-Rafi-Badakji, Chihabouddin, s'échelonnèrent sur l'espace d'une lieue (*Krôh*), en guise de troupe légère (*Katzak*). Ali-Mourad-Uzbek, le radja Lonkaran, régent de Sanbhar et d'autres Radjepoutes se placèrent au centre et un certain nombre de jeunes gens, avides de gloire, à l'avant-corps. On désigna environ 80 hommes d'élite, parmi ces derniers, sous la direction du saïd Hakhim-Barbas pour former l'avant-garde de 1ère ligne, qu'on appelle „*djouza-haraval*". Le saïd Ahmed-Khan-Barha, à la tête d'un autre corps d'armée, formait l'aile droite; l'aile gauche se composait d'une troupe des fils de cheiks (*cheik-zada*) de Sikri, parents par alliance du cheik Ibrahim Tjijti; sous les ordres de Kazi-Khan; et Mihtar-Khan était à l'arrière-garde.

„De son côté, le rana Kika, après s'être avancé avec 3000 chevaux derrière Darah, les partagea en deux divisions, dont l'une avait pour général Hakim-Sor-Afghan. Cette dernière vint, par le frond Sud des montagnes, se placer en face de la première ligne des impériaux. Et, par suite de défaites, de désordre et des sinuosités de la marche, l'avant-garde des Hindous se heurta à la première ligne des impériaux et il en résulta une mêlée confuse. Les Radjepoutes de la division qui était sous les ordres du radja Lonkaran-Sanbhari (au centre), furent attaqués surtout

1) Nous devons la traduction, faite d'après Badaoni II p. 230—237, ainsi que le plan de la bataille, à l'amabilité de Mr. le professeur Georges Hoffmann.

par le flanc gauche et effarouchés comme un troupeau de moutons; ils passèrent tout près de la 1ère ligne et cherchèrent du soutien à l'aile droite.

„A ce moment le fakir (c.-a-d. moi Badaoni) qui se trouvait près de quelque nobles de la 1ère ligne, dit à Açaf-Khan: „Comment pourrai-je maintenant distinguer les Radjepoutes „ennemis?" Il repartit: „Bah! fais seulement tirer dessus; arrive que pourra!" et ajouta ce verset (du Koran):

„A quelque parti qu'appartinssent les tués, c'était toujours profit pour l'Islam!" En conséquence, nous fîmes une décharge de flèches, et il n'y en eut pas 60 qui manquèrent leur but dans ce tas de fuyards semblables à un monticule. Quoi qu'il soit écrit: *„Le cœur est le témoin le plus digne de foi qui puisse porter temoignage"* et encore: *„On doit réputer sincère le témoignage d'un homme qui vous aime"*, la chose fut encore mieux certifiée, par le fait que la main acheva l'œuvre et remporta la victoire!" [1])

„Les Barha-Saïds et quelques jeunes gens avides d'honneur accomplirent dans cette bataille des exploits, tels qu'on ne pouvait en attendre que de Rustem, et beaucoup de héros tombèrent des deux côtés sur le champ de bataille.

„Lorsque l'autre division, à la tête de la quelle se trouvait le rana, apparut au milieu du *ghâti* (col de montagne), elle emporta et balaya le Kazi-Khan, qui se trouvait au débouché du ghâti, le culbuta et mit en fuite du premier coup les fils de cheikh de Sikri. Une flèche atteignit dans le dos le cheik Mançour, gendre du cheik Ibrahim, commandant de cette troupe, qui fuyait aussi et il eut longtemps à souffrir de cette blessure. Kazi-Khan, quoique molla, tint ferme avec bravoure, jusqu'à ce qu'un coup de sabre lui emporta le pouce de la main droite. Quand il

---

1) Voici le sens: le succès justifia mon assertion d'ailleurs partiale.

vit qu'il n'y avait plus moyen de résister, il se rejeta sur le centre, en s'écriant en arabe: „L'envoyé de Dieu lui-même a prouvé par son exemple qu'il est permis de fuir devant l'Invinciblé".

„Une troupe, que cette division avait d'abord laissée en plan, s'avança jusqu'à 5 ou 6 kouroh le long du lac de Darah, sans faire halte. Tout à coup, au plus fort de la mêlée, Mihtar-Khan s'élança en avant de l'arrière garde, fit blouser les timbales et répandit ce bruit *„Il vient d'arriver à marches forcées des soldats de l'Empereur!"* Ce moyen suffit à remonter le moral des fuyards, en sorte qu'ils firent halte.

„Cependant, le radja Ramsah-Goualiari, petit-fils du radja Man-Madjous, qui formait la tête de ligne du rana, donnait si fort affaire aux gens du radja Man-Singh, que cela est indescriptible. Ces Radjepoutes ennemis étaient si nombreux qu'ils mirent en fuite nos Radjepoutes de l'aile gauche de la 1ère ligne; ces derniers déterminèrent la fuite d'Açaf-Khan lui-même, et cherchèrent à leur tour un appui près des saïds de l'aile droite. Si ces saïds n'avaient pas tenu bon, Açaf-Khan aurait été entièrement anéanti et l'affaire aurait pris une mauvaise tournure!"

„Les éléphants du rana avaient pénétré jusqu'à ceux de l'empereur: deux éléphants de race se ruèrent ensemble sur les premiers; Husaïn-Khan, lui-même, le chef de l'escadron (mahawat) des éléphants qui chevauchait derrière Man-Singh, tomba.

„Alors, Man-Singh se fit monter sur l'éléphant d'Husaïn, et montra une fermeté au dessous de tout éloge. Un de ces deux éléphants qui était la propriété personnelle d'Akbar, engagea une lutte terrible contre l'éléphant du rana qui s'appelait *„Ramprasad"*: tous les deux se repoussaient tour à tour. A ce moment, par hasard, le cornac de l'éléphant du rana fut atteint d'une flèche et, par la secousse que donna l'assaut furieux de ces animaux, tomba à terre. Agile et rapide, le cornac de l'éléphant

impérial sauta de sa monture sur celle du rana et accomplit un exploit inouï. Le rana, témoin de ce fait d'armes, ne put prolonger la résistance et perdit courage.

„La panique s'empara aussi des troupes da Rana. Quelques jeunes gens, qui servaient de garde du corps à Man-Singh, s'avancèrent et firent un carnage exemplaire. Cette journée fut illustrée par le commandement de Man-Singh. Aussi, combien est significatif ce demi-vers du molla Cheri ! [1]):

„Quel est cet Hindou qui brandit si bien le glaive de l'Islam !"

„Le fils de Djaïmal-Tjitori et Ramsah, le radja de Goualiar, ainsique son fils Salbahon, qui avaient fait de fréquentes volte-faces politiques, allèrent en enfer. Il ne resta plus aucune rejeton de la dynastie des radjas de Goualiar, apte à monter sur le trône. Eh bien ! moins il y a de poussière, plus le monde sera propre ! Le rana, qui tenait tête à Madhou-Singh [2]) reçut plusieurs blessures de flèche. Hakim-Sôr, qui avait échappé aux saïds, chercha un refuge auprès du rana et les deux corps d'armée se rejoignirent.

„Le rana, en pleine déroute, regagna les hautes montagnes, où il s'était retiré après la prise de Tjitor et chercha à s'y défendre. Là, pendant les „quarante jours d'été", l'air était si chaud que le cerveau y cuisait.

„On avait combattu depuis le lever du jour jusqu'à midi ; près de 500 hommes restèrent sur le carreau, dont 120 Musulmans, et le reste d'Hindous. Les ghazi's blessés dépassaient le chiffre de 300.

„L'atmosphère étant embrasé comme celui d'une fournaise,

---

1) v. Blochmann, Ouvr. cité p. 610.

2) Man-Singh et le rana Pertab en vinrent aux mains, personnellement; et ce dernier fut blessé dans la lutte; dit Blochmann, sans doute, d'après une variante erronée, cf. p. 418.

les soldats n'avaient pas la force de bouger. D'ailleurs, ce qui trancha la question, ce fut qu'on soupçonnait le rana de s'être retranché, en embuscade, derrière la montagne. Aussi ne se mit-on pas à sa poursuite; mais on se retira sous la tente pour panser les blessés. Voici comment on retrouve la date de la bataille:

„*Il parut de la part d'Allah une rapide victoire*" [1]) (Koran, Surate 61, 14).

„Le jour suivant, on continua la route. Tous jetèrent un dernier coup d'œil au champ de bataille. On traversa Darah, pour arriver à Gogandah. Il y a une vieille contume chez les Hindous qui veut que, lorsqu'ils sont forcés d'abandonner une place, quelques défenseurs se fassent tuer pour l'honneur. D'après cela, des francs-tireurs [2]) du rana, qui gardaient sa résidence, et quelques autres individus, gardiens des temples, en tout une vingtaine de personnes, sortirent de l'intérieur des maisons et des sanctuaires, et prirent l'attitude de gens qui vout s'immoler en sacrifice: ils se couvrirent de blessures avec le glaive meurtrier et livrèrent leur âme aux régents des enfers!"

„En prévision d'une attaque de nuit du rana, les émirs barricadèrent la route et entourèrent la ville de Gogandah d'un fossé et d'une muraille, d'une hauteur telle qu'un cavalier ne pouvait les franchir. Après quoi, ils descendirent et firent un relevé si détaillé des hommes et des chevaux tués, qu'on en put dresser la liste.

„Le saïd Ahmed-Khan-Barha dit alors: „Puisque personne „d'entre nous, le saïds de Barha, n'a été tué, et n'a perdu un „cheval, pourquoi voulez-vous inscrire les noms de ceux-là „dans le Divan suprême? A quoi bon toutes ces écritures? Son„gez plutôt aux grains."

1) La somme de la valeur numérique des lettres donne le chiffre 984.
2) Fedaï, c.-a-d. au sens littéral: „ceux qui se dévouent".

„Or ces contrées ont peu de semences et portent peu de céréales; aucun marchand de grains n'y vient et la nourriture de l'armée offrait, en ces jours-là, des difficultés extraordinaires. Les émirs donc, après en avoir délibéré, envoyèrent, à tour de rôle, chacun des honorables commandants, pour chercher du grain dans la montagne [1]). Partout où ils rencontrèrent des rassemblements hostiles, sur les cîmes et les pics escarpés, ils les battirent et les firent prisonniers. On consomma pendant quelque temps de la viande des bêtes de somme. L'abondance des fruits de l'*amba* (Mangifera [2] indica) était indescriptible: le gros de l'armée cherchait à tromper sa faim en en mangeaut; mais ce fruit est si aqueux que beaucoup en tombèrent malades. On cultivait, dans ces contrées, de l'*amba*, du poids d'un Ser-i-Akbari, de petit volume; et pourtant ce fruit n'avait pas un goût si sucré, ni si parfumé.

„Sur ces entrefaites, Mahmoud-Khan, un courtisan envoyé „sur l'ordre du Trône, arriva à marches forcées, à Gogandah, „inspecta le champ de bataille et repartit le lendemain. Il nota „les exploits de tous ceux dont il entendit parler, et on loua leurs „services; mais il ne pouvait prendre son parti qu'on n'eût pas „poursuivi le rana et qu'on lui eût laissé la vie sauve.

„Quant au célèbre éléphant Ramprasad, qui faisait partie du „butin, quelques serviteurs haut placés l'avaient déjà auparavant demandé au rana; mais par suite d'un accident, il n'avait „pu être envoyé: cette fois les émirs exprimèrent le vœu qu'il „accompagnât le message de victoire auprès du Trône. Alors, „Açaf-Khan mit sur le tapis le nom du fakir (c.-a d. de moi „Badaoni) et dit: „Ce loyal seigneur a servi sous nos drapeaux,

---

1) Sikar = l'hindoustani sikhgr = côma de montahne.
2) v. Blochmann. Ouvr. cité. p. 67 et suiv.

„par pure bouté et amitié pour nous. C'est lui qu'il faudrait „envoyer pour accompagner Ramprasad. Man-Singh répondit: „Il reste encore à faire quelque chose d'important. Il devrait „s'avancer sur le front de bandière, et remplir les fonctions „d'iman partout sur le champ de bataille [1]). Je repartis: „Si le „service d'iman m'est confié ici, eh bien! j'ai l'obligation de me „hâter et de remplir ces fonctions devant le front des serviteurs „de Sa Majesté".

„Alors, on me délégua, joyeux et content, en compagnie du „susdit éléphant et avec 300 hommes d'escorte. Ils se joigni- „rent tous ensemble à ces derniers, jusqu'à la capitale Mohani [2]), „à 20 Kouroh de Gogandah, tantôt marchant, tantôt chassant „et nous reposant ça et là; ils prirent congé de moi, non sans „m'avoir remis une lettre de recommandation pour le Trône. „Ensuite, nous parvînmes, en passant par Bakhar, Mandalgarh, „jusqu'à la capitale Amber, patrie de Man-Singh.

„Partout où nous passions, les gens s'informaient des circon- „stances de la bataille gagnée par Man-Singh; mais personne „ne voulait y croire. A 5 kouroh d'Amber, l'éléphant par ha- „sard s'embourba, et plus il s'avançait, plus il s'enfonçait dans „la vase. Quand nous eûmes trouvé le premier secours, il se „produisit une chose prodigieuse et extraordinaire. Les sujets „de la contrée vinrent nous dire: L'armée dernière, à la même „place un éléphant impérial s'est empêtré. Mais versez seule- „ment dans cet argile et cette fange beaucoup d'eau, jusqu'à ce „que le terrain se ramollisse, et l'élephant impérial s'en tirera „facilement. Ainsi firent les porteurs d'eau; ils répandirent „beaucoup d'eau tout autour et l'on put dégager lentement le

---

1) c.-a-d. il faut d'abord qu'il jasse la service divin.

2) v. le Nizamouddin Ahmed, dans Elliot V, 402 et Note 1.

„colosse de cette fondrière. Il arriva à Amber, et l'allégresse „des habitants fut à son comble. Il y resta trois à quatre jours „et, traversa la ville de Toda, lieu de naissance du fakir et Ba-„souvar, origine de mes ancêtres, „*le premier sol dont la pous-„sière ait touché ma peau*". Enfin, au commencement du mois „Rabi-ul-Akhir, après avoir été introduit par le radja Bha-„gwan-Das, père de Man-Singh, il fut présenté à l'empereur et „lui rendit hommages, dans le „*divan-khana*" de Fathpour.

„M'étant avancé avec l'éléphant, l'empereur me demanda: „Comment s'appelle-t-il? Je repartis; „On a daigné l'appeler „Ramprasad; car, comme il se trouve ici absolument à cause „du Pir [1]), il a reçu le nom de „*Offrande du Pir*". L'empereur „continua à m'interroger. On a écrit beaucoup de choses à ta „louange; dis-nous maintenant la vérité. De quelle division fai-„sais tu partie et quels exploits as-tu accomplis?" Cette personne (moi) répondit la vérité en présence de l'empereur, au milieu de mille angoisses et frissons. Comment pourrait-elle mentir? Et je racontai les faits en détail. On me questionna de nouveau: „O homme armé d'intelligence, étais-tu désarmé? Je repartis: „Je portais une cuirasse et une cotte de mailles. D'où les avais-tu? — Je les avait reçus du saïd Abdoullah-Khan. Mes réponses obtinrent du succès, S. M. mit la main aux „*achrafis*" [2]), qui étaient alors constamment amoncelés devant lui, m'octroya une somme de 96 *achrafis* à titre de gratification et me demanda: „As-tu vu le cheik Abdunnabi? Je répondis: „Je suis venu au *darbar* (la cour) par des chemins de traverse, comment l'aurais-je vu?" Ou me donna deux très

1) C'est ainsi qu'il appelle le Ramatjandra = Ramprasad, c.-a-d. offrande pour Ram.

2) Sorte de monnaie d'or.

fins châles de *noukhoud* (châles de pois): „Emporte-les (me „dit-on), rends visite au cheik et dis-lui qu'ils sont de notre pro„pre fabrique. Nous les avons commandés exprès pour vous: „Portez-les".

Je les emportai et fis la commission. Le cheik s'en réjouit et me dit: „A ton départ, je t'avais recommandé de te souvenir de notre prière, lorsque les deux fronts de bataille s'entrechoqueraient? — Je récitai alors ce qui suit: „O Dieu! pardonne „aux hommes et aux femmes croyants. Secours ceux qui por„tent secours à la religion de Mahomet et laisse en plan qui„conque abandonne la religion de Mahomet". — Pour ce dernier soit prière et salut! [1]) — Il répondit: „Cela suffit parfai„tement, avec la permission de Dieu".

„Finalement, Abdounnabi quitta ce monde dans des circon„stances, que personne ne souhaiterait ni voir, ni entendre. „Que chacun tire un exemple de sa destinée:

»Celui que le monde avait fait grand,
»Le monde finit par verser son sang!
»Son sort ressemble à celui d'un fils,
»Dont sa mère serait jalouse!"

Voilà en quels termes s'exprime le rapport officiel. Mais la légende a fait preuve, sur ce sujet comme sur tant d'autres, de sa vertu créatrice. Oui, il disait vrai le grand poëte anglais, lorsqu'il chantait ces vers:

Teems not each ditty with the glorious tale?
Ah! such, alas, the hero's amplest fate!
When granite moulders se when records fail,
A peasant's plaint prolonges his dubious tale.
Pride! bend thine eye from heaven to thine estate!

---

1) Traduit de l'arabe.

See! how the mighty shrink into a song!
Can Volume, Pillar, Pile preserve thee great?
Or must thou trust Traditions's simple tongue,
When Flattery sleeps with thee, and History does thee wrong? [1]).

Voici ce que Tod raconte d'après les „*Annales du Mewar*" déjà citées: „Le soir de la bataille, on vit un cavalier s'avancer „lentement et à grand'peine vers une gorge de la montagne, „sur un cheval bleu-pommelé, qui était blessé. C'était le rana „Pertab; deux Tjaghataï lui donnaient la chasse. La distance qui „le séparait des poursuivants diminuait à vue d'œil; déjà le fu„gitif entendait distinctement les cris sauvages des ennemis, le „bruit des fers de leurs chevaux qu'ils éperonnaient dans leur „course frénétique. Tout-à-coup, le vaincu entendit ces mots „dans la langue de son pays: „*Ho! nila ghora ra aswar!*" (c.-a-d. Hola! Cavalier sur le cheval bleu!). Il se retourna et aperçut, au lieu des deux Mongols un seul cavalier et c'était un Radjepoute! C'était Sakra, son frère: celui-ci, tout officier de l'armée impériale qu'il fût, aimait trop Pertab pour le laisser périr sous les coups de sabre des Mongols. Il s'était donc joint aux deux persécuteurs; en apparence pour les aider; mais les avait percés de deux coups de pique bien appliqués, et atteignit le rana, au moment où le coursier *Tjaïtouk* succombait sous lui. Vivement, il le hissa sur son propre cheval „*Unkarro*". Et c'est ainsi que le rana sauvé, saignant de sept blessures, vaincu et traqué comme un fugitif, mais toujours prince, debout et songeant à une nouvelle résistance, s'enfuit à travers les sentiers de la montagne, à la faveur des ombres de la nuit. Sakra, lui, retourna au camp des Mongols et Akbar reconnut sa noble action par toutes sortes d'honneurs; car cet incident ne pouvait rester

---

1) Byron: Child Harold's Pilgrimage. Canto 1, Stanza XXXVI.

inconnu de l'empereur. „*Ho nila ghora râ aswar*" resta le mot d'ordre des fidèles du rana et est presque passé en proverbe. A la place où était tombé *Tjaïtouk*, on éleva un autel en mémoire de lui."

On n'avait pas encore réussi à dompter le rebelle Daouda, qui se tenait toujours dans Boundi. Les chefs qu'on avait d'abord envoyés contre lui ne prirent pas de mesures sérieuses pour sa soumission. Ils négociaient pour leur propre compte et perdaient le temps en pourparlers sans fin; tandisque Daouda rassemblait toujours plus de défenseurs. Alors, sur l'ordre formel de l'empereur, son propre père Surdjan, et son frère aîné Bhodje entrèrent en campagne contre lui; et on leur adjoignit Zaïn-Khan-Koka, sans doute pour surveiller cette étrange guerre domestique. Le fait est que cette mesure fût couronnée de succès: Boundi capitula le 30 Mars 1577 (10 Mouharram 985) et Bhodje en fut nommé gouverneur; quant à Daouda, il s'échappa.

Cependant, de nouveaux orages grondaient dans le Goudjerat: l'ancien gouverneur de cette province, Mirza-Aziz-Koka, le khan-azam, avait été rappelé à cause de différends avec l'empereur, et on lui avait donné un successeur faible et incapable: Wezir-Khan (1576—77). Le nouveau gouverneur n'étant pas à la hauteur des difficultés, on sentit la nécessité d'appeler pour les résoudre un homme d'état consommé: ce fut au radja Todar-Mal, qu'échut la mission d'assister Wezir-Khan. Ce changement dans l'administration supérieure amena naturellement quelque trouble dans l'organisation du pays, qui n'était pas encore achevée (1577), les mécontents en profitèrent pour relever la tête. On trouva vîte un prétexte; ces perturbateurs crurent même indispensable à l'exécution de leur „coup d'état", de donner à leurs projets égoïstes la couleur de droits prétendus.

Ils mirent en avant, comme une poupée, le jeune Mouzaffer-Husaïn-Mirza, le fils d'Ibrahim-Husaïn-M., que sa mère avait emporté dans sa fuite au Dekhan (p. 193 note 1), firent valoir ses droits sur la conquête des Mirzas, et le proclamèrent roi.

Le véritable meneur de l'insurrection était Mihr-Ali-Kolabi, un ancien compagnon d'armes d'Ibrahim-Husaïn-M. De Sultampour, où elle avait éclaté, la révolte gagna de proche en proche et même des troupes impériales passèrent aux insurgés. Plusieurs villes capitulèrent, les habitants étant d'intelligence avec les rebelles et leur ayant ouvert les portes. Wezir-Khan, déconcerté, voulait s'enfermer dans Ahmedabad ; mais Todar-Khan, inflexible, l'obligea de porter secours aux impériaux, assiégés dans Cambaye ; son approche suffit pour débloquer la place. Ensuite on livra bataille près de Dholka, à 12 *kos* de la capitale ; et la partie eût été perdue pour Wezir-Khan, si le vigilant Todar-Mal, avec ses gens, n'avait pas mis en déroute l'ennemi. Mouzaffer-Husaïn-Mirza s'enfuit à Djurargarh.

Mais, à peine Todar-Mal avait-il tourné le dos au territoire pacifié, que soudain le Mirza et Mihr Ali-Kokabi parurent devant Ahmedabad. De nombreux transfuges, sortis des troupes du gouverneur, grossirent les rangs de l'ennemi. La trahison guettait dans la place même ; beaucoup de Goudjeratis étant d'intelligence avec leurs compatriotes assiégeants, on pouvait craindre que ceux-ci ne fussent introduits par une poterne à la dérobée. Mais un boulet de canon ayant emporté Mihr-Ali-Kolabi, Mouzaffer, privé de guide et de conseiller, disparut ; ses hordes effrénées se dispersèrent. Lui-même, qui avait trouvé une cachette dans le Nazrbar, tomba bientôt entre les mains du radja Ali de Kandesch, fut, après de longues négociations, livré par ce dernier aux envoyés de l'empereur et assez longtemps gardé à vue.

Chihabouddin Ahmed-Khan fut nommé gouverneur du Goudjerat.

Quant au rana Pertab, à peine ses blessures furent-elles cicatrisées, qu'il sillonna de nouveau les districts du Mewar et rallia sous la bannière *„du Soleil"* tous les ennemis héréditaires de l'empereur de Dehli. En l'année 1578 (986 de l'Hégire); Chabaz-Khan marcha contre lui et mit le siége devant Kombahlmir; une plus longue résistance étant sans espoir, le rana revêtit l'accoutrement d'un *„sannyasi"* (pénitent) et, devenu méconnaissable, réussit à s'échapper ainsi.

Goganda et Udaïpour capitulèrent aussi et le prudent Chabaz-Khan éleva sur des éminences, en des points favorables, cinquante et dans la plaine trente cinq *thanas*, qui formèrent comme une ceinture de *„blockhaus"* fortifiés et pourvus de petites garnisons. Par là, il établit contre de nouvelles attaques une ligne stratégique, qui courait d'Udaïpour à Pour-Mandal; en sorte que les troupes y cantonnées, ne manquèrent pas d'occasions de s'exercer au service périlleux d'avant-poste.

Pertab trouva un refuge dans la montagne. Chabaz-Khan força aussi Daouda à se rendre. C'est ce dernier, d'après Aboul-Fazl, qui avait le plus excité le rana à la résistance, On l'épargna, eu égard à la fidélité de ses parents; on le conduisit devant l'empereur au Pendjab et l'on rendit sa captivité si légère, que le rusé chef de tribu échappa à ses gardes et retourna dans son pays.

Outre ces évènements, on vit dans cette période fermenter les premiers germes d'une conspiration des seigneurs Tjagghataï contre le padichah. Mais, comme les causes de cette intrigue ne sauraient être éclaircies que par les faits à exposer dans les chapîtres suivants; nous renvoyons à une section ultérieure le récit de ces troubles.

Nous prenons la 25ème année du règne d'Akbar, comme le terme de cette période de l'histoire extérieure. Il faudrait encore signaler, à la fin d'Octobre 1577 (Chaban, 985) l'apparition d'une comète, dont la coloration rouge-sang remplit d'angoisse les âmes crédules et évoqua devant leurs yeux le spectre de catastrophes menaçantes. On eût presque dit que les dévots avaient prédit juste; car, après la mort de l'illustre Chah-Tahmasp, en l'an 1546, la Perse fut de nouveau troublée par le cri de guerre des partis et déchirée par la guerre civile; l'Hindoustan aussi, aux yeux des bons Musulmans, fut visité par maint fléau.

Il est vrai que les plaisants de la cour de Fathpour, saisirent l'occasion de ce phénomène pour aiguiser les traits de la moquerie. C'est alors qu'on donna le sobriquet d'„*Etoile à longue queue*" au grand-maître des comptes, Mançour, parceque — comme la plupart des savants qui se préoccupent fort peu de l'étiquette des cours et des bagatelles de la mode — il avait coutume de laisser pendre sur la nuque le bout de son turban mal noué.

Abdoulla-Khan-Uzbek, le prince de Touran, interpréta ces évènements d'une autre façon. Comme la première de ses ambassades à Akbar avait été traitée avec peu d'estime et congédiée sans escorte d'honneur, il se garda de considérer le fait comme un „*casus belli*". Bien plus, ce politique du Nord et de sang froid en fit partir une seconde, qui reçut cette fois un accueil plus amical.

Après l'accomplissement des politesses d'usage, les envoyés d'Abdoullah exposèrent un plan de conquête, hardiment conçu et à l'exécution duquel il fallait faire concourir le „padichah" de l'Hindoustan, avec sa gloire et sa puissance. Il s'agissait, à la faveur des querelles de succession au trône de Perse, de s'emparer de l'Irak, du Khouraçan et du Farsistan. Akbar objecta

que, la famille royale de Perse descendant, aussi bien que lui, de Timour, il ne souhaitait pas, eu égard à leur ancienne amitié, de sacrifier leurs droits de priorité aux mobiles de la conquête [1]). On exposera plus tard le but de la politique d'Akbar au Nord-Ouest.

CINQUIÈME CHAPITRE.

COUP D'OEIL SUR L'ADMINISTRATION INTÉRIEURE DE L'EMPIRE [2]).

On sait que les Timourides se sont tous distingués par leur sagesse politique; mais Akbar est le premier qui ait recueilli, dans la plus large mesure, l'héritage de son illustre ancêtre du pays montagneux de l'Amour; en effet, c'est à lui qu'il était réservé de poser le couronnement sur l'édifice du pouvoir absolu.

---

1) Il est vrai que la branche des Timourides, qui avait succédé aux Ilkhans en Perse était éteinte et c'étaient les Çawatis qui règnaient alors dans ce pays. Mais Akbar se servit d'autant plus volontiers de cette „parenté fictive", qu'il y avait là un avertissement sérieux adressé à l'usurpateur Uzbek du Touran.

2) v. Aboul-Fazl dans Chalmers, Ouvr. cité I p. 284/5, 401/2, 420/1, 433/4, 446, 477; II, p. 78/9, 119, 154, 165, 195, 202, 228, 234, 239, 244/5, 269, 278, 282—85, 292/3, 347/8, 351, 356/7, 397/8. Un Chapître de l'histoire de l'Inde musulmane ou Chronique de Scher Schah, traduite l'hindoustani par Garcin de Tassy, Paris 1865. — Le Nizamouddin-Ahmed, dans Elliot, V, 287, 371, 383, 409, 411, 413. — Badaoni, ibidem, p. 511, 513, 521/2, 534, 538. — La traduction de l'Aïni-Akbari dans Blochmann, Ouvr. cité et dans Gladwin, v. I et II. — Comparez aussi l'excellent Wilson, Glossary et Elliot (Beames) tome II, Edward Thomas; Revenue Resources of the Moghal Empire, London, 1871. — Tornauw: Das Moslemische Recht, Leipzig, 1855. Von Tischendorf: Ueber das System der Lehen in den moslemischen Staaten (Leipzig, 1877. — Macnaghten (Wilson): Principles of Hindu and Mohammedan Lauv — London 1860. — Prinsep. (Thomas): Indian Antiquities, vol. II. London 1858. — Neel Baillie: The land tax of India. London 1853. — A. v. Kremer: Geschichte der herrschenden Ideen des Islams. Leipzig, 1868.

C'est un phénomène qui reparaît souvent dans l'histoire des peuples, que la base communiste, sur laquelle reposent les premiers éléments de l'idée musulmane de l'Etat. Sans doute la commune rurale de l'Hindou, et le „*mir*" des paysans russes sont entièrement différents du groupement de ces tribus guerrières; mais c'est toujours l'idée de la „communauté des „biens" qu'on retrouve au fond de tous ces essais d'organisation sociale.

Plus s'étendaient les cercles, qui avaient leur centre dans l'Islam ; plus s'augmentait le besoin d'un accroissement de pouvoir, cet héritage fatal de l'humanité et plus aussi s'écroûlait cette base socialiste. Le zèle religieux, qui enflamme les masses et les pousse à une action violente, ne saurait jamais être de longue durée ; en effet, les aspirations individuelles se réveillent bientôt et le penchant égoïste doit logiquement se révolter contre une activité absorbante, qui exige le sacrifice de toute volonté personnelle.

Chef de l'armée, juge suprême, législateur et grand-prêtre, ces quatre fonctions étaient confiées à un seul homme, qui représentait l'Etat et, par là même, en concentrait tous les droits dans sa personne.

Par conséquent, le padichah était le maître, en bloc, de toutes les propriétés de ses sujets ; il est vrai que, d'après la doctrine du Çoran, il ne lui revenait qu'un cinquième du revenu ; mais, en définitive, celui qui possédait le droit de vie ou de mort pouvait aussi disposer à son gré des propriétés de son empire et de l'avoir de ses sujets.

C'est ici qu'est la ligne de démarcation entre le juste et l'injuste souverain, entre l'autocrate politique ou impolitique. Il faut d'ailleurs réfléchir qu'il était évidemment de l'intérêt du prince, de ne pas traiter trop durement les cultivateurs du fonds

et du sol; car toute déperdition des forces de travail se serait traduite par nue diminution du rapport de la terre. Le revenu principal du souverain se trouvant en proportion directe des profits de l'agriculteur, il n'est pas étonnant que les meilleurs princes portassent leur attention surtout sur la prospérité de leurs plus utiles sujets.

Dans l'Etat musulman, toutes les terres arables se décomposaient en terres sujettes à la dîme, et terres tributaires; celles-ci à leur tour étaicnt classées en mainte subdivision. Les premières étaient la propriété des Musulmans; les autres, celle des infidèles, ou plutôt, leur étaient attribuées pour la culture et l'usufruit partiel. Les propriétaires antérieurs s'étaient-ils soumis volontairement, ils étaient redevables de l'impôt foncier et de la capitation; si, au contraire, ils n'avaient cédé qu'à la force des armes, c'était le fisc qui était propriétaire, et les tenanciers antérieurs devenaient de véritables prolétaires, soumis aux corvées et réduits à tirer leur existence du restant des profits, déduction faite des contributions. C'est ce qu'on appelait les terres de „*Chaliçah*" ou domaines impériaux. La concession de terrains à des confesseurs de l'Islam, ou *Ikta* prit, peu à peu, sous l'influence persane, une forme spéciale; on en fit des dotations militaires. Le *djaguir* et le *zamindari*, tels sont les deux éléments du système féodal-militaire de l'empire hindou.

L'empire se divisait en douze (et à certains égards quinze) *Çoubas* ou vice-royautés, à savoir: Allahabad, Agra, Aoude, Adjemir, Ahmedabad, Behar, Bengale, Dehli, Kaboul, Lahore, Multan, Malwa; auquelles s'ajoutèrent plustard: Berar, Khandesh, Ahmednagar. Ces vice-royantés n'étaient pas des divisions géographiques, mais des centres politiques et administratifs, où siégeaient des gouverneurs impériaux. En outre, le territoire de l'empire se décomposait en cent-cinq „*sirkars*", qui corres-

pondent à peu près à nos provinces ; ces sirkars étaient partagés en *parganahs* (mahals), lesquelles se groupaient à leur tour en *dastours* on districts d'administration. Ainsi, par exemple, le sirkar d'Agra, dont le territoire avait 1864 milles anglais carrés, se répartissait en 31 parganas, et 4 dastours, à savoir Haveli-Agra, Etawa, Biana et Mandava.

On détachait de ces districts des portions plus ou moins étendues, pour les attribuer, par édit impérial, aux grands seigneurs. Un zamindar, par exemple, c.-a-d. un propriétaire rural, avait pour fonction, dans un certain arrondissement, de percevoir les impôts, de maintenir les droits de l'Etat ; et, en échange, on lui octroyait à titre d'usufruit, une quote-part des prestations et une partie des impôts du district.

Le mot *djaguir* signifie possession d'un poste, d'une place ; et c'est sur cette conception qu'est fondé le système féodal des Musulmans de l'Inde. Le djaguirdar était le possesseur d'un district, en tant que les revenus lui en étaient remis à titre d'appointements ; il était maître absolu dans son district, exerçait le „*jus gladii*" et gouvernait d'une façon autonome. Un tel vassal était, à vrai dire, comme un prince immédiat (c.-a-d. souverain) de l'Empire germanique, mais responsable vis-à-vis de l'autorité suprême, l'empereur, puisqu'il avait été revêtu du sa souveraineté par la grâce de l'empereur. La collation d'un djaguir était ou conditionnelle, (s'il en résultait l'obligation du service militaire, ou quelqu'autre service d'état) ou c'était une franche donation. Au fond, l'investiture était purement personnelle, et le droit d'usage s'évanouissait à la mort du titulaire. Néanmoins, il était possible aux survivants de conserver le fief, par une sorte de rachat, c.-a-d. par le paiement à l'Etat du *nazarana* ou droit d'emphytéose, ou par une dotation ultérieure du souverain, moyennant le renouvellement des firmans à leur nom.

De la sorte, peu à peu, un djaguir, en restant dans la même famille pendant plusieurs générations, pouvait se transformer en fief permanent; ou même, par la fiction du droit de propriété, en propriété héréditaire. En face du principe purement démocratique de l'Islamisme, il s'était formé avec le temps une aristocratie militaire, qui pourtant n'eut jamais de sphère bien déterminée. En effet, de nouveaux éléments pouvaient facilement s'y associer, soit par des alliances de famille soit par les efforts de candidats ambitieux, qui, sortis des tribus hindoues ou musulmanes, se poussaient aux places d'honneur et aux postes influents. Malgré tout, il faut bien retenir que le droit souverain de propriété restait tout entier au pouvoir de l'empereur ; et les historiens mentionnent assez souvent la révocation de djaguirdars, à temps ou pour toujours, ou le transfert d'un fief dans un autre.

Les obligations du titulaire envers l'Etat étaient proportionnelles à l'extension et au rapport du djaguir ; et ce qui donne à ce systême son cachet militaire, ce sont les titres des djaguirdars. Ils occupaient des *mançabs* ou postes, dont le grade était déterminé par le nombre de cavaliers qu'ils avaient à équiper, et s'appelaient *mançabdars*. Il y avait 33 espèces de *mançabs*: 3 *mançabs* des princes impériaux, qui avaient à fournir de sept à dix-mille hommes; et 30 *mancabs*, qui formaient six séries arithmétiques, comprises entre 10 et 5000 hommes: la 1ère: de 10 à 50; la 2ème: de 60 à 120; la 3ème: de 150 à 350; la 4ème: de 400 à 900; la 5ème: de 1000 à 1500: la 6ème: de 1500 à 5000.

Le djaguirdar recrutait ses gens de guerre dans le clan auquel il appartenait et qui l'avait choisi pour chef; dans les ramifications étendues des vassaux héréditaires et parmi les parents et alliés. C'étaient ces hommes qu'il faisait défiler devant

le suzerain, dans des revues pacifiques; ou qu'il était tenu de lui amener pour un combat sérieux. Les titres, tels que pandjhazari, sihazari (chef de 3000 soldats), ne concordent pas avec le chiffre réel du contingent fourni. Bien plus, le nom du grade n'indiquait que le „*maximum*" de soldats, qui sans doute n'était jamais atteint; il est difficile de donner un chiffre moyen, mais, en prenant $^1/_4$ du chiffre officiel, on ne prendrait pas une moyenne trop basse. Quant aux *dahbachis*, ou chefs de 10 soldats, au début du règne d'Akbar, ils avaient à fournir littéralement 25 chevaux pour leurs 10 hommes; mais bientôt ce contingent tomba à 18 chevaux. Les contingents des autres mançabdars devaient croître dans la même proportion; ainsi un *hazari* de 1000 hommes avait à fournir 1800 chevaux.

Les mançabdars supérieurs étaient d'ordinaire gouverneurs de sirkars, de çoubahs etc. Le revenu mensuel d'un pandjhazari variait de 10. 637 à 30.000 roupies; celui d'un hazari, de $3015^1/_2$ à 8000; d'un capitaine de 100^h, entre 313 et 760 roupies. Il faut déduire de cette somme la fourniture des chevaux, chameaux, éléphants, armes etc. Les contingents des mançabs inférieurs étaient incorporés dans les supérieurs, dans la proportion de 1 à 10, ou parfois de 1 à 5; comme on peut voir par le modèle suivant.

Dans les mançabs de:	10000	8000	7000	5000	500
servaient des contingents de:	1000	800	700	500	50

Des corps d'officiers de moins de 100 hommes ne servaient pas dans les contingents des mançabdars supérieurs.

A ces djaguirs; il faut encore ajouter les *touyouls*, qui étaient aussi des fiefs de la couronne, donnés au lieu d'appointements payés en numéraire; mais il faut en distinguer les *sayourghals* on donations héréditaires. Les différentes dynasties, qui dans le cours des siècles s'étaient succédé sur le trône de Dehli,

avaient constitué, avec plus ou moins de libéralité, ces dotations au profit de leurs favoris et des parent de ces derniers. Les prébendes ecclésiastiques s'enrichirent des legs, laissés par des rois inquiets de leur salut; mais il n'arrivait pas souvent qu'une nouvelle dynastie laissât tous les titulaires jouir en paix de ces dotations. Le nouveau souverain exigeait, avec plus ou moins de droit, et souvent en s'inquiétant fort peu des préceptes du Coran, que les donataires justifiassent de la possession légitime de leurs propriétés. Qu'on ajoute à cela le droit de la guerre, qui régnait dans les pays récemment conquis, et l'on ne s'étonnera pas qu'Akbar (de l'aveu d'Aboul-Fazl lui-même) ait supprimé beaucoup de *sayourghals* afghans, au profit du trésor impérial. En revanche, l'empereur distribua des sayourghals à de pieux savants, à des ulémas etc, à des ermites de différente espèce; (c'est ce qu'on appelait les *Wakf's* et *Aïmas*, c.-a-d. fondations et pensions pieuses) à des nécessiteux et à des gens de famille notable, incapables d'exercer un métier. Il y eut une suite d'arrêtés relatifs à ces donations; on assigna d'abord aux donataires un territoire correspondant, pour les protéger contre les violences des puissants; puis, à cause des agissements suspects de plusieurs de ces tenanciers, tous ceux qui possédaient plus de 500 *bighas* durent se procurer, au moyen du diplôme de donation, un firman spécial constatant leurs titres. Enfin, plus tard, un Edit impérial imposait tout *sayourghal*, comprenant plus de 100 bighas, des $^3/_5$ du surplus, au profit des terres de la couronne, et l'exception faite en faveur des femmes donataires, de souche iranienne on touranieme, fut bientôt levée. Les revenus d'une *bigha* étaient en moyenne d'une roupie [1]). On parlera dans

1) Le Nizamouddin-Ahmed (dans Elliot V, 408) mentionne une espèce particulière de *Sayourghals*. D'après lui, celui sous le toît duquel l'empereur avait fait halte, était exempté de l'impôt foncier par *madadi-maach*, mot persan pour Sayourghal. Il ne s'agit sans doute que d'une exemption temporaire.

le chapître suivant des modifications décisives, relatives aux *sayourghals* qui appartenaient au clergé.

Le contrôle de ces biens-fonds appartenait au grand-juge temporel et spirituel, qui jouait parfois aussi le rôle de grand-inquisiteur: le *Çader-i-Djahan* (c.-a-d. semblable à la poitrine du monde); celui-ci avait sous ses ordres des fonctionnaires spéciaux dans les diverses provinces. Son pouvoir et son influence étaient énormes: c'est de son préavis favorable que dépendait la collation des fiefs; c'est lui qui décidait si les bénéfices devaient être suspendus, renouvelés, diminués on augmentés. Il va de soi qu'une telle charge exigeait une inflexible fierté, une probité incorruptible, et un sens ferme de la justice, outre une connaissance approfondie de la matière; et on admettra, sans preuves, qu'un homme, doué de toutes ces qualités, capable de résister aux mille séductions de ce poste, était infiniment rare, pour ne pas dire introuvable. L'expérience montra qu'il se commettait d'effroyables abus dans le domaine de l'Etat; que tout le personnel de l'administration, depuis le Çader-i-Djahan jusqu'au balayeur de tapis, était vénal; et bientôt, les grosses pertes du fisc, les agissements révoltants du népotisme déterminèrent une réforme de cette fonction. Quelque misanthropique que cet aveu paraisse, Akbar ne trouva d'autre remède, que de restreidre la sphère d'action du çaderat; la chance de trouver un Çader modèle disparaissant, on dut renoncer à des souhaits d'idéal et, comme préservatif, diminuer le ressort de sa compétence.

Jusqu'au temps d'Akbar, il n'y avait pas eu de cadastre, cette condition première d'un bon systême d'impôts fonciers; c'est lui qui, en fixant les mesures, régularisa les revenus de l'Etat. Le *djarib*, qui était la mesure agraire habituelle, avait constamment varié de grandeur; il consistait dans une courroie qui

était sujette à des dilatations on contractions suivant l'état hygrométrique de l'atmosphère; et donnait lieu à des fraudes, sans nombre de la part des employés, qui la raccourcissaient ou l'allongeaient à leur gré, de sorte qu'elle ne pouvait servir de mètre normal. A la place de la courroie élastique, Akbar fit confectionner un *djarib-étalon*, qui consistait en une perche de bambou, divisée par des anneaux de fer en un certain nombre de sections. Le djarib se composait de soixante *Ilahi-gaz*; cette division ayant 41 doigts (1 yard anglais) de large, le djarib équivalait à 60 yards. La *bigha* était le djarib-carré, et valait parconséquent 3600 ilahi-gaz.

Sur la base de cette unité de mesure, on procéda en 1574 à un cadastre, dans lequel le mode de culture détermina la côté foncière. On répartit toutes les terres en quatre classes. La première, dite *polatje*, comprenait celles sur lesquelles on pratiquait le systême d'assolement sans interruption; la deuxième ou *piraouti*, celles qui devaient rester quelque temps en jachère, pour rendre au sol sa vertu productive; la troisième, dite *tjatjar*, renfermait celles qui étaient restées trois ou quatre ans sans culture, soit que l'alternance amenât la mise en prés et que le tour de rôle correspondît à cette période de trois ou quatre ans, soit que les intempéries, ou bien la guerre eussent contribué à la laisser en jachère; enfin, dans la 4ème, dite *bandjar*, on relégua les terres qui étaient restées incultes, cinq ans et plus, y compris sans doute les riches terres vierges.

Les terres polatje (et piraouti) se répartissaient, suivant leur qualité, en trois espèces: bonnes, moyennes et mauvaises. Pour fixer le taux des redevances, on additionnait les produits d'une bigha de chacune des trois espèces de terre polatje; on prenait le tiers comme moyenne du rapport d'une bigha ordinaire; et l'on fixait au tiers de ce revenu l'impôt foncier à payer par bigha.

Je suppose qu'un paysan cultivât trois bighas de polatje, chacune d'espèce différente, il l'ensemençait de froment et voici comment il faut nous représenter le rapport de sa récolte au printemps:

1)	Terre de 1ère qualité	20 mans [1])de grains.
2)	Terre de 2ème qualité	14 mans
3)	Terre de 3ème qualité	8 mans
	Total des produits	42 mans

Prenons $^1/_3$ pour le rapport d'une bigha: 14 mans

$^1/_3$ d'impôt foncier pour une bigha: $4^2/_3$ de mans

Soit impôt total pour les 3 bighas . . . 14 mans

Ce simple calcul démontre que, dans une culture où dominaient des terres polatje et où les qualités se trouvaient dans la proportion indiquée, le rendement de l'impôt était fort avantageux; en effet, il était toujours égal au tiers du rapport d'un champ normal. Les terres *piraouti* étaient soumises au même cens que les terres *polatje*. Quant aux terres *tjatjar*, il était de règle d'exiger comme redevance pour l'Etat: la première année de la : mise en culture: $^2/_5$; la deuxième: $^3/_5$; la troisième et quatrième: $^4/_5$ du revenu; et la cinquième, on appliquait la taxe du polatje. Supposons que cinq bighas soient restées quatre ans en jachère, et que l'on recommence la culture; si l'on en a ensemencé deux en sésame, et trois en ris, voici comment chaque année à la récolte d'automne, l'impôt se répartissait:

1ère année	α) 2 bighas de sésame	4 mans
	β) 3 „ de riz	$5^1/_2$ mans
	Impôt	$1^3/_5$ mans de α
		$2^1/_5$ mans de β

1) Le man = 40 livres anglaises; la livre „avoir du poids" valant 435,5 grammes, le man = 17 kilogr., 420 grammes.

2ème année α)	. . . . .	6 mans
β)	. . . . .	7 mans
	Impôt	$3^3/_5$ mans de α
		$4^1/_5$ mans de β
3ème et 4ème année α)	. . . . .	13 à 15 mans
β)	. . . . .	14 à 17 mans
	Impôt . . .	$10^1/_2$ à 12 mans de α
		$11^1/_5$ à $13^3/_5$ mans de β

L'année suivante, on appliquait la taxe polatje. Ainsi, dans le premier cycle de quatre ans, la perception de la taxe était faite, sans tenir compte des propriétés du sol. Nous avons pris des chiffres au hasard pour marquer les rapports du champ; parce que la justesse de la règle ne dépend pas des valeurs fixées „*ad libitum*".

Naturellement, c'était la culture et le défrichement des terres „*bandjar*" qui étaient le moins imposées. Pour de tels essais, on encourageait des cultivateurs laborieux, en leur fournissant les semences, sur la cassette impériale. La redevance par bigha était, la première année: de $^1/_{40}$ ou $^1/_{20}$; la deuxième: de $^1/_8$ man; la troisième: $^1/_6$ du rapport, plus un dam [1]); la quatrième: $^1/_4$; puis on appliquait la cote des terres polatje.

Il faut considérer ici qu'une grande partie des terres bandjar offrait, dès le début, la perspective de profits notables. Ainsi, le long des bassins de l'Indus et du Gange inférieurs, s'étendaient de riches dépôts de terre grasse d'alluvion, qui n'attendaient que la charrue pour donner des récoltes variées. Quant au terrain aride proprement dit, on ne l'a jamais mis en réquisition, pour des cultures agricoles. Pour le mode de paiement, Akbar accorda que les prestations pourraient être acquittées en nature on en

1) Le dam = $\frac{1}{40}$ de roupie = 0 fr. 067; la roupie = 2 shillings, 2 pence = 2 marks d'Empire 15 pfenn. = 2 fr. 70 cent.

argent, au gré du censitaire. Et nous pensons que ces valeurs seront devenues constantes dans les baux entre l'Etat et les paysans, à cause de l'intérêt qu'avaient ces derniers à payer la taxe avec les produits de leurs propres champs. Le fisc aussi avait plus de profit à ce mode de paiement, au bout de longues périodes de temps.

Mais il fallait payer comptant les redevances, pour la culture des fruits de pur agrément, tels que: radis, melon, bétel, ou d'une substance employée au raffinement de la toilette, telle que le henné. Il en était de même, en général, pour la production des plantes, dont l'exploitation touchait à l'industrie et exigeait des capitaux disponibles, telles que l'indigo, l'opium, le chanvre, la canne à sucre etc.

La preuve que ces mesures fiscales n'étaient pas faites pour rebuter, c'est qu'Akbar, quoiqu'il eût imposé une valeur fixe aux monnaies, donna l'ordre aux percepteurs de prendre aux paysans certaines monnaies anciennes, encore en circulation, pour leur valeur nominale. Il en résulta une perte assez considérable pour le trésor. Cette organisation resta en vigueur, dans ses grandes lignes, même après l'introduction du „Systême des dix ans" par Mouzaffer-Khan et Todar-Mal.

En effet, avec l'accroissement constant des terres de l'empire, il se produisit des difficultés presqu'insurmontables dans les opérations cadastrales. En conséquence, on prit pour base du revenu normal de l'impôt foncier: le revenu total des années 1571 à 1580 (979—988) et on fixa au dixième de ce total le chiffre immuable de la rente, que les biens-fonds devaient donner à l'Etat. C'est avec raison qu'Edward Thomas a critiqué ce procédé, à la fois comme manquant son but, et injuste envers le producteur.

En effet, l'Hindoustan, avec ses changements brusques de

température, ses inondations, ses sécheresses et ses chaleurs torrides, est un terrain périlleux pour des entreprises agricoles. Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les rapports du gouvernement des Indes anglaises, pour voir que les années mauvaises et médiocres sont la règle ; les années très fertiles, une exception. Aussi, chaque mauvaise récolte devait provoquer chez les paysans l'aigreur et le dégoût d'un travail ultérieur ; d'autre part, les agents du fisc, fondés sur les édits impériaux, devaient faire rentrer quand même les impôts et, c'étaient, en fin de compte. les économies du paysan (s'il en avait fait les années précédentes) qui comblaient la lacune.

Aux labeurs et aux dépenses, dont le montant atteignait peut-être à peine la moitié de la redevance, il fallait ajouter une diminution du capital ; et, comme les usuriers malfamés de l'Inde demandaient sans cesse de nouveaux sacrifices aux ressources limitées du paysan, c'était souvent la ruine totale qui résultait de ce système décennal. En évaluant à 20.000.000 de Livres Sterling la rente annuelle des terres de l'Inde [1]) ; on peut dire que dans un espace de dix ans, ce chiffre n'était guère atteint qu'une fois ; et, les autres années restant au dessous, variaient entre 17 et 18 millions de £. Il en résulte pour la période décennale, même en supposant les circonstances les plus favorables, un déficit de 10.000.000 £, qui devait être comblé par le capital agricole.

Cette tendance à la centralisation procédait sans doute des meilleures intentions, mais souffrait des défauts de toute entreprise purement théorique. Dans cette création, Todar-Mal se montra plutôt financier qu'économiste.

Mais la vraie compensation à ces pertes, c'est l'empereur et

---

1) Environ 400.000.000 marks, soit 500.000.000 francs.

ses conseillers qui la fournirent par des opérations en sens inverse. Akbar supprima, ou réduisit à une faible mesure, non moins de vingt-deux espèces de redevances agricoles, qui avaient subsisté légalement jusqu'à lui. Nous en mentionnerons seulement quelques unes.

La *djazyah*, ou capitation que tout infidèle devait payer proportionnellement à sa fortune (p. 38), était détestée des Hindous, en tant que marque permanente de leur indépendance perdue, et le mode de perception contribuait encore à augmenter la fureur et la haine contre les Musulmans. Ce fut donc une mesure extrêmement politique d'Akbar, que la suppression de cette taxe humiliante en 1565 (973); et, certes, la perte du trésor, de ce chef, dut être considérable. Nous ne trouvons pas dans l'„Aïni-Akbari" de données précises sur le montant de la *djazyah*; mais il est probable que, au temps d'Akbar, elle s'élevait aussi haut que sous Firouz-chah. Sous ce dernier, il y avait trois classes de contribuables: la première payait 40 roupies; la seconde 20 et la dernière 10 roupies par tête. On modifia aussi le *badje* et le *tamgha*, sans doute, deux autres impôts sur les revenus agricoles. Il était utile aux relations commerciales, et au transport des denrées coloniales, qu'on abaissât les droits de port et de péage. On réduisit les droits de port à $2^1/_2$ pour cent et, pour favoriser la navigation fluviale, on ne perçut plus que: 1 roupie par *Kos* et par mille *Mans* [1]). Aux bacs, on paya, au maximum, 10 dams par éléphant [2]); et, au minimum, $^1/_{16}$ de dam pour une bête de somme ordinaire.

On abolit aussi le „*gaou-choumari*" ou impôt sur le bétail; le

---

1) 1000 mans = 20.000 kilogrammes environ, 1 kos = $2\frac{1}{2}$ milles anglais = 4 kilomètres. La taxe était donc de 0 fr., 034 par tonne et par kilomètre. La tonne métrique valant 1000 kilogrammes.

2) Soit 0 fr., 65 par éléphant.

sar-darajeti, ou taxe forestière; ainsi qu'un grand nombre de cadeaux, passés abusivementà l'état de „redevances obligatoires" aux divers commissaires impériaux des contributions ou du Trésor, tels que darghas, tehsildars etc. qui dissimulaient leurs exactions sous le couvert du droit coutumier. On réforma encore maint autre abus, par exemple les pots-de-vin, qui étaient exigés des paysans par certaines autorités, pour l'accomplissement de fonctions publiques.

Les droits spéciaux sur le chanvre, les peaux, les abattoirs, les tanneries, le beurre clarifié furent supprimés; ainsi que le *balkati* (à proprement parler, le droit de couper les épis, avant la maturité), ou taxe des récoltes sur pied, qui était perçue au début de la récolte, au moment où le cultivateur avait besoin de toutes ses ressources pour embaucher des ouvriers.

Les agriculteurs hindous durent à l'expédition d'Akbar, au Bengale en 1574 (= 987 de l'Hégire; v. p. 224) et directement au pélerinage d'Adjemir, une institution vraiment philanthropique. C'est à partir de cette époque, qu'on délégua des hommes de confiance, afin d'estimer soigneusement les pertes et dommages, causés aux propriétés rurales, par le passage des troupes impériales; les commissaires étaient chargés, soit de déduire la valeur du dommage du montant de l'impôt; soit, d'indemniser les paysans sur le champ, pour prévenir les plaintes et les contestations interminables des intéressés.

Ces indications suffiront à faire comprendre les réels dédommagements, qui furent accordés à l'agriculture, en compensation de l'assiette élevée de l'impôt foncier, introduite par l'empereur. Sans doute la situation des paysans n'était pas excellente; mais elle était supportable et même bonne en comparaison de celle qu'ils avaient eue sous les règnes précédents. Ce n'était pas que tous ses prédécesseurs, comme le fou de génie qui

s'appelle Mohammed-Toughlouq, eussent ébranlé le crédit de l'Etat et jeté à l'étranger les métaux précieux, par des fantaisies économiques, par exemple, l'introduction du papier-monnaie etc. Mais les révolutions dynastiques, les nombreuses guerres et les troubles à l'intérieur, avaient enrayé, depuis des siècles, le progrès de l'agriculture. A l'avènement d'Akbar, l'ordre commença à renaître; et même le règne intermédiaire de Scherchah ne fut pas défavorable à la prospérité de l'Hindoustan. Il maintint, sur les routes royales, une sécurité de transit et de relations, dont le commerce n'avait guère joui jusqu'alors.

Les conseillers et confédérés de Scher-chah se mirent en partie au service d'Akbar. Ainsi fit, outre Todar-Mal, l'eunuque Phoul-Malik, auquel l'empereur conféra le titre de *Itimad-Khan* [1]), c.-a-d. celui qui est digne de confiance; il avait été ministre d'Islam-chah, le fils de Scher-chah, et sans nul doute aussi le conseiller de ce dernier. L'organisation, que nous venons de décrire et celle qui suivra, furent en majeure partie leur œuvre; et, avant tout, celle de Todar-Mal, leur maître à tous. Ne perdons pas de vue ce fait, que beaucoup des institutions d'Akbar n'étaient pas entièrement nouvelles, mais reçurent des améliorations et des transformations correspondantes aux circonstances.

Après avoir indiqué brièvement l'assiette et la cote de l'impôt, et le mode d'évaluation; il nous faut esquisser d'une manière générale le mode de recouvrement et le système de l'administration provinciale.

Nous ne parlons pas du *sipahsalar*, ou vice-roi, qui, comme directeur-général et chef suprême du gouvernement, représentait l'empereur dans sa „çoubah"; ni du „*faoudjar*" ou juge

1) Il ne faut pas le confondre avec le grand seigneur qui appela Akbar dans le Goudjerat.

d'instruction criminelle, ni du *kotwal* qui exerçait la police des marchés. En fait de finances, il faut mentionner l'*amil* ou *amilgouzar*, ou percepteur proprement dit; le *divan* ou trésorier-général; et le *bakji* ou payeur-général.

On pouvait percevoir l'impôt foncier de quatre manières différentes: 1° par la distraction d'une pièce de terre ensemencée 2° par une prisée de la récolte sur pied 3° par une évaluation des gerbes 4° par une pesée exacte des grains. Le percepteur s'appelait aussi *karori*, parcequ'il administrait un arrondissement financier, d'un rapport de 10 millions de dams (25.000 £); et il avait sous ses ordres une quantité de subalternes, chargés des calculs et des opérations de poids et mesures. Il devait tenir un compte exact de tous les versements et les contribuables avaient le droit de réclamer une quittance écrite.

Tout le systême reposait sur une surveillance réciproque et sévère des divers employés et, afin de prévenir les malversations, on confiait à l'un les paiements et à l'autre les recouvrements. Sans ces longs et pénibles moyons de contrôle: séparation des attributions, inspections régulières à courtes périodes, conservation des fonds impériaux dans des sacs, bien cachetés, au fond d'armoires fermées à clef et à verroux, il eût été impossible de mettre l'ordre et la stabilité dans les finances de l'empire.

Chaque soir, le caissier comptait l'argent reçu, avec l'aide d'autres employés, et faisait signer le procès-verbal de son état de caisse par l'*amil*; chaque mois, on devait remettre à l'empereur les rapports d'administration les plus exacts et les comptes les plus détaillés, pour chaque arrondissement, et Akbar les examinait sérieusement, avant d'en donner „décharge". Afin d'éviter l'accumulation des fonds, qui eût favorisé les détournements, il était de règle que, dès que la somme des impôts per-

çus atteignait deux *laks* de dams [1]), l'*amil*, devait les faire verser de suite par une personne de confiance à la trésorerie-générale.

Aboul-Fazl nous dit que l'*amil* devait se considérer comme l'„ami-né" du paysan et ce terme désigne admirablement la mission du percepteur mongol. Il devait, en effet, prêter aux paysans le secours de ses conseils, et de son bras. Etant libre d'agir suivant la lettre ou l'esprit des instructions impériales, il tenait dans ses mains le sort de centaines de gens; en procédant avec mesure dans le recouvrement des impôts, il pouvait sauver de la ruine des familles entières; et, par le traitement contraire, les réduire à la mendicité. C'était à lui d'examiner les revendications de fiefs exempts d'impots, et autres concession de biens-fonds; il devait en outre fournir des rapports minutieux sur l'état et la conduite des djaguirdars arrogants et leur attitude à l'égard des habitants voisins de leur manoir; et en général mander à la cour les évènements importants de l'arrondissement. Ses appointements consistaient principalement en un droit de tant pour cent sur les impôts recouvrés par lui.

Dans les premiers temps qui suivirent l'établissement d'un cadastre (v. page 271), ces *amils* on *karoris* avaient, la plupart du temps, profité des pleins pouvoirs qui leur étaient accordés, pour pressurer les *rayats* d'une façon intolérable. Ils ne s'étaient pas aperçus du complet revirement opéré dans l'administration, par le contrôle mutuel, par la tenue exacte des livres et par la facilité à se rendre compte d'un coup d'œil des rouages du mécanisme financier; mais surtout ils avaient compté sans le radja Todar-Mal. A lui, en effet, bien qu'il eût décliné une no-

---

1) 1 Lak = 100.000 pièces d'une seule espèce ds monnaie. 2 Laks de dams = 500 £ = 12.500 francs.

mination formelle au poste de vizir, incombaient réellement les droits et les devoirs d'un ministre des finances sans portefeuille [1]).

A mesure qu'un s'éloignait de Fathpour, siége du gouvernement et point de départ du travail, les opérations cadastrales se faisaient avec moins de zèle; telle une pierre lancée dans l'eau forme des ondes circulaires, de plus en plus étendues, mais aussi plus faibles à mesure qu'elles s'éloignent du centre. Et par contre, beaucoup d'amils, à l'aide des firmans interprétés arbitrairement, s'occupaient avec ardeur à expulser les pauvres paysans de leur culture et de leur chaumière, à chasser le bétail des pâturages et à vendre les femmes et enfants des *rayats* comme esclaves.

Todar Mal, le tout-voyant et tout-sachant, fit un procès expéditif à ces serviteurs infidèles de l'empereur qui faussaient en mal les nobles intentions d'Akbar; il fit comparaître ces employés qui pressuraient non seulement ses compatriotes, mais encore les musulmans pauvres et leur infligea un sévère châtiment. Badaoni parle avec un dépit mal dissimulé de cette procédure du ministre hindou; il raconte que beaucoup de ces exacteurs moururent de la bastonnade ou sur le banc de torture, et que des centaines périrent de misère dans les cachots, en sorte qu'on n'eut pas besoin du bourreau. Il les compare aux Hindous de Kamroup, lesquels, après s'être adonnés à tous les plaisirs et s'être approprié tout ce qui leur plaisait pendant une année, se jetaient sous les roues du char des dieux, ou bien offraient leur tête à la divinité. Néanmons ce châtiment sévère eut une très salutaire influence et permit aux nouvelles institutions de prendre racine.

On vient d'examiner la situation des tenanciers du sol; les

---

1) v. Chalmers, Ouvr. cité, tome II p. 282.

uns possédaient de grandes cultures; les autres (et c'était la grande majorité) étaient de petits paysans, qui cultivaient leur lopin de terre et, avec leurs misérables outils, arrachaient à grand'peine au sol un maigre produit. Nous passons actuellement à la catégorie des hommes-liges ou seigneurs, qui, par sa hiérarchie, offre un contraste avec la masse des petits fermiers. Ils se trouvaient élevés fort au dessus d'eux, par la jouissance de nombreux priviléges; et leurs terres, cultivées par des serfs ou par les hommes libres de leur clan, rapportaient bien davantage. En outre, les djaguirdars rapportaient un riche butin de leurs campagnes: tantôt, c'étaient de précieux tapis, des armes de luxe; des vases et ustensiles en métal précieux, ciselés artistement; ou des tissus de soie d'une finesse admirable; des colliers et bracelets, et des anneaux de pied étincelants de diamant, pour le harem; tantôt même, par un pillage plus hardi, ils réussissaient à s'approprier des sommes d'or monnayé.

On ne s'étonnera pas de retrouver ici un phénomène, qui s'est reproduit ailleurs dans les mêmes circonstances: à peine établis sur cette belle terre de l'Hindoustan, les Tjaghataïs succombèrent en grande partie aux funestes influences du pays de culture; ils s'adonnèrent, avec toute la fougue d'une race jeune, aux délices et voluptés que leur nouvelle demeure leur offrait sous des formes si variées; et, s'ils n'y succombèrent pas de suite, ils en furent du moins énervés; beaucoup gaspillèrent leurs ressources dans les débauches et les pompes coûteuses de la cour. Les raffinements de leur vie nouvelle et l'armée de besoins qu'elle leur créait exposèrent un grand nombre de chevaliers turcs à de graves accusations. Il y avait encore trop peu de degrés de descendance entre les Tartars qui sous Tjengiz-Khan et Timour avaient conquis la moitié du monde à la course. et leurs petis-fils plus civilisés, pour que ces seigneurs d'hier sussent toujour dis-

tinguer le mien du tien, vis-à-vis de leur suzerain et de leurs voisins. Et, d'ailleurs, les souvenirs du „*Kouriltaï*" et des assemblées électorales d'autrefois, empêchaient leur conception d'une monarchie héréditaire d'être bien nette. Ils résidaient fièrement sur leur propre terroir, se conduisaient en princes indépendants, et, avec la naïveté d'enfants de la nature, qui prennent tout ce qu'ils voient pour leur propriété; ils se permettaient ça et là des empiètements, en sorte que les fermiers de l'Etat avaient constamment à souffrir des vexations des djaguirdars. La demi-souveraineté de ces vrais seigneurs féodaux nous explique en partie les révoltes, et les levées de bouclier, grandes on petites. On peut dire que ces flots étaient en mouvement perpétuel. Plus grande était leur somme de pouvoirs et de propriétés; et plus leur rébellion était facile et avait une portée dangereuse. Les combats qu'Akbar dut livrer à ses vassaux lui avaient coûté cher; mais la leçon n'avait pas été perdue. Voilà pourquoi, il aspirait sans cesse à briser lepouvoirs et l'arrogance des grands. C'est un trait caractéristique de la politique d'Akbar, qu'il s'efforça de placer la noblesse feudataire dans une dépendance plus étroite, et par là plus forte vis-à-vis de la cour, et, immédiatement, de l'empereur.

Il s'était assuré peu à peu l'alliance fidèle des Hindous; et, à la fin, il entreprit de combattre directement la féodalité. Il mit la doigt courageusement sur le point sensible; il s'attaqua aux intérêts même des djaguirdars, et rien n'exaspère davantage les hommes, que lorsqu'on touche à leurs intérêts, qu'ils soient légitimes ou non. C'est de ce point de vue qu'il faut considérer le *Dagh-o-Mohalli*, si l'on veut en saisir toute la signification. En effet, l'obligation des djaguirdars d'équiper des hommes et des chevaux (page 267) avait été jusque là pour eux une source intarissable de profits. Le rang du mançab étant proportionnel

au chiffre de têtes du contingent. les djaguirdars et les postulants de fief paraissaient, aux revues qui avaient lieu à des époques périodiques, avec une multitude de chevaux et de cavaliers. Mais on s'aperçut bientôt que, dans une expédition, les mançabdars ne mettaient en ligne qu'un chiffre de troupes bien inférieur à la moyenne que comportait leur mançab; que les montures étaient souvent impropres au service; les hommes trop jeunes et mal exercés. Dès lors il n'est pas étonnant que des milliers de ces recrues et de ces chevaux succombassent aux peines et au tribulations de la campagne; et l'on doit d'autant plus admirer la série de brillants succès qu'Akbar put remporter avec de si médiocres ressources. Il est vrai qu'on n'aurait pas fait des pertes aussi colossales, si les seigneurs avaient mené en campagné des contingents de meilleure qualité.

La plupart des djaguirdars s'étaient fait une habitude de ces tromperies et de ces revues de comédie et considéraient le dommage causé au fisc impérial comme un bénéfice permis; on en verra la preuve dans les évènements subséquents. D'année en année les feudataires mettaient en ligne une suite plus nombreuse; et leur djaguir croîssait à proportion. Au retour dans leurs foyers, ils licenciaient les gens qui avaient été affublés d'un uniforme pour la revue; on employait les chevaux à des usages domestiques et pour la culture; et l'on réservait pour le service de l'empereur de misérables rosses. De plus, les candidats à une investiture se prêtaient souvent, pour le temps de l'inspection, les troupes exigées, avec tout l'équipement. Badaoni, le véridique chroniqueur de toutes les fatalités, nous a laissé des récits frappants de vérité sur ces passe-volants.

Or, en 1573 (981) l'éminent Chabaz-Khan, nommé *mir-bakji*, fit remettre en vigueur le *dagh*, qui avait déjà existé au temps d'Alaouddin-Childji et avait été développé et règlementé par

Scher-Chah. C'était une sorte de timbre, pour marquer ce qui était propriété de l'Etat.

Scher-chah était fier de cette institution et s'était même vanté d'en être l'inventeur; on peut lui en laisser l'honneur, puisque c'est lui qui a porté à maturité les germes qu'il avait trouvés avant lui. D'après des sources dignes de foi, il n'autorisait le paiement d'aucun objet qui ne fût marqué de ce timbre; de son temps, le dagh, dans le sens le plus large, devait donc être un mandat sur le fisc, marqué d'un signe particulier; ou une marque de la propriété royale.

Or Chabaz-Khan érigea en disposition légale, une espèce de *dagh*, le *dagh-o-mahalli*, c.-a-d. la marque au fer rouge des chevaux destinés au service militaire [1]). On marqua désormais tous les chevaux de remonte (les chameaux et les éléphants aussi furent soumis au *dagh*), de certains signes, correspondant à la race ou à la catégorie de troupes et qui étaient imprimés à certaines places de la tête. On ne compta aux nouvelles revues que les chevaux ainsi marqués, et dont les daghs étaient portés sur des états bien tenus. C'est ainsi qu'on prévint la supposition de passe-volants, lors des mobilisations, et les accroîssements occasionnels du contingent, destinés à faire grossir le djaguir. Par exemple, lorsqu'un postulant, pourvu de 250 hommes et 450 chevaux (p. 268) ce qui était la moyenne pour un mançab de 1000 hommes, était nommé hazari, avec titre à un djaguir, il fallait que les 450 chevaux portassent le dagh. S'il voulait atteindre un mançab supérieur, par exemple un de 1500 hommes, outre la cavalerie précédente, il devait présenter 125 cavaliers et 224 chevaux, également marqués du dagh; et même,

1) Aboul-Fazl prend la défense de cette institution contre ceux qui y voyaient une torture infligée aux animaux et la justifie par des raisons d'utilité publique. v. Blochmann, Ouvr. cité p. 232.

alors, les chevaux précédemment marqués, devaient recevoir un nouveau signe.

De la sorte, les djaguirdars furent obligés d'avoir un dépôt de chevaux de service. Qui donc se serait avisé désormais de prêter des chevaux, puisque le dagh en faisait des chevaux de l'Etat? Les revues avaient lieu d'ordinaire une fois l'an. On retenait $^1/_{10}$ de son revenu à tout mançabdar qui manquait, par sa faute, au jour fixé.

Quand aux grands, dont les fiefs se trouvaient dans les pays frontières, ils n'avaient à faire marquer leurs chevaux qu'une fois en douze ans; mais s'ils laissaient passer six années depuis la dernière revue, on leur faisait aussi la retenue d'$^1/_{10}$ de leurs revenus.

On éprouva aussi, dans ce cas, que la sévérité et l'application plus rigoureuse d'une loi provoque toujours des ruses et des fraudes pour l'éluder. Celles-ci se bornèrent, pour le moment, à une sorte de compagnie d'actionnaires: plusieurs gens s'associèrent pour l'équipement des cavaliers, afin de partager les bénéfices qui en résulteraient. C'est encore Badaoni qui se lamente de ce que des épiciers et des fruitiers, bref l'honorable corporation des artisans et boutiquiers, se pressent aux revues et empochent le dividende, que leur rapportait leur action de 1 ou même de $^1/_2$ cheval.

Akbar eut recours aux moyens les plus extraordinaires, pour trouver la piste de telles fraudes; mais il avait coutume de dire: „C'est moi qui entretiens en quelque mesure ces gens-là, les „yeux ouverts et en connaissant fort bien leurs manigances!" Badaoni s'exprime en ces mots: *„Pèse bien ces choses — mais n'en demande pas davantage!"*

Mais la meilleure preuve que le *„Dagh-o-Mahalli"* tranchait dans le vif des abus, c'est l'opposition qui s'éleva contre l'intro-

duction de ce moyen de contrôle et dont on verra le récit dans une section ultérieure.

Nous passons de là aux affaires de l'armée, par une transition immédiate. Les contingents des *zamindars* et des *djaguirdars* consistaient généralement en cavalerie: Aboul-Fazl évalue à 4.400.000, le chiffre des hommes propres au service. Mais l'armée permanente, c'est à dire, les troupes de la maison de l'Empereur ne se montaient guère, d'après les calculs de Blochmann, qu'à 25.000 hommes, ces derniers se répartissaient, dans les dernières années du règne, en 12.000 chevaux et 13.000 hommes: mousquetaires et artilleurs. Ces troupes étaient entretenues aux frais de la cassette impériale; et recevaient la plupart directement leur solde et leur armement. Une partie servait comme garde du corps et garde d'honneur pour l'empereur et les gens de sa maison; une partie servait à la garnison des places-fortes, comme armée provinciale, sous les ordres des Sipahsalars ou bien prêtait main-forte aux employés du fisc. Les fils de famille ou *ahadis* formaient une sorte de garde-noble, sous le commandement d'un émir en chef, qui représentait l'empereur; on leur faisait donner une éducation soignée, et les employait en qualité de guides, officiers d'Etat-major, courriers d'Etat etc.

Les troupes régulières se classaient en plusieurs subdivisions, d'après leurs armes et leurs fonctions (on en tirait les coureurs, serviteurs, bretteurs) et leur traitement était réglé, d'une manière exacte, d'après des principes fixes. On trouvera là dessus des tableaux détaillés dans l'*Aïni-Akbari*.

Pour en donner un exemple, les *Bandouktchis*, ou soldats armés de fusil à mèche se répartissaient, pour la solde, en cinq classes; et chaque classe en 3 catégories 10 Bandouktchis étaient commandés par un *mirdaha*, ou chef de 10 hommes; les mirdahas étaient répartis en quatre classes recevant, l'une: 300;

l'autre, 280 ; la 3ème, 270 et la dernière 260 dams par mois. Il faut bien les distinguer des *dahbachis* (p. 268) qui recevaient des concessions de terre ; tandis que les *mirdahas* étaient payés en monnaie courante. La solde mensuelle des simples *bandouktjis* était réglée comme suit :

Classes.	1ère catégorie.	2ème catégorie.	3ème catégorie.
I	250	240	230 dams
II	220	210	200
III	190	180	170
IV	160	150	140
V	130	120	110

Les *dachilis* formaient une catégorie spéciale de fantassins : c'étaient des troupes, à la solde de l'empereur, que l'on mettait à la disposition des mançabdars qui ne pouvaient faire de levées par eux-même. C'est parmi elles qu'on prenait les ouvriers, sapeurs, charpentiers, pionniers. Nous pensons que ces indications suffiront pour ce qui est des troupes régulières.

Les arsenaux, écuries et ateliers militaires, les chantiers de marine étaient entretenus avec un ordre admirable ; l'empereur y faisait très souvent des inspections, en personne. Il y avait dans ces établissements toute une armée d'employés bien disciplinés, et on dépensait des sommes considérables pour l'entretien et le perfectionnement des machines et autres appareils.

Akbar se plongeait, avec une ardeur infatigable dans les moindres détails ; il connaissait le moindre rouage, le moindre

ressort dans cet énorme mécanisme. C'est par sa pertinence remarquable et sa pénétration dans les moindres détails, jusqu'aux recettes de cuisine qu'il fonda l'ordre absolu dans l'Etat et qu'il obtint l'excellence dans les services. Il était fort habile aux travaux mécaniques; et porta son attention toute particulière sur les armes à feu. Il est vrai qu'Aboul-Fazl, dans l'exubérance de son admiration, confond souvent l'empereur, qui donnait les instructions, avec l'inventeur ou le fabricant; néanmoins, il est intéressant d'apprendre qu'Akbar imagina deux perfectionnements „qui ont jeté le monde dans l'étonnement".

Il inventa un canon, qui pouvait se démonter afin d'être plus portatif dans les marches, et être promptement remis en état; c'était, selon toute probabilité, une sorte de pièce de montagne. „Par une autre invention, S. M. réunissait dix-sept bouches à feu, de manière qu'on pouvait les tirer à la fois, au moyen d'une seule mèche". Akbar fit aussi couler des canons de marine et des pièces de siége, d'après des prescriptions spéciales.

C'était aussi un service très important que l'élève et l'entretien des éléphants, qui occupaient des troupes entières de gardiens, cornacs etc. et coûtaient des sommes énormes. On sait l'usage qu'on en faisait en temps de guerre. L'empereur, pour prévenir toute négligence dans le service de ces animaux, avait dressé une longue liste d'amendes, applicables, à ceux qui commettaient des oublis ou contraventions à ses instructions. On va voir, par un épisode de la campagne du Bengale, combien il était sensible à la perte d'un éléphant. Lors du passage au bac de Tjonsa, un éléphant de grande valeur se perdit, par la faute de Çadik-Khan; comme punition, on lui retira son djaguir, on l'envoya à Bhath et il reçut l'ordre „de ne pas se représenter „devant le trône impérial, avant qu'il eût retrouvé un animal

„d'égale valeur!" [1]) Ce jugement ne paraîtra pas trop sévère si l'on se rappelle que, au dire d'Aboul-Fazl, le prix d'éléphants de premier ordre s'élevait souvent à 5 ou 10.000 roupies.

L'élève du cheval était également florissante; ou voyait dans les écuries de l'empereur les plus magnifiques coursiers produits par l'Arabie et la Perse; les chevaux, aux pieds légers et endurants à la fatigue, du Turkestan, de Kachemir et du Badakjan, qui ont le pied aussi sûr que des mulets sur les sentiers escarpés des montagnes. Il y avait constamment un commerce actif entre la cour et les marchands de chevaux, on achetait les chevaux de premier choix, pour fournir et augmenter la remonte. On trouve aussi dans l'Aïn-Akbari les prescriptions les plus minutieuses relatives aux fourrages, aux chevaux de relais, amendes etc. Il y avait également de vastes établissements pour les mulets, chameaux et autres bêtes de trait, de somme ou de selle.

La maison d'Akbar, pour ce qui concernait le service de l'empereur, des princes et du harem, ne différait guères dans ses us et coutumes, de celle des précédents souverains de l'Inde. Les dépenses, de ce chef, se montaient en 1595 (1004) à environ 7.729.667$^{7}/_{8}$ de roupies, quoique les appointements de beaucoup d'employés de la cour figurassent au budget de la guerre. Le *wakil* était le lieutenant de l'empereur, président du conseil et chancelier de l'empire. Au dessous de lui se trouvaient: le *mirmal*, ou garde de sceaux, le *mir-mouneji* au grand-maître des cérémonies; le *mirbarr*, ou grand veneur; le *mir-manzil*, ou quartier-maître général etc. Pour donner une image du cérémonial de cour, nous reproduirons, d'après le Niza-

---

1) v. Chalmers, Ouvr. cité tome II, p. 610.

2) Environ, 386, 483½ L., soit 9.562.157 francs, 50 cent.

mouddin-Ahmed [1]), le récit de la réception de Mirza-Solyman, le prince de Badakjan (page 237, note 1): „Lorsque Solyman — „Mathoura se trouva à 20 *kos* de Fathpour, l'empereur envoya „quelques nobles, pour aller à sa rencontre et le préparer à l'en- „trevue avec S M. qui devait avoir lieu le 20 Octobre 1575. Tous „ses nobles et fonctionnaires furent envoyés au devant de lui, à „5 *kos* de Fathpour; et, quand des courriers annoncèrent qu'il „avait quitté cette halte, l'empereur chevaucha à franc étrier à „sa rencontre. On avait rangé des deux côtés de la route impé- „riale, jusqu'à 5 *kos* de Fathpour, 5000 éléphants, ornés de „chaînes d'or et d'argent, portant des „*haudas*" de velours et de „brocard, et des franges noires et blanches au cou et à la trompe. „Dans l'entre-deux des éléphants, se trouvaient une voiture de „chasse, portant un léopard dressé, attaché par une chaîne d'ar- „gent, et enfermé dans une cage dorée et garnie d'étoffes pré- „cieuses, ainsique deux chariots attelés de taureaux aux cornes dorées.

„Comme le Mirza s'approchait de l'empereur arrivant en „grand'pompe et mettait pied à terre pour le saluer, Akbar, eu „égard au grand âge de Solyman, le dispensa des témoignages „habituels de respect dus à un suzerain. Ensuite, il remonta à „cheval et fit prendre au Mirza sa droite, s'informa de sa santé „et l'on célébra une grande fête".

Le *vizir* ou divan était, à proprement, le chef des finances, le trésorier-général, „l'administrateur des revenus et le cultivateur du désert du monde". Il avait sous ses ordres les innombrables autorités chargées de recouvrer de l'impôt; et les *vakianavis* étaient aussi de son ressort.

Ceux-ci, comme le nom l'indique, étaient les „écrivains des

---

1) v. Elliot, V, 393, 394.

évènements", qui, d'après Aboul-Fazl, ne formèrent un corps d'employés, que depuis et par Akbar. Les *vakia-navis* avaient pour mission de noter exactement sur des régistres tous les incidents importants de la cour, de l'administration provinciale, de la vie de l'empereur: ses voyages, ses réjouissances etc. Leurs annales devinrent ainsi des chroniques officielles sur la vie privée de l'empereur, servirent de sources de jurisprudence, à cause de la collection de lois et décrets qu'elles renfermaient; enfin elles posèrent les bases d'une histoire des luttes politiques, administratives et religieuses, qu'Akbar eut à soutenir et dont il sortit vainqueur.

Le radja Todar Mal, qui depuis 1583 (991) avait été placé à la tête des finances, sans vouloir accepter le titre de vizir (p. 281) a beaucoup contribué aux réformes décrites ci-dessus. C'est à lui, collègue et adversaire de Mouzaffer-Khan, avec lequel il était constamment en contestation, que Blochmann attribue la création de l'*ourdou*, c.-a-d. de la langue hindoustani. En effet, jusque là, tous les comptes de finances se faisaient en langue et chiffres hindis et par des commis Indiens; ce fut Todar Mal qui prescrivit l'usage de la langue et des chiffres persans dans toutes les pièces officielles. Par là, il obligea ses compatriotes, qui avaient négligé jusque là cette langue, et ne pouvaient parvenir aux premiers emplois de la carrière, précisément à cause de leur ignorance de la langue de la cour, à apprendre le persan. C'est ainsi que, dès avant la fin du XVIIIème siècle, les Hindous devinrent les maîtres de langue persane, auprès des Musulmans.

L'ourdou se forma dans le Nord de l'Inde, avec les éléments du persan, de l'arabe, du turc, mêlés au sanscrit et à l'hindi; et ce dialecte n'aurait jamais vu le jour et n'aurait pas été susceptible de développement, sans l'intermédiaire des Hindous.

L'administration des finances reposait sur le système du *daftar* [1]). On ne devait faire de paiements que sur la production de mandats écrits (*sanad's*) ; les reçus et autres pièces de comptabilité étaient portés sur des feuilles cousues très lâche; car des livres, reliés à la mode européenne, n'auraient pas résisté longtemps à la température des Indes.

Les bureaux du Trésor se divisaient en: service des recettes, service des dépenses et budget de la guerre; on distinguait soigneusement les deux grandes divisions du Doit et de l'Avoir. Les dépenses annuelles étaient évaluées en sommes rondes et touchées, à la caisse centrale, par les payeurs en chef de chaque province. Aussi le Trésor, centre de ce mouvement des fonds publics, offrait-il une animation extraordinaire. C'est là qu'affluait le produit des impôts, perçus dans les succursales des *çoubahs* et de leurs arrondissements. Le travail des établissements où l'on devait acquitter les droits échus à l'Etat, était divisé méthodiquement: il y avait des sections distinctes pour les tributs, pour les cadeaux, pour les fondations, pour les confiscations de propriétés en déshérence. Et l'on soumettait les indications des employés au contrôle le plus rigoureux.

On voyait se presser, dans les antichambres des bureaux des payeurs: les fonctionnaires, les indigents, les mille et mille employés de la cour, qui avaient à pourvoir aux besoins de la maison de l'empereur, les fournisseurs, artisans, maguignons. C'est aussi là que les djaguirdars et généraux pouvaient faire des em-

1) v. Blochmann. Ouvr. cité p. 260 note 1. — Blochmann donne, comme raison de ce fait qu'on cousait ou brochait simplement les feuilles, les conditions climatériques, mais il faut peut-être en chercher une cause plus grave. La plupart des employés étaient des Hindous, et, comme tels, devaient considérer l'usage du cuir, comme interdit par leur loi religieuse On se rappelle que, lorsque les brahmines offrirent au gouvernement des Indes anglaises un manusint des Védas, ce fut à la condition qu'il ne serait pas relié en cuir; et, c'est pourquoi on lui fit faire une reliure en tissu de soie.

prunts, il est vrai à un taux assez élevé; mais le montant leur était rarement réclamé. „Il semble, dit Aboul-Fazl, que S. M. prête; mais en réalité c'est un présent qu'elle entend faire." Un ordre parfait règnait dans toute cette administration, grâce à la direction énergique d'hommes tels que Mouzaffer-Khan et Todar-Mal. Il était inévitable, dans un département aussi colossal, qu'il y eût des indélicatesses et des détournements; mais, au moyen de vérifications des états de compte et de récapitulations du Trésor, effectuées souvent et inopinément, on put constater que la majorité des employés étaient capables et consciencieux.

La monnaie formait une division importante du ministère des finances. On frappait des pièces d'or, d'argent et de cuivre. Il y avait quarante-deux hôtels des monnaies: quatre où l'on frappait de l'or, de l'argent et du cuivre; dix, où l'on frappait de l'argent et du cuivre, et vingt-huit pour le cuivre seulement. Outre celui de la capitale — qui jouait le rôle de Cour des monnaies, les principaux ateliers étaient à Ahmedabad, Ilahabad, Agra, Uddjaïn, Surate, Dehli, Patna, Laore, Aoude, Adjemir, Patan etc. L'art du monnayage et de l'affinage des métaux était déjà parvenu à un haut degré; mais Akbar les fit encore perfectionner. On porta surtout l'attention, à l'exemple de Scher-chah, sur les moyens d'obtenir les métaux aussi purs que possible. Le système monétaire était très homogène et uniforme pour tout l'Hindoustan et avait pour base le mouhour et le roupie [1]), il serait trop long d'énumérer les diverses pièces de monnaie. Signalons seulement la pièce d'or carrée, dite *djalali*, qui valait 10 roupies; le dhan, qui en valait 5; et le man qui en valait $2^1/_2$; c'étaient les trois seules pièces qu'on frappât ré-

---

1) Le mouhour (monnaie d'or) valait 36 fr. 82 c. — La roupie (argent) = 2 fr. 40 c.

gulièrement chaque mois; tandis que pour les vingt trois autres espèces de monnaie d'or, il fallait un decret spécial.

Il faut encore mentionner les nombreuses institutions, créées par Akbar dans un intérêt social et politique.

Dès l'année 1573 (970) Akbar abolit l'esclavage, lorsqu'il résultait de la guerre; l'année suivante, il supprima le *Kar* ou taxe des pélerins. Cet impôt avait pour but d'encourager les pélerinages, les assemblées religieuses et autres œuvres musulmanes; sa quotité était fixée au gré du souverain et dépendait de ses besoins personnels, ainsique de son plus ou moins grand zèle pour le Prophète. Aussi il est facile de comprendre qu'il s'attacha encore plus les Hindous par la suppression de cette taxe.

On connaît les pélerinages d'Akbar à Adjemir. Il fit bâtir un palais à toutes les stations, entre Agra et ce sanctuaire; à chaque *kos*, il fit élever, en guise de poteau-indicateur, une borne en pierre, ornée de cornes d'antilopes abattues par lui, et creuser des fontaines pour les voyageurs altérés.

A tous, sans distinction de croyance, Akbar prodigua ses bienfaits; il fit construire des auberges pour les pauvres et les émigrants; les régisseurs de ces maisons recevaient de la cassette de l'empereur de quoi les nourrir et rafraîchir, ainsi que pour les frais de route.

Un jour, c'était dans l'année 1580 (988), l'empereur se mettant à table, il lui vint à l'esprit que, sans doute, beaucoup de gens affamés avaient regardé avec envie ces mets: „Comment, dit le Nizamouddin-Ahmed, aurait-il pu manger, tandisque des malheureux mouraient de faim?" Il ordonna donc que, dorénavant, ou distribuât à quelques pauvres une partie des plats préparés pour sa table, et qu'on le servît seulement après.

Il fit remplir jusqu'au bord un grand puits de monnaies de toute espèce, et distribuer le contenu au fur et à mesure aux

indigents, religieux et savants: ce réservoir d'or ne fut épuisé qu'au bout de trois ans.

Outre Fathpour, Akbar fit bâtir en 1583 (991) deux maisons pour les fakirs indiens et musulmans : il nomma la 1ère *Dharmpoura* et la 2ème *Chaïrpoura*, d'après les noms qui signifient *aumône* dans les deux religions: *dharma* en hindou, *chaïr* chez les Musulmans. Et, comme il y avait aussi beaucoup de *Yoguis* qui se rassemblaient dans les environs de la capitale ; on leur donna également un pied à terre spécial, appelé „*Yoguipoura*" [1]). On reconnaîtra l'opportunité de telles institutions, en réfléchissant au rôle prépondérant que ces religieux jouent en Orient.

Les sommes qu'Akbar distribuait journellement aux pauvres, les cadeaux lors des pélerinages etc. absorbaient certainement une part importante des revenus impériaux.

E. Thomas estime à 32.000.009 £, le revenu total de l'empereur chaque année. En tenant compte de l'élévation de la valeur d'argent, cette somme représenterait une valeur bien plus considérable encore de nos jours ; d'ailleurs les Européens du temps d'Akbar, s'extasiaient déjà sur ses revenus [2]).

Nous pensons que cette esquisse suffira pour éclairer les principaux points de l'administration intérieure et montrer dans le grand empereur un homme aux nobles pensées, aux aspirations généreuses, et un homme d'Etat de génie. C'est avec raison que Blochmann donne l'explication des mérites politiques d'Akbar, dans les termes suivants: „Le secret du succès d'Akbar, c'est

---

1) Mentionnons, à titre de curiosité, la „*Chaïtanpoura*" ou ville du diable, quartier situé en dehors de la ville proprement dite et réservé aux danseuses etc. On trouvera de plus amples détails sur cette séquestration de la prostitution, dans Badaoni, Elliot V, 575 et Rehatsek, Ouvr. cité p. 49.

2) v. Purchas, Ouvr. cité p. 36 et suis.

„le soin avec lequel il entrait dans les moindres détails, afin de „se rendre compte de l'ensemble — soin auquel les souverains „des âges précédents ne nous avaient pas habitué".

SIXIÈME CHAPITRE.

CHUTE DES ULÉMAS (LE DINI-ILAHI) [1]).

Akbar fut un grand capitaine; comme homme d'état, un véritable créateur; et il n'a pas été dépassé comme initiateur du vrai sentiment de l'humanité.

---

1) v. l'Akbar-Nameh d'Aboul-Fazl, dans Chalmers, passim; l'Aïn du même dans Blochmaan, Ouvr. cité p. 159 et suiv.; le Zoubdatout Tavarich du cheik Nouroul-Hakk, dans Elliot VI p. 89 et suiv. Il est important de consulter Badaoni dans V, 517; Blochmann, Ouvr. cité p. 167 suiv. et la traduction d'E. Rehatsek: The Emperor Akbar's Repudïation of Esslam, by Badaoni; Bombay 1866; l'anonyme Dabistan-ul-Mouzahib, traduit par David Shea Authony et Troyer, Paris 1843, vol. III. Prolégomènes historigues d'Ibn Khaldoun, dans les Notices et Extraits des Manuscrits. Paris, 1862, vol. XIX p. 384 et suiv.

En outre: l'Histoire des choses plus mémorables advenues tant ès Indes Orientales qu'autres pays de la descouverte des Portugais, en l'establissement et progrès de la foy chrestienne et catholique. Et principalement de ce que les Religieux de la compagnie de Jésus y ont faict et enduré pour la mesme fin. Depuis qu'ils y sont entrés, jusques à l'an 1600. Par le P. Pierre Du Jarric Tolosain, de la mesme Compagnie — A Valenchiennes, chez Jean Vervliet, MDCXI. — C'est mon savant ami A. C. Burdell qui a signalé à mon attention cet ouvrage, ainsi que plusieurs autres ouvrages européens très-rares sur Akbar. C'est une mine inapprécable pour les rapports d'Akbar avec les Jésuites et le Christianisme, et pour ses opinions religieuses. Cet ouvrage offre aussi le tableau de la cour de l'emperenr, au point de vue impartial des Européens. Comp. aussi les Transactions of the Literary Society of Bombay, vol. I. London, 1819; J. W. Graham, A Treatise on Sufiisom, vol II. London 1820. Vans Kennedy: Notice respecting the religion introduced big the emperor Akbar; some account of Mahummud Mehdi. — Hugh Murray, Historical account of discoveries in Asia, vol. II p. 82 et suiv. London 1820 (?) H. H. Wilson (posthume) Works. London, 1862 vol. II. Account of the religions inovations of Akbar, p. 379 et suiv. Blochmann: Badaoni and the religious views of

Les princes indépendants de l'Hindoustan lui rendaient hommage comme à leur suzerain ; la noblesse feudataire turbulente était domptée ; et maintenant il allait s'engager dans la lutte la plus redoutable qu'il y ait pour un prince, à quelque pays qu'il commande, la lutte contre les ministres du culte.

C'était l'éternel combat entre la libre pensée et le dogme asservissant ; entre l'état et le sacerdoce. Les exemples d'antagonisme entre ces deux maîtresses forces d'une nation ne manquent pas dans l'histoire : le pouvoir civil a fait tantôt alliance avec l'autorité sacerdotale, tantôt il lui a fait simplement des concessions ; bien rarement il a osé jeter le gant à cette puissance rivale. En Orient, il y avait double et triple danger à s'attaquer aux vieilles institutions et aux traditions consacrées par un usage séculaire. Dès le principe, dans l'islamisme, la foi et le droit, l'Eglise et l'Etat avaient été coulés dans le même moule et comme fondus ensemble ; aussi celui qui entreprenait de briser, d'un vigoureux coup de massue, les tables d'airain de la tradition, devait-il se sentir bien fort, pour ne pas s'exposer à une perte certaine. On a prétendu, il est vrai, que les Musulmans n'avaient pas de clergé ; mais, si le nom n'y est pas, on ne saurait nier qu'il y ait eu chez aux une corporation sacerdotale.

---

emperor Akbar. Mars 1869. Le même, dans la Biographie qui sert d'introduction au Aïn[1] d'Aboul-Fazl. Dozy : Essai sur l'histoire de l'Islamisme, trad. Chauvin. Paris 1879. A. v. Kremer : Geschichte der herrschenden Ideen etc. Du même : Culturgeschichte des Orients, unter den Khalifen, 2 vol. Vienne, 1875. Dugat : Histoire des philosophes Musulmans ; Paris 1878. Garcin de Tassy : L'Islamisme 3eme Ed. Paris 1874. Du même : La Poésie philosophique et religieuse chez les Persans 2eme Ed. Paris 1875. Journal Asiatique, Févr. 1861. Mollah-Chah et le Spiritualisme oriental, par M. A. de Kremer. Tholuck : Morgenlaendische Mystyk, Berlin, 1825. Sufismus, 1831. Palmer : Oriental Mysticism, Cambridge 1867. Ethè : Morgenländishe Studien, Leipzig, 1870. Brown : the Dervishes or Oriental Spiritualism, London 1868. Th. Goldstücker : Literary Remains. London 1879. Max Müller : Introduction to the Science of Religion, 1873 etc.

Un pieux sentiment avait conduit les conquérants mahométans, à instituer d'innombrables fondations, en faveur de ceux qui se consacraient, sinon exclusivement, du moins de préférence, à des fonctions religieuses, qui lisaient et interprétaient le Coran, et qui puisaient aux sources de plus en plus abondantes de la jurisprudence; car ces sources avaient une égale valeur pour le droit civil et le droit ecclésiastique. De riches particuliers rivalisaient de zèle avec les princes, pour fonder des bibliothèques, des écoles primaires et supérieures. D'autre part les revenus de biens-fonds considérables; l'usufruit de divers legs pieux contribuaient à former, dans les divers pays sujets de l'Islam, un noyau, autour duquel s'accumulaient avec le temps la masse des biens de main-morte. Delà une source intarissable de bénéfices pour la classe des ulémas ou théologieus, qui formèrent peu à peu un corps fortement organisé. Ils enseignaient dans les „*madrasah's*" [1]; de leurs rangs sortaient les juges, les kadis, les çaders, les muftis et les mir-adles. Etant donnée l'étroite connexité entre l'état et la religion, il était naturel que l'exercice de la jurisprudence fût entre leurs mains; mais la plupart n'usaient de ce privilége que comme d'un moyen de faire rapidement fortune. On leur remettait l'administration des legs pieux, des donations, des *sayourghals* (p. 269). Représentants des études savantes, directeurs de conscience du prince et du peuple, ils furent bientôt entourés du prestige d'un pouvoir surnaturel et d'une inviolable autorité. Ils devinrent un parti influent à la cour, et, leur importance fut d'autant plus grande qu'ils s'appuyaient sur le droit divin du Coran. L'entrée dans le corps des ulémas ouvrait la perspective d'un rapide avancement, dans la hiérarchie administrative et féodale et la

1) Nom des séminaires musulmans.

possibilité, moyennant une conscience un peu souple, d'acquérir beaucoup d'argent, d'influence et de considération.

Aussi tous les jeunes ambitieux, auxquels ne souriait pas le métier des armes, aspiraient-ils à devenir „*maoulanas*". L'armée des sonnites orthodoxes de l'Inde était sous les ordres immédiats des ulémas, et dévouée corps et âme à ces „colonnes de la foi". Ceux-ci, de leur côté, persécutaient avec une dureté et une intolérance, dignes de théologiens, les autres sectes de l'Islam, et les Infidèles; en sorte que leur domination pesait comme un fardeau, sur la vie spirituelle de l'empire. L'opiniâtreté et le fanatisme de cette caste apparurent clairement dans les persécutions exercées, contre les diverses tendances de l'Islam, qui s'éloignaient plus ou moins de la lettre des Livres sacrés.

Outre les chiites qui, par leurs solutions plus libérales des questions religieuses, étaient comme une épine dans la chair des sonnites, une secte avait le don de les irriter tout particulièrement, celle des *mehdevis* qui, après mainte transformation, avait revêtu une forme plus déterminée. La croyance à la fin du monde et l'idée qu'un jugement de Dieu interviendrait après que la doctrine du Prophète aurait duré mille ans, avaient déjà germé dans les esprits de quelques pieux rêveurs. Mais, quaud on en fut au dernier siècle du Millenium, ce chiliasme recruta des adhérents de plus en plus nombreux. Se fondant sur les oracles du fondateur de leur religion, ils croyaient que, dans l'an 1000 de l'Hégire, la série des onze imans, des Khalifes et des successeurs de Mahomet, serait close par l'apparition d'un douzième: l'„Iman-Mehdi", le Seigneur du Temps; après quoi viendrait la fin du monde. Les antiques prophéties de misère, désastres et combats effroyables s'accomplissaient: l'Hindoustan n'était-il pas, à cette époque, le champ clos, où deux peuples se disputaient la souveraineté? Il parut plusieurs Mehdis: les plus in-

fluents furent: Mir-Saïd-Mohammed, de Djonpour, qui vécut jusqu'à 1505 (911), et, après lui, le cheikh Alaï, qui enseigna à Biana, au Sud-Ouest d'Agra, depuis 1549 (956).

Sous la domination afghane, les ulémas avaient sévi contre les mehdewis, avec tous les moyens à leur disposition : l'exil et le glaive. Ils avaient du reste des motifs suffisants pour procéder avec rigueur contre eux. En effet, les chiliastes ne se proposaient rien moins que de renverser les ulémas de cour et de secouer par là le joug qui pesait sur le peuple. Aussi, dans les premières années du règne d'Akbar, les prêtres-courtisans firent passer plusieurs mesures sévères contre ces mystiques.

Un savant éminent se convertit, en 1555 (963), aux idées mehdevianiques; c'était le cheikh Moubarak (de Nagor), qui descendait d'un derviche arabe de l'Yemen (IXème siècle. Un de ses ancêtres avait émigré au XVème siècle dans le Sindh ; de là, vers le début du XVIème siècle, le chef de la famille, le cheikh Khizer, passa dans l'Hindoustan, et après mainte pérégrination, se fixa à Nagor, au Nord-Ouest d'Adjemir. C'est là qu'en 1505, après avoir perdu plusieurs enfants, il lui naquit un fils qu'il appela Moubarak, c.-a-d. le „béni". Le cheikh Moubarak, qui passait pour un jeune homme extraordinairement doué, fit ses études principalement à Ahmedabad et se fixa, en 1543, tout près de la villa Tjarbagh, construite par Baber, sur la rive gauche de la Djamna, vis-à-vis Agra. Il eut, à son tour, deux fils, dont la destinée devait être un jour fort étroitement liée à celle d'Akbar: le cheikh Aboul-Faïz, né en 1547 (954) et le cheikh Aboul-Fazl, né le 14 Janvier 1551. En père tendre qu'il était, Moubarak se dévoua à la belle tâche d'initier ses fils à la science. C'était, d'après toutes les données, un homme de grande érudition et d'un esprit éveillé, qui, sans doute ne fut pas longtemps satisfait par aucun dogme et s'attacha successivement à

divers principes ; son enseignement avait la couleur chiite-chiliaste et, par ses tendances libérales, il rassembla autour de lui un grand cercle de disciples, qui répandirent sa doctrine au loin.

Moubarak n'eut pas d'adversaire plus dangereux qu'Abdullah-Ançari de Sultanpour ; ce dernier avait déjà été nommé par Humayoun au poste de cheikh-ul-Islam [1]) et sous le titre de makhdoun-ul-moulk [2]), il avait pris la direction des ulémas avez tout le zèle d'un fanatique. C'était lui (comme le prouvent assez ces deux titres) qui était le chef, nommé par l'Etat, du parti orthodoxe. Disposant des ressources les plus considérables, il sut adroitement les exploiter contre ses adversaires. Homme plein d'énergique, mais dominé par une basse cupidité, par la vanité et l'orgueil de la foi, Abdulla-Ançari voyait avec raison dans les opposants de l'orthodoxie, des ennemis qui attaquaient avec plus ou moins de ménagements, les intérêts de sa caste, si habilement conservés. Aussi, lorsque, à la chûte de Baïram-Khan, les sonnites de l'Hindoustan revinrent en faveur, le makhdoun-ul-moulk obtint du jeune empereur la permission de citer l'hérétique Moubarak devant Akbar et de le châtier à cause de son incrédulité, afin de faire un exemple. Le cheikh prit la fuite en toute hâte et, du Goudjerat où il s'était retiré il, s'adressa au frère de lait de l'empereur, Mirza-Aziz-Koka, qui était un noble cœur et un esprit délié. Ce dernier réussit à faire adoucir le jugement porté par Akbar contre le mehdevi : il lui fit, entr'autres, remarquer que celui-ci avait vécu au milieu des plus grandes privations, sans importuner l'Etat de sollicitations pour obtenir un sayourghal ; tandisque ses ennemis exploitaient de riches fiefs exempts d'impôts, au grave préjudice du trésor impérial.

---

1) c.-a-d. chef de l'Islam.

2) Celui dont l'Empire est le serviteur.

Moubarak fut autorisé à rentrer. D'ailleurs, son fils Aboul-Faiz, quoique âgé à peine de vingt ans, s'était déjà acquis une grande renommée par son talent poétique. Mais, lorsque son père se présenta avec lui devant le çader-djahan, qui était alors Abdunnabi, en le priant de concéder à son fils une pièce de terre de 100 bighas, tous deux furent expulsés de la salle d'audience, comme hérétiques, avec force injures et railleries.

Enfin la renommée du jeune poète parvint aux oreilles d'Akbar, et en 1576, pendant la campagne contre Tjitor, il manda Aboul-Faiz devant lui (975). C'est pendant qu'il était occupé devant cette place. que ses messagers arrivèrent à Agra et firent connaître aux gens de cour les désirs du padichah. Or les ulémas interprétèrent cet ordre comme une citation à comparaître et décidèrent le commandant de place à faire garder à vue la maison de la famille suspecte. Une troupe de guerriers mongols cerna rapidement la demeure de Moubarak ; quelques uns pénétrèrent dans l'intérieur et maltraitèrent le vieillard, qui était seul et sans défense chez lui. Quand Aboul-Faiz ou plutôt, Faizi (comme le porte son nom de poëte, son *takhalouç*) rentra à la maison. il fut saisi, jeté sur un cheval et entraîné vers Tjitor par des cavaliers mongols au grand galop. Ses rudes et sauvages compagnons, qui le prenaient pour un malfaiteur, ne le traitèrent pas précisément avec égards. Le malentendu, provoqué sciemment par les ulémas, ne fut éclairci, que lorsque Faizi fut introduit par Aziz-Koka lui-même auprès de l'empereur, qui l'accueillit avec la faveur le plus marquée. Dès lors, le spirituel Faizi fut toujours un hôte bienvenu à la cour d'Akbar.

Son plus jeune frère Aboul-Fazl, qui montra dès l'adolescence, une étonnante précocité et finesse d'esprit, s'était entièrement consacré aux recherches savantes et exerçait son intelligence dans les sphères les plus variées. C'est surtout la philosophie

qui le captivait; il tâchait de s'assimiler la sagesse des divers temps et des divers pays. Ce jeune savant était effarouché par toutes les peines et exigences que causent les emplois de cour et les jugeait incompatibles avec le recueillement contemplatif, nécessaire à ses études. Il redoutait aussi la puissance écrâsante des envieux et des détracteurs de son père.

Mais on vit se produire une volte-face considérable dans la ligne de conduite et les aspirations d'Aboul-Fazl; quand son frère aîné Faizi, eut gagné de plus en plus la confiance d'Akbar par sa noble nature, ses manières distinguées d'homme du monde et ses publications littéraires, et qu'il lui eût par là frayé le chemin. C'est au début de l'année 1574 (981) que Faizi présenta pour la première fois Aboul-Fazl à l'empereur [1]) et Akbar lui fit un si grâcieux accueil, qu'il renonça à sa vie d'ermite et entra dans une nouvelle carrière.

Voici comment il s'exprime lui-même dans l'Akbar-nameh: „La fortune ne m'ayant pas souri tout d'abord, je faillis devenir „égoïste et présomptueux, et m'engageai dans la voie d'une „orgueilleuse retraite. Le nombre de disciples, qui se rassem„blaient autour de moi, ne fit qu'accroître ma pédanterie. Le fait „est que, sous couleur de recueillement, c'était l'amour-propre „du savant qui me montait au cerveau. Heureusement, ayant „passé plusieurs nuits en compagnie de vrais amis de la vérité „dans des endroits écartés; mes yeux s'ouvrirent; grâce aux „entretiens de ceux qui ne recherchent pas les biens terrestres, „mais les richesses de l'esprit et du cœur, je reconnus la carac„tère intéressé et avide des prétendus savants (Ulémas). C'est à „grand'peine que les conseils de mon père me préservèrent des „aberrations de la folie. Mon âme ne connaissait pas de repos;

1) Comp. Chalmers, Ouvr. cité. II p. 93.

„mon cœur soupirait après les sages de la Mongolie, ou les „ermites du Liban. Je souhaitais de rencontrer les lamas du „Tibet ou les „*Padres*" du Portugal; et j'aurais aussi volontiers „abordé les prêtres des Parsis et les théologiens du Zend-Avesta. „Les savants de mon propre pays ne m'inspiraient que de l'aver- „sion. Mon frère et d'autres parents me conseillèrent de me „présenter à la cour; espérant que je trouverais dans l'empereur „un guide vers les régions supérieures de la pensée. C'est en „vain que je voulus d'abord résister à leurs conseils.

„Ah! certes, je suis bien heureux, maintenant que j'ai trouvé „dans mon Seigneur un guide dans le monde de l'action, et un „consolateur pour les heures de retraite. En lui, se rencontrent „à la fois mes aspirations religieuses et mon désir de remplir la „tâche qui m'est assignée dans ce monde. Il est l'Orient, dans „lequel je vois poindre le jour de l'idéal; c'est lui qui m'a en- „seigné que le travail de ce monde, quelque varié qu'il soit, „peut-être mis en harmonie avec l'unité spirituelle de la vérité.

„Voici comment je fus présenté à la cour. Ne pouvant déposer „aux pieds de S. M. des trésors matériels, j'écrivis une interpré- „tation de l'*Azatoul-Koursi* (passage du Coran) et la présentai „à l'empereur, à Agra. Je reçus un accueil favorable et S. M. „accepta mon offrande avec bonté".

Comme Akbar se préparait alors justement (p. 224) à partir pour le Bengale, Aboul-Fazl fut laissé en arrière à Agra, dans la hâte du départ et ce ne fut sans doute pas contre son gré; son frère Faizi accompagna l'empereur. Quand Akbar fut rentré à Fathpour-Sikri, Aboul-Fazl fut présenté une deuxième fois à l'empereur.

C'est à cette époque que s'ouvre l'ère des controverses. Peu à peu les doutes. soulevés par quelques uns de ses amis à l'endroit de bien de maximes du Coran, avaient envahi l'esprit du

jeune souverain. Il se tenait souvent la nuit, assis sur une pierre, en dehors de la cour intérieure du chateau; réfléchissant aux questions obscures qui s'imposaient à lui. Ce qui oppressait son cœur, c'était de ne pouvoir achever sans de dignes collaborateurs sa grande œuvre: le bonheur de l'Inde. C'est alors qu'un heureux destin lui envoya les deux fils du cheik de Nagor.

Il reconnut, en même temps, que la libre et publique discussion de toutes les opinions, dogmes et systêmes, conduirait mieux au but; que les débats animés éclaircissent les choses et conduisent à des résultats positifs. Il avait entendu parler de la tolérance de Solyman Kararani (p. 215) et il savait que son parent Mirza Solyman, prince du Badakjan, professait une doctrine relieuse particulière [1]).

En conséquence, Akbar fit bâtir à Sikri un édifice grandiose, l'Ibadat-Khana. Cet édifice, composé de six vastes salles, servait tous les jeudis soirs de lieu de réunion aux savants et aux croyants des diverses sectes, qui devaient y discuter les questions de controverse les plus importantes. La salle Ouest était pour les saïds, descendants du Prophète; la salle Sud, pour les ulémas et autres théologiens; la salle Nord pour les cheiks et les „*arbahihals*", ou hommes de l'extase; la salle Est pour les courtisans. Les séances se prolongeaient jusqu'au lendemain matin; l'empereur visitait successivement les salles et prenait souvent une vive part aux entretiens.

Les esprits curieux et les théologiens affluaient de tous pays à Sikri. En 1575, Hakim-Aboul-Fath vint de Guilan: en 1576, ce fut le tour du mollah Mohammed (de Yezd) et de Mir-Scharif (d'Amoul). Tous trois étaient „*chias*"; les deux premiers appartenaient à l'orthodoxie chiite, le dernier oscillait ça et là sans principes arrêtés.

1) Il était çoufi.

Cependant les discussions dans l'Ibadat-Khana finirent par prendre une tournure, qui dut exaspérer l'empereur contre les ulémas. Pleins de pénétration et toujours prêts à la riposte, leurs adversaires tels qu'Aboul-Fazl et Hakim-Aboul-Fath, leur étaient très supérieurs en esprit et en érudition. D'ailleurs, les ulémas, se mettant souvent en contradiction les uns avec les autres et se lançant mutuellement le reproche d'hérésie et d'impiété, offraient ainsi tant de prise à leurs contradicteurs, que ceux-ci réussirent sans peine à les acculer. Les arguments que leur opposaient les ulémas étant d'ordinaire faibles et sans valeur ils recoururent au moyen, qu'inspire trop souvent le dépit et le sentiment de l'impuissance. Ils se scandalisèrent de ces hardis questionneurs, et leur surexcitation devint telle qu'ils en vinrent presqu'aux voies de fait, et cela en présence de l'empereur! Akbar eut le spectacle de leurs cris furieux, de leurs poings fermés et de leurs yeux étincelants de rage: les voilà donc (se disait-il) ces vénérables ulémas! Au lieu de présenter leurs objections avec mesure et dignité, ils font du tapage comme des écoliers mal élevés!

L'irritation et le mépris pour les ulémas s'accrurent encore, chez Akbar, quand il apprit de ses courtisans par quelles fraudes et quelles ruses, ces docteurs et leur vénérable chef le Makhdoun-ul-Moulk en tête, accaparaient des richesses et se soustrayaient à l'impôt. En conséquence, il résolut de châtier leurs chefs sévèrement, et commença par leur chef Abdullah-Sultampouri. Au dire de Badaoni [1]), Akbar l'aurait mandé en audience, pour

1) Rehatsek (Ouvr. cité p. 6,) donne un récit qui n'a pas de sens: „Makdoum-ul-malik had invited Mollana-Abdullah-Sultanpoury to this assembly for the purpose of insulting him"; en effet, personne ne s'invite pour sa propre humiliation! Il faudrait reporter ce récit à la p. 105, où il est dit. „The only Erratum worth mentioning". C'est Blochmann qui donne la version exacte. Ouvr. cité p. 172.

l'humilier. Hadji-Ibrahim et Aboul-Fazl attaquèrent vigoureusement ce „flambeau de l'Eglise", et, la dispute étant arrivée à son comble, quelques courtisans se mirent à raconter les actions indélicates dont le Cheik-ul-Islam s'était rendu coupable. De cette époque datent les édits, par lesquels il était interdit de payer les traitements des ulémas, avant vérification par le Çader.

Les dévots commirent l'imprudence de blesser l'empereur personnellement dans un débat. Akbar avait posé la question de savoir combien de femmes un Musulman pouvait légalement posséder? Quelques cerveaux-brûlés se prononcèrent pour une interprétation des points contestés qui rabaissait les épouses d'Akbar radjepoutes et nées-libres, au rang de concubines. Le Çader Abdounabi avait pris, dans cette circonstance, une attitude équivoque, qui ne lui fut sans doute jamais pardonnée. L'interprétation plus modérée des „*chias*" agréa davantage à l'empereur: d'après eux les mariages faits par contrat *(moutah)* étaient légitimes, qu'ils fussent conclus pour une heure ou pour quatre vingt dix neuf ans.

La doctrine des Çoufis à joué un rôle de première ordre dans le développement religieux d'Akbar; elle était professée par Aboul-Faiz et Aboul-Fazl et, parmi les favoris de l'empereur, se trouvait le plus fameux çoufi de l'Hindoustan, le cheik Tadjouddin (de Dehli).

Le çoufisme est fort ancien dans l'Islam: c'est l'expression du mysticisme oriental et musulman. Schopenhauer [1]) le range parmi les dérivés de la doctrine, „qui voit dans tous les individus de ce monde, en quelque nombre qu'ils se présentent les

---

1) v. Schopenhauer. Grundlage der Moral. Œuvres complètes. Leipzig 1877. vol. IV, p. 268.

„uns à la suite ou auprès des autres, les manifestations d'un „seul et même Etre, vraiment existant, présent et identique en „tous". E. von Hartmann, qui cherche dans le mysticisme la source de la religion et de la philosophie en définit, comme suit, l'essence: „c'est une manifestation spontanée de l'inconscient, à laquelle sont dus les sentiments, pensées et désirs qui remplissent à certains moments la conscience [1])". Bien que ces classifications soient exactes, il est encore besoin de déterminer d'une manière plus précise la doctrine des Çoufis.

Les étymologistes et déjà des investigateurs de premier ordre tels qu'Ibn-Khaldoun [2]), font dériver le mot *çoufi* de l'arabe *çouf*, qui signifie laine; parce que les adeptes de cette tendance avaient coutume de porter des vêtements de laine écrue, afin de bien marquer leur absence de besoins. Les nombreux ordres de derviches sont les représentants de ce spiritualisme.

Le Çoufisme est, tout ensemble, l'insurrection de la libre pensée contre le joug de dogme, et l'aspiration profonde de l'homme à une connaissance qui dépasse les bornes de l'expérience; c'est, en d'autres termes, l'instinct métaphysique toujours vivace, jamais assouvi.

Il y a des attaches ténues entre la doctrine çoufique d'une part et, de l'autre, la philosophie indienne, la doctrine sotériologique du bouddha Çakyamouni et celle de Zarathustra, aussi l'opinion qui lui assigne une origine purement indo-arienne gagne-t-elle tous les jours du terrain.

Le çoufisme germa sans doute dans le sol de l'Islam; mais ses dernières déductions se trouvent en contradiction flagrante avec

---

1) v. E. von Hartmann: Philosophie des Unbewussten. 8ème Ed. Berlin, 1878. tome I sect. B. chap. IX (traduction française de Nolen) Paris. 1880.

2) v. Notices et Extraits des Manuscrits etc. publiés par l'Institut de France. Paris, 1831. tome XII.

la lettre du Coran. De là, la nécessité de sauver les apparences et d'appuyer ces hardies innovations sur des maximes de Mahomet, au moyen d'une sophistique déliée, afin de donner au fruit défendu de l'arbre de la science la couleur d'un fruit légitime. C'est sur les ailes de la Poésie que les çoufis s'élevèrent jusqu'aux cieux qu'ils avaient rêvés. Ils sertirent les joyaux étincelants de leur imagination dans la monture de strophes d'une forme achevée et merveilleuse. Aussi la poésie persane est-elle le principal trésor du mysticisme musulman.

Cette poésie ressemble à un arbre, de rare espèce, qui donne son ombre et ses fruits exquis aux amateurs de pures jouissance qui se promènent sous son feuillage; et dont la cîme s'élance vers le clair azur du firmament: ceux qui parviennent au sommet jouissent d'une vue merveilleuse sur les espaces infinis de l'univers. Je la comparerais, encore, à une source magique, dont les flots cristallins offrent à tous la fraîcheur et qui ravit le penseur au plus haut dègré de l'extase.

Dans ces poésies çoufiques, les parfums exquis s'unissent aux couleurs éclatantes de l'Asie. Là où le lecteur profane n'aperçoit que des chansons à boire ou des chants d'amour, l'initié entend retentir, en accords solennels, le vieux, l'éternel hymne du panthéisme, en l'honneur du „Ἕν καὶ Πᾶν" du „Πᾶν καὶ Ἕν". Néant de l'existence individuelle, apparences trompeuses qui font croire à la variété innombrable des choses, tous ces voiles tombent, et le çoufi se sent un avec son Dieu; il reconnait que toutes les individualités et lui-même ne sont que des rayonnements et des manifestations de la substance [1]). Depuis le sage hindou jusqu'au divin Spinosa; et de lui jusqu'à Schopenhauer ce profond penseur, tant méconnu, tous les grands systêmes

1) v. Spinosa's Ethik, übersetzt, erläutert, von J. H. von Kirchmann. (*1ère partie: de Dieu*).

métaphysiques ne sont que des variations sur ce thème mélodique universel. Les çoufis comparent souvent la vie humaine à un voyage; les différentes étapes désignent les degrés successifs, de la connaissance, et le degré suprême est l'absorption dans le Tout, dans l'Ame du monde. En d'autres termes, l'amant représente l'homme aspirant à la connaissance; et Dieu, c'est l'être aimé. La base fondamentale de leur doctrine reposant sur des aspirations purement humaines, aux yeux des penseurs plus avancés, toutes les barrières qui séparent les religions diverses tombent et ces dernières leur apparaissent comme les manifestations extérieures d'un même désir, l'amour de Dieu. Les çoufis furent conduits par ces tendances à se poser en ennemis naturels du cléricalisme musulman ; celui-ci, en effet, fier de ses droits, sévissait contre les athées. On ne peut, il est vrai, s'empêcher de penser que tout panthéisme, en dernière analyse et poussé à ses dernières conséquences, ne saurait admettre de Dieu dans son système ou plutôt en supprime l'existence, comme Schopenhauer le marque avec raison en plusieurs passages. C'est par cette évaporation de toute individualité, qu'un derviche ivre put en venir à s'écrier : „Je suis Dieu !"

Cependant le çoufisme a une valeur particulière, par ses conséquences morales. Il prêche le dévoûment sans réserve à un but idéal, le renoncement aux biens terrestres ; il établit la tolérance la plus complète pour les hétérodoxes, c'est à dire qu'il proclame le vrai sentiment d'humanité. Les Çoufis ne furent pas seulement des ascètes mystiques et des rêveurs ; mais les principales maximes de leur doctrine pourraient servir d'étoile polaire à toute noble aspiration.

On ne peut méconnaître la tendance çoufique dans les poëmes de Faïzi : Voici ce qu'il chante dans un de ses ghazèles [1]) :

1) v. Blochmann, Ouvr. cité, p. 554 et suiv.

J'entends mes compagnons me dire
Sois vigilant, ô notre ami,
De peur d'être attaqué par l'ennemi.

Et moi de leur répondre en riant:
»Je ne suis pas insouciant";
Mais, à quoi bon son cœur défendre,
Contre qui peut les vigilants surprendre! [1])

Ce qu'il faudrait à l'homme atteint
De Dieu, par décret du destin:
C'est un libre courage!
C'est un joyeux visage!

Dans un autre poëme, il dit:

Depuis que l'amour se glissa dans mon cœur,
Le bien-aimé seul circula dans mes veines
Et s'écoula par mes blessures!

Et plus loin:

Si tu n'as mis au ban
L'être et le néant,
Tu n'auras point de trêve
Ici-bas, ni dans tes rêves!

Romps le charme magique
Qui garde le trésor mystique;
Jamais avec des chaînes d'or
L'homme n'enchaîna son trésor! [2])

Le ghazèle suivant est également significatif

Venez, élevons un autel à la Lumière!
Avec les pierres du Sinaï,
Bâtissons la Caaba dernière!

Il est brisé le rempart de la Caabah.
Elle a disparu la ligne de la Kiblah [3])
Edifions une place imprenable sur des bases nouvelles!

---

1) L'amour pour Dieu est comparé à des brigands, qui surprendraient la caravane de ceux qui aspirent à la vérité.

2) Il s'agit du vrai bonheur.

3) Les musulmans appellent ainsi l'horizon de la Mecque, du côté duquel ils se tournent, en priant.

Faïzi constate le néant des différentes formes et confessions ecclésiastiques, dans ces termes :

Au grand jour de la Résurrection,
Quand toutes les choses passées seront pardonnées,
Les péchés de la Caabah seront pardonnés
Pour l'amour de la poussière des Eglises chrétiennes !

Il s'exprime ainsi sur Akbar dans un rubaï :

»Voilà un roi que nous nommons le maître des sciences,
»Et notre guide dans le chemin de la religion, à cause de sa sagesse.
»Bien que les rois soient l'ombre de Dieu sur la terre,
»Lui est une émanation de la divine lumière.
»Comment pourrions-nous l'appeler une ombre ?"

Les conférences dans l'Ibadat-Khanah suivaient leur cours. On mit peu à peu sur le tapis les questions vitales de l'Islamisme. Là dessus la fureur des ultra-rigoristes, jusque là contenue avec peine, éclata ; la discorde et l'aigreur se mirent dans leur propre camp et Akbar en fut témoin de ses yeux.

Les dissidents et libres-penseurs prenaient pied sur un terrain plus solide, et Akbar marquait sa préférence pour le génie hindou. On ne doit pas faire trop peu de cas de l'influence secrète des princesses radjepoutes de son harem, avec qui il avait coutume de célébrer l'antique holocauste „*homa*" des Hindous. Il avait autour de lui de nobles guerriers et des conseillers hindous ; les gardes de son harem étaient radjepoutes. De la sorte sa pensée fut fortement imprégnée d'idées indiennes. Vers cette époque, il manda à sa cour de savants brahmines, parmi lesquels on nomme spécialement Pourouchotam et Debi. Le premier rendit de fréquentes visites à l'empereur dans ses appartements et l'initia aux secrets de la sagesse indienne et de la langue sacrée. L'empereur, dont l'esprit inquiet étudiait les questions les plus abstruses, cherchait, jusque dans le silence de la nuit, la solution des problêmes, „qui, de longue date, ont

été l'objet de la moquerie des fous et de la méditation pérpétuelle des sages".

C'est ainsi qu'on hissait Debi.[1]) dans l'ombre, le long du mur du château, sur un échafaudage dressé contre le pavillon où couchait l'empereur, soit qu'il craignît de se souiller au contact d'un infidèle, soit qu'il y eût quelques femmes sur le balcon. Et tandis que le brahmine planait ainsi entre ciel et terre, il répondait aux questions du padichah philosophe, et abreuvait son esprit de la doctrine grandiose de l'„upanichad".

Debi commençait et terminait ses leçons par les mots mystérieux de „Om", suivant le précepte de Manou [2]). Il parlait à son disciple attentif de la Trimourti, dont cet Om est précisément la formule (o = a + u représente Brahman et Vichnou; m = Çiwa), du ciel des dieux, de l'âme du monde. C'est sans doute des Indiens que l'empereur reçut la foi à la transmigration des âmes; les âmes, suivant leurs actions, traversent une série variée de métamorphoses, jusqu'à qu'elles aient atteint le terme de ce développement expiatoire, en étant recueillies dans le Brahman [3]), c.-a-d. dans l'âme du monde.

C'est un spectacle saisissant de voir, avec quelle ardeur infatigable le padichah de l'Hindoustan, l'un des plus puissants souverains du monde, cherche la vérité et aspire à parvenir toujours plus en avant, sur la voie épineuse de la connaissance. Il y avait à Naousari, dans le Goudjerat, des disciples de Zarathustra, descendants de réfugiés persans, qui avaient été proscrits pour cause de religion et avaient trouvé dans l'Inde une

---

1) C'est de la même façon que le cheik Tadjouddin fut hissé en haut des murs du château. Blochmann, p. 181.

2) v. Goldstücker, Ouvr. cité, p. 122, 205. P. Regnauld: Matériaux pour l'Histoire de la philosophie de l'Inde. Ière pie p. 176, 28me fascicule de la Bibliothèque de l'Ecole des hautes études. Paris 1876.

3) Le Brahman, dont il est ici question, n'est pas la divinité de la Trimourti.

nouvelle patrie; ou les appelait Parsis, c.-a-d. adorateurs du feu. Quelques uns de leurs prêtres furent mandés à Sikri, et initièrent l'empereur à leur religion.

A mesure qu'Akbar apprenait à connaître les origines de l'Islamisme, qu'il entendait les mille et une anecdotes qui couraient sur le Prophète, et surtout les attaques des chiites contre les trois premiers Califes non reconnus par eux: Abou-bekr, Omar et Oman, il apercevait plus clairement les divisions intestines de la religion d'état. D'autre part, les ulémas pouvant de moins en moins réfréner leur manie des querelles, on en vint à des scènes révoltantes.

Sur ces entrefaites, ou avait commencé à inscrire sur les médailles et en tête des édits ces mots: „*Allahou Akbar*", qui à cause de leur double sens [1]) devaient plaire à l'empereur. Lorsqu'en l'année 1575—76 (983), il consulta les ulémas sur leur opinion, tous l'approuvèrent, excepté Hadji-Ibrahim, qui insista sur l'équivoque du terme. Akbar en conçut un vif déplaisir.

De plus, les deux plus hautes autorités ecclésiastiques: le Makdoum-ul-Mulk et le Grand-juge de l'empire engagèrent une controverse violente. Le premier publia contre son rival un pamphlet amer, où il l'acusait de plusieurs attentats; le déclarait incapable d'exercer des actes religieux et lui lançait tous les anathèmes. Abdunnabi lui rendit ces attaques avec usure; il traita son adversaire d'insensé et le damna. Les ulémas se divisèrent en deux camps, où l'on n'entendait plus que le cri de guerre: Ici pour Abdullah! Là pour Abdunnabi. Eparpillant ainsi leurs forces, ils étaient incapables de tenir tête à l'ennemi commun; nouveau pas vers la décadence. Les chiites jubilaient; on se passait de main en main des satires et autres pamphlets

---

1) „Allahou Akbar" signifie à la fois: „*Dieu est grand*" et „*Akbar est divin*".

contre les „abbés de cour". Akbar entendait avec plaisir siffler autour de lui les traits acérés, que les satiriques décochaient coup sur coup contre la clique des ulémas; par contre, les ecclésiastiques libéraux étaient promus aux fonctions supérieures.

L'indignité de cette caste devenant de plus en plus evidente, Akbar répugnait à laisser la direction spirituelle du peuple entre les mains de ces chasseurs de place, bigots et imposteurs au cœur de pierre.

C'est en 1578 (986) que nous entendons parler pour la première fois de prêtres chrétiens, paraissant devant Akbar. En cette année, une ambassade du Vice-roi des possessions portugaises dans l'Inde, se présenta à Fathpour, sous la direction d'Antonio Cabral. Akbar, à qui leurs usages avaient plu, s'entretint avec animation, à l'aide d'un interprète, de l'Europe, de ses institutions et éprouva un vif désir d'en savoir plus long sur leurs croyances. Il y avait justement à Goa une station de Jésuites qui faisait de la propagande dans l'Inde. Akbar n'ignorait pas que deux missionnaires de cet ordre travaillaient depuis 1576 au Bengale. Sur le vœu de l'empereur, l'un d'eux parut devant lui, en Mars 1578. L'habile polémiste, eut le talent de battre plusieurs fois les ulémas dans la controverse, et plut à l'empereur, qui exprima le désir d'apprendre le portugais, se fit prononcer le nom de „Jésus" dans cette langue et le répéta très souvent. Cette entrevue fut l'occasion, qui amena l'appel des Jésuites de Goa dans l'Hindoustan, dont nous parlerons plustard.

Aboul-Fazl dit, dans son introduction à l'Aïni-Akbari [1]).

„La royauté est une lumière émanant de Dieu, et un rayon „du Soleil qui éclaire tout; c'est Dieu, qui la confère aux rois „sans aucun intermédiaire. Le roi doit comprendre l'esprit de

---

v. Blochmann, p. 111 et Proc. A. S. B. p. 89.

„son temps et y conformer ses projets. Dans toute action, il ne „doit se regarder que comme un médiateur de la Divinité; c'est „elle qui agit vraiment en lui, de sorte qu'il ne doit se produire „aucun trouble, par suite de conflit des motifs. Les hommes „trouveront la paix dans l'affection pour le roi et toutes les diffé-„rences de secte doivent disparaître. Que le peuple seulement se „rassemble autour d'Akbar; et dans l'obéissance au prince et „l'honneur rendu à Dieu dans sa personne, ils trouveront la dé-„livrance de toutes leurs misères!".

Aboul-Fazl persuada Akbar de la légitimité d'une royauté de droit divin. Le cheik Moubarak lui insinua qu'il lui suffirait de se faire nommer *„moudjetahid"*, pour enlever l'explication de la Loi aux autorités qui l'avaient eue jusque là et se la transférer à lui-même. Moudjetahid signifie *„Autorité infaillible du temps"* en matière de foi.

Cette autorité avait appartenu jusqu'alors aux ulémas; et maintenant c'était le chef du pouvoir civil qu'on allait investir d'un pouvoir spirituel. Pour obtenir cette concentration, il fallait qu'à l'aide d'une adroite interprétation du Coran et des Hadis (c.-à-d. des maximes de Mahomet transmises oralement) on élevât le prince au dessus du chef de l'église; en sorte que le pouvoir religieux parût n'être qu'une émanation de la volonté du souverain.

Dans les derniers jours d'Août, ou au commencement de Septembre 1579 (Radjab 987), fut rendu un décret signé du cheik Abdunnabi, du Çader-Djahan, du Kazi-Djelalouddin, et des ulémas en chef: le Makhdoun-ul-Moulk et Ghazi-Khan, ainsique du cheik Moubarak, l'instigateur de toute l'affaire. Alors que presque tous les autres n'avaient donné leur consentement que sous le coup de la nécessité; le vieux Moubarak déclara que c'était un „édit, après lequel il soupirait de toute son âme et de

„tout son cœur depuis de longues années" et il ne dédaigna pas d'écrire de sa propre main le précieux acte.

En voici la teneur: „Vu que l'Hindoustan est devenu actuel-„lement le centre de la sûreté et de la paix; le pays de la justice „et de la bienfaisance, une foule de gens, surtout des savants et „des jurisconsultes y ont émigré et l'ont choisi pour patrie. „Nous donc, chefs des ulémas, qui ne sommes pas seulement „versés dans les différentes branches de la Loi, et dans les prin-„cipes de la jurisprudence, et connaissons à fond les édits fon-„dés sur la raison et sur un témoignage garanti; mais encore „réputés pour notre piété et nos efforts honorables, nous avons „pesé consciencieusement 1° le sens de ce verset du Coran (Su-„rate IV, 62). Obéissez à Dieu et obéissez au Prophète, ainsi „qu'aux autorités établies". 2° cette tradition authentique: „Certainement l'homme qui sera le plus agréable à Dieu au dernier jour, c'est l'Iman-i-Adil" [1]). Quiconque obéit à l'émir [2]), m'obéit et quiconque se révolte contre lui, se révolte contre moi et 3° quelques autres motifs fondés sur la raison ou le témoignage.

„Et nous avons agréé que le rang d'un Sultan-i-Adil (c.-a-d. un juste souverain), est supérieur, aux yeux de Dieu, à celui d'un Moudjetahid.

„Nous déclarons en outre que le roi de l'Islam, émir des croyants, ombre de Dieu dans le monde: Aboul-Fath-Djelalouddin-Mohammet-Akbar, padichah-i-ghazi, (Dieu veuille prolonger son règne!) est un roi très sage et très pieux. Si donc, dans l'avenir il se présentait une question religieuse, sur laquelle les mondjetahids fussent d'avis différent — et que S. M. fût disposée, avec sa sagacité pénétrante et sa claire sagesse, dans l'in-

1) Sens propre: l'iman juste, c'est-à-dire Akbar.
2) Emir = chef du pouvoir temporel

térêt politique et pour le bien de la nation, à adopter une des opinions en conflit — et à publier un édit y relatif, nous déclarons par le présent qu'un tel èdit aurait force obligatoire pour nous et pour tout le peuple.

„Nous déclarons en outre que, s'il plaisait à S. M. de donner un nouvel ordre, nous et la nation serions également obligés d'y obéir — supposé toujours que cet ordre ne fût pas seulement conforme à un verset du Coran, mais réellement avantageux pour l'Etat. De plus, toute résistance de la part des sujets contre un tel ordre émanant de S. M. entraînerait la damnation dans la vie à venir, et la perte de la foi et de la propriété dans cette vie. Cet acte a été rédigé dans des intentions honorables, à la gloire de Dieu et pour la propagation de l'Islam; et a été soussigné par nous, chefs des ulémas et des juges, au mois de Radjab, an 987 de l'Hégire" [1]).

„Ce décret conférait à Akbar le gouvernement spirituel de son empire. Qu'on ne s'exagère pas la portée de cet acte, qui faisait de l'empereur le juge en dernier ressort des questions de foi. Ce qui donne à cet évènement sa réelle valeur, c'est qu'il atteste l'impuissance des ulémas, qui s'étaient laissé extorquer l'arme du „moudjetahidat". Ce décret est l'oraison funèbre des ulémas. Il suffit de lire ce document avec quelque attention, pour y reconnaître le dédain et la raillerie pour la caste cléricale, qui perce à toutes les lignes. En proclamant roi très musulman Akbar l'hérétique, le grand douteur, les ulémas donnaient un démenti à toutes leurs convictions.

Dès lors, la rupture fut irrémédiable entr'eux et le padichah. Coups sur coups battirent en brèche le superbe édifice de la su-

---

1) v. Blochmann, p. 186—187, Rehatsek, p. 31—32.

prématie ecclésiastique et finirent par le faire tomber en ruines. Peu de temps avant la promulgation du décret, Akbar, pour bien caractériser à l'avance sa future dignité, monta dans la chaire de la mosquée Djouni à Fathpour, qu'il avait fait ériger près du palais et y lut lui-même la Khoutbe, le vendredi 26 Juin 1579 (1 Djoumada I, 987) Badaoni raconte que l'empereur se trouva embarrassé, balbutia et ne put achever l'hymne composé par Faïzi pour la circonstance. Il dut en confier la lecture au prêtre officiant. On nous a conservé cet hymne

Le Seigneur m'a confié l'empire,
Un sage cœur et un bras vigoureux;
Il m'a conduit dans la justice.

Il ne m'a fait penser qu'à la justice,
Son prix surpasse l'humaine intelligence;
Grande est sa puissance: „*Allahou Akbar!*"

Les paroles finales de cette strophe parurent certainement aux gens pieux une abomination.

On sait, par les chapîtres précédents, combien l'empereur était exact, dans l'accomplissement des pélerinages. Aux yeux de ces dévots, celui qu'Akbar entreprit le 7 Septembre 1579 (15 Radjab 987) à Adjemir, n'était que pure formalité. C'est avec une amère raillerie que Badaoni s'exprime sur le compte du prince; et pourtant, à 5 *kos* d'Adjemir, cet incrédule descendait de cheval et entrait à pied dans le sanctuaire.

Cette même année, on envoya en exil les deux rivaux les plus violents et les plus dangereux: le Makhdoun-ul-mulk et le cheik Abdunnabi. L'empereur leur donna le conseil de satisfaire des désirs nourris depuis longtemps et de partir pour le pélerinage de La Mecque, sorte d'exil qui était fort en vogue à la cour des Tjaghataïs. On confia au cheik Abdunnabi des

sommes considérables, afin de les distribuer aux pauvres. C'est ainsi que les ulémas furent privés de leurs chefs, et que le désarroi augmenta dans le troupeau abandonné. Le sultan Khowadja-Nakbechandi fut nommé „çader-djahan."

On fit alors ouvertement la guerre d'extermination contre la suprématie de l'islamisme, qui ne devait plus rester religion d'état, toute primauté en matière religieuse étant abolie. Akbar laissa éclater sa haine contre tout ce qui était arabe. „Il méprisait, dit Badaoni, les prescriptions du Coran, comme déraisonnables et d'origine récente, son auteur, comme un pauvre Arabe et les appelait tous des brigands et des malfaiteurs." Ceux qui portaient le nom de Mohammed, Ahmed etc. durent ou le supprimer ou le changer. Akbar déclara que le Coran était „créé", ce qui provoqua chez les orthodoxes une explosion de colère; car ils croyaient que ce livre avait existé de toute éternité. Il mit en doute les prophéties du Coran, l'existence des anges et des génies, et n'admit même plus les miracles de Mahomet.

Akbar et ses fidèles proclamèrent que la métempsycose [1]) était la vraie manière de concevoir l'existence de l'âme après la mort, et nia toute autre forme de l'immortalité.

Un renseignement important, c'est qu'Akbar n'admettait pas le dogme vulgaire des récompenses et des punitions d'outre-tombe; mais seulement la purification des âmes par la métempsycose (p. 314). N'y a-t-il pas la preuve d'une conception morale plus profonde, dans ce fait que le grand roi de l'Inde repoussait ce contrat-moral mercantile [2]), deux cents ans avant que

1) Cette doctrine qui se présente sous toutes les formes trouva un défenseur jusque chez un G. E. Lessing, qui en montra la possibilité. Comp. Goldstücker, Ouvr. cité. I p. 205 et suiv.

2) V. les raisonnements d'E. von Hartmann. Phänomenologie des sittlichen Bewusstseins, tome I p. 24—27 et suiv. La Morale transcendante — positive et eudémonistique.

que le „Sage de Kœnigsberg" l'eût anéanti par sa critique?

Akbar ordonna que l'on n'employât plus ces termes consacrés: „Il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète!" et introduisit la formule: „Il n'y a qu'un Dieu et Akbar est son calife" (= lieutenant). Cette interdiction était encore dirigée contre l'Islam. Cependant, comme on craignait que la masse superstitieuse ne saisît là une occasion de troubles, on restreignit au palais seulement l'usage de la nouvelle formule. C'est à partir de cette époque que les écrivains, qui partageaient les vues d'Akbar, commencèrent leurs ouvrages par ce mot bien connu „Allahou Akbar", au lieu de „Bismillah" (c. a. d. au nom de Dieu), qui avait été en usage jusqu'alors.

Le radja Bir-Bar était un des partisans les plus actifs et les plus intelligents du padichah (p. 417). Il attaqua sans ménagements les défauts de l'islamisme; et l'on peut voir quel dangereux adversaire ils avaient en lui, par les malédictions des bigots contre ce „chien d'enfer", ce „bâtard", et par la joie significative qu'ils témoignèrent à la mort du spirituel poëte. Il ne se contentait pas de railler l'orthodoxie des Musulmans; mais il déversa aussi les flots de sa caustique ironie sur le dogmatisme pétrifié des Brahmanes. C'était, en Orient, un partisan des lumières, de la vieille roche; également prêt aux discussions savantes comme aux joûtes poétiques. Quant aux vieux guerriers musulmans, tels que Chabaz-Khan, ils tenaient ferme à leur croyance et résistèrent à toutes les sollicitations d'Akbar, qui les invitait à „abandonner l'hypocrisie de la vraie religion". Il se hasarda un jour à un tournoi dialectique avec Bir-Bar, mais, comme ce vaillant et barbu champion ne s'entendait pas aussi bien à manier la parole que l'épée, il coupa au plus court. Il s'écria tout frémissant de colère: „Maudit infidèle! Actuelle-„ment tu oses prononcer de telles paroles; mais attends seule-

„ment que nous soyons maîtres de vous!" L'empereur, irrité d'un langage aussi impoli, lui dit: „Faut-il que je vous fasse „jeter à la figure un soulier plein de boue?"

On chargea Kasi-Ali-Baghadi et d'autres hommes impartiaux de vérifier les demandes des possesseurs de sayourghals (p. 269). Il s'éleva aussi, alors, parmi les grands du Djonpour, des troubles à cause du dagh-o-mahalli (que nous raconterons dans le Chapître suivant) et qui furent fomentés par le clergé. Akbar manda les meneurs à sa cour: Mohammed-Yezdi et Mir-Muizzal-Mulk. Etant arrivés à Firouzabad, à environ 18 *kos* d'Agra, ils reçurent un ordre impérial, en vertu duquel ils devaient être séparés de leur escorte et embarqués sur la Djomna, pour passer sur l'autre rive dans la direction de Ghwaliar. Et, de suite après, la cour envoyait l'ordre de placer le gardiens dans un bateau, les prisonniers dans un autre qui faisait eau et de noyer ceux-ci au milieu du fleuve. On devait traiter de même le Kazi-Yacoub, qui arriverait quelques jours après du Bengale.

„C'est ainsi, dit Badaoni, que S. M. fit passer les uns après les „autres dans la „prison du néant" les ulémas suspects de haute „trahison. Il bannit aussi ceux de Lahore et les dispersa, „comme les perles d'un collier déchiré". Le Mountachabout Tavarich émunère une longue liste de membres du haut-clergé, qui furent punis par l'empereur dans leurs personnes ou leurs biens.

Ces procédés peuvent paraître, au premier abord, despotiques; mais, il faut réfléchir qu'Akbar vit en eux, moins des adversaires religieux, que des rebelles, coupables de lèse-majesté; or, de tels coupables encourent en général la peine de mort. Ce qui prouve qu'il n'agissait pas par fanatisme, c'est sa procédure plus douce à l'égard des chefs des ulémas (p. 320). Et, si même quelques uns ont été victimes, qu'est-ce que cela signifie en

comparaison des centaines de mille qui ont péri dans les guerres de religion ?

On confisqua une grande partie des biens du clergé [1]) et on employa les riches prébendes des ecclésiastiques, à de meilleures destinations ; par exemple, on les distribua à des indigents qui en étaient dignes et à de vrais savants.

Par là, Akbar coupa les vivres à une corporation dangereuse pour l'Etat et ennemie des lumières. Les chefs étaient morts ou bannis ; les riches profits tirés des fondations pieuses et des terres exemptes d'impôt, très réduits. L'empereur avait rompu avec les ulémas, anéanti leur autorité, et frayé la voie aux recherches indépendantes. La djazyah était abolie, (p. 276) et Akbar se voyait entouré d'hommes de toutes les confessions. Hindous, chias et çoufis, tous occupaient des fonctions et se trouvaient à la tête de mançabs supérieurs. En fait, il n'y avait plus d'église d'Etat, et l'on autorisait l'exercice de tous les cultes.

Badaoni n'exagère donc pas, lorsqu'il raconte, que les mosquées étaient vides et qu'elles étaient transformées en magasins, greniers à blé et écuries. Cette assertion est confirmée par des témoins dignes de foi [2]). Badaoni exprime ainsi ses plaintes :

Les ulémas désertent les bancs de l'école
Comme les cabarets au mois de Ramadan.
On porte le Coran au Mont-de-Piété
Et de la chaire sacrée on fait table à jeu [3]).

Vers cette époque, les Jésuites de Goa se présentèrent pour la première fois à Fathpour, sur une invitation d'Akbar. Grâce

---

1) *A. von Kremer*, l'historien si distingué de l'Islam a omis ce fait. Il faudrait l'ajouter, en appendice au cas précédent, cité dans la Note 3, p. 434 de ses „Herrschenden Ideen"; pour corriger son assertion que de telles confiscations de biens de main-morte n'ont eu lieu que dans les derniers temps.

2) v. *Du Jarric*, Ouvr. cité p. 660.

3) Rehatsek, Ouvr. cité p. 36.

aux récits détaillés de Du Jarric, il est possible de se faire une idée nette de leurs faits et gestes à la cour du grand souverain. En effet, le chroniqueur a exposé avec une naïve franchise les projets et intentions des rusés „*Padres*". C'est aussi lui qui nous a conservé les invitations adressées par Akbar au provincial de l'Ordre à Goa. Voici la teneur de la première [1]).

Firman de Djelalouddin Mohammed Akbar [2]):

„Vénérés Pères de l'ordre de St. Paul, je vous fais savoir que, „étant fort bien disposé à votre égard, je vous adresse mes en„voyés Abdoullah et Domingo B.z, son interprète. C'est pour „vous prier de m'envoyer deux *Patres*, qui soient familiers avec „l'Ecriture et apportent avec eux les principaux ouvrages sur „la foi et les Evangiles; car j'ai le vif désir de connaître cette „croyance et sa perfection. Ne négligez pas, je vous prie, de „venir avec ces messagers, aussitôt qu'ils seront arrivés. En „effet, je puis vous assurer que les pères, qui viendront ici, se„ront reçus par moi avec tous les honneurs. Ce me sera un „grand plaisir de les voir. Si, après m'avoir instruit de leur croyance et de sa perfection, suivant mon désir, ils souhaitent de retourner chez eux, ils seront libres de le faire quand il leur „plaira; je les renverrai avec la plus grande politesse et dis„tinction. Qu'ils viennent donc, sans scrupules; car je les prends „sous ma sauvegarde personnelle".

Le provincial, auquel n'échappait pas l'importance de cette invitation et qui espérait, par la conversion du padichah de l'Inde, accroître la puissance de son ordre, choisit pour messagers de l'Evangile trois hommes très capables et instruits.

---

1) Du Jarric. p. 314.

2) On lit dans l'original: Forman Zelabdin Mahemet Echebar. D'ailleurs les noms orientaux sont défigurés, d'une façon invraisemblable, dans le livre de Du Jarric.

C'étaient les Pères Rodolfo Aquaviva (c'est le Padri Rodolf des documents musulmans), neveu de Claude Aquaviva, le second fondateur de l'ordre des Jésuites, Antonio de Monserrat et Francisco Enriques. Ils parvinrent le 18 Février 1580 (12 Mouharram 988), après un pénible voyage de 43 jours. Ils reçurent un accueil extrêmement amical et on accepta de bonne grâce leurs présents, entr'autres: une bonne édition de la Bible et deux images, l'une de Jésus, l'autre de la Vierge Marie. Bientôt on assigna aux „*Padres*" des appartements dans le palais même, afin de faciliter les relations entr'eux et l'empereur.

Les conférences du jeudi soir à l'Ibadat-Khana offrirent le spectacle attrayant d'un Concile, où presque toutes les grandes religions de l'univers étaient représentées [1]). Les „*Padres*" plaidèrent leur cause avec la supériorité que leur donnait l'érudition

---

1) C'est une question encore ouverte de savoir si les Bouddhistes prirent part à ces conférences religieuses. Il est vrai qu'Aboul-Fazl (dans Chalmers, II, 234 et dans Elliot VI, 59) rapporte que l'on en vit aussi dans l'Ibadat-Khana; les deux versions offrent un texte identique de ce passage. A côté des Brahmanes, qui furent en rapport avec Akbar, Badaoni mentionne des *Samanyas*, d'après la variante de Rehatsek p. 20, ou des *Samanis*, d'après celle de Blochmann, p. 178. Rehatsek et Max-Müller (Ouvr. cité p. 90, dans une Remarque à la Note 3) inclinent assez à voir dans ce mot une forme corrompue de *Çramana*, c.-a-d. prêtre-mendiant. Or ce terme s'applique de préférence aux religieux bouddhistes (v. Wilson, Ouvr. cité p. 489; Kœppen, Religion des Buddha; et aussi Max Müller, p. 246). Blochmann prétend que les dictionnaires arabes entendaient par là une secte qui vivait dans le Sind et croyait à la métempsycose. Mais laissons cela. On sait d'ailleurs que cette doctrine fait partie de l'enseignement du bouddha Çakyamouni.

On doit rectifier l'assertion de Max-Müller (p. 24), lorsqu'il dit qu'Aboul-Fazl ne trouva personne qui pût l'aider dans ses recherches sur le bouddhisme (cf. page 33, Note 3). Il est certain qu'il s'est trouvé des Tibétains, à la cour de Fathpour-Sikri (v. Rehatsek, p 20 note 3). On racontera un autre fait à l'appui, dans la suite (d'après Blochmann, p. 201). On peut conclure de tous ces faits, avec un assez haut degré de vraisemblance, qu'à l'époque des controverses religieuses, il y a eu passagèrement des Bouddhistes à Fathpour; et qu'Akbar emprunta, directement ou indirectement, quelques éléments à leur croyance.

et la subtilité scolastiques; et, comme du Jarric le raconte avec une visible satisfaction, les théologiens musulmans ne trouvèrent pas d'objections suffisantes. Ironie singulière de l'histoire! Les Maures musulmans avaient un jour fait fleurir toutes les sciences, y compris la dialectique d'Aristote dans la presqu'île Pyrénéenne; leurs successeurs chrétiens avaient recueilli le riche héritage et c'étaient eux, à leur tour, qui rétorquaient contre les sectateurs du Coran les armes forgées par des Musulmans.

„Ces maudits moines appliquaient la dénomination et les at-„tributs du diable à Mahomet, le meilleur des Prophètes (que „la grâce de Dieu repose sur lui et sur toute sa maison!) ce que „des démons eux-même n'eussent pas osé faire".

L'effroi des dévots fut à son comble, quand Akbar, dans des réunions publiques, se mit à professer mainte doctrine chrétienne et confia son deuxième fils, Mourad, un garçon de huit ans, aux Jésuites pour lui apprendre à lire et à écrire le portugais et l'initier à la foi chrétienne. Le prince commençait ses leçons non pas par le „Bismillah" d'usage — mais par ces mots: Aï nam tu Jésus i Kiristo (c. a. d. O toi dont les noms sont Jésus et Christ) [1]).

Les Padres avaient aménagé une petite chapelle pour eux et pour les Portugais, qui résidaient à Agra, soit pour leur commerce, soit d'une manière permanente. „Akbar s'y rendait seul, sans turban et offrait ses hommages à la Divinité, d'abord en se mettant à genoux, suivant notre usage; puis, selon le rite des Sarrazins persans, enfin à la manière des payens [2]), Cette anec-

1) v. Blochmann, p. 183 — Rehatsek, p. 25. Du Jarric raconte (p. 621) qu'un jour Akbar vint à la leçon au moment où les Padres donnaient à l'enfant un devoir à copier, qui commençait par ces mots: *„Au nom de Dieu"*. Le chah ordonna aussitôt à son fils d'ajouter: *„Et de Jésus-Christ, le vrai Prophète et Fils de Dieu"*.

2) Du Jarric, p. 621—622.

dote s'accorde trop bien avec la tournure d'esprit d'Akbar pour avoir été inventée.

Il obligea ses courtisans à traiter avec égards les prêtres chrétiens, les images de Saints et leur culte. On autorisa les obsèques solennelles d'un chrétien portugais et l'on put voir passer dans les rues de Fathpour les Jésuites, avec toute la pompe d'un enterrement catholique. Cette cérémonie plut aux indigènes, hindous ou musulmans, qui y prirent part. On accorda aussi aux Padres une concession pour bâtir un hôpital; „car, dit Du Jarric, l'expérience a appris en plusieurs endroits que l'aspect de telles œuvres de miséricorde dispose bien mieux les payens et mahométans à adopter la foi chrétienne."

Une fois que les Jésuites eurent bien exploré le terrain, ils commencèrent à réaliser leurs desseins. Ils pressèrent Akbar d'acquérir la gloire d'un nouveau héros de la foi, en passant formellement à l'Eglise chrétienne. Mais cette tentative, comme toutes les autres, échoua devant la fermeté invincible d'Akbar. Il assura les „Padres" de sa sincère et haute estime pour eux, et déclara comprendre et apprécier plusieurs dogmes du christianisme; mais il les pria de lui expliquer le mystère de la Trinité et cet autre: comment Dieu pouvait avoir un Fils qui fût homme. „Les payens, ajoutait-il, tiennent pour vraie leur croyance, les Musulmans en font autant, et de même les Chrétiens. A qui donc croirons nous?" Et les explications des Pères Jésuites satisfirent si peu l'intelligence pénétrante du Padichah, qu'il ne consentit jamais à se laisser baptiser.

Aussi du Jarric déplore amèrement son entêtement et prétend que la raison inquiète de l'empereur ne se contentait jamais d'une réponse, mais faisait toujours de nouvelles questions. „Cela, dit-il, est la peccadille de ce prince et de plusieurs autres athées, qui ne veulent pas soumettre la raison à l'obéissance de

la foi. Ils pensent que rien n'est vrai, s'ils ne peuvent le concevoir avec leurs facultés bornées et voudraient mesurer tous les infinis qui dépassent la raison humaine, à l'aune de leur intelligence". Lorqu'Aquaviva lui demanda „la permission pour eux trois de prêcher le christianisme dans tous ses royaumes et provinces", Akbar répondit d'une façon évasive, „que toute cette „affaire était entre les mains de Dieu, au pouvoir de qui était la „réalisation de leurs vœux. Quant à lui, il n'avait pas de plus „cher désir". Abstraction faite de la tournure équivoque de cette réponse, il est clair que l'empereur, se proposant pour but suprême l'introduction d'une pleine et entière liberté des cultes, n'était pas disposé à laisser des missionnaires catholiques faire la propagande parmi ses sujets. „Chacun, à ses yeux, devait faire son salut à sa façon" et voilà pourquoi les procédés de la Mission Jésuite lui étaient suspects. Il se doutait sans doute que les Jésuites aspiraient à conquérir cette hégémonie cléricale, qu'il venait à peine de renverser. Peut-être aussi avait-il entendu parler de la terreur qu'inspirait l'Inquisition [1]). C'est en 1492 seulement que les derniers Maures furent chassés d'Espague et, partout où il était parvenu à la domination, le catholicisme avait combattu et opprimé les autres religions.

Akbar devina les secrètes intentions des Jésuites qui s'occupaient, non sans succès, d'accroître leur prépondérance: „*ad majorem Dei gloriam*". Ajoutez à cela des motifs internes, qui ressortent de tout son développement spirituel. Il pesa les principes autoritaires à la balance d'une raison impartiale et reconnut que la plupart étaient bien légers! Sa pensée s'affranchit de plus en plus des liens d'une croyance dogmatique et arriva à se

---

1) Voyez là dessus: „The history of the Inquisition, as it is exercised at Goa, giving an account of the horrid cruelties which are exercised therein. written etc by Dellon; translated into English. London, 1688.

former, avec des éléments plus solides, de nouvelles idées et une conception rationnelle du monde. Cependant, il ordonna de ne pas inquiéter ceux qui voudraient passer au christianisme. Mais, ayant manqué le but réel de l'entreprise, qui était la conversion d'Akbar, les Padres retournèrent à Goa, probablement vers 1582; seul Aquaviva fut retenu, à moitié de force, et resta encore trois années auprès d'Akbar. Ce Jésuite paraît avoir été un homme très bien doué, fort instruit et un rêveur enthousiaste. Il jouissait de la haute estime d'Akbar, qui lui rendit son séjour anssi agréable que possible. C'était un ascète rigoureux, convaincu de la sainteté de sa vocation; honoré par les Hindous et les Musulmans qui l'appelaient „un Ange" [1]). Il apprit le persan, afin de pouvoir discuter plus facilement avec les Musulmans, et tâcher de gagner Akbar à sa foi, par des discours plus pénétrants et non affaiblis par l'interprète. Mais, en vain! Il s'aperçut que c'était peine perdue, que de semer sur „un champ aussi stérile et qui ne rapportait aucun fruit".

Vers 1591 (999) huit ans après le départ d'Aquaviva, une seconde ambassade se présenta, sur l'invitation d'Akbar, à Lahore, où la cour se tenait alors; elle se composait d'Edouard Leïoton, Christophe de Vega et d'un laïque. Mais, après avoir fondé une école, où l'on devait enseigner le portugais aux enfants d'Akbar et des nobles Mongols, ils quittèrent l'Empire, sans avoir obtenu aucun résultat religieux.

A la suite d'une lettre de l'empereur fort aimable, une troisième troupe de missionnaires se rendit à Lahore. Le provincial avait sans doute compris l'impuissance du prosélytisme, en ce

---

1) A son départ de Fathpour, il obtint qu'on affranchît une famille de chrétiens russes, qui était au service de l'impératrice-mère, et qu'on la laissât aller avec lui à Goa. Il refusa tous les autres cadeaux. *Rara Avis!* v. Du Jarric, p. 638.

qui conceruait Akbar; mais il agissait par ordre supérieur du général des Jésuites.

Celui-ci désirait „qu'il y eût toujours un Père Jésuite, à la cour du souverain de l'Hindoustan, non seulement pour assister les chrétiens qui résidaient aux environs, mais pour beaucoup d'autres raisons". L'Ordre jugeait avantageux d'entretenir des agents politiques, à la cour du Grand-Mogol, comme à d'autres cours; parcequ'ils savaient observer la situation des affaires avec une pénétration souvent admirable et qu'ils s'entendaient à donner à l'Ordre des avis utiles [1]). On députa les vénérables „Padres": Jérôme Xavier, un Navarrais, avec Emmanuel Pignero, Portugais, et le frère coadjuteur Benoît de Goïs pour auxiliaires; ils eurent pour guide un Arménien, qui avait déjà accompagné Aquaviva. Partis de Goa, le 3 Décembre 1594 (30 Rabi I, 1003) ils parvinrent le 5 Mai 1595 à Lahore (26 Chaban 1003), après beaucoup de tribulations et d'aventures; entr'autres, à Cambaye, ils ramenèrent au christianisme un Portugais qui était devenu yogui.

Ils reçurent un accueil grâcieux et obtinrent l'autorisation d'édifier une église à Lahore et d'administrer des baptêmes à Cambaye. Akbar les encouragea à favoriser l'instruction publique; il respectait leurs usages, assistait parfois à leur service divin et leur donna des ouvrages chrétiens de valeur, tirés de sa

---

1) Nous avons sous les yeux un modèle de relation anonyme, sur l'intérieur de la cour d'Akbar. Elle est datée de Goa, 26 Novembre 1582, et tirée des Archives d'Espagne; nous en devons la copie authentique à l'intermédiaire bienveillant de Don Pascual de Gayangos. Clements R. Markham, dans son „*Introductory Life of Akbar zu Akbar*" (by Limburg Brower, p. XXXI note 1) ayant dit, en parlant de la perte de sa copie: „the loss is irremediable", nous sommes heureux, d'après la communication de Don Pascual, de pouvoir opposer à cette assertion un démenti rassurant. Ajoutons que le récit, entier, si regretté de Markham, se retrouve presque mot pour mot dans Du Jarric, p 399—610.

bibliothèque: mais ne se laissa jamais déterminer à passer à la foi catholique. Il se servit de ces hommes de savoir pour se faire, à lui et aux siens, des idées plus claires sur la vie de l'Occident et, surtout, pour appliquer à ses fins les vérités du christianisme.

Si l'on réfléchit que toutes ces mesures si humanitaires furent prises en plein XVIème siècle, on reconnaîtra qu'Akbar se plaçait à un point de vue, auquel ne se sont pas tenus les siècles suivants.

Sa devise était la tolérance universelle [1]).

Il était de ces hommes qui sont trop religieux pour professer une religion; c'était un esprit trop positif, pour se conformer à une religion positive. Akbar eut à combattre les mille et un doutes, qui assiégent toute âme large et pensante. Il poussait toujours plus avant et chercha à soulever le voile, qui sépare le domaine de l'expérience de celui qui est „*au-delà*", que cet au delà corresponde à Tout ou bien au Néant. C'est ainsi que l'histoire du jeune homme de Saïs est celle de tous ceux, qui ont souffert du supplice consistant à s'efforcer de croire et à ne le pouvoir plus.

Et à qoi aboutit cet effort? L'un retombe dans la sombre mélancolie de la résignation; l'autre passe au matérialisme sceptique; un troisième s'élève à la hauteur vertigineuse de la contemplation mystique; un dernier, enfin, est conduit par ses

---

2) L'Europe, à la même époque, donnait le spectacle des guerres de religion les plus sanglantes. (Massacre de la St. Barthélemy, 24—25 Août 1572 — Procès de sorcières etc. etc) L'Inquisition et les Princes persécutaient, pillaient, enfermaient les Juifs et les enfermaient dans des „*ghetti*". On employait des procédés sommaires contre les libres-penseurs; par exemple: le 27 Octobre 1553, Michel Servet est brûlé à Genève. — 1559: Thomas Campanella est arrêté par les Espagnols et tenu dans un cachot pendant 26 années. Le 17 Février 1600: Giordano Bruno est brûlé à Rome comme hérétique. Le 19 Février 1619: Luciolo Vanini est exécuté.

spéculations à édifier une conception du monde, où l'on cherche à concilier d'une façon quelconque la raison et la foi. Il est vrai, l'empire de la foi commence aux limites de la raison. Ce sont là les deux pôles de l'existence humaine: chacun de nous, suivant son idiosyncrasie, est plus ou moins attiré par l'un ou l'autre. Akbar avait reconnu que toutes les religions ne sont que le produit historique d'un développement déterminé; que chacune représente un degré légitime de la civilisation et se trouve, comme celle-ci, capable d'un perfectionnement indéfini; mais que l'essentiel demeure toujours le même, bien qu'il se manifeste sous les formes les plus variées. Il devait donc nécessairement aboutir à cette conclusion: que toutes les confessions ont des droits égaux, et que la prééminence n'appartient à aucune [1]). Ainsi, Akbar, ne pouvant être un sectaire, s'efforça de tout son pouvoir de faire fleurir la civilisation, et, d'établir la tolérance la plus complète en matière de foi, la réelle égalité de tous les hommes et de toutes les religions devant la Loi.

Mais, pour achever cette œuvre, il lui fallut briser la suprématie de l'Islam et, à cet effet, combattre avec une vigueur inflexible l'hégémonie des ulémas; afin de placer toutes les confessions sur le même pied, et préserver les unes des persécutions des autres. Après avoir renversé les barrières, qui séparaient tous les peuples de l'Inde en autant de camps hostiles, il accorda à tous ses sujets, outre la tolérance religieuse, la pleine égalité des droits politiques, sans distinction de race, ni de croyance.

Cependant, l'an mille de l'Hégire approchait de plus en plus. La nouvelle de la découverte de l'Amérique, propagée par les Européens avec des détails de plus en plus précis; la comète qui

---

1) Voyez, à propos de religion, les belles pensées du comte A. von Prokesch Osten. Kleine Schriften. Stuttgart, 1845, tome V p. 55 et suiv.

parut en 1577 (985) v. p. (262), les troubles de toutes sortes qui éclataient dans les pays environnants, et les progrès de l'incrédulité, tout cela confirma les croyants dans l'attente de l'Iman Mehdi, qui devait paraître avec Jésus-Christ pour transformer l'Islam.

Vers l'an 1580 (988), un bruit, qui avait longtemps couru dans le peuple, prit plus de consistance, c'est qu'Akbar avait fondé une religion nouvelle. En fait, les puissantes impulsions, qui l'agitaient, ne lui laissaient pas de repos. Il fut amené à vouloir se faire une idée plus pure de Dieu, par ces faits d'expérience: que l'âme est souvent émue vivement par le sentiment religieux; que, d'autre part, la connaissance est impuissante à calmer les flots soulevés par le sentiment; enfin, par cette aspiration obscure, indéterminée et pourtant certaine vers un monde supérieur. Ses amis et conseillers s'associant à cette entreprise, il en résulta un parti, une secte, qui fut appelée la nouvelle religion; „*Dini Ilahi*", c.-a-d. la foi divine. Ainsi se forma peu à peu une société permanente, de ceux qui professaient ces maximes nouvelles. Le novice avait quatre degrés à franchir. L'empereur, en qualité de vicaire de Dieu et de grand-maître de l'ordre, exigeait que les „*elahis*"(membres) fussent prêts à lui sacrifier quatre choses: la propriété, la vie, l'honneur personnel et leur ancienne croyance.

Voici comment se pratiquait l'initiation d'un nouvel adepte. Il se jetait, le turban à la main, aux pieds de l'empereur. „Acte symbolique, comme dit Aboul-Fazl, signifiant que le novice, guidé par la fortune et à l'aide de sa bonne étoile, renonce au désir et à l'égoïsme, racine de tant de maux; offre son cœur en sacrifice et vient s'informer comment on peut obtenir la vie éternelle. Alors, S. M. l'élu de Dieu, étend la main de la faveur; relève le suppliant et lui replace le turban sur la tête; mon-

trant, par ces actions symboliques, qu'il a relevé un homme d'intentions pures, lequel a passé de la vie apparente dans la vie réelle. Ensuite, S. M. donne au novice le *chaçt* [1]) sur lequel sont gravés le grand nom [2]), ainsi que la devise symbolique de S. M. „Allahou-Akbar". Aboul-Fazl cite quelques articles du nouveau code. Les adeptes, par exemple, ne devaient plus observer, en se saluant, l'usage musulman; mais l'un devait dire; „Allahou-Akbar" et l'autre répondre: „Djella Djelalouhou" (Grande est sa gloire). On leur recommandait aussi la plus sévère abstinence possible, en fait de viandes, etc.

En 1579, notamment, le culte du Soleil fut introduit à l'instigation de Bir-Bar; Aboul-Fazl fut inspecteur général des temples du feu. Au commencement de la 25ème année de son règne, Akbar adora le soleil, en présence de tout le peuple et il parut un jour en public, entouré de ses disciples portant le „zinar" et l'insigne brahmanique de couleur sur le front (v. p. 177). On abolit en 1582 (990) [4]), la supputation d'après l'Hégire. L'empereur fit composer par plusieurs savants une histoire de l'Islam, le fameux *Tarichi-Alfi*, ou „*Histoire de mille ans*", et on adopta pour point de départ de l'ère nouvelle l'avènement d'Akbar. On dut remanier toute la chronologie, en prenant cette année 1556 (963) pour terme initial. La sidjeda, ou salut par prostration des anciens Persans, introduite par Kasi-Nizam et Ghazi-Khan-i-Badakji, excita d'abord un vif mécontentement, les Musulmans ne devant se prosterner que devant Dieu. Mais; lorsqu'on lui eut donné le nom plus innocent de „Zaminbos" (= baiser à la

---

1) Le chaçt était un anneau, ou bien le portrait de l'empereur, porté par les adeptes sur le turban. v. Blochmann, Ouvr. cité p. 166, Note 1.

2) Le nom solennel de Dieu.

3) Les Çoufis connaissent aussi le Zinar, qui représente à leurs yeux l'aspiration vers Dieu.

4) v. Blochmann, Ouvr. cité, p. 192, 193.

terre), les plus fanatiques Musulmans, tels que Badaoni, exécutèrent la sidjeda. On autorisa l'usage du vin, pour raison de santé. Afin de surveiller ce nouveau genre de commerce, et de prévenir les abus, Akbar fit ouvrir une boutique de marchand de vins dans le voisinage du palais; on établit des peines sévères contre l'ivresse. On fixa exactement le prix du vin; tout malade fut autorisé à faire acheter de la boisson défendue, à condition d'envoyer son nom, celui de son père et de son grand'père au sécrétaire, chargé de ces affaires. „Naturellement, dit Badaoni, „les gens donnaient des noms fictifs, pour obtenir du vin. En „effet, qui, dans cette circonstance, aurait pu instituer d'efficaces poursuites? En fait, cela devint un cabaret d'ivrognes, ouvert avec l'autorisation supérieure". — Quelques uns, ajoute-t-il dans son pieux effroi, disaient même qu'il „entrait de la viande de porc, comme éléments dans ce vin!"

C'est aussi vers cette époque que fut organisée la „chaïtanpoura" (p. 296). Quelques grands seigneurs, e. a. Bir-Bar, ce brouillon de génie tombèrent en disgrâce auprès de l'empereur, parcequ'on découvrit leurs manquements à l'égard du Dini-Ilahi" [1]); mais ils furent pardonnés. On prit la coutume de porter des amulettes (*rachi*) et l'on interdit l'usage de la viande de vache. On força les pieux Musulmans à se raser la barbe; on entendait tous les jours le son des cloches de l'Eglise catholique; les porcs et les chiens n'étaient plus réputés impurs et étaient entretenus dans l'enceinte du palais. Badaoni dit, en manière de sarcasme, que c'était un exercice religieux de les visiter tous les jours. Akbar organisa des combats de sanglier [2]) et fit monter sur or les défenses des victimes.

---

1) v. pour ce qui suit Blochmann, Ouvr. cité p. 191. Rehatsek, p. 44 et suiv.

2) v. Du Jarric, p. 661. En général Akbar se plaisait aux jeux grotesques de ce genre. Aboul-Fazl rapporte qu'il faisait combattre des grenouilles

On mit en circulation des formulaires écrits de la nouvelle croyance. Ils étaient ainsi conçus: „Moi, N. N. fils de N. N. „j'ai librement et volontiers renoncé et rejeté l'Islam, dans tou„tes ses phases grandes et petites, tel que je l'avais professé chez „mes parents; et j'adopte la divine croyance du Chah Akbar. Je „déclare, par les présentes, être prêt à lui sacrifier mon avoir et „mes biens, ma vie, mon honneur et ma religion". Les formules ainsi remplies étaient remises au „moudjetahid" de la nouvelle foi, Aboul-Fazl, et soigneusement conservées par lui. Il était interdit d'accomplir certaines ablutions; mais par contre l'usage de la viande de sanglier et de tigre était permis.

Le mariage entre proches parents, par exemple entre cousins, et cousines fut défendu; et la limite d'âge élevée à 13 ans pour les filles et 16 ans pour les garçons. Cette dernière mesure était tout à fait extraordinaire pour l'Orient [1]). Et le motif qu'Akbar en donna, c'est que „les enfants issus de telles unions étaient en général débiles". Les Musulmans avaient coutume, lors de leurs exercices de piété, de se défaire de toute parure; actuellement, tout le monde fut libre de porter des étoffes de soie et des joyaux, pendant la prière. Les prières mahométanes, ou „appels à la prière" et les pélerinages furent défendus sous peine d'amende. On commença à adopter les noms persans des mois, l'année solaire des anciens Iraniens, les 14 fêtes sacrées des Parsis et l'on négligea les fêtes musulmanes; excepté la prière

---

avec des moineaux et des araignées. v. Blochmann, Ouvr. cité p. 296. Il nous semble que le grand érudit Blochmann porte un jugement un peu étroit, lorsqu'il sait gré à Aboul-Fazl d'avoir narré sur le compte d'Akbar des faits qui ne peuvent s'expliquer par des motifs supérieurs. En effet, Akbar n'est pas le seul qui ait pris plaisir à ce genre de combats; Colerus nous raconte positivement que Spinosa faisait combattre ensemble des araignées. V. dans Auerbach (Spinoza, Ein Denkerleben p. 316) une explication plus profonde de cette particularité.

1) v. Polak, Persien, Leipzig, 1865. p. 194 et suiv.

du vendredi, qui était observée par les pauvres diables ignorants. On interdit l'étude de la langue arabe. „On encouragea, „en revanche, les études d'astronomie, de philosophie, de mé„decine, de mathématiques, de poésie et d'histoire" qu'on assimila à des devoirs religieux. „On se moquait ouvertement du Prophète; et il ne manquait pas de juges pour critiquer impitoyablement les histoires et légendes que les orthodoxes admettaient dur comme fer." — Akbar alla jusqu'à séduire les gazis et les ulémas rigoureux, en les amenant à prendre part à un banquet, à la fête du Nouvel-An.

Cependant le makdoun-ul-moulk et Abdunnabi étaient revenus d'exil. Lorsqu'en 1582 (990), le premier mourut à Ahmedabad, on confisqua sa fortune, qu'il avait acquise par des exactions et qui était immense. Abdunnabi reparut à Fathpour et comme il, s'était laissé aller à des invectives, l'empereur dans un mouvement de colère le frappa au visage; et le cheikh de crier: „Pourquoi ne me frappes-tu pas avec le glaive?" Todar-Mal fut chargé de lui faire rendre compte des 70.000 roupies, qu'il avait reçues pour les pauvres (p. 321); il fut jeté en prison et, une nuit, étranglé par quelques gens. Cela se passait en 1584.

Le hardi cheikh Moubarak se mit à faire la critique sagace du texte du Coran [1]) et ne craignit pas d'avouer à Bir-Bar que le Coran, comme les livres sacrés des Hindous, avait dû subir des interpolations. Après la mort du sultan Khovadja, en 1585 (993), Mir-Fatoullah (de Chiraz), un adepte du Dini-Ilahi, fut nommé çader-i-djahan. C'était un homme très intelligent, et fort versé dans les sciences exactes. Les dévots ne voyaient guères de bon œil le nouveau çader „parcourant tout le pays comme

---

1) Son dernier ouvrage fut un Commentaire du Coran, en 4 volumes, sous le titre de Manbaoulouyoun. v. Blochmann, p. 490.

„un exprès, la carabine sur l'épaule et la poire à poudre à la „ceinture. C'était un champion de la foi nouvelle, et plus „acharné que Rustem, l'Hercule persan."

On trouve dans Badaoni des échantillons très intéressants de la manière dont Akbar jugeait les miracles. Ainsi, à propos de l'ascension de Mahomet, il demandait comment il était possible qu'un homme montât au ciel et en redescendît, eût là-haut avec Dieu un entretien dans lequel 90.000 mots furent échangés et, à son retour, trouvât son lit encore chaud [1]).

On poussa activement les traductions d'ouvrages sanscrits, qui avaient été entreprises dès 1573 (981). L'Athar-Veda, le Ramayana, le Mahaharata, le Lilavati, l'histoire de Kachemir furent traduits en persan; et même Badaoni reçut l'ordre, si désagréable pour lui, de collaborer à ces ouvrages. Il devenait de jour en jour plus évident qu'Akbar et ses compagnons *s'indianisaient.*

En l'année 1583, on défendit d'abattre les animaux le Dimanche, parce que ce jour est consacré au Soleil; pendant les 18 premiers jours du mois Farwardin (Février-Mars) qui était le premier mois de l'année Akbarienne; pendant tout le mois Aban (Octobre) où l'empereur était né et quelques autres jours, le tout afin de rallier encore davantage les Hindous. Akbar se mit à porter des vêtements de laine, comme les Çoufis; un habit de couleur différente suivant les jours de la semaine; il s'abstint de viande, pendant plus d'une demi-année et, d'année en année, il exagéra ces jours de jeûne ou çoufyanas [2]). Il fallut adorer le

---

1) v. Rehatsek, Ouvr. cité, p. 64.

2) Badaoni (dans Blochmann, p. 701) dit expressément qu'Akbar observait cer jeûnes à l'imitation des „Lamas tibétains ou des dévots mongols"; c'est pour la même raison qu'il faisait au harem des visites de plus en plus rares; et suivait en général le régime végétarien. Il portait aussi la tonsure, au milieu du crâne. Il y a, dans ces détails, la preuve historique de l'imitation

Soleil le matin, l'après-midi, au coucher du soleil et à minuit. Akbar avait fait venir de Perse à grands frais, un prêtre parsi Ardjer, qui initia l'empereur aux rites antiques de sa croyance. Dès l'an 1580, les courtisans reçurent la consigne de se lever, quand on apportait les lampes au palais. On rassembla, en 1583, mille et un noms sanskrits du Soleil, dont la lecture fut recommandée comme exercice de piété. Chaque matin, au lever du soleil, l'empereur les redisait avec l'aide d'un brahmane et puis se montrait à une fenêtre du palais, au peuple rassemblé en foule et qui, à son aspect, se prosternait dans la poussière. Akbar eut aussi de fréquentes relations avec les yoguis, qui se vantaient de posséder le secret des arts magiques. Mainte histoire rapportée par Badaoni nous prouve que l'empereur n'ignorait pas les ruses de ces jongleurs et qu'il devinait leurs stratagèmes.

Il découvrait les fourberies de ces charlatans de l'Orient et s'égayait à voir les mille tours de prestidigitation qu'ils exécutaient. Badaoni prétend même qu'Akbar se livra avec eux à des expériences d'alchimie et montra de l'or fabriqué dans son creuset.

En 1515 (994), les prosélytes affluèrent par milliers au Dini-Ilahi. Ici il est à propos de rappeler l'opinion pessimiste du Procope oriental, „que la plupart se convertissaient par intérêt personnel, et non pas par conviction." Les adeptes de la croyance nouvelle occupaient les plus hauts postes, et, bien qu'Akbar représentât aux novices comme ignoble la poursuite de tout but égoïste, il est certain que beaucoup de convertis furent poussés par la perspective d'un avancement. Les hommages rendus à l'empereur s'accrurent de plus en plus; les Brahma-

---

des rites bouddhistes et le complément de ce que nous avons dit à la Note 1 de la page 326. Comp. Köppen: Religion des Buddha, p. 332. — La hiérarchie lamaïque — p. 265.

nes cherchèrent à lui persuader qu'il était un „avatar", c.-a-d. une incarnation de la Divinité. Depuis 1587, il fut défendu aux adhérents d'Akbar d'avoir plusieurs femmes, sauf en cas de stérilité. Les veuves étaient autorisées à se remarier. On ordonna d'ensevelir les morts la tête vers l'Orient, les pieds à l'Occident; il y avait là une publique offense faite aux Musulmans, qui, à la prière, tournent le visage vers l'Occident, comme étant la région du ciel, sous laquelle se trouve La Mecque. En 1590, on défendit l'usage de la viande de buffle, mouton, cheval et chameau. Dès 1583, on avait restreint l'usage des „Suttis", ou crémation des veuves, aux seuls cas où la veuve en exprimait librement la volonté, sans avoir subi la contrainte de la part des parents [1]). Actuellement, on suspendit cette interdiction, de crainte que les Hindous se sentissent blessés. On interdit la circoncision avant la 12ème année, et, même alors, elle ne put avoir lieu qu'avec le consentement du garçon. Il était défendu à tous les membres du Dini-Ilahi de manger avec des bouchers, pêcheurs ou oiseleurs, sous peine de la perte d'une main.

Akbar chercha aussi à gagner Man-Singh à sa croyance. Mais, ainsi que Todar-Mal, Bhag-van-Das, Chahbaz-Khan, il demeura inébranlable. Voici ce que Man-Singh lui répondit entr' autres; „Si V. M. entend par le terme d'adhésion au Dini-Ilahi la „résolution de sacrifier sa vie au service de l'Empereur, j'en ai

---

1) v. Goldstücker, Ouvr. cité. I p. 199, 200.

2) Aboul-Fazl (dans Chalmers II, 298 et dans Elliot VI, 68, 69) rapporte l'anecdote suivante à l'année 1583. — Djaï-Mal, fils de Maldeo, était mort d'un coup de soleil, lors de la marche sur le Bengale. Son fils Udi-Singh voulut forcer la veuve à monter sur le bûcher, malgré elle. Akbar, l'ayant appris, se jeta sur un cheval et courut seul, ventre à terre, à l'endroit où devait avoir lieu le sacrifice. Il arriva peu avant la cérémonie. Les Radjepoutes, qui ne l'avaient pas reconnu d'abord, voulaient le mettre hors de combat; mais ils s'aperçurent bientôt de son erreur; et la pauvre veuve de Djaï-Mal fut sauvée par Akbar d'une mort certaine!

„donné d'assez éclatants témoignages; et S. M. peut se passer de m'éprouver sur ce point". Mais si l'expression a un autre sens et se rapporte à la religion alors je suis certes bien Hindou. „Si je „dois me faire musulman, S. M. n'a qu'à l'ordonner; mais „entre l'Islam et l'Hindouisme je ne connais point d'autre reli- „gion".

Akbar publia en 1593 (1002) un Edit général de tolérance. Tous ceux qui avaient accepté l'Islam par contrainte étaient autorisés à retourner à leur ancienne croyance. On y ajouta des lois sévères sur les mœurs. C'est alors aussi, que Mirza-Aziz-Koka se convertit au Dini-Ilahi, à son retour d'un pélerinage à La Mecque, où il avait fait des expériences peu flatteuses pour l'islamisme. Ayant vu de près la cupidité et la grossièreté des prêtres qui dominaient là-bas, il les méprisait et était devenu d'autant plus accessible à une religion, qui posait comme première condition la lutte contre le cléricalisme. En 1595 (1004) le mufti de l'empire, ou çader-djahan, se fit inscrire officiellement au nombre des adeptes de la secte impériale.

Voici, d'après Blochmann, la liste des membres les plus connus: 1. Aboul-Fazl, 2. Faizi, son frère 3. Le cheikh Moubarak, leur père 4 Djafar-Beg-Açaf-Khan, (de Kazvin) historien et poëte 5. Kasim-i-Kahi, poëte 6 Abdouççamad, peintre de cour et poëte 7. Mirza-Aziz-Koka 8. Moullah-Chah-Mohammed (de Chahabad) historien, 9. Çoufi-Ahmed 10—12. Le Çader-Djahan, mufti de l'Empire, et ses deux fils. 13. Mir-Charif (d'Amoul), prédicateur ambulant du Dini-Ilahi pour le Bengale 14. Sultan Khovadja (çader-djahan de 1578 à 1585) 15. Mirza-Djani, seigneur de Thathah 16. Taki (de Choustar) poëte et mançabdar de 200 hommes 17. Cheikzadah-Gosalah (de Bénarès) 18 Le radja Bir-Bar.

Tous, sauf Bir-Bar, étaient musulmans, et la plupart savants

ou poëtes. Les renseignements sur le Dini-Ilahi ne vont pas au delà de l'année 1596 (1005); le culte s'éteignit avec la vie d'Akbar et la plupart de ses sectateurs étaient déjà morts avant lui. Mais, jusqu'au milieu du XVIIème siècle, le peuple parla de la religion d'Akbar.

Voilà une brève esquisse de l'histoire externe du Dini-Ilahi; il est plus difficile d'en définir exactement l'essence. L'hypothèse d'une double doctrine: l'une exotérique, l'autre ésotérique est d'accord avec les faits; ou se rappelle qu'il y avait quatre degrés d'initiation. Les récits de Badaoni et de Du Jarric, qui ne sont que l'écho de l'opinion populaire, sont sans doute le résultat d'une confusion entre les deux conceptions.

La traduction que Badaoni donne de l'autre nom de cette religion d'Akbar, „*Taulidi Ilahi*," en l'appelant un *divin monothéisme* n'est pas justifiée par la réalité.

D'après le culte rendu par l'empereur au Soleil, ses tendances çoufiques, et la forte influence du brahmanisme que révèle la description précédente, il est beaucoup plus probable que' Akbar mit un systême pauthéiste à la base de son „*Dini-Ilahi.*" Ce systême avait pour facteurs: les chants profondément pensés de Faïzi et les déductions rigoureuses des libres penseurs hindous et musulmans. Ces principes engendrèrent: d'une part la reconnaissance de toutes les religions, comme étant des manifestations également légitimes d'une seule et même aspiration; et de l'autre, l'indifférence pour une forme historique quelconque de la croyance. —

On pourrait appeler la foi nouvelle une sorte de parsi-çoufi-hindouisme, dont le culte iranien du Soleil était l'expression la plus pure. Il y eut aussi, d'après des témoignages positifs des éléments naturalistes [1]), qui concoururent à cette œuvre. Non pas qu'Ak-

1) v. Blochmann, Ouvr. cité, p. 201.

bar ait jamais identifié son Dieu avec le soleil; mais ce foyer de lumière et de chaleur de l'Univers [1]) lui paraissait l'image la plus exacte de sa conception du monde. A ses yeux, tous les êtres étaient des émanations de la Divinité, et voilà pourquoi il prit le soleil pour symbole. Voilà aussi comment le peuple qui ignorait ou ne pouvait comprendre la signification profonde de ce culte prit l'empereur pour un adorateur du Soleil.

„Il y a, dit Schopenhauer [2]), un point d'ébullition dans l'échelle de la civilisation, où toute croyance, toute révélation, toute autorité se volatilise; l'homme aspire à une intuition personnelle, et veut être, non seulement instruit, mais persuadé. Il a fait tomber les lisières de l'enfance et veut se tenir seul sur ses pieds. En même temps, son instinct métaphysique est aussi indestructible que tout autre instinct physique. C'est alors qu'il prend au sérieux le besoin de philosophie; et que l'humanité en détresse, appelle à son secours tous les penseurs qu'elle a jamais tirés de son sein „et Schopenhauer ajoute dans ce même ouvrage: „La religion est au théisme, ce que le genre est à une seule espéce."

On peut appliquer mot pour mot ces axiômes au *Dini-Ilahi* d'Akbar. Après avoir secoué le joug abêtissant des ulémas, il cita au tribunal de la raison toutes les questions qui agitaient le monde et en vérifia la valeur. Voila pourquoi Akbar témoigna cette magnifique humanité à tous, quelque fût leur croyance. Au fond, sa soi-disant religion n'est qu'un systême de philosophie panthéiste. De là vient que cette doctrine ne fut saisie que par une petite fraction d'hommes, d'une moralité et d'un esprit supérieurs. Quant aux milliers de gens, qui en observèrent les

---

1) V. d'ailleurs Reitlinger: Freie Blicke: Sonnendienst des Naturforschers. Berlin, 1874, p. 1 et suiv.

2) Schopenhauer: Vierfache Wurzel, Œuvres complètes, tome 128.

formes extérieures, ils n'y comprirent rien; pas plus que la masse du peuple, dans laquelle les doctrines du Dini-Ilahi ne pénétrèrent jamais.

Le peuple entoura l'empereur d'une auréole magique, phénomène fréquent dans l'histoire. Le padichah faisait des miracles; on voyait affluer a Sikri de pauvres femmes malades, avec leurs nourrissons sur les bras, des mendiants et des infirmes, avides de surprendre un regard du prince, de s'arracher un objet qui eût touché à sa personne, car tout cela passait pour avoir une vertu curative. Déjà, lors de la campagne du Bengale (p. 229), à l'occasion d'une sécheresse persistante, les paysans du Djonpour avaient prié l'empereur de leur procurer la pluie [1]).

Après avoir repoussé vainement ces hommages, rendus comme à un être surnaturel, Akbar avait fini par se résigner à son sort; il en souriait à part lui, mais était trop bon, dit Aboul-Fazl, pour détruire ces préjugés.

Il faut en outre faire ressortir l'importance du Dini-Ilahi au point de vue pratique. C'était, en même temps, une confrérie politique, dont les membres avaient promis par serment de se dévouer à l'empereur dans le bonheur, comme l'adversité, dans la détresse comme la joie. Et ces hommes ont honnêtement tenu leur promesse. Akbar trouva toujours en eux un appui, lorsque plus tard ses fils même abreuvèrent son cœur d'amertume. Nous avons hélas! trop peu d'informations sur le côté ésotérique de cette religion: on en est réduit à des conjectures, qui résultent des faits prouvés ou bien ne sont pas en contradiction avec eux.

Max Müller [2]) remarque qu'Akbar est le premier qui ait entre-

---

1) v. Chalmers, Ouvr. cité II, p. 111.
2) v. Max. Müller, Ouvr. cité p. 68.

pris une étude comparée des religions; et d'autre part voici ce que dit le penseur Reitlinger [1]):

„Akbar-Khan fut le Joseph II de l'Hindoustan. Il assura une „égale tolérance aux Musulmans, aux Brahmines et aux Chré„tiens qui se combattaient mutuellement. Il aimait tant les pi„geons, ces oiseaux de paix, qu'il en entretenait plus de 20.000 „dans sa basse-cour. Son historiographe mentionne ce fait: „Sa „Majesté, par le croisement des races qui n'avait pas été prati„qué auparavant, a daigné améliorer l'espèce (des pigeons) d'une „manière étonnante." Il aurait été ainsi le premier Darwinien avant Darwin.

Akbar semble donc avoir devancé l'avenir et, en fait, il a visé et en partie atteint des buts, qui en plein XIXème siècle, nous apparaissent encore dans un nébuleux lointain.

Toutefois la science religieuse expérimentale ne fut pour Akbar qu'un moyen pour arriver au but. Il emprunta aux différentes confessions les matériaux pour édifier son Dini-Ilahi.

La méthode inductive, dont il se servit, est bien séduisante. Voici, par exemple comment il réfuta, en 1579, (987) les ulémas, qui prétendaient que tout homme, en venant au monde, apporte une inclination à l'Islam. S'étant fait céder vingt nourrissons, moyennant indemnité aux parents; il les fit porter dans un endroit écarté, où ne pénétrait aucun son de voix humaine. Là, il les fit allaiter par des nourrices de confiance, qui avaient reçu la consigne sévère, de ne pas prononcer une syllabe. En vérité, il faut qu'elles aient été des gardiennes modèles! Lorsqu' après trois ou quatre années, le restant des enfants (car il en était mort quelques unsdans l'intervalle) quittèrent leur prison, on trouva qu'ils étaient tous muets [2]).

---

1) Freie Blicke, p. 91.

2) v. Rehatsek, p. 44/5. Comp. Gibbon, Ouvr. cité, III, à propos de Julien l'apostat et de ses tentatives de Réforme.

Akbar, comme on l'a déjà mentionné, démasqua aussi les yoguis et d'autres thaumaturges.

On ne doit accepter qu'avec réserve les informations qui nous sont données sur l'apothéose d'Akbar. Sans doute, dans l'élan sublime de leurs odes, les poëtes rendent à Akbar des honneurs presque divins; mais on ne doit pas mesurer à la mesure ordinaire les produits de l'imagination exaltée d'un poëte. Qu'on se rappelle seulement les chants d'un Horace et de ses successeurs. Il est vrai, Badaoni cherche en toute occasion à mettre en relief cette apothéose, pour avoir un sujet de critiquer le grand souverain. Mais il n'a jamais eu de rapports intimes avec le Dini Ilahi; il ne fait que répéter la tradition orale, qui se colportait de bouche en bouche, mal comprise, corrompue et mêlée d'idées populaires.

Assurément, Akbar pouvait, avec une légitime fierté; envisager les actes de son règne; il n'en a pas moins été un des hommes les plus modestes, comme l'attestent plusieurs traits de sa vie. La multitude fit un Dieu du fondateur et du grand-maître d'un ordre politico-philosophico-religieux.

Ce qui lui assure à jamais une place éminente parmi les bienfaiteurs de l'humanité, c'est d'avoir fait régner la tolérance la plus complète et la plus admirable.

Quand même il se serait proposé cette absorption de son moi dans l'Absolu (idée qui lui est si étrangère), nous pouvons le faire bénéficier de cette parole de Voltaire: „C'est le privilége „du vrai génie et surtout du génie qui ouvre une carrière, de „faire impunément de grandes fautes!"

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU

Ier VOLUME.

	Page.
PREFACE	
Première Section. Coup d'œil préliminaire . . .	1--53.
Premier Chapître: Configuration du sol et Division régionale	1—16.
Deuxième Chapître: Les Races et les Langues .	17—22.
Troisième Chapître: La Croyance et la Science au XVIème Siècle	22—30.
Quatrième Chapître: Etat politique au XVIème siècle	31—40.
Cinquième Chapître: Les Timourides	41—53.
Deuxième Section. Akbar jusqu'a sa majorité . .	54—143.
Premier Chapître: Humayoun, père d'Akbar . .	54—70.
Deuxième Chapître: Baïram-Khan	71--88.
Troisième Chapître: Mahoum-Anaga et Chamsouddin. — Evènements jusqu'à l'insurrection du Djonpour.	89—105.
Quatrième Chapître: L'insurrection du Djonpour. — Ali-Kouli-Khan	105—124.
Cinquième Chapître: Particularités du développement intellectuel d'Akbar et de ses ancêtres . . .	124—145.
Troisième Section. Akbar agrandit l'empire et affermit sa domination.	144—347.
Premier Chapître: Akbar et les Hindous. — Tjitor.	144—179.
Deuxième Chapître: Le Goudjerat	179—204.
Troisième Chapître: Le Bengale	204 - 241.
Quatrième Chapître: Goganda	241—263.
Cinquième Chapître: Détails sur l'administration intérieure de l'empire.	263—297.
Sixième Chapître; Chûte des Ulémas. — Le Dini-Ilahi	297—347.

L'EMPEREUR AKBAR.

L'EMPEREUR AKBAR.

UN CHAPITRE

DE

L'HISTOIRE DE L'INDE

AU

XVIème SIÈCLE

PAR

le Comte F. A. DE NOER.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

G. BONET MAURY,
Professeur à la Faculté de Théologie Protestante de Paris.

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

ALFRED MAURY,
membre de l'Institut de France.

Vol. II.

LEIDE. — E. J. BRILL.
1887.

LIBRARY
MAR 23 1954
UNIVERSITY OF TORONTO
188110

Imprimerie de E. J. BRILL, à Leide.

L'EMPEREUR AKBAR.

QUATRIÈME SECTION.

LA PACIFICATION DE L'INDE ET LA CONQUÊTE DE KACHEMIR.

CHAPITRE I.

LES RÉVOLTES AU BENGALE.

Il y avait alors vingt ans bien comptés, qu'Akbar était monté sur le trône de l'Hindoustan. Les tempêtes de cette époque agitée avaient mûri le jeune prince, qui avait donné tant de preuves de son courage chevaleresque et de ses dons supérieurs; il avait pleine conscience de sa dignité et, plus encore, de son noble devoir de souverain. C'est à son génie qu'il était réservé de marquer sur son siècle une de ces empreintes profondes, comme on n'en voit que chez les peuples de l'extrême Orient, où les masses sont habituées à céder sous la pression des grands caractères.

En l'année 1576, son empire était aussi étendu, que l'avait été celui de ses prédécesseurs Baber et Houmayoun, au temps de leurs plus grands succès, et tel que Rome en vit à peine un pareil, lorsqu'elle dominait le monde. Il lui fallait conserver

ce que son père avait perdu par ses démêlés avec ses frères et par défaut d'une politique modérée, mais sagace et prévoyante. Au Sud, il atteignait les cîmes des monts Vindhyas; au Nord, les sommets glacés de l'Himalaya; Caboul, à l'Ouest, et Kattak, au loin à l'Est, lui rendaient hommage. C'était Akbar qu'invoquait la „khoutbe", ou prière liturgique récitée dans les mosquées de ce vaste territoire; son nom était gravé sur toutes les monnaies de ce gigantesque empire; c'est sur son ordre qu'étaient nommés les hauts çoubadars qui gouvernaient les provinces; ses firmans octroyaient aux grands de l'Empire leurs fiefs ou mançabs.

On est saisi d'étonnement, quand on compare le pays morcelé, tel qu'il était au moment où le prince héroïque entra dans la carrière, pour reprendre l'héritage paternel à la pointe de l'épée, avec l'empire organisé qu'il en avait tiré. Il avait dû conquérir ses états pied à pied, au prix de rudes combats: après avoir terrassé Afghans, Pathans, Ousbeks, et Radjpouts, il avait emporté le Goudjrat et le Bengale. Si l'on songe que ces résultats grandioses étaient l'œuvre d'un seul homme et que, seul, son ferme génie faisait concourir ces milliers et ces milliers de mains au grand œuvre de la restauration de l'empire de l'Hindoustan, on ne saurait refuser son admiratoin à un tel conquérant!

Ce n'est pas seulement le général victorieux, mais plus encore l'homme et le souverain qui, dans Akbar, nous inspirent l'enthousiasme. On avait déja vu d'autres grands conquérants tels que Timour, l'ancêtre sanguinaire d'Akbar, mettre le pied sur le sol de l'Inde; ils avaient bien su dévaster, dominer, dompter le pays de l'Indus et du Gange; mais le relever et le gouverner avec douceur et prudence, jamais. Ce qu'il y a de vraiment grand chez Akbar, c'est qu'il ne se reposa pas sur ses lauriers, tout

enivré de victoires; mais qu'il s'efforça sérieusement de panser les plaies qu'il avait faites, et d'initier le colossal empire à une civilisation nouvelle. Il rencontra naturellement des obstacles sans nombre et qui auraient désespéré une âme moins haute.

Une nouvelle époque s'ouvre dans la vie d'Akbar, depuis les années 1576—77 jusqu'à la complète soumission de Kachemir; nous l'appellerons la période de la *Pacification de l'Inde*, bien qu'elle soit encore remplie de combats et que les armes y aient été rarement suspendues. Mais ce n'est plus pour la conquête que se lève l'épée de l'empereur; ce n'est que pour assurer au pays la paix intérieure et à ses habitants le repos et la protection de la justice.

Quoiqu'Akbar fût parvenu à l'apogée de la gloire militaire, il s'en fallait encore de beaucoup que son pouvoir fût consolidé. Plus les éléments qui composaient son empire étaient divers, moins il avait de cohésion. Akbar s'était, il est vrai, constamment efforcé de rétablir l'unité, par un sage mélange de juste sévérité, et d'habile conciliation; souvent il avait porté secours aux opprimés et changé des ennemis vaincus en amis fidèles. Malgré tout, il était impossible d'éteindre les étincelles de discorde, qui continuaient à couver sous la cendre chez les peuples de l'empire, et au premier souffle du vent, jaillissaient en flammes hautes. Deux peuples habitaient son empire, séparés par le sang, la civilisation, les mœurs, le droit et la religion; il y avait entr'eux plus de contraste qu'entre l'Allemand et le Slave asservi, au bord de la Mer Baltique, à la fin du XIIème siècle. Tandisqu'en ces lieux le vainqueur était supérieur au peuple assujetti en fait de savoir et de culture morale, ce n'était pas toujours le cas chez le Mongol, par rapport à l'Hindou. Akbar eut la sage pensée de travailler avec énergie à la rédemption des Hindous; c'est parmi eux qu'il choisit le plus grand homme

d'état que l'Inde ait eu depuis l'époque de Baïram-Khan, le grand radjā Todar Mal, et c'est aussi pourquoi les Mongols le détestaient cordialement.

Quel bonheur ce fut pour Akbar et ses plans grandioses de réforme que ces deux nations ne formassent pas en elles-mêmes un tout bien concentré! En effet, ce qu'on appelle les Mongols était un mélange de peuples, panaché d'Arabes et de Persans; et quant à l'Hindou, il était loin d'offrir partout le type pur de la race aryenne. La communauté de foi, ce lien essentiel des nations, n'était même pas complète, elle n'existait que dans ses traits principaux. Les disciples du Prophète se partageaient en Sunnites et Chiites; et ceux-ci, à leur tour, en un nombre considérable de sectes. Quant aux Hindous, ils se décomposaient en disciples de Çiva et de Vichnou, et partisans du Néo-brahmanisme. Le nombre des Bouddhistes était moindre; mais à côté d'eux il y avait encore des adorateurs du feu, dont le culte exerçait sur l'empereur une certaine attraction. — Ces divisions il est vrai provoquaient souvent d'âpres disputes, mais elles facilitaient l'œuvre de l'Empereur, quand il s'agissait de concilier non seulement les différends politiques, mais les oppositions religieuses de ses sujets. Il faut considérer quelques-unes des institutions judiciaires qu'il abolit, pour se rendre compte des difficultés avec lesquelles le grand homme eut à compter. On a dit plus haut [1]) qu'Akbar avait supprimé en 1565 l'impôt infamant de la djazya. Mais un mortel pouvait-il extirper dans l'espace de moins de onze années l'intolérance cruelle qui avait donné lieu à cet impôt? „Dieu lui-même nous commande de mépriser les Hindous," disaient les Musulmans des deux confessions, s'appuyant sur la sourate 9,29 du Coran [2]). Ce fanatisme avait

1) Akbar, Ier tome p. 276.
2) Blochmann, I p. 237, note 1.

engendré une disposition des plus blessantes pour l'Hindou, dont la religion raide le fait trembler de peur, à la pensée de souiller son corps sacré et de perdre sa caste, qu'il tient pour son bien suprême.

„Quand le percepteur du divan commande un paiement aux „Hindous, ils doivent payer en toute humilité et soumission. Et „si le percepteur a envie de leur cracher dans la bouche, il faut „qu'ils ouvrent la bouche sans donner le moindre signe de „frayeur au sujet de la contamination (takazzous), afin que ledit „fonctionnaire satisfasse son envie. Les motifs de cette humilia- „tion sont d'éprouver l'obéissance des sujets infidèles, de ré- „pandre la gloire de l'Islam et de manifester le mépris pour de „fausses religions" [1]).

Akbar avait écarté cette humiliation dégoûtante. Si, à la suite de cette mesure il parut à un grand nombre de Mahométans mongols un contempteur de la foi paternelle, il fut salué par des millions de pieux Hindous comme un ange libérateur de l'ignominie.

Il fallait bien qu'il apparût ainsi aux yeux de ses peuples, comme une image de Dieu sur la terre, comme un envoyé céleste, pour résoudre des antinomies d'une nature aussi effroyable, et conduire ses sujets vers un plus noble avenir. —

„Les animaux eux-mêmes forment entr'eux des sociétés et „évitent la violence égoïste. C'est ainsi qu'ils peuvent vivre en „paix et veiller sur leur avantage et leur détriment. A plus forte „raison les hommes, avec l'abjection de leurs passions, ont-ils „besoin d'un juste chef, pour se rassembler; au fait, la condi- „tion de leur existence sociale, c'est qu'ils soient dominés par „un monarque" [2]) — C'est ainsi que raisonne Aboul-Fazl, tout

1) Blochmann, I p. 237 note 1. Tarikhi Firouz Chahi p. 290.
2) Ain 3 chez Blochmann I p. 236.

à fait dans l'esprit de son maître et impérial ami; en effet, l'écho de la voix d'Akbar lui-même se retrouve plus tôt dans l'Aïn-i-Akbari que dans l'Akbar-Namah. D'après ce passage, comme par plusieurs autres, on voit que l'empereur dans ses entretiens avec son philosophe avait pris conscience plus clairement de cette idée : c'est que sa propre personne, élevée par son idéal généreux fort au dessus de la discorde des peuples et des partis, était seule capable de tailler la pierre angulaire pour l'édifice de l'unité politique, et d'établir la paix sur le sol de l'Inde. Mais, en revanche pour les grands Seigneurs indépendants et ambitieux de l'Orient, c'était quelque chose d'inouï qu'un tel accroîssement de la puissance impériale, une telle aspiration vers un Etat vraiment policé, avec un padichah à la tête, en qui fût incarnée la justice. Deux hommes seuls ont compris le grand souverain : pour les idées, l'auteur des Institutions d'Akbar, et pour les faits, en tant qu'ils ont eu des suites politiques, le radja Todar Mal. C'est lui qui fut l'âme de la réforme de l'impôt et de l'armée; c'est lui qui servit l'empereur avec un dévouement sans réserve, parce qu'il voyait en lui le rédempteur de sa nation, quand même il ne pouvait suivre l'élan du génie d'Akbar dans le domaine de la philosophie religieuse.

En 1576, d'ailleurs, il n'occupait que le 2ème ou 3ème rang, bien que déjà lui fut échu l'honneur si envié de faire porter devant lui la timbale de guerre. Mouzaffar-Khan et surtout le Chah-Mançour dirigeaient le ministère de l'intérieur, comme on pourrait à peu près appeler leur fonction. Plus tard même, quand le radja occupa la plus haute position auprès de l'empereur, il déclina le titre de divan de l'empire et ne fut que ministre des finances sans portefeuille; mais, en fait, il était premier-ministre, dans la mesure où l'on peut s'en figurer un à côté d'un souverain aussi supérieur à tous que l'était Akbar.

Sans doute, les réformes de ce prince furent saluées par la masse de la population comme des bénédictions et acceptées avec joie; néanmoins, comme on l'a indiqué au début de ce chapître, la multitude était accoutumée à se courber devant les grands seigneurs. C'est là la différence caractéristique qui existe entre cette période de l'histoire de l'Orient, et la période contemporaine en Occident. Chez nous, c'est du sein même du peuple que partirent les mouvements sociaux du XVIème siècle. On vit des hommes sortis des couches sociales les plus infimes portés au premier rang et, en Allemagne par exemple, ils ne démentirent leur origine ni en parole, ni en action. L'Orient ignore de tels partis populaires; là toutes les grandes réformes procèdent de quelques grandes individualités, qui savent conduire et s'attacher les peuples. Aussi, leurs adversaires ne se trouvaient-ils pas dans la multitude, mais chez certains chefs. Toute tentative de réforme se changeait régulièrement en combat pour l'hégémonie; et il fallut qu'Akbar affrontât lui aussi, une telle lutte.

Les grands de l'Empire, les seigneurs féodaux privilégiés ou djagirdars, étaient en temps de paix de vrais petits roi; et souvent en temps de guerre plutôt les alliés que les serviteurs de leur padichah. C'était une simple affaire de puissance que de décider s'il était plus qu'un „*primus inter pares.*"

Pour réaliser l'idéal élevé du souverain, que lui faisait concevoir tout ce qu'il y avait de grand et d'élevé au fond de son âme, un homme dans la situation d'Akbar devait entreprendre une lutte, analogue à celle que Richelieu, Mazarin et Louis XIV soutinrent avec succès, et à celle où le cœur magnanime de Charles Quint échoua et cela dans des circonstances bien plus difficiles. Il est vrai que l'empereur d'Allemagne, sur les états duquel le soleil ne se couchait pas, ne disposait en réalité que

d'une très petite puissance effective; car elle dépendait de la fidélité chancelante d'un monde égoïste de princes.

Il en fut de même de l'empereur Akbar: c'est grâce à sa grandeur d'âme et à son cœur généreux, grâce à sa connaissance quasi-proverbiale du cœur humain qu'il sut toujours rassembler autour de lui un groupe de fidèles partisans. D'ailleurs, il y avait chez les princes indiens des hommes animés de plus nobles dispositions qu'en Allemagne. Leur culture même était plus fine et plus profonde. Où trouver, par exemple, en Allemagne le pareil du fils du grand Baïram-Khan, Mirza Abdourrahim, le poète dont on chante encore aujourd'hui les romances, le traducteur si compétent des Mémoires de l'empereur Baber?

Malgré tout, la puissance d'Akbar, au temps où commencèrent les luttes pour la réforme, était extraordinairement faible. Nous possédons une relation écrite par les Jésuites de Goa (1582) [1]) et qui dépeint cette époque troublée avec une netteté magistrale. Bien que, obéissant une certaine tendance, elle présente la situation d'Akbar sous le jour le plus défavorable, elle mérite néanmoins créance, lorsqu'elle rapporte ce qui suit:

„Quand Equebar peut rassembler toutes ses forces de combat „et qu'il n'y a pas de rebelles, il possède une grande puissance. „En effet, outre les troupes de ses généraux, il a bien 5.000 élé„phants de guerre, 40.000 hommes de cavalerie, et une multi„tude de fantassins. Il a sous ses ordres des commandants de „12.000 et de 14.000 cavaliers, beaucoup d'éléphants et encore „d'autres capitaines de 5.000 h, 4.000 et audessous."

Or le 1er volume de cet ouvrage a montré et la suite montrera encore, combien rarement s'est réalisée la condition posée par le „Quand" qui est en tête de cette citation. Quiconque aura

---

1) Comp. Akbar Ier tome p. 331.

jeté un coup d'œil sur la géographie politique de l'Hindoustan au temps d'Akbar, n'en sera point surpris. Cela ne fait qu'augmenter notre admiration pour un prince qui, réduit pour le gros de son armée aux contingents des vassaux, sut non seulement se maintenir, mais encore vaincre. Il faut pour apprécier toute sa fermeté, jeter un coup d'œil pénétrant sur cette situation troublée. Or voici ce que le Jésuite de Goa raconte de cette période. „Sous le règne de ce roi Equebar la situation de l'Inde offre l'as„pect d'un véritable chaos, en sorte qu'on est porté à admettre „plutôt une aggravation qu'une amélioration. En effet, au Ben„gale règne une insurrection à laquelle prennent part 10.000 „Mongols et 20.000 Pathans". Plus loin, à propos des grands mançabdars du Goudjrat, dont on reconnaît les noms sous leur forme hispanisée, il remarque qu' „Akbar rencontre peu d'obéis„sance chez eux, parce que ce sont des hommes très influents, „tant par leur généalogie, que par le nombre de leurs troupes, „leur vaillance, hardiesse et expérience; et, bien qu'ils ne se „soient pas déclarés ouvertement contre le Roi, on tient pour „certain qu'ils attendent la première occasion favorable pour se „soulever et s'unir à Amighan (=Mouzaffer III) le prétendant „du pays de Cambaye (=Goudjrat). En outre, dit le Jésuite, son „frère le prince de Caboul lui donne beaucoup de souci". En lisant ces assertions et en les contrôlant par les documents indigènes, on ne peut que souscrire à la conclusion du diplomate jésuite, à savoir que la position d'Akbar était fort menacée.

Le Bengale, le Goudjrat et Caboul avaient pris les armes contre l'empereur, presqu'en même temps et avec un certain concert; et il se manifestait dans le Malva une fermentation menaçante, qui tirait sa force de la région du Dekhan.

Akbar semblait un rocher précipité an milieu de l'océan de l'histoire indienne par la main de la Providence, et autour du-

quel se brisaient en rugissant les vagues écumantes. Nous essaierons dans les chapîtres suivants de dépeindre cette marée de tempête, qui vint se ruer contre le roc impérial, sans l'ébranler le moins du monde.

Comme c'est au Bengale que l'insurrection éclata et revêtit sa forme la plus redoutable, c'est sur cette province que l'intérêt va se concentrer premièrement. Comprimée à la fin par les efforts du fidèle ministre d'Akbar, le radja hindou Todar-Mal, cette révolte dégénèrera en petites guerres, qui pourront bien dévaster certaines parties de la grande province, mais non pas ébranler l'Empire tout entier.

La forme qu'avait prise le régime féodal chez les chefs Tchagataïs du Bengale, donnait aux principaux djagirdars et au cortège de leurs vassaux une telle indépendance, qu'elle paraissait à Akbar et à ses fidèles hommes d'état incompatible avec la politique de réformes appliquée à l'Etat centralisé.

Ces chefs étaient arrivés dans le pays comme compagnons d'armes de Baber, Houmayoun et Akbar. Il est vrai qu'on leur avait assigné comme djagirs certaines circonscriptions; mais la prise de possession avait été beaucoup trop violente, pour s'accomplir suivant la règle et le compas. On peut citer dans l'histoire d'Allemagne au XIIème et même au XIIIème siècles, des cas de violence analogues, d'abord justifiés par l'état de barbarie; mais qui, à mesure des progrès de la civilisation, engendrèrent une longue série de guerres et de procès, par exemple, dans les marches et les évêchés des Wendes. La même chose se passa, mais sur une bien plus grande échelle, au Bengale. La conquête avait fourni à ces fiers capitaines, qui se sentaient les auxiliaires et compagnons de l'empereur victorieux, mille occasions d'expulser de leurs propriétés, sous le couvert du droit de la guerre, les tenanciers antérieurs, soit des Afghans

mahométans, soit plutôt les pacifiques zemindars hindous; après quoi, ils avaient exploité les revenus des propriétés suivant leur bon plaisir. En tant qu'habitants de la frontière du côté d'Orissa et de l'Est pas encore vaincu, ils étaient obligés de se tenir toujours sous les armes; mais n'étaient pas disposés à le faire sans profit. Ils envoyaient à la couronne, suivant l'ancienne coutume, des rapports fictifs sur l'état de leurs hommes et de leurs chevaux.

Pour remédier à ces abus criants, Akbar promulgua deux édits, qui avaient un double but: assurer les prérogatives de la couronne et, puis, effacer les traces les plus pénibles de la conquête.

L'un concernait le Dagh-o-mahalli, c.-a.-d. l'enrégistrement des chevaux de guerre, à livrer par les vassaux, au moyen d'une marque au fer rouge; cette mesure mettant, comme on l'a indiqué plus haut, un terme à des fraudes qui se faisaient au détriment de la couronne, scandalisa fort les cupides capitaines de cavalerie. D'après l'autre édit, les djagirdars devaient produire les titres de leurs fiefs. En fait, c'était une sommation adressée à ces vassaux, qui avaient pris possession des terres par la violence, d'avoir à en restituer une notable partie.

Cette loi avait une portée plus politique encore que provinciale. A ce point de vue, c'était un acte de justice et d'égards envers les vaincus; mais, quant à la constitution de l'empire, l'application de cet édit devait amener la couronne à user d'un pouvoir inconnu jusque-là.

Par là, le djagir qui au Bengale était encore plus indépendant que le fief corvéable en Danemarck, fut presque rabaissé au niveau du fief responsable. Avant tout, la loi faisait ressortir que le djagir n'était pas irrévocable, mais octroyé par la grâce du padichah, tout au plus à vie. Mais les chefs Tchagataïs

n'admirent en aucune façon ce point de vue, justifié en droit public. A leurs yeux le djagir était une pièce de terre qu'ils avaient conquise à leurs risques et périls et qu'ils avaient colonisée avec leurs propres hommes liges, sans toutefois exterminer entièrement la population indigène. Ils pensaient n'être redevables à l'empereur que d'un subside, en argent et en hommes, consenti par eux et dont ils fixeraient à leur gré la quotité. Toute intervention de l'empereur dans les affaires du Bengale leur faisait l'effet d'une usurpation sur leurs droits.

Il paraît que la question du Bengale fut examinée à fond le 2 Azar 985 (= 13 Novembre 1577), dans cette fameuse séance du Conseil d'Etat, qu'Akbar tint avec Monzaffer-Khan, le radja Todar Mal et Khwadja Chah Mançour.

Il est vrai qu'Aboul-Fazl ne mentionne que la nomination de çoubadars et dit qu'on rendit des ordonnances sur les monnaies. Mais, comme il écrivait pour des contemporains qui connaissaient les hommes sinon personnellement, du moins d'après leur réputation, il suffisait de les nommer pour révéler aux initiés, avec leur nom, les projets d'Akbar.

Le poste de çoubadar conférait des pouvoirs extraordinaires; on peut les comparer à ceux d'un général commandant, pendant un grand état de siège, auquel on transfère les attributions du président du tribunal et de la cour suprême en matière civile. Il n'a donc pas d'équivalent dans notre Europe moderne. Or, que signifiait la nomination d'hommes tels que Choudja'at Khan et de Mir-Muzzoulmoulk dans le Bihar, de Khwadja Chah Mançour dans le Djaounpour et du radja Todar Mal dans le Bengale proprement dit, le 2 Azar? C'était que l'empereur entendait opérer avec rigueur la réforme de l'administration, dans les provinces de l'Est.

Vers la même époque, Akbar engagea la lutte déjà décrite

avec les ulémas; sans rompre dès l'abord ouvertement avec l'Islam, ce qui eut été impolitique. Comme l'empereur, libérateur des Hindous, levait de plus en plus haut le drapeau de la tolérance, le clergé, impuissant à la cour, mais influent dans les campagnes chercha à soulever les esprits contre lui et trouva de l'écho chez les grands émirs du Bengale, qui étaient offensés d'être subordonnés à un Hindou „infidèle:"

Ma'çoum Khan, le Kaboule, un des chefs les plus puissants, fit rédiger par le çadr du Bengale un fetva dont la teneur était: „L'empereur Akbar est un renégat de la foi du Prophète, et, „par conséquent, tout orthodoxe est délié de son serment de „fidélité envers lui."

L'extrême outrecuidance de cet anathème nous révèle à la fois la fureur qui règnait dans les rangs des ulémas et cette fatale coalition qui se forma entre le fanatisme du clergé et la cupidité des djagirdars surexcités du Bengale.

Akbar s'aperçut sans doute par les rapports, que les çoubadars avaient coutume d'envoyer à l'empereur, e. a. par ceux de Todar Mal, du danger qu'il courait. Le moindre pas en avant eût fait jaillir la flamme, et le moindre pas en arrière en eût fait autant, car il eût été interprété comme un signe de faiblesse. L'empereur ne pouvait se dissimuler qu'il marchait à une guerre de religion, dans ses propres états. Mais ce qui fait précisément la grandeur d'Akbar, c'est que, à la différence de tous les souverains contemporains d'Asie et d'Europe, il fut assez maître de lui et de son monde, pour ne pas tirer l'épée contre une religion, mais simplement pour briser la résistance de prêtres intolérants. De la sorte, ses sujets purent adorer la divinité suivant les rites de leurs pères ou leur libre détermination. Et pourtant il fallait qu'une lutte fût engagée pour la couronne, l'empire et les vues idéales de l'empereur. Il fallait faire quel-

que chose, et cela, sans faire un pas en avant ou en arrière. Heure critique dans la vie d'Akbar!

Rarement un grand prince s'est trouvé dans une position aussi épineuse et comment Akbar a-t-il résolu ce dilemme politique? Nous avons déjà donné la réponse en exposant l'évolution religieuse d'Akbar; mais, maintenant le moment est venu d'examiner la portée politique d'une des phases les plus importantes. Akbar répondit à l'anathème parti du Bengale par ce remarquable décret des ulémas, qui l'élevait au rang de juge suprême en matière de foi [1]). Si, dans l'histoire précédente, l'empereur nous a inspiré une particulière sympathie par sa magnanime humanité, il va nous apparaître à présent comme passé maître en fait de politique orientale.

Etait-il un seul de ses adversaires que cet „homme de l'avenir'' n'eût battu d'avance par cet acte? Les Ulémas durent penser, qu'Akbar avait engagé la lutte avec eux, seulement parce qu'il ne voulait pas souffrir auprès de lui l'omnipotence de Makhdoumoul-Mulk. S'ils le proclamèrent alors infaillible, c'est qu'ils pensaient se donner par là un chef nouveau et plus puissant, et, pourtant se grandir eux-mêmes en pouvoir et influence. Ils ne surent pas pénétrer les desseins de l'empereur et furent cause que le terrain se déroba sous leurs pieds.

Mais, une fois Akbar devenu l'arbître infaillible de l'Islam, que signifiaient ces prédicateurs du Bengale, qui le traitaient d'hérétique et prêchaient la guerre sainte contre lui? Avec une adresse calculée, Akbar avait extorqué à ses adversaires leur arme principale et réalisé une de ses vues favorites; il avait préservé l'Inde d'une guerre de religion. Cette décision remarquable, qui paraît au premier abord engendrée par l'ironie capricieuse d'un despote, voulant humilier et ridiculiser un clergé

1) Akbar, Ier tome p. 318.

ignorant et arrogant, est au fond un des plus grands actes, dans la vie de ce grand souverain. Akbar ne joua que pour la forme son rôle césaro-papiste, et, loin de faire abus de cet accroîssement de pouvoir, il assura pour la durée de sa vie et de son règne, la paix religieuse à son colossal empire.

La paix était le but de sa politique, et c'est dans ce sens qu'il prit ses mesures au Bengale. Mais, bien qu'il eût conjuré les effets destructeurs de l'ouragan, que l'anathême du Çadr de Bengale avait failli soulever, cet orage grondait encore dans les esprits agités. A ce fanatisme surexcité, l'empereur crut alors devoir faire encore une petite concession. Il rappela le radja Todar Mal, car il connaissait son attachement inébranlable à la foi de ses ancêtres, et savait combien il était profondément méprisé par les fiers Mahométans, depuis qu'il avait aboli en 1565 l'impôt humiliant dont il a été question. La conduite pleine de mesure de Todar Mal fait supposer que le grand ministre hindou a de lui même offert sa démission, afin de persuader l'empereur qu'en dépit de la haine qu'il inspirait, il était bien l'homme qualifié pour la pacification du Bengale. Mais voici la seule hypothèse qu'autorise la valeur éminente de cet homme d'état; il aura très bien senti que, Mouzaffer-Khan et Chah-Mançour, les deux seuls personnages qui fussent entre lui et le padichah, étaient capables de se pénétrer, même de s'enthousiasmer des idées politiques incarnées dans Akbar; mais non pas de marcher avec persévérance dans la voie qui seule permet de réaliser progressivement un idéal politique. Certains documents contemporains laissent même soupçonner que Todar Mal voulait renverser Chah Mançour par une intrigue. Bien que ce soupçon soit sans fondement, il jette un certain jour sur la disposition des esprits à cette époque, et contribue à expliquer l'attitude d'Akbar.

Il serait vraiment incroyable que, à une cour si nombreuse que celle de Fathpour-Sikri, les hommes n'aient pas noué d'intrigues pour se disputer la faveur de l'empereur; car cela se passe toujours ainsi dans l'entourage d'un monarque absolu. Il est, sans doute, impossible de les mettre au grand jour, bien que le contraste entre les rapports d'Aboul-Fazl et ceux de Nizamouddin-Ahmed (nos deux autorités principales) nous laisse entrevoir le nœud de l'intrigue. L'histoire narrative, tout en laissant à la critique le soin d'expliquer les détails, doit faire ressortir les différences de ces deux historiens qui touchaient de si près à l'empereur, au point de vue de la conception des évènements et des jugements à porter sur les acteurs du drame. A la place du radja, Akbar envoya un homme, à qui du moins on ne pouvait pas faire, au Bengale, le reproche de ne pas être un disciple du Prophète et qui, avant d'être élevé au poste de „divan" de l'Empire avait servi Baïram-Khan comme trésorier.

Cette place exigeait de son titulaire, tout ce que l'on demande de nos jours à un ministre des finances; toutefois dans l'Inde du XVIème siècle la division du travail n'etait pas encore assez avancée pour qu'un haut fonctionnaire quelconque pût se soustraire au service militaire. Le fait d'avoir été chargé d'un commandement de corps d'armée ne prouvait il est vrai rien quant à la capacité militaire; car l'empereur conférait ce titre à ses fils, dès l'âge de treize ans, et les emmenait comme une sorte de palladium en campagne; il essaya de même à l'occasion d'octroyer à des courtisans la gloire militaire. Un jour, comme nous le verrons plus tard, que ces généraux de cour eurent l'impertinence de ne pas se subordonner à un véritable homme de guerre, l'empereur perdit une grande bataille, une armée et un ami. Aboul Fazl lui même qui, dans sa chronique ne sait pas décrire une seule opération militaire aussi clairement que le thé-

ologien Badaoni et que le hardi général de cavalerie Nizamouddin, a exercé un grand commandement dans le Dekhan, et cela avec succès.

Il en était autrement pour Mouzaffer Khan Tourbati, le successeur du radja au Bengale. Ce général, à la prise de Rohtas avait fourni une preuve éclatante de sa capacité stratégique et sa fin fut celle d'un brave. Ses contemporains, surtout Aboul-Fazl ont pu porter sur lui un jugement sévère; mais l'historien impartial, considérant les circonstances qui déterminèrent sa malheureuse campagne du Bengale, lui laissera la gloire d'être mort fidèle à son roi, fidèle aux êtres que son cœur chérissait. — Mouzaffer prit le gouvernement du Bengale, du Bihar et d'Aoudh dans l'arrière-saison de 1579; on lui avait donné pour adjoints: le musulman Mir Adham et le radja hindou Patr Daz. Un autre musulman, Razawi Khan fut nommé bakhi, c. a. d. payeur général des troupes et des fonctionnaires à organiser. La composition de ce ministère provincial prouve clairement, que l'empereur avait l'intention de procéder avec douceur à l'égard des émirs Tchagataïs surexcités. Il ne montra de la rigueur que dans le choix d'un seul titulaire, et elle était plus que naturelle en ce cas. Le juge suprême, ce çadr du Bengale, avait lancé l'excommunication majeure contre son maître et prêché la révolte; or on sait que chez les Musulmans la profession de jurisconsulte et celle de théologien ne sont pas séparées. Il fallait, dans l'intérêt de la couronne, faire un choix qui coupât court à la tendance révolutionnaire de cette autorité, laquelle, jusqu'à ces derniers temps, a réclamé des victimes princières dans le monde musulman. C'est donc avec une sage préméditation qu'Akbar choisit l'homme, que Badaoni accuse d'avoir fait renier à l'empereur la foi du Prophète, à savoir: le cheikh Hakim-Aboul-Fath, le frère d'Aboub-Fazl. D'ailleurs, par là, Akbar ne vou

lait guère qu'accentuer sa suprématie ; en effet Aboul Fath passa tout à fait à l'arrière-plan. Tandisqu'à la cour et dans le commerce fécond avec Akbar, il jouait un rôle en vue; il paraît avoir été bien insignifiant en politique, et, une fois que, pendant la guerre d'Afghanistan, il voulut se mêler des affaires publiques, ce fut pour son malheur et celui du souverain. Quand Mouzaffer reprit le gouvernement, la fermentation dans l'Est était déjà très avancée et il ne manquait pas de meneurs très dangereux. Les émirs avaient noué des intelligences avec l'ambitieux et mobile vice-roi Mirza-Mohammed Hakim, le demi-frère d'Akbar; car ils ne projetaient rien moins que d'élever ce dernier sur le trône de l'Inde, afin de se maintenir eux-mêmes dans leurs injustes possessions et de rendre leur position quasi-souveraine. Les ulémas attisaient le feu qui pétillait déjà et Akbar ne l'ignorait pas. Badaoni mentionne à l'occasion la confiscation des fiefs du clergé, jusque là exempts d'impôt; or Akbar n'a dû s'y résoudre que sous la pression d'une situation menaçante et qui exigeait des représailles. Le bannissement de l'avide Maoulana-Makhdoum-oul-Moulk à La Mecque, qui tombe à cette époque, doit être en rapport avec ces tentatives révolutionnaires.

On ne saurait nier d'ailleurs que les émirs de l'Est n'eussent des raisons plausibles pour être mécontents; car Khwadja-Chah-Mançour procédait dans le Djaounpour avec une rigueur [1]) qui n'était pas du tout dans les intentions du padichah. Pour forcer les djagirdars à rendre gorge, on n'opéra pas dans chaque cas, en faisant déposer les témoins sur la légitimité du possesseur; mais on adopta une cote mal taillée, qui ne devait pas épargner même les honnêtes gens. On éleva d'un quart au Bengale, et d'un cinquième au Bihar le taux d'estimation du djagir.

---

1) Blochmann, I, p. 430.

Il s'en fallait de beaucoup alors que l'Est du Bengale et le Sud du Bihar fussent totalement soumis et, dans l'Orissa, des seigneurs indépendants disposaient de forces considérables.

Ces seigneurs avaient des priviléges spéciaux comme jadis au moyen-âge les margraves qui, sur les frontières de l'Empire allemand, avaient un pouvoir bien supérieur à celui des comtes; ou bien comme les Marcomans, à la frontière des Wendes dans l'ancien Holstein, ces derniers en tant qu' „hommes de rude patience et prodigues de leur sang" avaient reçu des privilèges bien supérieurs à ceux des Allemands du Holstein qu'ils étaient chargés de protéger. En effet, forcés qu'ils étaient de se tenir constamment sous les armes, ils considéraient le pays occupé comme un accroîssement bien mérité de leurs fiefs. Lorsque, vers la fin du XIIème et au XIIIème siècle, les géomètres des princes retranchèrent „l'*Overland*" des fiefs des grands colons-frontières et les contraignirent à fournir des corvées et des dîmes, d'après un nombre double d'arpents; on vit aussi bien des procès engagés, bien des épées voler hors du fourreau. Il s'agit dans l'Inde, au temps d'Akbar exactement de la même lutte: un Etat plus ancien colonise sur ses frontières et fait aux colons des conditions avantageuses pour leur périlleuse entreprise; le danger s'éloigne, les colons s'enrichissent et alors l'Etat cherche à appliquer tous ses droits sur le nouveau territoire. La lutte ne différa au Bengale que par la forme et la durée.

L'empereur Akbar lui-même, eu égard au climat du Bengale, — berceau de la peste et du choléra — avait élevé notablement la solde des troupes et des grands seigneurs. Mais le Chah-Mançour paraît avoir été tellement dominé par l'idée de centralisation qu'il perdit de vue toute équité. Il rabaissa la solde de 30% au Bihar et de 50% au Bengale. Il toucha même au „sayourghales" sacrés; peut-être pensait-il devoir suivre

l'exemple d'Akbar, lequel, par des motifs qui dépassaient son entendement, avait engagé la lutte contre les ulémas. Les théologiens — car l'Islamisme ne connait pas plus que le Protestantisme une classe sacerdotale proprement dite — commençaient à exciter les esprits et les djagirdars du Djaounpour et du Bihar se préparaient à la révolte.

Ces procédés de Mançour avaient même paru excessifs au zélé radja Todar Mal. Il exprima ouvertement son blâme en présence du puissant Ma'çoum-Khan Faran Choudi et de Mohammed-Tarson Khan, un très loyal serviteur de l'Empire. Il est possible que ces déclarations aient donné naissance au bruit, évidemment injuste, d'après lequel le radja aurait participé à l'intrigue perfide qui aboutit à l'exécution de Mançour.

Malgré les avertissements de Todar Mal, le nouveau gouverneur Mouzaffer Khan marcha sur les traces de Mançour: „Il était brusque dans ses procédés" dit à bon droit le contemporain Nizamouddin-Ahmed. Ces rigueurs firent éclater la révolte d'abord chez les Qakchals, une des plus fières tribus tchagataïes. Baba-Khan avait premièrement observé une attitude conciliante. Quand ce dernier demanda qu'on laissât son djagir en paix, il eût été sage de la part de Mouzaffer, imitant la douceur séduisante d'Akbar, d'agréer sa requête et de le recommander à la grâce de l'empereur. Au lieu de cela, Mouzaffer procéda suivant toute la rigueur des lois et fit subir à Baba-Khan le contrôle du „dagh." Ce fait avait déjà échauffé la bile des Qakchals; mais lorsqu'ils apprirent le traitement infligé à Khaldi-Khan, cela leur parut incompatible avec leur dignité d'homme. En effet Mouzaffer avait non seulement enlevé à ce dernier le „pargana de Djalesar", c.a.d. un vaste domaine peuplé de villages, pour l'ajouter comme „tankwah" au djagir du Chah Djamalouddin Houssaïn; mais encore il réclamait des dommages et in-

térêts pour une partie de la récolte de printemps que Khaldi Khan avait déjà vendue. Nous laissons de côté la question de savoir si, même dans de tout autres circonstances, une procédure aussi rigoureuse, fondée sur la lettre mais non pas sur l'esprit de la loi, aurait eu l'agrément d'Akbar; bien que cela ne nous semble pas vraisemblable. Mais, sans aucun doute, il aurait absolument désopprouvé la conduite de Mouzaffer, assimilant cette vente de la récolte, qui avait eu lieu avant la confiscation du „pargana", à un grossier détournement et faisant bâtonner et jeter en prison le noble chef de tribu. Cette mesure, pour autant que nous pouvons en juger par les sources, était un véritable déni de justice. D'ailleurs il s'agit moins de la question juridique que de la portée politique d'un tel acte.

A la même époque, le demi-frère d'Akbar se préparait à une incursion armée dans le Pendjab; et Mouzaffer ne pouvait ignorer le danger, car juste à ce moment il reçut l'ordre de saisir et d'exécuter un agent de l'émir de Kaboul, qui circulait parmi les Qakchals en cherchant à les soulever. Mouzaffer accomplit l'ordre et lors de l'exécution, prononça des paroles menaçantes pour Baba-Khan, évidemment dans la pensée qu'elles intimideraient les Qakchals. Ces derniers, qui avaient supporté en silence la peine infamante infligée à Khaldi-Khan et les rigueurs à l'égard de Baba Khan, furent poussés à bout par ces mauvaises paroles de Mouzaffer. Les contemporains ne nous les ont pas rapportées; mais, quand une fois une situation est aussi tendue, il suffit souvent de la pression la plus insignifiante pour faire éclater une révolution. Les Qakchals courent aux armes, avec un tumulte sauvage. Les „takihdes moghoulis", ces bonnets pointus des Mongols qui n'étaient enlevés qu'aux jours de grand deuil, volent par dessus les têtes, et les rasoirs font tomber la mèche de cheveux consacrée. Se posant ainsi en gens déshono-

rés et plongés dans le deuil, les guerriers passent le fleuve, se rassemblent à Gaour, qui sous le nom de Laknaouti avait été la capitable célèbre du Bengale, et ravagent tout ce qu'ils peuvent trouver de propriétés de Mouzaffer.

Après cette première faute, Mouzaffer en commit une seconde. Au lieu de se jeter avec toutes ses forces sur les révoltés et d'étouffer l'insurrection dans son germe, il jugea bon d'envoyer une petite armée sous le commandement de Hakan-Aboul-Fath et de Patr Das. Badaoni remarque ironiquement, que le premier était plus amateur „de bouteilles que de combats" [1] et que ce dernier n'était qu'un „scribe hindou." Quand même ce Procope oriental est foncièrement partial, ce passage prouve néanmoins que les contemporains ne considéraient pas ces deux chefs comme des hommes d'action.

Dans l'intervalle, les nouvelles du mécontentement des Qaqchals étaient parvenues à la cour de Fathpour et les premiers actes de Mouzaffer y furent formellement désapprouvés.

L'empereur Akbar, qui entendait l'orage gronder du côté de Caboul et du Goudjrat et qu'on avait informé de mouvements suspects dans le Malva, comprit avec son coup d'œil politique que ses réformes avaient été introduites avec trop de rigueur, et crut qu'il était encore temps d'employer la douceur et la conciliation. Or il ne faut pas oublier que, dans ce colossal empire, les nouvelles, malgré une remarquable organisation postale, parvenaient lentement et souvent trop lentement au gré du cours rapide des évènements. Par le retour du courrier, il expédia à Mouzaffer un firman, de la teneur suivante : „Les Qaq-„chals ayant été de tout temps de fidèles serviteurs de la cou-

---

1) Elliot, V p. 415, note 2, dit: „that Aboul Fath was fonder of feast than of war".

„ronne, il n'est pas juste de les offenser ; il faut, au contraire, „les calmer et leur faire entrevoir la faveur impériale et une so- „lution amiable de la question des djagirs".

Si ces paroles bienveillantes de l'Empereur étaient parvenues au gouverneur du Bengale avant que la verge de bambou se fût abattue sur les talons de Khaldi Khan, avant que les menaces de Mouzaffer eussent retenti aux oreilles de Baba Khan, la tribu des Qaqchals aurait mis sa bravoure consommée au service d'Akbar et non pas de ses adversaires; mais elles vinrent trop tard! Quand le firman parvint à destination, le glaive était déjà tiré. Froissés amèrement par Mouzaffer, les émirs etaient résolus à laver l'outrage dans le sang et à n'accepter aucune transaction. On saisit les envoyés de l'empereur et on les jeta en prison. Dès lors, la question ne pouvait être tranchée que par l'épée.

C'est au Bengale que l'incendié avait éclaté, et déjà les étincelles volaient vers le Bihar, où il y avait également beaucoup de ferments de révolte accumulés. Suivant l'exemple de Mançour et de Mouzaffer, Moulla Taïb et le bakhi Raï Pouroukhotum avaient confisqué les djagirs des principaux chefs de tribu.

Deux hommes parurent maintenant à la tête de la révolte, qui disposaient tous deux de forces considérables; c'étaient Arab Bahadour et ce Mohammed Maçoum le Kaboule, qui avait provoqué l'émission du fameux fetva du Çadr du Bengale contre Akbar. Quand les rebelles eurent pillé les maisons des deux receveurs impériaux et chassé l'un d'eux Moulla Taïb, il s'engagea un combat insignifiant en lui-même. L'hindou Raï Pouroukhotam chargea les insurgés avec une petite troupe et sacrifia sa vie à la cause impériale dans un combat livré à Arab-Bahadour, au près de Djaounpour. Bien que ces faits aient paru à Nizamouddin-Ahmed si peu importants qu'il glisse là dessus, il n'en est pas moins vrai que ces premiers succès encouragèrent

les insurgés et accrurent leurs espérances. Ils osèrent dès lors faire publiquement cause commune.

Tandisque Mouzaffer se trouvait en face des Qaqchals il aurait dû en profiter pour les exterminer — Ma'çoum Khan, le Kaboule, s'avançait avec de grandes forces à leur secours. C'est à cet émir que les documents indiens [1]) donnent le surnom de Açi, c. a. d. le rebelle; mais nous continuerons à nous en abstenir, pour éviter la confusion avec un autre Ma'çoum-Khan, qui joua un rôle sur le même théâtre. Mouzaffer, comprenant le danger, voulut lui barrer le chemin et jeta Khwadja Chamsouddin dans le col de Garhi, afin de tenir en main cette „clef du pays". Mais, ni les retranchements de Khwadja, ni ses canons ne purent résister à l'attaque de Ma'çoum le rebelle. Les impériaux plantèrent là leurs canons et s'enfuirent; Chamsouddin se défendit vaillamment et ne quitta le champ de bataille qu'après avoir reçu mainte blessure. Une fois la clef du pays aux mains de Ma'çoum le rebelle, toutes ces forces se joignirent aux Qaqchals.

Après ce premier choc des deux partis, impériaux et rebelles, un combat de tirailleurs s'engagea, qui dura dix-neuf jours et où l'avantage fut la plupart du temps du côté des impériaux. Déjà les insurgés songeaient à se retirer vers l'Orissa, et, la vingtième nuit, ils étaient en train de traverser le fleuve, quand il se produisit dans l'armée impériale un évènement de grave conséquence et dont pourtant les documents ne révèlent pas les motifs, même par allusion [2]). Les émirs Vezir-Khan Djamil Bey, Djan Mohammed Bihboudi, Cherif Ali de Badakhan, Koutchak de Kandouz et d'autres encore passèrent à l'ennemi,

---

1) Nizamouddin Ahmed, dans Elliot V, p. 416 et Aboul Fazl, dans Chalmers, Ms. II p. 246.

2) Nizamouddin, ouvr. cité p. 416. Aboul Fazl, Ouvr. cité p. 247.

avec leurs troupes et leurs vassaux, trahissant la cause de l'empereur.

Le contre-coup de cette défection en masse sur le général en chef fut terrible. Son armée était trop affaiblie pour pouvoir risquer une grande entreprise. Ce qui lui en restait ne lui inspirait aucune confiance. Il ne voulait entendre parler de rien : ni d'attaquer lui-même, ni d'en charger ses lieutenants. Enfin, il se remit assez pour envoyer Khwadja Chamsouddin, dont la blessure avait dû se guérir, éclairer le terrain. Le brave capitaine exécuta hardiment cette reconnaissance ; mais la fortune de la guerre ne lui fut pas plus favorable qu'au col de Garhi. Il se heurta à une masse ennemie très supérieure en nombre et, bientôt, abandonné de ses gens, il se trouva tout en combattant environné d'ennemis. Blessé, il tomba de cheval sur la terre ensanglantée, et l'ennemi resta maître du champ de bataille. Comme il était là gîsant, un homme passa au galop, qu'il avait appelé naguère son ami. Chamsouddin appela au secours Mohammed Ali et, au lieu d'aide, reçut de ce faux ami un coup de lance. Cet épisode montre combien les insurgés étaient exaspérés. Khwadja gîsait donc à terre, frappé de deux blessures. Alors Ma'çoum le rebelle passa lui-même auprès du blessé. „De lui, dit Aboul Fazl, il n'avait aucun secours à attendre" „et pourtant ce fut lui qui le releva et le traita avec les plus „grands égards. „On serait tenté de croire à un trait d'humanité illuminant ces sombres jours ; mais le document nous apprend bientôt quo, après la prise de Tanda, Ma'çoum le rebelle relâcha Khwadja contre une forte rançon. Voilà donc cette humanité qui s'est fait largement payer ! D'ailleurs, en temps de guerre, c'est toujours un profit que de tenir un chef ennemi captif, pour l'échanger un jour contre des prisonniers de sa propre armée.

Mac'çoum le rebelle occupait encore le champ de bataille avec ses troupes, quand il vit une colonne s'avancer contre lui. Pensant que c'était Mouzaffer-Khan qui marchait au secours de Khwadja, l'armée des rebelles commençait déjà à se débander; mais sa terreur se changea en joie, lorsqu'on reconnut dans ces étrangers le déserteur Vezir-Djamil-bey.

La guerre entra dans une nouvelle phase, car Mouzaffer comprit qu'il ne pouvait plus tenir la campagne. Peut-être aurait il dû encore risquer une bataille; mais, après la récente trahison de ses généraux, il est douteux qu'il fût en état de le faire. Il est oiseux de discuter la question de savoir si le célèbre vainqueur de Rohtas mérite un blâme pour s'être jeté dans la forteresse de Tanda, qui (d'après l'avis compétent de Nizamouddin) „ne consistait que dans les quatre murs"; en effet, c'était l'abri le plus rapproché. En tout cas, les ennemis n'osèrent pas d'abord l'y attaquer; mais essayèrent de l'incliner à la trahison, en lui offrant libre sortie pour sa personne et pour un tiers de ses trésors.

Mais, Mouzaffer repoussa avec dédain cette proposition. Il ne demanda quartier que pour ses femmes et envoya 20.000 mohours d'or à Ma'çoum, en le priant, si l'on en venait à donner l'assaut à Tanda, d'assurer aux femmes du harem sûreté et libre escorte. Ma'çoum le rebelle, qui avait aussi recueilli Khwadja blessé avec l'espèce de générosité qui lui était propre, empocha les mohours et fit toutes les promesses. Le jour de l'assaut venu, les insurgés escaladèrent les murs de Tanda et pénétrèrent en vainqueurs dans la ville. Mouzaffer-Khan, en grand costume, se tenait devant la porte de sa demeure, pour protéger ses femmes, lorsque Ma'çoum le rebelle lui fit ses salutations, avec un sourire hypocrite. Tout à coup on entendit sortir de l'intérieur les cris de détresse des femmes: c'étaient les

soldats de Ma'çoum qui, au mépris de la foi jurée, avaient pénétré par une porte de derrière. En vain Mouzaffer se retourna en toute hâte pour les sauver; il tomba sur le seuil, frappé par un traître.

Ainsi périt un homme en qui Akbar avait mis pleine confiance. Quand même il avait exécuté les ordres de son maître avec trop de dureté, et par là provoqué l'éclat de la révolte; certes le vainqueur de Rohtas méritait un meilleur sort que cette fin sans gloire! Mais du moins la postérité ne saurait lui refuser cet honneur, qu'il est resté incorruptible et fidèle à son seigneur et maître jusqu'à la mort!

Voilà donc trois provinces importantes perdues en peu de mois, et, ce qu'il y avait de pis, c'est qu'il y avait dans le camp des rebelles beaucoup de capitaines et de compatriotes de l'Empereur, avec des milliers de guerriers d'élite Tchagataïs. C'était à leur fidélité passée et à leur vaillance qu'Akbar devait ses plus brillants succès; c'était sur eux qu'il s'était appuyé jusque là pour maintenir l'ordre à l'intérieur.

C'était pour les insurgés un succès étourdissant, que la défaite complète de Mouzaffer; l'équipement et la caisse de l'armée impériale étaient tombés entre leurs mains, et les captifs de marque tels que Chamsouddin, durent payer de fortes rançons. Aussi, peu leur importait que, à la faveur de la confusion qui suivit l'assaut, Raï-Patr Das et Hakim-Aboul-Fath se fussent enfuis. De fidèles Hindous les aidèrent dans leur fuite jusqu'à Hadjipour. Eh bien! malgré tout l'or que Ma'çoum le rebelle put ramasser, le trésor de Mouzaffer, s'élevant à 80,000 roupies, lui échappa. Mouzaffer, avant l'assaut, l'avait caché dans son réservoir. Ce secret n'était connu que d'un prisonnier d'état, qui, grâce à cet argent, allait jouer pour quelque temps le premier rôle au camp des rebelles, jusqu' à ce qu'il

périt empoisonné par Ma'çoum. Cet homme n'était rien moins que le propre cousin de l'empereur, le dernier de ces Mirzas, qui avaient causé tant de mal! Mirza Charafouddin Husain enveloppé dans une conspiration contre la vie d'Akbar, avait été condamné à mort, mais l'empereur lui fit grâce et le remit à la garde de Mouzaffer. Ce dernier devait lui conférer un djagir, s'il donnait des preuves de repentir; sinon, l'envoyer en pélerinage à la Mecque. Mouzaffer préféra garder cette tête chaude près de lui, au quartier-général.

Or à Tanda, le Mirza trouva moyen de découvrir le trésor de son gardien et se mit au large, bien nanti. Il fut le bienvenu auprès des rebelles, car, maintenant enfin, ils pouvaient mettre un Timouride à leur tête. Si toute communication leur était coupée avec le demi-frère d'Akbar à Caboul; si l'habileté politique d'Akbar leur avait enlevé le moyen de donner à la révolte la couleur d'une guerre de religion; du moins ce Timouride, Mirza-Charafouddin-Housaïn, qu'ils proclamèrent empereur le 1er chourdad 989, devait donner à leur criminelle entreprise un semblant de légitimité. L'empereur opposé à Akbar put, pour peu de temps, se targuer des insignes de sa dignité et distribuer terres, titres et emplois; 30,000 hommes se rangèrent sous ses drapeaux.

Un autre personnage, qui jusque là était resté passablement dans l'ombre, mais était extrêmement dangereux, Mouzaffer III, l'héritier du royaume de Goudjrat, profita du désarroi, pour s'échapper d'une douce captivité et se réfugier dans le coin le plus reculé de son pays. Nous examinerons plus tard la guerre allumée par ce prétendant. A la même époque, Pertab Singh, le roi vaincu des Radjpoutes, sortit de son repaire de montagnes, pour pêcher en eau trouble à Goganda. Cependant, Mirza Mohammed Hakim se préparait à Caboul et son incursion dans

le Pendjab semblait imminente. Le trône d'Akbar vacillait sur sa base.

Akbar se tint ferme et, de Fathpour-Sikri, considéra avec le calme d'une statue, le cours des évènements. Jadis, quand il s'était agi de restaurer le trône de ses ancêtres, Akbar alors jeune homme avait affronté follement le danger avec une petite troupe de fidèles; il avait croisé le sabre avec les cavaliers ennemis, et même un jour, d'un coup bien visé de sa carabine merveilleuse, il avait percé la luisante cuirasse du lion de Tchitor. Mais, maintenant que la révolte soulevait comme des vagues de tempête, Akbar, homme fait, demeura immuable au centre de son empire.

Ce qui le retenait, ce n'était pas l'irrésolution, mais la maturité d'un jugement clair et lucide. Il regardait fixement le Nord-Ouest où était le point vulnérable de son empire, prêt à chaque instant à se tourner de ce côté; car une puissance étrangère grossissait dans le Touran, au delà de Caboul et ce dernier pays même était la porte, par où tous les conquérants avaient jusque là pénétré dans les plaines de l'Inde. Tant que l'héritage paternel ne fut pas soumis, il en combattit les princes comme des ennemis du dehors; dès qu'ils furent assujettis, il se montra à leur égard un souverain pacifique. Ces réformes même, contre lesquelles se cabrait l'égoïsme des grands, n'avaient elles pas pour but de procurer à l'Inde la paix d'un pays civilisé? Si, par contre, Akbar avait voulu cueillir des lauriers dans les ruines et le sang de son propre pays, aurait-il pu encore passer aux yeux de ses sujets pour „l'Ombre de Dieu sur terre" comme il aimait à s'appeler, ou pour le Prince de la paix? N'eût-il pas été plutôt un despote, à qui ses contemporains eussent payé le tribut de la crainte et du tremblement, et à qui la postérité eût accordé tout au plus la gloire d'un tyran éclairé? S'il avait ter-

rassé lui-même rudement les rebelles, ses contemporains n'eussent pas manqué de lui reprocher toutes les rigueurs, que la guerre entraîne nécessairement. Le moindre village brûlé, un champ ravagé, une blessure, une tête abattue, tout eût été mis sur le compte, non pas de la puissance souveraine, mais d'Akbar le sanguinaire.

Au contraire, en se faisant remplacer par de fidèles lieutenants ou partisans, il laissait supposer que c'était l'Etat, et non pas la personne d'Akbar, dont on vengeait les injures. Pour rendre cette pensée plus claire aux yeux du pays, il suivit une politique qui avait déjà plusieurs fois fait ses preuves; il s'appuya sur les Hindous pour faire face à ses propres compatriotes qui, pour l'apparence, étaient encore des coreligionnaires. Les mêmes profonds mobiles, qui l'avaient poussé au coup d'état par où il s'était fait le juge infaillible en matière de foi, le guidèrent alors. Rien ne montre mieux quels fruits excellents portaient déjà sa sage tolérance et son esprit de justice, que le fait qu'il pouvait se fier aux Hindous dans la poursuite de ce but élevé. Akbar, à Fathpour-Sikri, était bien l'homme mûri par l'expérience, chez lequel le cœur et l'esprit, un profond sentiment d'humanité et la prudence la plus avisée s'unissaient, au service d'une volonté de fer.

L'homme qui parut à l'empereur le mieux qualifié, par son talent et sa fermeté de caractère, pour pacifier le Bengale, ce fut le radja Todar Mal. A la guerre, il joignait la prudence à la hardiesse; en politique, la loyauté à la sagacité. Avant tout, cet Hindou était un financier de premier ordre. Grâce à cette qualité, il n'oublia pas un seul moment que chaque balle, chaque torche qu'il lancerait au Bengale coûterait double dépense au trésor impériale. En effet le Bengale n'était pas un pays étranger, mais province de l'Empire, et il s'agissait de

diminuer aussi peu que possible par la guerre sa valeur contribuable.

En même temps qu'Akbar nommait Todar Mal général en chef des provinces de l'Est, il adressait des firmans au gouverneur impérial de Djaounpour: Mohammed Ma'çoum Faranchoudi, à Samandji Khan et à tous les grands vassaux pour leur commander de se ranger sous les drapeaux du radja, dès son entrée dans la province [1]).

Avant même que Ma'çoum Faranchoudi eût rejoint l'armée impériale, avec ses 3000 cavaliers, à Djaounpour, les troupes de l'empereur avaient remporté un petit avantage au Nord-Ouest du Bihar. Un certain Bahadour s'était déclaré indépendant et avait réussi à enchaîner son père Saijd Badakchi, le djagirdar de Tirhout. Sur ce, Chaham-Khan, le Djalaïre, un des rares vassaux fidèles, marcha contre Bahadour, lui livra un combat où ce dernier fut tué, et tint la bannière de son suzerain haut et ferme à Hadjipour [2]).

Chaham-Khan et Mouhib-Ali-Khan, après avoir chassé les rebelles de Patna, firent leur jonction avec l'armée impériale non loin de Djaounpour. Ces épisodes sont peut-être de peu d'importance pour l'histoire de la guerre; mais ils prouvent que toute l'insurrection, l'hostilité ou la fidélité vis-à-vis d'Akbar, se réduisait à une question de personnes, et n'était pas l'œuvre d'une idée politique. Vue du dehors, cette révolte des chefs du Bengale et de l'émir de Caboul ne ressemble que trop à ces révolutions de princes, qui bouleversèrent l'Allemagne dans la première moitié du XVIème siècle. Malgré cela, il y a une notable différence. En Allemagne, les fiefs reposaient essentielle-

---

1) Nizamouddin. Ouvr. cité p 417.

2) Aboul Fazl (Ms. 249), paraît ici mieux informé que Nizamouddin, qui passe le fils sous silence et mentionne le père comme rebelle.

ment sur des particularités ethnologiques du peuple, et étaient restés des siècles entiers aux mains des mêmes familles princières. Etant donnée la forte inclination des Allemands à se grouper à part, il y avait non seulement chez les chefs des maisons princières, mais dans le peuple même une force qui tendait au démembrement de l'Empire. Or, cette tendance n'existait pas dans le peuple du Bengale, si ou peut donner ce nom à un tel mélange de races; les fiefs même ne dataient guère plus que de trois générations, et leurs détenteurs n'avaient pas encore confondu leurs intérèts avec ceux du peuple. Les Orientaux avaient, à un très faible degré, le sens de l'unité politique. Seul le grand empereur et un petit nombre d'intimes concevaient l'idéal d'un Etat fondé sur le droit et la civilisation. Cet idéal, Aboul-Fazl le défendit avec sa plume, Todar-Mal avec l'épée. Mais les fiers capitaines Tchagataïs étaient totalement étrangers à cet ordre d'idées. Ils ne sentaient qu'une chose, c'est que la puissance d'Akbar était en train de grandir, et la leur de décroître. Lors donc que l'empereur demanda des sacrifices pour sa grande idée, cette réclamation leur parut inique, bien plus quand Mançour et Mouzaffer s'èfforcèrent de réaliser par la violence et la rigueur le vœu d'Akbar, ils crurent qu'il fallait repousser la force par la force. Savoir s'ils seraient pour ou contre Akbar, était une question d'intéret personnel. On ne pouvait se fier presque à personne. Ainsi, Ma'çoum Faranchoudi, de Djaounpour, peu après qu'il eut amené ses hommes liges au radja, manifesta ouvertement son mécontentement, et cela en termes de factieux. „C'était un caractère vacillant; sa dignité „et la force de ses troupes lui avaient tourné la tête" dit Nizamoudin Ahmed, qui ménage également les paroles de blâme et d'éloge [1]).

1) Nizamouddin Ahmed, dans Elliot, t. V. p. 417.

L'avisé Todar-Mal n'ignorait pas que, dans ces troubles, l'intérêt personnel était le grand mobile; aussi c'est là dessus qu'il régla toute sa conduite, tant dans les négociations que dans la guerre avec les rebelles. L'excellent témoin, que nous suivons, l'a bien compris, quand il dit: „Le radja Todar-Mal, „en habile homme, temporisa avec Ma'çoum Faranchoudi, et „fit tout ce qu'il put pour s'assurer de lui et lui inspirer de bons sentiments." Il est vrai qu'il n'obtint qu'un succès provisoire. car Ma'çoum Faranchoudi devint bientôt après l'un des pires parmi les rebelles. Mirza Charafouddin Housaïn, le nouvel anti-empereur, ainsi que l'autre Ma'çoum-le-rebelle, avec ses Qaqhals opposèrent au Radja une force de 30000 cavaliers, 500 éléphants et beaucoup d'artillerie, sans compter des barques de guerre sur le fleuve, et cherchèrent à l'attirer en rase campagne.

Mais le radja fut beaucoup trop habile pour accepter la bataille. „Il n'avait, dit Nizamouddin Ahmed, aucune confiance en „la cohésion des aventuriers dans l'armée ennemie" et l'on peut bien ajouter qu'il n'en avait guère plus dans la sûreté des grands vassaux de sa propre armée. Dans ces conditions il fit la même chose que Mouzaffer, mais avec plus de prudence; il se jeta dans une place-forte. Celle de Moungir, qu'il choisit, était trop petite pour faire place à toute l'armée; aussi, le général des impériaux la fit-il agrandir au moyen de remparts bastionnés. Dans cette sorte de camp retranché il pouvait affronter les attaques de l'ennemi jusqu'a l'arrivée d'une armée de secours, qu'il demanda à Akbar. Outre cela, il sut se maintenir en communication permanente avec la cour et il en reçut souvent à des intervalles de quelques jours, la somme notable d'un lac de roupies, de sorte qu'il avait toujours à sa disposition de grandes ressources. D'ailleurs, l'humeur belliqueuse de ses guerriers trouvait à se satisfaire dans des sorties journalières. Par là il atteignit un double but:

laissa à la discorde le temps de se mettre dans les rangs ennemis; et lui-même fut plus à même, qu'il ne l'eût été avec des évolutions en rase campagne, d'exercer une surveillance active sur les contingents des vassaux, sans les offenser par de la méfiance. Malgré tout, il ne put empêcher des désertions assez importantes, telles que celle d'Houmayoun Farmili et celle de Tarkhan Divana. Mais ce siége qui dura quatre mois devait confirmer la justesse de ses prévisions.

Todar Mal, disposant de grandes ressources, pouvait nourrir son armée, sans pressurer le paysan, avec lequel il restait en rapport. Les insurgés, an contraire, faisaient subir aux gens de la campagne des exactions intolérables; et ceux-ci d'ailleurs, comme Hindous, étaient, à peu d'exceptions près, hostiles à la rébellion. Le radja sut même si bien gagner ses compatriotes à la cause de son maître qu'ils commencèrent à couper les vivres aux rebelles. Aussitôt la disette commença à produire ses effets sur le camp ennemi. Il n'y avait pas moyen de faire devant Moungir des actions d'éclat, qui excitent l'enthousiasme et promettent un butin en monnaie sonnante. Ceux qui connaissent par expérience les ennuis d'un camp mal approvisionné devant une place très-forte, comprendront qu'il dut se produire beaucoup de mécontentement chez les rebelles. Ajoutez à cela l'action du climat insalubre du Bengale, qui faisait des victimes jusque parmi les grands chefs. Baba-Khan, le Qaqchal, qui s'était révolté l'un des premiers, tomba malade à Tanda. Dès que Djablari Khan, le Qaqchal, en fut informé, il se retira avec ses gens et se rendit en hâte au lit de mort de Baba-Khan. Ainsi, tantôt la mort faisait de plus en plus des ravages dans les rangs des assiégeants, tantôt la peur de la mort en faisait déguerpir quelquesuns.

A la fin les meneurs des rebelles comprirent qu'ils ne pourraient tenir campagne, si le radja faisait une sortie avec toutes ses

forces. En conséquence, Ma'çoum le rebelle se retira vers Bihar. Arab Bahadour abandonna aussi son poste d'assiégeant devantMoungir; et, en quelques marches forcées, surprit la ville de Patna, où il pilla le trésor d'état. Comme il quittait cette ville aussi vîte qu'il y était venu, un émir impérial s'y jeta; Arab Bahadour, pour ne pas être manacé sur ses derrières, dut faire volte-face et mit le siége devant Patna. Dèsque cette nouvelle parvint au radja, il envoya Ma'çoum Faranchoudi, avec ses cavaliers, pour débloquer la forteresse. Mais les troupes n'en vinrent pas aux mains, car dès qu' Arab Bahadour eut vent de la marche de Faranchoudi, il leva le siège et se retira auprès de Gadjpati, l'un des plus puissants zemindars hindous. —

Ainsi le général d'Akbar avait atteint le but qu'il s'était proposé en s'enfermant dans Moungir. La grande armée des rebelles s'était dissoute et ses chefs, sans lien solide, suivaient chacun son intéret personnel, à la tête de petits corps de troupes. Il s'agissait maintenant soit de les gagner, soit de les battre isolément.

Le radja poursuivit de suite les avantages de la situation et s'avança avec Çadik Khan sur Bihar, contre Ma'çoum le rebelle, qu'il tenait en apparence pour le plus dangereux. Dans la nuit du 15 Tir 989 [1]) (20 Mai 1581) eut lieu une bataille qui, d'abord, faillit mal tourner. En effet, à la faveur de la nuit, le hardi chef de rebelles avait culbuté l'avant-garde des impériaux, sous Djan Beg et Oulough Khan, et les rejetait sur Çadik Khan Celui-ci, heureusement, se trouvait sur ses gardes, et l'attaque violente de Ma'çoum le trouva préparé. Après une mêlée acharnée, le sort changea et Çadik, à son tour, fit une charge brillante et resta maître du champ de bataille. Après cette défaite, Ma'çoum le rebelle s'enfuit au Bengale, tandis que la ville de Garhi tombait aux mains de l'empereur.

1) Aboul Fazl, Ouvr. cité p. 255. — Comp. Nizamouddin p. 417—418.

Ainsi victorieux, le radja commença la conquête proprement dite de la province. On peut deviner son plan, avec quelque certitude, d'après les opérations de son armée. Il s'agissait d'occuper peu à peu cette région immense; d'enlever par là le terrain à l'ennemi, de le resserrer dans un cercle étroit et puis de le battre.

Or, il s'en fallait de beaucoup que l'armée de Todar-Mal suffit à réaliser ce plan, et il renouvela avec instance la demande adressée déjà avant le siège de Moungir et tendant à ce que l'empereur envoyât au Bengale encore une grande armée. Akbar approuvait évidemment la plan de campagne du radja et poussa les préparatifs avec vigueur. Ce prince montra de nouveau sa sagacité dans le choix de l'homme, qu'il chargea du commandement en chef et qui devait avoir le pas, même sur Todar-Mal. Il désigna Mirza Aziz, surnommé Koka, ce qui signifie le frère de lait, fils de Chamsouddin-Mohammed-Atga Khan, qui avait été assassiné par Adham-Khan. Après la mort violente de son père, Akbar s'était intéressé à lui avec prédilection. Mirza Aziz était à la fois un homme très cultivé et un vaillant capitaine; bien que doué de qualités éminentes, il avait le caractère un peu revêche, qui se trahissait à l'occasion par une brusque démarche. Il n'était pas rare que, par sa conduite capricieuse et insupportable, il manifestât, même à l'âge mûr, combien il avait été enfant gâté dans sa jeunesse. Quand Akbar introduisit le sévère contrôle du dagh-o-mahalli, qui avait tellement irrité les émirs du Bengale, Mirza-Aziz se montra parmi les plus récalcitrants. Néanmoins Akbar n'eut jamais le courage de lui en vouloir sérieusement. „Entre moi et Aziz, avait-il coutume de dire, coule un fleuve de lait que je ne puis franchir [1]). Il est vrai que, dans la

1) Blochmann I, p. 325.

vingtième année de son régne, Akbar se vit forcé de suspendre le temporel d'Aziz et de le dépouiller de ses emplois ; mais, trois ans après, il lui rendit son grade honorifique, sans toutefois l'employer au service de l'Etat. Actuellement, dans la 26ème année de son règne, il lui offrit l'occasion de réparer ses fautes; en effet, il lui confia la poste d'honneur de commandant en chef de l'armée chargée de réprimer les rebelles du Bengale, avec le titre de Khan i Azam et le rang de mançabdar de cinq mille hommes. Akbar alla en personne voir son frère de lait et l'oncle de ce dernier Charif-Khan, auquel il offrit un costume d'honneur. Cette bienveillance, au premier abord surprenante vis-à-vis des grands seigneurs récalcitrants, ne peut s'expliquer que par la situation périlleuse, où se trouvait l'empereur. Bien que nos sources soient ici très peu abondantes, elles nous révèlent pourtant ce fait, que l'esprit de révolte s'était répandu, comme une contagion, chez les grands vassaux, de province en province.

Avant que la révolte n'éclatât au Bengale, l'empereur, prenant pour base le Malva, suivait une politique belliqueuse à l'égard du Dekhan, et nous entendons souvent parler d'expéditions projetées, de préparatifs isolés, etc. sans que nos documents nous fassent pénétrer plus avant dans ses desseins. C'est seulement sur le tard de sa carrière, qu'Akbar révéla par des faits les annexions qu'il rêvait déjà vers cette époque, vers le Sud de son empire. Il nourrissait depuis longtemps le projet de conquérir le Dekhan, et il a fallu qu'il fût en proie à une nécessité pressante, pour faire subir un temps d'arrêt à cette politique. Pour bien juger cette époque, il faut rapprocher de la démarche presque humble que nous venons de mentionner vis-à-vis des deux seigneurs récalcitrants les paroles suivantes d'Aboul-Fazl [1]).

---

1) Aboul-Fazl. p. 251 — Comp. Nizamouddin, p. 418.

„La tournure menaçante que prenaient les affaires dans l'Est „força l'empereur à rappeler les émirs de Malva et du Goudjrat, „d'une expédition contre le Dekhan, qu'ils allaient entreprendre". Hasan, le courrier d'état, porta au çoubadar du Malva, Qoudchaat-Khan, un firman avec l'ordre de se rendre à la cour. Le gouverneur et son fils Ayam-Khan s'apprêtaient à obéir, mais, en chemin, ces deux fidèles serviteurs d'Akbar furent assassinés. Ainsi l'esprit de révolte se propageait aussi au Sud de l'Empire. Dans ces circonstances, Akbar avait fait preuve d'opportunisme en se réconciliant avec Charif Khan et en regagnant son cœur par le cadeau mentionné. Maintenant, il pouvait le donner pour gouverneur au Malva privé de chef et compter sur sa fidélité. Ici les documents rapportent un trait qui prouve qu'Akbar, même lors des plus vives détresses de l'empire, n'oubliait pas les délaissés et les orphelins. La victime avait laissé une famille avec des enfants en bas-âge, Akbar les fit venir de suite à la cour et en prit soin comme un second père.

Akbar hâta de toutes ses forces le départ du nouveau Khan-i-Azam, car lui même devait porter son attention vers le Nord-Ouest [1]). Il jugea utile de lui adjoindre un autre capitaine, qui se trouvait justement occupé à une petite guerre contre le roi detrôné des Radjpoutes: Pertab Singh, dans la montagne. Chabaz Khan Kambou ne contribua pas pour peu à la pacification du Bengale et, cinq années après, il opéra encore dans le Djaounpour.

Pendant que l'armée impériale, commandée par ces deux généraux, s'avançait vers le théâtre de la guerre, les insurgés avaient fait de nouveaux progrès et s'efforçaient de couper les convois qui venaient à Todar Mal par le Gange. Le radja avait

---

1) v. Chap. III. la campagne de Caboul.

eu beau enlever d'un coup 300 barques à l'ennemi, qu'il avait par là intimidé; il n'en avait pas moins un besoin urgent du renfort, demandé à Akbar, pour exécuter son plan de campagne. Mirza Aziz Koka arriva encore à temps pour l'exécuter. Lui même s'était avancé jusqu'à Ghyaspour, quand il apprit qu'Arab Bahadour se retirait sur Sarang-Baysi, après un combat malheureux livré à Chahbaz Khan. Aussitôt il chargea Chaham Khan de disputer là-bas le terrain au rebelle, tandisqu'il laisserait un corps considérable sous Badakhi, pour pacifier le Bihar. La tâche essentielle de ce dernier devait être de tenir en échec Ma'coum Khan Faranchoudi, que nous avons trouvé naguère encore parmi les Impériaux, bien que déjà mécontent.

Voici dans quelles circonstances eut lieu la défection de ce chef dangereux; et nous souhaiterions à ce propos qu'Aboul Fazl, qui est notre principale autorité pour cette période, fût un peu mieux renseigné, notamment sur le compte du radja Todar Mal. Et pourtant la relation sensée et impartiale de l'orthodoxe Nizamouddin Ahmed justifie suffisamment l'attitude du sage et loyal Hindou. Les Mahométans traitaient ce dernier à peu près comme les plus fiers seigneurs de la cour de Louis XIV un bourgeois gentilhomme, et ce sont ces préjugés, peu favorables au grand ministre, que réflète le récit d'Aboul Fazl. Comment un homme énergique dans sa position aurait-il pu manquer d'ennemis? Comment de fausses rumeurs ne se seraient-elles pas répandues sur un tel homme à une cour princière, telle que celle où vivait Aboul-Fazl? Si l'historien, qui veut être l'interprète et non pas le chroniqueur des évènements, ne peut plus pénétrer au fond des intrigues qu'il soupçonne, du moins, il est de son devoir de découvrir tout ce qu'il peut de la vérité.

Aboul Fazl rapporte que, dès avant le 15 Février la fidélité de Ma'çoum Faranchoudi était fort douteuse; qu'il avait pris vis-à-

vis de Todar Mal une attitude mutine et turbulente; que même il avait attenté à sa vie et que, pour cette raison, le radja, content de s'en débarrasser, l'aurait envoyé à Hadjipour. — Il se peut que Ma'çoum Faranchoudi ait manqué de déférence vis-à-vis du général hindou; mais, la prudence du radja, même sa douceur, particulièrement à l'égard de Ma'çoum sont tellement bien attestées par Nizamouddin, qu'une telle imprudence de la part d'un homme, en qui Akbar le fin connaisseur avait une confiance absolue, paraît tout à fait invraisemblable.

Malgré tout, il ne faut pas négliger cet on-dit, évidemment mal fondé, car tel quel il est un élément de l'histoire de ce temps; et prouve que les mécontents combattaient non seulement par le glaive, mais encore par l'intrigue. Le chapître suivant montrera quelle terrible et perfide vengeance ils tirèrent d'un homme, dont tout le crime était d'avoir trop bien servi son maître et souverain.

Nizamouddin, il est vrai, raconte le déroulement du conflit avec Ma'coum Faranchoudi, d'une façon extrêmement brève, mais non sans vraisemblance. Il impute la responsabilité de la rupture non pas au radja, mais au divan ou ministre des finances de l'Empire, Khwadja Chah Mançour, dont le sage Todar Mal avait déjà antérieurement blâmé les rigueurs. D'après ce récit, le divan, qui avait été rappelé des provinces de l'Est sur les instances de Todar Mal, aurait adressé à Ma'coum une lettre d'un ton acerbe, accompagnée d'une grosse réclamation pécuniaire; et aurait de même écrit avec menaces à Tarson Mohammed et à d'autres grands émirs, au lieu de les encourager à la fidélité. C'est, sans nul doute, la lucide raison de l'Hindou qui décida peu après Akbar à décharger Mançour de sa dignité et à la confier à Vezir-Khan, qui, dans les cas difficiles, devrait s'adoindre Qazi-Ali.

Irrité par la réclamation de Mançour, Ma'çoum Faranchoudi se retira dans son djagir de Djaounpour, avec la permission du radja qui, réuni à Tarson Mohammed Khan, prit ses quartiers d'hiver à Hadjpour. Là il ne tarda pas à donner des signes de mécontentement, qui n'étaient pas encore trés grands, paraît-il. En effet, Akbar ne dédaigna pas de lui envoyer Pechraou Khan, un employé supérieur des finances, pour contenter Ma'çoum et lui offrir, en échange de son fief de Djaunpour, qui serait transféré à Tarson, celui d'Aoudh, qui était plus avantageux. Cette mission eut premièrement l'effet désiré; Ma'çoum se montra poli avec l'envoyé d'Akbar, ne fit paraître aucun mécontentement et se rendit en effet à Aoudh. Là seulement, ce fut un enchaînement de circonstances qui entraîna Faranchoudi dans le tourbillon de la révolte. Sur ces entrefaites, Nijabat, le djagirdar de Tchaousa et Pyag (Allahabad) s'était soulevé, avait fait avec succès plusieurs razzias et assiégeait la ville de Kara. Les armées du radja et du Khan-i-Azam marchèrent contre lui et le forcèrent à reculer vers le Kantal, un district de Patna. Mais les Impériaux le poursuivirent jusque là et, après un combat malheureux, il fut réduit à se réfugier avec le reste de ses hommes-liges auprès de Ma'çoum Faranchoudi. C'est chez lui aussi que fuyait en même temps Arab-Bahadour, après avoir été battu par Chahbaz.

Ma'çoum accueillit les les fugitifs et, c'est seulement alors qu'il céda à leurs séductions; car, d'après Nizamouddin il était vaniteux au plus haut degré. Disposant d'une armée, qui comptait 30 ou 40 bannières, toughs et timbales de guerre [1]) il crut qu'il allait être le centre de ce grand mouvement, dont le chef précédent venait de disparaître. En effet, le cousin d'Akbar, l'anti

---

1) Badaoni, Vol. II p. 290; dans Elliot, V. p. 421, Note 1 =

empereur Mirza Charafouddin avait été empoisonné avec de la confiture d'opium, à l'instigation de Ma'çoum-le-rebelle. Ce dernier, Arab Bahadour, Nyabat et les autres grands seigneurs étaient affaiblis par des défaites. Cela étant, le riche et hardi Ma'çoum Faranchoudi se crut le premier dans le camp des rebelles. Ce qui l'entraîna, ce fut l'ambition de disputer le Bengale à Akbar.

Pendant que le Khan i Azam et Todar Mal marchaient sur Tirhout, Chahbaz se dirigeait sur Djaounpour. Mais, à la nouvelle que Ma'çoum Faranchoudi avait fait cause commune avec les rebelles et se tenait en armes à Aoudh, le dernier revint à Djagdespour. En vain, il adressa à ce puissant capitaine une lettre pressante pour le ramener dans le sentier de la fidélité; Faranchoudi était résolu à combattre contre Chahbaz et il avait déjà mis ses grands magasins de munitions en sûreté de l'autre côté du fleuve.

Le 3 Bahman 989 (9 Décembre 1511), Chahbaz n'était plus qu' à 25 kos d'Aoudh, quand son avant-garde rencontra l'ennemi aux environs de Sultanpour et, tout d'abord, le refoula. Alors, Ma'çoum Faranchoudi chargea avec furie les Impériaux et, comme dit Aboul Fazl, „les culbuta et mit en fuite. [1])" L'attaque des rebelles doit avoir été conduite avec une grande vigueur, car Chahbaz, avec l'aile gauche, s'était enfui à 12 kos du champ de bataille. Cette infortune doit s'expliquer plutôt par la nature du terrain, que par la maladresse de Chahbaz; en effet, il était séparé par une grande jungle [2]) de l'aile droite commandée par Tarson-Mohammed Khan, dont l'ennemi ne soupçonnait pas la présence. Lorsque Faranchoudi, qui avait chargé à la tête de ses cavaliers se vit, dans l'ardeur de sa poursuite, séparé des siens,

1) Abul Fazl Ouv. cité p. 260. 2) Nizamouddin, p. 421.

il remarqua qu'une troupe, débusquant de dernière la jungle, se déployait et prenait position. Joyeux de retrouver les siens, il courut à eux, mais, arrivé plus près, il reconnut les étendards de l'empereur. Aussitôt, sans réflexion, il tourne bride et cherche son salut dans la fuite. Mais alors, Tarson Khan poussa sa colonne entre Ma'coum et ses troupes privées de leur chef et, par cette attaque de flanc, mit en déroute l'ennemi déjà ébranlé.

La fierté de Chahbaz avait reçu une leçon salutaire; car elle lui rendit son énergie et sa vigilance naturelles; la victoire de l'empereur fut complète [1]).

L'ennemi, dans les dix jours qui suivirent, chercha à se reformer, mais il était encore occupé de préparatifs; quand Chahbaz, brûlant d'impatience de sauver son honneur militaire, l'atteignit le 24 Bahman (20 Décembre 1581), d'une manière inattendue, à environ 7 kos d'Aoudh.

Chahbaz Khan fait, sans délai, faire halte à ses troupes; les range en bataille et remporte, sinon une victoire éclatante, du moins un succès important. Ma'çoum se retira en bon ordre sur Aoudh. Chahbaz recouvra les éléphants qu'il avait perdus a Sultampour et prit aux rebelles tout leur bagage. C'est à cette perte qu'il faut incontestablement attrituer le fait que, beaucoup de partisans de Ma'çoum Faranchoudi mirent bas les armes. Quant aux paroles d'Aboul Fazl qui s'écrie à ce propos: „La joie de „Chahbaz qui, satisfait de ce succès, n'eut pas l'esprit d'avan„cer d'un demi-pas au delà du champ de bataille, fut cause de „la sécurité du chef des rebelles, qu'il laissa s'enfuir!"; il faut y voir plutôt un écho des sentiments règnant parmi les courtisans de Fathpour-Sikri, qu'un jugement militaire de quelque valeur.

Rendu prudent par sa mésaventure de Sultampour, Chahbaz

---

1) Aboul-Fazl. p. 261 et 255.

Khan s'avança sur Aoudh, où dut avoir lieu un combat, puisqu'Aboul Fazl nous parle d'un canon de la ville, qui éclata au moment où on le tirait contre les Impériaux, et causa de grands dommages parmi les rebelles.

Chahbaz prit Aoudh, fit prisonnière la garnisou de cette place et captura 150 éléphants de guerre. Tous les trésors de Ma'coum, ses enfants, ses femmes et même sa vieille mère tombèrent entre les mains du général d'Akbar. Les chefs de la révolte Arab Bahadour et Nyabat Khan trouvèrent le moyen de fuir. Le riche Faranchoudi n'échappa qu'avec sept cavaliers et trouva un accueil hospitalier chez les zemindars hindous de Kavara; preuve qu'il était assez aimé dans le pays. Et même quand Chahbaz Khan ordonna en termes menaçants au radja Ranaboy, de jeter de suite en prison Ma'coum, l'Hindou le fit échapper secrètement [1]). Le rebelle s'enfuyait dans la direction de Caboul, avec l'intention évidente de rejoindre le demi-frère d'Akbar, également révolté; mais il ne put atteindre son but, l'empereur ayant donné l'ordre à Qoulidj Khan de lui barrer le chemen. Il échappa pourtant; car Qoulidj ne réussit pas à s'emparer de lui au milieu des monts Sivalik.

Voilà donc un des chefs plus dangereux de la révolte expulsé de l'empire. D'autre part, Arab Bahadour ayant péri dans un combat livré à Çadik Khan non loin de Moungir, l'empereur pouvait considérer comme conjuré le péril d'une révolution qui eût ébranlé son trône. Il s'en fallait sans doute encore de beaucoup, que la pacification de ce vaste pays, couvert de jungles, fût achevée et que le Bengale fût pleinement incorporé à l'Etat central.

---

1) Bien que ces Hindous, tels que le radja Gadjpati, aient pris parti ouvertement contre Akbar, Blochman assure „qu'on ne voyait aucun Hindou dans les rangs des rebelles." Aïn-Akbari I p. 431. —

Mais, avant de suivre plus loin l'empereur dans la réalisation de ce dessein, il serait bon de jeter un coup d'œil rapide sur le cours ultérieur de l'insurrection au Bengale. Lorsqu' en 1582, Akbar se trouvait à Caboul, Ma'coum Faranchoudi avait rassemblé des troupes dans les montagnes, avec l'aide d'un certain Maqçoud, pillé la ville de Bahraïtch et s'était érigé en maître du pays. Battu et poursuivi par Vezir-Khan jusqu'à Kolanour, il avait su se refaire une armée et pousser ses ravages au delà de Mahmoudabad, jusqu'à Djaounpour, où trois émirs impériaux le refoulèrent. Etant donné le talent étonnant de ce capitaine à se procurer des partisans et des troupes, ce fut un service important que Mirza Aziz-Koka rendit à Akbar, en opérant la réconciliation de Faranchoudi. Akbar, toujours habile et magnanime, put même assez se contenir pour accorder une audience personnelle à ce rebelle si souple. Mais bientôt après il fut tué par un ennemi personnel. Fut-ce un bonheur ou un malheur pour l'empereur que la mort d'un homme, qui aurait pu lui être aussi utile par son talent, qu'il lui avait été dangereux par sa trahison ? On ne saurait le dire.

A peine un des Ma'çoum était-il mort, que l'autre : Ma'çoum le „rebelle" s'efforça, depuis Orissa, de causer à l'Empire tout le mal possible, avec l'aide d'un Afghan nommé Qoutlou. Ce dernier avait, il est vrai, subi en 990 près de Tanda une défaite sensible ; mais, l'année suivante, il s'était trouvé assez fort, de concert avec Ma'çoum le rebelle pour tenir tête à la grande armée de Tarsoun Khan et du Khan i Azam. Somme toute, en 1583, ce dernier eut terminé la conquête du Bengale, bien que, pendant trois années encore, il y eût des escarmouches dans les jungles. Le Bengale ne fut entièrement pacifié qu'en 1586.

CHAPITRE II.

LA RÉVOLTE DE MIRZA MOHAMMED HAKIM A CABOUL.

On a vu plus haut que Mirza Mohammed Hakim, qui devait à la faveur de son frère la haute position de vice-roi de Caboul, était d'intelligence avec les mécontents du Bengale; et que la découverte de cette conspiration, après avoir causé le supplice de son agent Rocham Beg, avait donné le signal de l'insurrection aux Qaqchals.

Le vice-roi de Caboul ne pouvait oublier que son père avait été le grand padichah de Delhi, et que lui-même était le frère aîné d'Akbar. Il lui semblait que sa mère, ayant joui des faveurs de Houmayoun, bien que femme du second rang, n'en valait pas moins pour cela. Ce qui avait allumé dans son âme la flamme de la révolte, c'était l'injustice avec laquelle le Code musulman détermine le rang des femmes. Akbar, à qui le trône était échu d'après le droit de succession en usage, s'était honoré en pardonnant généreusement à son frère ses révoltes passées et lui avait conféré un grand pouvoir, comprenant bien que la passion qui agitait le cœur de Mirza était conforme à la nature humaine. Et, malgré tout cela, le sentiment d'un passe-droit se faisait jour de nouveau dans l'âme de Mirza Mohammed Hakim. Une nature plus noble eût sans doute agi autrement; mais elle faisait défaut au vice-roi de Caboul.

On ne peut démontrer absolument qu'il eût formé le projet de détrôner Akbar; on est même porté à soupçonner qu'il voulait profiter des troubles dans l'Est pour ériger Caboul en royaume indépendant. En effet, les rebelles du Bengale le laissèrent de côté, pour proclamer empereur le seul Timouride qui fût encore

vivant, après Akbar et lui. C'est par cette raison qu'on s'explique le mieux l'attitude d'Akbar, restant dans sa résidence, et occupé de ses préparatifs contre le Nord-Est. Au Bengale, il ne s'agissait pour lui que de la suzeraineté sur le pays; mais au Bengale, outre cela, il s'agissait encore de son frère. —

Les plaintes et les avertissements sur la trahison de Mirza-Mohammed Hakim ne cessaient de retentir aux oreilles d'Akbar. „On peut facilement remplacer un enfant, qui a subi le châtiment mérité, „disait l'empereur, sans se douter des chagrins que la Providence lui réservait pour ses vieux jours dans la personne de son fils, „mais un frère une fois perdu ne se retrouve jamais"[1]).

Avant de transformer Mirza-Aziz de vassal récalcitrant qu'il était en Khan i Azam et de s'en faire par là un ami fidèle, l'empereur avait essayé pareille chose auprès de Mirza-Mohammed et lui avait offert le commandement en chef de l'armée destinée à combattre les rebelles du Bengale. Mais, cette fois, sa grandeur d'âme avait semé sur un sol ingrat, car son frère ne rêvait rien moins qu'un royaume de Caboul, agrandi du pays des cinq fleuves.

Au mois d'Azar 989 (29 Sept.—28 Oct. 1581) le projet de cet ambitieux était mûr et il était prêt à l'action vers le milieu de ce mois. Hadji Nourouddin fit irruption, à main armée, sur le territoire de l'empire dans le haut Indus. Le çoubadar impérial Mirza Yousouf Khan lui opposa un petit corps de troupes commandées par Housaïn-beg et Sayd Gakkhar, espérant qu'il arrêterait l'ennemi, jusqu' à ce qu'il ait pu rassembler de plus grandes forces. Les Impériaux avaient assis leur camp dans cette contrée giboyeuse, sans savoir au juste à quelle proximité se trouvait l'ennemi. Housaïn se tenait à cheval, avec quelques

---

1) Abul Fazl. p. 262.

cavaliers, devant le camp, lorsque vint à passer une compagnie de cerfs. Séduit par cette apparition, le chef Tchagataï, passionné pour la chasse, donne de l'éperon à son coursier et se lance au galop après les cerfs. Mais le beau gibier avait déjà trouvé son chasseur, qui n'était autre que Nourouddin, le général de l'armée de Caboul. Les deux chasseurs ennemis se rencontrent tout à coup face à face; et chacun fit sans doute la même réflexion, à savoir que son adversaire était une plus noble pièce de gibier que le cerf fugitif de la forét. Enflammés d'ardeur, ils chargèrent l'un contre l'autre et croisèrent le sabre; leur escorte s'en mêla et la partie de chasse se changea bientôt en un combat acharné. Enfin Housaïn-beg réussit à mettre en fuite son adversaire qui, peu de temps après, devait trouver une mort sanglante à Peschawer.

Malgré ce petit succès, il paraît que Mirza-Yousouf-Khan s'était laissé culbuter et le radja Kounvar Man Singh fut rappelé de Sialkot, pour prendre le gouvernement du Sind à sa place. Le prince radjpoute, aussi habile que fidèle, envoya sans délai Zaïmouddin-Ali, avec une avant-garde, au devant des envahisseurs. L'avant-garde des ces derniers, à la nouvelle de la défaite de Nourouddin, avait passé l'Indus sous la conduite de Chadman „qui passait pour la meilleure épée de l'armée d'Hakim"[1]) et s'avançait contre Nilab. Aussitôt Zaïmouddin se jeta dans cette forteresse et y tint bon, jusqu' à ce que le radja lui-même arrivât avec le gros de l'armée. Le 12 Deh (9 Nov. 1581), il livra à l'ennemi une bataille, où périt Chadman et Man Singh remporta la victoire. L'empereur en reçut la nouvelle avec reconnaissance, mais, avec son coup d'œil pénétrant, il devina aussitôt que Mirza Mohammed Hakim, selon toute vraisem-

1) Aboul Fazl, p. 263.

blance, se mettrait lui-même à la tête de la révolte et que le moment était venu d'aller de sa personne au Pendjab. En conséquence, il donna l'ordre à Raï Raï Singh et autres chefs de partir en avant avec une forte armée, ils avaient pour instructions d'empêcher le Mirza de passer l'Indus; mais d'éviter une bataille en rase campagne, jusqu' à ce qu'ils vissent paraître la bannière impériale. Les prévisions d'Akbar se réalisèrent; dès le 14 Bahman 989 (10 Décembre 1581) il fut informé que le Mirza de Caboul s'avançait contre le Pendjab.

L'empereur avait d'abord eu l'intention de laisser le prince Selim, comme son lieutenant-gouverneur dans la capitale; mais le père ne put résister aux instances de ce jeune garçon qui le suppliait de l'emmener dans cette campagne. Akbar nomma donc, au lieu de l'aîné, le tout petit Danial gouverneur de Fathpour, plaçant bien entendu auprès de l'enfant des conseillers intelligents.

Le 2 Isfandarmouz (28 Décembre 1581), raconte Aboul Fazl [1]) „Akbar, en grand appareil militaire et suivi de la fortune, se mit en marche, à une heure approuvée des astrologues."

„Les armées du jeudi et du vendredi étaient directement sous ses ordres; celles du samedi et du mercredi occupaient l'aile gauche, celles du lundi et mardi la droite; et celle du Dimanche était à l'avant garde." On ne discerne pas si le chroniqueur a voulu indiquer par là les époques différentes de départ ou bien quelque circonstance astrologique.

Le 10 Isfandarmouz 989 (5 Janvier 1582) l'empereur traversa Dehli et, sept jours après, il était au-delà de Thanesar; là se produisit un évènement. sur lequel nos documents diffèrent

1) On lit „Mohourroum 983" dans le manuscrit Chalmers, ce qui est évidemment une faute de copiste.

grandement, tant pour les faits que pour les localités désignées [1]).

Quoiqu'il en soit du lieu, le récit de Nizamouddin, qui d'ailleurs a pu le vérifier, offre la vraisemblance interne. „Après la „défaite de Chadman, trois lettres provenant de son portefeuille „et rédigées par Mirza Mohammed Hakim, tombèrent entre „les mains de Kounvar Man Singh; l'une adressée à Hakimoul-„moulk, la seconde à Khwadja Chah Mançour, la troisième à „Mohammed Qasim Khan Mir Bahr; toutes trois répondaient „à des lettres qui l'encourageaient à la révolte. Ces lettres fu-„rent envoyées à l'empereur, qui en prit connaissance, mais „garda la chose secrète. A l'arrivée de l'empereur à Panipat, „on vit arriver dans le camp impérial Malik Sani, le Kaboule, „le divan de Mirza Mohammed Hakîm, revêtu du titre de Vi-„zir-Khan, qui avait abandonné le Mirza. Il mit pied à terre de-„vant la tente de Khwadja Chah Mançour et le chargea de faire „ses offres de service à l'empereur. Cette démarche de Mançour „éveilla les soupçons de l'empereur, qui pensa que l'arrivée du „divan, au moment même où son maître allait envahir l'Hin-„doustan, avait un but secret. Les doutes qu'il avait déjà sur „la fidélité de Mançour lui semblèrent confirmés. Il révoqua donc „Mançour et lui montra les lettres du Mirza. Mançour protesta „de son innocence, mais en vain!

---

1) Le manuscrit d'Aboul-Fazl, que Blochmann avait sous les yeux, nomme le village de Kot-Katchvah-Saraï et place toute la campagne au début de 989 (cf. Blochmann p. 431 note 2). Le manuscrit Chalmers, auquel est emprunté le nom de Thanesar, soutient qne Mançour était coupable. Nizamouddin (dans Elliot, V p. 422 et suiv.), que nous suivons pour l'essentiel, croit à son innocence et mentionne les localités de Panipat et de Chahabad, à 8 milles en deça de Kot. La relation du Jésuite de Goa croit à la culpabilité, mais sans nommer ni lieu, ni personne. Il faudrait pour une enquête spéciale, commencer par une comparaison approfondie de ces divers manuscrits.

„Comme l'empereur continuait sa route vers Chahabad, Malik „Ali lui apporta une lettre de la teneur suivante: „Quand mes „espions partis de la place-forte de Loudiana qui est sous mes or- „dres, furent arrivés au Seraï de Sirhind, ils trouvèrent un valet „qui avait les pieds tout gonflés. Le valet leur dit: J'appartiens à „Charaf-beg, le serviteur de Khwadja Chah Mançour, qui est son „intendant pour le djagir de Firozpour, à trente kos de Lahore. Ces „lettres doivent être remises à Khwadja; mais, puisque mes pieds „sont en si mauvais état, veuillez les lui porter promptement." Ce sont les lettres que mes gens viennent de m'apporter. „Lors- „que le sécrétaire (sans doute Nizamouddin lui-même, sinon, „qui aurait pu en connaître les termes aussi exactement ?) les „ouvrit, il se trouva que l'une était une lettre de Charaf-beg à „Khwadja Mançour sur la situation à Firozpour, l'autre était „une lettre d'un tel à un tel (donc sans adresse et sans signature) „et de la teneur suivante: „J'ai rencontré Faridoun Khan et il „m'a engagé à présenter mes hommages à Mohammed Hakim „Badchaf. Bien qu'il ait envoyé ses collecteurs d'impôts dans „tous les parganas de la contrée, il n'en a envoyé aucun dans „le nôtre, nous laissant ainsi la franchise de contributions." — „Après que ces lettres eurent été lues et bien pesées, il sembla à „Sa Majesté que l'une avait été en effet écrite par Charaf-beg à „Mançour; mais que l'autre devait avoir trait à l'arrivée du di- „van du Mirza-Mohammed-Hakim chez Khwadja Mançour."

A supposer que ces documents fussent authentiques, la culpabilité de Mançour en ressort clairement et le lecteur, qui raisonne froidement, doit aboutir à la même conclusion qu'Akbar. On s'explique que l'empereur, en voyant faire défection l'un après l'autre ces personnages qu'il avait comblés de biens et de faveurs, devait être d'humeur sombre et mélancolique. „Sa disposition d'esprit, dit le sagace psychologue du collège des Jésuites de

Goa, est mélancolique. Il se met rarement en colère, mais alors il va jusqu'au paroxysme; et puis, bientôt après, il s'apaise, car il est, au fond, d'humeur douce." Cette fois là, une trahison qui se produisait ainsi dans son entourage immédiat dut exciter chez Akbar un courroux violent. Il n'y avait pas moyen de le laisser évaporer, car tous les documents s'accordent à dire que le fait eut lieu dans la hâte d'une marche en campagne; or, en pareil cas, il s'agit de se décider vite et de frapper fort. Aucune voix ne s'éleva pour intercéder en faveur de Mançour. Nizamouddin parle au contraire de démarches hostiles: „Plusieurs émirs et fonctionnaires étaient sur un mauvais pied avec Khwadja et offrirent „leur concours pour assurer sa mort. L'empereur donna l'ordre „de l'exécuter et il fut pendu le lendemain matin."

Si l'on considère d'une part la nature de l'affaire, de l'autre l'état psychologique de l'empereur, on reconnaîtra qu'à la place d'Akbar tout autre homme aurait agi de même. Et même, en se reportant en arrièrre, on trouve des indices, qui ont dû persuader à l'empereur que Mançour était coupable. Comme on l'a dit plus haut, c'était la rigueur impitoyable dont Mançour avait donné l'exemple à Mouzaffer, dans l'aplication des réformes au Bengale, qui avait fait éclater la première révolte; c'était la rude lettre de Mançour qui avait jeté Faranchoudi dans le camp des rebelles. L'empereur ne dut-il pas se dire qu'il y avait là, de la part de Mançour, une intrigue habilement ourdie pour pousser systématiquement les djagirdars dans les rangs de l'ennemi?

Et pourtant, malgré toutes ces apparences contraires, jusqu'au dernier soupir, l'âme de Mançour ne respira que la loyauté. Et pourtant, ce fut là un assassinat juridique, qu'Akbar commit sans le vouloir. Ecoutez plutôt ces termes touchants, dans leur laconisme militaire, par lesquels le hardi général de cavalerie, Nizamouddin, cet homme qui avait tant de fois ex-

posé sa vie pour son maître, raconte la faute et le repentir d'Akbar. „Quand les serviteurs familiers du Mirza Mohammèd Ha-„kim présentèrent leurs hommages à l'empereur à Caboul, il „ouvrit une enquête sur le cas de Khwadja Chah Mançour; et „il en résulta que Karamoulla, le frère de Chahbaz avait forgé „les lettres avec d'autres, et qu'il avait, entr'autres, falsifié la „dernière, qui avait servi de pièce de conviction pour faire con-„dammer Khwadja. Après cette découverte, l'empereur se re-„pentit amèrement de cette exécution. Il demeura ensuite quel-„que temps à Fathpour, rendit la justice, distribua des aumônes „et gouverna l'Etat suivant les règles de la Loi."

Mais, avant que l'heure du repentir eût sonné pour Akbar, il eut à passer des jours de campagne rapide, qui ne le dispensaient pas des soins du gouvernement. Les fonctions de vizir, que l'infortuné Mançour avait remplies à la fin de sa carrière, passèrent à Qoulidj-Khan. On lui adjoignit Hakim Aboul Fath et Zaïn Khan, ce dernier portait comme Aziz, le Khan i Azam, le surnom de Koka ou Kokaltach.

Le nouveau vizir entra en fonctions pendant cette campagne; son édit, redigé entre les quartiers-généraux de Sirhind (24 Isfandarmouz — 19 Janvier) et Matchivara (28 Isfandarmouz — 23 Janvier) nous prouve que l'empereur, même dans les camps, ne perdait pas de vue ses projets de réforme. Cet édit devrait être d'un grand intérêt pour l'histoire de la police et de la statistique. On y ordonnait à tous djagirdars, capitaines de cercle et daroghas de l'empire de faire le recensement des habitants. Personne ne serait admis à séjourner dans l'Empire, sans faire la preuve qu'il exerçait un art ou une profession. Il fallait soumettre à un interrogatoire rigoureux tout allant ou venant. Cette dernière disposition, d'après Aboul Fazl, était spécialement dirigée contre les faux monnayeurs. A propos de cette

statistique des professions, il faut se rappeler que nous avons appelé plus haut Akbar „l'homme de l'avenir." Il est vrai qu'autre chose est de promulguer une loi, autre chose de l'exécuter; et il est impossible, dans l'état où se trouvait l'empire en 1582, qu'une telle loi ait été appliquée d'une manière générale. Quoiqu'il en soit, de telles ordonnances révèlent l'essor grandiose de la pensée de l'empereur; car c'était lui-même qui avait pris l'initiative du cet édit.

Cette pensée d'Akbar se révèle aussi dans la prescription qui ordonne de relier, en un seul volume, toutes les pièces de chaque vassal; c'était évidemment pour le présenter au souverain [1]). Il vérifiait tout lui-même, comme le Jésuite de Goa l'a fort bien expliqué. „Ce prince, bien que ne sachant ni lire, ni „écrire, est néanmoins très désireux de s'instruire; il aime à „s'entourer de savants, qu'il invite soit à raconter des histoires „variées, soit à discuter sur tel ou tel sujet. Partout où il a fixé „sa résidence, il est défendu de faire une exécution capitale, „sans son autorisation. Il veut même que, dans les procès ci„vils importants, on lui communique l'état de la cause." C'est ainsi que tout lui passait par les mains et qu'il savait trouver du temps pour tout. Le narrateur jésuite, qui écrivait très-peu de temps après l'évènement, nous a rapporté une anecdote comique destinée à montrer l'âme sensible du souverain et, grâce à la mention de la rivière Behet, qu'Akbar traversa peu avant le 10 Ardibihicht (6 Mars 1582) le fait peut être daté à un jour près. Pour goûter le sel du récit suivant, il faut se rappeler l'édit de recensement, qui garantissait la sécurité à quiconque pourrait justifier de l'exercice d'un art ou métier.

„Un jour qu'Akbar se trouvait sur la rive du Behet (le Bahat)

---

1) Aboul Fazl. Ouvr. cité p. 269.

„on lui amena douze hommes, qui avaient déserté son armée „pour passer à l'ennemi. Après les avoir interrogés en personne, „il les condamna, suivant la gravité du crime, les uns à la „prison, les autres à la mort par le glaive. L'un des condam- „nés à mort, ayant obtenu la permission de parler, dit: „Seig- „neur! ne m'ôtez pas la vie, car j'ai exercé un certain art avec „un rare talent." Le Roi lui demande alors quel est cet art. „Seigneur! je chante à ravir, „répondit il."—Eh bien! chante, lui dit le Roi. „Alors, le pauvre diable se mit à chanter, mais d'une façon si pitoyable que le roi faillit éclater de rire. — Là dessus, le prisonnier de s'excuser: „Seigneur! pardonnez-moi, car je suis aujourdhui très enroué et ne puis chanter."

„Cette apologie plut tellement au roi que, non seulement il „fit grâce au pauvre chanteur, mais qu'on suspendit l'exécution „des autres et qu'on les garda prisonniers, jusqu'à plus ample „information [1])."

Nous passons sous silence les petits récits d'Aboul-Fazl au sujet de l'établissement de jardins et résidences d'été; ces trois épisodes suffisent à prouver qu' Akbar ne se laissait pas distraire par l'expédition, de ses projets multiples. — En effet, malgré tout, l'empereur s'avançait rapidement sur Lahore, afin de donner audience aux défenseurs fidèles de la ville; car, le jour même de son entrée en campagne, Mirza-Mohammed-Hakim était arrivé devant Lahore. Bhagvan Das et son vaillant fils Kounvar Man Singh, devançant l'ennemi, s'étaient jetés dans la place. Après une expectative de 20 jours, le Mirza risqua un assaut contre les fortes murailles et fut repoussé vigoureuse-

1) Un savant français a soutenu récemment qu'il n'a rencontré de véritable „*humour*" que chez l'empereur Baber. Cette anecdote semblerait prouver que, malgré son tempérament mélancolique, l'empereur Akbar en avait largement autant que son aïeul.

ment. Mais ce fut moins encore cet échec que le bruit de l'approche d'Akbar qui décida le vice-roi rebelle à lever le siège bientôt après et à se retirer vers Caboul. A la réception solennelle de Lahore, de tous les loyaux sujets de l'empereur, il ne manqua que Mir-Yousouf Ali, occupé qu'il était à défendre la forteresse de Neuf-Rohtas pour son maître.

En Mai, après avoir reçu la nouvelle de diverses victoires dans l'Est, l'empereur arriva à l'Indus; c'est là qu'il fit commencer la construction de la forteresse d'Atak-Benares afin de préserver une fois pour toutes le Pendjab des incursions venues du Kaboulistan. Le passage du fleuve traîna un peu en longueur, parce qu'on manquait de bateaux. Et pourtant, Kounvar-Man-Singh réussit, à la fin de Mai, à passer avec l'avant-garde de l'armée; pénétra dans la région de Peschaver et occupa la place de Bigram.

L'empereur envoya après lui Qoulidj-Khan, Rai Singh, Mirza-Yousouf, sous le commandement nominal d'un de ses fils: Aboul-Fazl nomme le prince Selîm, Nizamouddin au contraire Mourad [1]).

Sur ces entrefaites arrivèrent des envoyés de Mirza-Mohammed, pour demander grâce. Akbar fit répondre par Hadji-Haliboula, envoyé à Caboul, qu'il était prêt à pardonner aux conditions suivantes: Mirza scellerait son repentir par le serment et enverrait sa sœur à la cour de l'empereur. Pendant ces négociations, l'armée du prince Mourad passait le col de Khaiber et l'empereur traversait l'Indus en Juillet.

Delà, il envoya Nizamouddin-Ahmed en avant, comme courrier, pour établir la communication entre le gros de l'armée et

---

1) D'après C. Zimmermann: le Théâtre de la guerre dans l'Asie centrale, Berlin, 1842, in 8°, la grand' route d'Atak à Djelalabad a environ 132 milles de long, soit à peine 25 à 26 lieues géographiques.

l'avant-garde, commandée par les émirs. Il avait mission de s'informer, s'ils osaient marcher sur Caboul sans lui, ou bien, si sa présence était nécessaire, quelle route il devait suivre, s'il devait s'avancer avec toutes ses forces, ou seulement avec peu de troupes et à marches forcées?

Nizamouddin s'exprime en ces termes: „Je franchis en un „jour et une nuit la distance de 75 kos. et parvins à Djelalabad, „où je remis au prince mon message" [1]). On peut en conclure avec certitude que l'avant-garde avait établi des postes de correspondance ou relais, où les courriers (*daktchaouki*) pouvaient changer de chevaux. D'ailleurs, cette chevauchée était un vrai tour de force, car nous trouvons le lendemain Nizamouddin de nouveau en selle. Nous reverrons ce hardi cavalier dans la guerre du Goudjrat.

Les chefs de l'armée de Mourad étaient résolus à marcher sur Caboul; bien qu'ils eussent appris au retour d'Habiboullah, que Mirza-Mohammed manifestait un repentir sincère, qu'il avait prêté serment et qu'il aurait même envoyé sa sœur en gage, si elle n'avait pas été emmenée dans le Badakhan par son mari. Le lendemain du jour où l'empereur fut informé de ces dispositions, il entra à Pechaver, laissa là le prince Selîm dans son camp, sous la protection du radja Baghvan Das, et partit à marches forcées, faisant 20 kos par jour.

Il s'agissait maintenant de prendre le gouvernail lui-même, car Akbar savait que son frère, s'il avait les mains libres, reviendrait volontiers dans la voie du repentir. On pouvait encore espérer que la guerre se terminerait, sans combat plus sérieux, si l'empereur paraissait en personne avec une force imposante.

---

1) Nizamouddin, qui était témoin oculaire, mérite toute confiance. Quant à Aboul-Fazl, ses récits invraisemblables justifient l'assertion de Badaoni, qui le traitait de flatteur. — Nous suivons donc pour le fond Nizamouddin.

Mais, si rapide que fût sa marche, il arriva un jour trop tard. L'armée de Mourad était parvenue à 7 kos de la ville de Caboul. Mirza Mohammed, qui se tenait près du village de Khourd-Caboul, prit cela pour une violation de la promesse, faite par l'empereur. Dans la nuit, son oncle Faridoun avait déjà attaqué l'arrière-garde de l'armée de Mourad et fait un butin considérable. A son tour, le Mirza de Caboul attaqua les impériaux, mais fut battu complètement. L'armée d'Akbar entra victorieuse à Caboul.

Hadji-Mohammed Ahadi, qui devançait l'empereur comme exprès, venait justement d'arriver au camp de Mourad, quand Faridoun exécuta avec succès son attaque de nuit; il rapporta la mauvaise nouvelle à Sourchab, à l'empereur qui en conçut un vif déplaisir. Néanmoins, l'empereur continua sa marche en avant et reçut le jour suivant la nouvelle de la victoire. Le 31 Juillet, Akbar fit son entrée triomphale à Caboul, là on lui apprit que Mirza Mohammed Hakim avait l'intention de quitter le pays et de chercher un asile chez les Ousbeks. Alors deux considérations se présentèrent à l'esprit de l'empereur: d'abord, il trouvait contraire à l'honneur de sa famille que son frère vécût à l'aumône d'étrangers; et puis, il prévit que, si Mirza allait chez les Ousbeks, leur chef Abdoullah-Khan, héritier du Touran, ne laisserait point passer l'occasion de lui créer les plus amères difficultés. Aussi, Akbar chargea-t-il Latif Khwadja de porter son message de paix à Mirza Mohammed, qui était alors à Ghorband. Le vaincu prêta de nouveau le serment de fidélité et l'envoya par écrit à l'empereur, par l'entremise d'Ali Mohammed Asp [1]) et de Latif; il priait en même temps Akbar de lui accorder un certain délai pour se reposer un peu, avant de

1) Nizamouddin, p. 425.

comparaître avec son fils devant son suzerain offensé pour faire sa sommission [1]).

Mais l'empereur accueillit avec défaveur cette demande et dépêcha en toute hâte quelques uns de ses serviteurs, pour apprendre au Mirza à suivre avec un peu plus de zèle le chemin de l'obéissance; ce qui, dans le langage d'Aboul-Fazl, signifie qu'il donna un ordre d'arrestation. Mais, d'après ce même chroniqueur, Ali-Mohammed, un vieux serviteur de la couronne fut assez éloquent pour obtenir d'Akbar une nouvelle investiture du Kaboulistan en faveur du Mirza. L'empereur prît même sur lui de renoncer à l'humiliation de son frère et quitta Caboul sans l'avoir vu.

Ce qui, plus encore que l'éloquence d'Ali-Mohammed, dut incliner Akbar à la clémence, c'est la découverte faite, justement pendant son séjour dans cette ville, qu'il avait fait exécuter Mançour sur de faux témoignages. L'empereur s'éloigna escorté seulement de Makçoud-Khan, du cheik Djamal et d'Aboul-Fazl, et fit son entrée au camp de Djelalabad, à la lueur des torches [2]). Le prince Selim et les nobles s'avancèrent à la rencontre de l'empereur pour le féliciter; un des nobles du Mirza vint aussi se mettre au service de l'empereur et fut reçu en grâce.

Enfin, l'armée victorieuse commença sa retraite et passa l'Indus sur un pont de bateaux, construit par Qasim-Khan.

Bientôt après, le radja Todar Mal arriva auprès d'Akbar pour prendre le vizirat; il avait été rappelé de Birâr, où la révolte était à peu près apaisée, dans ce but. On put s'apercevoir, dès la marche de retour, de l'activité de ce grand homme d'état. Jusque là le contrôle des pensions et fondations pieuses avait

1) Aboul-Fazl, p. 276.
2) Aboul-Fazl, p. 275.

été confié à un seul et même fonctionnaire. Alors le service fut dédoublé. On nomma un titulaire pour chaque province, afin que la surveillance fût plus sévère.

Enfin Akbar vainqueur fit son entrée à Fathpour Sikri par une voie triomphale, formée de nobles et d'éléphants, entouré de troupes de danseurs qui sautaient en mesure au son de la „naqqara" ou timbale de guerre impériale. Le soir même, l'empereur, assis sur son trône, dut rendre la justice : il prononça une sentence de mort contre un des rebelles du Bengale, arrêté par les gens d'Aziz-Koka; et, puis, il fit grâce à un autre rebelle qui s'était rendu de bon gré.

Chahbaz-Khan vainqueur arriva également à la cour, mais sut, comme d'ordinaire, se rendre si désagréable, qu'Akbar le fit mettre pour un an sous les verroux. Mais celui qui de tous reçut le meilleur accueil d'Akbar fut le Khan-i Azam, qui fit son rapport sur le Bengale. Il ne put rester que peu de jours; car, à peine avait-il tourné le dos à l'Est, que la flamme de la révolte se ralluma, assez pour donner fort à faire à Chabaz-Khan, remis en liberté, mais non pour ébranler le trône d'Akbar. Les rebelles recevaient d'abondants renforts de l'Orissa, encore indépendant, et y trouvaient du moins une retraite. On pouvait d'ailleurs en trouver encore même au Bengale. Cette vaste contrée est traversée par des montagnes, et couverte de forêts sur une grande étendue. Il n'y avait pas autrefois de grandes routes proprement dites, jusqu'à ce qu'Akbar, vers la fin de son règne, en fit établir quelques unes; de sorte que les grandes rivières étaient les seuls moyens de communication, et encore pas en toute saison. Il ne faut pas perdre de vue ces circonstances, sans quoi maint évènement de l'histoire indienne devient inexplicable, entr'autres les combats d'Akbar avec les rebelles.

Quand même le Bengale n'était pas entièrement pacifié, du

moins le péril d'une guerre de religion était conjuré, et la guerre entre les deux frères terminée. A la fin de 1582, le trône d'Akbar était entièrement affermi et la voie frayée aux réformes.

La question brûlante du jour était seulement celle de savoir, si l'empire d'Akbar pourrait se maintenir dans toute son étendue, ou bien s'il devrait se passer d'une de ses plus importantes provinces sur l'Océan. Avant de la résoudre, Akbar résolut de se rendre dans le Bengale en partie pacifié. Descendant le Gange, en pompeux appareil, il s'arrêta au confluent de la Djamna, et là, „à une heure propice" il posa la première pierre d'une forteresse, qu'il appella Ilahabad [1]). De même qu'Atak-Benares avait été fondé pour garder l'Indus, celle-ci devait défendre le Gange. Dès que les flots de la révolte furent apaisés, un grand nombre de colons vinrent s'y établir à l'abri de ses murailles et, aujourdhui encore, la grande cité d'Allahabad reste un monument du génie politique d'Akbar.

TROISIÈME CHAPITRE.

DÉFAITE ET MORT DU PRÉTENDANT DU GOUDJRAT.

La lutte, que l'empereur Akbar eut de nouveau à soutenir au Goudjrat, se distingue essentiellement de celle que nous venons de décrire. Ce n'est ni une révolution (bien que des vassaux révolutionnaires y prissent part), ni une guerre de „Fronde" comme au Bengale; mais une guerre légitimiste, comme celle qui, au siècle dernier, en Angleterre, aboutit à Culloden. Quoique la cause de la légitimité échauffe facilement les cœurs,

1) Aboul-Fazl, p. 307.

néanmoins le prétendant Mouzaffer éveillera dans la postérité moins de sympathies que Charles-Edouard.

Le Goudjrat avait été de toute antiquité un royaume indépendant, gouverné par des princes indigènes, jusqu'à ce que les Musulmans in 1217 l'incorporassent au Royaume de Dehli; mais bientôt, rejetant la suzeraineté du trône impérial, il avait réussi à vivre de nouveau sous des rois autonomes, bien que musulmans.

Enfin, Houmayoun, foulant aux pieds ces vieux titres d'autonomie, conquit le pays et la conquête fut renouvelée par Akbar. Mais le souvenir de l'antique indépendance avait survécu à toutes ces vicissitudes et la population hindoue, soit qu'elle fût attachée à ses anciennes divinités, ou qu'elle se fût ralliée en majeure partie à la foi du Prophète, était toujours prête à tirer l'épée pour la cause de sa dynastie nationale. Etant donné cet esprit d'indépendance, la configuration géographique du pays était éminemment favorable à une levée de boucliers. En effet, la presqu'île de Kathivar ne tient au Goudjrat continental que par l'isthme étroit, qui va de l'embouchure du Sabarmati à la pointe marécageuse du golfe de Katch. Cette péninsule, toute pleine de montagnes boisées et habitée par une population guerrière, ressemblait à une grande place-forte, d'où l'on pouvait faire facilement des sorties et recruter de nouveau une armée vaincue. Le Goudjrat oriental, qui se trouve sur terre-ferme et était le principal enjeu de la lutte, est un pays plus ouvert. Il s'étend au Nord-Est jusqu'aux monts du Merwar et au cours du Sabarmati, qui se jette dans le golfe de Cambaye. Le Sud-Est embrasse les bassins inférieurs du Mahindri-Narbada et du Tapti et atteint le port de Surate. Les frontières à l'Est et au Sud étaient formées par le Çouba-Malva, qui était pays d'Empire et par le Khandesh, qui était indépendant. Suivant la con-

formation géographique, le sol s'élève à partir de Kathivar jusqu'au riche bassin du Sabarmati, où se trouve la capitale; d'après cela, un ennemi venant de Dehli devait pénètrer d'abord par Adjmir dans la vallée du Sabarmati; et puis, en passant par le Malva, s'avancer dans la région des fleuves que coulent de l'Est à l'Ouest.

Il est permis de douter que le prétendant, qui au Goudjrat levait contre Akbar l'étendard de la révolte, fût l'héritier légitime de la dynastie royale. Avant la conquête d'Akbar, le pays avait été en proie à des intrigues violentes, et il n'est pas impossible qu'il fût un enfant supposé, comme le soutient Aboul-Fazl. Nizamouddin, qui le combattit, n'en sait rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que Mouzaffer III est monté sur le trône du Goudjrat et a passé auprès du peuple pour le dernier roi.

Nous avons raconté plus haut [1]) comment, après la conquête du pays, on avait trouvé le jeune roi, caché dans un champ de blé et privé de tout secours. D'après la vieille contume des Tchagataïs, Akbar aurait dû lui couper la tête; mais, dès sa jeunesse, il avait répugné à cet usage barbare, qui remontait au temps des grands conquérants ses ancêtres, et Baïram-Khan avait été le dernier qui s'y fût conformé. Dans ce cas, d'ailleurs, un coup de sabre donné à propos eût épargné beaucoup de sang versé; mais, qui pouvait alors se douter quel homme dangereux deviendrait, en peu d'années, ce roi caché dans la paille et qui provoqua tout au plus chez Akbar un sourire de compassion?

Avec sa grandeur d'âme ordinaire, Akbar avait emmené à Agra ce personnage, insignifiant en apparence, et lui avait conféré un djagir dans l'Hindoustan. Plus tard, il fut envoyé au Bengale et, suivant l'usage, placé sous la garde d'honneur de

1) Akbar, 1er tome, p. 187.

Mounim-Khan; mais, quand ce dernier fût mort de la fièvre à Gaour, on ne prit plus garde à lui. Au moment où éclatèrent les troubles du Bengale et où la position d'Akbar parut menacée, Mouzafer s'éclipsa et reparut tout à coup comme prétendant dans les montagnes de Kathivar.

Il y avait au Goudjrat plusieurs hauts dignitaires, qui ne jouissaient pas de la faveur d'Akbar, et sur la fidélité desquels le Jésuite de Goa porte un jugement très sévère. Le plus haut poste était occupé, depuis 1578, par un parent de Mahoum-Anaga, cette nourrice d'Akbar qui avait exercé une si fâcheuse influence sur les affaires de l'Empire; il s'appelait Chihabouddin Ahmed Khan et réussit à se maintenir à ce poste difficile pendant cinq années. C'était le plus jeune beau-frère de cette Mahoum-Anaga, Qoutbouddin Khan, qui commandait la place importante de Bahrontch, à l'embouchure de la Narbada. Bien que ce grand „serkar" lui eût été assigné comme djagir, cette position nous semble plutôt avoir été un exil honorable, car il s'était brouillé personnellement avec l'empereur.

Sunnite orthodoxe, il avait bâti de riches mosquées à Lahore mais il avait froissé Akbar, dans une occasion, où déjà le très vaillant Chabbaz-Khan, avec sa piété méticuleuse et sa mise en scène inconvenante, avait fait sortir l'empereur de son calme ordinaire [1]). On sait que le souverain était assez sujet à la colère et dans cette humeur il a bien pu donner à ses doutes sur la vocation prophétique de Mahomet une forme blessante pour un Sunnite sincère.

Eh bien! Qoutbouddin manqua de tact au point de crier à Akbar: „Que dirait le sultan de Constantinople s'il apprenait „pareille chose? Notre foi est la même pour tous, qu'on ait des

---

1) Akbar, 1er tome, p. 322—323.

pensées hautes ou vulgaires!" Akbar avait répondu sur un ton courroucé, en lui demandant „si ledit sultan l'avait par hasard „chargé d'une mission secrète dans l'Inde, si c'était là le motif „de sa violente opposition; ou bien, s'il voulait peut-être se mé- „nager une retraite sûre à Constantinople? Dans ce cas. il le „priait de quitter l'Inde, pour aller se faire là-bas une grande „renommée — il l'invitait même à partir de suite!" Et certes, si le Khan avait obéi, il aurait échappé à une triste fin; mais il n'était pas homme de grand courage, au dire deNizamouddin. Le changement de résidence, qu'on lui avait proposé, fut converti en un exil honorable à Bahrontch.

Le Jésuite de Goa désigne Qoutbouddin-Khan sous le nom de „Coutabdican, général de Bahrontch" et Chihabouddin Ahmed-Khan (par corruption du vocable vulgaire: Chihab-Khan)" Exasbquan de Amadaba, (= Ahmedabad). Il rapporte que ces personnages exerçaient une grande influence, grâce à leur naissance, à la force de leurs troupes, à leur bravoure, audace et expérience. Et il ajoute: „Bien qu'ils ne se soient pas déclarés ouvertement „contre le roi (c.- à.- d. Akbar), on tient pour certain qu'ils n'at- „tendent qu'une occasion favorable pour se révolter et s'unir à „Amighan le prétendant du pays de Cambaye", (il s'agit ici de Mouzaffer III). La suite des évènements montrera que ce n'est là en grande partie qu'un faux bruit. Néanmoins, le fait seul qu' on y a ajouté foi dans des cercles bien informés (or le Jésuite, sans nul doute, en faisait partie), constitue une preuve d'une grande valeur, en présence du silence d'Aboul Fazl et de Nizamouddin. On s'explique ainsi pourquoi Akbar conféra subitement, en l'an 1583, le gouvernement du Goudjrat à un personnage très peu sympathique. Chihab-Khan parla plus tard à Nizamouddin d'une conjuration, qui aurait longtemps duré. Nous y reviendrons. Itimad Khan, dont nous avons déjà mentionné

les antécédents, avait été nommé gouverneur du Goudjrat, à la fin de 1582 ou au début de 1583. Depuis quelque temps, des voix s'élevaient à la cour pour prévenir l'empereur contre lui, mais Akbar fit la sourde oreille [1]). Voici comment Nizamouddin résume clairement les motifs qui poussèrent l'empereur à confier un poste aussi important à ce parvenu haï et redouté; [2]) „Itimad-Khan, qui avait déjà gouverné le Goudjrat pendant „quelques années, était plus apte que d'autres à l'administrer „d'une manière profitable. De plus, en lui conférant le pouvoir, „on espérait par là exciter l'émulation des autres gouverneurs [3])".

Se voir surpassé dans le service de l'empereur par cet eunuque hindou, c'était une pensée que ni les fiers Tchagataïs, ni Qoutbouddin n'auraient pu supporter. Par contre Akbar était assuré d'avance qu'Itimad déploierait un zèle tout particulier à combattre Mouzaffer III. En effet, si le prétendant était un enfant substitué, c'est Itimad qui l'avait mis en scène; et, s'il était légitime héritier, c'est encore Itimad qui en avait fait sa créature, en l'élevant sur le trône après la mort de Mouzaffer II, pour s'assurer le pouvoir de régent dans les derniers jours de l'indépendance du Goudjrat. Mais, du moment qu'Itimad s'était rallié à l'empereur et lui avait juré fidélité, rien ne pouvait le contrarier davantage, que de voir sa propre créature reprendre le vieux jeu à son profit. C'était par des Radjpoutes qu'Akbar avait écrasé les Radjpoutes; c'était par le moyen d'un vassal ci-devant révolté, Mirza Aziz Koka, qu'il avait terrassé les vassaux révoltés du Bengale, le tout en vertu de ce principe, que c'est contre leurs anciens coreligionnaires que les nouveau-convertis

1) Aboul Fazl, ouvr. cité p. 299.
2) Akbar, 1er vol. p. 189.
3) v. Elliot V, p. 428.

politiques sévissent le plus rudement. Akbar suivit le même principe, en nommant Itimad gouverneur du Goudjrat.

Le ministère provincial, récemment créé sous la présidence d'Itimad-Kban se composa de : Mir Abou Tourab, comme *amin* ou ministre de la justice ; Khwadcha Aboul Qasim, comme *divan* ou ministre des finances, et Nizamouddin Ahmed, comme *bakhi* ou payeur-général.

Il va de soi que la division du travail n'etait pas poussée au point de les écarter des commandements militaires. Ainsi Nizamouddin remplissait des fonctions analogues à celles d'un général de brigade, qui parfois même, peut être appelé à commander une division. En outre, il servait d'agent diplomatique auprès des vassaux, et, jusqu'à l'arrivée de Mirza Abdourrahim, c'est lui qui fut la cheville ouvrière parmi les Impériaux. Ses notes sont, pour ainsi dire, des rapports d'état-major et se distinguent par une intelligence des affaires, qui n'a d'égale que sa modestie. C'est par cette qualité que cet officier hardi se concilia les sympathies d'Aboul-Fazl, tandis que sa piété sunnite si naïve lui valut — chose à peine croyable, — l'affection sincère d'un personnage aussi hargneux que Badaoni.

Apparemment Akbar poursuivait un but en réunissant un groupe de sunnites orthodoxes dans ce ministère provincial ; car il y avait dans ce pays beaucoup d'adeptes de l'ancienne foi des Hindous. Dans la première campagne du Goudjrat, Abou Tourab avait fait preuve d'une grande loyauté et n'avait pas laissé d'exercer de l'influence sur Itimad — assez pour l'empêcher, après le départ de l'empereur, de se joindre au rebelle Iktijaroul Moulk. Peut-être Akbar se repentait-il de la sévérité qu'il avait montrée pour l'orthodoxe Qoutbouddin Khan ; car peu avant de déléguer Abou Tarab, il témoigna en public de tout autres dispositions à son égard. Elles eurent pour effet de gagner le cœur

des orthodoxes à la cause de l'empereur; bien que Badaoni, avec son aigreur habituelle, remarque à ce propos qu'il ne savait pas trop à quoi cela pouvait servir. Abou Tarab avait fait un pélerinage à La Mecque en compagnie d'Itimad-Khan. Ils rapportèrent à l'empereur une pierre sur laquelle, à ce qu'on disait [1]) le Prophète avait marqué l'empreinte de son pied. „Sa Majesté „s'avança à quatre kos à la rencontre de cette pierre, pour la „recevoir avec toutes les marques du respect. Ordre fut donné à tous les émirs de charger cette pierre sur leurs épaules et de la „porter tour à tour, chacun pendant quelques pas. Ainsi chacun „la porta un petit bout de chemin, jusqu'à ce qu'elle fut intro„duite dans la ville." C'était là un spectacle selon le cœur des orthodoxes; par là, Akbar témoignait de la déférence pour la foi de ses ancêtres, tout en se réservant d'adorer Dieu à sa façon.

Itimad-Khan fit son entrée par le Nord dans le Goudjrat, et se trouva, à Djalor, entouré de Nizamouddin Ahmed, Mohammed Maçoum Bhakhari, Kambar Bey Ichgang Aka, Zaïnouddin Kambou, Pahlavan Àli Sistani, qui avait été nommé *kotval* (c. à. d. préfet de police et commandant de place) d'Ahmedabad. D'autres djagirdars, tels que Mohammed Houseïn Cheikh restèrent encore chez eux. En poursuivant sa marche, il s'acquitta de la première partie de sa tâche, qui était pacifique, à ce qu'il parait; car le payeur Nizamouddin mentionne une somme de 1000 mohours d'or, qu'il avait reçue à cet effet. Cet argent servit sans doute à indemniser un Hindou influent nommé „Sarman Deori" de la perte de son fief de Sirohi, dont fut investi son frère Djagmal. Ce dernier, est-il dit expressément, était partisan de l'empereur. Sans doute cette place parut importante au point

---

1) L'orthodoxe Nizamouddin lui-même se sert de cette locution sceptique. Ouvr. cité. p. 427.

de vue stratégique pour couvrir une retraite ou pour assurer les communications avec le Nord. Car Itimad laissa un grand nombre de notabilités, pour la plupart hindoues, près de Djagmal à Sihori et, suivant le bassin du Sabarmati, il se rendit à Ahmedabad, où il fut reçu par Chihab Khan, aux portes du faubourg d'Ousmanpour. Le 12 Chaban 991 (1er Sept. 1583), Itimad prit possession de la capitale, tandisque Chihab-Khan partait avec les siens; mais, dès le 3 Septembre on commença à s'apercevoir de la difficulté de la situation. On apprit en effet, qu'un grand nombre des serviteurs de Chihab l'avaient quitté, pour passer auprès de Mouzaffer dans le Kathivar [1]), où le prétendant s'était réfugié auprès des parents de sa mère [2]), et que de là ils projetaient un soulèvement.

Cette nouvelle ne laissa pas de paraître quelque peu menaçante à Itimad et il désira s'entretenir à ce sujet avec Chihab. Il semble bien que leur entrevue du 12 Chaban n'avait pas été des plus amicales. Itimad dépêcha donc immédiatement à Chihab le cavalier intrépide Nizamouddin et voici comment ce dernier raconte sa mission: „Quand je le vis, Chihab m'assura „que cette bande de conjurés en voulait à sa vie, et qu'ils avaient „conçu ce projet depuis longtemps. Maintenant qu'ils avaient „jeté le masque, ils n'avaient rien, ni secours, ni encourage„ment à attendre de lui." — Mais, qu'eût-il donc fait, s'ils avaient projeté un soulèvement? C'est ce dont Chihab ne souffle mot; sa mauvaise conscience s'accuse dans cette réponse équivoque et l'on devine, sans peine, que naguère Chihab ne devait pas faire mauvaise figure aux partisans de Mouzaffer III. Ils auront stipulé sans doute avec lui la condition d'une révolte ouverte, en retour

---

1) Nizamouddin, Ouvr. cité. p. 430.
2) Badaoni, dans Elliot, V. p. 430 notes.

de leur alliance ; mais, soit que Chihab ait manqué d'audace ou qu'il ne fût pas assez dépravé, il se sera séparé d'eux à temps. On peut en conclure que, si le bruit rapporté par le Jésuite de Goa était un peu exagéré, il n'y avait pourtant pas de fumée sans feu. Nizamouddin ayant rapporté en hâte cette réponse de Chihab, Itimad jugea bon d'expédier ce hardi courrier avec deux autres cavaliers, vers les transfuges, pour les ramener. Mais ceux-ci, repoussant les ouvertures des messagers impériaux, poursuivirent leur route vers le Kathivar. Itimad, croyant ne pas pouvoir se passer du secours de Chihab, se mit à négocier avec lui. Il expédia, par l'entremise de Nizamouddin des lettres à Chihab, pour le prier de différer son départ de Kari, ville située à 20 kos d'Ahmedabad. Mais, au lieu de s'arrêter, ce dernier se mit en route. Il ne se ravisa que le 28 Chaban (16 Septembre 1583), quand on reçut la nouvelle à Ahmedabad que les rebelles du Kathivar, Mouzaffer III en tête, étaient déjà à Doulaka, à 14 kos de la capitale. Il est probable que cette nouvelle parvint à Chihab, pendant qu'il était en marche, et qu'il retourna alors à Kari ; en effet, un second courrier qui lui avait été expédié, Kambar Bey Ichgang Aka, rapporta cette fois la réponse „qu'il avait promis de rester en cette ville." On eut beau objecter à Itimad qu'il n'était pas digne d'un général d'abandonner une ville, quand l'ennemi n'en était plus qu'à 12 kos ; aucune représentation ne put l'emporter sur son désir. L'important à ses yeux était de voir Chihab, et, le soir même, il sortit d'Ahmedabad, en compagnie de Mir Abou Tarab et de Nizamouddin, pour tâcher de fléchir l'ancien gouverneur et de le ramener. De graves objections lui furent faites, sans doute par Nizamouddin, mais sa modestie l'empêche de se nommer. Le fils d'Itimad-Khan et celui de Nizamouddin restèrent à Ahmedabad. La réconciliation eut lieu, car on passa par toutes les conditions que

Chihab posa; ainsi on lui payait en subsides deux lacs de roupies et on lui garantissait tous les *parganas* qu'il avait tenus en fief.

A la tombée de la nuit on se mit en route pour la capitale. A minuit on avait parcouru la moitié du chemin, lorsque Mir Maçoum Bhakhari et Zaïnouddin Kambou vinrent à leur rencontre apportant de tristes nouvelles d'Ahmedabad. Le jour même où Itimad était sorti de la ville, Mouzaffer III était arrivé et, les citoyens s'étant ralliés à son parti, avait pénétré par une brêche.

„Ils mirent pied à terre et après avoir tenu conseil, ils résolu-„rent d'avancer. Les ennemis n'avaient gagné qu'un jour; peut-„être n'avaient-ils pas encore trouvé le temps de se retran-„cher. Par conséquent nous entrerions en ville, comme ils avai-„ent fait. Nous marchâmes donc sur la capitale et arrivâmes le „matin à Ousmanpour, qui se trouve au bord du fleuve près de „la ville. Mouzaffer de Goudjrat sortit contre nous et déploya ses „troupes sur la rive sablonneuse. Chihabouddin avait les mains „liées par l'infidélité de ses gens, dont un grand nombre déserta. „Pour moi, avec une poignée d'hommes, je fis tout ce qui était „en mon pouvoir, mais en vain! Mon fils, qui était resté dans „la capitale pour garder le fort, fut dépouillé de tout son avoir. „Chihabouddin Ahmed-Khan et Itimad-Khan s'enfuirent et arri-„vèrent à Nahrvâla qui est plus connu sous le nom de Patan, à „45 kos d'Ahmedabad. Moi, l'auteur de ces lignes, j'adressai „un rapport à l'empereur sur ces événements." Voilà comment Nizamouddin raconte la première bataille livrée au prétendant, le 18 Septembre 1583.

Le 21, Mohammed Housaïn Cheikh, accompagné des djagirdars qui avaient été retenus dans le Nord, (comme on l'a dit) rejoignit les fugitifs à Patan; et l'on mit cette place en état de défense. Cependant le prétendant avait reconquis la ville où le roi Mahmoud, son père, avait régné. Il conféra des *djagirs* et toutes

sortes de dignités à ses partisans pour gagner de nouvelles forces. Un renfort considérable lui fut amené du Sud-est par un de ses partisans qui s'était déjà fait un nom redoutable dans les combats antérieurs. C'était Cher Khan Fouladi, autrefois *çoubadar* de Pattan, qui avait passé les dernières années dans la contrée de Surate. Maintenant il songeait à reconquérir son ancienne place. Parti de Kari avec 4000 cavaliers il fit une incursion dans le Nord et se dirigea sur Patan pour occuper la ville de Djoutana. Cependant ce mouvement n'avait pas échappé aux impériaux, car lorsque Cher-Khan Fouladi se fut approché de cette ville, située à 20 kos de Patan, il trouva Nizamouddin installé dans la place. „Je l'attaquai, le battis et laissai Mir „Mouhibboullah avec un détachement de soldats pour garder „la ville". Ainsi s'exprime Nizamouddin avec ce laconisme qu'il emploie toujours quand il parle de lui-même.

Le prétendant s'était emparé d'Ahmedabad, mais n'avait pas encore réussi à intercepter complètement les communications des impériaux avec le Sud-est. Zaïnouddin-Kambou, l'un de ces djagirdars qui avaient formé jadis la suite d'Itimad-Khan à Djalor, avait tourné l'ennemi par l'Est d'Ahmedabad, pour tâcher de décider le gouverneur de Barontch, Qoutbouddin, à attaquer Mouzaffer sur ses derrières. Ils étaient, tous deux, arrivés à Baroda, lorsque le prétendant, suivi d'une grosse armée, leur offrit la bataille, qu'ils acceptèrent. Mais ce combat montra que Qoutbouddin „ne savait pas se battre en soldat", jugement significatif dans la bouche de Nizamouddin; beaucoup de soldats et d'officiers passèrent au prétendant. Qoutbouddin, avec les débris des impériaux, se jeta dans la place de Baroda.

Comme il arrive en pareille occurence, il y eut des habiles qui surent pêcher en eau trouble. Le saïd Daoubat, agissant pour son propre compte et sans consulter Mouzaffer, profita de

la confusion pour faire un hardi coup de main sur Cambaye. Le commandant de cette ville, Khwadja Imadouddin, échappa à peine et se réfugia près de Qoutbouddin; emportant 14 lacs de roupies, mais laissant à l'audacieux chef de bandes un butin de 40 lacs de *dams*.

Ces événements jetèrent la consternation parmi les impériaux à Patan. En effet, comme peu après Cher-Khan Touladi s'en était approché à 15 kos, un grand découragement s'empara de la garnison et elle fut sur le point d'abandonner la place et de se retirer sur Djalor. Dans ce cas, on n'aurait plus conservé de toute la province que ce seul point au Nord et Baroda au Sud-est et le pays presque entier fût tombé aux mains du prétendant. L'attitude d'Itimad et celle de Chihab méritent une condamnation sévère, quand on met en regard ce qu'un homme de courage, bien qu'il n'occupât que le quatrième ou cinquième rang, sut entreprendre pour la cause de son empereur dans ce moment critique. Nous voulons parler de Nizamouddin. Il n'a pas un mot de blâme pour ses camarades qui étaient ses supérieurs; il écrit simplement ceci: „Je résolus de combattre coûte que coûte et m'avançai pour attaquer Cher-Khan. Chihabouddin-Ahmed Khan et Itimad-Khan restèrent à Patan, les autres émirs me suivirent. Arrivés à Masana, nous vîmes les troupes de Cher-Khan rangées en bataille. Il engagea le combat avec 5000 chevaux, tandis que nous n'en avions pas plus de 2000". Puis Nizamouddin continue sans faire allusion à l'ardeur de la lutte et comme si c'était la chose la plus naturelle du monde: „Cher-„Khan fut battu et se retira à Ahmedabad. Beaucoup des siens „furent tués et un riche butin tomba entre nos mains. Je pressai „vivement les émirs qui étaient avec moi de marcher de suite „sur Ahmedabad, mais ils ne voulurent pas me suivre".

Le courageux Badaoni, qui osa toujours regarder l'ennemi

en face, s'empresse de reconnaître que, seule, l'influence de Nizamouddin détermina les deux émirs à rester à Patan et il observe, à propos de l'avis donné par Nizamouddin: „Dans ces „circonstances ce plan était le meilleur, car la nouvelle de la défection de Qoutbouddin n'était pas encore parvenue."

On ne peut s'empêcher d'approuver ce jugement. Nizamouddin devait savoir que la capitale était à peu près à découvert, puisque le prétendant tenait tête à Qoutbouddin entre le Mhaï et la Narbada. S'y trouvait-il une garnison, il était fondé à croire que les fuyards, chassés par sa double victoire sur Cher-Khan Fouladi, l'auraient singulièrement démoralisée. Enfin, il se disait que la chûte d'Ahmedabad ruinerait d'un seul coup le prestige de Mouzaffer III (pour me servir de cette expression moderne).

Cependant, grâce à l'éloquence de Nizamouddin, les émirs avancèrent encore d'un pas dans la direction d'Ahmedabad. Ils le suivirent jusqu'à Kari, où ils voulaient attendre le retour des troupes envoyées à Patan avec le butin. Evidemment Nizamouddin avait espéré que la vue du butin rendrait quelque confiance aux poltrons de cette ville. Bien plus! il y envoya plusieurs seigneurs, pour recruter de nouvelles forces et attendit douze jours pleins à Kari. Ce n'est qu'après avoir reçu la fatale nouvelle de la prise de Bari, qui décevait toutes ses espérances, qu'il fit volte-face et se retira à Patan.

La chute de Baroda fut un événement d'une grande portée; c'est alors que se révéla le caractère de Mouzaffer III et le genre de royauté qu'il voulait établir dans le Goudjrat. Jusque là, nos sympathies lui étaient acquises; car, à l'encontre des grands seigneurs du parti impérial, dont la fidélité était douteuse et le cœur partagé, ce prince s'etait montré hardi et résolu. Comme jadis Akbar, il était venu avec une petite troupe de fidèles recon-

quérir le patrimoine de ses ancêtres. Mais, voici maintenant que nous le trouvons occupé à ensevelir la forteresse de Baroda sous les coups d'un bombardement. Qoutbouddin, dans un combat antérieur avait déjà fait preuve de son incapacité militaire, il ne se conduisit pas mieux dans cette place si forte. Il entra en négociations pour la reddition de la ville, après avoir obtenu la promesse d'un sauf-conduit pour lui et pour Zaïnouddin Kambou son parlementaire. Celui-ci s'étant rendu de la forteresse au camp, le prétendant le fit assassiner. Après un tel acte la conduite de Qoutbouddin ne s'explique plus du tout. Il n'est pas besoin d'être mahométan et fataliste pour s'écrier avec Nizamouddin : „Qoutbouddin était tellement aveuglé par le destin qu'il se fia à la parole de ce félon, alors que la perfidie et le parjure de Mouzaffer étaient manifestes. Etant venu le trouver, il fut massacré à l'instigation de Tarvari, zemindar de Pipla."

Il se présente ici une énigme historique. Deux solutions, très vraisemblables toutes deux, sont possibles. Selon le jésuite de Goa, Qoutbouddin cherchait depuis un an une occasion favorable de se joindre au prétendant; se méprenant fort sur la situation, il crut ce moment venu et obtint alors le salaire de sa trahison. Ou bien, il faut prendre à la lettre les paroles de Nizamouddin et admettre qu'un sombre fatalisme poussa Qoutbouddin à la mort.

Il arrive souvent à l'Européen moderne de se faire une idée fausse du fatalisme des Orientaux; et pourtant l'histoire de l'Europe aux XVIème et XVIIème siècles nous offre des exemples analogues. L'astrologie florissait alors et il n'était pas rare de voir des chrétiens et des juifs imbus de cette croyance. On sait déjà que Qoutbouddin, en sa qualité de sunnite fanatique, était fort enclin à l'exaltation religieuse. Peut-être savait-il que cet Hin-

dou de Pipla, son ennemi mortel, l'attendait dans le camp ennemi; il savait même pertinemment (suivant le témoignage formel de Nizamouddin) que le prétendant était un homme sans foi ni loi. Jadis, il avait fait ériger des mosquées à Lahore; aujourdhui, qu'il était assombri par le malheur, et avait perdu sa gloire militaire, la vie et la mort lui étaient indifférentes; il souhaitait que la volonté d'Akbar s'accomplit en lui, et, voilà sans doute le mobile qui le fit sortir de la ville. Quoi qu'il en soit, son aveuglement eut des suites graves. Il livrait à Mouzaffer, outre la forteresse, tous ses biens et ses trésors, se montant à plus de dix *krors*; et de plus les quatorze lacs de roupies qu'Imadouddin Housaïn avait sauvés de la catastrophe de Cambaye; enfin, la place de Bahrontch, commandée par ses officiers, se rendit. C'est ainsi que le pays presque tout entier, et une armée de près de 30.000 hommes, parmi lesquels se trouvaient des Radjpoutes, passèrent au pouvoir du prétendant.

Tandis que la première phase de cette guerre si favorable à Mouzaffer touchait à sa fin, la seconde commençait à se dessiner sur le Gange. Il semble que le rapport de Nizamouddin [1]) et en outre un deuxième peut-être, parvinrent à la connaissance de l'empereur, lorsqu'il était sur le point de descendre le Gange pour fonder la ville d'Allahabad. En tout cas, il ne savait rien encore de la capitulation des deux forteresses de Baroda et de Bahrontch et comptait que Qoutbouddin tiendrait encore pendant quelque temps.

Dans cette supposition, l'empereur dressa aussitôt un second plan de campagne. Bien que ce plan fût inexact et ne parât pas à toutes les éventualités, il fut d'un excellent effet. Akbar son-

---

1) Ms. Chalmers; Aboul Fazl, p. 307: „When these intoward occurrences were reported to Akbar."

geait à renforcer la position de Qoutbouddin par une armée, que Qoulidjkhan, le djagirdar de Surate, devait rassembler en toute hâte dans le Malva. Ce vassal ayant eu beaucoup à souffrir des déprédations de Mouzaffer, on devait présumer qu'il agirait énergiquement. Il est vrai qu'après la perte des forteresses et de l'armée de Qoutbouddin, ces forces n'étaient plus tout à fait suffisantes: leur tâche principale consistait à couvrir, du côté de l'Est, le flanc de l'armée du Nord. Celle-ci, sous le commandement en chef de Mirza Khan Abdourrahim, fils du grand Baïram Khan, qu'accompagnaient beaucoup de grands vassaux d'Adjmir, tels que Pajanda Mohammed Khan Moughoul, exécutait le même mouvement que celle d'Itimad et se dirigeait par Djalor sur Pattan. Nizamouddin campait près de cet endroit et écrivait chaque jour une lettre à Mirza-Khan, pour le prier de venir bientôt. Le Khan étant arrivé à Sirohi, l'impatience gagna Nizamouddin, il s'élança sur son cheval et ramena précipitamment le nouveau général à Pattan. Un jour après, l'armée du Nord se mettait en marche. —

La marche de flanc que Qoulidj Khan exécuta, fut plus rapide. Il paraît qu'on avait concentré des troupes dans le Malva, sur les frontières du Dekhan et, par suite, les préparatifs exigèrent moins de temps. L'armée de l'Est s'avança en deux colonnes sur les deux rives du Tapti. Les douze jours, pendant lesquels Nizamouddin, campé à Kari, conservait encore l'espoir de pousser jusqu'à Ahmedabad, étaient à peine écoulés et déjà la colonne du sud ayant franchi le Tapti, avait fait cinq milles dans la direction de Nandourbar, sans doute afin d'occuper Surate.

Cependant l'autre colonne se trouvait à la même distance au Nord du Tapti, près d'une ville qui s'appelle d'un nom commun dans l'Inde: Sultanpour. Elle avait évidemment pour ob-

jectif de garantir Bahrontch. Ce mouvement fait voir qu'en agissant ainsi Qoulidj Khan supposait que Baroda était encore occupée par Qoutbouddin. Son plan ne pouvait être que le suivant : se maintenir dans la contrée arrosée par les fleuves Tapti, Narbada et Mhaï, de concert avec Qoutbouddin, en s'appuyant sur les forteresses de Bahrontch et de Baroda, jusqu'à ce que Mirza Khan Abdourrahim, à la tête de l'armée du Nord, descendit le Sabarmati; puis tomber par derrière sur le prétendant qu'on supposait établi sur le cours inférieur dudit fleuve, c'est à dire de Cambaye jusqu'à Ahmedabad.

Ce plan dut être modifié, lorsque les deux colonnes arrivées à Sultanpour et à Nandourbar reçurent la nouvelle du siége de Bahrontch par le prétendant. Il n'en fallait pas plus, pour conclure avec certitude que Baroda était tombée et, en fin de compte, cela signifiait presque le triomphe complet de Mouzaffer. Les impériaux se sentirent trop faibles pour attaquer le prétendant. D'ailleurs Qoulidj-Khan ne pouvait pas savoir si les alliés du prétendant n'avaient pas déjà infligé des pertes sérieuses à l'armée du Nord.

A son point de vue donc, Qoulidj était parfaitement conséquent, en refusant d'avancer; mais sans doute cela n'agréait pas au belliqueux Nizamouddin, car il perce une sorte d'indignation dans ses lignes. C'est là un trait caractéristique de cet homme : tout délai lui était odieux, et l'on ne peut nier que l'immobilité de Qoulidj ne fût une cause de retard. Au contraire dans Mirza-Abdourrahim, Nizamouddin avait trouvé un homme selon son coeur, capable de le comprendre, lui et la situation.

On ne s'arrêta qu'un jour à Pattan, pour délibérer; Itimad-Khan et Chihabouddin furent désignés pour garder la place. Puis Mirza Abdourrahim accepta sans retard le plan que Nizamouddin avait formé à Kari et se mit en marche sur Ahmedabad.

Voici une nouvelle preuve de la justesse de ce plan : il appert que la capitale était presque entièrement dégarnie de troupes, car à peine la nouvelle de l'approche de l'armée du Nord se fut-elle répandue dans le pays, que le prétendant sortit de Bahrontch, en n'y laissant pour la défendre que son neuveu Naçir et Tchirkis Roumi. Il arriva à Ahmedabad, au moment même où Abdourrahim avait établi son camp à Sarkitch, à 3 kos de la ville. Le prétendant se retrancha 2 kos plus loin près du monument funéraire du chah Bhikan et de petites escarmouches commencèrent.

Vendredi le 16 Mouharran 982 (Le jeudi 29 Janvier 1584 A. S.) le prétendant fit ranger ses troupes en ligne de bataille. Mirza Abdourrahim accepta le combat [1]).

Le fils de Baïram-Khan commandait lui-même l'aile gauche et menait cent éléphants contre le prétendant. Le combat fut vif: le *vakil* de Mirza, nommé Chizr Aka et le saïd Hachim et plus d'un brave y trouvèrent la mort. Avant la bataille, Nizamouddin avait reçu l'ordre, en tenant toujours à sa droite la ville de Sarkitch, d'attaquer l'ennemi sur les derrières ; tandis qu'une partie de l'aile gauche sous Raï Dourga, envoyée à sa suite, appuierait son mouvement du côté opposé. Au moment même où Mirza-Abdourrahim, au centre, lançait ses cent éléphants à l'attaque, Nizamouddin achevait de tourner l'ennemi et le prenait à revers. Mouzaffer dut céder le champ de bataille après avoir fait de grandes pertes, et les impériaux remportèrent une victoire complète.

Aboul Fazl évalue l'armée du prétendant à 40.000 cavaliers et 100.000 fantassins. Ces chiffres ne paraissent pas exagérés ; mais quand on lit chez le même auteur que Mirza a remporté la

---

1) Nizamouddin, Ouvr. cité, 434 et 435. Comp. Aboul-Fazl, p. 316 et 317.

victoire avec 10.000 cavaliers seulement, on a peine à le croire au premier abord. Il faut cependant tenir compte de ce fait que le chiffre de l'infanterie impériale n'est pas indiqué. C'était d'ordinaire la cavalerie légère qui décidait du sort des batailles, l'infanterie était peu importante. Dans ce combat toutefois Abdourrahim a dû faire manoeuvrer son infanterie à l'aile gauche avec une habileté toute particulière. Il réussit à opposer toute une ligne de cent éléphants à l'attaque principale de la cavalerie de Mouzaffer. Ce genre de combat est inusité car, pour l'ordinaire, on se sert des éléphants contre l'infanterie et en petites troupes seulement.

C'est avec un soin extraordinaire et sous la surveillance personnelle de l'empereur Akbar qu'on choisissait et dressait ces animaux qui l'emportent sur tous les autres par leur docilité. Semblables à des forteresses mouvantes, ils étaient admirablement pourvus pour l'offensive et la défensive. Sur leur dos étaient installés quatre frondeurs ou arquebusiers, qui faisaient pleuvoir une grêle de balles sur les ennemis; tandis que les éléphants les transperçaient avec leurs défenses armées de fer ou les renversaient et les broyaient dans leur fureur. D'autres encore étaient massacrés par l'épée gigantesque que les éléphants avaient apprise à brandir avec leur trompe. Voyez-vous cent monstres pareils attaquant de front l'ennemi! On a peine à se représenter la violence du choc. Le rugissement seul de ces bêtes suffit pour terrifier les chevaux. Il faut observer en outre que le prétendant ne possédait pas encore d'éléphants, tandis qu'Akbar avait confié à Mirza la cinquantième partie des siens. Ajoutez à ce genre de combat insolite une attaque sur les derrières, attaque dirigée par un homme aussi intrépide que Nizamouddin, et les indications d'Aboul Fazl paraîtront moins étranges. Il est à remarquer cependant que l'autorité d'Aboul Fazl, en fait

de stratégie n'est pas considérable: car d'abord ce n'était pas un militaire et puis il écrivait à plus de 100 lieues du théâtre de la guerre. On s'explique plus aisément pourquoi Akbar n'avait donné que peu de cavalerie à Abdourrahim, quand on songe que Qoudidj-Khan survint trois jours à peine après la bataille, c.-à-d. avec une rapidité admirable. On est ainsi amené tout naturellement à supposer qu'au moment de la bataille le gros de la cavalerie se trouvait à l'armée de l'Est. Le plan de campagne d'Akbar justifie cette supposition. En effet, d'après ce plan, Qoulidj avait ordre de se joindre à Qoutbouddin qui commandait les forteresses du Sud et disposait principalement d'infanterie.

Une faute s'était glissée dans le plan d'Akbar, parce qu'il supposait à tort que Qoutbouddin était encore en vie, mais c'est le mérite de Mirza-Abdourrahim et de Nizamouddin d'y avoir porté remède par leur habile manœuvre du 29 Janvier 1584.

Le 30 Janvier au matin, le fils de Baïram entra triomphalement à Ahmedabad. Fidèle à l'esprit de son maître, il fit publier aussitôt une amnistie générale. Tout le monde reprit confiance. Dans ses idées religieuses aussi, le lieutenant d'Akbar était animé du même esprit de tolérance que son maître. Quoique son père fût chiite, il s'était rallié à la tendance sunnite. Cependant il s'écartait sensiblement de l'orthodoxie. Le peuple disait sur son compte qu'il était un chiite déguisé, cette doctrine permettant de se faire passer pour sunnite au moment du danger. Pour la culture de l'esprit, il était à la hauteur de son temps, car il savait écrire couramment le persan, le turc, l'arabe et l'hindi. Comme poète, il était connu sous le nom de Rahim et regardé comme le Mécène de son temps. En 1589 il remit à Akbar une traduction des célèbres *Mémoires de Baber*, en persan, qui nous a été conservée. Il survécut vingt et un

ans à son maître et laissa un nom immortel. En effet, si l'on excepte le radja Todar-Mal, qu'ils urpassait cependant par l'universalité de ses connaissances, c'était l'homme et le général de beaucoup le plus considérable à l'époque d'Akbar. Lorsqu'il remporta la victoire de Sarkitch, il n'était âgé que de vingt-neuf ans.

Quatre ou cinq jours environ après cette victoire [1]), en tout cas au commencement de Février, il opéra la jonction de son armée avec celle de Qoulidj Khan et marcha vers le Sud sur le port de Cambaye. Mouzaffer III s'était réfugié dans cette place en faisant quelques détours, et d'après Nizamouddin, y avait réuni près de 10,000 hommes des débris de son armée [2]). La population des campagnes aussi, qui le regardait comme son souverain légitime, affluait auprès de lui [3]).

Les mouvements rapides de Mirza-Abdourrahim qui avait couvert sa retraite par une forte garnison laissée à Ahmedabad, avaient pour but d'éloigner le prétendant de Kathivar. Ce but fut atteint provisoirement. Car lorsque le général de l'empereur se fut approché à dix kos environ de la ville de Cambaye, le prétendant se retira devant de telles forces et se détourna vers

---

1) Nizamouddin, p. 435.

2) On ne peut critiquer la justesse des dispositions stratégiques de Mirza Abdourrahim. Cependant Aboul Fazl n'a pas plutôt fini de parler (MS Chalmers p. 317) de la supériorité numérique de l'armée de Mouzaffer qu'il continue pour ainsi dire d'une même haleine: „Si l'on avait poursuivi tant soit peu cet astre tombé tandis qu'il fuyait, on l'aurait fait prisonnier et l'on aurait extirpé cette haie d'épines. Mais les généraux impériaux, que la victoire transportait de joie, négligèrent cette tache nécessaire et perdirent leur temps dans de vaines délibérations avec Cherif Khan, Qoulidj, Naulouk (Tolak) Khan et d'autres officiers de l'armée du Malva. Pendant ce temps, le dévastateur eut toute latitude pour faire une expédition sur Cambaye. Ayant frappé les riches commerçants de fortes contributions, il réussit à s'entourer de nouveau d'un grand nombre de mercenaires." Ce passage est important pour donner une idée des courtisans qui entouraient Akbar, et de l'extrême suffisance avec laquelle ils avaient coutume de juger les grands hommes de l'époque.

3) Aboul Fazl, p. 328.

le Sud-est dans la direction de Baroda. — Mirza le suivit dans la contrée du Mhaï (Mhaïdari) et prit position sur le fleuve près du village de Basad, non loin de la ville de Pallad. Enfin le fils de Baïram crut le moment venu d'écraser le prétendant, et ordonna à Qoulidj-Khan de l'attaquer. Mais les difficultés du terrain et surtout les chemins trop étroits ralentirent la marche de ce dernier en sorte que le prétendant put se dégager et se réfugier à temps à Nandod. De là il se retira à Pipla et dans les montagnes de Thasa.

Pendant ce temps, Mirza Abdourrahim fit avancer ses troupes jusqu'à Baroda, qu'il atteignit le 16 Çafar (29 Février 1584.) Il paraît qu', après la dispersion de l'armée insurrectionnelle un mois auparavant, une partie s'était refugiée dans l'Ouest et s'y était ralliée d'une façon inaperçue. En effet, au moment même où Mirza Abdourrahim vint à Baroda, elle parut inopinément sous la conduite du Sayd Daulat et reprit aux impériaux la ville de Cambaye. Mirza se vit obligé de jeter aussitôt au devant de l'ennemi une partie de son armée commandée par Naurang Khan. Celui-ci sut reconquérir la ville, mais ne put anéantir le Sayd Daulat. Car Naurang avait à peine tourné le dos à la ville, que déjà Daulat eut repris le dessus. Il ne resta d'autre ressource au général impérial que de renoncer à la position de Pallad occupée par Kodjam Bari et de dépêcher ce dernier pour soumettre Daulat. Par là, l'armée de Mirza fut très affaiblie, mais Khodjam Bardi protégait ses derrières en s'acquittant heureusement de sa tâche. Les impériaux éprouvèrent des pertes sérieuses en poursuivant le prétendant dans les montagnes. Ils furent trahis par l'atalik Bahadour, qui passa au prétendant avec ses gens.

Abdourrahim appréhendait sérieusement que l'esprit de défection ne fît de plus grands progrès dans l'armée et fit même

arrêter un parent du traître l'Ousbek San Bahadour. Dans de telles conjectures, c'est une action rapide surtout quand elle est couronnée de succès, qui chasse le plus sûrement l'esprit de sédition. Il y avait, nous l'avons dit, une certaine parenté spirituelle entre le jeune Mirza Abdourrahim et Akbar, chez lequel le courage était toujours à la hauteur du danger. Tout comme eût fait son maître, et malgré l'affaiblissement de son armée à lui, malgré un terrain défavorable, Abdourrahim résolut de prendre sur-le-champ l'offensive et de forcer l'ennemi au combat.

Selon la stratégie de l'époque il prit lui-même la direction du centre de l'armée, tandis que les ailes qui dépassaient le front de l'armée, étaient commandées: celle de droite par Cherif-Khan et Naurang-Khan et celle de gauche par Qoulidj-Khan et Teolak-Khan. Avec le regard perçant du général qui ne prend pas seulement en considération le terrain et les combattants, mais encore le caractère et les aptitudes de ses capitaines, il avait remis le commandement de l'avant-garde à Nizamouddin Ahmed. Celle-ci précédait d'ordinaire l'armée à une grande distance et ouvrait le combat au centre, tandis que plus tard intervenaient les deux ailes, entre lesquelles s'avançait alors le gros de l'armée. Mais laissons la parole à Nizamouddin, qui fait le récit avec son genre simple: „Je „fus envoyé en reconnaissance pour découvrir par quel chemin „on pourrait le mieux aborder l'ennemi. Parvenu au pied de „la montagne, j'attaquai l'infanterie de l'ennemi et la repous„sai de plus d'un kos [1]) jusqu'à l'arrière-garde où étaient mas„sées les forces principales. Un chaud combat s'ensuivit. Les „flêches et les balles sifflaient à vous faire perdre contenance; un

1) C'est-à-dire au plus 3/8 de lieue géographique.

„grand nombre de chevaux et de cavaliers furent blessés des „deux côtés. Je fis mettre pied à terre à la meilleure partie de „mes gens et m'avançai avec eux sur la montagne. J'en dé- „pêchai quelques-uns parmi lesquels Khvadja Mohammed Rafi, „homme d'un courage éprouvé, pour demander du renfort à „Qoulidj Khan. Ce dernier vint en effet par le côté gauche, „prit contact avec l'ennemi et le rejeta un peu. Mais l'ennemi „fit avancer des renforts et Qoudlidj, ainsi que Tolak, reculèrent „de la portée du trait de l'arc. Tandis que l'ennemi repoussait „Qoulidj Khan, mes gens qui étaient descendus de cheval, trou- „vèrent la voie libre et gravirent la montagne. Mais l'ennemi „revenant en arrière nous attaqua et nous tua beaucoup de „monde. Cependant Qoulidj avait réussi à se mettre en garde „et put maintenir sa position. Je fis demander alors à Mirza „l'artillerie trainée par les éléphants. Les canons furent hissés „par les éléphants et nous dirigeâmes quelques pièces sur la „place occupée par Mouzaffer. Nauramy Khan vint alors sur „la montagne que défendait l'aile gauche de l'ennemi, et s'em- „para de la position. Dès que les boulets de canon tombèrent „dans sa division, Mouzaffer s'enfuit et un grand nombre de „ses hommes furent faits prisonniers ou tués. L'armée impéri- „ale remporta une victoire complète".

Par cette victoire on avait reconquis toute la partie continentale du Goudjrat à l'exception du fort de Barontch, dont Qoulidj Khan ne réussit à s'emparer qu'après un siége de sept mois. Mirza Abdourrahim se rendit aussitôt à Ahmedabad pour prendre en main le gouvernement et défendre les intérêts de son maître.

C'est à Etava que l'empereur reçut la nouvelle de la victoire, au moment où il allait se rendre dans le Goudjrat. Il avait passé plusieurs mois sur les bords du Gange et surveillait de sa cour les travaux de constructions de la forteresse d'Alla-

habad. Etaler sa puissance avec pompe dans la partie soumise du Bengale, n'était pas seulement un sujet de satisfaction personnelle pour Akbar, mais aussi un acte politique sagement réfléchi. Les grands seigneurs du Bengale se sentaient puissamment attirés par l'éclat de la cour et par les intrigues au moyen desquelles on cherchait à capter la faveur du padichah. Du moment que la cour se rapprochait d'eux, elle réussit à resserrer les intérêts communs. Il faut bien se rappeler qu'Akbar seul incarnait réellement l'idée politique. C'est à peine si ses ministres les plus éminents et en première ligne Todar Mal, le comprenaient. L'idée d'un Etat organisé avec ses diverses classes de fonctionnaires ne commençait encore qu'à se faire jour dans ces esprits et à en chasser la notion de l'Etat et du droit particulière au moyen-âge. Si l'on ne tenait compte de ces faits, comment interpréter cette promenade pompeuse sur le Gange et les fêtes qui signalèrent la fondation d'Allahabad; tandis que Chabaz-Khan combattait encore au loin dans l'est et que Abdourrahim partait au moment même pour réduire le prétendant? Akbar n'aurait-il pas l'air d'un despote magnifique, s'oubliant dans une aimable insouciance? Aussi la plupart des hommes en jugeaient-ils ainsi et pour ce motif même Akbar était l'homme selon leur cœur. Nizamouddin écrit à ce propos avec une naiveté toute orientale et dans le style du moyen-âge: „L'empereur passa quatre mois à se divertir." Il trouve tout naturel que son empereur s'amuse, tandis qu'il risque lui-même sa vie pour gagner la faveur et l'or de son maître. Il se doute aussi peu des idées politiques d'Akbar, qu'Aboul-Fazl de la tactique de Nizamouddin. L'empereur, en diplomate habile, savait voiler l'exécution de plans grandioses et d'idées élevées sous les dehors brillants d'un despotisme bénin, tel que l'aimaient le peuple et les nobles. Il est vrai que les campagnes

de Caboul et du Bengale lui avaient donné de sévères leçons; car elles avaient été provoquées par la trop grande franchise qu'il avait affichée dans son différend avec les oulémas et dans sa réforme du système féodal.

Cette marche triomphale et ces mois passés en fête sur les bords du Gange sont des symptômes de cette même politique conciliante qu'il avait suivie naguère lors de l'arrivée de la pierre marquée de l'empreinte du prophète. Les fêtes touchaient à leur fin, lorsque les nouvelles désastreuses du Goudjrat arrivèrent. Itimad et Chihab étaient perplexes à Patan; Nizamouddin impuissant à Kari, le prétendant maître du pays, Baroda tombé au pouvoir de l'ennemi, Barontch pris, Qoutbouddin prisonnier, assassiné! Voilà qui pesait lourdement sur le cœur d'Akbar; en homme de guerre accompli, il comprit aussitôt, qu'après la perte de Qoutbouddin, le plan de campagne projeté pour Mirza Abdourrahim et la coopération de l'armée du Malva étaient fondés sur une hypothèse erronnée. Akbar se mit en route. Dans ce Mouzaffer qu'il méprisait, il rencontrait un ennemi perfide, astucieux et énergique; ce n'était point un sujet révolté, mais un ennemi de l'Empire. L'empereur se prépara donc à corriger les défauts du plan de campagne, et à combattre en personne le prétendant. Il avait porté son regard dans son for intérieur, lorsqu'il prit la résolution de combattre lui-même le traître; maintenant qu'il allait passer de la volonté à l'action, il leva les yeux vers le ciel. Là haut les planètes brillantes se mouvaient tranquilles dans leurs orbites célestes, ici-bas s'agitaient les vies humaines oscillant du bonheur au malheur et du malheur au bonheur, comme la vague du fleuve va et vient d'écueil en écueil. Là haut, les étoiles rayonnantes parlaient leur langage immortel, que le sage de Chiraz, Mir Fatoullah, sut interpréter. Qui dira les sentiments éprou-

vés par l'empereur, lorsque dans la nuit profonde retentirent ces paroles du sage, qui près de lui contemplait depuis peu de temps le cours des astres: „Deux fois encore cette année les généraux de l'empereur auront la joie de vaincre"! [1])? Qu'on se représente ensuite l'arrivée des courriers apportant au prince qui s'appelait fièrement „l'Ombre de Dieu sur terre" le message suivant: Mirza Abdourrahim a battu l'ennemi à Sarkitch, il a écrasé son armée dans la montagne. „Akbar en recevant le glorieux message, rendit grâces à Dieu" [2]). Il distribua de riches gratifications aux courageux combattants du Goudjrat. Les firmans succédaient aux firmans, les présents aux présents. Mirza Abdourrahim reçut le titre pompeux de „prince des princes" que son père Baïram avait porté. En sa qualité de Khan-Khanan il monta sur un noble coursier, revêtu d'un habit de fête et porta à la ceinture un poignard garni de pierreries. Devant lui on portait le „*toman togh*", bannière qui marquait le grade du „mançabdar" de cinq mille hommes [3]). Si le jeune homme avait le cœur gonflé d'une légitime fierté, il n'était pas cependant de ceux qui ne songent qu'à eux-mêmes. Il donna libéralement tout ce qu'il avait aux guerriers valeureux auxquels il devait tant d'honneur. Un soldat s'étant présenté qui n'avait point reçu de souvenir, Mirza Abdourrahim se dépouilla du dernier objet qu'il portait à la ceinture. C'était (trait caractéristique du personnage et de son temps) un précieux encrier: le vainqueur de Sarkitck et de Radjpipla était un poète!

Nizamouddin avait d'autres sentiments: „Quant à moi qui écris ces lignes, l'empereur m'a fait cadeau d'un cheval, d'un habit de fête, et a augmenté mes revenus". On sent dans ces

---

1) Aboul-Fazl. Ouvr. cité p. 320.
2) Ibidem.
3) Nizamouddin, Ouvrage cité, p. 437.

brèves paroles la joie qu'il ressent de la réparation du dommage que son fils avait éprouvé de la part de Mouzaffer, lors du pillage d'Ahmedabad; joie honnête du soldat qui se réjouit de ce que l'empereur a reconnu sa hardiesse et son sang-froid.

Nizamouddin Ahmed est un des types les plus remarquables de l'époque d'Akbar. Toujours prêt à aller de l'avant, impassible dans le danger, possédant assez de stratégie pour dresser un plan secondaire, assez de tactique pour l'exécuter, suffisamment lettré pour décrire l'une et l'autre chose, ayant les connaissances économiques nécessaires pour occuper un poste élevé dans le département des finances, maniant le cheval comme la plume, pieux et modeste, attaché à la foi austère de ses pères, fidèle à l'empereur, chevaleresque envers ses amis — on eût dit l'âme d'un chevalier oriental sans peur et sans reproche dans un corps de fer.

Mirza Abdourrahim et Nizamouddin Ahmed devaient se compléter réciproquement, d'autant plus qu'aucun d'eux n'était assez égoïste pour vouloir se mettre seul en évidence. Le plus jeune surtout sut profiter de l'expérience militaire de son aîné. Depuis que le fils de Baïram commande, Nizamouddin est toujours à la place qu'il lui faut, c.-à-d. à l'avant-garde. Abdourrahim a dû se servir de lui dans le conseil de guerre, comme chef d'état-major, suivre ses avis et en fin de compte lui permettre de choisir lui-même son poste.

Cette entente entre les deux officiers qui commandaient en chef (on peut bien s'exprimer ainsi, quoique Qoulidj-Khan en sa qualité de mançabdar de quatre mille hommes occupât un rang plus élevé que Nizamouddin) était d'autant plus profitable aux intérêts de l'empereur, qu'après avoir terminé le second acte de la guerre, l'un et l'autre, Nizamouddin surtout, devaient figurer dans un troisième plus pénible encore.

Après la terrible défaite de Radjpipla, le prétendant avec les débris de son armée, avait tourné les impériaux au nord-est, puis il avait reparu dans la contrée de Tchampanir et était parvenu par un grand détour à Birpam. Certes il faudrait admirer cet homme pour son énergie guerrière et sa finesse, si ses parjures et ses assassinats dont parle histoire, ne projetaient une ombre sinistre sur sa personne.

Malgré un engagement malheureux avec Maqçoud-Aqa et Chadman-bey, il avait pleinement réussi à tracer sa courbe du nord-est à l'ouest-sud-ouest et était parvenu par le district de Djalavar, dans le pays de Surath au Kathivar, où il s'établit à Gondal. Ce pays de Surath [1]) comprend le centre de la presqu'île avec la contrée sauvage et montagneuse qui entoure Djounagarh, ainsi qu'une partie considérable de la côte. Aboul-Fazl estime la distance du port de Gogelo jusqu'au port d'Aramroy à 125 kos de long et celle qui sépare Diou de Sindehar à 72 kos. Après la conquête et sans doute déjà avant ce temps ce pays était divisé en neuf *serkars*, d'après les neuf tribus qui l'habitaient. Outre que la description d'Aboul Fazl est d'un certain intérêt pour la géographie historique, elle ne saurait être omise ici pour les motifs suivants. Tout d'abord elle nous montre que ce pays était une forteresse dangereuse entre les mains du prétendant; ensuite, jointe à ce que Nizamouddin nous raconte en général, elle nous permet de jeter un coup d'œil dans la petite guerre au temps d'Akbar et par là nous facilite l'intelligence des mouvements stratégiques un peu confus dans le Bengale, ainsi que des combats dans l'Afghanistan. Le premier serkar, appelé d'ordinaire Nouveau-Surath, était un pays

---

1) Il ne faut pas confondre ce pays de Surath avec le port de Surate sur le Tapti V. Aijn Akbari II, p. 80 et suiv.

boisé et inconnu; un voyageur qui le parcourut par hasard, venait de donner des renseignements à son sujet. Djounagarh, la capitale, possédait une citadelle en pierres; à 8 kos de là s'en élevait une autre, nommée Adhoum, sur un rocher escarpé. Les habitants appartenaient pour la plupart à la tribu des Koukyans; les produits du pays consistaient en chameaux et en grands chevaux. Le second serkar tirait son nom de la ville de Patan-Samnat, dont la citadelle construite en briques était située sur la côte, à l'embouchure du Hirni et du Sirsouti.

A trois kos de là se trouvait encore une forteresse, Aurani, célèbre par ses fourbisseries. Il y avait là, disait-on, une source merveilleuse, dont les eaux trempaient toutes les lames qu'on y plongeait. S'il faut en croire notre auteur, ce pays, uniquement habité par des Hindous, abondait en sources sacrées. Deux Radjpoutes de la tribu des Ghelotes, y commandaient chacun à 1000 cavaliers et à 2000 fantassins, ainsi qu'à un certain nombre d'*ahirs* (vachers). Le zemindar du troisième serkar était un prince de la tribu des Gauhils, seigneur de trois villes, parmi lesquelles le célèbre port de Gogeh, vis à vis l'embouchure de la Narbada, de l'autre côté du golfe de Cambaye. Il commandait à 2000 cavaliers et 4000 hommes à pied. La tribu des Watis dans le quatrième serkar, avec le port de Meheri ne comptait que 300 cavaliers et 500 fantassins. Le cinquième serkar formait avec le port extrêmement fortifié d'Aramroy la pointe occidentale de la presqu'île, ses habitants appartenaient à la tribu des Badhils; leurs forces consistaient en 1000 fantassins et en autant de cavaliers. Le sixième serkar était presqu' entièrement inconnu. „Les fleuves y sont si grands, les montagnes si „hautes et la contrée généralement si boisée, qu'elle est impénétrable à une armée." Néanmoins les Tchitons mettaient sur pied 1000 cavaliers et le double d'infanterie. Dans le septième

était établie la petite tribu des Baghelas, avec 200 hommes montés et le même nombre de fantassins; à côté d'elle deux autres tribus encore, d'abord les Kathis [1]), gens de la caste d'Ahir, qui s'adonnaient surtout à l'élevage des chevaux; ils pouvaient mettre sur pied 6000 fantassins et autant de cavaliers: „Il y a des gens qui prétendent que cette tribu est d'origine arabe. „Les hommes y sont très-prudents, extraordinairement hospi- „taliers et partagent leurs repas avec des adhérents de toute „croyance

„Quelques uns d'entre eux sont d'une beauté peu commune. „Quand un djagirdar vient les trouver, ils passent avec lui un „contrat aux termes duquel il ne doit citer ni homme ni femme „pour cause d'immoralité", ainsi s'exprime Aboul-Fazl. Il veut dire sans doute qu'il s'est encore conservé dans cette tribu une de ces vieilles coutumes matrimoniales que l'Hindoustan avait oubliées depuis plus de 1000 ans: peut-être ce genre de polygamie que quelques Malais observent encore aujourd'hui, ou encore une sorte de polyandrie tel qu'elle existait chez les Aryas avant l'époque de la composition des Mahabarata. En tout cas cette indication prouve amplement que ce septième serkar n'offrait pas à Akbar un terrain favorable pour ses projets de civilisation. Les Pouroundja de même, une branche de la tribu des Ahirs, forte de 3000 fantassins et d'autant de cavaliers, étaient une race turbulente qui vivait en hostilité permanente avec les Djams leurs voisins. La petite tribu des Vatchis, dans le huitième serkar, ne comptait que 200 cavaliers et 200 fantassins. Dans le neuvième serkar étaient établies deux tribus hindoues, qui se

---

1) Ritter, Géographie, t. VI, p. 1073, Mac Murdo, dans ses Remarques (t I, p. 269) dit qu'ils habitaient originairement les rives de l'Indus et qu'ils mènent une vie de brigandage.

vantaient de tirer leur origine de Mahadeo, le seigneur de la terre; Kharoun, l'ancêtre de la première, poète et devin, était né de la sueur qui perlait sur le front de ce dieu; Bhaut, l'aïeul de la seconde tribu était né de sa salive. Les Kharouns, au nombre de 4000 hommes à pied et de 500 cavaliers, connaissaient des cantiques en l'honneur de leur dieu, ils savaient sonder les mystères les plus profonds et faisaient entendre des chants qui inspiraient à leurs auditeurs un enthousiasme guerrier. Les Bhauts, il est vrai, s'entendaient aussi à ces chants, mais le philosophe de la cour d'Akbar estime les Kharouns comme de meilleurs guerriers.

Les chiffres indiqués n'ont trait qu'au nombre de combattants que l'empereur tira plus tard de ce pays pour son armée régulière. On peut donc le doubler ou le tripler en bonne conscience, si l'on veut arriver au nombre exact des hommes en état de porter les armes. Les forces réelles du pays paraissaient au jour, dès que dans un serkar quelconque un homme se montrait qui savait mettre les masses en mouvement. Là où la main de l'homme ne pouvait ériger des citadelles selon les règles de l'art, fleuve ou forêt, rocher ou gorge, tout servait à l'habitant de rempart naturel.

Tel était l'aspect de la contrée que Mouzaffer III avec son talent de fauteur d'insurrections avait choisie comme théâtre de ses exploits; c'était le pays d'origine de sa mère. Il se vit bientôt à la tête de 3000 cavaliers et fantassins, car il possédait de grandes sommes d'argent depuis la prise de Barada et de Bahrontch. Amin-Khanghori, prince de Surate lui promit son aide pour un lac de *mahmoudîs* et un poignard garni de pierres précieuses. Pour la même somme, il obtint une promesse analogue de Djam Satrsal, le radja de Djalarar [1]) qui disposait de 8000

1) Nizamouddin dans Elliot, tome V, p. 438, mentionne Marsal, mais l'éditeur

hommes d'infanterie et de 7000 cavaliers. Avec l'aide de ces deux princes et de leurs partisans, le prétendant espérait pouvoir frapper un nouveau coup sur Ahmedabad. Mais le prestige de Mouzaffer était évanoui et les deux seigneurs du Kathivar se prirent à réfléchir. Aboul Fazl a certainement raison, quand il les compare à un essaim de mouches avides, attirées par le trésor de Mouzaffer. Quant à Nizamouddin, il décrit ainsi la situation avec une concision humoristique : „Amin Khan se montra avisé et dit à Mouzaffer; va trouver le Djam et emmène le avec toi; pour moi je pourvoirai aux vivres de l'armée et puis je te suivrai."

A l'arrivée de Mouzaffer chez le Djam, celui-ci recula et dit: „précède moi à Ahmedabad, je suivrai." A moins de renoncer à tout, Mouzaffer dut avancer, bon gré mal gré. Il s'approcha jusqu'à 60 kos de la capitale du côté de Morbi. Dès que le Khan-Khanan en fut informé, il confia à Qoulidj-Khan le commandement de la place d'Ahmedabad et se porta avec Naurang-Kkan et Nizamouddin-Ahmed à la rencontre de l'ennemi; toute la contrée autour de Patan était protégée par des corps de troupes éparpillés.

Le prétendant se trouvait déjà à Paramgam, à 40 kos de Morbi, que ni Radja Djam, ni Amir-Khan n'avaient paru. Mouzaffer dut se contenter, pour faire passer sa mauvaise humeur de piller par ci, par là et revint par le Surath jusqu'à l'extrême pointe occidentale dans les montagnes protectrices de Barda, car l'armée impériale était sur ses talons. Enfin il fit halte à Dvarka dans la dernière ville du Surath au bord de la mer. Les deux seigneurs du Kathivar crurent alors le moment

---

préfère Satrsal, qui est la variante de Badaoni. Cette hypothèse est confirmée par l'Aïn Akbari, qui donne aussi la généalogie du Radja. v. Blochmann, Aïn p. 659.

venu de se rallier au Khan-Khanan. Amin-Khan lui envoya, par l'intermédiaire de Mir-Toura des salutations amicales et donna même son fils en otage. Djam de son côté fit dire par ses *vakils* qu'il avait accepté il est vrai de l'argent de Mouzaffer, mais sans contracter alliance avec lui, et qu'il était prêt à conduire l'armée impériale à l'endroit où se trouvait le prétendant[1]). Il ajoutait qu'un corps de troupes légères réussirait peut-être à le faire prisonnier[2]). Mirza Abdourrahim pénétra à marches forcées dans les montagnes de Barda et fit piller et dévaster la contrée. On ramassa de tous côtés une grande quantité de butin, beaucoup d'hommes furent pris ou tués. Mouzaffer s'appliqua avec une finesse et un courage admirables à profiter pour son compte de cette marche du Khan-Khanan. Car tandis que ce dernier parcourait les montagnes et les bois et faisait un exemple effrayant, Mouzaffer s'était glissé par le bord septentrional de la presqu'île.

Il arriva avec 500 cavaliers du Kathivar et 500 Mongols à cheval à Othanga, localité située entre des gorges de montagnes et le fleuve Sabarmati où habitait une tribu de Kols rebelles, celle des Baï. Les Kols, qui sont une tribu d'origine dravidienne, le secondèrent tout comme les Grassias, sorte de brigands vivant des exactions qu'ils commettent dans des villages sans défense sous prétexte de les protéger par les armes; des zemindars mécontents se joignirent à eux. De la sorte le prétendant eut de nouveau levé une troupe considérable, au moyen de laquelle il crut pouvoir faire un hardi coup de main; mais il avait compté sans la prévoyance du Khan-Khanan. En effet ce dernier, en entrant dans les montagnes du Barda, avait fait barrer les

---

1) Bird, Ouvr. cité p. 378.
2) Nizamouddin, Ouvr. cité, p. 438.

routes qui mènent au Goudjrat. Medini Raï, Khodjambardi et d'autres étaient campés près de Hadala aux environs de Dandouka, et couvraient les routes militaires de Cambaye; un autre détachement, sous le commandement de Bayan Bahadour, se trouvait près de Paranti, à 4 kos au plus d'Othanya. A l'arrivée de Mouzaffer à Othanya, Saïd Qasim Barha, qui avait poussé de Patan à Bidjapour, en était encore séparé de 30 kos. L'armée de Hadala avait opéré sa jontion avec celle de Paranti. Mouzaffer ignorait-il cette concentration de troupes ou cédait-il à la nécessité? Quoi qu'il en soit, ayant reçu quelques éléphants, il tenta l'attaque du côté de Paranti. Elle eut pour résultat la défaite complète de son armée, la perte de ses éléphants et de son train. Il échappa au massacre nu-pieds et demi-mort.

Comment le prétendant engagé dans les montagnes du Barda avait-il pu se dérober au Khan-Khanan et l'attaquer à revers, alors que les impériaux étaient guidés par les gens de Djam, indigènes connaissant la contrée? Ce fait seul prête au soupçon qu'il y eut là quelque anguille sous roche. Mirza Abdourrahim se trouvait encore dans la montagne, lorsqu'il apprit que Djam jouait double jeu; il lui renvoya aussitôt ses vakils. Celui-ci se vit contraint de laisser tomber le masque, et de se donner quelque maintien en réunissant en toute hâte une armée de 20,000 cavaliers et une troupe innombrable d'infanterie. Mais lorsque le vainqueur de Serkitch et de Radjpipla ne fut plus qu'à 7 kos de distance, le cœur lui faillit et il envoya à Mirza Abdourrahim son fils comme gage de sa fidélité; de plus trois grands éléphants et 18 chevaux arabes, en exprimant le désir de vivre en paix. Cette offre fut acceptée et le Khan-Khanan se rendit pour quelques mois à Ahmedabad dans l'intention de pacifier le pays jusqu'à ce que l'empereur l'appelât à la cour où il arriva le 24 Amerdad 993 (14 Mai 1585). Le souvenir qu'il laissa dans le pays,

fut si durable qu'en l'an 1740 Ali-Mohammed [1]) écrivait encore: „Si l'on voulait énumérer toutes ses nobles qualités, uni-„versellement connues, elles rempliraient un livre entier".

Aboul Fazl [2]) dans un récit bien romantique, rapporte une anecdote qu'il place vers la fin des cinq mois que Mirza Abdourrahim passa dans ce pays. Un gentilhomme Radjpoute du Goudjrat, ayant succombé dans une lutte sanglante contre ses parents, avait été chassé par eux hors du pays. Couvert de blessures, il fut relevé du champ de bataille et sauvé par des yogis compatissants. Pendant de longues années il erra par des pays étrangers dans le costume d'un yogi, de peur de tomber sous le poignard des assassins. Il passait pour mort dans sa patrie. Les femmes de sa maison se vouèrent à la mort sur le bûcher, seule son épouse favorite sut se soustraire au *sutti* (bûcher funèbre) et fidèle à un pressentiment secret elle nourrit pendant dix-neuf années entières l'espoir que son malheureux époux reviendrait un jour. Et cet Ulysse hindou revint en effet auprès de sa Pénélope! Le fils de Baïram allait partir pour Fathpour-Sikri, lorsque la renommée de sa justice parvint aux oreilles des pélèrins yoguis. Le martyr Radjpoute s'étant confié à lui, Mirza Abdourrahim l'emmena à la cour et le recommanda à la libéralité d'Akbar. Grâce à ce dernier il recouvra tous ses biens. Nizamouddin Ahmed réduit l'Odyssée de ce nouvel Ulysse à deux ans et lui attribue une fin bien tragique. „Son nom", dit-il „est célébré dans les villes du Goudjrat, par des récits et des chansons; on exaltait la bravoure dont il fit preuve et il jouit d'une grande gloire".

Il se pourrait donc que des chanteurs errants eussent mêlé des traits légendaires à cette histoire, que par suite la figure du

1) v. Bird, Ouvr. cité, p. 381.
2) Ibidem, p. 351 et 352.

Radjpoute eût revêtu un coloris romanesque et que les relations différassent l'une de l'autre.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Raï-Sing, le fils de Radja Man Singh de Djalavar vécut caché comme yogui et qu'il fut réintégré dans ses droits par Mirza Abdourrahim. Nizamouddin rapporte aussi la fin de Raï-Singh. Nous allons insérer ici son récit parce qu'il jette une lumière bien vive sur l'esprit chevaleresque des hommes qui illustrèrent l'époque d'Akbar par leurs exploits. Raï-Singh fut reconnu par les siens, rétabli par le Khan-Khanan et commençait à reconquérir son patrimoine sur Khangar, le chef de la tribu des Djardjas et allié de Mouzaffer, ainsi que sur le susdit Djam.

Il avait conquis la ville de Halvad dans le nord du Kathivar, lorsque la population, qui lui était hostile depuis longtemps, se souleva contre lui. Il apprit cette nouvelle, tandis qu'il était occupé au jeu du *tchaugan* [1]), sorte de sport, auprès duquel nos chasses aux petits papiers semblent bien misérables. C'est un jeu de croquet qu'on joue à cheval. L'un des cavaliers pousse la boule vers un but avec le bout recourbé du maillet du tchaugan; l'autre cherche à la repousser. Il s'agit de galoper le plus vite possible à la suite de la boule projetée d'un bras robuste, de maintenir rapidement son cheval pour parer le coup ou de pousser la boule tandis qu'on est lancé à fond de train et en visant contre terre (ce qui peut facilement désarçonner le cavalier), sans permettre à l'adversaire d'approcher. On gagne à ce prix là.

L'empereur Baber parle de ce jeu, comme d'un jeu usité au Thibet. Aboul Fazl dans le vingt neuvième chapitre de l'Aïn-Akbari en parle ainsi, comme du jeu favori d'Akbar :

---

1) Nizamouddin, Ouvr. cité p. 444.

„Sa Majesté joue aussi du tchaugan pendant la nuit, au grand étonnement des bons joueurs. On se sert, en ce cas, de boules en bois de Pallas, qui est très-léger et brûle longtemps, et on les allume pour la nuit. Sa Majesté a des maillets, armés à leur extrémité de boutons d'or et d'argent. Si l'un d'eux se brise et qu'un joueur puisse s'emparer du bouton, il lui est permis de le garder [1])".

Que l'histoire de Raï-Sing soit véridique ou fictive, on ne saurait imaginer une scène plus poétique pour la fin tragique d'un héros qu'une place de jeu de tchaugan, à la clarté douteuse des étoiles. C'est à minuit, par un beau clair de lune, que le messager envoyé par les ennemis trouva Raï-Singh, monté sur un cheval fougueux et lançant la boule enflammée. „Si tu „es vraiment Raï-Singh, alors tu ne nous attaqueras pas de nuit", dit le messager et le prince magnanime accéda à son voeu.

Puis, il continua son jeu hardi, se coucha sur la place même et s'endormit. Cependant les ennemis supérieurs en nombre arrivent et se jettent, à la pointe du jour, sur les joueurs fatigués. La place du tchaugan est jonchée des cadavres de Raï-Singh et de ses 80 compagnons. Les relations diffèrent l'une de l'autre, ainsi que nous l'avons dit. Les critiques sont portés à voir dans ce fait l'indice d'une légende; dans ce cas, il est certain qu'elle se forma aussitôt, ce qui est un signe caractéristique de l'époque. Akbar aimait ce jeu violent et y excellait; Nizamouddin Ahmed, le hardi cavalier, son contemporain, en parle à propos de cette catastrophe. A en juger par lui et quelques autres preux d'Akbar, la fin héroïque de Raï-Singh était l'idéal

---

1) Blochman I, p. 298.

le plus envié [1]). Après le départ de Mirza Abdourrahim, la petite guerre avec le prétendant suivit son cours. Il trouvait des secours, tantôt à droite, tantôt à gauche, auprès des principicules. Mouzaffer et Nizamouddin Ahmed étaient des hommes d'égale valeur; on peut joindre à leur nom celui de Qoulidj-Khan, serviteur dévoué de l'empereur. Ce n'est pas le lieu ici de retracer en détail les combats qui suivirent. L'armée dont Mouzaffer pouvait disposer encore, ne dépassait plus le chiffre de 11000 hommes. Nizamouddin réussit peu à peu à reléguer le prétendant au delà du Ran, ce grand marais dans le Nord du Kathivar, et à repousser toutes ses incursions. La tournure des affaires changea, lorsque Nizamouddin se vit dans la nécessité de traverser lui-même le Ran. Auparavant Mouzaffer faisait la guerre en bonne forme et l'art qu'il déployait dans les combats et les évolutions stratégiques, avait un caractère presque moderne. Maintenant il était devenu le chef de tribus riches, mais à peine civilisées et adonnées au brigandage, tribus qui appartenaient en partie aux aborigènes de l'Inde, comme les Kols par exemple.

C'est contre ces tribus, plus encore que contre Mouzaffer, que Nizamouddin entreprit une guerre de dévastation, telle que la civilisation de l'Hindoustan, plus avancée en cela que celle de l'Allemagne, à pareille époque, n'en connaissait plus. Ne dirait-on pas entendre les récits de Sébastien Schaertlin de Burtenbach, quand Nizamouddin écrit ces mots: „Il était né-„cessaire de mettre fin à cet état de choses; c'est pourquoi je „passai le Ran à un endroit où les eaux n'ont que trois kos de „largeur, et je commençai une œuvre de pillage et de destruc-

1) Aboul Fazl se peint bien lui-même, quand il dit à la fin de son 29ème chapitre: „Il est impossible de décrire ce jeu exquis. Ignorant que j'en suis, je ne puis en parler que fort peu".

„tion. Nous brûlâmes et dévastâmes les villes de Kari et de „Kataria, deux forteresses bien connues dans le pays de Katch. „Nous nous rendîmes maîtres d'un butin extraordinairement „grand et repassâmes le Ran après avoir pillé et détruit dans „l'espace de trois jours à peu près trois cents villages". Ailleurs il est question d'une dévastation qui s'étendit à environ cinquante villages des Kols et des Grassias. Quelques chefs succombent, d'autres sont transportés dans des contrées lointaines, d'autres se réconcilient avec le nouveau régime dont ils sentent la force. Le pays est entouré d'une ceinture de forteresses, et des fortins tiennent en échec les tribus turbulentes des montagnes.

Ainsi s'acheva peu à peu et par la force des armes l'œuvre de pacification du pays de Goudjrat.

Si l'on excepte les districts montagneux et écartés, qui ne virent jamais que des douaniers impériaux, le Goudjrat proprement dit prospéra sous le règne d'Akbar et forma l'une des plus belles provinces du grand empire. La situation géographique de ce pays en fit le centre des relations avec les Portugais. Ces rapports qu'Akbar considérait souvent d'un air inquiet et comme s'il en pressentait le péril, ne laissèrent pas d'exercer une grande influence sur lui.

Le prétendant parjure, subit plus tard le sort qu'il méritait. Il tomba au pouvoir des impériaux. Akbar lui-même dicta le récit de la fin de Mouzaffer dans une note diplomatique adressée à Abdoullah Khan du Touran, le prince le plus puissant des environs. Cette note d'Akbar à Abdoullah est intéressante par cela seul qu'elle a été écrite par Aboul-Fazl [1]. Mais elle l'est encore plus pour deux autres considérations. L'empereur ne

---

1) Manuscrit Hoffmann, déposé au château de Noer.

donne pas à entendre par un seul mot que Mouzaffer soit le Nathou substitué, bien que c'eût été tout à fait indiqué; mais il l'appelle le sultan Mouzaffer de Goudjrat. De plus l'expression employée par Akbar est très caractéristique pour l'histoire de la diplomatie orientale. Car dans ce même écrit il fait entendre, sous une forme polie et richement imagée, que c'a été une impertinence de la part du fils d'Abdoullah-Khan, d'avoir osé demander la main de sa fille. Dans sa colère il fit tout simplement noyer les messagers. Mais dans sa réponse à la note d'Abdoullah, qui excusait son fils, Akbar s'exprime ainsi: „Avant que le porteur du message fût arrivé, il tomba à l'eau „et le contenu de son message n'a pas été connu. Comme nous „sommes animé d'un esprit de justice, nous déplorons le contre-„temps causé par ce malheur; il est vrai que de cette façon les „liens d'une ancienne amitié n'ont pas été renoués, ni serrés „plus étroitement''. Ce petit spécimen du style d'Akbar ne suffirait-il pas à nous édifier sur le sens vrai de cette autre phrase qu'il écrit plus loin à propos de Mouzaffer III: „C'est une „chose étonnante, qu'il se soit tué lui-même, lorsqu'il fut „amené au seuil de la cour impériale? Mais il ne pouvait guère „en être autrement, car dans ces circonstances il faut un cœur „loyal pour hésiter jusqu'au bout à tuer l'homme et à détruire „un organisme, construit par Dieu même. La règle générale „n'a-t-elle pas été que quiconque respectait son souverain restait „sain et sauf?''.

Le sens de cette phrase entortillée c'est qu'Abbar fit exécuter sans autre forme de procès le meurtrier parjure de Qoutbouddin; tout au plus pourrait-on conclure que cette exécution fut secrète.

Mouzaffer III aurait pu avoir un meilleur sort. Ne devait-il pas comprendre que pour Akbar il n'y avait qu'une alternative

fatale: restaurer dans toute son étendue l'empire conquis par ses ancêtres ou bien être emporté lui-même par de puissants vassaux. Le gouvernement d'Akbar avait besoin d'une autorité inconnue jusqu'à lui, pour réaliser le sublime idéal qui s'était révélé à son esprit. Le jeune Mouzaffer ne fut ni assez intelligent, ni assez noble pour le comprendre. S'il avait été au moins assez politique pour être fidèle à Akbar, il aurait été tout aussi indépendant, comme vice-roi du Goudjrat, que le demi-frère de l'empereur à Caboul.

CHAPITRE IV.

MORT DE MIRZA MOHAMMED. AKBAR SUR LES BORDS DE L'INDUS.

Tandis que la guerre contre les petits vassaux rebelles durait encore dans l'est du Bengale et que les évènements décrits plus haut se déroulaient dans la presqu'île du Kathivar, le Khan-Khanan avait établi sa résidence à Ahmedabad. Il aurait sans doute pénétré dans le Dekhan, s'il avait eu les forces nécessaires : la conquête de ce pays était du moins un plan depuis longtemps caressé par Akbar. Mais il dut consacrer d'abord ses soins à organiser le gouvernement du Goudjrat conquis et il commença par incorporer ce pays à l'empire par voie administrative.

Il ne put donner que peu de mois à cette œuvre bienfaisante de la paix, car il reçut un firman impérial, lui enjoignant de paraître à la cour dès le 24 Amerdad 983 (14 Mai 1585) si la situation du Goudjrat le permettait [1]). Selon toute apparence, l'empereur voulait tenir un conseil de guerre avec son général

---

1) Aboul-Fazl : Ouvr. cité p 351 et suiv.

victorieux au sujet de la conquête des petits Etats du Dekhan, car tous les djagirdars du Sud reçurent l'ordre en même temps de faire de vastes préparatifs contre ces pays. Chihabouddin Ahmed Khan, Cherif-Khan et Naurang-Khan devaient seconder cette entreprise avec des troupes, chacun du côté de son district, tandis que Açaf Khan opèrerait du côté d'Adjmir. Déjà même Khwadjagi-Fathoullah avait été nommé payeur-général de cette armée et l'émir Fathoullah de Chiraz qui reçut le titre d'Azoudouddaula, allait ramener à la raison (c'est ainsi que s'exprime Aboul Fazl), le radja Ali-Khan, prince de Khandesch.

Akbar résidait à cette époque à Fathpour et s'adonnait aux plaisirs de la vénérie; il n'en trouva pas moins le temps d'entendre ses conseillers intimes qui l'engagèrent à ne pas perdre de vue le Pendjab. Le Khan-Khanan venait sans doute de rejoindre l'empereur, lorsqu'on apprit soudain une nouvelle de Caboul, au reçu de laquelle Akbar se vit à cent lieues de tous ses plans contre le Sud. Son frère Mirza Mohammed Hakim était mort, en cette ville, le 16 Amerdad 993 (16 Mai 1585) et de graves complications étaient imminentes.

Dans la nuit du 11 Cherivar (10 Juin), à 2 heures, l'empereur Akbar monta à cheval, fermement décidé à se rendre lui-même dans le Pendjab. Pour comprendre cette rapide et importante détermination il faut jeter un coup d'œil non seulement sur l'empereur et son empire, mais encore sur le pays lointain au delà de l'Oxus.

Partout où Akbar s'était montré en conquérant, il l'avait fait avec la pleine conscience que la condition de la paix de l'Inde était de fonder un grand empire, bien arrondi. Tantôt il entrait en scène avec un appareil militaire, tantôt il se tenait sur la réserve selon que l'exigeait sa politique de paix armée. Quelque dangereuse que fut la révolte du Bengale et l'insurrec-

tion des légitimistes au Goudjrat, l'empereur ne parut pas sur le champ de bataille. Mais dès que le vice-roi de Caboul se souleva, aussitôt Akbar s'élança sur son cheval. Il en fut de même , lorsque son frère eut rendu le dernier soupir.

On est ainsi porté à croire que le grand empereur considérait cette province du nord-ouest comme le point le plus faible de son empire. En effet il ne s'agissait pas cette fois de la pacification d'une province, mais de la paix de l'Inde et de l'Asie centrale. Nous avons déjà dit qu'Akbar redoutait des complications après que son frère se fut enfui auprès d'Abdoullah-Khan, prince-règnant des Ousbeks du Touran. Car dans cet homme Akbar avait trouvé un rival parmi les grands souverains de l'Asie, rival avec lequel il fallait compter, car les Ousbeks étaient les ennemis héréditaires des Mongols.

Après la mort de leur grand roi Chaïbani Khan dans la bataille désastreuse et décisive de Merv, il s'écoula de longues années sans que les tribus des Ousbeks fussent de nouveau réunies sous un seul sceptre. L'autorité centrale était brisée et il n'y avait d'autre connexion entre les chefs des diverses tribus que le lien assez lâche de l'intérêt commun et d'une sorte de confédération naturelle résultant de la parenté des tribus. La conséquence d'un tel état de choses fut que le plus intelligent et le plus hardi d'entre ces chefs s'arrogea le commandement suprême. C'était la famille des Aboulkhaïrides qui lentement, dans le cours des temps, avait su se créer la position la plus influen

Sikander-Khan occupait le trône de Samarkande et règnait sur Mavera-annahr, tandis que son fils qui lui était bien supérieur, s'était d'abord mis en possession du petit Khanat de Boukhara. En réalité c'était lui qui, déjà du vivant de son père, tenait presque seul les rênes du gouvernement et travaillait à

l'agrandissement de son empire. Lorsqu'en 1583 ce prince non moins rusé que courageux eut succédé à son père sur le trône, il sut bien vite assujettir à l'obéissance ses rivaux moins puissants. Au moment où Mirza Mohammed Hakim mourut, Abdoullah Khan était de fait, sinon pour la forme, comme jadis le puissant Chaïbani, grand roi du Touran et souverain de toutes les tribus des Ousbeks. Primitivement son empire ne se composait que des contrées qui s'étendent à l'Est de la mer Caspienne, autour du lac d'Aral, le long des fleuves Amou- et Sir-Darya et du côté du Sud jusqu'aux dernières ramifications septentrionales de l'Hindoukouch. Mais peu à peu il s'était considérablement arrondi par de grandes conquêtes surtout du côté du Khoraçan jusqu'à Hérat [1]). Le territoire de l'empire hindou n'était séparé de ce royaume touranien que par le Badakhan, petit pays alpestre que l'aïeul d'Akbar s'était déjà su enlever une fois par les Ousbeks. Il avait été gouverné jusqu'à l'époque dont il est question ici, par deux cousins d'Akbar; mais ceux-ci s'étaient entre-détruits. Le Badakhan, à la mort de Mirza-Mohammed Hakim, tomba aux mains du roi des Ousbeks et Abdoullah devint voisin d'Akbar. La personne de ces deux grands princes offrait le contraste le plus frappant. Ils n'avaient de commun que l'art de dominer leur entourage, l'ambition de fonder un grand empire et un talent stratégique hors ligne. Au Touran, comme dans l'Inde il existait des divergences religieuses; mais dans le

---

1) Vollständiges Uebersicht der aeltesten Türkischen, Tatarischen und Mogholischen Völkerstämme nach Raschid-ud-dins Vorgange, bearbeitet von Franz von Erdmann. 8°. Kasan 1841. — Turkistan by Eugene Schuyler. London, 1876. Vol. I. (2e édition). L'Appendice II renferme une importante étude du professeur Grigorief. — Histoire des Mogols et des Tartares par Aboul Ghazi Bahâdur Chân. Traduction du baron Desmaison, Tome II. Pétersbourg 1874. — Supplément à l'histoire générale des Huns, des Turcs et des Mogols par Joseph Senkowski. 4°. Pétersbourg 1824. p. 24 s. p. 88 s. — History of the Mongols from the 9th to the 19th century by Henry H. Howorth. London 1880, Part. II. p. 733.

premier elles ne se doublaient pas d'une opposition des races. Tandis qu'Akbar songeait à aplanir les difficultés et à concilier deux partis en leur opposant un troisième dans sa personne et dans celle de ses amis, Abdoullah qui ne règnait que sur des Mahométans, s'était mis du côté des orthodoxes et avait noyé les adversaires dans le sang. Non seulement Akbar n'était pas assez puissant pour procéder de la même façon dans son empire; mais il répugnait encore à sa nature généreuse d'avoir recours à de pareils moyens. Néanmoins le fondateur du Dini-Ilahi ne s'y trompait pas, il savait qu'il existait non seulement au Bengale, mais dans tout son empire des chefs éminents, qui étaient fanatiques de la religion du Prophète et qui ne manqueraient pas d'acclamer le roi du Touran, s'il pénétrait par Caboul dans le Pendjab, en prenant à travers les alpes du Badakhan la route suivie jadis par Alexandre, Baber et Houmayoun.

Le premier devoir de l'empereur Akbar était donc de prévenir aussitôt les chances d'une invasion du royaume de Caboul; il ne fallait à aucun prix laisser cet ennemi redoutable mettre le pied sur le sol de l'Inde. Le but suprême de l'empereur peut se résumer dans cette maxime : *Si vis pacem para bellum.*

Ce n'est pas sans de sérieuses raisons qu'Aboul Fazl nous a décrit si longuement dans l'Akbar-nameh la chûte de l'indépendance du Badakhan. En mettant à nu les misères et les rivalités de ces petits Etats, il fait l'apologie du puissant empire d'Akbar. En même temps il veut faire apprécier la politique de ce dernier, en montrant qu'un Etat ainsi désorganisé devient infailliblement la proie de l'humeur conquérante du puissant Abdoullah-Khan. Il voulait par là donner un sérieux avertissement aux chefs turbulents qui lisaient ou se faisaient lire sa Chronique de la cour.

Deux descendants de Timour, Mirza-Soulaïman et Charouch

Mirza vivaient en état d'hostilité permanente au sujet de leur maigre patrimoine du Badakhan. Esclaves des flatteurs, ils étaient aveuglés au point de ne pouvoir discerner un ami d'un ennemi dans le nombre de leurs conseillers; ils ne savaient pas mieux se rendre un compte exact de l'étendue de leur puissance. Le soldat était mécontent, le paysan opprimé, les garnisons hors d'état de résister, le pays désert [1]).

Il semble que le meilleur des deux fut Charouch. Du moins fit-il des propositions de paix à Soulaïman en présence du péril dont les menaçait Abdoullah-Khan. A cet effet il invitait son parent à entreprendre un voyage d'un jour, pour se rencontrer; mais le soupçonneux Soulaïman ne consentit à cette entrevue qu'après qu'Aurang, sultan de Hiçar lui eut donné la garantie d'un sauf-conduit. Il était près du lieu de la destination, à l'endroit où l'Oxus se partage en 9 bras, lorsqu'il perdit courage et n'osa avancer au delà du premier bras, bien que Charouch en eût déjà traversé cinq. Sourd à toutes les insinuations, ce dernier passa résolument les trois autres bras du fleuve et s'en retourna après s'être réconcilié provisoirement avec son rival. Soulaïman de son côté se dirigea sur Kolab et de là il osa insinuer à Charouch l'idée de bannir diverses personnes de sa cour, sous prétexte qu'elles étaient dangereuses. Charouch s'y prêta par amour de la paix et donna dans le piège. Mais ceux de ses compagnons qui étaient d'un caractère plus énergique, y virent un signe de faiblesse et abandonnèrent la barque de Charouch prête à sombrer. Mohammed Qouli Cheighkali lui-même, „l'épée et le conseil du pays" passa à Soulaïman. Les prétentions blessantes se succédèrent et augmentèrent encore la désunion entre Charouch et les grands de sa cour. Enfin celui-ci eut recours

---

1) Aboul-Fazl, Ouvr. cité p. 324.

aux armes et défit Soulaïman à Roustak. Expulsé du pays, le fugitif trouva un asile dans le Hiçar sans être inquiété davantage.

Une seconde attaque de Soulaïman, à laquelle participa Aurang, sultan de Hiçar, fut également repoussée. Charouch s'occupa alors des affaires intérieures du pays, céda Kolab à son fils aîné, auquel il donna comme tuteur Mir-Ali, revenu d'exil; lui-même fixa sa résidence à Koundong.

C'est dans ces conjonctures que survint la crise dans l'histoire du Badakhan. Au moment même où l'astre de Charouch montait, une main était prête pour le maintenir à cet apogée. Nous avons vu que l'empereur Akbar après avoir soumis son frère, était entré en vainqueur à Caboul. Il envoya des députés, pour inviter à sa cour Charouch ou sa mère Khanoum Begoum, femme d'une grande réputation. Si Charouch avait servi fidèlement l'empereur, il aurait trouvé auprès de lui aide et protection, de manière à consolider et à assurer pour longtemps sa position dans le Badakhan. Du moins le sultan de Hiçar aurait alors abandonné le parti de Soulaïman.

Akbar eût certainement assuré à Charouch une situation équivalente à celle de Mirza-Mohammed Hakim à Caboul, à la condition d'un faible tribut; car il ne tenait qu'à une chose, établir dans le Badakhan un état tributaire qui servît de tampon entre son empire et le royaume grandissant du Touran. Mais, la mère du prince, Khanoum Begoum vint à mourir avant d'avoir traité avec Akbar; et ainsi tarit la source des bons conseils pour Charouch. Ce dernier resta le jouet de son ambition, tandis que son rival Soulaïman était le jouet des intrigues d'Abdoullah-Khan.

Mirza Charouch aima mieux partager le pays avec Soulaïman, que de renoncer au titre de roi souverain, et l'on vit se renouveler la même scène que naguère. Soulaïman, maintenant escorté d'une troupe d'Ousbeks (ce qui est extrêmement caractéristique),

s'avança jusqu'au rendez-vous indiqué vers les neuf bras de rivière. On devine qui lui donna le conseil de ne pas passer outre. Cette fois, Charouch fut trop fier pour aller au devant de son rival; car il avait presque tout le pays en son pouvoir.

Alors Soulaïman s'enfuit vers les Ousbeks, avec l'intention de se rendre auprès d'Abdoullah Khan, qu'il tenait pour son ami. Or ce dernier assiégeait alors Tachkend et ce fut le roi Iskander Khan qui reçut le fugitif dans sa demeure.

A ce moment Abdoullah-Khan jeta le masque. A la nouvelle de l'arrivée de Soulaïman, il écrivit à son père, qu'on retînt le Timouride aux arrêts, jusqu'à ce qu'il revînt de Tachkend avec son armée.

Les écailles tombèrent alors des yeux de Soulaïman; il s'enfuit de nuit et se refugia chez Aurang, sultan de Hiçar; ce dernier poussa la compassion jusqu'à favoriser sa fuite vers des régions plus lointaines, lorsqu'arriva une lettre d'Abdoullah-Khan exigeant l'extradition de Soulaïman. Abandonné de presque tout le monde, le Timouride arriva à Kolab et Charouch lui assigna comme résidence le district de Kichm. Maintenant encore il fut assez aveuglé pour se refuser à partager le pays comme l'autre Mirza le lui proposait. Cependant celui-ci était sous l'influence d'un très-mauvais entourage, qui flattant son orgueil de Timouride cherchait à faire tourner les événements à son propre avantage [1]). Mir Itimad, Mir Kalan, Tchoutchak-Bey et Tar Bey se conduisaient en maîtres du pays, ne poursuivant que leur intérêt personnel, sans égard pour celui de Mirza Charouch, qu'ils prétendaient servir. Leurs serviteurs incapables et sans honneur répandaient la misère dans toutes les classes de la population.

---

1) Aboul-Fazl: Ouvr. cité p. 336.

Ils étaient sur le point de pousser à l'extrême l'irritation du peuple, en levant un nouvel impôt, lorsque Abdoullah Khan envahit le pays et s'empara presque sans coup férir d'une contrée dont la nature avait fait une forteresse. Aux jours d'arrogance succédèrent des jours d'infortune pour les deux hommes de la race de Tamerlan. Fuyant à travers la tempête et la neige, ils arrivèrent tous deux sur la terre de Caboul. Soulaïman Mirza, qui avait toujours conservé quelques relations avec ce pays, mettait son espoir en Mirza Mohammed Hakim; tandis que Mirza Charouch, qui avait vécu en mauvaise intelligence avec le vice-roi de Caboul, espérait traverser le pays incognito pour se confier à la grandeur d'âme de son impérial cousin. Or Mirza Mohammed Hakim reçut favorablement son parent Soulaïman et lui assigna quelques villages près de Laghman pour son entretien, tandis qu'il cherchait à barrer la route vers Akbar à son autre cousin. „Le malheureux Mirza enfermé avec ses trois fils, ses femmes et environ quatre-vingt-dix serviteurs dans les sauvages montagnes de Hazara crut bien que son dernier jour était arrivé" [1]).

C'est alors que Chadman, chef des Hazaras, reçut la nouvelle, que la seule tribu du Badakhan, qui ne s'était pas encore soumise aux Ousbeks, leur avait fait subir un échec sensible. Exagérant l'importance, un de ces petits succès, qu'un peuple montagnard et intrépide peut parfois remporter sur une armée plus considérable, Chadman se mit à rêver de récompenses futures et permit à Charouch de fuir dans le Badakhan. Mais il était trop tard, le Mirza n'arriva dans le pays de ses pères que pour y apprendre la défaite complète des Kolabis. Sa situation fut alors plus désastreuse que jamais. Sur le point d'être fait

1) Aboul-Fazl: Ouvr. cité p. 338.

prisonnier, il se tourna dans son désespoir vers Caboul et rencontra, près de Sal-Aulang, Soulaïman qui, sur la même nouvelle de la défaite d'Abdoullah Khan, voulait attaquer le Badakhan avec le secours de Hakim.

„Leur malheur commun leur enseigna à tous deux la valeur d'une entente réciproque", dit Aboul-Fazl. „Ils en étaient à tenir conseil sur leur situation, quand une troupe d'Ousbeks les surprit" [1]). Ils ne trouvèrent le salut que dans la fuite. Charouch dut abandonner, au désert, un fils nouveau-né, aux soins d'une pauvre femme, et les deux descendants de Tamerlan prirent le large dans une course insensée. C'est dans cette détresse, que pour la première fois, l'un d'eux fit preuve d'une noble générosité. Le cheval de Soulaïman-Mirza s'abattit épuisé sous son cavalier. Aussitôt Mirza Charouch arrête son coursier, met pied à terre et offre sa monture à son irréconciliable rival. Soulaïman veut se mettre en selle, mais l'animal s'échappe et s'enfuit.

Quelques fidèles serviteurs amènent un nouveau cheval à Soulaïman et la fuite reprend de plus belle. Charouch reste en arrière; mais la fortune lui sourit et lui fait retrouver son coursier. Les deux princes parviennent au fleuve par des chemins différents, le traversent et se retrouvent sur l'autre rive.

Ils en étaient encore à se féliciter réciproquement et à faire des plans d'avenir, quand arrivèrent des envoyés de Mirza Mo-Mohammed Hakim, qui les cherchaient pour les assurer d'un accueil favorable. Mais, ignorant ce qu'Aboul Fazl appelle „le retour de Hakim à la fidélité envers l'empereur"; en d'autres termes, ne sachant pas qu'Akbar le tenait sous une sévère tutelle depuis la répression de la révolution par Kounvar Man Singh,

---

1) Aboul-Fazl : Ouvr. cité p. 339.

les émirs n'osèrent se fier à ces promesses, que lorsque Man Singh leur eut assuré une escorte et la protection impériale.

Cependant Charouch doit avoir eu des raisons particulières et inconnues pour ne point paraître devant Akbar, comme il en avait reçu l'ordre; car il envoya quelques fidèles à la recherche de son fils resté au désert, tandis que lui-même s'en alla dans les monts Donka, où il se joignit à une caravane qui fut dispersée par des brigands. Evidemment cette relation d'Aboul-Fazl [1]) indique des intentions cachées, qui se laissent deviner par le fait que Charouch retourna immédiatement au Badakhan et s'y rencontra avec le parti de Soulaïman. Il avait donc encore fait une rapide tentative pour s'établir dans le pays de ses pères; mais il n'avait pas réussi. L'empereur octroya bientôt en fief à Soulaïman le district de Laghman et Charouch fut conduit par une escorte impériale à travers le col de Khaïber, reçu à Lahore avec honneur par les Oumras, introduit à la cour et admis dans l'intimité du souverain.

Ce n'est pas le caractère romanesque des aventures variées des deux Timourides qui fait le côté intéressant de cet épisode, si semblable sous tant de rapports à celui du prétendant du Goudjrat. C'est l'incapacité politique et le manque de suite dans les idées qui caractérisent leur histoire. Leur existence fut une calamité pour le peuple. Tout esprit enclin à la domination, qu'il s'incarnât dans un Abdoullah Khan au cœur étroit et froid, ou dans un Akbar à l'âme sympathique et grande, devait concevoir la pensée d'anéantir ces petites principautés, pour y substituer le pouvoir personnel qui leur semblait une représentation autrement digne de l'idée de souveraineté.

Ce qui vient confirmer cette manière de voir, c'est qu'Akbar

---

1) Ibidem, p. 343.

ne songea en aucune façon à faire un cas de guerre de l'expulsion de ses parents et de la prise du Badakhan. Nous verrons au contraire qu'il poursuivit avec beaucoup de fermeté sa politique de paix avec la puissance voisine.

Nous avons dit déjà que Hakim soutint Soulaïman et que Kounvar Man Singh accorda à Charouch le libre passage. Il est évident que, si au premier abord ils avaient agi de leur propre mouvement, ils ne pouvaient poursuivre cette affaire sans l'assentiment de l'empereur, car qui pouvait leur assurer que le souverain du Touran n'en ferait pas un *casus belli?* Il est en tous cas très-significatif qu'Aboul Fazl [1]), contrairement à son habitude, interrompt la suite de ses annales et devançant la chronologie nous apprend que „Hakim se réveillant à l'heure du danger du sommeil de l'imprévoyance", envoya des députés à Akbar pour lui demander du secours.

La réponse que fit l'empereur, présente une certaine analogie avec la correspondance qu'il envoya à Abdoullah Khan et que nous possédons encore. Cette dernière ayant été écrite par le fils de Moubarak, il est permis de croire qu'Akbar répondit cette fois par ce même Aboul Fazl, qui aura fait passer le brouillon de la lettre dans sa chronique de la cour. „Les princes fugitifs, disait l'empereur, subissent la punition méritée de leur ingratitude, quant à Mirza Hakim il est temps qu'il brille de l'éclat intérieur et extérieur de la fidélité". L'empereur promit, évidemment dans l'espoir de mettre un terme aux conquêtes d'Abdoullah par des négociations diplomatiques, d'envoyer une ambassade au Badakhan et dans le cas où celle-ci n'obtiendrait pas de résultat, de diriger sur Caboul une armée bien équipée, sous le commandement d'un général capable, muni d'une somme

---

1) Ibidem, p. 325.

d'argent suffisante. Le général auquel songeait Akbar était, à n'en pas douter, le khan-khanan Mirza Abdourrahim, qui reçut à peu près à cette époque l'ordre de se rendre du Goudjrat à la cour.

Cependant les envoyés étaient à peine en route que Hakim manda que les deux Mirzas étaient venus se réfugier chez lui ; il ne restait à l'empereur d'autre parti à prendre, que d'accueillir ces deux hommes, qui étaient comme lui des descendants de la maison de Tamerlan, ainsi que le voulait le point de vue des Orientaux sur l'honneur de famille. Aboul-Fazl n'oublie pas ici le récit d'une journée qui caractérise bien Akbar. Tous les fidèles, qui avaient partagé avec les exilés le breuvage amer du malheur, participèrent aussi aux joies que répandit sur eux la main bienfaisante du prince. Le grand cœur d'Akbar sut toujours honorer la fidélité des sujets, même quand ce n'était pas à son égard qu'elle s'était manifestée. Il est évident que l'accueil fait aux exilés et la conquête définitive du Badakhan amenèrent une tension considérable entre les deux grandes puissances, et que les délibérations avec le khan-khanan portèrent essentiellement sur la politique extérieure.

Ce dernier était incontestablement arrivé à la cour pour décider l'empereur à une guerre contre les petits princes du Dekhan. Cependant l'empereur songeait à l'envoyer à Caboul et selon toute vraisemblance à marcher lui-même vers le sud. Nous nous proposons d'attirer ultérieurement l'attention particulière du lecteur sur les combats livrés dans le Dekhan, mais il est nécessaire de considérer dès à présent leur origine et de constater ce que le khan-khanan avait l'intention de faire avec le consentement d'Akbar et avec quelle rapidité l'empereur sut remanier ses plans au moment décisif.

A l'époque où Nizamouddin Ahmed poursuivait le prétendant

du Goudjrat, les princes du Dekhan guerroyaient entre eux comme ceux du Badakhan. Mir Mourtaza et Khoudavand Khan, princes de Birar, avaient attaqué Nizam Chah d'Àhmadnagar, mais, battus par Çalabat-Khan, vakil de celui-ci, ils étaient venus se plaindre à Akbar.

Akbar jugea le moment favorable pour s'immiscer dans ces luttes; le Bengale était pacifié, et le prétendant du Goudjrat refoulé au loin. Il ordonna donc au çoubadar du Malva, Azam-Khan, de conquérir le pays de Birar.

Une grande armée avec un parc d'artillerie et trois cents éléphants se massa donc près de Hindia, au sud de la Narbada, sur la frontière du Dekhan ; mais y resta longtemps inactive [1]), car son chef avait des rapports très-tendus avec les généraux de l'autre armée, mentionnés ci-dessus, et qui arrivaient également. Mirza-Abdourrahim était surtout irrité contre Chihabouddin, que nous avons appris à connaître au commencement de la guerre contre le prétendant, et qu'il soupçonnait d'avoir participé à la mort de son père. Azoudouddaula, le nouveau général, chercha à réconcilier les deux collègues, mais Azam-Khan était un homme violent; il offensa Chihabouddin et Azoudouddaula. Chihabouddin se retira dans son djagir de Raisin. Le radja Ali-Khan, prince d'Asir et Bourhanpour, profita de la mésintelligence qui existait entre les Impériaux et s'avança avec une armée précipitamment rassemblée contre Azoudouddaula, qui se replia sur le Goudjrat. Azam-Khan avait fait une incursion à Birar et avait pillé Hitchpour; mais il ne put rester maître de la place et se retira à Nandourbar, poursuivi par les Dakhinis. Bien que le khan-khanan eût envoyé du renfort sous l'intrépide Nizamouddin, on n'obtint point de résultat. La saison des pluies

---

1) Nizamouddin, Ouvr. cité p. 441 parle de six mois.

survint sur ces entrefaites et le khan-khanan, ainsi qu'Azam-Khan, remirent la campagne à l'année suivante.

Ces insuccès avaient affaibli le prestige de l'empereur, du côté des frontières, au sud de l'empire. On peut bien dire que la soumission des princes du Dekhan était devenue une brûlante actualité. Au milieu des débats arriva la nouvelle de la mort du vice-roi de Caboul. Aboul-Fazl à cet endroit de son récit, compare à bon droit la sollicitude vigilante et protectrice du souverain, à une forteresse blindée de fer, à une armure céleste pour le sujet obéissant et fidèle. Il s'agissait ici de prendre une prompte décision. Akbar, avec son coup d'œil d'aigle, vit clairement qu'un danger bien plus grand le menaçait dans le nord-ouest, et au prix même d'une partie de son prestige dans le sud, il se décida, avec la présence d'esprit, qui ne lui fit jamais défaut à l'heure du danger, à une marche immédiate sur Caboul. Du reste de là aussi étaient venues, avec l'annonce de la mort du vice-roi, des nouvelles inquiétantes. Parmi les Caboulis comme au Badakhan, il y avait un parti touranien, qui cherchait à exploiter les jeunes fils de Hakim, pour satisfaire ses vues ambitieuses [1]). Ces gens étaient sans doute soudoyés par Abdoullah Khan, et sous prétexte de lutter pour l'indépendance des princes mineurs, ils voulaient livrer le pays aux mains des Ousbeks. Aussitôt l'empereur envoya Vali Bey et Fathoullah à Caboul pour déjouer ce complot et regagner les novateurs par des promesses gracieuses et une amnistie complète. Kounvar Man Singh reçut une mission analogue, mais de plus avec l'ordre d'aller de Lahore à Caboul avec une petite armée.

Le 10 juin 1585, à deux heures du matin, l'empereur monta à cheval, ainsi que nous l'avons dit plus haut, et atteignit Dehli

---

1) Aboul-Fazl : Ouvr. cité p. 354.

le 1er juillet, de bonne heure. Il employa la plus grande partie de cette journée à répandre des bienfaits et à prier sur la tombe de ses parents. Arrivé le 11 juillet (13 Mihr) à Thanesvar, il reçut des renseignements sur les mauvaises dispositions des Caboulis et envoya Mir Çadr Djahan Moufti et Banda Ali en avant, avec la mission de ramener les chefs, à force de douceur et de persuasion. Il est aisé de constater par là qu'Abdoullah tenait beaucoup à s'immiscer dans les affaires de Caboul, tandis qu'Akbar cherchait à l'en empêcher. Le 16 juillet (18 Mihr) l'empereur arriva à Sirhind et campa dans cette ville de jardins „dont la terre entière chante les charmes". C'est là qu'il reçut d'Adjmir la nouvelle que le camp du Rana Kika, ce roi de Radjpoutes, si inflexible malgré son impuissance, avait été pillé, et que lui-même avait fui au Goudjrat; puis était parvenu à l'une des petites citadelles d'Adjmir. Cette nouvelle prêtait à peine à une réflexion sérieuse; par contre, ce qui était plus important, c'était qu'une petite partie des combattants de Kounvar Man Singh avaient pénétré dans Pechaver, qui était abandonné par Chah-Bey et traversé par de nombreuses tribus afghanes. Ce renseignement ne fut pas sans influence sur les vastes desseins d'Akbar. Les Afghans attireront encore notre attention. Akbar poursuivit sa marche, traversa le 22 juillet (24 Mihr) le Satledj près de Matchivara; passa dans les premiers jours du mois d'Aban, le Biah près de Djelalabad et arriva le 6 de ce mois (3 Août) à Kalanam. Ici encore nous découvrons quelque chose de son plan, que nous reconnaîtrons clairement plus tard. Il députa Hakim Ali auprès de Yousouf-Khan, roi de Cachmir, qui avait jusque-là décliné toute invitation, avec l'ordre d'amener le roi lui-même ou de l'engager à renvoyer son fils Yakoub, qui avait fui la cour impériale. La marche en avant continua par Sialkot, Rasoulpour, jusqu'à Rohtas, qu'on atteignit le 24 Août (27 Aban).

L'empereur fit halte en cet endroit pendant près d'un mois, et fut rejoint par sa mère, qui vint, soit sur la prière de son fils, soit de sa propre initiative, pour déjouer une conspiration contre la vie de son fils, conspiration qu'elle déjoua en effet, à ce qu'il semble.

Nous avons sous les yeux deux récits dont on ne peut tirer qu'une conclusion tout-à-fait approximative: Aboul-Fazl, qui était présent à Rohtas dit seulement, (p. 355): „De l'arrivée de l'Impératrice mère —Les inquiétudes de cette puissante dame ne lui permirent pas de rester dans la capitale, éloignée de son fils; elle le suivit en campagne, sur quoi plusieurs personnes de sa suite se refusèrent à aller plus loin que Rohtas, où elles se trouvaient à ce moment. Mais le désir d'Akbar de pacifier Caboul et de punir les Afghans, eut raison de cette opposition". Voilà évidemment le langage d'un diplomate qui ne veut ou ne doit pas être explicite.

Todd, dans son magnifique ouvrage [1]), nous raconte une naïve historiette: „Lorsque le radjah Man eut reçu l'ordre de soumettre la province insurgée de Caboul, il hésita à traverser l'Indus, (ce Rubicon des Hindous) qu'ils appellent Outtouk (= Atak) c. à-d. „la barrière", ou limite entre leur foi et la Barbarie. Comme le prince indien alléguait pour motif qu'il ne voulait pas conduire ses Hindous dans le Caucase couvert de neige, le lettré Akbar lui envoya une strophe en dialecte du Radjastan:

Sub hyn bhúm gopal ca	L'Eternel Dieu créa la terre tout entière
Jis mi Uttuc kaha	Et y mit Attak comme frontière:
Jis ca mun myn Uttuc hy	Une volonté qui admet des limites,
So un Uttuc holga.	Trouvera partout son Attak."

C'est avec ce jeu de mots qu'Akbar aurait triomphé des rési-

1) Annals and Antiquities of Rajast'han. I, p. 336.

stances. Il est du reste facile d'admettre que les Radjpoutes, qui aisaient partie de l'armée d'Akbar, aient refusé pour des motifs religieux, et de crainte de perdre leur caste, de traverser le fleuve. Mais il est bien connu aussi que l'orthodoxe hindou est très-disposé à sacrifier sa vie pour sa foi. Est-il par conséquent admissible que ce jeu de mots, un peu plat et presque indigne du grand esprit d'Akbar, ait eu une influence aussi décisive? Si Akbar avait fait un trait d'esprit brillant et obtenu par là un succès, Aboul-Fazl se serait-il tu? Et est-il admissible que le libre-penseur Kounvar Man Singh [1]) soit devenu le porte-drapeau de la foi populaire?

Malgré cela il doit y avoir une parcelle de vérité dans cette histoire: c'est-à-dire dans l'allusion aux glaciers de l'Hindou-Kouch, par où il faut entendre le Caucase de James Todd. Si l'on admet cela, on peut en déduire qu'Akbar a dévoilé son vaste plan à Rohtas, mais qu'il rencontra chez les grands une opposition qui eût pu prendre les proportions d'une révolution de palais, sans l'intervention de sa mère, une femme de grand sens et qui avait son entrée dans le harem des grands. Une semblable immixtion des femmes dans le domaine politique n'aurait rien d'extraordinaire en Orient.

Il n'est donc pas possible de tirer une conclusion certaine de ces documents. Nous devons nous contenter d'une faible probabilité. Ce qu'il y a de plus clair dans le plan d'Akbar, c'est une démonstration contre Cachmir. Ce pays était en effet situé derrière des glaciers élevés et si l'historiette de Todd a un fond historique, on en pourrait déduire, que c'est à Rohtas qu'Akbar a fait part à ses grands de sa volonté de conquérir Cachmir.

Dès à présent se manifestent aussi ses intentions arrêtées

---

1) Du reste nous verrons que le radja était déjà bien au delà de l'Indus.

contre les Afghans, car c'est de Rohtas qu'Akbar envoya Qasim-Khan pour aplanir le chemin montagneux entre Rohtas et l'Indus et pour rendre praticable pour des chariots à roues le défilé de Khaïber, qui est la clé de Caboul. Cette expédition était avant tout dirigée contre les Afghans pillards, qui rendaient ce passage dangereux.

Si l'on combine ces deux mouvements, qui devaient s'effectuer dans un court délai, avec la circonstance que la marche entière était dirigée vers le Touran, il devient évident qu'Akbar se proposait uniquement un déploiement de forces extraordinaire vers le nord-ouest, pour empêcher les Touraniens d'envahir le pays de Caboul. Les grands contemporains d'Akbar, qui étaient si puissants, qu'Aboul Fazl n'osait prononcer leurs noms, devaient savoir, qu'avec des plans aussi vastes, le centre de gravité du gouvernement devait se déplacer vers le nord-ouest.

Ayant construit des palais somptueux autour de la résidence d'Akbar à Fathpour Sikri, ils devaient se trouver touchés au vif. L'empereur a, en effet, plus tard transporté pour des années sa résidence à Lahore, et voilà sans doute où l'on pourrait trouver le secret motif de leur vive opposition. Akbar montra dans cette circonstance beaucoup de résolution. Il fit notamment circonvenir, par sa judicieuse mère, les femmes des grands et prévint par là une révolution de palais.

Le 25 Azar (20 Septembre 1585) il avait vaincu la résistance et était arrivé avec son armée à Raval Pindi. Ici parurent les effets de sa sage politique de conciliation. En effet, Kounvar Man Singh était parvenu à gagner l'homme le plus dangereux du parti touranien à Caboul; il avait eu le bonheur de rencontrer Faridoun Fal Mirza, précisément au moment où celui-ci allait passer la frontière avec les fils de Mirza Hakim pour se rendre chez les Ousbeks. Déjà le 4 Azar (30 Août), lorsqu'Akbar

était encore à Rohtas, Kounvar avait confié la régence de Caboul et par suite aussi le commandement militaire à son fils Djagat Singh et fait arrêter les fils de Hakim. L'empereur semble avoir employé ce laps de temps, du 30 Août au 20 Septembre, à négocier et à faire le voyage de Caboul à Raval Pindi. C'est là qu'il reçut des mains de son fidèle Man Singh, avec les honneurs dûs à leur rang princier, ses deux neveux Mirza Kaïqobad et Mirza Afrasyab, enfants de 14 et 11 ans. Faridoun Mirza ne s'en tira pas à son avantage, mais bien mieux encore qu'il ne l'avait mérité.

Il fut placé comme prisonnier d'état sous la surveillance de Dzaïn-Khan-Koka, et après quelques semaines il fut envoyé en pélerinage forcé à la Mecque. Le 2 Deh (28 Septembre) Akbar étant chez Hasan Abdal reçut de ses députés à Cachmir, la nouvelle que le roi ne se laissait persuader ni de venir lui rendre hommage en personne, ni de renvoyer son fils fugitif.

Entre le 9 et le 15 Deh (9—15 Octobre) jour de son arrivée à Attak sur l'Indus, Akbar ouvrit positivement la campagne, ou plus justement les campagnes, car presque tout à coup l'armée se développa en plusieurs corps, en forme d'éventail. Une colonne se porta contre les Afghans, la seconde contre Cachmir, la troisième contre les Beloutchis et l'empereur demeura avec la quatrième sur l'Indus.

Avant de suivre les mouvements de chaque armée en particulier, jetons encore un coup d'œil sur la personne d'Akbar. Il s'était mis en campagne, parce que le peuple de Caboul s'agitait et qu'une attaque du roi de Touran était à craindre. Au lieu de se rendre lui-même à la frontière menacée; arrivé sur l'Indus, il envoya de nouveau Kounvar Man Singh en avant et lui abandonna Caboul à titre de çouba. Il fit rayonner plusieurs corps d'armée vers le sud, le sud-ouest, le nord et le nord-ouest.

Aucun de ces corps ne s'approcha des frontières du Touran ; lui-même resta en arrière, comme si le Touran et son roi ne l'intéressaient en aucune façon, et comme s'il ne voulait que pacifier des territoires rebelles. Ce n'était qu'une apparence, mais cette apparence, Akbar tenait à la sauver.

CHAPITRE V.

LES RAUCHANIS [1]).

La politique d'Akbar vis à vis du Touran avait déterminé l'époque de la lutte avec les Afghans, sans en fixer les causes premières. Ce fut précisément au moment où la puissance croissante d'Abdoullah Khan attira l'attention d'Akbar vers le nord-ouest, que le mouvement national et religieux atteignit une intensité extrême. Et l'empereur mongol dut y opposer une solide barrière, sous peine d'avoir à repousser une dangereuse invasion de l'ambitieux Touranien. Depuis plus de vingt-cinq ans une réforme religieuse s'était proposé de corriger, par la création d'une autorité divine siégant dans le pays même, l'excès de force, l'esprit d'indépendance sauvage et l'émiettement provincial, et de faciliter par là la résistance effective de peuple pachtou (afghan) à la domination des Tchagataïs. Un prince qui apparaît à sa tribu comme prophète de Dieu, sinon comme Dieu lui-même, a bientôt fait de règner en maître sur un peuple sans éducation politique et jaloux de la noblesse de sa race.

Malgré les grandes lacunes que présentent les renseignements dont on dispose, il est fort intéressant de pénétrer dans les idées fondamentales de la secte des Rauchanis, d'autant plus que cette confession est née sur ce même terrain des doctrines soufiques

---

1) J. Leyden, Asiatic Researches XI, p. 363 et suiv.

et chiïtes, d'où est sortie plus tard la religion d'Akbar. C'est en deux mots une nouvelle conception de „l'idée de l'identité de l'homme avec Dieu". Mais si rapprochées que soient les parties essentielles de ces deux doctrines, on peut cependant constater plus d'une divergence entre leurs fondateurs.

L'empereur Akbar, un homme de sang-froid, et par goût aussi bien philosophe que théologien, cherchait avant tout à unir et à dominer un grand nombre de peuples de traditions et de coutumes très différentes. Il devait donc engendrer un système religieux emprunté à toutes les religions, et renchérissant sur toutes, afin de leur donner une unité divine, dans la personne du prince, le représentant de la pensée politique. L'intolérance d'Akbar n'est que mondaine et politique, parce qu'elle veut réconcilier les hommes et leur procurer le bonheur; sa foi est large et patiente.

Bayazid-le-Rauchan, sans fortune personnelle, esprit spéculatif et fanatique, enclin à l'extase tout en restant philosophe, veut tout conquérir pour répandre partout le bonheur. Pour attirer et sauver les âmes, il doit avant tout établir l'unité de la foi par une puissance divine et absolue. Dans des cercles restreints, divisés non par l'idée religieuse, mais par l'absence de développement politique, il cherche à créer l'unité par la communauté de la foi, et à affermir à son tour la foi par le sentiment patriotique. Mais sa victoire reste incomplète, même sur cette scène restreinte, aussi bien au point de vue politique, qu'au point de vue religieux, et eût-il triomphé, son principe ne pouvait répondre aux besoins actuels de l'Hindoustan. Un effort vigoureux peut seul assurer le succès de la centralisation politique, mais celui qui veut employer la force pour niveler les esprits, est sûr d'échouer.

En matière de création religieuse, Bayazid était un profond

spécialiste, tandis qu'Akbar, heureusement pour lui, n'était qu'un dilettante ; c'est pourquoi la foi au divin Akbar s'éteignit plus vîte que la croyance au Rauchan.

Dans l'Afghanistan, comme dans les montagnes du Kurdistan, de la Perse et de l'Asie centrale, la différence qui sépare la plaine et la vallée des hauteurs alpestres, les paysans sédentaires et les citadins des bergers souvent fort nomades, révèle en général une différence d'origine de la population. Tandis que les Tadjiks, c'est-à-dire la classe agricole, descendent de la population persane des campagnes déjà soumise par les Arabes; la plupart des montagnards, nomades du Caboulistan, appartiennent aux tribus afghanes. Ceux-ci, que leur genre de vie a rendus rudes, remuants et belliqueux, sont dans leur orgueil et leur indépendance rebelles à tout pouvoir centralisateur. Les Tadjiks, au contraire, depuis longtemps soumis, ne peuvent se passer d'une semblable protection, pour leur genre d'occupations; aussi se montrent-ils sujets dociles vis à vis des souverains de la plaine, d'origine turque. Comme leurs dominateurs mongols, ils ont tenu et tiennent avec ferveur à la foi sunnite qu'ils ont héritée de leurs pères. Seuls les Persans qui sont venus de l'Iran pour leur communiquer leur culture littéraire supérieure sont chiïtes; mais suivant les principes de leur confession, en cas de nécessité ils se conforment aux rites extérieures des sunnites. C'est dans ce pays si orthodoxe, et sous le regard de parents, chez qui le zèle religieux était de tradition, que grandit l'homme qui tenta d'édifier, sur des bases absolument opposées au théïsme sunnite la religion des Pachtous, religion nationale, mais prétendant à une extension universelle. Ces doctrines avaient une analogie frappante avec les dogmes de l'islamisme gnostique, surtout avec ceux des Ismaélites, et étaient bien supérieurs à la foi des chiïtes ordinaires.

Bayazid, il est vrai, était né à Djalindar dans le Pendjab en 1525, peu de temps avant le renversement des padichas afghans de l'Inde par l'empereur Baber : le futur prophète devait rêver de restaurer une domination afghane, sur les ruines de l'empire mongol. Le grand'père du cheikh Abdoullah, père de Bayazid, probablement d'origine arabe, vivait à Djalindar, tandis que la résidence d'Abdoullah était à Kanigouram. Cette ville est située dans les premiers contreforts du Souleyman, entre cette haute chaîne de montagnes, et, d'autre part, l'Indus et ses affluents: le Kouram au Nord, et le Gomal au Sud. Kanigouram ne devint la patrie de Bayazid, que lorsque sa mère Banin, la fille du grand'oncle de son père y suivit son mari. Le père et le fils devinrent de bonne heure étrangers l'un à l'autre, après qu'Abdoullah se fut séparé de Banin.

Bayazid, négligé par le cheikh Abdoullah, un savant et rigide sunnite, choisit lui-même sa voie. Un cœur sensible s'éleva au-dessus d'un étroit orgueil de famille; le joug des circonstances ayant développé en lui le penchant de méditer sur les choses dernières: „Voici le ciel et la terre, se disait-il, mais où est Dieu?" Il crut trouver ce qu'il cherchait chez un parent obscur, le cheikh Ismaïl, dont l'âpre ascétisme et l'inspiration divine l'attiraient. Mais son père, fier d'être le parent d'un descendant et homonyme du cheikh Bahauddin Zakarya, le célèbre théologien du XIIe siècle, lui dit: „C'est une honte pour moi, que tu deviennes l'élève de notre plus obscur parent; suis plutôt la doctrine de Bahauddin Zakarya."

Est-ce ce langage, ou la nécessité de gagner son pain, qui poussa Bayazid à s'expatrier?

L'exemple de Mahomet nous montre déjà, combien la carrière de voyageur de commerce favorise l'incubation d'idées cosmopolites. Bayazid s'occupa du service des messageries, avec

des chevaux turcs, entre Samarkande et l'Hindoustan; alors comme aujourd'hui [1]), ces transports passaient par Caboul. C'est dans un de ces voyages, qui offraient des objets variés à son esprit observateur, qu'il fit la connaissance et devint l'écolier du mollah Soulaïman, lequel habitait la ville de Kalindjar, au sud-ouest d'Allahabad dans le Bandelkhand. On donnait à ce mollah le surnom de Moulhid, ce qui désigne un Ismaélien, ou bien aussi un chiïte outré. Bien que nous ne puissions nous attendre à trouver chez Achound-Dervasa, à qui nous devons ces renseignements, et qui était l'adversaire sunnite le plus acharné de Bayazid, une compréhension très-délicate de cette doctrine, néanmoins les fragments de la religion de Bayazid, qui nous sont parvenus, témoignent de son analogie avec les principes des Ismaéliens. On trouve la confirmation de ces affinités dans ce que Badaoni, un parent spirituel de cet Achound, rapporte des membres d'une secte des Ilahis [2]), de leurs maîtres et de leurs disciples, qui en l'an 989, furent amenés comme prisonniers de guerre à l'empereur : à en juger par l'époque et les circonstances, il est à présumer que c'étaient des coreligionnaires de Bayazid.

Rappelons succinctement les traits essentiels de cette confession Ismaélienne [3]). L'Islamisme orthodoxe sunnite se contente de fonder la certitude de sa foi sur le Coran considéré comme parole de Dieu, et sur la situation exceptionnelle de Mahomet au sein de l'humanité. Toutes les autres décisions en matière de foi ne sont pas soumises à l'autorité d'une seule personne, mais à l'accord de tous les croyants, possédant une connaissance approfondie de

---

1) S. Elphinstone, an account of the Kingdown of Caubul, I. p. 469. Elliot, V p. 225. Blochmann, Aîn p. 191.

2) Blochmann, Aîn p. 191.

3) Comparez Guyard dans les notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque nationale XXII, 1 p. 117. — de Sacy, Exposé de la religion des Druses (Paris 1838). P. Wolff, Die Drusen und ihre Vorläufer (Leipzig 1845).

la tradition. En quoi la Sunna se conforme à l'esprit de Mahomet, qui n'admet, comme médiateur unique entre Dieu et la créature, que la soumission reconnue aux commandements de Dieu.

Les chiïtes voient dans les Alides les successeurs héréditaires de Mahomet, par sa fille Fatima ; ils puisaient cette conviction, non seulement dans leur politique, mais encore dans un principe religieux, totalement étranger au vieil arabisme. Le saint et divin esprit de Mahomet, transmis de génération en génération, créait une autorité infaillible, aussi bien dans le domaine politique que religieux. L'unité du royaume de Dieu sur terre, soustraite à la discussion des savants, semblait assurée par là, ainsi que la certitude de vivre en communion parfaite avec la volonté divine, démontrée d'une manière palpable.

On constate aussi dans la doctrine du chiisme modéré une tendance à admettre la présence réelle et sensible de la divinité immatérielle, dans un chef terrestre et parfait de la théocratie ; cette doctrine reconnaît en effet dans le passé onze imams et comme douzième le Mahdi, le consommateur futur du règne de Dieu. Cette théorie gnostique apparaît avec plus d'insistance et de logique au IIIe siècle de l'Hégire, époque de la Renaissance musulmane, quand la théologie arabe était déjà familiarisée avec les systèmes cosmiques des Grecs et des Gnostiques. Mahomet avait barré le chemin qui menait l'esprit humain à la Trinité : il n'y avait plus que le panthéïsme qui pût faire descendre le Créateur vers la créature et élever celle-ci vers l'Etre suprême. Et qu'est ce qui était plus apte à opérer ce rapprochement que le panthéïsme ? Il est en effet le dernier corollaire du principe d'unité dont la Sunna fait son alpha et son oméga. Ce sont les Ennéades de Plotin, qui, sous le nom de „*Théologie d'Aristote*", ont répandu cette conception du monde, de la façon la plus complète parmi

les Musulmans, et ont été mises en circulation par les Moutazilites. Deux éléments de l'Islamisme se sont prêtés à cette combinaison avec le panthéisme, d'abord l'ascétisme et puis le prophétisme des Alides.

Abdoullah Qaddah, le fondateur de la secte des Ismaéliens vers le milieu du IXe siècle, fonda son système gnostique entièrement sur cette thèse, „que rien n'existe hors de Dieu, dont les attributs sont insondables. Ce Dieu rayonne par degrés, dans la raison et dans la matière première, comme dans le temps et dans l'espace. Les créatures individuelles, qui ne sont que le mélange des émanations de Dieu affaiblies par leur éloignement du point de départ, aspirent à revenir à la source divine. Ce retour de l'étincelle de l'âme, amalgamée avec la matière, vers la raison pure universelle, première émanation de Dieu, s'opère grâce au concours indispensable 1° de la raison universelle et 2° de l'âme du monde, manifestation plus profonde de la raison. Suivant cette gradation, c'est dans les incarnations de Dieu que les âmes jouissent de la pleine puissance de la raison universelle; puis viennent celles des prophètes, qui expliquent les premières et enfin, à un degré affaibli, les âmes de leurs disciples et de leurs apôtres.

On retrouve dans les phénomènes célestes une série décroissante de ces puissances spirituelles, correspondante à celle qui habite chez les hommes, mais plus durable, d'abord dans la lumière solaire, puis dans la pluie. C'est cette même élection de domicile dans les corps célestes, qui se retrouve plus spécialement chez les Nosaïris.

Le point capital, qui donne à cette doctrine sa grande influence politique, c'est que ces éons se manifestent, à certaines époques et par séries, dans des personnages historiques. L'illuminé qui a le mérite de découvrir et proclamer ces hommes animés de l'esprit divin, et surtout le dernier, celui qui projette

sa lumière sur l'époque présente, se trouve mis au rang des révélateurs passés; lui et nul autre devient le médiateur nécessaire au rétablissement (ἀποκατάστασις) des âmes incomplétement développées. C'est ainsi que Qaddah révéla la divinité incarnée dans l'Imam Ismaïl (de la famille des Alis); les autres incarnations eurent aussi leurs révélateurs.

Le besoin de mettre cette doctrine d'accord avec le Coran et la tradition, du cercle historique de laquelle ses représentants ne pouvaient s'écarter, donna naissance, comme dans le Soufisme, à la théorie périlleuse du double sens de la Parole de Dieu. Il y a, d'un côté, le sens vrai, intime, transcendant, compréhensible seulement à des esprits supérieurs; de l'autre, le sens externe, en rapport avec un langage et des facultés intellectuelles moins développées. Un pareil procédé prêtait à des conséquences d'autant plus déloyales et plus violentes que le sens non ambigu de l'Ecriture sainte paraissait plus brutal et plus repoussant aux âmes altérées de connaissance véritable. D'ailleurs cette gradation du sens de la Parole n'est que l'image de la progression que suit l'univers. Ce que la dernière classe des chercheurs intellectuels tient pour une vérité entière, n'est plus pour le degré supérieur qu'une opinion vieillie. Ainsi toutes les notions des religions positives sont bientôt remplacées par des idées plus élevées; le rite et la loi, le paradis et l'enfer perdent leur réalité objective pour n'être plus qu'une vérité subjective. Ainsi dans le cœur de l'homme, le corps et l'âme tournent autour de l'Etre divin qui est la raison universelle, comme autour d'un axe; „Connais ton propre cœur, dit la doctrine des Ismaéliens, et alors tu connaîtras Dieu et tu te concentreras entièrement en lui." En effet cette notion n'a point sa source dans la froide raison, mais uniquement dans l'ardeur de la véritable extase. On parvient à cette dernière par les pratiques de l'ascétisme qu'il faut ap-

prendre d'un maître expérimenté, et sous les formes qu'il nous prescrit; car celles-ci découlent et ont découlé pour lui, de la source divine primitive, par les incarnations historiques.

Mais voici qui est concluant : les représentants de cette théosophie ont emprunté à l'Islam l'identification du pouvoir politique avec le pouvoir religieux. Qu'en résulte-t-il ? Au lieu de la soumission absolue au Dieu éloigné de Mahomet, l'obéissance tout aussi illimitée envers un chef humain, qui étant l'image de ce Dieu autocrate, asservit en même temps les âmes et les corps. La théocratie d'Aboul Qasim pouvait être illogique dans son intolérance, en mettant tous les hommes, y compris le prince, sur le même rang devant Dieu. La panthéocratie des chiites outrés ne l'était pas, car elle conviait les hommes à devenir des dieux sur la terre. De plus, ses sectateurs se tenaient sans cesse sur la défensive, car ils érigeaient en principe la haine des dissidents, comme si c'étaient des hommes dégradés et déchus à l'état animal. Ce culte convenait à ceux que glaçait la plate suffisance et la monotonie terre à terre du ritualisme sunnite, aux âmes pleines d'imagination, de sentiment et de passion. Il était préservé de l'erreur du polythéisme par son principe, qui était de ne rien honorer de particulier, que dans ses rapports avec le tout.

Comment donc des hommes, qui cherchaient avec confiance la rédemption dans l'élévation des sentiments du cœur, auraient-ils pu avoir des mœurs et une morale aussi détestables que voulaient le faire croire leurs adversaires sunnites ? Ceux-ci se posaient en partisans de l'ordre. Les principes de morale des Ismaéliens et des sectes de même famille, des Yezidis par exemple, tels qu'ils sont enseignés et pratiqués dans leurs communautés, au dire des voyageurs européens, autorisent des opinions différentes sur ce sujet.

Serait-ce peut-être là le sens des doctrines que le mollah de de Kalindjar enseigna au jeune Bayazid? Il n'y avait à coup sûr, que le soufisme, infiltré dans l'islamisme orthodoxe, qui pût en faciliter l'intelligence à un sunnite. Le soufisme, en effet, admet, ainsi que le chiisme outré, la psychologie panthéiste et la cosmologie de Plotin [1]). L'ascétisme mystique de l'Islam était né antérieurement sous l'influence chrétienne. Ce furent ces doctrines qui le transformèrent au IXe siècle et firent comprendre comment le pénitent peut s'unir à Dieu dans l'extase, au moyen de l'immanence de Dieu dans l'univers. Le genre de soufisme, que s'appropria l'ascétisme orthodoxe (par exemple, celui des Gazzalis) ne parlait, il est vrai, que d'immanence partielle, passagère et révocable; mais un théosophe, usant d'une plus grande liberté de pensée, devait, par une nécessité logique, aboutir au panthéisme.

Bayazid a écrit un livre sur l'extase, intitulé „*Halnama*", où il retraçait son développement intellectuel. D'après les fragments qui en ont été conservés, on voit qu'il a pris conscience de sa vocation de prophète dans ces moments d'extase, où il se sentait uni à Dieu et qu'il parvenait à ce degré d'exaltation au moyen de méditations prolongées. Ces méditations ne diffèrent guère que par le nom [2]) des „Sept Vallées", de Feridouddin-Attar. Revenu de Kalindjar à Kanigouram, Bayazid se rendit au désert dans une montagne et là, dans une caverne, se livra à des exercices spirituels. Alors déjà il les graduait suivant les huit échelons, qu'il recommanda à ses premiers disciples et plus

---

1) Comparez Malcolm, History of Persia II p. 424.

2) En faisant abstraction du premier degré, qui est celui du chariat, les autres se correspondent: 1 tariqat et talab. 2 haqiqat et ichq. 3 marifat. 4 qourbat et istighna. 5 waslat et tauhid. 6 tauhid et haïrat. 7 soukoūnat fana ou faqr. Voir Garcin de Tassy, Poésie philosophique p. 57.

tard à ses fidèles : 1° *La Loi*, ou l'observation extérieure des cinq piliers de la foi des sunnites, c'est-à-dire : confession de l'unité de Dieu, prière, jeûne, aumône et pélerinage. 2° *La Méthode*, ou la répression ascétique des passions, une piété sincère, une obéissance constante aux anges. 3° *La Vérité*, ou la méditation passionnée ayant Dieu pour objet, avec confiance dans les enseignements reçus, et déchirant le voile qui s'étend entre le cœur et la perfection de l'Etre divin et aimé. 4° *La Connaissance*, qui consiste à saisir par le cœur l'essence du Dieu très-juste, de manière à le voir partout face à face par une illumination intérieure, et à ne vouloir faire aucun mal à ses créatures. 5° *Le Rapprochement :* reconnaître le Tout-juste, en récitant les quatre-vingt-dix-neuf attributs de Dieu, s'en pénétrer, percevoir et comprendre le son mystique des perles du rosaire. 6° *l'Union :* s'oublier soi-même, ne plus rien apercevoir que Dieu, et remplir son cœur du sentiment de la communion avec Dieu. 7° *l'Identification :* absorber définitivement sa propre personnalité dans l'essence absolue de Dieu, vivre ici-bas comme un être absolu et délivré de toute souffrance. 8° *Le Repos :* participer à tous les attributs du Dieu absolu, perdre ceux qui vous sont propres, reposer en lui d'une façon durable, comme dans la mort.

Bayazid avait scrupuleusement observé le premier degré de ces exercices, la sunna, tant qu'il n'eut pas l'âge légal du pélerinage à La Mecque. Au nouveau point de vue, que lui révéla la doctrine de l'identification, il se dispensa plus tard de ce devoir. Il s'attira l'inimitié de son entourage sunnite en considérant ses visions et ses extases, comme une révélation divine qui se renouvelait à perpétuité. Il déclarait que ce mode d'inspiration était supérieur à l'autorité de l'Islam, "cette tradition noircie par la fumée des siècles", et il poussait par son exemple de jeunes ascètes à tendre au même but.

Dans son enfance déjà, il ne se contentait pas de protéger son propre champ; il se préoccupait aussi de celui de son voisin; maintenant, dans la maturité de la jeunesse, son cœur embrassait des millions d'êtres; il voulait montrer à tous le sentier, qu'il avait découvert, pour sortir du désert de l'ignorance. Le Dieu qui l'agitait ne le laissa pas s'absorber dans sa contemplation, mais le poussa à attaquer l'aveuglement, l'erreur et la confusion des sunnites. Ses adversaires qui voulaient le guérir de cette agitation, lui faisaient cette objection: „Bayazid! si tu prétends avoir „reçu une mission de Dieu, dis, si tu veux: *Gabriel me visite, je suis le Mahdi*; mais n'appelle pas les croyants des incrédules ou des égarés."

Quel besoin Bayazid avait-il de l'archange, qui devait lui apparaître, au dire des profanes? Dieu était directement immanent en lui. Chose bien plus grave pour les gens à courte vue qui lui faisaient opposition! Et cela devait être bien pis, lorsqu'il traiterait comme impies, ceux qu'il appelait seulement alors incrédules, dans le sens qu'un Musulman attache à ce terme.

Sans avoir des données très-précises sur la marche de son développement, on peut supposer qu'à Kanigouram il n'avait encore en vue qu'un but spirituel, mais il suffisait aux orthodoxes qu'il distinguât entre le légalisme extérieur et la religion du cœur, pour qu'ils se crussent en droit de l'expulser de la ville. Du reste la tribu des Naziris, qui habitait cette contrée, était absolument ennemie d'une telle libre-pensée, analogue à celle dont usaient les Hindous. L'inimitié arriva à son comble, lorsque le propre père de Bayazid fut pris de la fureur de la foi orthodoxe. Le cheikh Abdoullah pénétra dans la tente de son fils et lui asséna un coup d'épée. Il prétendit lui arracher la promesse qu'il reviendrait repentant dans le sein de la Sunna: mais l'obstination du fils égala l'entêtement de son père. A peine remis de sa blessure,

Bayazid effectua son „*hégire*" à Nangrahar. L'empereur Baber vantait déjà dans ses „Mémoires" l'agrément et la fertilité de cette contrée, située sur le versant nord-est du Sefedkoh. Elle est arrosée par de nombreux ruisseaux, tributaires du Sourchroud (ou Sourchab) qui venant du sud, les verse en amont de Djelalabad dans le fleuve Caboul. Toutes les montagnes et les vallées, qui débouchent entre le Sourchab et le Battikot sur la rive droite du fleuve Caboul, autour de Djelalabad, sont comprises sous le nom de Nangrahar.

Le sultan Ahmed, prince de la tribu des Mohmands reçut le fugitif, avec une grande admiration pour ses vues profondes et spirituelles. Bayazid prêcha avec succès, en qualité de molla, parmi cette population afghane. Mais avec le temps, le clergé orthodoxe des Tadjiks agriculteurs, lui rendit la vie si amère, qu'il se transporta dans la plaine de Pechaver, située vers l'est. Au nord-est de celle-ci, à droite du fleuve, vivaient les tribus afghanes des Ghorichel; plus au nord, leurs alliés, les Khalil; endeça du fleuve, les Mahmoudzaïs dans le pays de Hachtnagar, si célèbre par ses rizières. Bayazid eut plus de succès encore auprès de ces habitants de la Pachtouncha (= le pays des Pachtous); car c'est ainsi que les Afghans appelaient de préférence leur plus récente conquête.

Il réussit à y fonder une secte durable, et établit pour lui et ses fils, sa résidence à Kaleder, dans le pays de Hachtnagar, occupé par le clan des Omarzaïs. Ce n'est qu'après avoir trouvé là un terrain sûr que Bayazid fit le pas décisif, qui transforma le guide et le recruteur d'ascètes paisibles bien qu'hérétiques, en un chef de théocratie panthéïste et imprima à son système soufique le sceau du chiisme le plus outré. La persécution chez les Tadjiks, le bon accueil des Pachtous; le zèle pour répandre sa doctrine rédemptrice, la haine contre les oppresseurs

sunnites, n'étaient-ce pas là des motifs suffisants pour justifier à ses yeux l'emploi de la force pour convertir les hommes? Et qu'étaient au fond, selon sa doctrine, ces oppresseurs? Au point de vue de Bayazid, ils n'étaient que la bestiale caricature de l'humanité qui aspire à Dieu!

Sans doute, aux yeux du guide spirituel de ces âmes dégénérées, la constitution cantonale des Afghans et les discordes qu'elle favorisait parurent un obstacle fâcheux à la fondation d'une communauté religieuse. Cet esprit aux aspirations élevées ne devait-il pas être tenté, d'une manière consciente ou involontaire, d'employer son influence à fonder l'union politique et fraternelle de ces tribus nomades? Ne devait-il pas se préoccuper d'autant plus de leurs intérêts matériels, que les intérêts opposés des paysans fidèles au gouvernement se confondaient avec ceux de ses adversaires religieux? Le parti de Bayazid se fortifia par ces oppositions d'intérêt et par son prosélytisme infatigable. Il devint du même coup chef religieux (*pir*) et chef politique (*pechva*), tout-à-fait à l'instar de Mahomet et des chefs des Ismaéliens.

Il est vraisemblable que Bayazid-Ançari, nerveux comme il l'était, et sous l'influence du jeûne et des mortifications, eut, pendant sa dévorante activité de missionnaire, des visions de plus en plus fréquentes. Sa surexcitation croissait avec le succès et affermissait en lui la conviction qu'il était le véhicule d'une révélation supérieure, qui délivre du fardeau du légalisme, de la crainte de l'enfer et des souffrances terrestres.

Bayazid avait l'intuition de Dieu, non pas suivant les promesses du Coran, mais dans une union mystique: „Je t'ai contemplé en toi-même", disait-il, „je t'ai perçu par toi-même". De ces élévations intérieures naissait la certitude de son unité avec Dieu; plus elles revenaient souvent, plus il avait conscience

d'être le représentant de Dieu, le foyer de tous les rayonnements de la raison divine et universelle. En ce sens il s'intitulait lui-même „L'éternellement vivant" et „la Lumière". Aussi ses disciples l'appelaient-ils „Seigneur de lumière", (*Pir-i-Rauchan*) et lui les désignait-il de son côté sous le nom de *Rauchanis*, c'est-à-dire les „Illuminés".

On reconnaît là, à n'en pas douter, l'influence d'idées qui apparaissent non-seulement chez les Ismaéliens, mais qu'on trouve encore plus développées en Syrie chez les Nosaïris, au IXème siècle. Ces derniers considèrent la lumière comme le symbole de l'intelligence suprême. Ils en placent le siége dans le soleil, qu'ils déclarent identique à l'esprit de Mahomet. De même le vin de leur messe s'appelle „Serviteur de la lumière" [1]), et passe pour consubstantiel avec cette lumière de la raison. La doctrine de Bayazid se rapproche également de cette symbolique des Nosaïris. C'est ainsi que la loi prend le nom de „Ténèbres"; la méthode pour atteindre à la piété, le second degré du système, s'appelle les „Etoiles"; la vérité qui constitue le 3e degré, la Lune et la connaissance par le cœur, le Soleil [2]).

Nous ne savons du reste rien de plus précis sur la cosmologie de cet apôtre du panthéisme. Il admet que Dieu est tout et qu'en dehors de lui, il n'y a rien, ainsi que l'enseignent la doctrine de Plotin, celle des soufistes et des Ismaëliens. La raison est dissoute dans les hommes, comme le sel dans l'eau; c'est d'elle que procède l'âme, le souffle de vie, et c'est de l'âme enfin que procède la matière qui n'en est qu'un attribut. C'est ainsi que l'âme est la vie et que Dieu est tout et partout [3]).

---

1) Comp. Wolff in Zeitschr. d. deutch. morgenl. Ges. III p. 307 § 82, 93, 90, 94 f.

2) Dābistān, dans Leyden: Asiatic Researches XL p. 411; comp. Huart dans le Journal Asiatique VII série XIV p. 197.

3) Leyden, p. 379.

La permanence du sentiment de l'union avec Dieu éloignait Bayazid de la doctrine purement soufique, qui n'admet cette immanence de Dieu chez les mortels que dans les rares moments d'extase, mais il se rapprochait davantage des Ismaëliens. C'est ainsi qu'il fit graver sur son sceau officiel, cette invocation que le Musulman adresse à Dieu : „Gloire à toi, Bayazid Ançari, le Roi, le Créateur, qui as séparé le monde de la lumière, du monde du feu!". Le monde de lumière embrasse ses illuminés; celui du feu, les démons et ceux qui n'étaient pas Rauchanis. Ne dirait-on pas le pendant du sceau d'Akbar? Il y a pourtant cette différence notable : c'est que chez Bayazid, l'assimilation avec Dieu découle avec une puissance irrésistible de l'abondance du cœur, tandis que chez Akbar, elle est née peu à peu de la majesté héréditaire, du sentiment de la supériorité personnelle, de l'adulation des courtisans, d'un calcul politique et d'une large philanthropie. Les âmes altérées de justification devaient contemplir Bayazid comme un „Miroir de Lumière". En cette qualité de Révélateur, d'interprête de Dieu, il ajouta au premier sceau un second qui portait ces mots: „Bayazid, le pauvre (en joies de ce monde), le guide des égarés". Il est probable que, selon l'exemple des Moulhids, déjà souvent cités, Bayazid a enseigné une réincarnation de la lumière, peut-être sous une forme décroissante; — ce qui porte à admettre cette hypothèse, c'est que ses successeurs donnèrent de l'extension à ses devises et s'attribuèrent le même esprit que celui du Rauchan.

Il est assez difficile de comprendre dans quel rapport Bayazid se croyait avec les prophètes précédents. Quant à l'empereur Akbar, on peut prouver avec certitude que pendant quelque temps au moins, il se regarda comme le successeur direct et supérieur du Christ. Les assertions du P. Fernão Guerreio S. J.

sont trop explicites, pour que le silence de l'Aïn-Akbari, ch. 20 puisse donner lieu à un doute [1]): „Enfin il a tant de considéra-„tion pour Christ et notre Vierge bien-aimée, qu'il se sert pour „sceller intérieurement les lettres et les ordres qu'il envoie aux „Mores, aux païens ou aux chrétiens de son sceau royal ordi-„naire; mais, extérieurement, il les scelle avec l'image ou la „figure de Christ et de Marie. Car il a un instrument semblable „à une pince en or, au bout duquel se trouvent enchâssées deux „émeraudes, grosses chacune comme l'ongle du pouce. C'est sur „ces deux pierres que sont gravées les deux images. Il les im-„prime dans de la cire turque, au moyen de laquelle il colle les „deux plis de sa lettre".

Le sceau intérieur, qu'on ne pouvait contempler, qu'après avoir préalablement rompu l'image du Christ, est incontestablement celui qui porte l'exergue: „Allahou Akbar, djallah djallalouhou" dont Aboul-Fazl parle dans le 20ème chapître de l'Aïn. L'image du Christ dans la cire ne fait que protéger le secret diplomatique de la lettre, mais c'est le sceau portant „Akbar est Dieu" qui lui confère force de loi. L'idée d'une gradation allant directement de Christ à Akbar y est clairement exprimée, sans qu'il y ait besoin de plus d'explication [2]). Il est à présumer que Bayazid considérait Mahomet, comme Akbar faisait le Christ. C'était pour lui un homme-Dieu dans toute la force du terme; quant à sa propre personne, il la tenait pour une incarnation au

---

1) Relaçam annal das covsas que ficeramos padres de companhia de Jesvs, nas partes da India Oriental etc. Em Lisbao: impresso por Pedro Crasbeck Anno MDCXI. Livro primeiro cap. VI p. 15. Comparez la traduction allemande „Indianische Newe Relation etc." Imp. à Augsbourg chez Chrysostomo Dabertzhofer. Anno MDCXIIII. C'est ce texte que nous citons.

2) Akbar ne pouvait prendre, comme antécédent, un symbole tiré de la religion musulmane ou hindoue, à cause de l'antagonisme qui existait entre les deux principaux peuples de l'Hindoustan. Il devait donc en choisir un troisième qui fût étranger. Il faut aussi tenir compte de sa forte antipathie pour Mahomet.

moins égale sinon supérieure, et qui suivait de près celle du Prophète. N'était-ce pas lui aussi qui donnait l'explication du sens caché, mystique et panthéiste du Coran? Voilà pourquoi l'Apocalypse de Bayazid, dans laquelle Dieu lui parle, comme Il parle à Mahomet dans le Coran s'appelle: „la meilleure explication" (*Khaïroulbayan*). Pour satisfaire au caractère polyglotte du pays et à sa propre prétention d'être le prophète de tous les peuples, il répandit ce nouveau Coran en afghan, persan, hindou et en arabe. D'ailleurs, les Ismaëliens l'avaient précédé dans son imitation du livre de Mahomet. Badaoni prête aux sectaires, qu'il appelle les „*Ilahis*" le même style riche et imagé, la même distinction entre le sens secret et le sens extérieur, que Achound Dervaza attribue au prophète des Pachtous. Ils appelaient la repentance „*petite chérie*" et donnaient des noms analogues aux divers commandements de l'Islam [1]). Bayazid appelait les Pachtous dans le pays des Omarzaïs par des lettres circulaires: „Venez à moi, disait-il, car je suis le *pir* parfait; celui qui touche „le bord de mon vêtement, sera sauvé; celui qui n'en fera rien, périra!" Ces tribus montagnardes, rudes, vigoureuses, passionnées et peu accoutumées à chercher un sens plus profond dans l'aride Sunna, pouvaient-elles résister à une pareille confiance dans la chair et le sang, à l'éloquence si ardente et si pittoresque du prédicateur?

Bayazid partagea ses adhérents en huit classes (*khalvat*) selon les divers échelons de la méditation religieuse, mentionnés plus haut. Lui-même se trouvait au sommet, lui, l'Illuminé, auquel tous les cœurs devaient la confiance et qui était appelé à juger en suprême instance le bien et le mal. Au-dessous de lui, à la tête de chaque classe, étaient les *pîrs*, qui étaient choisis d'après

---

1) Blochmann, Aïn. p. 191. Comparez Wolff, die Drusen p. 327.

leurs dons spirituels. C'est du moins ce que Badaoni donne à entendre. Les exercices de méditation (= *zikr*), étaient appropriés à la capacité des adeptes de chaque degré, et pour chacun il y avait des catéchismes, et des livres d'enseignement spéciaux [1]).

Le Rauchan appelait les interprètes rationalistes de la Loi *akil* c.-a.-d. des „morts devant Dieu", des „animaux à face humaine" ne vivant qu'aux yeux des hommes. Mais celui qui reconnaît Dieu par le cœur (*arif*) est vivant devant Dieu et les hommes. Bayazid était pourtant bien loin d'abolir les devoirs moraux de la loi extérieure. Il les considérait au contraire comme une inévitable préparation aux degrés supérieurs. L'impartial auteur du Dabistan [2]) déclare qu'il donnait lui-même, dans sa communauté, l'exemple de la chasteté et de l'austérité. Il ne regarda jamais comme chose licite le pillage ni la violence à l'égard des croyants. Il était minutieusement légal dans tous ses actes, répondant ainsi à l'image que les sunnites se faisaient de la perfection de Mahomet. L'attribut de la justice de Dieu, est souvent mis au premier plan dans les rapports sur sa doctrine [3]). La toute-puissance arbitraire de Dieu, telle que la concevaient les sunnites, ne pouvait en effet s'accorder avec le système de l'émanation régulière.

Bayazid permettait à ses sectaires les plus avancés de se rencontrer publiquement avec les femmes, dans des fêtes accompagnées de chant, de danses et de jeux. C'était là un sujet de scandale pour les Musulmans; mais il faut y voir dans la pensée du prophète l'aspiration réfléchie à une moralité plus libre. Quoi d'étonnant si Bayazid, lui aussi, fut accusé (non pas par ses con-

---

1) Il en est de même chez les Ismaëliens. Comparez Wolff. l. c. p. 169, 178, 163, 191.

2) Leyden, p. 415, 409.

3) Dabistan transl. by Schea III p. 36.

temporains, il est vrai), des mêmes crimes que les „Eteigneurs de lumière", du Kurdistan. La même accusation a frappé d'autres sectes opposées au légalisme, sans qu'on ait jamais fourni de preuves valables à l'appui.

Le Rauchan s'efforçait d'approfondir la prière légale. Il raconte lui-même que Dieu lui dit: „J'ai commandé comme un „devoir le culte extérieur et le culte intérieur. J'ai ordonné le „culte extérieur comme moyen d'arriver à la connaissance, le „culte intérieur comme devoir éternel". Bayazid, tout troublé de cette révélation, se dit à lui-même: „Si je prie, je suis un idolâtre; si je ne prie pas, je suis un incrédule!" Il reçut alors le commandement de pratiquer la prière du Prophète. Il demande en quoi elle consiste? Dieu lui répond: „Dans la vénération de Celui qu'il faut honorer par dessus tout, selon ce qu'enseigne cette parole: la culte des âmes unies avec Dieu, apparaît aux hommes comme une action de ceux qui prient, mais au point de vue de Dieu, elles sont elles-mêmes l'objet de la prière" (c'est-à-dire que Dieu s'adore lui-même!)

Au nombre des réformes opérées par Bayazid, il faut compter l'augmentation des exercices de prière et la latitude de prier la face tournée dans une posture dirigée vers n'importe quelle région du ciel (car c'est le cœur qui est la véritable Kaaba); enfin l'abolition des ablutions rituelles. Ce qui est caractéristique, c'est qu'à l'exemple d'autres chefs religieux antérieurs [1]), il remplaça le pénible jeûne du Ramazan par un jeûne d'un jour au printemps. Il est tout aussi difficile de calculer l'effet qu'exerça la suppression des obligations traditionnelles sur la vie morale des Afghans, que de mesurer exactement l'influence de l'abolition des devoirs de caste, lors du passage d'une classe inférieure

---

1) S. Wolff, die Drusen p. 220.

à une classe supérieure. Cette manière de voir, qui tenait du soufisme autant que du chiisme outré, prêta naturellement au blâme de ses adversaires. Nous n'avons aucune raison pour nous y associer. On comprend qu'un système de classe conçu sur un plan aussi idéal puisse exister sans blesser la morale en aucune façon, du moment que l'on suppose une communauté d'hommes dans laquelle vivait l'esprit idéal de Bayazid. Dans cette hypothèse, il est vrai, il faudrait admettre que les candidats fussent toujours dignes de la classe supérieure; mais il est douteux qu'un pareil contrôle ait pu s'exercer parmi de rudes et fiers montagnards.

On rapporte que le Rauchan [1]) exigeait des illuminés qu'ils épargnassent le plus petit insecte, car la conception vraie de la divinité devait leur faire considérer les 18 000 classes des êtres comme leur propre corps. Bayazid a imposé la même obligation à la quatrième classe des adeptes dont nous avons parlé plus haut. Qu'auraient donc pensé les hommes de cette catégorie, s'ils avaient vu les gens de la classe supérieure faire ce qui leur était défendu? Car il est question ici de l'usage de la viande, dont un corps sain et robuste peut difficilement se priver. Si cette défense était réellement aussi rigoureuse, il faut admettre, ou bien que ce stage ne durait que peu de temps, ou bien que les hommes, auxquels la viande était nécessaire, rompaient pour la plupart cette abstinence, puisque même le plus sévère des ordres chrétiens n'a pu la maintenir sans infraction. Mais il est vraisemblable que cette indication est inexacte et qu'il n'était pas question de la nourriture indispensable. Voici comment on pourrait concilier ce commandement avec d'autres qui sont en complète contradiction avec la règle. Chez un homme qui aspire de toutes

---

1) Leyden, p. 379.

les forces de son esprit à la réunion avec Dieu, d'où il est émané, l'élément divin peut, suivant les circonstances, revêtir une forme animale ou humaine, mais, en dernière analyse, c'est par cette dernière qu'il arrivera à s'absorber en Dieu!

Soit donc qu'un Rauchan se montrât clément, soit qu'il fût impitoyable, c'était toujours pour hâter l'union des êtres avec Dieu, car il regardait le jour de la mort comme un jour de naissance, dans le même sens que les Chrétiens célébraient le „*dies natalis*". Vous figurez-vous l'influence fatale, que cette doctrine à deux tranchants dut exercer sur un peuple sauvage, actif, respirant à pleins poumons l'air vif des montagnes? Sa portée devait être immense et tout autre qu'elle n'eût été sur une race contemplative, habitant les plaines torrides du Gange et soumise au régime végétarien.

La religion de Bayazid traçait, comme l'Islam, une ligne de démarcation très nette entre la foi et l'incrédulité. Celui qui ne croit pas est voué à un anéantissement éternel. En effet, une nouvelle religion, avide de propagande comme tant d'autres sectes qui professent l'annihilation en Dieu, devait rivaliser d'intolérance avec l'Islamisme; c'était pour elle, une question de vie ou de mort.

„Quiconque ne se connaît pas soi-même, et ne connaît pas „Dieu, n'est pas un homme, disait le *pir*, il faut le traiter „comme un loup, un tigre, un scorpion ou un serpent. Or Ma„homet a dit: „Tue une créature malfaisante, avant qu'elle „n'ait fait du mal" Quand même un semblable contempteur de „la religion de lumière, mènerait une vie irréprochable et se „livrerait à la prière réglementaire, on ne peut toutefois le „considérer que comme un boeuf ou un mouton, que la loi per„met de tuer".

Conformément à cette théorie, il ordonnait de mettre à mort,

comme des animaux stupides, ses ennemis les plus acharnés. De même il permettait le pillage et le vol au détriment des infidèles, et comme tels, il considérait les Hindous et les Musulmans; toutefois il était mieux disposé envers les premiers qu'envers les Turcs sunnites. Les infidèles ne veulent pas se connaître eux-mêmes, ils ne se soucient pas de ce qui constitue le fond de leur existence, ils sont donc morts, et il est dans l'ordre que les vivants héritent des morts.

Afin de soulager la commune de la charge de distribuer des aumônes aux mendiants paresseux, fort choyés par la Sunna, le Rauchan déclara que toute nourriture mendiée était contraire à la loi, et fit un devoir aux indigents, de se procurer leur subsistance à la pointe de l'épée, en pillant les infidèles, les voyageurs sur la route de Caboul et les Tadjiks. Achound Dervaza remarque judicieusement, que c'était là un moyen excellent pour unir les clans disséminés des Pachtous. Mais il ne songe pas à invoquer l'autorité de Mahomet pour justifier cette règle vis-à-vis des Bédouins.

Bayazid et ses fils fondèrent, comme le prophète des Arabes, un trésor public, dont ils avaient la disposition; ils se réservaient un cinquième du butin commun, pour en faire tel partage qui leur plairait.

Nous reconnaissons dans ce couronnement de la doctrine de Bayazid, l'influence du terrain sauvage, sur lequel elle se développa. Autre était le Bayazid, que nous avons connu dans son ermitage d'ascète, blessé par l'épée paternelle; autre le Bayazid, chef religieux des tribus de Pachtous.

Ce n'est pas sans luttes et sans combats intérieurs que le Rauchan se décida a sacrifier les infidèles. En effet trois fois il reçut l'ordre d'en-haut, qui condamnait à mort les négateurs de sa religion, et trois fois il hésita à prendre l'épée. Il fallut que

l'ordre se renouvelât pour que Bayazid se ceignît les reins pour la guerre sainte. Il avait sans doute déjà entrepris de Kaleder quelques petites razzias, au profit de sa religion panthéiste.

C'est ainsi qu'il attira l'attention du gouvernement de Mirza-Mohammed Hakim à Caboul. Les progrès de Bayazid commençaient à effrayer les sunnites de Bounher, le pays montagneux au nord de son diocèse de Hachtnagar, le domaine des Yousafzaï, qui confine de ce côté à l'Indus. C'est de là qu'était partie l'opposition du célèbre théologien Cheikh-Saïd-Tirmizi et de son disciple Achound Dervaza [1]), le biographe du Rauchan, qui engagèrent de longues discussions avec Bayazid. Leurs efforts ne furent pas aussi vains, qu'on a semblé le croire, car il y a quelque chose de vrai dans l'assertion d'Achound Dervaza, qui s'attribue le mérite d'avoir préservé la nombreuse tribu des Yousafzaïs du Rauchanisme. Il est vrai que les Yousafzaïs sont désignés parfois comme d'énergiques adhérents du Rauchan; mais c'est l'influence de la Sunna, qui doit avoir contribué à en faire, après la mort de Bayazid, des ennemis déclarés de la ligue des Pachtous.

Le général Mouhsin-Khan-Ghazi, sur l'ordre du gouvernement de Caboul, pénétra dans le pays des Mahmoudzaïs et captura Bayazid, qui dut traverser la ville de Caboul, en butte aux risées et au mépris de la foule. Après coup, il fut interrogé par les ulémas à la cour de Mirza-Mohammed Hakim. Le *pir* sut démontrer victorieusement et avec beaucoup d'habileté, qu'il était toujours resté fidèle à la sunna, et n'avait poursuivi aucune innovation. Quoi qu'il en soit, son esprit et sa science éblouirent les théologiens de la cour de Caboul. Ils avaient sans doute subi, comme l'entourage d'Akbar, l'influence soufique, ils

---

1) Leyden p. 367.

dédaignèrent les avertissements des orthodoxes exaltés et ne crurent à aucun danger politique de la part de cet homme. Le „Rauchan" eut à peine été relâché, sur leur intercession, qu'il chercha un nouveau théâtre pour exercer sa mission divine, dans les montagnes inaccessibles de Tirah. Celles-ci s'étendent jusqu'à Kohat, et forment les contreforts orientaux du Safedkoh vers le sud-ouest de la plaine de Pechaver, dans laquelle elles déversent les eaux du fleuve Tirah. Remarquons, en passant, que sa nouvelle résidence était voisine des Ghorichels, les „Rauchanis" de la plaine de Pechaver. Le bassin du Tirah était notamment dans sa partie méridionale habité par les Afghans Bangach. Parmi ces derniers la branche des Totaïs n'accueillit pas Bayazid avec la même bienveillance que les autres clans. Le prophète était plus en sûreté dans ces hautes vallées, que dans le Hachtnagar, dont le site était plus accessible. C'est ici enfin qu', aigri par les humiliantes expériences faites à Caboul, il conçut le fanatique dessein d'enflammer, de toute son ardeur, le sentiment national des Pachtous à la fois contre la sunna et contre la domination mongole.

Il réussit bientôt à attirer les montagnards indépendants et à les passionner pour sa doctrine; puis, ayant eu du succès dans plusieurs petites razzias, il prêcha la guerre sainte en grand :

„Venez, mes amis, je veux vous enseigner

„A détruire l'Islam l'épée à la main.

„Ayez pleine confiance en moi, si vous voulez plaire à „Dieu.

„Je suis votre Dieu, moi-même, votre prophète, parfait entre „tous.

„Reconnaissez en moi le Madhi, l'infaillible en toutes choses,

„Le guide véritable et l'unique Sauveur: Tenez cela pour „certain !"

Au seuil de la seconde moitié du siècle, qui termine le premier millénaire de l'Hégire, le moment était opportun pour rappeler le retour du Mahdi, qui devait anéantir l'Antechrist et l'Antimahomet. Exploitant la haine inspirée par la tyrannie des Tchagataïs et la soif d'un riche butin, il menaçait déjà l'Hindoustan et l'empereur Akbar de ses hordes. Il faisait à l'avance le partage des provinces, et d'incessants préparatifs pour la guerre en grand. Pour se procurer une forte cavalerie, il réquisitionna de force les chevaux et consola leurs propriétaires en annonçant publiquement, qu'on les paierait double sur le butin de l'Hindoustan. Il exigeait une obéissance absolue : malheur aux traîtres !

Une tribu afghane de Tirah, ayant eu, contrairement aux ordres de Bayazid, des relations amicales avec les Mongols, le „Rauchan" lui envoya le message suivant, qui semblait n'impliquer qu'un léger reproche. Les hommes devaient venir les mains liées, implorer le pardon du prophète, et celui-ci permettait en retour de rompre lui-même les liens. Mais quand les Afghans se présentèrent dans cette posture et pleins de confiance, Bayazid en fit exécuter trois cents et dévasta leurs demeures, qui furent occupées par d'autres tribus. N'était-ce pas ainsi que Mahomet avait traité les Qouraïza, ou juifs de Médine ? Ce terrorisme porta d'ailleurs les plus beaux fruits, il lui amena des prosélytes !

Le gouvernement de Caboul était renseigné sur des préparatifs de Bayazid et se tenait sur ses gardes. Le pir de Tirah envahit, avec un corps d'armée considérable, les plaines de Nangrahar au nord de la vallée du Tirah et brûla la ville de Baror. Il revenait lentement dans ses montagnes, lorsque Mouhsin Khan Ghazi rejoignit son arrière-garde à marches forcées, près de Torraga. Le prophète fit les plus grands efforts pour décider les siens à attendre l'adversaire de pied ferme: son seul regard devait

désarçonner le général ennemi. Ils firent halte; mais, incapables de lutter dans la plaine contre les cavaliers tchaghataïs, ils furent massacrés ou mis en fuite. Ce ne fut qu'à grand'peine que Bayazid put s'enfuir dans le Hachtnagar, en traversant le fleuve de Caboul. Arrivé à l'ouest de Cherpaï et épuisé, il succomba à une fièvre, conséquence des tribulations inouïes qu'il avait indurées. Il fut enterré sans doute à Bhattakpour, dans ce pays de Hachtnagar, qui avait été le théâtre de ses premiers succès.

Mais la lumière des Rauchanis ne s'éteignit pas avec Bayazid-Ançari, dont le grand esprit était admiré, même par ses pires ennemis. Elle était appelée à luire jusqu'à l'époque du Chahdja-Khan. Jusqu'alors le Rauchan n'avait guère recruté des adeptes qu'en-deçà des limites relativement restreintes de la Patchoucha; pendant le règne de ses fils, la secte franchit ces bornes étroites.

Aussitôt après la défaite, et déjà avant la mort de Bayazid, l'aîné de ses fils, Omar, avait saisi le glaive, et réunissant ses adhérents autour de lui, il leur parla en ces termes: „En avant, „mes amis, votre chef n'est pas mort. Il a cédé la place au Cheikh-„Omar, son fils, et lui a destiné, à lui et à ses successeurs, le gouvernement du monde."

Grâce à une infatigable activité, Omar ranima l'enthousiasme des Pachtous, surtout lorsque dans la suite il fit porter dans les batailles et les fêtes, à la tête de l'armée, les ossements blanchis de son père, enfermés dans un coffre, ainsi que faisaient les Israëlites de l'arche de l'alliance. Le Kaisani Mouchtar Ibn Obaïd avait perpétué jadis cette coutume païenne, en faisant précéder ses troupes hérétiques, d'un siége richement décoré, attribué au Khalife Ali [1]).

---

1) Voir Asch-chahrastani, trad. de Haarbrücker I. p. 167.

Le succès ne fit pas d'abord défaut à l'âme ardente d'Omar; mais il s'aliéna plus tard les Yousafzaïs par quelque imprudence. Ceux-ci, de zélés adhérents, devinrent alors ses adversaires les plus acharnés. Cette puissante tribu nomade occupait de vastes territoires dans les hautes vallées au nord du fleuve Caboul et de ses affluents. Ils s'étendaient à l'ouest de l'Indus, embrassant les contrées de Bounher, Svad, Pantchkora, Badchour jusqu'au fleuve Kounar, qui a son embouchure au-dessous de Djelalabad, Même au-delà, Laghmana en faisait partie. Les Youzafzaïs de l'est attaquèrent Omar près de Bara sur l'Indus, battirent son armée et le tuèrent ainsi que son frère Khaïrouddin. Ils répandirent ensuite les cendres de leurs victimes et les ossements de Bayazid dans le fleuve.

Nourouddin, un autre fils du prophète, s'enfuit dans le Bas-Hachtnagar, mais trouva la mort au milieu d'un clan des Goudehar. Cette peuplade qui menait paître des troupeaux de buffles, n'était pas d'origine afghane. Seul le plus jeune des frères, Djelalouddin, survécut comme prisonnier des Youzafzaïs.

C'est vers l'an 989, que l'empereur Akbar, revenant de son expédition de Caboul, reçut à sa cour le jeune Djelalouddin, âgé de quatorze ans environ et remarquablement doué. Les Youzafzaïs l'avaient relâché sur l'ordre de l'empereur.

L'empereur avait pu voir que d'un bon œil la dissolution de la confédération des Rauchanis dont il avait connu quelques-uns comme prisonniers de guerre. Par contre il ne désirait pas un trop grand accroissement de la puissance des Youzafzaïs. Il cherchait sans doute, à ce moment-là, à susciter à ces derniers un adversaire parmi les Pachtous. Plus ces tribus pillardes étaient en lutte entre elles, plus il y avait de sécurité sur la route commerciale du col de Khaïber. Voilà pourquoi Djelalouddin fut fort bien accueilli à la cour de Lahore.

Mais le sauvage orgueil et l'audace du jeune adolescent ne répondirent pas aux espérances de l'empereur. Djelalouddin profita de la première occusion qui s'offrit à lui, pour s'enfuir et reparaître dans les montagnes du Tirah, la plus sûre retraite des Rauchanis.

Il suivit dignement l'exemple paternel et réunit les tribus des Bangach, Afridis et Ouroukzaïs [1]), afin de disputer aux Mongols la passe de Khaïber. A partir de ce moment le clergé sunnite et Akbar lui-même, donnèrent à Djelalouddin le surnom plus méchant que spirituel de Djelala, c'est-à-dire l'„obscurantin". Mais cet adolescent devait bientôt devenir une terrible torche incendiaire, à laquelle plus d'un des hommes d'Akbar se brûlèrent.

Il sut si bien inspirer la confiance de ses adhérents, qu'il put se faire proclamer padichah des Pachtous et appeler ses disciples à la guerre sainte contre l'Hindoustan. Bientôt après, en 993, il courut au secours des tribus des Mohmands et des Ghoris, fortes de 10 000 familles et qui subissaient le joug tyrannique de Mousa le représentant du Saïd Hamid i Bikhan, dans le djagir de Pechaver. Djelalouddin se mit à leur tête, battit le saïd Hamid et assiégea la forteresse de Bizram, jusqu'à ce qu'elle fut débloquée par Dzaïn-khan.

L'année de la mort de Mirza-Mohammed Hakim, la révolte des Pachtous contre les Mongols éclata sur les deux rives du fleuve Caboul. Bien que conduit avec un certain ensemble, ce mouvement n'eut pas toute l'unité désirable. Si l'héritier du Rauchan, cet „obscurantin" maudit, avait réussi à faire entrer résolument toutes les tribus des Yousafdzaïs dans son alliance, la Pachtouncha indépendante ne serait sans doute pas restée

---

1) Blochmann Ain p. 141

à l'état de rêve. Mais au lieu de cette unité, les guerres suivantes prouvent au contraire le manque de lien qui existait entre les diverses tribus.

CHAPITRE VI.

LA GUERRE CONTRE LES AFGHANS.

Le pays, où l'empereur vit se coaliser contre lui la doctrine des Rauchanis et l'arrogance d'un peuple de pillards, comprenait les plaines du Pechaver et les contrées montagneuses des Youzafdzaïs et de Tirah qui entourent les premières comme un gigantesque fer à cheval. Les plaines, à l'ouest de l'Indus, offraient à une armée en campagne un champ commode et plantureux. Favorisé par le climat, ce sol extraordinairement fécond produit en aussi grande abondance les fruits délicieux de l'Inde tropicale et les céréales des régions plus tempérées du nord-ouest. Des rizières et des champs de millet alternaient avec de vertes prairies. Les vergers qui entouraient les villages de la plaine d'Afghanistan offraient déjà à cette époque l'aspect de bocages d'amandiers, de pêchers et de pistachiers. Ces délicieuses contrées sont bornées au Nord par les pics inaccessibles de l'Hindoukouch; au sud et à l'Ouest on aperçoit les glaciers de la chaîne du Soulayman éclairés par le soleil du midi, et qui plongent leurs pentes abruptes dans de fertiles vallées. Vers le sud, depuis le défilé de Khaïber jusqu'à Kohat s'étend une chaîne de collines peu élevées dont les dernières ramifications rejoignent les bords de l'Indus en aval d'Atok. Ces plaines, qui n'étaient guère occupées que par la dizième partie du peuple afghan, sont arrosées par la rivière de Caboul et ses affluents, ruisseaux qui coulent à flots des montagnes.

Outre la fertilité du sol, ce pays avait pour les souverains de l'Hindoustan une importance particulière, parce qu'il est traversé par la grande voie militaire, qui va de l'Asie occidentale dans l'Inde. Depuis l'époque d'Alexandre, tous les conquérants de l'Inde s'en étaient servis ainsi que du col de Khaïber, pour parvenir au delà de l'Indus. Djelala, le nouvel empereur des Afghans, menaçait de suivre la même route. Depuis le milieu de l'été 1585, il s'était rendu maître du Tirah et du plat pays, que l'on pourrait appeler la tête de pont du passage de l'Indus, près d'Atak. Au nord les Yousafzaïs tenaient les riches pâturages de Sirad et de Badjaour, qui offraient à ces montagnards non-seulement la nourriture et l'entretien, mais encore, par un système de fortifications naturelles, une protection effective. Ces Afghans avaient déjà donné fort à faire à l'empereur Baber et, maintenant que la doctrine rauchanique avait enflammé leur ardeur pillarde et guerrière, leur amour-propre se refusait à servir plus longtemps un maître étranger.

Il y avait là un péril imminent, car qui pouvait dire ce que ferait Abdoullah Khan, altéré de conquêtes et passé maître dans l'art de pêcher en eau trouble, si les Afghans, débouchant par la montagne et la plaine, venaient porter avec succès le fer et le feu dans les contrées de l'Inde? Si les choses en venaient là, ne conclurait-il pas avec eux une alliance, qui lui livrerait Caboul? Ne jouerait-il pas subitement le rôle de défenseur zélé de l'Islam? Enfin, traversant l'Indus, n'irait-il pas anéantir ses anciens alliés dans l'Inde, aux applaudissements de tous les fanatiques, qu'avait froissés la tolérance d'Akbar pour les Hindous?

L'empereur Akbar s'apprêta à trancher par le glaive toutes ces questions, qui s'imposaient à lui et ses conseillers. Le 9 Deh 993 (= 9 Octobre 1585), il se mit en marche avec une armée dans la direction de Svad et de Badjaour, pour soumettre les

Yousafdzaïs et les Bohmands. Le général, qui la commandait, était un des hommes de guerre les plus éminents de l'empire. C'était le frère de lait d'Akbar, Dzaïn-Khan, qui devait à cette parenté le titre essentiellement mongol de Koka ou Kokaltach. Son père Khvadja Makçoud (d'Hérat) avait été un fidèle serviteur de Houmayoun, lors de cette fuite pendant laquelle Akbar vit le jour.

Lui-même était en grande faveur auprès de l'empereur. Doué d'un grand talent musical, il jouait de plusieurs instruments, il avait toutes les connaissances littéraires pour composer une poésie et représentait assez bien cette classe de guerriers lettrés, dont Akbar aimait à s'entourer. Mais si Dzaïn-Khan avait reçu une éducation soignée et possédait même un grand empire sur lui-même, il ne savait certainement pas enchaîner et dominer par la sympathie des caractères plus délicats qui répugnent aux mesures énergiques. Ceci devait malheureusement avoir des suites fâcheuses dans cette campagne, pour la conduite de laquelle il n'y a cependant aucun reproche à lui faire.

La campagne se divisa suivant la nature du terrain, en deux opérations principales : l'une la conquête de la plaine et l'autre celle de la montagne. Dzaïn Khan semble avoir accompli la première sans beaucoup de combats, car déjà le 4 Bohman (29 Octobre) l'empereur donnait l'ordre au Saïd Khan Chakbar et à Hakim Aboul-Fath, que nous connaissons par la guerre du Bengale, de balayer la plaine avec une division et d'opérer leur jonction avec la première armée qui s'était déjà engagée dans les montagnes. Mais, par malheur, Akbar adjoignit à ce corps d'armée, un troisième général, qui n'avait encore donné aucune preuve de capacité militaire. Voici ce qu'en dit Aboul Fazl [1] :

---

1) Ouvr. cité p. 364.

„A l'époque du départ de ce dernier corps, l'auteur de ces lignes „fut promu au rang de Kounvar-Khana, ou général de l'armée „impériale, et le même jour lui et le radja Bir-Bar tirèrent au „sort, auquel des deux reviendrait la conduite de l'expédition „contre Svad. Le radja fut favorisé et se mit en route le 12 Bah-„man (4 Octobre 1585), tandis que l'écrivain restait en arrière, „le cœur ulcéré".

Ainsi le grand empereur avait hésité entre deux de ses favoris, après avoir déjà donné une mission à un troisième. Auprès de Dzaïn-Khan-Koka, il avait placé un poëte, Hakim-Aboul-Fath et le radja Bir-Bar, un philosophe religieux, ayant tous des droits égaux au commandement. Je ne vois que deux motifs qui aient pu induire l'empereur en erreur ; c'était d'abord qu'il était enclin à juger les autres d'après lui-même. Sa qualité de poëte et philosophe ne l'empêchait pas, lui, d'être un profond politique aussi bien qu'un tacticien consommé et un remarquable stratégiste. Ne devait-il pas supposer les mêmes qualités chez ses deux favoris? Cette erreur est plus admissible en présence de l'universalité de la culture qui régnait alors à la cour d'Akbar.

Mirza Abdourrahim, récemment nommé khan-khanan, n'était-il pas lui aussi poëte? L'intrépide Nizamouddin Ahmed fut à la fois général de cavalerie, employé supérieur aux finances et écrivain. Aboul-Fazl le philosophe fut un excellent ministre de l'intérieur ; que dis-je? il commanda avec succès une armée au Dekhan. Le commandement d'une armée n'était souvent qu'un titre donné, par exemple, à des princes mineurs. Cette fonction n'était donc, en certains cas, qu'une distinction honorifique octroyée par le souverain. C'est là sans doute le second motif qui poussa Akbar à prendre cette fatale mesure. Il savait, le cas échéant, se subordonner à une intelligence supérieure ; notamment dans les affaires qui étaient de la compétence du radja Todar

Mal. Il attribuait à ses favoris autant d'empire sur eux-même, qu'il en avait montré personnellement dans des moments décisifs.

Ensuite, on peut admettre un troisième motif qui fixa le choix d'Akbar sur le radja Bir Bar. Lorsque, dans la lutte avec son frère consanguin, il expédia dans une course insensée Nizamouddin Ahmed pour rétablir les relations entre l'avant-garde et le quartier-général, n'était-ce pas le négociateur habile et lettré plutôt que le soldat qu'il choisit? Ce fut quelque motif analogue qui engagea Akbar à placer Bir Bar au premier rang. Il est certain que ce dernier a exercé une grande influence sur les opinions religieuses d'Akbar et a joui de toute sa confiance. Sensible comme il l'était en matière philosophique et religieuse, l'empereur dut s'apercevoir qu'il y avait chez les Rauchanis autre chose qu'un peuple révolté; mais l'incarnation d'une idée religieuse. Or, il ne voulait à aucun prix d'une guerre de religion. Dzaïn-khan Koka s'y serait peut-être laissé entraîner; le radja Bir-Bar au contraire jamais! La grandeur d'âme, la philanthropie et la tolérance entraînèrent Akbar à commettre une erreur, qui nous le rend plus cher encore.

La courte description des lieux, qui se trouve en tête du chapitre, nous fait comprendre les paroles suivantes d'Aboul Fazl [1]: „Le radja traversa la plaine avec une rapidité extraordinaire, soumit tous ceux qui lui opposaient de la résistance, les repoussa et les remplaça par d'autres. Mais lorsque l'armée s'engagea dans les gorges des montagnes et que les Afghans se soulevèrent et luttèrent avec acharnement, nous eûmes un grand nombre d'hommes tués et beaucoup furent faits prisonniers. L'aspect du pays devint si menaçant qu'ils (les Impériaux) se virent forcés d'abandonner les défilés et de retourner à leur campement pri-

1) l. c. 364/5.

mitif dans la plaine, pour s'enquérir d'un autre chemin à travers les montagnes."

Le général Dzaïn-Koka qui avait appris l'art de la guerre de montagnes dans sa lutte contre les Radjpoutes, s'était peu soucié de ces faciles triomphes dans la plaine. Il avait fait immédiatement l'ascension des hauteurs et annonçait que par la grâce d'Allah, son armée s'était emparée de cols presque inaccessibles, mais qu'elle se trouvait maintenant très-épuisée. Les Afghans, ajoutait-il, étaient à Svad en si grande force, qu'on ne pouvait faire aucun progrès dans le Badjaour, avant de les avoir battus. Il demandait un faible renfort pour vaincre toutes les difficultés.

Dès qu'il eut reçu ce message, Abkar ordonna à Hakim-Aboul-Fath de se rendre par le plus court chemin au défilé de Balkand (ou Malkand) afin de renforcer Dzaïn-khan. Il paraîtrait que cet ordre ne fut pas ponctuellement exécuté, car Aboul Fath prit contact avec Bir Bar, avant de parvenir auprès de Dzaïn-khan. Il est hors de doute que ce dernier mena la campagne avec prudence et succès; en effet il avait soumis à lui seul la contrée de Badjaour qui comptait 30,000 familles. Il était posté maintenant à Djagdera, au centre du pays de Svad. Sachant bien que ce n'est pas à la suite de quelques combats qu'on peut triompher d'un peuple de montagnards, mais qu'il faut pour cela une contrainte permanente, il fit élever une citadelle à Djagdera. Toutefois ses troupes étaient trop affaiblies pour occuper tous les défilés et continuer cette petite guerre. Il demanda donc encore une fois du renfort, qui arriva enfin sous la conduite de Hakim-Aboul Fath et du radja Bir Bar.

C'était le commencement de la fin, car il s'éleva bientôt entre les trois généraux de profondes dissensions. Il est facile de dire de quel côté était l'habileté et où se trouva l'impéritie; mais on

ne saurait se prononcer avec certitude sur l'auteur de la brouille, car Aboul Fazl est ici notre seule source de renseignements, Nizamouddin Ahmed se renfermant dans un laconisme équivalent au silence. Aboul Fazl fait porter tout le poids de la faute sur le radja; mais il est probable que Hakim-Aboul Fath dans le conseil de guerre, se rangea à l'avis du radja. Voici la substance du récit d'Aboul Fazl [1]): „Le Radja était malheureusement dans de mauvais termes avec ses deux collègues il; prétendit ouvertement „n'avoir reçu d'autre ordre, que celui de faire l'ascension des montagnes avec Hakim; quant à prêter main forte au Kokaltach, c'était une autre affaire!" Celui-ci reconnaissant le danger s'efforça d'accueillir ses collègues avec bienveillance, au défilé de Balkand. Mais le radja refusa même une invitation à un repas d'honneur, ce qui était presque une offense mortelle. Aboul Fazl ne dit pas explicitement quelle fut alors la conduite de Hakim, il la fait cependant pressentir par ces mots: „Dzaïn khan réprima son ressentiment et chercha à persuader par bonnes raisons à ses collègues de choisir entre les deux alternatives suivantes: Soit de rester à Djagdera pour couvrir cette place, pendant que lui-même marcherait dans les montagnes. Soit de lui abandonner la garde de cette place-forte, et de se charger eux-même de la guerre dans les montagnes, ce qui après les événements précédents, ne pouvait manquer de bien réussir. Mais ils restèrent sourds à ses discours. Se fondant sur la lettre de l'ordre impérial, ils prétendaient traverser rapidement les montagnes, sans les occuper définitivement, et ils résolurent d'avancer en une seule colonne, pour battre l'ennemi pendant la marche."

Cette manoeuvre manquée nous révèle clairement le but

---

1) l. c. p. 370 f.

qu'Akbar avait en vue. Il voulait simplement faire une démonstration, qui rabattît l'audace des Afghans, maintînt les communications par le col de Khaïber et surtout fît impression sur le souverain du Touran. Voilà ce que les deux nouveaux généraux devaient fort bien savoir, aussi auraient-ils dû comprendre que l'empereur leur aurait su gré d'une interprétation un peu différente de l'ordre littéral, du moment qu'elle amenait le résultat désiré. Dzaïn-khan le Kokaltach, avait bien saisi la situation avec son coup d'œil de général. En suivant le rapport d'Aboul-Fazl, on reconnaît à son style discret qui ne veut ni blesser, ni ménager entièrement, que les nouveaux généraux envisageaient leur situation et leur responsabilité, moins en soldats qu'en courtisans. „Ils redoutaient aussi de déplaire à l'empereur en laissant le Kokaltach sans secours, bien que ce dernier les eût priés de choisir ce parti plutôt que de marcher à une perte certaine." Jusque-là la parole de l'empereur avait doucement bercé leur existence tandis que cette même parole, avait ruiné plus d'un homme, plus fort qu'eux; cette parole seule leur avait fait sentir la supériorité d'Akbar dans des questions de sentiment, de foi et de raisonnement, ils s'y attachaient fermement, et il leur semblait que c'était de la démence ou d'un esprit frondeur de s'en écarter: Si l'empereur les avait faits généraux c'est évidemment, pensaient-ils, qu'ils avaient les qualités de l'emploi; ils avaient le regard obscurci par la vanité, ébloui par la grandeur d'Akbar, et il fallut que le destin s'accomplît.

Ils partagèrent donc l'armée suivant l'ordre habituel, et se mirent en marche le 25 novembre (Isfandarmouz) dans la direction de Karakar, lieu situé dans le district de Pantchkora. Le jour suivant ils atteignirent les abords du col et décidèrent que le gros de l'armée camperait dans la vallée, pour se mettre en campagne le lendemain et occuper les hauteurs, pendant que

l'avant-garde pénétrerait dans le défilé. Ce plan dénote le sang-froid du frère de lait de l'empereur, seulement il ne put être exécuté. En effet l'avant-garde avait à peine atteint le sommet du col et fait là un peu de butin et quelques prisonniers, que la division de la plaine suivit dans un tumulte sauvage. Il était évident qu'aucun des deux „Poëtes-lauréats" ne voulait laisser l'autre les lauriers de la guerre. Le Kokaltach se trouva seul avec l'arrière-garde dans la vallée et se vit subitement attaqué par un vigoureux ennemi, qui se jeta sur l'approvisionnement abondant mais mal gardé des Impériaux. Il fallut alors que Dzaïn-khan se frayât un passage vers les deux généraux-poëtes dans le défilé. Les attaques durèrent toute la nuit et la plus grande partie du jour suivant, se renouvelant sans cesse, et sans cesse repoussées par „l'invincible courage" de Dzain-khan. Le frère de lait d'Akbar abattit ce jour-là quatre chefs des Youzafzaïs de sa propre main.

Le jour suivant, 27 novembre, les Impériaux n'étaient arrivés qu'à six kos plus loin dans les environs de Chanpour. La marche devenait de plus en plus difficile sur ce terrain montagneux.

Le vaillant Dzaïn-khan essaya une dernière fois d'amener les deux généraux-poëtes à se rendre un compte exact de la situation. Il leur exposa qu'il était nécessaire, dans tous les cas, de faire halte en cet endroit pour entamer les préliminaires de la paix, en rendant les prisonniers; ou bien, que si l'on ne voulait pas risquer une action décisive, il fallait conserver tranquillement la position actuelle et attendre les ordres de l'empereur. Mais le sort en avait décidé autrement „méprisant ses conseils, ils virent leur avantage dans ce qui devait être leur perte."

Le 29 novembre (6 Isfandarmouz) l'armée pénétra dans le col où se préparait une tragédie lamentable. Les détails de la lutte diffèrent légèrement dans Aboul-Fazl et dans Nizamouddin-Ah-

med; le premier parle du défile de Balandraï (est-ce Boulandzaï [1])?), tandis que le second mentionne celui de Karagar et, comme d'habitude, commet une erreur de date. Aboul-Fazl, en revanche, accuse un nombre de morts si faible, que l'on peut à peine le croire. Nizamouddin décrit le combat d'une façon si intuitive dans sa brièveté, que nous lui laissons la parole: [2]) „Quand le col de Karagar fut atteint, le radja Bir-Bal fut informé que les Afghans préparaient une attaque pour la nuit suivante, mais que la longueur du défilé n'était guère que de trois à quatre kos environ. Cet espace franchi, on serait à l'abri d'un coup de main. Sans prévenir Dzaïn-Khan, Bir-Bal marcha en avant pour traverser le défilé, et toute son armée suivit. A la fin du jour, comme le soleil se couchait, ils arrivèrent à une étroite gorge, dont les deux parois de rochers étaient garnies d'Afghans. Les traits et les pierres pleuvaient d'une façon terrible sur les troupes dans ce passage resserré, l'obscurité survint; les soldats perdirent leur chemin dans l'étroit défilé et tombèrent dans les précipices. Il s'en suivit une déroute et un carnage épouvantables; huit mille hommes jonchaient le champ de bataille. Le radja Bir-Bal prit la fuite pour sauver sa vie et fut tué. Le radja Dharm-Singh, Khvadja-Arab, le payeur de l'armée et beaucoup d'autres tombèrent [3]). Dzaïn-Khan était toujours à l'arrière-garde, car bon gré, mal gré il avait dû se joindre à la colonne. Son corps d'armée aussi fut entraîné dans la catastrophe. Les éléphants, les hommes, les chevaux se pressaient en désordre dans cette gorge fatale, écrasant ce qu'ils trouvaient sous leurs pieds. Du haut des montagnes les Afghans lançaient des nuées de projectiles jusqu' à ce que

1) Comp. Elphinstone, Account of Caubul II p. A. A. Note.
2) Chez Elliot V. 451.
3) Chez Blochmann t. c. p. 205.

les troupes du Koka fussent tout à fait en désarroi. Puis ils s'élancèrent des hauteurs dans le défilé, pour recommencer là aussi le massacre; mais ils se heurtèrent à une résistance héroïque. Il y eut fort peu de fuyards et les fidèles de Dzaïn-Khan vendirent chèrement leur vie. Lui-même regardait le combat d'un œil désespéré et frappait autour de lui, fermement décidé à mourir en combattant pour son empereur. Quand il vit tout perdu, il donna de l'éperon à son cheval et voulut se jeter au milieu des ennemis, pour chercher une mort glorieuse. Mais ses amis, s'emparant des rênes du cheval, le retinrent de force et l'obligèrent à reculer. Son cheval s'abattit et Dzaïn-Khan effectua sa retraite jusqu' à la plaine en combattant à pied. Là aussi retentissait le cri de guerre des Afghans. Tout ce qui était sorti sain et sauf du défilé chercha son salut dans la fuite, à la faveur des ténèbres de la nuit.

La fatale nouvelle accabla douloureusement l'âme du grand empereur, car en homme de guerre, il avait conscience qu'il était lui-même responsable du désastre, par l'imprudent partage qu'il avait fait du commandement. Il voulait donner à ses deux favoris l'occasion de se distinguer pour justifier aux yeux de tous, la préférence qu'il leur témoignait. Hakim Aboul-Fath était seul revenu; mais le radja Bir-Bar avait trouvé la mort. Or c'est à ce dernier qu'il était tendrement attaché ; c'était l'homme pour lequel l'empereur avait le plus de sympathies en matière religieuse. Badaoni, qui laisse échapper ici le cri du cœur, voue aux chiens de l'enfer le maudit Badaoni et dit, non sans raison, que c'était le radja qui avait poussé Akbar au culte du soleil.

Tous ceux qui ont connu Akbar, Asiatiques ou Européens, sont unanimes pour admirer son caractère aimable et son égalité d'humeur, mais tous avouent aussi que ses accès de colère

étaient terribles. Une telle âme, une fois troublée dans son repos par une profonde douleur, s'y livrait tout entière et la savourait dans toute son amertume. C'est là ce qui arriva. Lorsqu' Akbar eut reçu la nouvelle du désastre, la douleur et le remords le terrassèrent. Il se séquestra du monde pendant deux jours entiers, sans boire et sans manger, jusqu'au moment où une pensée religieuse le consola. Badaoni fait à ce sujet la remarque suivante: „Sa Majesté se désola moins de la mort des autres grands personnages, que de celle de Bir-Bar. Hélas! s'écria-t-il, on n'a même pas pu sauver son cadavre du défilé, pour le livrer au bûcher!" Cependant, il se consola enfin, à la pensée que Bir-Bar était libre à présent et dégagé de toutes les faiblesses humaines, que les rayons du soleil lui suffisaient et qu'une âme comme la sienne n'avait pas besoin d'être purifiée par le feu."

Ces paroles sont indubitablement authentiques. Or il n'est peut-être pas un seul passage de toutes nos sources qui mette aussi clairement en relief le côté éminemment poétique et sentimental de la religion solaire d'Akbar. A ses yeux en effet, toute évolution et toute mort ne sont qu'une purification et un acheminement continu vers l'absorption finale dans le Dieu éternel.

Enfin, après deux longues journées consacrées à cette amère douleur, le grand empereur reprit possession de soi-même. Cette fois il déploya une grande prévoyance dans la conduite de la guerre. Kokaltach et Hakim reçurent l'ordre de retourner, avec les restes de l'armée défaite, au quartier général. Une nouvelle armée dut se mettre en marche. Aboul-Fazl raconte, comme il le fait d'habitude quand il s'agit d'un échec, que l'empereur avait manifesté l'intention de se mettre lui-même à la tête des troupes; mais cette assertion est évidemment fausse, car l'at-

tention de l'empereur était à ce moment-là dirigée sur le Touran. Son intention n'en était pas moins de prendre vigoureusement l'offensive. En effet, il donna à son fils le sultan Mourad le commandement nominal, et il lui adjoignit comme chef d'état-major le grand radja Todar Mal, qui n'admettait aucune contradiction. Cette fois l'ordre impérial visait la soumission complète des Youzafzaïs. La rébellion devait être étouffée par la force, mais il fallait gagner les Afghans en évitant toute effusion de sang inutile et en traitant les prisonniers avec douceur, et même en leur accordant des dons en argent et en vêtements.

Cependant le grand radja avait une vue plus nette des événements que son empereur. L'opposition qu'il fit à Akbar et la façon dont celui-ci accepta ses observations, nous rendront encore plus sévère pour les deux généraux poëtes, qui en esclaves de la lettre de l'ordre impérial avaient resisté aux sages avis de Dzaïn-Khan Kokaltach. Le radja prévit qu'un grand nombre de courtisans accompagneraient le jeune sultan Mourad et emploieraient leur crédit contre sa propre manière de voir. Il sut parer à cet inconvénient et les paroles d'Aboul Fazl [1]) nous font voir dans quels termes on pouvait contredire le padichah: „Le radja Todar Mal dit à l'empereur que les rejetons illustres de la famille impériale ne devaient s'exposer que dans les entreprises les plus importantes; dans le cas présent, un plus humble serviteur de l'Etat, suffirait amplement." Akbar comprit aussitôt ce que voulait cet esprit énérgique et tenace et se rendit avec bonté à son désir. Il nomma commandant en second, un autre Hindou d'une capacité éprouvée: Kounvar Man Singh; sans doute sur le vœu de Todar Mal.

---

1) T. c. p. 376.

Le plan de campagne qu'exécutèrent les deux Hindous, ressemble absolument à celui que Dzaïn Khan avait projeté; avec cette différence que cette fois l'opération fut faite sur une plus large échelle. Jusque-là cette région inhospitalière avait servi de défense aux Afghans; cette fois-ci, les deux conquérants en firent une arme offensive et s'en servirent contre les Afghans. L'armée fut conduite avec de grandes précautions dans les montagnes; ça et là on élevait un fort pour assurer la sécurité de la route; ou bien pour répandre la terreur, on ravageait tout. Pendant que le radja se fortifiait dans les monts Langar, qui confinent à Svad, Kounvar s'établissait près d'Ahand sur l'Indus. De là ils se couvrirent par une ligne de forts avancés, commencèrent par assurer le ravitaillement et la libre circulation et repoussèrent enfin les Afghans dans les rochers inhospitaliers, où le manque absolu de vivres les obligea à capituler.

Le radja avait à peu près terminé la guerre, lorsque l'empereur l'appela pour le consulter au sujet de Cachmir. Une seule action décisive eut lieu sous la direction immédiate de Todar Mal. Elle se termina par une grande victoire sur les Rauchanis, dans le col de Khaïber, et cette victoire eut les suites les plus importantes, qui se firent sentir jusque dans le Touran, et eut son contre-coup sur l'esprit même d'Abdoullah Khan.

Si vis pacem para bellum, telle était la règle de conduite qui présida à toutes les entreprises d'Akbar, dans le nord-ouest. C'est en vertu de cette maxime qu'il soumit les Afghans et fit la conquête de Cachmir qui était déjà en partie accomplie, comme nous allons le voir. Mais avant qu'elle fut terminée, l'attitude résolue de l'empereur avait déjà agi sur les Ousbeks du Touran. Un personnage de distinction, nommé Nazar-Bey d'origine ousbeke, qui avait été gouverneur de Balkh, se trouva offensé par le fier Abdoullah Khan et s'enfuit auprès d'Akbar avec ses trois

fils, qui tous occupaient déjà un rang dans la noblesse. Cet incident préoccupa vivement le roi des Ousbeks, d'autant plus que dans cette campagne, Akbar avait déjà profité d'une occasion antérieure pour porter un coup terrible au royaume du Touran. Un pont avait été jeté sur l'Indus pour permettre l'entrée d'une armée à Caboul et mieux encore [1]), „l'empereur avait rendu le col de Khaïber accessible à des chariots à roues, tandis qu'autrefois des chameaux et des éléphants y passaient à peine." Les habitants du Touran furent consternés; on ferma jour et nuit les rues de Balkh. Abdoullah Khan se vit obligé de prendre l'attitude la plus humble. Il envoya un saïd du nom de Mir-Qouraich avec des présents. C'étaient des chevaux de prix, de vigoureux chameaux, d'agiles mulets, des bêtes sauvages, des fourrures de choix et d'autres curiosités de son pays. Il y ajoutait l'assurance empressée de ses sentiments d'amitié.

Nazar-Bey, le fugitif, et Mir Qouraich s'approchèrent du col de Khaïber à un moment où il était encore menacé par les Rauchanis; par conséquent avant que le grand radja et Kounvar Man Singh eussent remporté une victoire définitive.

Au moment où l'ambassadeur d'Abdoullah-Khan approchait du camp d'Akbar, la défaite des deux généraux poëtes n'était pas encore réparée. La situation politique de l'empereur vis à vis du Touran était donc beaucoup plus mauvaise, qu'au moment où Mir-Qouraïch avait reçu son ordre de départ. Et malgré tout, l'empereur sut en tirer un avantage politique.

Akbar, convaincu que les Rauchanis tentés par le butin risqueraient une attaque sur la caravane des Ousbeks, envoya à leur rencontre le cheikh Fasid Bakhi et Ahmed-Beg le Cabouli, avec une forte escorte d'*ahadis*. Or il était bien rare que l'empe-

---

1) Abul Fazl l. c. 376.

reur détachât en aussi grand nombre ses gardes du corps. Ces *ahadis* étaient une troupe d'élite comme l'indique leur nom, dérivé de *ahad*, qui signifie un [1]).

A la différence des contingents levés par les vassaux dans les diverses régions, ils étaient sous le commandement immédiat de l'empereur. On les instruisait pour faire le service du génie et de l'état-major et les notes, qu'ils obtenaient pour leurs capacités et leurs services, leur valaient une solde plus élevée. Ils avaient pour chef un des plus nobles émirs de l'empire. Akbar recevait tous les jours quelques *ahadis* à sa table et se rendait compte par lui-même de leurs connaissances militaires. Avec son absence de préjugés, le prince, dans leur choix, ne se laissait pas influencer par son antipathie pour l'Islam. Badaoni lui-même comptait des amis intimes dans cette troupe; or ce ne pouvaient être que de strictes sunnites.

L'empereur — et avec raison — n'employait en général les *ahadis* qu'isolément pour des postes de confiance, principalement pour garder le harem, pour surveiller des ateliers militaires, pour des travaux de pionniers et parfois pour des fonctions de commandement. Mais cette fois il envoya toute une troupe, prévoyant bien l'effet que la vue d'une telle élite produirait sur l'ambassadeur d'Abdoullah Khan et assuré que ses *ahadis* sauraient résister aux Rauchanis. Ces deux prévisions se réalisèrent. Fiers de leurs succès dans les montagnes, les Rauchanis marchèrent en avant et donnèrent tête baissée dans le piége. D'un côté les *ahadis* acceptèrent le combat et de l'autre Kounvar Man Singh s'avança, et, sous les yeux de Mir Qouraïch, les braves d'Akbar remportèrent une brillante victoire dans le col de Khaïber.

---

1) Aboul Fazl: Ouvr. cité p. 377.

L'envoyé d'Abdoullah-Khan arriva au quartier-général, le cœur oppressé, et sollicita une audience; mais Akbar n'était pas visible. „L'empereur, lui répondit-on [1]), était encore beaucoup trop souffrant et trop affligé de la mort du radja Bir-Bar pour recevoir l'ambassadeur." Mir Qouraïch eut donc assez de loisir forcé pour observer avec quelle vigueur les grands mouvements de troupe s'effectuaient et avec quelle énergie Akbar poursuivait la conquête de Cachmir, dont nous parlerons dans les chapitres suivants. Il était évident, que ce n'était pas à Caboul que coulait l'eau trouble, dans laquelle Abdoullah Khan aurait voulu pêcher. Ce n'est que lorsque Mir Qouraïch se montra suffisamment affligé de l'état d'abandon où on le laissait, qu' Akbar lui accorda une audience. L'empereur permit à l'ambassadeur de lui remettre, en présence d'une cour brillante, la lettre pleine de protestations d'amitié que lui adressait le souverain des Ousbeks et daigna accepter les présents d'Abdoullah Khan, prince du Touran.

CHAPITRE VII.

LES PRÉLIMINAIRES DE LA CONQUÊTE DE CACHMIR.

Mir Qouraïch était dans une situation encore plus pénible que l'ambassadeur du roi Pyrrhus dans le camp romain. Il eût de beaucoup préféré partir immédiatement, mais Akbar ne songeait pas à lui délivrer ses passe-ports de sitôt. L'empereur tenait à réaliser, sous les yeux de l'ambassadeur touranien, un projet qu'il avait en vue depuis 1568: la conquête de Cachmir.

Le grand'père d'Akbar, l'empereur Baber avait déjà jeté les

---

1) Abul Fazl l. c. 377.

yeux sur l'admirable pays de Cachmir, depuis la prise de possession de Caboul. Vers l'an 1524 il avait rétabli sur le trône le prince dépossédé Nazouk, à l'aide de troupes mongoles. Houmayoun non plus, ne perdit jamais de vue la politique de son père vis-à-vis de Cachmir; mais les péripéties extraordinaires de son existence, l'empêchèrent de la poursuivre plus énergiquement. A cette époque le pays était gouverné par un Timouride, qui ne portait pas, il est vrai, le titre de roi, mais à qui les habitants devaient le repos et un accroîssement de bien-être. Haïder-Mirza un homme d'un caractère éminent et dont la mère était sœur de la mère de Baber [1]), est connu de la postérité comme auteur du *Tarich i Rachdi.* Lorsque l'empereur Houmanayoun, à son retour de Perse, entreprit son expédition contre Balkh, il autorisa Haïder Mirza, qui lui était resté fidèle à travers toutes les vicissitudes de sa destinée, à tenter la fortune contre Cachmir. L'intrépide Timouride n'eut point de peine à s'emparer avec 4000 combattants d'un pays qui était bouleversé par les luttes intestines entre les Tchaks et les Makris. Le prudent Mirza préféra, bien que maître absolu en fait, prendre la régence, au nom du faible roi indigène. Mais ce dernier étant mort quelques années plus tard, Haïder envoya une ambassade à son neveu Houmayoun, pour placer Cachmir sous le protectorat impérial. En même temps, il invita Houmayoun, qui n'avait pas encore reconquis son empire perdu, à venir à Cachmir, afin de pénétrer par là dans l'Inde avec de nouvelles forces [2]), mais ce plan n'aboutit pas.

En 1550, Haïder Mirza envoya Khvadja Chamsouddin avec de riches présents à son petit-neveu Akbar pour lui rendre hom-

---

1) Baburs Memoirs translated by Leyden. London 1825 p. 132. 201—208.
2) Erskine l. c. II p. 366—367.

mage, comme à son suzerain. Akbar accepta cet hommage et y répondit par d'autres présents [1]). Mais l'année suivante le noble Haïder fut tué d'un coup de flèche, pendant une émeute nocturne à Srinagar, la capitale du pays. Le pays de Cachmir, privé de son sage régent, fut livré pour de longues années aux troubles funestes de la guerre civile. Elle se termina par une compromis entre les partis en présence, qui portèrent au trône Ibrahim, frère du défunt Nazouk. Cependant peu de temps après, il fut déposé et son successeur Ismaïl fut assassiné. En 1568 il se passa à Srinagar un épisode sanglant, qui mit l'empereur dans une violente colère. Écoutons le récit digne de foi de Férichta: „En l'an 976 (1568) Hadji Hahib, adepte de la croyance d'Hanafi „(c.-à-d. un sunnite) sortant de la mosquée un vendredi, se rendit „au pied du mont Maran, pour aller faire ses dévotions sur la „tombe de quelques saints. Là se trouvait un certain Yousouf, „de la secte des chiites, qui tira son épée et blessa Hadji à la tête. „Comme il cherchait à parer un second coup en se couvrant de „sa main, il perdit les doigts. L'inimitié qui existait entre les „deux sectes était le seul motif de cette aggression. Le maoulana „Kamal, juge de Sialkot assistait à la rixe. Yousouf s'était en-„fui, après avoir blessé Hadji. Bien que le roi lui-même fût „chiite, il fit rechercher l'agresseur et chargea d'une enquête „légale plusieurs savants et saints personnages, tels que les „mollas Yousouf et Firouzi.

„On raconte que ces honorables personnages se prononcèrent „pour la peine de mort; mais Hadji, le blessé, fut d'avis que la „loi ne permettait pas l'exécution capitale, puisqu'il n'était „pas mort de ses blessures. Néanmoins le coupable fut lapidé. „Vers la même époque plusieurs Chiites arrivèrent de Delhi à la

1) Ferichta IV p. 502.

„cour de Srinagar, avec la suite de Mirza Mouquim et de Mir „Yayoub, que l'empereur Akbar envoyait comme ambassa- „deurs. Le roi Housaïn fit dresser pour eux ses propres tentes „près de Hirapour et s'y rendit lui-même pour les recevoir et „leur faire la conduite. Puis les ambassadeurs, en compagnie „du fils du roi Housaïn, furent conduits à la capitale sur des „bateaux richement décorés. Le chah Housaïn ne fit pas le trajet „par eau, mais prit les devants à cheval afin de préparer la mai- „son de Housaïn Makri pour la réception des envoyés impériaux. „Mirza Mouquim, qui était coreligionnaire de l'assassin You- „souf, exigea au bout de quelques jours du roi Housaïn, qu'il „fît comparaître devant lui les savants personnages qui l'avaient „condamné à mort et le roi accéda à cette demande. Un juge „nommé Dzaïn, bien que chiite, insista sur cette idée que la con- „damnation à mort de Yousouf était une erreur. Les juges dé- „clarèrent qu'ils n'avaient pas précisément condamné l'agres- „seur à mort; mais qu'ils s'étaient contentés de déclarer légale „l'exécution d'un homme convaincu d'un tel crime et qui l'avou- „ait. Mirza Mouquim ordonna alors d'incarcérer les juges et les „livra à Fath Khan Le roi Housaïn quitta la ville et alla en „bateau à Kamredj, tandis qu'à l'instigation de Mirza Mou- „quim, l'ambassadeur de Dehli, Fath Khan faisait mettre à „mort et traîner les cordes aux pieds à travers la ville ces saints „personnages. Housaïn offrit aux ambassadeurs de riches pré- „sents pour leur maître, leur confia sa fille qu'il donnait en ma- „riage à l'empereur et reconnut sa suzeraineté. En l'an 977 „(1569) on apprit à Cachmir, que l'empereur Akbar, à l'ouïe „de la conduite de ses envoyés dans ce pays, avait ordonné „d'exécuter ceux-ci publiquement à Agra et avait refusé d'épou- „ser la fille du Chah Housaïn. — Par le renvoi de cette prin- „cesse à Cachmir, Akbar marquait toute l'indignation et l'hor-

„reur que lui inspirait la conduite d'un prince, qui avait toléré „de tels actes dans son royaume. [1])" Peu de temps après le roi de Cachmir tomba malade et abdiqua en faveur de son frère.

En 1572, Akbar envoya au successeur d'Housaïn, Ali Chah Tchak, une autre ambassade, qui obtint que la suzeraineté du souverain de l'Hindoustan fût proclamée à Srinagar. Sur la demande d'Akbar, le roi Ali Tchak envoya sa nièce à la cour impériale, où elle épousa le prince Selim. On avait donc fait un premier pas. La suzeraineté impériale était reconnue au moins pour la forme. Ali Chah perdit bientôt après la vie, à la suite d'une chute de cheval, et Yousouf Chah monta sur le trône.

C'était un prince d'un caractère trop faible pour dominer les partis et faire acte d'autorité dans les dissensions religieuses qui éclataient constamment. Aussi se vit-il bientôt forcé de fuir, et de venir en personne, ainsi que le dit Ferichta, implorer aide et protection aux pieds du padichah Akbar. L'empereur ordonna au radja Man Singh et au saïd Yousouf Khan de rétablir les armes à la main le prince fugitif sur son trône. En 1579 une armée partit dans ce but de Fathpour-Sîkri. Deux années s'étaient écoulées depuis la restauration de Yousouf Chah Tchak, lorsqu'Akbar envoya Mirza Tâhir et Mohammed Sali à Srinagar, où l'ancienne lutte politico-religieuse avait de nouveau éclaté. „Lorsque les ambassadeurs arrivèrent près de Bara-„moula, ils furent accueillis par Yousouf Chah en personne; „celui-ci baisa la lettre du padichah Akbar et l'imposa sur la „tête. Peu après la députation retourna dans l'Inde accompag-„née par les fils du roi, les princes Haïder et Yaqoub, qui vécu-„rent quelque temps à la cour et retournèrent ensuite dans leur „patrie [2])." Le premier se souleva bientôt après son retour

1) Ferichta VI p. 517—519.
2) Ferichta l. c. p. 525 et suiv.

contre son père, tandis que le second jugea plus prudent d'entreprendre des voyages pendant la période agitée que traversait son pays. Il eut de nouveau l'honneur de présenter ses hommages au padichah Akbar, ainsi que le courtisan Ferichta aime à s'exprimer.

„Et lorsque ce monarque fut arrivé à Lahore, Yaqoub écrivit à son père, qu'Akbar projetait de visiter en personne le pays de Cachmir [1]." En même temps que cette lettre, Yousouf Chah reçut un envoyé d'Akbar qui l'engageait à se rendre à la cour. Le roi eût donné suite à cette invitation, si quelques grands personnages ne l'eussent menacé de proclamer Yaqoub à sa place, comme chah, s'il accédait à la demande de l'empereur. C'était résister à un ordre impérial, et ce fut l'occasion de la guerre qui convenait si parfaitement à la politique touranienne d'Akbar. Le moment n'était pas moins bien choisi, car ces événements se passaient vers le milieu de l'année 1585.

Avant que Mir Qouraïch fût arrivé du Touran, la lutte était déjà engagée. Dans ces journées critiques du 9—12 Deh (23—26 septembre 1585) une armée que Nizamouddin évalue à 5000 chevaux, commandée par Charaïch, ci-devant souverain du Badakhan et par le cheikh Yaqoub, était en marche sur le pays de Cachmir. Haïder Tchak aussi était dans les rangs des Impériaux. Après sa défaite de 1582, il s'était arrêté à Kichtwar pour rassembler une armée avec laquelle il comptait envahir le Cachmir en 1584; mais il avait été battu à la frontière par son père, et s'était finalement réfugié auprès d'Akbar. [3]) Les commandants en chef de l'armée décidèrent de traverser le col de Bhimbar aussitôt après la fonte des neiges. C'était là non-seulement le col le plus accessible aux grandes masses de trou-

---

1) Ferichta IV 527 f.

pes, mais encore le plus sûr, les zemindars des environs ayant fait des protestations d'amitié. Bercés [1]) par de trompeuses illusions, les généraux de l'empereur croyaient qu'une attaque à l'improviste faciliterait la conquête du pays. Ils savaient que Yaqoub, qui dans l'intervalle était retourné auprès de son père, avait envoyé un fort corps d'armée le long des rives de Heinsouk pour garder le col de Bhimbar. D'après leurs informations, le col de Pakli devait être presque déblayé de neiges, c'est donc ce dernier qu'ils choisirent. Ils réussirent en effet aisément à prendre à dos le prince Yaqoub [2]); mais les *oumras* de l'armée étaient malades par suite de la rigueur de la température et manquaient des plus indispensables moyens de subsistance. Le prince Yakoub était également dans une situation fâcheuse; car il n'était pas assez bon général pour tirer parti de l'embarras où se trouvaient les Impériaux. Le cœur lui manqua, du moment où il sentit que la retraite lui était coupée. Il offrit donc un armistice aux Impériaux et leur fournit des vivres. Heureux d'avoir échappé à ce danger momentané, ils acceptèrent ses conditions et firent part à l'empereur de leur intention d'évacuer le Cachmir. — Mais Akbar ne voulait pas entendre parler de la retraite de ses soldats, bien qu'il eût agréé l'annonce de la prochaine visite du roi Yousouf et qu'il eût promis de le recevoir avec honneur. Il pensait avec raison que la meilleure preuve des intentions loyales de ce prince était précisément qu'il n'apportât aucune entrave à l'occupation de son pays et qu'il en fût investi plus tard, de la main de l'empereur, comme d'une province tributaire. Si les habitants du Cachmir avaient été assez sages pour comprendre la politique de l'empereur, ils auraient

---

1) Aboul Fazl. l. c. 361. Nizâmouddîn l. c. 450.
2) Aboul Fazl 368 et suiv.

accepté tout simplement et sincèrement ces conditions et auraient sauvé ainsi, ce qui pouvait encore être sauvé. Akbar s'en serait tenu là ; sa politique touranienne n'en demandait pas plus.

Mais les événements prirent un cours différent. Les *oumras* impériaux s'étant portés en avant, les principaux chefs du Cachmir choisirent pour général Housaïn Khan Tchak et proclamèrent roi Yaqoub, fils de Yousouf, qui les rejoignit aussitôt.

Les hostilités reprirent. La première bataille que Yaqoub livra à un général impérial, Madhou Singh dans les montagnes, fut malheureuse pour lui. Il fut complétement battu et demanda de nouveau un armistice.

Voici quelles en furent cette fois les conditions: „toutes les monnaies devaient porter l'effigie d'Akbar et la prière lue dans toutes les chaires, devait être faite en l'honneur de „padichah." L'empereur avait le droit de nommer les *daroghas* et de prélever l'impôt sur le safran, la soie et les fourrures, c'est-à-dire sur les principaux produits du pays; par contre les troupes impériales devaient se retirer. En effet, il n'y avait plus de „*casus belli*" à craindre, puisque le roi Yousouf était en route pour la cour impériale.

Yousouf négocia avec sagesse et habileté et Akbar acquiesça.

Dans l'intervalle, le malheur s'était abattu sur l'armée impériale dans les montagnes de l'Afghanistan, ce qui devint pour Akbar le sujet de nouvelles préoccupations. L'arrivée des ambassadeurs touraniens coïncida avec ces fâcheux événements, mais grâce à la victoire du col de Khaïber cet événement eut lieu sous d'heureux auspices. Ce n'est que dans les derniers jours de l'année 993, qu'Akbar accorda une audience à Mir Qouraïch, ainsi que nous l'avons vu. Il est aisé de comprendre le motif de ce délai, si l'on tient compte de la saison et des événements de Cachmir.

Les préparatifs pour les fêtes du jour de l'an coïncidèrent avec l'audience et on peut se figurer avec quelle pompe Akbar les fit célébrer. Car plus la disposition d'esprit était sereine et confiante à son quartier général, plus les rapports de Mir Qouraïch à son prince Abdoullah Khan étaient empreints de découragement. Les fêtes durèrent des semaines entières et avec une sage prévoyance, on réserva le meilleur pour la fin. Le principal jour de fête fut le 19 Farvardin 994 (10 janvier 1586) car ce jour-là Charough-Mirza et le radja Bagwan Das amenèrent le roi de Cachmir prisonnier. Sans aucun doute, Mir Qouraïch se trouvait parmi les témoins de cette scène, qu'Aboul Fazl décrit en ces termes: [1]) „On interroge Yousouf sur les motifs de son „ingratitude et comme il s'abstenait sagement de toute réponse „et se renfermait dans un silence plein de confusion, sa Majesté „fut assez complaisante pour lui rendre le Cachmir. Mais ses „conseillers ayant insisté sur la nécessité de soumettre préala- „blement le pays, le perspicace empereur approuva leur con- „seil." Akbar manda encore auprès de lui, pour avoir son avis, Todar Mal, qui était à ce moment-là dans les montagnes de Svad.

Tout avait été si bien combiné que le lendemain déjà Akbar leva le camp d'Atak. Il y était resté trois mois et douze jours. Son principal objectif était la soumission des Youzafzaïs: de là il se proposait d'aller à Caboul, évidemment pour montrer à Abdoullah Khan les limites dans lesquelles il devait se renfermer. Ne négligeons pas de rappeler ici, un trait que relate Aboul Fazl. Dans cette période si bien remplie, Akbar trouva le temps de visiter les fonderies et surtout les fabriques de mousquets d'Atak; et, en tireur émérite qu'il était, il essaya sur la cible de nouvelles armes. Le grand intérêt de l'empereur pour

---

1) T. c. p. 9.

ces questions, nous confirme dans une observation que nous avons eu lieu de faire ailleurs : c'est qu' à cette époque-là les armes à feu, à main, étaient bien plus perfectionnées aux Indes qu'en Europe.

Ce qu'on pouvait obtenir, Akbar l'avait fait : la puissance des Rauchanis était abattue, le roi de Touran prisonnier, le parti touranien à Caboul rendu inoffensif et le roi Abdoullah-Khan contraint par tout ce déploiement de forces à s'humilier dans la personne de son ambassadeur Mir Qouraïch. Akbar tourna donc le dos au nord-ouest et traversa dès le 15 Ardibihischt 994 (13 février 1586) le Bihat, pour rentrer à Fathpour. C'est là qu'il reçut la nouvelle que le radja Bhagvan-Das avait tenté de se suicider dans un accès d'aliénation mentale. Akbar lui envoya aussitôt deux célèbres médecins dont les soins contribuèrent à le guérir après une longue maladie.

Cet incident amena un changement dans les nominations ; Kounvar Man Singh fut mis à la place du radja et Ismaïl Qouli Khan succéda à celui-ci comme commandant de Caboul. Pendant ce temps, les rebelles livraient encore quelques batailles dans les contrées éloignées du Bengale ; toutefois elles étaient sans importance, même quand l'intrépide Arab Bahadour les dirigeait en personne. Plus graves étaient les agitations sur les frontières du Dekhan ; nous les retracerons ailleurs en détail.

Quant au Radja Todar Mal, qui séjournait alors auprès de l'empereur, nous n'en savons rien ; cependant divers indices permettent de croire qu'il conseillait l'occupation de Cachmir. Akbar lui-même n'était que trop disposé à ménager les vaincus et à épargner les princes soumis, quoique pareille condescendance lui eût coûté bien cher dans le Goudjrat. Todar Mal, par contre, était homme à ne jamais céder. Aussi reconnaîtrons-nous aisément l'influence du grand radja dans ce fait qu' Akbar

formait des plans de conquête, tout en effectuant son retour. Il n'avait pas encore traversé le fleuve Tchanab, le 5 Khourdad (24 février) que déjà il voulut remettre à Charoukh la direction de l'armée qui devait occuper le pays, mais celui-ci refusa ce poste pour des motifs qui ne sont pas indiqués dans les sources. Les sages conseils de Todar Mal se révèlent également dans la fermeté avec laquelle Akbar résista „à la majorité de ses amis." C'est ainsi qu' Aboul Fazl désigne [1]) le parti de la cour, qui désirait ardemment retourner dans la riche capitale du pays. Ne se faisant aucune illusion sur les dangers qui le menaçaient encore du côté du Nord-ouest, l'empereur résolut de rester provisoirement dans le Pendjab et de s'établir à Lahor; il atteignit cette ville le 15 Khourdad 994 (6 avril 1586).

C'est de là qu'il suivit le cours des événements. Il apprit les succès qu'avait remportés Ismaïl Qouli Khan, dans sa longue campagne contre les Afghans, tandis que Çadiq Khan guerroyait dans la province de Sehvan. Sans perdre de vue le centre de l'empire, l'empereur dépêcha Qasim Khan avec une forte armée à Cachmir, où Yakoub, invoquant ses droits d'héritier, s'était dans l'intervalle érigé en roi. Une famine étant survenue dans la contrée de Delhi et d'Allahabad, il en adoucit la rigueur par une réduction des impôts. Mir Qouraïch accompagna l'empereur durant tout ce voyage, bien contre son gré et celui de son maître. Il n'y avait dans ce fait aucune violation du droit des gens, tel qu'il est compris en Asie, car les ambassadeurs étaient loin d'obtenir leurs passeports, toutes les fois qu'eux-mêmes ou leurs maîtres le désiraient. Akbar voulait maintenir la paix avec Abdoullah Khan, mais il était trop bien renseigné sur son caractère, pour ne pas sentir qu'il y perdrait sa peine, s'il ne pre-

1) l. c. p. 385.

nait à son égard une attitude de supériorité et n'étalait aux yeux de l'envoyé du Touran un déploiement de forces dont la description ferait passer à son maître toute envie de guerre. Ce ne fut que le 12 Chehrivar 994 (31 Mai 1586) qu'il congédia Mir Qouraïch; il le fit accompagner par Hakim Houmam, chargé d'une mission pour Abdoullah Khan. Aboul Fazl qui correspondait au nom d'Akbar avec Abdoullah Khan et écrivait de sa propre main les missives politiques, donne dans son Akbar-nameh [1]), une reproduction de la lettre que Hakim Houmam devait transmettre au monarque du Touran. Il en ressort qu' Akbar tenait compte, dans sa politique, de la situation des pays du nord-ouest jusqu'à Constantinople. La missive signale d'abord les victoires remportées par les armées impériales et s'étend sur les troubles en Perse [2]) dont Abbas, le jeune chah, cherchait alors à triompher: les Turcs, les Mongols de la horde d'or et les Ousbeks avaient fait simultanément irruption dans le royaume de Perse. Après un siége de neuf mois, Abdoullah avait pris Herat et ordonné un affreux massacre qui fut exécuté par Abdoulmoumin. La politique du prince Touranien visait à une alliance avec Constantinople, afin de partager la Perse avec la Porte; mais celle-ci s'y refusa prudemment bientôt après l'envoi de la missive d'Akbar. Les résultats obtenus par Abdoullah Khan, ayant éveillé chez Mourad III de sérieuses inquiétudes, il préféra s'allier au chah malgré la diversité de leurs croyances religieuses.

Voici la teneur de la lettre d'Akbar: „l'empereur avait appris „que quelques Persans de distinction s'étaient révoltés; en con„séquence il se proposait d'envoyer un de ses fils au secours du

1) l. c. p. 358.

2) Cf. Malcolm, The History of Persia I p. 339. ff. Howorth, History of the Mongols II p. 733 ff.

„Chah. Oubliant les traités antérieurs, le Chah de Roum (Mou-
„rad III de Constantinople) avait fait invasion dans le territoire
„du Chah de l'Iraq et du Khoraçan. Ce dernier venait de solli-
„citer son secours et lui-même, l'empereur, allait suivre le jeune
„prince dans l'Iraq. Si ce projet se réalisait, il s'attendait à
„rencontrer le prince du Touran à la frontière du Khoraçan;
„leurs relations de parenté [1]) et d'amitié lui semblaient du reste
„autoriser une entrevue personnelle et tout intime. On délibé-
„rerait alors sur les mesures à prendre en faveur du monarque
„de ce pays."

Une ironie amère et menaçante perce dans cet écrit, sous le masque de la politesse orientale. Car Akbar savait fort bien que c'était Abdoullah Khan lui-même qui dévastait le Khoraçan.

Le résumé en était qu' Abdoullah devait se garder d'une alliance contre l'Iraq et l'Hindoustan. Les menaces étaient bien calculées, car les rapports de Mir Qouraïch devaient rappeler à Abdoullah Khan qu'Akbar était à même de les exécuter. Pourtant la politique de paix armée d'Akbar ne visait pas aussi loin; la fin de la lettre disait que l'empereur était disposé à pardonner au Touranien son intervention dans les affaires de Caboul. Ces paroles rouvraient la voie aux négociations et Abdoullah pouvait en conclure qu'Akbar lui laisserait toute liberté s'il ne commettait, à son égard, aucun acte d'hostilité.

Mir Qouraïch était parti juste à temps pour ne pas être témoin d'un malheur que la saison des pluies amena huit jours après. Le 28 Chehrivar, il se mit à pleuvoir avec une telle abondance, que les torrents se précipitèrent du haut des montagnes

---

1) Le manuscrit Chalmers traduit: „in consequence of the relations both of blood and amity." Cette phrase ne peut guère être qu'une allusion à l'origine mongole, commune à Akbar et à Abdoullah. Le premier considérait les Ousbeks comme bien inférieurs, comme on peut le voir par une lettre postérieure d'Aboul Fazl.

septentrionales; les eaux envahirent Sirhind, s'élevèrent à une hauteur de 3m. à l'intérieur de la ville et montèrent jusqu'à 5m. aux alentours. Les remparts de Sirhind furent détruits sur une longueur de 150m., et ses jardins, célèbres depuis une haute antiquité, ravagés sur un espace de 500m. Près de 10.000 chevaux furent emportés et les communications par les routes se trouvèrent interrompues sur une vaste étendue.

Cependant Akbar ne se laissa pas troubler pour si peu dans les plans de conquête qu'il formait sur Cachmir. Les événements qui se passaient alors dans ce beau pays, étaient favorables à ses projets parce qu'ils rendaient impossible toute concentration effective des forces ennemies. Yakoub s'était laissé décider par ses partisans à se poser en maître et à prendre le titre de chah Ismaïl [1]), ce qui ne manqua pas de raviver la vieille et violente querelle entre chiites et sunnites. Qasim Mousa, un vieux chef chiite, fut tué et ses possessions pillées. Chams Tchak se mit à la tête du camp opposé et observa une attitude menaçante pour Yakoub. Alors retentit la nouvelle de l'approche de l'armée d'Akbar commandée par Qasim Khan. La peur rapprocha un instant les deux rivaux et les obligea à conclure la paix; mais Yakoub ne tarda pas à oublier sa promesse et à assaillir de nouveau son adversaire.

Par contre la nouvelle de ces troubles intérieurs remplit les impériaux de confiance. Mohammed Qasim Mirbahr ne s'était pas mis en campagne sans appréhension, car la conquête de Cachmir était une entreprise difficile pour peu que les habitants défendissent avec quelque énergie les défilés de leurs montagnes. Mais dès que le bruit de la conduite de Yakoub se fut répandu, toute la légion de ceux qui, suivant l'expression

---

1) A. F. l. c. p. 389.

d'Aboul Fazl, „avaient le don de lire l'avenir sur le front du présent", purent facilement prédire une longue série de victoires. Le 21 Chehrivar 994 (9 Juin 1586) les impériaux franchirent le col de Bhimbar et firent avec le zemindar de la contrée une alliance dans laquelle entrèrent d'autres chefs. Le conseil de guerre délibéra alors sur la route à suivre pour arriver à la capitale et l'on choisit celle qui passe par le col de Kabirbal. Au dire des habitants de Cachmir, un nombre considérable de chefs devaient se joindre aux impériaux dans la montagne, si l'on avançait promptement ; ils ajoutaient toutefois que la neige entraverait la rapidité de la marche, si l'armée entière se portait en avant. En conséquence un détachement commandé par le cheikh Yakoub, auquel on adjoignit quelques lieutenants et un gentilhomme de Cachmir, prit les devants afin de gagner la population de la capitale à la cause de l'empereur ; tandis que le gros de l'armée suivait avec toute la diligence possible.

Mais lorsque l'avant-garde atteignit les hauteurs du défilé de Kabirbal, la situation prit une tournure inattendue. Un rempart haut de deux mètres et épais de quatre, barrait le passage ; plus loin c'étaient des arbres que l'on avait abattus et qui opposaient leurs cimes aux arrivants, ainsi qu'une palissade de trente mètres d'élévation. Et comme si le ciel obéissait à un pouvoir magique, la pluie et la neige se mirent à tomber. Les impériaux avaient déjà beaucoup souffert en suivant les sentiers tortueux de la montagne ; une partie de leur bétail était morte de froid ; quelques mousquetaires envoyés en éclaireurs, revinrent la tête meurtrie. Nulle trace des amis promis qui devaient venir des montagnes. On en demanda le motif au gentilhomme de Cachmir qui accompagnait la troupe ; il répondit que ceux-ci avaient dû se retirer dans la crainte que Yakoub Khan n'occupât les passages sur leurs derrières. Pendant qu'ils parlaient

encore, Dilvar Khan engagea la lutte avec une troupe de Cachmiriens. Le cheikh Yakoub fut blessé, tomba de cheval et fut emporté mourant par ses amis; un grand nombre d'impériaux couvrait le sol.

Le désastre de la première campagne d'Afghanistan allait sans doute se renouveler, lorsqu'une pluie torrentielle, survenue subitement, sépara les combattants. Cette résistance inattendue s'explique par une victoire que Yakoub avait remportée sur son rival. Après s'être emparé de Chams Tchak, il avait envoyé un corps des troupes intercepter les passages, tandis que lui-même s'occupait des préparatifs de guerre dans la capitale. Malgré ce nouvel avantage, il ne parvint pas à former une union solide des partis ; la division se glissa même parmi ses conseillers. Un exemple raconté par Aboul Fazl peut donner une idée du désarroi qui règnait parmi les Cachmiriens[1]): „Haïder Tchak, un autre prétendant au trône, se trouvait dans l'armée impériale; son fils Hasan avait pris position près de Pouram Kalla et l'attendait avec anxiété. Dans l'intervalle un grand nombre de partisans lui déclarèrent que, s'il voulait fuir et se mettre à leur tête, ils se donneraient immédiatement à lui ; par des présents, ils décideraient les envahisseurs à se retirer et rendraient ainsi le repos au Cachmir. Yakoub se demandait avec inquiétude ce qui résulterait de cette nouvelle scission ; on lui conseilla de rendre la liberté à Chams Tchak et à Mohammed Bhat et de se fier à la sagesse de leurs conseils. Mais à peine furent-ils libres, qu'ils l'abandonnèrent et le même parti qui venait de se déclarer pour Hasan se groupa autour de Chams Tchak.

Tout en admettant que le chroniqueur de la cour ait trouvé de bon ton de mal parler des ennemis de l'empereur, et que d'ail-

1) l. c. p. 392.

leurs Aboul Fazl fût sincèrement dévoué à Akbar; en présence de tels faits il faut bien avouer que la perfidie des chefs de ce magnifique pays ne connaissait point de bornes; ils ne cherchaient qu'à tirer parti pour eux-mêmes des circonstances. Après ces faits, on se tint, du reste, pour averti dans le camp impérial; les transfuges Cachmiriens furent arrêtés aussitôt et on eut l'œil sur Haïder Tchak. Qasim Khan réunit un conseil de guerre où il fit prévaloir son avis, qui était de continuer la marche en avant. Pendant qu'il était en route, une députation de Chams vint à lui pour demander la paix, sous prétexte qu'on en avait déjà référé à Charoukh Mirza; Qasim Khan se contenta de répondre que, d'après les ordres formels d'Akbar, le pays devait être conquis en entier. C'était dire que la force des armes déciderait de la victoire et le 19 Mihr 994 (6 Juillet 1586), les soldats de Chams subirent une défaite sanglante. Une partie de l'armée impériale alla occuper Srinagar, la capitale du pays; Qasim Khan y fit son entrée triomphale cinq jours plus tard, après avoir soumis toute la province (23 Aban = 9 Août).

Haïder Tchak parvint à s'échapper non loin de la capitale, alors que le principal corps d'armée n'en était plus éloigné que de 4 kos.

Aboul Fazl[1]), qui relate ces événements, insère à cet endroit une histoire de revenants qu'il dit avoir empruntée à de vieilles chroniques et suivant laquelle un Brahmine aurait prédit cette conquête 900 ans plus tôt. Il ajoute que l'accomplissement de cette prophétie causa une grande joie à l'empereur. Ceci peut nous surprendre, Akbar ayant été, sous bien des rapports, plus avancé que son époque; mais Aboul Fazl nous fait voir à plu-

1) l. c. 394, f.

sieurs reprises que, en ce qui concernait les prédictions, Akbar était véritablement l'enfant de son siècle. C'est ainsi qu'il avait consulté les astrologues de l'Hindoustan et qu'il salua avec bonheur l'accomplissement des choses que ceux-ci prétendaient avoir lues dans les étoiles. Quoique Cachmir se trouvât assujetti pour le moment, il manquait beaucoup encore à la réalisation complète des vœux de l'empereur. Au moment où l'on s'y attendait le moins, Yakoub sortit de sa retraite avec un grand nombre de partisans, fit irruption dans le pays, et toute la contrée de Tchanderkot se trouva bientôt en pleine révolte. Moubarak Cheikh Daoulat se jeta promptement au-devant de lui. Yakoub, voyant qu'il n'était pas de force à lutter avec son adversaire, résolut de tenter un coup de main sur Srinnagar. Il laissa derrière lui une petite troupe qui devait surveiller Moubarak et soudain, le 8 Azar (3 Août) à minuit, il se présenta aux portes de la ville. Il y eut alors, à la porte principale, une lutte sanglante où Qasim Khan et les siens firent des prodiges de valeur; Haïder Tchak y trouva la mort.

Yakoub avait dirigé cette attaque de main de maître, car une partie de ses hommes arrivaient même en canots par la rivière, et l'on se battait ainsi de tous les côtés à la fois. Lorsque le soleil parut, il fit briller à tous les yeux la victoire des impériaux. Yakoub avait fui à Deo Badr vers la pointe du jour [1]).

Malgré cette défaite, il n'avait pas perdu courage. Il rassembla les débris de ses troupes et prépara une nouvelle levée de boucliers à 25 Kos environ de Srinagar. Qasim Khan se proposait de garder lui-même cette ville, mais les principaux vassaux de l'armée ne partageant pas son avis, il dut marcher en personne contre Yakoub. Bientôt il se vit obligé de rebrousser

---

1) A. F. l. c. 397.

chemin, parce que Srinagar se trouvait sérieusement menacé par Yakoub. Mirza Ali resta avec le corps d'armée de Qasim en dehors de la ville pour en surveiller les abords et soutint la première attaque de l'ennemi à 4 kos environ des remparts, près du mont Albourd.

Il fut secondé par un heureux hasard. Une partie de l'armée ennemie avait pris position dans les joncs; ceux-ci prirent feu, ce qui porta naturellement la confusion dans les rangs. Qasim sut tirer parti de cette circonstance et mit encore une fois les ennemis en déroute; cependant Yakoub parvint à s'échapper et se réfugia à Katvara. Un résultat important que valurent à l'empereur les victoires remportées par Qasim, fut la soumission de Mohammed Bhat, l'un des chefs les plus considérés de Cachmir auquel les succès continus des armes impériales ôtèrent toute envie de faire la guerre. Il passa ouvertement aux impériaux et se rendit sans retard auprès d'Akbar qui lui accorda une audience favorable le 23 Isfandarmouz (5 décembre, 1586). Les renseignements qu'il donna à l'empereur, paraissent avoir clairement démontré à celui-ci que l'incorporation complète de Cachmir à l'empire ne pouvait s'effectuer sans des efforts plus grands; du moins Aboul Fazl rapporte, au même endroit où il parle de cette audience, qu' Akbar rappela, quatre jours après, Mirza Ali Khan et le Saïyid Abdoullah qui étaient exilés dans les provinces de l'est et les envoya à Cachmir pour y réparer leurs fautes passées [1]).

Dans l'intervalle, Qasim Khan était resté maître du pays; il avait fait tomber la tête de plus d'un rebelle et relégué dans le désert un grand nombre de récalcitrants. Un instant on put croire que ce régime sévère allait rendre à la nouvelle çouba

1) l. c. 401 f.

une paix dont elle était privée depuis longtemps; mais Qasim en vint à une trop grande rigueur. Ses conseillers l'encourageant dans cette voie, il alla jusqu'à faire arrêter les chefs pour leur extorquer les sommes qu'ils avaient perçues lors de la levée de boucliers de Yakoub. Le peuple l'avait d'abord regardé comme son libérateur; mais après ces mesures, il ne se soumit plus à sa domination qu'avec amertume. N'était-il pas de notoriété publique que l'argent prélevé une première fois, était dépensé et les vassaux n'allaient-ils pas se faire payer de nouveau pour être à même de satisfaire aux exigences de Qasim? Dès que la température le permit, les mécontents se rassemblèrent dans le district de Kaïber, à 23 Kos environ de la capitale. Qasim marcha contre eux, mais il dut rebrousser chemin, car Yakoub sortit de sa retraite pour tenter à nouveau de se faufiler entre Qasim et la capitale. Il y eut un engagement au col de Balkh; Qasim parvint à se frayer un passage et à rentrer dans la capitale, non sans avoir subi de grandes pertes. Le champ de bataille étant situé à 3 kos seulement de Srinagar, il fit une nouvelle sortie le lendemain et força Yakoub à se replier sur Karak. Mais là Chams Tchak opéra sa jonction avec Yakoub et, ensemble, ils reprirent l'offensive. Ils réussirent à occuper, non loin de Srinagar, une montagne qui, protégée par un lac et des marécages, formait une forteresse naturelle. De là, ils infestèrent la contrée, rôdant aux alentours dans un but de pillage. Las de guerroyer ainsi sans aucune gloire, Qasim demanda son congé à l'empereur. Akbar le lui accorda et lui permit de rentrer dans sa patrie dès que les rebelles seraient châtiés; il donna ordre à Mirza Yousouf Khan de se rendre à Cachmir avec d'autres guerriers de mérite. Mohammed Bhat fut adjoint à cette armée et trouva occasion de se distinguer en empêchant les Cachmiriens d'exécuter le plan qu'ils avaient formé

de défendre les défilés contre les impériaux. L'armée pénétra dans le pays sans grandes difficultés; aussitôt Yakoub se hâta de gagner Katvara et Chams les montagnes de Karah. Yousouf par contre, se transporta à Srinagar et après avoir remis à Qasim l'autorisation de retourner à la cour, il entreprit avec ardeur de gagner le cœur des populations.

Moubarak Khan, Djelal-Khan et le Saïyid Daoulat, assaillirent Chams avec une telle violence, qu'il fut complètement écrasé, se soumit et partit pour se présenter à la cour.

CHAPITRE VIII.

PREMIÈRE EXPÉDITION D'AKBAR À CACHMIR.

Tandis que ces combats se livraient à Cachmir, Akbar n'avait pas perdu de vue les Afghans, ni détourné son attention de l'administration de l'empire et de la politique du Touran. Il établit une séparation plus rigoureuse entre le divan et la charge de bakhchi, de sorte que les employés des finances furent soumis à un contrôle plus sévère, tout en ayant la tâche plus facile.

De plus Akbar se mêla indirectement aux affaires du Touran, en prêtant appui au fugitif du Badakhan. Nous avons suivi plus haut les destinées des deux Mirzas du Badakhchan; nous savons que Mirza Charoukh était entré au service d'Akbar, tandis que Mirza Soulaïman n'avait pas quitté Laghman. Ce dernier n'avait montré, jusqu'à ce moment, aucune sympathie pour son impérial parent; mais lorsqu'il vit avec quelle fierté Akbar traitait Abdoullah Khan, il exprima un vif désir d'être reçu à la cour. Akbar n'avait pas la moindre envie de disputer au souverain des Ousbeks la possession de Badakhchan.

Mais la réception de l'héritier légitime de ce pays qui, jusqu'alors, s'était tenu à proximité de la frontière, inactif, mais plein de ressentiment, n'était-elle pas une nouvelle menace dans les circonstances d'alors? Aux premiers jours de Mihr, donc peu après le 7 Juin 1586, Mirza Soulaïman arriva à Caboul et pria le gouverneur Kounvar Man Singh de le conduire auprès de l'empereur. La forme sous laquelle cette demande fut présentée et la réponse favorable qu'elle obtint, nous prouvent qu'il ne s'agissait pas d'une simple visite. Kounvar résolut d'accompagner lui-même le roi exilé du Badakhchan et remit le pouvoir entre les mains de Chamsouddin pour le temps que durerait son absence.

A Boulagh, près de Djelalabad, Man Singh fut pris d'une fièvre ardente qui le retint au lit durant six semaines. A peine les Afghans eurent-ils vent du mauvais état de santé de ce guerrier redouté, que ces turbulents montagnards s'agitèrent de nouveau. Les Oulous de Mohmand, les Ghorikhel de Peschaver et les Yousafzaïs se soulevèrent comme un seul homme; entassant pierre sur pierre, ils rendirent impraticable le col de Khaïber, où l'on venait de se frayer une route avec tant de peine; ils occupèrent la contrée du Tirah, district du Kohistan, montagneux, long de 32 Kos et large de 12 Kos, borné à l'est par Peschaver, à l'ouest par Maïdan, par Mazou au nord, et barricadèrent l'entrée de tous les défilés. Même les Tadjiks, cette couche inférieure mais active de la population des montagnes de l'Afghanistan, s'ébranlèrent, car le fils du dangereux sectaire Bayazid Ançari, Djelala, ci-dessus mentionné, avait reparu soudain et s'était mis à leur tête. Dès que Kounvar fut rétabli, il interrompit son voyage et laissant Mir Cherif Amouli à Boulagh avec le Mirza, il marcha sur Tirah avec 3000 guerriers d'élite, en passant par Marvan.

Après de nombreuses escarmouches, dans des passages encombrés de neige et si resserrés qu'on ne pouvait même pas y faire usage des frondes et des flèches, Man Singh parvint à un terrain libre où il battit l'ennemi, quoique ses hommes de confiance lui eussent déconseillé la lutte. Le soir de cette journée victorieuse, les impériaux vinrent à Ali-Mesdjid pour chercher de l'eau. Mohammed Qouli Beg conduisit l'arrière-garde avec tant d'audace, que les Afghans de Djelala qui s'étaient massés pour tenter une attaque le soir-même, remirent l'entreprise au lendemain matin. Mais les Tadjiks, qui avaient pris part à l'insurrection, battirent en retraite devant les troupes du radja Bhagvan Das, ce qui, pour cette fois, mit fin au soulèvement.

Kounvar Man Singh et les tribus Radjpoutes qui le suivaient, ayant opprimé outre mesure les habitants du Caboulistan, il fut rappelé, l'année suivante, dans les provinces de l'est. Zaïn Khan Koka, qui lui succéda dans le gouvernement de la province, la fit entourer d'une ceinture de forts qui dominaient le pays. Ces forteresses brisèrent jusqu'à un certain point la résistance des remuantes tribus montagnardes, qui commencèrent alors à se soumettre.

Sur ces entrefaites Mirza Soulaïman avait continué sa route et le 14 Isfandarmouz (29 Novembre 1586) obtint d'Akbar une audience solennelle.

Le commencement de l'année 995 trouva Akbar dans une situation favorable et cela d'autant plus que les nouvelles de Cachmir étaient très bonnes. L'empereur eut donc tout loisir de célébrer dans la maison du Khan i Azam, Mirza-Koka le mariage de son fils Mourad, âgé de 17 ans (25 Ardibihicht- 25 février 1587). La satisfaction de l'empereur s'accrut encore par la nouvelle d'une victoire, remportée par Abdoul Matlab sur les Afghans le 20 janvier.

Malheureusement Djalala avait trouvé un refuge dans les montagnes. Il s'en fallut de bien peu qu' Akbar n'eût à déplorer une perte très sensible dans la personne du grand radja Todar Mal, auquel un ennemi privé en voulait à mort ; mais la Providence le préserva du poignard de l'assassin, qui n'échappa pas au châtiment mérité. La mort enleva Vizir Khan à Bihar et, fidèle à sa politique dont le but était de faire des amis de ses anciens ennemis, Akbar accorda le poste devenu vacant à Yousouf, le roi captif de Cachmir.

Tandis que la petite guerre contre le prétendant Mouzaffer continuait dans la presqu'île de Katch et que l'assujettissement des montagnards Afghans avançait d'une manière satisfaisante pendant l'année 996, Qasim-Khan était arrivé du Cachmir à la cour et avait fait son rapport à Akbar. Soit que les renseignements donnés par lui aient amené l'empereur à prendre une détermination ou que celle-ci n'ait été que l'accomplissement d'un ancien désir ; toujours est-il qu'Akbar fit, dès le commencement de l'année suivante, des préparatifs pour aller lui-même prendre possession du Cachmir. Ce projet fut mis à exécution le 9 Khourdad 997 (= 26 janvier 1588) alors que, suivi de peu de troupes seulement, l'empereur franchit le col de Bhimbar. Mais, tout en se dirigeant vers le nord, il songeait déjà à conquérir le sud. C'est précisément du col de Bhimbar qu'il dépêcha Bourhanoul Moulk vers le Dekhan, en donnant ordre au Khan i Azam, gouverneur du Malva et au radja Ali-Khan (de Khandesh) de le seconder de toutes leurs forces.

On ne saurait imaginer un terrain plus beau et plus propre à la marche triomphale entreprise par Akbar, que celui du Cachmir. De tout temps cette magnifique contrée a eu la renommée d'être un vrai paradis terrestre. Les poëtes anciens et modernes, ceux de l'orient comme ceux de l'occident, ont à

l'envi célébré Cachmir. On dit de la plaine de Dimichq : „Voir Damas et puis mourir!" Or cette parole peut s'appliquer au Cachmir avec non moins de raison; quiconque a foulé du pied cette terre merveilleuse est comme dans l'enchantement et il est impossible à qui l'a vue une fois de l'oublier jamais! Ce pays enchanteur est formé par une de ces hautes vallées grandioses telles que l'Himalaya, cette chaîne de monts-géants, peut seul en offrir. Environnée de cimes alpestres recouvertes de neige qui, dans l'azur du ciel, scintillent comme un diadème de pierres précieuses, cette vallée a une longueur d'environ 160 milles d'Angleterre; sa largeur varie entre 60 et 90 milles, les vastes et nombreuses vallées attenantes non comprises. Dans sa longueur elle est arrosée de Verinag jusqu' à Baramoula par les eaux abondantes du Djilam, dont le cours sinueux est, à certains endroits, aussi large que le Tigre près de Mossoul et présente une voie navigable commode et fréquemment suivie. Les prairies qui bordent les rives sont recouvertes la plus grande partie de l'année, d'une verdure luxuriante. Les champs de riz et de safran sont d'un excellent rapport, ainsi que les célèbres jardins flottants, que portent les lacs et les canaux. Situé à 6000 pieds au-dessus du niveau de la mer et exposé pourtant au soleil de l'Inde, le pays de Cachmir se compose de deux zônes très différentes bien que limitrophes. Quelle émotion dut éprouver Akbar, lui dont l'âme s'ouvrait si aisément à tout ce qui était beau, lorsque, le 13 Amerdad 997 (30 Mars 1588), il franchit le seuil du jardin que Mirza-Haïder avait créé près de Soufa et qu'il en gravit le point culminant pour embrasser d'un coup d'œil son nouveau domaine. On comprend pourquoi ce jour-là il envoya un poëte à la capitale et Mirza Cherif chargé d'une énorme somme d'argent pour les serviteurs fidèles et pour l'armée [1]).

1) Aboul Fazl, l. c. 417.

C'est ainsi que l'aspect de ce jardin fit naître en lui des pensées vraiment dignes d'un empereur. Du reste, les jardins de Caboul sont, aujourd'hui encore, une des merveilles du monde. Les pêches et les abricots, les cerises, les prunes, les citrons, les figues et les melons y étalent leur luxe exubérant. A côté de l'amande, mûrit la noisette du nord. La grosseur du coing est devenue proverbiale; la succulente grenade rappelle, par sa grosseur, ces vers de Hafiz, où il compare son fruit préféré aux joues roses d'une belle jeune fille. La grenade désaltère le voyageur fatigué, mais tandis qu'il en jouit avec reconnaissance, il n'oublie pas combien a été belle la fleur qui a produit le fruit, cette fleur aux formes délicates, aux couleurs éclatantes, „*l'Anar*" que l'Orient considère avec raison comme le symbole de l'amour. Si le palmier fait défaut à Cachmir, le peuplier par contre et le cyprès dressent dans l'air limpide leurs cimes majestueuses. Les plus beaux tilleuls, hêtres, chênes et marronniers que peut offrir l'Europe, sont éclipsés par la grandeur imposante et la forme gracieuse du platane de Cachmir. Les versants des montagnes environnantes sont couverts de vastes forêts de „*deodarons*" ces arbres élégants que l'on peut appeler les cèdres de l'Himalaya. Ça et là le tapis de verdure est coupé par le bleu sombre des lacs alpestres, tandis que des villes et de nombreux villages animent le paysage. En se réprésentant vivement ce beau site tel qu'il resplendit dans l'indescriptible richesse de couleurs et dans l'intensité de lumière de ce soleil indien, que les nuages ne sauraient voiler longtemps, on aura une idée de la joie avec laquelle l'empereur Akbar traversa sa nouvelle province. N'avait-il pas le sentiment qu'il apportait à ce beau pays ce qui lui manquait depuis des siècles: la paix intérieure? C'est sur ces versants boisés que Yakoub se tenait caché, tremblant

d'être livré par les chefs [1]). Il reconnut enfin que l'unique moyen de salut était de se soumettre en faisant appel à la magnanimité d'Akbar. Il se hâta d'adresser à l'empereur une lettre pleine d'humilité. C'est Aboul Fazl qui était chargé de la correspondance diplomatique et il existe encore de nombreux écrits dus à sa plume. Akbar lui-même ne sachant pas lire, il est plus que probable qu'Aboul Fazl avait aussi entre les mains les notes diplomatiques et qu'il était chef du secrétariat de l'armée en campagne, comme il l'était des archives de l'empire. Toutes les fois donc que l'Akbar-nameh passe directement de l'exposition à la citation, on peut être certain qu'Aboul-Fazl transcrit les passages des manuscrits originaux, comme c'est le cas pour les lignes suivantes: „Ce qui est fait est fait, disait Yakoub, mais „que la chaussure de sa Majesté me soit envoyée, je la poserai „sur ma tête et je viendrai ensuite moi-même me prosterner de„vant le trône de sainteté." Cette grâce lui fut accordée le 18 Amerdad 997 (= Avril 1588).

L'empereur ne passa pas dans son nouvel état, sans y laisser des traces de son génie; pendant son bref séjour, il déploya une très grande activité. Il fit nettoyer les canaux d'irrigation, afin d'accroître la fertilité des terres, et planter des vergers en maint endroit. C'est à lui qu'on est redevable de ces allées de peupliers qui à l'heure présente s'élèvent comme de hautes tours, ainsi que de ces groupes de gigantesques platanes sous lesquels le voyageur se repose encore aux alentours de Islamabad et de Srinagar; leur épais feuillage et la fraicheur bienfaisante de leur ombre doivent le faire songer au goût exquis et à la noblesse de sentiments, qui distinguaient l'empereur Akbar.

Mais le grand monarque laissa à la belle vallée de Cachmir

---

1) Aboul Fazl l. c. p. 417 ff.

d'autres monuments encore. Il fit couronner le rocher de Harri-Parbit, dont le pic se dresse au nord-est de Srinagar, par la forteresse de Kohimaran, dont le superbe mur d'enceinte présente, jusqu'à ce jour, un point remarquable dans le pittoresque paysage. Comme Allahabad, au confluent du Gange et de la Djamna, comme Atak sur l'Indus, cette citadelle, par son aspect imposant devait apprendre aux gens du pays qui était désormais leur maître. Elle ne fut terminée qu'en 1597. Sa construction ne doit guère avoir coûté moins de 110.000 liv. st. [1]). Le nouveau palais d'Àkbar, par contre, pour lequel il dépensa environ 34.000 liv., a disparu sans laisser aucune trace. Sans doute il n'était construit que légèrement et en bois, suivant la coutume du pays; il se pourrait donc bien qu'il fût devenu la proie d'un incendie, chose fréquente là bas.

L'empereur prolongea son séjour jusqu'à l'entrée de la saison des pluies; il prit alors le chemin du retour et se rendit à Atak, en traversant Baramada et le col de Pakhali. Le prince Mourad avait reçu ordre de le rejoindre depuis Rohtas, afin de l'accompagner à Caboul. Heureux et fier d'avoir contribué par l'affermissement de sa puissance au bien de ses sujets, il aurait pu goûter pendant ces mois une joie pure et sans mélange, si quelques coups inattendus n'étaient venus le frapper et lui causer bien des heures de tristesse.

Pendant qu'il était encore dans le Cachmir, la mort lui ravit un de ses plus fidèles amis, l'émir Fathoullah de Chiraz, qui fut chanté par Cheik Fazi dans une élégie pleine de sentiment [2]). Adel-Chah de Bichapour avait déterminé l'émir Fathoullah à quitter Chiraz sa patrie, pour venir au Dekhan. Après sa mort, le célèbre savant, sur le chiisme duquel Badaoni ne manqua pas

1) Newall in Journal of R. A. Society for 1854 p. 433.
2) Nizamouddin-Ahmed l. c. 475.

de faire les remarques les plus malveillantes [1]), se rendit auprès de l'empereur Akbar qui lui conféra aussitôt (991) la dignité de çadr, charge qu'il remplit jusqu'à sa mort. Sa vaste érudition lui assurait la faveur de l'empereur. Quoi qu'Abul Fazl ait eu coutume de dire de lui qu'il eût été capable de reconstituer tous les livres de l'antiquité, s'ils s'étaient perdus, on aurait tort cependant de se le représenter, comme un savant de cabinet. L'auteur du Mirat-ou-alam raconte que l'émir Fathoullah était un chasseur, tout aussi infatigable qu'Akbar; la poire à poudre à la ceinture, le fusil à la main, il errait à travers les forêts en compagnie de l'empereur et se signalait par des exploits que Roustam lui-même n'aurait pas accomplis. Célèbre théologien et philosophe, il n'était pas moins illustre philologue; il faisait partie des savants chargés de traduire, pour la bibliothèque impériale, en néo-persan les ouvrages de langues étrangères, particulièrement du sanscrit.

Aboul-Fath, un autre ami intime d'Akbar, mourut également au moment où l'empereur revenait du Cachmir, le 1 Cherivar 997 (= 1589, 13 Avril); il fut enterré près de Hasan-Abdal, sur la route militaire entre Raval-Pindi et l'Indus.

Hakim Aboul Fath nous est connu par sa malheureuse campagne dans le Badchaour. Malgré ses revers, il avait exercé une grande influence sur l'empereur. Il était parvenu aux honneurs tout comme ses deux frères dont l'un, Hakim Nourouddin était poète, tandis que l'autre, Hakim Houmam avait été envoyé en ambassade auprès d'Abdallah Khan. Aboul-Fath ayant été du nombre des dix-huit disciples familiers qui avaient adopté la nouvelle religion d'Akbar; ce dernier, en sa qualité de grand-prêtre, pria sur la tombe à peine fermée

---

1) Blochman l. c. p. 199.

pour l'âme du défunt et lui chanta une touchante complainte.

Vers la fin du mois de Mihr, l'empereur arriva à Caboul sans autre incident; là il reçut son envoyé Hakim Houmam, qui amenait de la part d'Abdoudah Khan, un ambassadeur nommé Ahmed-Ali-Atabek.

Il est à regretter qu' Aboul Fazl [1]) ne rapporte rien de précis sur les réponses que donnait Abdoullah. Il dit seulement que le prince Ousbek s'était rapproché de Haïri (Hérat?) et du Khorasan et avait fait transmettre à Akbar l'assurance de son respect. Mais sous ces dehors devait se cacher une politique secrète; un récit intercalé par Aboul Fazl dans sa chronique de la cour entre le 11 et le 12 Azar 1589 (23—24, juillet) [2]), en donne la presque certitude.

Akbar avait commencé la retraite tout en déplorant un autre grand malheur, la perte de l'éminent radja Todar Mal, le plus brillant homme d'Etat que vit l'Inde à côté de son monarque plus grand encore, (289) quand vint à lui une députation du Badakhan, déléguée par un certain Mohammed Zaman, le faux Waldemar de l'orient. Lorsqu' Abdoullah Khan occupa Kolab une première fois, un fils de Charouz Mirza était tombé en son pouvoir et il l'avait fait emprisonner. Inopinément surgit alors un imposteur qui se faisait passer pour le Mohammed Zamau perdu; il racontait qu'un gentilliomme était parvenu à substituer entre les mains du cruel Ousbek un autre enfant pour le sauver lui-même. La fable trouva du crédit et le prétendant, des partisans qui chassèrent les Ousbeks de Kolab. Le faux Mohammed Zaman adressa alors à l'empereur une députation qui lui demanda son appui et exprima l'espoir d'être ensuite à même de tenir tête aux Touraniens.

---

1) l c 421 2) l. c. 423

Tout en n'ignorant pas qu'il avait affaire à un fourbe, l'empereur donna une réponse encourageante, mais il refusa toute intervention active en raison des conventions et de l'amitié qui existaient entre lui et le monarque de Touran.

Cette anecdote prouve qu' Akbar savait fort bien que l'unique moyen de tenir en échec un adversaire aussi dangereux qu' Abdoullah Khan, était de se maintenir sur un pied de guerre permanent et d'entretenir secrètement les ferments de révolte.

La charge de cette politique de paix armée pesait maintenant tout entière sur l'empereur, car les deux plus puissants soutiens de l'empire, les radjas Bir-Bar et Todar Mal venaient d'achever leur glorieuse carrière.

Baghvan Das, prince régnant d'Amber, issu de la fière lignée des radjpoutes de Katchvaha, fut le premier membre de la noblesse hindoue qui surmonta les préjugés nationaux, en unissant sa sœur au jeune empereur, en 1561.

Nous savons avec quelle fidélité il était attaché à son empereur et avec quelle bravoure il se battit pour lui contre ses propres compatriotes à la mémorable bataille de Sarual. Il accompagna à sa dernière demeure son ami le Radja Todar Mal. Le 2 Azar 998 [1]) (5 Juin 1590), quelques jours après avoir contemplé la flamme qui dévorait le cadavre du grand ministre, il s'endormit, lui aussi, du sommeil éternel.

Mais sa perte était moins sensible à l'empereur que celle de Todar Mal; avec ce dernier, le plus éminent homme d'Etat de l'Inde était descendu dans la tombe. Nous aurons occasion de reparler ailleurs de ses mérites. Akbar avait marché sur le Cachmir en joyeux vainqueur; il revint à Lahore le 2 Farvardin 999 (31 Octobre 1590) en deuil et le cœur gros de soucis.

---

1) A. F. l. c. 422.

CHAPITRE IX.

SECONDE CAMPAGNE D'AKBAR AU CACHMIR.

Lahore était devenue la nouvelle résidence d'Akbar, depuis que l'attitude menaçante d'Abdoullah Khan l'avait forcé de transférer l'axe du pouvoir dans la partie nord-ouest de l'empire. Cependant on se battait sur toutes les frontières L'Orissa, situé bien loin à l'est, se soumit en 1591 et le Sind fut aussi conquis. La puissance du padichah croissait et, comme un gros nuage, s'amoncelait à l'horizon du Dekhan. Déjà quelques éclairs avaient sillonné cette nue, bien que, jusqu'à ce moment, c'est-à-dire en l'an 1000 de l'hégire, Akbar n'eût pas encore fait appel à toutes les forces dont il disposait pour conquérir ce pays. Quant à la petite guerre contre Mouzaffer le prétendant du Goudjrat, elle fut poursuivie avec énergie et menée à bonne fin. Akbar lui-même en donnera plus loin les détails dans une lettre remarquable adressée à Abdoullah, lettre qui résume en quelques fières paroles les résultats obtenus par la politique impériale dans le nord-ouest.

Animé par le succès constant de toutes ses entreprises, Akbar voulut s'accorder la jouissance d'un second voyage dans la plus belle de ses provinces. Aussitôt après les pluies, il se mit en route pour le Cachmir accompagné seulement de ses femmes. Mais comme tous les chemins étaient encore pleins d'eau, il laissa les femmes en arrière sous la garde de son fils Selim, afin de pouvoir continuer lui-même plus rapidement son voyage à dos d'éléphant. Peut-être avait-il encore un autre motif pour tant se hâter. De nouveaux troubles avaient éclaté au Cachmir, d'une façon inattendue. Le 28 Amerdad an 1000 [1]) = (12 Mars

1) A. F. l. c. p. 459.

1592) Housaïn Bey, un des commandants de l'armée impériale, se vit tout à coup assailli et repoussé par Davich-Ali, Adel-Bey, le Turcoman, et quelques autres gentilshommes qui proclamèrent roi Yadgar, le neveu du Mirza Yousouf. Razi Bey avait été tué, Housaïn Bey était en fuite et les Cachmiriens se rassemblaient par troupes innombrables : ces nouvelles alarmantes étant parvenues à Akbar, il réunit des hommes en toute hâte et traversa le 10 Cherivar (24 Mars), l'impétueuse rivière Tchenab. En même temps des messagers volaient chez Dzaïn Khan, pour lui donner ordre d'avancer promptement de Svad sur Cachmir ; d'autres courriers parcouraient la pentapotamie, enjoignant aux seigneurs d'appeler aux armes tous leurs vassaux. Déjà cinq jours auparavant un détachement s'était mis en campagne pour prendre la revanche sur l'ennemi avant la chute des neiges ; Mirza Yousouf fut confié à Aboul Fazl et détenu par lui, puis rendu à la liberté lorsque sa famille, qui s'était enfuie de Cachmir, vint au quartier général. Peu de temps après, la tête de Yadgar y fut apportée. Déjà il avait fait frapper des monnaies à son effigie et distribué honneurs et dignités. Il avait bataillé deux jours dans la montagne avec le Cheikh Farid ; le troisième, il dut reculer. Lorsque les impériaux parvinrent aux environs de Mihrpour le 2 Mirh (26 Avril), ils trouverent au bord du chemin un corps sans tête. On l'examina avec attention et l'on en vint à penser que ce cadavre ne pouvait être que celui de Yadgar. En effet, deux de ses partisans l'avaient assassiné pour envoyer sa tête à l'empereur.

La campagne entière n'avait duré que cinquante deux jours et lorsqu'Akbar put se reposer dans les jardins de Cachmir, dont le feuillage commençait à prendre les teintes variées de l'automne, il reçut l'annonce de nombreuses victoires remportées sur tous les points de l'empire : Yadgar était mort ; le Cachmir

reconquis; le souverain de Djalta vaincu; le Sevistan et Sammat, assujettis.

Akbar renvoya sa suite sous les ordres du prince Danial; lui-même traversa la montagne où déjà il était tombé de la neige, si bien qu'il arriva à son cheval de glisser. Le 23 Mihr 1000 (5 Mai 1592), il atteignit Srinagar, il installa aussitôt de nouveaux fonctionnaires et des commandants de bonne réputation; quant aux mécontents, il sut les gagner par des libéralités. On se fera une idée de la façon dont Akbar entendait la générosité, en se rappelant qu'à l'occasion d'une fête donnée par lui le 2 Aban (15 Mai), Aboul-Fazl distribua, à lui seul, des aumônes à 14000 solliciteurs. Akbar fit aussi, en canot, une tournée de sept jours pour visiter les champs de safran qui, suivant les rapports d'Aboul Fazl [1]) surpassent tout au monde en fécondité et en richesse, et dont les brillantes couleurs rappellent celles des bouquets de nénufars.

Le 12 Mihr, les Hindous célébrèrent la fête de Divali. „C'était „une antique fête nationale, consacrée à l'adoration de la vache „(ils considèrent en effet la vénération de la vache comme un „culte rendu à Dieu). C'est une coutume très populaire d'en„guirlander quelques vaches et de les offrir à sa Majesté en ce „jour." [2]) Les bords du lac près de Srinagar étaient brillamment illuminés, car l'empereur s'efforçait de donner à cette solennité hindoue, le caractère d'une fête de réconciliation entre lui et le pays. Il prit lui-même la fille de Cham Tchak dans son harem et maria les filles de Moubarak Khan et de Housaïn Tchak à son fils le sultan Selim. En même temps on célébra quelques autres mariages qui visaient au même but politique.

Akbar aurait désiré passer l'hiver à Cachmir, mais alors il

---

1) l. c. 465.

2) Ain 81 dans Blochmann l. c. 216.

eût été forcé de se séparer de sa suite; car seigneurs et vassaux se plaignaient de la cherté des vivres, fait qui pourrait sembler incroyable dans un pays aussi riche, si Aboul Fazl n'en faisait mention lui-même. Il indique de plus, un autre motif très plausible, à savoir que les hommes habitués à la chaleur de l'Hindoustan, n'auraient pas supporté les froids intenses de l'hiver à Cachmir. Une volonté et une constitution telles que celles de l'empereur étaient capables il est vrai, de tout supporter; ainsi, un jour qu'à la suite d'une chute de cheval il s'était fait un trou dans la tête, il se retrouva, après peu de jours, en état de remonter sur un éléphant; sa monture ayant été attaquée par un éléphant devenu furieux, Akbar est précipité sur les pierres avec plus de violence que la première fois et se fit une blessure plus profonde encore, au bout de quelques jours l'empereur remonta en selle, au dire d'Aboul Fazl. Charles XII, doué d'un corps tout aussi robuste, était loin d'avoir la bienveillance d'Akbar. Jamais il ne lui serait venu à l'idée de changer ses plans par égard pour son entourage, comme le fit Akbar le 20 Abau (24 Mai).

Le voyage en canot suivait son cours. Akbar visita en passant la merveilleuse tour du lac Dzaïnlanka. Nizamouddin-Ahmed, un des compagnons de l'empereur que depuis longtemps nous avons perdu de vue, parce qu'il s'était occupé de la petite guerre du Goudjrat, décrit le trajet. Voici ce qu'il dit de l'endroit susnommé: „Le fleuve Bihat (Djilam) coule à travers ce lac dont „l'eau est profonde et limpide. Le sultan Dzaïnoulabidin y fit „construire, à un *djarib* du rivage, une digue de pierres sur„montée d'une construction très élevée. L'Inde ne possède rien „qui soit comparable à ce lac et à cet édifice. Après avoir exa„mini la construction, l'empereur se rendit à Baramoula, où il „débarqua pour gagner Pakhali, par voie de terre. Lorsqu'il at-

„teignit ce lieu, la pluie et la neige se mirent à tomber avec „violence. De là il se dirigea à marches forcées sur Rohtas. Nous „avions ordre, moi qui écris ces lignes et quelques autres, de „suivre lentement avec les dames du harem. Rappelons encore „une remarque curieuse d'Akbar au sortir de Cachmir: „Voilà „quarante ans, dit-il, que je n'ai vu de neige et voici à mes côtés „un grand nombre d'hommes nés et élevés dans l'Inde qui n'ont „jamais eu occasion d'en voir. Si nous étions surpris près du „Pakhali, par une bourrasque de neige, je considérerais cette „circonstance comme une faveur de la Providence." Et ce souhait de sa Majesté devait se réaliser !

Mais l'auteur du Tabakat-i-Akbari [1]) oublie de dire si les gentilshommes hindous regardèrent, eux aussi, comme un gracieux don du ciel la neige accompagnée de rafales qui vint fondre sur eux, tandis qu'ils avançaient tout grelottants dans le rude défilé.

Akbar accomplit en peu de temps cette dernière étape de son retour qui avait réveillé en lui ces vieux souvenirs et reprit sa résidence à Lahore. Les jours suivants, Kokaltach, devenu maître de Djounagarh, fit les plus sérieux efforts pour s'emparer du prétendant du Goudjrat [2]). Car tant que Mouzaffer III était libre, il faisait durer la petite guerre qu'il dirigeait maintenant depuis Douarka, un antique sanctuaire hindou. Naourang Khan et quelques autres vassaux, laissant les bagages en arrière fondirent à l'improviste sur Douarka et s'en emparèrent.

Mouzaffer avait divisé ses hommes en deux corps, le premier fut attaqué par un lieutenant impérial [3]); Naourang Khan

---

1) Tabakat-i-Akbari, chez Elliot V. 465.

2) Aboul-Fazl; Ouvr. cité 467 f.

3) Aboul Fazl le nomme Nizamouddin Ahmed ; mais c'est une erreur manifeste, car celui-ci ramenait à ce moment-là les dames d'Akbar dans leur demeure.

chargea le second, à la tête duquel combattait le prétendant lui-même. Après une lutte acharnée, ce dernier fut battu. Il fit transporter sa famille sur une île voisine, qu'il avait fait fortifier. Déjà il s'apprêtait à s'embarquer lui-même, lorsque les impériaux l'atteignirent. Résolu, il se retourna et s'engagea dans une mêlée terrible dont l'issue n'amena pas le résultat qu'on avait souhaité. La victoire était remportée, le prétendant avait reçu quelques blessures; mais Mouzaffer était parvenu à s'échapper.

Le 26 Aban 1000 (7 Juin 1592) le Khan-i-Azam se dirigea en personne sur Amroy pour exercer de là une pression sur les petits princes du Kathivar et de Katch, qui soutenaient le prétendant. Le prince de Katch, justement effrayé par cette mesure, envoya son plus jeune fils en ôtage au général de l'armée impériale. Mais celui-ci ne voulut pas être payé de belles paroles; il déclara péremptoirement que, si le prince souhaitait la paix, il aurait à livrer Mouzaffer. Le prince répondit qu'il donnerait suite à cet ordre, si on lui restituait la ville de Mora qu'on lui avait prise. Cette condition fut acceptée et le dernier roi du Goudjrat fut remis entre les mains du Khan-i-Azam. A partir de ce moment la puissance d'Akbar était consolidée de toutes parts et le monarque du Touran ne pouvait plus songer à s'immiscer dans les affaires de l'Inde. Il dut même s'estimer heureux de ce qu'Akbar ne faisait pas cause commune avec le Chah Abbas de Perse, l'un des princes les plus puissants qu'ait vus ce pays, pour marcher contre le Touran.

Il chercha désormais à vivre en bonne intelligence avec Akbar; le maître de l'Inde de son côté désirait aussi voir l'équilibre maintenu entre les puissances du nord-ouest. Toutefois lorsque le fils d'Abdoullah Khan demanda en mariage une des filles de l'empereur, celui-ci lui fit adresser par Aboul Fazl une lettre

d'une politesse, entremêlée d'amertume, dans laquelle cette demande était traitée d'impertinence. L'empereur disait qu'il n'avait pu prendre connaissance du message, vu que le messager avait disparu dans l'eau ; c'était là le terme poli pour faire allusion à cet usage que pratiquaient les grands seigneurs orientaux de jeter à l'eau les porteurs de nouvelles désagréables. Ils pensaient devoir cela à leur dignité.

Cependant il n'était pas de rigueur que les ordres pour ce genre d'exécutions émanassent directement du monarque. Il fallait que le souverain pût se retrancher, à la façon des diplomates, derrière le prétexte habile de l'ignorance. Peut-être ne savait-il pas en réalité qu'il se commît des actes semblables. On n'en a fait un reproche à Akbar ni au Touran, ni dans l'Hindoustan et il serait faux de juger un souverain indien du seizième siècle selon le droit des gens du XIXe siècle.

La même lettre d'Akbar mentionne le suicide de Mouzaffer. Le suicide officiel est également une antique coutume orientale et il y a quelques années à peine nous avons entendu parler en Europe des ciseaux d'Abdoul-Aziz.

Aboul Fazl donne, sur la mort du prétendant, les mêmes renseignements que nous lisons dans la missive d'Akbar à Abdoullak-Khan [1]; mais il a la loyauté d'ajouter: „Ou c'est bien „de la sorte que la chose s'est passée, ou le Khan-i-Azam a pris „sous sa propre responsabilité de l'(Mouzaffer) exterminer sans „ordre de l'empereur, sachant bien que si Mouzaffer était con„duit en présence du souverain, celui-ci aurait pu dans sa trop „grande mansuétude refuser l'ordre d'exécution."

Cet exemple démontre que les peines de cette nature pouvaient être appliquées à l'insu d'Akbar. Si Aboul Fazl songe

---

1) l. c. 468 fr.

à la clémence d'Akbar, ce n'est pas tout à fait sans raison, car l'empereur était légitimiste de la plus belle eau. Pour justifier toutes ses conquêtes il savait produire des titres pris dans l'histoire des conquérants ses ancêtres. C'est pour ce motif qu'il était forcé de tenir compte du droit héréditaire de Mouzaffer; tout au moins il ne pouvait le traiter comme un simple rebelle. Et combien d'agitateurs vulgaires Akbar n'a-t-il pas graciés! Mais si un des adversaires quelconque de l'empereur méritait la mort, c'était bien Mouzaffer; car le meurtre de Qoutbouddin avait été une trahison qui le fait paraître digne d'une telle fin.

Akbar avait donc pacifié l'immense empire de l'Inde, autant que le permettait le degré de civilisation dans une population aussi mêlée. Si l'opposition de quelque chef provoquait parfois encore un soulaivement dans une contrée éloignée, c'est que la chose était inévitable et la paix générale de l'empire n'en souffrait guère. Akbar s'appliqua désormais à mettre en pratique avec fermeté et discernement les réformes salutaires qu'il avait projetées. C'est à ce moment-là qu'il eut des rapports avec les missionnaires chrétiens à Lahore. En 1593, fut proclamé l'édit de tolérance absolue qui assurait la liberté de conscience à tous les Etats de l'empire.

Akbar lui-même résuma, dans une lettre adressée à Abdoullah, en 1595, tous les faits remarquables de la dernière partie de cette période. On y trouve un admirable coup d'œil d'ensemble sur la situation. Elle est rédigée par Aboul Fazl; la traduction manuscrite que nous en possédons, jette une si intéressante lumière sur les relations diplomatiques d'Akbar, que nous ne résistons pas au désir d'en reproduire une partie littéralement.

„Dieu soit loué de tout ce qu'Il m'a accordé depuis le moment „où je suis monté sur le trône de la monarchie jusqu'à ce jour,

„c'est-à-dire la 10e année de la deuxième époque, jour qui re-
„splendit de bonheur comme les rayons dorés du soleil levant
„et dont la majesté naissante ressemble au premier sourire du
„printemps. Grâce à Lui chacune des résolutions que j'ai prises,
„était fondée sur la justice et témoignait de mon désir de me
„rapprocher de la divinité. Peu soucieux de mes intérêts per-
„sonnels, je n'ai eu d'autre but que l'union fraternelle de tous
„les peuples, jusqu'aux extrémités de la terre. Par la bénédic-
„tion de ce Créateur plein de bonté, le vaste empire de l'Hin-
„doustan, partagé autrefois entre plusieurs souverains augus-
„tes, est venu ajouter à l'étendue de nos possessions et agrandir
„le domaine de notre pouvoir. Que de tribus disséminées sur les
„montagnes escarpées, dans les châteaux forts et d'autres points
„inaccessibles, que l'orgueil et un esprit réfractaire au joug de
„l'obéissance avaient poussées dans la voie de l'opposition, sui-
„vent maintenant les sages conseils de la raison et se résignent
„sans peine à la soumission! Oui, les races les plus opposées de
„mœurs et de contumes ont déjà établi entre elles des relations
„officielles. Celui qui a suivi d'une oreille attentive l'énuméra-
„tion de faits aussi réjouissants qui sont le fruit de la probité et
„d'une volonté loyale, bénira Dieu pour ce qui n'est qu'une
„minime partie de ses grâces; il se joindra à nous pour louer le
„Créateur et répandre l'allégresse dans l'assemblée solennelle
„de tous ceux qu'animent de pareils sentiments!

„Dans le miroir de votre cœur où viennent se refléter les
„rayons divins, il n'est pas resté caché qu'au temps où la noble
„escorte (c.-à-d. l'armée d'Akbar) pénétra dans les royaumes
„du Pendjab, notre dessein secret était l'assujettissement de
„la belle province de Cachmir; quoique primitivement nous
„n'ayons eu d'autre intention que de faire des excursions et de
„chasser dans ces contrées. Cachmir est un pays qui n'a pas son

„pareil, tant sous le rapport de ses forteresses, que pour son „approvisionnement; rien n'en approche et ceux qui l'ont vu, „auraient peine à trouver une image qui pût donner une idée de „son charme et de ses agréments. Le pied d'un monarque con„temporain ne l'avait jamais foulé, car le bruit de l'injustice „des souverains de ces contrées, ne cessait de parvenir à nos „oreilles augustes.

„Aidés par le Ciel, des héros exercés à la guerre et de vail„lants champions de la foi soumirent bientôt ce royaume à „notre puissance, quoique les princes qui le gouvernaient, ne „l'eussent pas cédé sans lutte et sans effort; mais comme notre „intention était absolument bonne et fondée sur le droit, la con„quête s'accomplit de la façon la plus brillante. Nous allâmes „nous-même visiter ce pays que la nature avait doté de tant de „délices; il était le don le plus récent de Dieu auquel nous ren„dîmes grâces de sa bonté providentielle. Comme il était entré „dans nos habitudes de nous promener et de chasser à Caboul „et de faire des excursions à cet endroit charmant, nous poussâ„mes notre voyage jusqu'aux limites extrêmes des montagnes „de Cachmir et du Tibet. Après avoir contemplé d'un œil ravi „toutes ces curiosités, véritable musée des chefs-d'œuvre de „l'Artiste céleste, nous atteignîmes, sans suite [1]), l'admirable „plaine de Caboul en traversant les provinces de Paghali et de „Damtavar, là le paysage prend comme l'aspect d'une mer „houleuse, les montagnes paraissent s'entrechoquer à la façon „des vagues et les défilés côtoient d'insondables abîmes. Seul, „l'esprit enfantant les pensées les plus sublimes et les concep-

---

1) c.-à-d. sans armée. Cette assertion a évidemment pour but de rassurer Abdoullah Khan, qui pouvait soupçonner Akbar de projeter une campagne dans le Touran.

„tions les plus hardies, semble être fait pour s'aventurer sur „d'aussi effroyables sentiers.

„Un autre désir secret de notre âme pieuse était de faire en- „trer, par des conseils sensés (de notre part), dans la voie de la „soumission le prince de Tatta, pays situé sur les bords du lac „salé, à l'ouest de notre empire, qui va grandissant de jour en „jour; car, sous la domination de ce prince, le peuple de Tatta „ne marchait pas dans les sentiers de la justice. Si, abandonné „de son bon génie, ce monarque devait fermer l'oreille à notre „conseil, il serait forcé de céder à un personnage juste et docile „cette province, qui est un vaste royaume et un pays peuple. „Mais comme il ne possédait ni une intelligence lucide ni une „oreille attentive, il regarda comme un conte en l'air l'avertis- „sement qui lui fut donné, et aveuglé par son entêtement, il „rompit le fil ténu de la prudence. Nous envoyâmes des troupes „en nombre suffisant dans cette contrée. Pendant près de deux „ans, ces fidèles héros se battirent et luttèrent tant par terre „que par mer en exécutant toutes sortes de marches et de contre- „marches. Notre intention étant en toutes choses conforme à la „justice et ne visant qu'à donner le repos à l'univers, la victoire „et le triomphe accompagnèrent partout et à toute heure nos „troupes fidèles; tandis que le prince du pays subissait défaite „sur défaite; car les imprévoyants et les intransigeants, ainsi „que l'enseigne une vieille expérience, font échouer la cause „qu'ils prennent en main. Cependant celui-ci était encore un „peu en veine de bonheur: il fit un traité et accepta la condition „de vassal de l'empire, de sorte que ce grand royaume et les „châteaux de ces contrées furent incorporés en totalité à nos do- „maines. Quoiqu'il nous eût occasionné de longues luttes, nous „reconnûmes pourtant, lorsqu'il fut entré à notre auguste ser- „vice, derrière le voile des circonstances, qu'il lui était encore

„réservé une part de bonheur dont il portait comme l'empreinte „sur le front et nous lui rendîmes avec magnanimité le royaume, „dont la conquête avait nécessité une guerre si acharnée.

„Un autre plan caché de notre esprit équitable était de châtier „et de tenir en bride les sauvages et farouches Afghans qui, plus „nombreux que les fourmis et les sauterelles, s'étaient établis „sur les hauteurs inaccessibles de Badjaour et de Tirah et bar- „raient aux caravanes la route du Touran. Cette fois encore „notre plan fut exécuté ainsi que l'exigeait la justice. Réflexion „faite, la plupart d'entre les Afghans passèrent au doigt l'an- „neau de l'obéissance et de la soumission; une partie des voleurs „de grande route, comme entraînés par d'étourdissantes va- „peurs à l'infamie et à la défection, furent écrasés par de terri- „bles roches de montagne, tout comme s'ils eussent été broyés „sous les pieds des éléphants; beaucoup d'autres, pris dans les „liens de la puissance divine qui triomphait, furent vendus.

„C'était encore un désir légitime de notre cœur d'améliorer „nos relations avec les Beloutchis, qui tantôt faisaient craindre „un soulèvement, tantôt semblaient promettre l'obéissance. „C'est ainsi qu'ils barraient le chemin aux voyageurs qui tra- „versaient le désert pour se rendre vers l'Iran, qu'ils les ran- „çonnaient sous prétexte de péage et dépouillaient de tout leur „avoir un grand nombre de serviteurs de Dieu. Notre imagina- „tion nous dépeignait ce souhait sous les plus riantes couleurs; „mais plus belle que l'image rêvée, fut sa réalisation lorsqu'elle „apparut à nos yeux charmés, comme une fiancée ardemment „souhaitée.

„Nos entreprises étaient visiblement bénies. Pourtant le „sultan Mouzaffer du Goudjrat, enorgueilli par les 40.000 „hommes dont il disposait, voulut s'opposer à nous, sans songer „à nos drapeaux victorieux qui flottaient dans le Pendjab. Grâce

„aux efforts de glorieux héros de la foi, il fut pris; tous les re-
„belles de ces contrées capitulèrent et se résignèrent à porter
„le joug sur leurs épaules, en nous payant le tribut.

„Ce fut un événement bien extraordinaire que la mort qu'il
„se donna de sa propre main lorsqu'il fut amené au seuil de la
„cour impériale. Il est vrai que par là il se jugeait lui-même,
„car si sa cause avait été bonne et son âme loyale, il eût réfléchi
„mûrement avant de détruire l'œuvre de Dieu en se tuant.
„N'est-il pas vrai qu'en général ceux qui respectent l'autorité,
„n'ont rien à redouter pour leur personne?

„Par leurs efforts, de belliqueux „*Campeadors*" soumirent le
„célèbre Soumenat, avec Djouagarh et d'autres parties du
„vilayet de Sourath, situées au sud, sur les bords de la mer
„d'Osman.

„Nous témoignâmes une grande clémence à Bourhan-oul-
„Moulk, frère de Nizam-oul-Moulk qui avait possédé la plus
„grande partie de la province du Dekhan mais que des malheurs
„avaient obligé à implorer notre protection. Il en fut ainsi tant
„que l'assurance d'une administration équitable de ces pays par-
„vint à nos oreilles désireuses d'entendre le bien. Nous avions
„renvoyé à plus tard la soumission du Dekhan, mais lorsque
„nous reçûmes la nouvelle de traitements injustes subis par les
„sujets, les émirs des provinces du Malva et de Khandech
„obéirent à nos ordres et remirent le gouvernement de cette
„province à Bourhan-oul-Moulk, avant de quitter le pays.

„Mais, en homme à vues courtes, comme il l'était, il ne se
„laissa pas éclairer par l'expérience et prit un attitude dédai-
„gneuse: or c'est se perdre soi-même que de s'engager dans la
„voie de l'ingratitude. Au bout de quelque temps il ne restait
„plus trace ni de lui ni de ses fils. Ce fut un aventurier, issu de
„la même souche, que les princes de ce pays, devenus arrogants,

„se donnèrent pour chef: nous envoyâmes alors des armées vic-„torieuses sous le commandement du bienheureux fils du Sul-„tan [1]), le favori du sort, l'espoir de notre dynastie et le joyau „de notre couronne, que nous chérissions comme la prunelle de „nos yeux. Il soumit à notre puissance la plus grande partie de „ce vaste empire, cet autre Hindoustan. Ces fidèles guerriers „assujettirent également la grande province d'Orissa, voisine „de la mer salée et confinant aux provinces les plus éloignées „de l'est. Des milliers de soldats obtinrent leur pardon et furent „incorporés aux troupes qui formaient l'escorte impériale.

„Il serait trop long d'enumérer toutes les grâces de Dieu; „nous nous contenterons donc de ce qui a été dit, pour réjouir „le cœur de Votre Grandeur."

Abdoullah Khan se réjoùit sans doute fort peu de ce fier mémoire; il dut plutôt en ressentir un vrai dépit, car c'en était fait de son espoir d'exploiter à son profit les embarras passagers d'Akbar. En effet, tout en faisant la part du langage de la diplomatie orientale, on ne peut s'empêcher de reconnaître l'entière véracité des faits rapportés ci-dessus et Abdoullah Khan dut s'estimer heureux de trouver, à la fin de la lettre, une franche assurance de paix.

Le style retors dont se sert Aboul Fazl, style exigé par l'étiquette orientale et qui n'est d'ailleurs pas étranger à certains conquérants européens, risque de présenter sous un faux jour les intentions d'Akbar. Mais ce n'était réellement pas la soif de conquêtes qui poussait le grand empereur à tirer le glaive.

Akbar s'est exprimé à ce sujet dans une autre lettre [2]) datée

---

1) Akbar veut parler de son propre fils. Nous reviendrons plus tard et avec plus de détails, sur ces événements.

2) Fraser, The History of Nadir Schah ... to which is prefixed a short history of the Moghol Emperors. London 1742. p. 12—18.

de l'année 1582 (990 de l'Hégire) et qui ne renferme aucune réticence diplomatique. L'unique objet de cette lettre remarquable, adressée au roi de Portugal est de demander une traduction persane des „livres divins du Pentateuque, des Psau„mes et des Evangiles." Akbar y dévoile les sentiments les plus intimes de son âme et mérite d'être cru lorsqu'il dit: „Le „Très-haut seul a permis dans sa bonté éternelle et sa grâce „constante que, malgré tant d'obstacles et tout un monde de „soucis et de travaux, mon cœur se soit toujours attaché à Le „chercher. C'est Lui qui m'a livré les souverainetés de tant de „princes puissants et je m'efforce de les gouverner et de les ad„ministrer de mon mieux, afin que tous mes sujets soient heu„reux et contents. Mais, Dieu soit loué, c'est toujours sa vo„lonté et mes devoirs envers Lui qui sont le but suprême de „tous mes désirs et de tous mes pensées."

CHAPITRE X.

L'EMPEREUR AKBAR ET SA COUR.

Nous avons fait remarquer à la fin du premier volume que les renseignements sur l'apothéose d'Akbar doivent être acceptés avec circonspection. Il est certain, en effet, que les rapports de Badaoni ne méritent guère de créance. Pourtant tout porte à croire que beaucoup d'Hindous regardaient Akbar comme l'incarnation d'une divinité [1]) et il est hors de doute que la foule des courtisans le célébrait comme un dieu incarné.

---

1) Badaoni dans Rehatsek, The Emperor Akbar's Repudiation of Eslam (Bombay 1866) p. 78.

Reste à savoir si c'est lui-même qui a conçu cette déification de sa personne [1]? Un tel fait aurait eu une influence bien caractéristique sur la vie privée et sur la cour d'Akbar et il est à présumer que jamais cette influence ne se serait fait sentir autant qu'à l'époque où ayant écarté par la conquête de Cachmir le danger qui le menaçait du côté du Touran, il avait pacifié son vaste empire dans la limite du possible. Le point controversé se trouvera donc éclairci, pour autant que nous aurons étudié la vie d'Akbar dans le cercle de ses amis et de ses confidents.

Il faut d'abord consulter la fin du cinquième chapitre de la relation portugaise du Padre Fernando Guerreiro (de la Société de Jésus), qui traite d'une discussion sur la divinité du Christ. Ce récit d'un homme qui a vu l'empereur de très près, qui a conversé avec lui, donne en même temps une idée très nette des discussions auxquelles on se livrait dans l'Ibadat-khana. C'est à Sikri que s'élevait le superbe bâtiment qu'Akbar avait fait construire à cet effet; mais l'institution suivit la cour à Lahore. Le jésuite dont nous venons de parler y arriva également le 5 Mai 1595.

Ici, comme à Sikri, on profitait du calme et de la fraîcheur des nuits pour entamer les controverses [3]. Le Padre expliqua d'abord aux intéressés pourquoi les chrétiens adoraient le crucifix. Tenant bien compte des dispositions de son auditoire, il eut l'habileté de terminer ainsi son discours: Ce n'est pas la matière, c'est-à-dire un morceau de papier couvert d'enluminures que nous révérons, mais la représentation de la personne

1) Akbar I p. 513. 2) C. p. Akbar I p. 453 ff.

3) Relaçam annal das caosas que fizeramos padres da Companhia de Jesus, nas partes da India Oriental . . . tirado . . . et ordenado pello (sic!) Padre Ferano Guerreiro etc.

Em Lisbioa (Pedro Crasbeeck) Anno MDCXI Cap. V, fol. 11 v. — 13 v.

du Christ, notre Dieu et notre Maître; de même que les sujets d'Akbar posent ses firmans respectueusement sur leur tête, parce que ceux-ci sont l'expression de la volonté de l'empereur." Le roi entendit ces choses avec contentement et manifesta son approbation; il dit que tout cela était conforme à la raison [1]).

Le jésuite était bien trop sage et trop avisé pour mettre Akbar et le Christ sur une même ligne, mais il eut l'habileté d'établir un parallèle entre eux. On lit fort bien entre les lignes de son récit, combien il se réjouit de la réussite apparente de ce tour d'adresse.

Mais lorsque, suivant le vœu du missionnaire, la conversation tomba sur la divinité du Christ, il se trouva que le Padre s'était fortement mépris. Tant qu'il fut question du parallèle entre le Christ et Akbar, la physionomie de l'empereur exprima „*quiet açâo.*" Mais quand on en vint au dogme chrétien de l'incarnation, il interrompit et dit: „Le fait que les chrétiens donnent à Jésus le titre de Dieu, ne prouve qu'une chose: leur amour pour lui." Il montra alors une telle „*feruor*" que les Padres ne purent plus placer un mot.

Ce que dit Akbar, importe beaucoup moins que la manière dont il parla. Si plus tard il rassura les Padres venus du dehors en leur disant peut-être „Je suis de votre avis", ces paroles ne prouvent rien et ne sont qu'une des amabilités par lesquelles il aimait, en très-gracieux seigneur, à charmer son entourage; tout au plus peut-on admettre qu'il voulut par là faire opposition à quelques Sunnites qui auraient assisté à l'entretien, mais dont on ne rapporte pas les noms.

On voit par la fin de la conversation, où Akbar surpassa

---

1) l. c. fol. 12 v. Onnio el Rey tudo isto com muita quietaçâo, & aprovoutudo: dizendo q. tudo hia conforme a rezâo.

même les Padres dans l'art dialectique de tracer des parallèles, qu'il parla à bon escient.

De même que le jésuite avait élevé Jésus en le mettant en parallèle avec Akbar, avant de l'exalter plus encore selon les principes de la doctrine ecclésiastique, ainsi Akbar le rabaisse par un parallèle, sans retirer l'expression première de son assentiment.

L'empereur émit l'opinion que les chrétiens appelaient Christ dieu, parce que dès leur enfance, on leur avait appris à l'aimer. Et qui donc s'en étonnerait? N'y avait-il pas dans l'Inde des derviches, qui s'enivraient avec quelques tasses de *bangé* et puis dans l'extase où cette liqueur les plongeait, se fasaient passer pour des saints aux yeux du peuple? Mais alors quoi de surprenant, si voyant que le Christ ressuscitait des morts, les contemporains l'avaient pris pour un Dieu?

L'empereur croyait que Jésus pouvait être le fils d'une vierge, aussi fermement qu'il admettait la génération spontanée de vers dans la chair en décomposition. Ce qui détournait du christianisme le cœur d'Akbar était, sans aucun doute, la forme sous laquelle il lui fut présenté, ainsi que sa conception soufique de Dieu.

Tout d'abord il est clair que la manière d'être des jésuites devait l'attirer et le repousser dans une mesure égale. Leur dévouement sans bornes, leur haute culture d'esprit, leur désintéressement à toute épreuve firent impression sur tout le monde, si l'on excepte Badaoni, et surtout, peut-être, sur Akbar et Aboul-Fazl. Mais, ce qui lui déplaisait, à coup sûr, c'était la rigoureuse hiérarchie, résultant nécessairement de ce fait que le pape est regardé comme le successeur de Jésus-Christ. Il y avait incompabilité absolue entre Akbar et la papauté. Avec sa pénétration habituelle, il vit aussitôt que

l'homme qui admettait le dogme de l'incarnation au sens chrétien, devait subordonner ses croyances à l'autorité infaillible du successeur de Jésus-Christ à Rome. C'est précisément ce qu'il ne voulait pas; de là sa „ferveur" dans la discussion. Le mal contre lequel il luttait, consistait dans le schisme de deux grandes confessions religieuses. Ce mal se serait accru, s'il avait permis aux jésuites d'exercer une grande action. „Sa devise était: tolérance universelle" [1]). Cette dernière n'était pas précisément dans le goût du christianisme du XVIe et XVIIe siècle, alors que sous prétexte de sorcellerie on condamnait tant de malheureux à la mort du bûcher.

La politique et le cœur poussaient l'empereur aux innovations: il sentait la besoin d'une activité toute personnelle. C'est une méprise grossière de la part de Mullbauer, que d'affirmer qu'„Akbar était vacillant, sollicité tantôt par les plaisirs des „sens dont les liens le retenaient captif, tantôt par les mani„festations de la grâce divine et les bons sentiments de son „propre cœur."

C'est encore une erreur de dire, comme le fait Mullbauer [2]): „Mais son cœur était enlacé par dessus tout par une présomption „qu'il puisait à la source douteuse de sa supériorité intellec„tuelle. Les flatteries des courtisans ne cessaient d'entretenir „cette illusion, si bien qu'il se considéra lui-même comme mé„diateur entre Dieu et les hommes, ou tout au moins qu'il „trouva utile, dans un but politique, de se faire passer pour tel."

Grâce à une singulière doctrine de l'immanence de Dieu, que professait Bayazid-Ançari, l'empereur voyait dans les nombreux fondateurs de religion des émanations de la divinité qui

---

1) Akbar I p. 440: comq. la remarque au même endroit.

2) Histoire des Missions catholiques dans les Indes orientales etc. Fribourg en Brisgau (Herder) 1852. p. 143.

se manifeste en eux d'une manière progressive. Pareille conception s'étant emparée d'une nature comme celle d'Akbar devait l'amener forcément à respecter et à tolérer toutes les religions. Elle ne mérite vraiment pas d'être appelée „présomption et supériorité douteuse." Elle avait sans doute l'inconvénient de faire croire aisément, à celui la qui professait, qu'il était, lui aussi, une manifestation de Dieu. C'est ce qui est arrivé pour Akbar. Non qu'il se soit cru Dieu ou Fils de Dieu, mais il était persuadé que la divinité se révélait tout spécialement à lui en illuminant son âme d'une lumière mystique. En même temps il reconnut qu'il importait dans un but pratique d'apparaître comme le médiateur extre Dieu et les hommes. Cette idée lui était suggérée autant par la raison d'Etat que par son point de vue sur la royauté et il n'y eut pas besoin de longues adulations pour la changer en conviction. En Europe aussi, le roi par la grâce de Dieu était considéré comme un être doué de vertu surnaturelle. Encore du temps des Stuarts, les Anglais sollicitaient vivement la faveur de toucher la main du roi à laquelle ils attribuaient un pouvoir de guérison, on appelait même un certain mal la „maladie du roi" parce qu'on croyait le roi seul capable de le guérir. Est-ce donc chose si extraordinaire que ces Hindous se pressant en masses, pour recevoir de l'eau, dans laquelle Akbar s'était lavé les pieds?

Les rois d'Angleterre croyaient eux-mêmes à leur pouvoir miraculeux; les Bourbons de France, davantage encore. Mais qui, Louis XIV excepté, a gouverné avec une autorité aussi illimitée qu'Akbar? Et qui dira les réflexions qui montent au cerveau d'un monarque, quand il a expérimenté la vérité de cette parole:

Tu commandes et sans retard,
Ils obéissent à ton regard,

Plaçant, comme sur un numéro magique,
Toute leur fortune sur ta tête unique.

Comment donc Akbar n'en serait-il pas venu à se donner le titre d'„Ombre de Dieu?"

Que l'on se représente maintenant une âme, imbue des doctrines du Soufisme, plongée dans des recherches minutieuses sur l'univers et sur elle-même, jetée parmi des millions d'hommes croyant aux incarnations et aux miracles; qu'on se figure le monarque par la grâce de Dieu qui, tout en travaillant avec énergie à l'unification politique et sociale de ses peuples, poursuit comme but dernier l'idée d'une réconciliation sur le terrain religieux: on comprendra qu'il ne lui en aurait pas coûté davantage de douter de sa propre individualité, que de renoncer à la foi en son inspiration divine.

Homme, et homme complet comme l'était Akbar, il nous apparaîtrait comme une réelle incarnation du Tout-puissant, si sa croyance en une ressemblance divine n'avait dégénéré parfois en vraie faiblesse humaine. Il faut plutôt s'étonner que le cœur d'Akbar soit resté si pur, au milieu des influences démoralisantes d'une cour orientale.

A une époque où l'orient et l'occident faisaient un usage immodéré des spiritueux, Akbar observa la plus sévère tempérance. Ses fils Mourad et Danial moururent du *delirium tremens*, suite de leur ivrognerie. Djehanguir, un autre de ses fils, raconte lui-même que c'est grâce à sa femme Nourdjeham, dont la finesse égalait la fermeté, qu'il fut enfin corrigé de la passion du vin [1]). Mais Akbar même put dire à un autre moment qu'il avait donné plein pouvoir à sa femme et qu'il était satisfait d'un demi-*ser* de viande et d'un *ser* de vin par jour [2]). L'usage des

1) Dans Elliot VI, 381.

2) Blochmann p. 510.

boissons fortes telles que le tari et l'arrak était répandu [1]) dans l'Inde, sans parler de qu'on consommait de hachich et d'opium. Le penchant à l'ivrognerie était héréditaire dans la famille des Timourides; le père et le grand-père d'Akbar y étaient adonnés. Les „Aïn" mentionnent un nombre considérable d'hommes distingués qui ont péri par ce vice.

Sachant que l'interdiction du vin faite par Mahomet était tombée en désuétude, Akbar fit installer à la cour une cave générale, à prix fixes, et se proposa de ne permettre le vin que comme médicament. Ceux qui désiraient du vin pour raison de santé, devaient indiquer leur nom, ceux de leur père et de leur grand-père à l'administrateur qui les enregistrait. Mais Badaoni, toujours à l'affût des scandales, raconte que „les gens donnaient de faux noms et ainsi l'intempérance parvint à s'introduire." Il raconte même „que la viande de porc figurait parmi les ingrédients qui entraient dans la composition de ce vin : Dieu sait ce qui en est! Malgré toutes les mesures de prudence, il s'éleva des querelles et des disputes; il ne se passait pas de jour où l'on n'infligeait quelque punition, mais sans que cela produisît aucun effet" [2]).

Nous avons maintenant la preuve qu'Akbar cherchait sérieusement à réprimer ce vice par des mesures de police; mais nous savons aussi qu'il permettait l'usage du vin dans le dessein de saper l'islamisme. Cette décision se rattache à la défense de manger la viande des vaches, car celles-ci étaient pour les Hindous des animaux sacrés. L'empereur lui-même se contentait d'un peu de vin, de sorbets rafraîchissants, de lait et d'eau. On voit encore par l'usage qu'il faisait de cette dernière boisson, qu'il cherchait à se rapprocher de la croyance hindoue. Celle-ci

---

1) Blochmann p. 69, 70.

2) Dans Rehatsek p. 48.

rappelle à son tour l'emploi que faisaient de l'eau du Jourdain les pélerins chrétiens qui en emportaient une provision destinée aux baptêmes et à la guérison des malades. En voyage comme à la cour, Akbar se faisait toujours servir de l'eau du Gange, qu'il désignait volontiers sous le nom d'„eau de l'immortalité." On mêlait même quelques gouttes du fleuve sacré à l'eau qui servait à la cuisine et qui provenait des pluies, de la Djamna ou du Tchenab.

On versait l'eau sur un tamis garni de salpêtre, puis on la faisait cuire jusqu'à ce que le salpêtre fondu se fût cristallisé au fond du récipient. Le liquide ainsi purifié était versé par mesure de un *ser* dans une cruche d'étain ou d'argent qui pouvait se fermer; on posait celle-ci dans un vase plus grand dans lequel on avait mis $2^1/_2$ *sers* de salpêtre et 5 *sers* d'eau, on la tournait durant un quart d'heure et l'on obtenait ainsi une boisson rafraîchissante. On fit usage de la glace et de la neige à la cour, depuis 1586, époque où l'empereur traversa le Pendjab. Il se développa alors un commerce de glace très lucratif. Les habitants des montagnes de Panhan la vendaient par blocs de 25 à 30 *sers*, au prix de 5 *dams* à des marchands qui la transportaient par bateaux, voitures ou porteurs, à une distance de 45 Kos jusqu'à Lahore; là elle était débitée au prix de 1 roupie les 2 à 3 *sers*. Dix canots étaient constamment en route afin de pourvoir aux besoins de la cour; chaque jour il en arrivait un chargé de morceaux de glace de 6 à 12 *sers*, suivant la température. Quatorze stations étaient établies pour le commerce par voie de terre; le transport se faisait par relais à l'aide de chevaux, d'un éléphant et de 28 porteurs. Les voitures apportaient chaque jour, en deux chargements, 12 morceaux de 4 à 10 *sers* de glace; les porteurs, une quantité égale à la moitié de ce chiffre, en quatre charges. Les prix moyens étaient donc au commen-

cement de l'année de 5 *dams* $19^1/_2$, au milieu de l'année; de 16 *dams* $2^1/_3$ et vers la fin, de 19 *dams* $15^5/_8$; ce qui donne une moyenne de $8^7/_8$. Blochmann observe à propos de l'Aïn 22, passage auquel nous empruntons ces indications: „Ici, à Calcutta, 1 *ser* de glace américaine coûte 2 annas ou $^1/_3$ roupie c.-à-d. $^{40}/_3 = 5$ *dams* d'Akbar. Ces prix étaient assez bas pour qu'Aboul Fazl ait pu écrire: „Toutes les classes de la société „emploient de la glace en été; les gens de qualité en usent toute „l'année." D'autre part ces paroles expliquent la remarque faite sur Akbar „il ne boit pas beaucoup, mais il accorde une grande attention à la qualité de la boisson."

C'est encore là un fait qui suffit à lui-seul à mettre le caractère d'Akbar en pleine lumière. Son mysticisme le porte à croire que l'eau sacrée du Gange possède une vertu secrète; pourtant il est trop raisonnable pour boire l'eau du fleuve sans qu'elle soit préalablement purifiée et rafraîchie. Mais en donnant l'exemple et en pourvoyant de son mieux à une bonne eau potable, il cherche à mettre un frein aux ravages croissants de l'ivrognerie.

Comme pour la boisson, il observait pour le repos une stricte mesure. C'était une nature bien trop active pour apprécier jamais les charmes du „*dolce far niente.*"

Le soleil n'était pas levé, que l'empereur quittait déjà son lit de repos et faisait ses prières du matin [1]) en recitant, d'après Badaoni, les mille et un noms du soleil. Ensuite il sortait de son appartement particulier. Pendant ce temps la musique se faisait entendre et une foule compacte, composée surtout d'Hindous, l'accueillait par des chants religieux qui renfermaient 1001 louanges à son adresse. Comme il se prosternait lui-même

---

1) Blochmann p. 156 et dans Rehatsek p. 73.

devant le soleil, l'image de Dieu, de même chaque matin, la foule se jetait la face contre terre, quand il paraissait. Il était impossible qu'un pareil spectacle, répété jour pour jour, restât sans influence même sur l'homme le plus modeste.

Après cette cérémonie, Akbar rentrait dans ses appartements pour recevoir les salutations des gardiens du harem et s'occuper des affaires gouvernementales. Il écoutait les messages, se faisait lire des rapports par ses ministres, donnait des ordres, apposait son sceau aux firmans, accordait des audiences et rendait la justice. Tout le monde avait accès auprès du monarque et il n'était pas de demande ou de réclamation à laquelle il ne prêtât une gracieuse attention. Armée et impôts, distribution des emplois, collation des dignités et des fiefs, plans de bâtisses et de jardins, fabrication des parfums et élève du bétail : il avait l'œil sur tout.

Il portait un vif intérêt à toute chose, depuis la nomination d'un gouverneur ou d'un général d'armée, jusqu'à l'humble prière du fakir qui demandait l'aumône en passant.

Ainsi s'écoulait rapide la matinée dans une activité constante ; l'après-midi était absorbé par d'autres affaires gouvernementales. Ce n'est qu'après le coucher du soleil que l'heure du repos sonnait pour Akbar.

On faisait alors la lecture des ouvrages des écrivains et poètes modernes, ainsi que des traductions persanes d'œuvres plus anciennes. Aboul Fazl lisait le Nouveau Testament qu'il avait reçu des jésuites. Mirza Abdourrahim, le Khan-Khanan, réjouissait l'empereur par la lecture des mémoires de Baber, traduits en persan, car Akbar ne comprenait plus la langue de son grand-père, tandis que le fils de Baïram-Khan l'employait encore. L'intérêt était éveillé en particulier par l'attention que prêtait Akbar au Atharva Veda, au Ramayana, au Mahabharata

et autres œuvres de langue sanscrite. On faisait constamment des traductions du sanscrit en hindou et de cette langue en persan, avec l'aide de savants brahmanes et sous la surveillance de Naqib Khan, du Cheik Sultan de Thanesar et du Maoulaua Abdoul Qadir Badaoni. Il est très divertissant de lire les plaintes que formule Badaoni [1]) au sujet de ce travail qui lui était très désagréable.

„L'empereur s'empara lui-même de la chose, convoqua les „savants hindous et leur ordonna de lui traduire le Mahabharata. „Pendant plusieurs nuits, il assistait en personne et expliquait „les résultats à Naqib Khan, qui en dictait le contenu en langue „persane. La troisième nuit je fus mandé aussi et je reçus l'or„dre de seconder Naqib Khan dans l'œuvre de la traduction. „Avec lui, je m'occupai pendant trois ou quatre mois à fixer par „écrit deux parties, sur les dix-huit dont se compose cet amas „de toutes les absurdités, semé des expressions les plus insen„sées et les plus bizarres, capables de jeter la confusion dans „tous les dix-huit mondes. Cette traduction fut soumise à sa „Majesté; mais elle lui déplut; l'empereur m'appela „*Karam „chour*" ou mangeur de choses défendues, et avaleur de navets, „comme si c'était ma faute."

„Mais les destins s'accomplissent fatalement." Une autre partie de la traduction fut alors achevée par Naqib Khan, Moullah Cheri, ainsi qu'une troisième par le sultan Hadji de Thanesar. Ensuite il fut enjoint au Cheikh Fazi de transformer ces produits en poésie ou en prose élégantes, mais il ne put aller au delà du deuxième chapitre. Hadji écrivit deux autres

---

1) Les passages de Blochmann l. c. p. 105 n. 1 et Rehatsek l. c. p. IX '68/69 semblent basés sur deux versions différentes de Badaoni. Dans la citation suivante, elles sont toutes deux combinées et reproduites autant que cela semblait nécessaire pour caractériser Badaoni e son travail.

„chapitres, en les augmentant de quelques passages qu'il intercala aux endroits où ils avaient été omis primitivement. C'est ainsi qu'on acheva une centaine de paragraphes sans négliger le moindre détail: on figurait même les passages qui, dans l'original, étaient maculés par les mouches. Mais peu après Hadji fut banni de la cour et maintenant il vit à Bakhar. D'autres interprètes et traducteurs s'occupent en ce moment de la controverse des Kourous et des Pandous. Il est permis d'espérer que ceux qui n'ont rien à y voir, seront absous par Dieu, selon qu'il est dit „il sera pardonné à celui qui abhorre son péché et dont le cœur se repose sur l'Islam"; et en vérité „Dieu agrée la repentance, il est miséricordieux". Par ordre de l'empereur, le livre fut copié plusieurs fois, illustré de gravures et intitulé le Livre de guerre; on ordonna aux émirs de l'étudier pour leur instruction, pour la bénédiction et le bonheur de tous".

Combien peu cet homme étroit savait comprendre le grand empereur qui possédait le secret de puiser des idées nouvelles aux sources de l'antiquité! Combien le savant Badaoni était inférieur à Akbar, l'homme illettré!

Tout en ne sachant pas lire, Akbar possédait une grande bibliothèque conservée en partie dans le harem, en partie au dehors et classée d'après la valeur des volumes et la catégorie des sciences qu'ils renfermaient; ce qui révèle un système de classement imaginé par Akbar lui-même. L'aïn 34 contient l'énumération qui suit: „Volumes en prose, œuvres poétiques en hindi, persan, grec, cachmirien, arabe, tous rangés séparément. C'est aussi dans cet ordre qu'on en fait usage". Cette remarque est très caractéristique. La langue dont Akbar se servait est placée entre l'hindi et le grec. Sa tendance religieuse et philosophique est nettement marquée par là. C'est un seul et même motif qui lui faisait donner la préférence à l'hindi et reléguer l'arabe à l'arrière-plan.

Une grande lumière projette de fortes ombres. Lorsqu'Akbar se détacha de l'Islam, son premier soin fut de faire dater ses actes du jour de la mort de Mahomet et cette tendance mesquine semble s'être accentuée dans la suite. Ces petites faiblesses méritent d'être remarquées. La langue du prophète était odieuse à Akbar. „C'était un défaut de parler et de comprendre l'arabe", raconte Badaoni [1]) et quiconque s'occupait de théologie, des commentaires du Coran et des traditions, était blamé et méprisé. L'étude de l'astronomie, de la philosophie, de la médecine, des mathématiques, de la poésie, de l'histoire et des nouvelles, était encouragée et recommandée comme un devoir religieux. Les sons propres à la langue arabe, tels que *tha*, *hhá*, *ăyn*, *çād*, *dzād* et *tzā* étaient évités dans la prononciation".

Comment s'empêcher de sourire malgré l'admiration qu'on éprouve pour l'empereur? Mais pour le bien comprendre, sous ce rapport aussi, il ne faut pas oublier l'opposition plus ou moins franche que lui faisaient les orthodoxes. Lorsque Badaoni remit à l'empereur, en 1590, la traduction du Ramayana, le fruit de quatre années de travail, il reçut l'ordre d'écrire une préface répondant au contenu; mais il en retarda l'exécution à dessein, parce qu'il aurait été forcé d'y omettre la louange du Prophète [2]).

Nous trouvons, dans l'aïn 34, un témoignage éloquent du profond besoin de nourriture spirituelle que ressentait Akbar: „Des hommes expérimentés apportent chaque jour les livres et en font lecture à sa Majesté qui écoute chaque volume d'un bout à l'autre. Sa Majesté fait de sa propre plume, sur la page où s'arrête le lecteur, une marque analogue au chiffre de la page. Les lecteurs reçoivent des présents en or ou en argent, suivant le nombre de pages lues par eux. Parmi les livres de valeur, il

1) Rehatsek p. 54, Blochmann p. 195 f.
2) Rehatsek p. 81.

en est peu qui n'aient pas été lus dans les salons de Sa Majesté, de même qu'il n'existe pas de particularités scientifiques, de questions philosophiques intéressantes ou de faits historiques qui ne soient familiers à Sa Majesté".

Sans l'assertion formelle de Djehanguir, qui certifie que l'empereur était illettré, le fait qu'on mentionne la plume d'Akbar pourrait nous faire supposer qu'il était expert dans l'art d'écrire. Toujours est-il qu'on ne doit pas suspecter Aboul Fazl, quand il affirme que l'empereur était juge très compétent en matière de calligraphie [1]).

Il est possible que ce jugement soit empreint d'une légère flatterie; néanmoins Akbar, qui avait une vraie passion pour la peinture européenne et dont le coup d'œil était si juste, était fort bien à même de juger si un manuscrit était net et bien écrit. Et cela d'autant mieux qu'à cette époque les ouvrages imprimés étaient à peu près inconnus dans l'Inde.

Les occupations récréatives auxquelles se livrait Akbar pour se reposer des soins du gouvernement, étaient donc d'une nature tout-à-fait élevée. C'étaient autant d'occasions, où se révélait chaque jour la valeur morale d'Akbar; car c'est précisément dans une conversation animée qu'une belle âme rayonne pour ainsi dire à travers son enveloppe corporelle.

Ses longs bras et ses longues mains lui venaient de son aïeul Timour; de son père, il tenait une prédisposition à l'embonpoint, mais sa grande et infatigable activité le préservait de l'obésité. De taille moyenne, grand plutôt que petit, il avait une large et puissante poitrine; ses jambes, légèrement arquées, caractérisaient parfaitement le vrai Tchagataï, habitué à rester longtemps en selle. Sa figure, quoique de type mongol, a été trou-

---

1) Aïn 34, dans Blochmann p. 87.

vée belle par les missionnaires européens, aussi bien que par les Orientaux. Son fils dit dans ses Mémoires [1]) qu'il avait le teint jaune du blé, mais d'une nuance un peu foncée. Djehanguir est épris d'une verrue ou marque grosse comme un pois qui ornait le côté gauche du nez de son père et que les physionomistes de l'Hindoustan considéraient comme le présage d'une immense prospérité et d'un bonheur toujours croissant. Quant à nous, nous ne saurions trouver cela beau, tout aussi peu que cette autre particularité qu'une de ses paupières descendait plus bas que l'autre. Il avait la voix très forte et un débit recherché et agréable et c'est par là qu'il dut exercer un grand charme. Mais sa principale qualité, qui enlevait l'admiration de tous, nous est indiquée par Djehanguir dans les paroles suivantes: „Sa manière „de se donner à ses amis était toute différente de celle des autres „et son visage respirait une majesté divine".

Le charme, qui faisait paraître beau aux yeux de l'orient et de l'occident cet homme qui, quoique de belle prestance, ne l'était pas, venait de son âme. N'est-ce pas une confirmation de cette parole d'un philosophe du moyen-âge: „*L'âme est la forme du corps*"?

Au fond de son œil noir, à travers des cils épais, brillait la dignité de l'homme et la fierté du monarque. Un sourire venait-il se jouer sur ses lèvres, son cœur bienveillant se reflétait tout entier sur son visage, mais ce sourire se dérobait généralement derrière sa moustache taillée court.

L'affection dont son cœur était capable, se manifeste le plus clairement peut-être dans le respect et la touchante piété filiale qu'il voua à la noble Maryam Makani [2]) jusqu'à sa fin; sa mère,

---

1) Dans Elliot VI p. 240.

2) Comp. Elliot V. 103, 207, 254, 262, 408 et VI. 99, 108, 113. Aboul Fazl ms. Chalmers II. 228, 279, 357, 425, 429, 433, 534, 535, 572-573. Blochmann 309, 455.

du reste, le lui rendait bien et ressentait pour lui une profonde tendresse. Plus loin, nous la verrons s'entremettant entre son fils et son petit-fils.

Quoiqu'Akbar se fût, peu après son avénement au trône, marié à plusieurs femmes, les joies de la paternité lui furent longtemps refusées. Il était extraordinaire en orient d'atteindre l'âge de vingt-trois ans sans avoir d'enfants.

Souvent le chagrin, qu'il en ressentait, le poussait vers le petit village de Sikri, dans la cellule du pieux ascète Selim Tchichti auprès duquel il cherchait consolation ; parfois il s'asseyait sur un rocher voisin, se creusant la tête sur la fatalité qui le privait d'enfants. C'est par là que s'accrut sans doute son penchant à la mélancolie, d'autant plus que ses premiers rejetons, si ardemment désirés, deux fils jumeaux, moururent peu après leur naissance. Il conçut pour cet endroit une prédilection qui aboutit dans la suite à la fondation de la capitale de l'empire. Plus tard il eut un nouveau rejeton de la fille du Radja Bihari Mal, sœur de Bhagvan-Das [1], qui reçut ultérieurement le titre de Maryam-Ouzzamani, quoiqu'elle fût mahométane. Dès que l'état de cette princesse lui donna des espérances, il la fit transporter à Sikri, dans la cellule du saint ermite. C'est là qu'elle mit au monde le 30 Août 1569 un prince qui, d'après son pieux protecteur, fut nommé Selim. Ce fut également sur les hauteurs de Sikri que le sultan Mourad vit le jour le 7 juin de l'année suivante ; un an après, le sultan Danial naquit à Adjmir, le 30 septembre. Cette fois, comme lors de la naissance de Selim, la cour était en train de faire un pélerinage [2]. Akbar avait visité le tombeau de Khvadja Mouinouddin Tchichti, ainsi que celui du Saïd Housaïn Chigsouvar, situé sur une montagne très élevée,

1) Blochmann, p. 619.
2) Nizamouddin Ahmed dans Elliot, V. 340. Blochmann, p. 309.

il avait comblé de joie les cheikhs par de riches présents, quand lui parvint la bonne nouvelle qu'un troisième fils venait de lui naître dans la maison d'un des cheikhs les plus pieux et les plus célèbres, nommé Danial. On donna derechef à l'enfant le nom de l'hôte pieux qui avait logé l'accouchée. Il va sans dire que chacune de ces naissances était célébrée par de grandes fêtes. Quatre filles, dont l'une Choukramirsa, fut mariée au roi banni Mirza Charouch, complétèrent la progéniture de l'empereur.

Akbar donna le plus grand soin à l'éducation de ses enfants ; peut-être le fit-il surtout parce que son esprit avide de connaissances lui rendait plus sensibles les lacunes de l'instruction qu'il avait reçue lui-même dans sa jeunesse. Que ne pouvait-il communiquer à ses enfants une étincelle de l'esprit qui l'animait !

Ses fils reçurent la meilleure instruction que l'Inde pût donner; les contemporains en conviennent ainsi que Selim lui-même qui devint plus tard l'empereur Djehanguir. La direction des études des princes fut confiée à des hommes de grand renom, tels que Qoutbouddin et Mirza Khan pour Selim [1]; Faïzi et Chérif-Khan pour Mourad; Saïd-Khan pour Danial. On a déjà raconté que les jésuites Aquaviva et Ventura instruisirent Mourad dans la doctrine chrétienne et lui enseignèrent à lire et à comprendre le Nouveau Testament. Quoi qu'en disent les bons *Padres* de Goa, il est certain que toutes leurs tentatives de conversion restèrent infructueuses; les deux plus jeunes princes se perdirent par l'ivrognerie. Ce n'était d'ailleurs qu'un essai pédagogique, quand Akbar faisait intervenir le christianisme dans l'éducation de ses fils. Car il ne faut pas oublier qu'il leur donna en même temps des maîtres très attachés au mahométisme, et cela à une époque où son cœur était devenu déjà très étranger à

---

1) Nizamouddin Ahmed. Elliot V. 413. A. F. l. c. 243. n. u. 291.

l'Islam. Akbar s'enthousiasmait pour une religion qui n'étant pas confessionnelle, devait embrasser toutes les confessions; mais par moments il bronchait et retombait dans les rites de l'ancien paganisme, qui étaient bien au-dessous de l'Islam. Il croyait ne pas pouvoir mieux préserver ses fils de ce dogmatisme rigide qui lui répugnait tant, comme homme et comme monarque, qu'en le laissant agir sur eux à la fois par deux côtés opposés. Il choisit judicieusement les deux extrêmes : l'islamisme orthodoxe et le catholicisme jésuitique ; il n'en est guère où les contrastes soient plus marqués. Comme il s'était lui-même formé sa conviction par voie de comparaison et non sans s'astreindre à un pénible labeur intellectuel, ainsi ses enfants devaient apprendre par comparaison, mais sans effort, comme en se jouant et dès leur enfance. Il tenta un autre essai avec son petit-fils, le fils de Selim ; il le confia à un brahmane et à Aboul Fazl. Peut-être espérait-il que dans la suite son petit-fils entreprendrait une nouvelle lutte ; car son idée était que l'islamisme et le christianisme se neutraliseraient durant son règne et celui de Selim, qu'ensuite le brahmanisme s'émousserait, en sorte que le peuple hindou, réuni en une seule nation, pût se donner une religion nouvelle qui lui apporterait le bonheur. Rêve grandiose et beau, mais qui devait rester un rêve !

Nous ne connaissons guère que le nom de quelques femmes d'Akbar. Aucune d'elles n'a rompu avec la coutume orientale, jusqu'à oser paraître en public. Aucune d'elles ne se distingua par sa valeur morale comme la mère d'Akbar ou la femme de Djehanguir. Malgré cela, l'influence des femmes n'est pas restée sans effet sur Akbar. Cela est vrai surtout des princesses radjpoutes du harem. Dans les „appartements intérieurs" les femmes avaient coutume de conserver leurs usages et pouvaient pratiquer librement les rites de leurs religions. Akbar avait l'habitude

non-seulement d'assister au culte de ses femmes, mais encore d'y participer. C'est ainsi qu'il fut de bonne heure initié aux mystères du sacrifice du „*Soma*"; plus tard il porta même la „*Tika*", insigne distinctif du brahmane, dans le harem d'abord et finalement en public. On peut juger de l'indignation de Badaoni et de tous les fidèles de l'Islam.

Le temple du feu, où Aboul Fazl, en sa qualité de grand-prêtre du soleil, entretenait la flamme sacrée, se trouvait également dans l'enceinte du harem. On ne sait pas au justé si c'est l'influence des femmes qui rapprocha Akbar des Hindous, ou si c'est un penchant plus profond et la politique qui l'y poussèrent. Un fait certain, c'est que plusieurs familles princières du pays, particulièrement celle d'Amber, s'unirent étroitement à la maison d'Akbar par des mariages, ce qui ne laissa pas de servir grandement les intérêts de l'empereur.

Du reste le harem abritait d'autres dames, outre les femmes de l'empereur. La directrice en était Djidji Anaga, qui avait été la gardienne fidèle de l'empereur dans son enfance. Aboul Fazl estime à cinq mille le nombre de ces femmes [2]). Mais dans ce chiffre élevé il faut comprendre la légion des servantes, ainsi que les chanteuses et danseuses hindoues, qui égayaient les fêtes et les festins.

Les femmes étaient rangées en diverses classes; à la tête de chacune on plaçait une dame chaste comme surintendante, l'une d'elles était chargée des écritures. De riches honoraires étaient répartis selon le rang et la dignité. Les femmes auxquelles étaient confiées les charges les plus élevées, avaient des appointements de 1028 à 1610 roupies par mois; les servantes rece-

---

1) C. p. Blochmann, 184, 193, 495. Elliot V, 531.
2) Blochmann p. 44 f.

vaient de 2 à 40 ou de 20 à 51 roupies. Une femme intelligente et zélée, au courant des écritures, avait mission de surveiller les dépenses du harem, de pourvoir à l'approvisionnement et de tenir les comptes. L'une de ces dames avait-elle besoin d'une somme d'argent qui n'excédait pas le montant de ses honoraires, elle s'adressait aux Tahvildars, les payeurs du sérail. Les payeurs adressaient un mémoire au trésorier général, qui livrait en argent comptant la somme demandée.

La dame, qui remplissait les fonctions de secrétaire du harem, présentait un devis des dépenses de l'année et donnait quittance. Celle-ci était contresignée par les ministres et l'on y apposait, au terme de l'échéance, un sceau impérial réservé exclusivement à cet usage. Les caissiers versaient au trésorier général, celui-ci au Tahvildar, qui distribuait l'argent aux employés subalternes pour être remis par eux entre les mains des destinataires au sérail.

L'intérieur du harem était confié aux soins de femmes sobres et laborieuses, dont les plus accomplies rangeaient également les appartements de l'empereur. Les portes seules étaient gardées par des eunuques. A distance se tenait une garde de fidèles Radj poutes ; aux entrées veillaient les portiers. De plus les Ahadis qui formaient la garde-noble et d'autres troupes étaient postés suivant leur rang aux quatre côtés.

Quand les *bégoums*, ou femmes des nobles, ou d'autres dames de qualité voulaient faire une visite au sérail, elles exprimaient leur désir à une servante. Celle-ci transmettait la demande aux surveillants du palais, qui donnaient l'autorisation. Les dames de classes élevées obtenaient parfois la permission de prolonger leur visite pendant tout un mois.

Le séjour dans le harem d'Akbar doit avoir été l'idéal des femmes de l'Hindoustan. C'était un palais mobile ou plutôt une

vaste agglomération de grandes constructions en forme de tentes. Dans les appartements, la vie était animée; la danse, le chant, la musique, les festins se succédaient tantôt suivant les usages hindous, tantôt à la manière des mahométans. Le jeu du Tchaudal Mandal [1]) était très en vogue; il avait une certaine ressemblance avec le jeu d'échecs et celui de dames, mais le hasard y jouait un plus grand rôle, car c'était le coup de dés qui décidait de la partie. Ce jeu se jouait de douze manières différentes, d'après le nombre des dés et des marques. Akbar lui-même avait inventé ce divertissement. Il aimait aussi à jouer aux cartes, mais le jeu de cartes hindou, perfectionné par lui, doit avoir été trois fois plus compliqué que le nôtre. Il renfermait douze rois de figure différente. Akbar avait choisi les couleurs et les images selon son goût et, s'il faut en croire les descriptions d'Aboul Fazl, il s'y révélait un sentiment artistique bien plus développé que dans nos jeux. En tout cas, l'histoire des jeux de cartes en Europe dénote un déclin marqué, par rapport aux jeux usités à la cour d'Akbar.

Un ancien jeu hindou, le jeu du *tchaupar*, était également reçu dans le harem d'Akbar. Il va sans dire que l'empereur, qui s'intéressait à tout, aimait aussi le jeu d'échec; mais on aura peine à croire qu'il se plaisait à le jouer dans son harem, en se servant de ses femmes en guise de pions.

Des volées de pigeons, des plus nobles races de l'Iran et du Touran, planaient dans les airs au-dessus des portiques; on en comptait bien vingt mille, parmi lesquels 500 pigeons „*Chaçça*", multicolores et de très grand prix auxquels Akbar, en amateur émérite, prenait grand plaisir. Parmi tous les divertissements que procurait cette espèce volatile, il n'y en avait pas de plus

---

1) Blochmann p. 297 ff.

grand que d'admirer les pigeons-culbutants, qui ont l'habitude de voleter en se renversant dans l'air. Akbar les comparait à des derviches extatiques. Dans sa jeunesse il avait un goût très vif pour ces oiseaux; plus tard, il y songea moins, mais dans un âge plus avancé il s'adonna encore au sport des pigeons et cette fois en vue de l'influence que l'élevage avait sur la variété des races. La beauté des formes et des couleurs était une véritable jouissance pour lui. Il entretenait certaines espèces de pigeons, uniquement pour la beauté de leur plumage.

Tout ce que la nature produisait de plus parfait trouvait sa place dans les appartements impériaux. L'empereur [1]) était grand amateur de parfums et encourageait cette industrie pour des motifs religieux. Les salles de ses palais exhalaient toujours une odeur de bois d'aloès; diverses sortes d'encens préparées d'après des recettes anciennes ou mélangées dans des combinaisons que l'empereur inventait lui-même, brûlaient journellement dans des vases d'or ou d'argent de formes variées. Ce n'étaient partout que fleurs aux suaves parfums. Aboul Fazl énumère une infinité d'huiles ou d'essences de fleurs. L'huile préparée dans les domaines impériaux était une belle source de richesse pour le trésor de l'empereur, que le produit de la vente couvrait une part notable du budget de l'Etat. La faveur dont Akbar entourait cette spécialité, s'explique donc en grande partie par des raisons économiques.

Un détail pourtant reste digne d'attention, c'est qu'ici encore Aboul Fazl met en relief le côté religieux de la question. Le parfum de l'encens a évidemment un rapport avec le culte de la lumière professé par Akbar. La planche V des gravures dans Blochmann fournit la preuve que la culture des fleurs odorifé-

---

1) Cmp. Aïn 30.

rantes et l'élevage des pigeons s'expliquent par la même raison. Elle nous montre deux flambeaux dont les deux branches se terminent par une fleur, d'où s'élève un cierge en guise de pistil. Il y a encore mieux que cela : un candélabre à cinq branches, de la tige du milieu s'échappent cinq rameaux fleuris, les fleurs portent de gracieux pigeonneaux qui supportent de petites coupes où brûlent les lumières. Ces objets d'art étaient de l'invention de l'empereur et témoignent de son bon goût. Les sujets des flambeaux sont si simples et si beaux, que nos artistes pourraient les prendre pour modèles.

Ces superbes flambeaux étaient certainement destinés au culte, quoique la gravure VI nous montre l'empereur agenouillé devant des chandeliers plus simples qui ne sont même pas bien beaux. Akbar se soumettait à cet exercice chaque soir, vingt-quatre minutes avant le coucher du soleil. Il déposait les insignes de la royauté et mettait ainsi son extérieur en harmonie avec les dispositions de son cœur. Ses serviteurs tenaient toujours prêt le feu qu'on tirait directement des hauteurs célestes. „A „midi, quand le soleil entrait dans le 19e degré du Bélier et ré„pandait sa lumière sur le monde, on exposait", dit Aboul Fazl, „aux rayons du soleil un morceau rond d'une pierre blanche et „brillante, nommée *Souradchkraut* en hindi. On en approchait „alors un morceau de coton, qui prenait feu par la chaleur de la „pierre, l'entretien de ce feu du ciel était confié à des personnes „spéciales", probablement à l'auteur de ces lignes lui-même, car il avait la surveillance du temple de lumière. De même que tous les allumeurs de lampes, les porteurs de flambeaux et même les cuisiniers de la cour, ainsi les ministres du culte se pourvoyaient également dans le saint „*Agingir*", vase qui contenait le feu céleste. Quand le soleil baissait, ils allumaient les douze cierges blancs posés sur des flambeaux d'or et d'argent et les

plaçaient par terre devant l'empereur. Un chanteur, une lumière à la main, chantait de douces mélodies à la gloire de Dieu en le priant de rendre le règne prospère. L'empereur s'agenouillait, joignait les mains et demandait au ciel de l'éclairer de plus en plus.

L'aïn 18, où Aboul Fazl traite des illuminations, débute par ces mots: „Sa Majesté est d'avis que c'est un devoir religieux „de révérer le feu et la lumière et que cet hommage est digne „de la divinité; les ignorants sans doute y voient un oubli du „Tout-puissant et une adoration du feu, mais les hommes à vues „profondes en savent plus long".

Le harem qui, naturellement, ne comprenait qu'une partie de l'immense palais, suivait l'empereur dans ses voyages et ses campagnes, comme toutes les autres institutions de la cour. Avec le climat de l'Inde, la vie sous les tentes est facilement un luxe. Aboul Fazl [1]) dit qu'il serait malaisé de décrire un campement complet et se contente d'en retracer un plus restreint auquel on avait recours pour les voyages de courte durée et les parties de chasse. Son étendue peut donner une idée de ce qu'entendait Akbar par un installation complète. Quant aux arrangements intérieurs, il n'en est guère où l'auteur des Aïn ne prétende qu'ils soient de l'invention de son souverain. Evidemment c'est là une exagération de langage, mais il ne faut pas douter qu'Akbar n'ait modifié selon son goût et ses habitudes les dispositions antérieures. En homme universel comme il l'était, il a dû réaliser des progrès étonnants; il est d'ailleurs certain que le moindre détail de la cour portait par quelque côté l'empreinte de son génie. C'est donc à ce titre que les arrangements suivants peuvent passer aussi pour des „inventions" d'Akbar.

---

1) Aïn 16.

Le *Goulalbar* était un vaste enclos, d'une surface de 100 mètres carrés au moins et muni de portes solides. Du côté Est était installé un grand pavillon divisé en 54 compartiments, long de 24 mètres et large de 14; dans le milieu se trouvait un grand *Tchaubin-raoti* et tout autour un *Saraparda*.

Le Tchaubin-raoti s'élevait sur 10 pieux d'égale longueur légèrement plantés en terre; deux seulement dépassaient les autres pour supporter la poutre de la toiture. Les pieux étaient solidement joints les uns aux autres, en haut et en bas, par des morceaux de bois et des crampons. Le toit et les parois étaient formés de nattes, le plancher légèrement élevé au-dessus du sol, reposait sur les poutres de jonction du bas. Les murailles étaient recouvertes à l'intérieur de brocart et de velours; à l'extérieur, de toile à voiles couleur écarlate. Le Saraparda était une sorte de paravent. Autrefois on le confectionnait en grosse toile, mais Akbar fit tisser des tapis spécialement destinés à cet usage. Au Tchaubin était attenant un pavillon à deux étages, surmonté d'un toit plat sur lequel l'empereur faisait ses dévotions et d'où il recevait le matin les salutations des gens de qualité. Ceux qui faisaient partie du sérail ne pouvaient franchir le seuil de ce bâtiment que munis d'une autorisation spéciale. Au dehors on construisait pour les favorites 24 Tchaubin-raotis de 10 mètres de long sur 6 mètres de large; ils étaient séparés l'un de l'autre par des toiles. Ces tentes devaient avoir la magnificence des plus riches palais, car nous apprenons que les tentes et pavillons adjacents destinés aux servantes, étaient ornés de broderies d'or, de brocart et de velours. De ce groupe faisait partie une Saraparda de 50 mètres carrés ainsi que quelques tentes pour les gardiennes du harem, les *Ourdoubegis*, c.-à-d. femmes armées. Aux autres gardes était réservée une place décorée avec beaucoup de luxe aussi, longue de 150 mètres et large de 100, con-

duisant à la salle d'audience d'Akbar et nommé *Mahtabi*. Au milieu de cet espace on érigeait une plate-forme portée par quatre pieux. A Fathpour Sikri, cette place a été faite en matériaux plus solides, car les ruines en sont visibles aujourd'hui encore. L'endroit où l'empereur venait se reposer le soir et réunir ses favoris autour de lui, était surmonté d'un baldaquin. Au Goulalbar était adossé un enclos rond renfermant 12 appartements de 30 mètres chacun et dont les portes donnaient accès sur le Mahtabi. Dans le milieu était un Tchaubin-raoti de 10 mètres et une tente avec 40 chambres recouvertes de baldaquins. C'est peut-être en souvenir de l'époque où les Mongols menaient une vie nomade que l'empereur désignait cette tente d'un nom emprunté à la langue Tchagataï: *Hatchki*. Puis venait une immense Saraparda, avec la salle des Etats, faite de 1000 tapis et contenant 72 chambres. Une toiture appelée *Qalandari* et faite en toile cirée, la préservait de la pluie et du soleil. Un pavillon, réservé aux audiences privées occupait un emplacement séparé. Les officiers de l'armée et les nobles, y avaient leurs entrées. L'extérieur et l'intérieur en étaient garnis de tapis, si bien qu'il ressemblait à un magnifique parterre de fleurs. Cette richesse de tapis avait sa raison d'être dans l'intérêt que portait l'empereur aux manufactures de tapis; il faisait exécuter lui-même de si beaux tissus qu'ils éclipsèrent presque les tapis si renommés de l'Iran et du Touran. Pourtant ces derniers étaient encore un important article de commerce dans l'Hindoustan. Tout alentour de la salle publique des audiences, nommé *Divani-Am*, étaient postées des sentinelles; à l'une des extrémités de l'espace sur le devant, destinée aux timbales impériales, s'élevait la Nakkara Khana, à trois quarts de hauteur d'homme. Au milieu de la place, dressée sur une poteau élevé, brillait la *Akasdia* ou „lampe du ciel", une vraie lanterne de géants. Le transport de

ce campement princier exigeait 100 éléphants, 500 chameaux, 400 voitures et 100 porteurs. Ce train était escorté par 500 hommes de la garde noble ; mais en outre on employait encore 1000 Touraches de l'Iran, du Touran et de l'Hindoustan, 500 pionniers, 100 porteurs d'eau, 50 charpentiers, constructeurs de tentes et porteurs de flambeaux, 30 corroyeurs et 150 balayeurs.

Si donc la description qu'on vient de lire est celle d'un petit camp, on peut en déduire quelle devait être la magnificence d'un grand et surtout des résidences fixes de la cour à Sikri et à Lahore. En outre, n'oublions pas qu'une seule de ces installations ne suffisait pas à Akbar durant ses marches. Un nouveau camp le précédait toujours d'une journée de marche. Les gens et les bêtes de somme ne manquaient pas, car les écuries de l'empereur abritaient toujours 5 à 6000 éléphants bien dressés. Le nombre des chameaux et des chevaux devait être proportionné à ce chiffre. Mais il est difficile de se représenter les mouvements d'une armée où chaque seigneur s'entourait, dans la mesure de ses moyens, d'un luxe pareil. La richesse des équipements et des vêtements devait être inouïe et l'aspect général aussi riche en couleurs qu'un caléidoscope.

Dès l'aube, les timbales et les trompettes annonçaient l'arrivée de l'empereur dans la salle des audiences. Les grands du royaume venaient alors en masse pour témoigner de leur respect à leur prince et pour régler leurs affaires.

En face de la porte d'entrée se dressait le trône, mais Akbar était plus généralement assis à l'orientale, les jambes croisées sous lui, sur des coussins recouverts de la royale couverture de feutre. Ce n'est qu'aux grandes solennités qu'il s'asseyait sur un trône en bois de sandal orné de précieuses sculptures d'ivoire. Dans ces circonstances l'aîné des princes se tenait à côté de son père à une distance de 1 à 4 pas, les deux plus jeunes, éloignés

de $1^1/_2$ à 6 pas. S'ils recevaient l'ordre de s'asseoir, l'étiquette de la cour exigeait que cette distance fut doublée. Plus loin étaient placés à une distance de 3 à 15 ou de 5 à 20 pas, suivant leur rang et leur dignité, les officiers de la couronne, les princes, les nobles et les amis du Padichah. Après eux et à une distance déterminée, venaient d'abord les émirs âgés, ensuite les plusjeunes; tous les autres personnages se plaçaient à gauche du trône, dans un ordre analogue, suivant leur rang. Deux chambellans, les *Saibanîs* se trouvaient seuls dans le voisinage immédiat de l'empereur; ils le préservaient des rayons du soleil et appelaient par leur nom les seigneurs auxquels l'empereur accordait l'honneur de la parole.

La personne appelée s'avançait et faisait *taslim* ou *kornich*. Pour le *taslim* on s'inclinait, le bras étendu, jusqu'à ce que le revers de la main droite touchât le sol, puis on se redressait avec grâce et l'on posait la main droite sur la tête. Ce geste en dit assez par lui-même, quand même Aboul Fazl n'affirmerait pas expressément qu'en saluant ainsi on se montrait disposé à se sacrifier pour l'empereur. Quelqu'un recevait-il de l'empereur un Mançab, un Djagir, un vêtement d'honneur, un éléphant ou un cheval de guerre, l'étiquette de la cour exigeait qu'il fît trois fois le *taslim*. Pour faire le *kornich*, la personne qui saluait appuyait, en s'inclinant, la tête sur la main. Cette fois encore, la signification est claire. Quant à l'origine de cet usage, qui datait déjà du temps de Houmayoun, l'empereur l'expliqua de la façon suivante à son ministre: „Un jour, mon père me fit présent d'un „de ses bonnets que je mis sur ma tête. Mais le couvre-chef de „l'empereur était bien trop grand pour moi. Tout en m'incli„nant, je dus le retenir de la main droite et c'est ainsi que je fis „le Kornich. Ceci plut tellement à l'empereur qu'il fit ensuite „une ordonnance au sujet du *kornich* et du *taslim*".

Pour comprendre l'idée qu' Akbar se faisait de la vertu divine dont il était doué, il est utile de connaître ce que raconte Aboul-Fazl du prosternement religieux, ou *Sidjda*; car c'est la preuve que l'empereur savait mieux garder la mesure que les adeptes du Dini-Ilahi.

„Ce genre de démonstration respectueuse était rendu à cha-„que seigneur et considéré comme une source de bénédic-„tions. Voilà pourquoi il devint nécessaire pour les suivants de „Sa Majesté d'y ajouter quelque chose; ce fut le *Sidjda*, et cet „acte d'humilité aux pieds de l'empereur, était pour eux comme „fait devant Dieu, car la dignité impériale est l'image de la „puissance divine et un rayon lumineux du soleil de l'Etre ab-„solu. Vu sous ce jour, le prosternement a paru admissible à „beaucoup de gens et est devenu une source d'abondantes béné-„dictions".

Mais on sait que, comme les chrétiens, les mahométants voyaient dans le prosternement une marque de vénération à laquelle Dieu seul a droit.

L'empereur en ressentit le contre-coup, comme le font voir les paroles suivantes d'Aboul Fazl: „Mais comme certains obscurantins à l'esprit retors, considérèrent le prosternement comme une adoration blasphématoire de la créature, Sa Majesté a ordonné dans sa sagesse pratique, que cet acte devait être aboli parmi les ignorants de toutes les classes, que même ses serviteurs intimes devaient s'en abstenir les jours de réception publique. Si pourtant des personnes sur qui est tombé un rayon de l'astre du bonheur[1]), vont saluer l'empereur dans les réunions privées et obtiennent la permission de s'asseoir, elles se prosternent en signe de reconnaissance en courbant leur front jusqu'à

1) C. à d. des adeptes de la religion d'Akbar.

terre pour participer ainsi au rayonnement du bonheur. En interdisant le prosternement au peuple en général et en l'acceptant de la part des élus, l'empereur satisfait les désirs des uns et des autres et donne au monde un exemple de sagesse pratique".

Il serait intéressant de connaître la date exacte de cette ordonnance. Les sources connues ne présentent pas avec une netteté parfaite le développement suivi par la pensée d'Akbar. Toujours cherchant, toujours occupé de vastes projets, doué d'un tempérament qui n'avait que l'apparence de la tranquillité, il devait subir l'influence de son humeur. S'il etait facile en telle occasion et exigeant dans une autre, ce n'était pas toujours pour réaliser un plan raisonné.

On trouve pour ainsi dire l'échelle des différentes dispositions de l'empereur dans les tableaux qu'Assad Bey[1]) nous a conservés dans le Wigaya „Comme tels, ils ont une grande valeur en nous faisant connaître Akbar et la vie à la cour.

C'était au temps où Akbar s'attendait avec anxiété à de mauvaises nouvelles du Dekhan et où Assad Bey venait de rentrer de son ambassade à Bidjapour uniquement préoccupé du message qui lui serait communiqué, l'empereur avait abrégé sa prière du soir décrite plus haut. Il entre dans la grande salle; elle est vide. Il se heurte malencontreusement contre un allumeur de lampes accroupi tout à côté du lit de repos impérial et plongé dans un sommeil voisin de la mort. Furieux, Akbar ordonne de le précipiter du haut de la tour et le malheureux est fracassé. Tandis que l'empereur est encore tout entier à son indignation, il aperçoit Khvadja Emirouddin qui remplissait alors les fonctions de chambellan; il l'interpelle avec colère, le rudoie et le renvoie dans le camp du prince; Daulat Khan, qui

1) Dans Elliot VI p. 104 ff.

partageait le service du palais est également injurié et tancé vertement; c'est à peine si Ram Das échappe à meilleur compte. „L'empereur s'assit sur le siége royal", continue Assad Bey et, rempli de crainte, je m'approchai pour le saluer. Dès que son regard tomba sur moi, il me conféra la charge que Khvadja Emirouddin avait remplie pendant plusieurs années, jouissant de beaucoup d'honneur et d'une grande considération. Au même instant il dit à Ram Das: „J'ai confié à Assad Bey l'emploi de ce misérable: nous verrons comment il se conduira! Amène le, qu'il me rende hommage". L'hommage qu'il exigeait dans son caprice et alors qu'il venait de verser le sang, n'était sans doute autre chose que le prosternement. Comment Akbar pouvait-il se croire si profondément atteint dans sa majesté divine, au moment même où il se livrait sans réserve aux instincts les plus grossiers de l'humanité?

Ce fut une humeur noire qui entraîna le grand homme à une aussi basse vengeance; mais c'était le résultat inévitable de l'apothéose dont il était l'objet.

Heureusement des faits de ce genre, si fréquents chez les autres monarques de l'Orient, sont très rares dans la vie d'Akbar et presque toujours ils furent suivis de près par un amer repentir.

Mais voici un tableau plus attrayant. Assad Bey nous raconte comment l'empereur en vint à fumer sa première et dernière pipe.

Assad Bey avait trouvé du tabac à Bidjapour; on n'avait jamais vu cette plante dans l'Hindoustan. Il s'empressa d'en acheter ainsi qu'une pipe ornée de pierres précieuses. Le tuyau, du plus beau bois d'*atchins*, avait trois pieds de long; il était bien sec et colorié et les deux extrémités en étaient décorés d'émaux et de brillants. En guise d'embouchure, il y joignit une pierre

précieuse de forme ovale et acheta un briquet doré. „Le tout était très joli." Le roi de Bidjapour lui avait fait don d'une blague à tabac en bétel d'un travail très fin, qu'il remplit du meilleur tabac. Tous ces objets furent déposés dans une boite en argent; pour le tuyau; il fit confectionner une gaîne d'argent, recouverte de velours pourpre et offrit le tout à l'empereur.

Akbar se réjouit beaucoup des présents qu' Assad Bey lui apportait et lui demanda comment il avait pu, en si peu de temps, réunir tant de curiosités. „Il aperçut alors l'attirail de fumeur. Il parut très étonné, examina le tabac, demanda ce que c'était et comment je me l'étais procuré. Le Navab Khan i Azam répondit: „C'est du tabac; il est très connu à la Mecque et à Médine et c'est comme médicament qui ce savant en a apporté à Notre Majesté". L'empereur le regarda et ordonna à Assad de lui bourrer une pipe. Il commençait a fumer lorsque son médecin parut et le lui défendit. Mais Sa Majesté daigna observer gracieusement qu'il lui était impossible de ne pas fumer un peu par égard pour Assad; elle appliqua donc le bout de la pipe contre sa bouche auguste et tira deux ou trois coups. Le médecin en fut très alarmé et voulait l'en empêcher. Il lui prit la pipe de la bouche et la fit essayer au Khan-i-Azam, qui, à son tour, aspira quelques bouffées. Ensuite il manda son droguiste et l'interrogea sur les vertus du tabac. Celui-ci répondit que ses livres n'en parlaient pas, que c'était une invention nouvelle vantée beaucoup par les docteurs européens et que les tuyaux étaient importés de Chine. Là-dessus le médecin ajoute: „C'est en effet un „médicament que l'on n'a pas encore expérimenté et sur le „compte duquel les docteurs n'ont rien écrit. Comment pour„rions-nous indiquer à votre Majesté les vertus de choses si peu „connues? Je ne conseille pas à Notre Majesté d'essayer de fu„mer". Assad alors se tournant vers le médecin: „Les Européens

sont assez avisés pour connaître tout ce qu'il faut en savoir. Il y a parmi eux des hommes sages qui bien rarement se trompent ou commettent des erreurs. Comment pouvez-vous, avant même d'avoir étudié la question et découvert les diverses qualités de la plante, porter un jugement auquel puissent souscrire docteurs, rois, magnats et gentilshommes? Toute chose doit être jugée d'après ses bons ou ses mauvais effets et pour être fixé, il faut se baser sur des faits!" — „Nous n'avons pas besoin de suivre les Européens", répliqua le médecin, „et d'adopter sans examen un usage qui n'est pas sanctionné par nos savants". — „Quel singulier avis", répartit Assad, „toutes les coutumes du monde ont été nouvelles à un moment ou à un autre; depuis Adam jusqu'à nos jours, elles se sont introduites les unes après les autres". — „Qu'un peuple adopte quelque nouveauté, que tout le „monde en entende dire du bien, alors chacun de s'en emparer. „Les savants et les médecins devraient juger les choses d'après „leurs bonnes ou mauvaises qualités. Les bonscôtés ne paraissent „pas dès l'abord. Ainsi la racine du Smilax-China, inconnue par „le passé, n'a été découverte que récemment et s'emploie main„tenant dans bien des maladies".

„Lorsque l'empereur m'entendit discuter ainsi avec le médecin", écrit Assad Bey, „il en fut étonné et réjoui. Il se rangea à mon opinion et dit au Khan i Azam: „avez-vous entendu les judicieuses paroles d'Assad? Certainement nous ne devons pas repousser une chose approuvée par les savants d'autres nations, par la seule raison que nos livres n'en disent rien. Autrement que deviendrait le progrès chez nous?"

L'intérêt de l'empereur fut éveillé par la nouveauté du sujet et l'habile allusion à l'étranger, si bien qu'il retira la parole au médecin qui s'apprêtait à riposter. Il fit venir le „prêtre". C'était l'un des jésuites du Portugal et la question ne pouvait

pas lui être étrangère. Il exposa beaucoup d'arguments en faveur du tabac, „mais rien ne put convaincre le médecin, qui était pourtant un habile praticien".

Par suite de cette conversation en présence du monarque, Assad Bey se trouvait engagé à fond dans la question du tabac; aussi ne manqua-t-il pas de faire de la propagande autant qu'il dépendait de lui. Il avait rapporté une quantité de pipes et de tabac dont il fit présent aux grands seigneurs. D'autres se faisaient envoyer un attirail de fumeur; tous, sans exception, voulaient en avoir. C'est ainsi que le tabac reçut droit de cité à la cour. Il devint, à partir de ce moment, un article de vente et bientôt l'habitude de fumer devint générale.

Quant à l'empereur Akbar, il s'en est tenu pour toujours à cette première pipe; ce qui fait supposer, qu'elle ne lui réussit guère.

Ces deux scènes qui forment entre elles un contraste remarquable, nous initient à la manière de vivre de la cour et montrent quel pouvoir Akbar exerçait sur les hommes. L'un se perd par la frayeur que lui inspire la colère du tout-puissant empereur, colère rare, il est vrai, mais d'autant plus redoutable; l'autre s'enthousiasme de l'entrain de l'empereur, qui accepte tout ce qui est nouveau avec curiosité et sans préjugés.

De même que le climat de l'Inde offre le contraste de veines de pluies orageuses suivis de jours pleins de soleil et de lumière, qui arrachent à la terre une végétation luxuriante; ainsi les phénomènes psychiques alternaient dans l'âme d'Akbar. Il avait le sentiment de représenter la divinité, comme le fait tout souverain „qui ne porte pas le glaive en vain;" il poussait la conscience de son pouvoir jusqu'à se croire dans une union mystique avec Dieu et dispensait des bénédictions; en même temps, il se montrait d'une sensibilité toute humaine, sa condescen-

dance et sa tolérance étaient telles que l'utilité politique en paraît douteuse. Il sentait qu'il était „un avec Dieu" et s'exaspérait quand, par un acte de peu d'importance, quelqu'un semblait s'opposer à sa volonté.

Des dispositions aussi opposées que le septentrion et le midi entretenaient en lui comme une température bizarre. Elle mûrissait ses bonnes et ses mauvaises qualités et développait sa curieuse nature à double face qui se manifeste jusque dans les plus petites choses, même dans les détails culinaires.

Ainsi tout en mangeant très peu lui-même, il était l'hôte le plus généreux, méprisant les aliments et estimant la cuisine [1]). Jamais il ne lui arrivait de demander : que mangerons-nous aujourd'hui ? Il ne prenait de nourriture qu'une fois par jour et se levait de table avant de s'être rassasié. Il avait coutume de manger seul et sans observer les heures. Ses cuisiniers tenaient toujours en réserve des plats à demi apprêtés, de sorte que le dîner pouvait être servi une heure au plus tard après que l'ordre en fût donné. Pour le harem par contre, les cuisiniers étaient à l'oeuvre du matin au soir. Badaoni [2]) raconte, avec un peu d'exagération, que l'empereur faisait maigre des saisons entières, une fois même durant plus de six mois et qu'il avait eu la pensée de se faire végétarien. Etait-ce peut être une fantaisie qui lui prit à l'époque où il était plein d'enthousiasme pour la foi hindoue ? Il est certain, par contre, que l'empereur parlait souvent du peu de cas qu'il faisait de la viande et qu'il tâchait de s'en déshabituer lentement [3]). Les jours de jeûne sévère pour lui et ses disciples, furent d'abord les vendredis, ensuite les dimanches. Plus tard, l'empereur désigna pour cela le premier

---

1) Aïn 23—28 dans Blochmann p. 56—73.
2) Dans Rehatsek p. 70—72.
3) Aïn 26.

jour de chaque mois solaire, les éclipses de lune et de soleil „la journée entre deux jours maigres, les lundis du mois d'Aban, le jour de fête de chaque mois solaire, le mois de Farvardin tout entier ainsi que le mois d'Aban, dans lequel il était né et encore quelques jours en plus. Chaque année on ajoutait cinq jours de jeûnes. Malgré cette abstinence, Akbar donnait tous ses soins à la cuisine et la maintenait dans un ordre parfait. Son premier ministre, le grand gourmet, Aboul Fazl, en était le directeur. Il engageait des hommes zélés comme „*mir-bakaval*" c. à d. chefs de cuisine. On avait même des employés spéciaux pour goûter les plats. „Et pourquoi n'aurait-il pas fait de la sorte, écrit le Brillat-Savarin de l'Inde, comme s'il devait faire sa propre apologie. Tout ne dépend-il pas d'une nourriture convenable: l'équilibre de la nature humaine, la force corporelle, la capacité de s'approprier des bienfaits physiques et moraux, l'acquisition d'un gain temporel ou d'une grâce spirituelle? Pour la simple absorption de la nourriture, l'homme ne diffère pas de l'animal, mais ce qui le distingue, c'est qu'il en reconnaisse l'importance".

„Des cuisiniers de tous pays apprêtaient chaque jour une grande variété de „*Kom*", de légumes, de viandes, d'huiles, de plats sucrés ou fortement épicés. Les mets servis aux repas quotidiens sont tels que les grands seigneurs s'en permettent à peine de semblables pour leurs fêtes; qu'on juge si la table de Sa Majesté est exquise!" Aboul Fazl, ce fin connaisseur, faisait lui-même partie des magnats. Il recommande p. ex. la recette suivante: *Badindjan* se composant de 10 parties de riz, $1^1/_2$ p. de G'hi. $3^3/_4$ p. d'oignons, $^1/_4$ p. de gingembre, sauce au citron, 5 grains de poivre, 5 grains de coriandre $^1/_2$ — cardamome et — $^1/_2$ grains d'*asa foetida.*

Tout le monde connaît la rude expression par laquelle on a

courtume de désigner le dernier ingrédient, dans la langue allemande mais on sait aussi qu'il ne faut pas discuter des goûts. L'*aïn* 27 et 28 nous donnent une énumération de mets ; à côté de cette abondance de blés, de viandes, de plantes aromatiques et de fruits de l'Inde, les variétés que peut offrir l'Europe semblent bien peu de chose. Les produits les plus exquis de Caboul, de Cachmir, du Touran et de l'Hindoustan se rencontraient sur la table d'Akbar. L'empereur aimait beaucoup les fruits. Ainsi la résidence de la cour à Lahore contribua à propager l'usage du manguier dans le Pendjab.

A l'occasion des fêtes, toutes ces richesses étaient accumulées et assorties d'une manière surprenante, même lorsque l'empereur était fidèle à son caprice d'abstinence. Il lui plaisait de se distinguer de son entourage. Sa suite était-elle vêtue de velours et de soie, toute resplendissante d'or et de pierreries : Akbar apparaissait simple et dépourvu de tout ornement. Il s'enveloppait dans de longs vêtements de laine blanche, à la façon des Çoufis. Son cou seul était garni d'un collier de perles les plus fines ; le poignet droit de même ; un anneau ornait le petit doigt de la main qui portait l'épée. Une agrafe de pierres précieuses brillait à son turban ou à son bonnet de velours noir ; ce dernier était une réminiscence de la vieille casquette de cuir des Tchajataïs.

Cette simplicité exagérée pour l'Orient et surtout pour un empereur, reposait sur un motif tout autre qu'on pourrait le croire. Dans son harem, il se plaisait à se parer, à l'occasion, des plus riches vêtements européens; mais alors sa tunique n'était pas taillée exactement à l'espagnole, c. à. d. de façon à ne dépasser qu'un peu la ceinture ; elle descendait jusqu'aux genoux et était complétée par un pantalon large et bouffant Akbar savait fort bien qu'il avait les jambes torses.

Cependant aux jours de fêtes ou de réceptions, quand sa dignité impériale l'exigeait, il ne s'entendait pas moins bien à entourer sa personne de toute la pompe nécessaire.

Rappelons parmi ces fêtes, celle du pesage [1]). A son anniversaire de naissance, l'empereur se plaçait douze fois sur une balance tandis que le contrepoids dans le plateau opposé consistait tour à tour en or, en mercure, en soie, en parfums, en cuivre, en Rouh-i-toutija, en drogues, en G'hi, en fer, en lait de riz et en sept espèces différentes de Kom et de sel. Ces produits qui représentaient douze fois le poids de l'empereur, étaient distribués sous forme de présents, généralement à des Brahmanes. Aux éleveurs, on donnait des moutons, des chèvres et des volailles en chiffre égal aux années que comptait le monarque. Un grand nombre d'animaux plus petits étaient mis en liberté. Akbar avait deux anniversaires ; le premier était fixé selon l'année solaire nouvellement introduite; l'autre, le plus ancien, calculé d'après l'ère mahométane, tombait sur le 5 Radjab de l'année lunaire. Celui-ci se célébrait avec moins de splendeur; la balance ne se remplissait que huit fois et l'on n'y mettait que de l'argent, de l'étain, de la toile, du plomb, des fruits, de la moutarde, de l'huile et des légumes.

Ces riches présents, offerts le jour de naissance ou *Salagirih*, n'étaient que pour le peuple. L'aristocratie obtenait des faveurs et des vêtements d'honneur : on accordait l'amnestie a des gens disgrâciés. Les princes impériaux étaient également pesés une fois par année solaire, mais alors on ne chargeait la balance que d'une seule matière de prix. La coutume du pesage remonte à l'antiquité hindoue et s'est maintenue jusqu'à nos jours. Le major Todd raconte accidentellement dans ses annales du Radja-

---

1) Aïn 18 p. 866.

stan que certains Radjas gaspillent parfois leur fortune de cette manière et que les brahmanes en bénéficient. Akbar aussi répandit l'or pesé parmi les brahmanes le 5 Radjab 973, lors de la fête du pesage à Nizamabad [1]).

Il n'y a rien d'étonnant à ce qu' d'Akbar attribuât beaucoup d'importance auxusages hindous; mais il adopta aussi les fêtes de Djamched et celles des prêtres des Parsis, afin de distribuer des présents à ces occasions. C'était par exemple une coutume des Parsis de célébrer les jours où les noms des mois et des jours coïncidaient, tels que le 19 Tarwardin, le 3 Ardibihicht; le 6 Chourdad; le 13 Cir; le 7 Amerdad; le 4 Cherivar; le 16 Mihr; le 10 Aban, le 9 Azar, les 8, 15 et 23 Deï, le 2 Bahman; le 5 Isfandarmouz. Mais la plus grande solennité était celle du premier jour de l'année solaire; on faisait alors bonne chère et les dons affluaient. C'est aussi sous le rapport économique que l'empereur s'intéressait à ces fêtes; il en institua une, la fête de Chouroz, uniquement dans ce but.

Le 3 de chaque mois, s'ouvrait un vaste bazar où les marchands de tout l'univers avaient le droit d'exposer leurs marchandises devant la cour.

Naturellement c'était là une bonne fortune pour les femmes du harem et pour celles des grands; l'empereur allait, en personne, faire des achats. Il saisissait cette occasion pour se familiariser avec le négoce, le caractère et le genre de vie du peuple.

L'industrie textile [2]) arrêtait surtout l'attention de l'empereur, et cela pour un motif financier bien entendu. Nous en avons trouvé une preuve précédemment, lorsqu'il était question des tapis employés à la construction des tentes. Les tissus

---

1) Radami dans Blochmann p. 267 Rem.
2) Aïn 31, 32.

persans, mongols et européens, devinrent des articles de commerce très répandus et des fabricants de 1er ordre s'établirent dans le pays. Les voyageurs les plus compétents étaient surpris par la variété des dessins et des tissus qui distinguait les produits sortant des manufactures impériales à Lahore, Agra, Fathpour et Ahmadabad. Akbar lui-même tachait d'acquérir des connaissances théoriques et pratiques dans cette branche de l'industrie. Du moment que le Padichah donnait ainsi l'exemple, il est aisé de comprendre que les tissages aient pris un essor prodigieux. La question posée par Akbar à l'occasion du tabac : „Et le progrès?" caractérise également sa politique textile : il prenait l'étranger pour maître et son goût pour guide. Les étoffes fabriquées sur commande et celles qui provenaient de presents ou de tributs, étaient soigneusement conservées par les administrateurs de la garde-robe qui les classaient suivant leur prix et les sonmettaient à des inspecteurs ; après cela, elles étaient employées pour les besoins de la cour ou offertes en cadeaux. Ces dons et les tissus utilisés à la cour, servaient de modèles, de sorte que „les manufactures impériales étaient tenues de fabriquer toutes les étoffes faites en d'autres pays". Des employés compétents, s'informaient des prix „actuels et anciens". Cette remarque ne manque pas d'intérêt, car elle montre que l'empereur savait apprécier la statistique. Soit pour prévenir un excès de luxe, ce qui n'est pas probable, sait pour mettre en vogue certaines étoffes moins portées, l'empereur avait publié un règlement général concernant les habillements, par lequel il était prescrit à telle classe de la société de porter tel tissu. Grâce à cette politique textile qu'il menait avec vigueur, Akbar obtint peu à peu une baisse des prix. Les magnifiques tissus du célèbre Ghia-i-Naqchband tombèrent du prix de 100 à 50 mouhours pièce ; la plupart des autres articles subirent une

baisse de 66% et même de 75 %. L'attention constante que prêtait Akbar à cette question d'économie nationale, allait jusqu'à l'extrême et devenait parfois mesquine. Il imaginait même de nouveaux noms pour les modes.

On sait par l'histoire de Russie, quelle impression durable ont faite surle peuple, jusqu'à nos jours, les prescriptions relatives à la barbe et aux vêtements. Ce rapprochement avec la Russie, fait naître l'idée qu' Akbar pouvait bien avoir poursuivi aussi un but politique dans ses lois sur la mode. Ce que l'empereur n'était pas à même de réaliser, le prêtre devait l'obtenir. Et s'il est vrai que la mode et la politique textile provenaient en partie d'un mobile religieux, c'est là encore une marque du travail sérieux auquel Akbar se consacra dans son âge mûr.

Badaoni [1]) conte une anecdote qui jette quelque lumière sur ce point. Il venait d'entrer au service du Padichah, lorsque Aboul-Fazl lui fit observer que sa moustache était coupée plus court que d'habitude. Il répondit que c'était la faute du barbier et non la sienne. „Ne le fais plus, dit Aboul-Fazl, cela ne te sied pas et n'a pas bonne façon." Peu de temps après Badaoni était si bien rasé qu'un adolescent imberbe aurait pu lui porter envie. „La mise en scène fut complétée par d'autres mesures encore; la sonnerie des cloches des chrétiens, l'exposition d'images de la Trinité, etc.", ajoute Badaoni d'un même trait de plume. Que conclure de là, sinon que la disparition de la barbe de Badaoni doit avoir été en rapport avec les innovations religieuses et politiques? Quant à ses goûts antérieurs, ils sont très-compréhensibles quand on songe aux soins assidus que les mahométans prenaient de leur barbe; le portrait de l'empereur Akbar nous le montre avec la monstache coupée tout ras.

---

1) Dans Rehatsek p. 50 f.

Les châles acquis par la garde-robe impériale, quoiqu' étant tous bons et de même qualité, n'étaient pas estimés la même valeur. Leur prix dépendait „du caractère astrologique de la journée[1])", les pièces livrées le premier jour du mois de Fawardin étaient les plus recherchées. Blochmann ajoute cette courte explication: Comme tous les Parsis, Akbar croyait aux jours heureux ou néfastes. Si l'on prend cet état d'âme comme point de départ, on comprendra aussi pourquoi Akbar préférait les tissus de laine et surtout les châles, aux tissus de soie [2]); c'est que les premiers constituaient le costume des Çoufis.

Immédiatement après ces paroles, Aboul-Fazl continue en ces termes, à l'aïn 31: „Et je dois mentionner comme un heureux pronostic, que les vêtements de sa Majesté vont fort bien à tout homme qu'il soit grand ou petit. C'est là un fait qui a excité l'étonnement de bien des gens".

Blochmann [3]) lui-même, l'admirateur d'Aboul Fazl, accorde que les louanges des deux frères Aboul Fazl et Faïzi jettent un jour étrange sur le caractère d'Akbar, qui acceptait avec comcomplaisance les adulations les plus démesurées. Il désigne le poète comme le plus grand flatteur des deux et le compare aux poètes courtisans des Césars de Rome.

Aboul Fazl, qui n'a pas le moindre élan poétique et qui, en raison de son calme, manie son style en maître dans les sujets les plus variés, ne pouvait pas ignorer, avec son esprit observateur auquel rien n'échappait, qu'il écrivait là un mensonge et presque un non-sens. Son art se modelait fidèlement sur les dispositions de l'empereur. Les passages tels que celui-ci, où le manque de vérité est joint à la sobriété de l'expression, sont

1) Aïn 32.
2) Aïn 33.
3) I. c. p. 90 n 3.

écrits en vue des moments d'humeur analogues à celui où Akbar fit précipiter de la tour l'infortuné allumeur de lampes.

Tout en ne visant pas à rapprocher Akbar de Dieu, les flatteries d'Aboul Fazl et celles de ses pareils eurent cependant pour effet de l'encourager dans ses velléités de ressemblance divine.

Ce que les rêves mystiques inspiraient vaguement à Akbar, Faïzi le lui chantait dans ses transports poétiques :

Il est roi en sagesse, nous le nommons dépositaire du savoir,
C'est le guide religieux qui éclaire notre route.
Si les rois sont sur terre des ombres de Dieu, Akbar au contraire
Est un rayon de la lumière divine. Serait il juste de l'appeler une ombre [1])?

Dans ces vers, l'antithèse poétique d'ombre et de lumière, était l'essentiel pour Faïzi.

Aboul Fazl en fait un système politique : la royauté est une lumière émanant de Dieu et un rayon du soleil, de l'astre qui illumine l'univers ; elle est le résumé du livre de la perfection, le point de convergence de toutes les vertus. La majesté resplendissante des Kayaniens, qui était descendue sur les rois de l'ancien Iran, revit sous la forme d'un rayonnement divin. Dieu communique avec les rois sans aucun médiateur et, en leur présence, les hommes inclinent avec un profond respect leur front reconnaissant.

L'idée d'Aboul Fazl n'est pas que la royauté en elle-même soit l'ordre de l'univers, mais que le roi personnifie d'une manière concrète l'ordre divin, la volonté de Dieu, en tant qu'elle concerne les hommes. Usant toujours de son style retors, il commence par cette phrase : „Aucune dignité n'est au dessus de la royauté aux yeux de Dieu". Puis il arrive au résultat ci-dessus mentionné. S'il n'est pas aussi conséquent qu'on pourrait le

1) Dans Blochmann p. 561.

croire dans ses doctrines sur les rapports du roi avec ses sujets, l'honneur en revient au bon génie d'Akbar.

Faïzi vole à son but avec plus d'audace :

Il est roi et dans les heures obscures il ouvre les portes de la bénédiction.
La nuit, il montre le sentier à ceux qu'environnent les ténèbres.
Si tu contemples un seul instant son visage á la lumière du jour,
Le rêve de la nuit te fera voir l'astre lumineux.

Dans cette nuit sombre, ô roi, fais briller à mes yeux la lampe de [l'espérance,
Dans mon obscurité, fais pénétrer l'éternel rayon
De la lumière qui illumine l'œil de ton cœur ;
De ce soleil dont l'éclat t'environne, envoie un atome jusqu'à moi.

Veux tu, comme je l'ai fait, connaître le chemin de la vérité ?
Jamais tu ne le trouveras, si tu ne regardes au roi.
Renonce à ce cérémonial usé de te jeter la face contre terre :
Lorsqu' Akbar t'est apparu, alors seulement tu as aperçu Dieu.

Quel est le plus ancien : de ce quatrain du cheikh Faïzi, ou de la préface des Aïn, écrite par Aboul Fazl ? La ressemblance entre les deux est presque textuelle.

Aboul Fazl a rassemblé après la mort de son frère ces improvisations poétiques. Il voyait Akbar travailler à une religion de l'avenir, enorgueilli par le sentiment qu'il était dépositaire de la grâce de Dieu, porté par le succès et cherchant réponse à cette question : „Pourquoi Dieu m'a-t-il donné toutes ces choses ? Ne „suis-je pas créé pour être son image sur la terre ? „Le ministre „prit donc soin que l'empereur n'eût aucune inquiétude au sujet „de sa ressemblance divine".

Mais comment Akbar et Aboul Fazl se justifiaient-ils vis à vis de leur conscience ? car il n'y a pas de doute que celle d'Akbar n'ait parlé bien haut.

La nécessité politique était leur seul argument, Akbar ne pouvait songer à éliminer deux religions puissantes, pour

en introduire une troisième. Le conflit n'en serait devenu que plus terrible et son pouvoir n'y eût rien gagné. C'était pourtant là ce qu'il fallait atteindre à tout prix, si l'on ne voulait pas que le grand empire ne s'émiettât en petites principautés. Si donc sa domination ne trouvait pas une base assez solide dans la crainte humaine, il devait tenter d'en faire l'objet d'une foi religieuse. Dans les commencements, Akbar ne fit peut être que tirer parti de ce qui s'offrait à lui. Mais plus tard, quand la prospérité et le succès s'attachèrent à ses pas, quand avec une puissance croissante, les difficultés de la tâche se montrèrent avec plus de clarté, cette vérité ne devait-elle pas s'imposer à son esprit : l'œuvre que j'ai entreprise est si immense, qu'un dieu seul sera capable de la mener à bonne fin !

Il est vrai qu'elle semblait déjà accomplie pour une bonne part ; sa souveraineté était bien établie et la puissance des oulemas, brisée. Il est si facile de croire ce que l'on désire. Comment Akbar ne se serait-il pas cru beaucoup plus près de son but qu'il ne l'était en réalité ? Tout en s'efforçant de s'humilier chaque jour devant le Tout-puissant et en s'agenouillant les mains jointes devant les lumières de l'Eternel, il ne pouvait pas se refuser l'aveu que c'était à lui-même, plus qu'à tout autre homme, qu'il était redevable de ses succès.

Cette noble fierté, jointe à son humilité, le faisait paraître à ses propres yeux, comme l'objet de grâces divines très spéciales. Habitué lui-même à agir par le moyen de ses sujets et considérant les batailles gagnées par le grand radja ou par le Khan-Khanan, comme ses actions propres, il s'expliquait de la même manière l'intervention de Dieu sur la terre. Et ne voyait-il pas, dans chaque religion qu'il apprenait à connaître, que la divinité se révélait par des organes humains ? Plus il cherchait d'ailleurs à se préserver de l'orgueil par le jeûne et la prière,

plus son mysticisme confondait le moyen et la cause. S'il pensait s'humilier en s'appelant „ombre de Dieu", cette désignation pouvait, à titre égal, être envisagé comme preuve du contraire. Il est probable que l'empereur s'est posé à lui-même la question de Faïzi: „Est il juste de le nommer une ombre?" Et cela d'autant plus qu'il était entouré de la flatterie la plus servile et que dans le peuple on croyait couramment à sa divinité [1]).

„Dans son indifférence pour tout ce qui est mondain, Sa Majesté aime et porte des vêtements de laine".

Le costume çoufique caractérise pleinement les deux tendances différentes qui animaient Akbar. Aboul Fazl méditait le plan d'un livre contenant le récit des miracles qu' Akbar était censé avoir opérés. Tout ce qui entrait en rapports directs avec l'empereur, était imprégné de mysticisme et il faut admirer la nature saine d'Akbar qui savait réagir puissamment contre ce poison.

Le bon génie, qui préserva l'empereur comme un compagnon fidèle et discret, fut son amour du travail. Son incessante activité, en le rattachant aux intérêts humains, le garantit des rêveries dangereuses, des spéculations transcendantes. L'armée tenait toujours son attention en éveil. Akbar s'était élevé par la guerre et la guerre fut imminente durant toute sa vie. Nous avons dit, lors du siége de Tchitor, que l'empereur était lui-même un excellent tireur. Ce qui est étonnant c'est qu'il se soit intéressé tout particulièrement à l'arme à feu, dans un pays où l'infanterie ne comptait presque pour rien, tandis que la cavalerie était dominante et avait pris un développement considérable. La grande supériorité des armes à feu hindoues

---

1) Aïn 31, Blochmann p. 90.

sur les européennes, quoiqu' affirmée par les voyageurs de cette époque, a été révoquée en doute. C'est bien à tort. Akbar prenait plaisir à inspecter les ateliers et aimait à se servir d'un bon fusil tant à la chasse qu'au tir à la cible. Un passage dans l'Aïn 39 montre qu'à cette passion aussi se mêlait une pensée mystique: Akbar choisissait dans son arsenal, parmi plusieurs milliers qui s'y trouvaient, cent cinq fusils à titre de *chaçça* c. à d. pour son usage personnel. Il en prenait d'abord douze dans ce nombre, un en l'honneur de chaque mois ; après onze mois, les mêmes revenaient. Ensuite trente pour le nombre de semaines et au septième jour l'ancien était échangé contre un nouveau. Enfin trente-deux pour chaque jour de l'année solaire. C'est ainsi que l'usage de ces armes, ainsi que de toutes les autres, était réglé exactement sur le jour. Les serviteurs les tenaient toujours prêtes. Le harem et sa garde avaient un approvisionnement semblable d'armes à feu, classées et choisies d'après le même principe des jours fixes. Il est bien entendu que tout cela avait aussi pour but de faire essayer les armes et de juger de leur fabrication. Avant cette époque, les canons des fusils étaient faits de deux morceaux de tôle arrondis et sondés ensemble. Mais comme on manquait d'un moyen pour mesurer la force d'explosion de la poudre, les canons éclataient souvent aux soudures. Cependant, lorsque des hommes comme Oustad Kabir et Housaïn [1]) furent mis à la tête des manufactures impériales, on commença de fabriquer le canon en soudant les spirales en fil de fer qu'on pressait les unes sur les autres : On se mit aussi à perforer des barres de fer rougies au feu. En remplacement de la mèche, on inventa le ressort. La grosse artillerie subit également des améliorations diverses. Aboul Fazl [2]) émet l'opinion

---

1) Aïn 21.

2) Aïn 36.

qu'en dehors de la Turquie, aucun Etat n'était si bien muni d'artillerie que l'Hindoustan. Les plus lourds boulets d'un canon de forteresse pesaient 12 *mans*; le transport d'un de ces canons, avec le fourgon de munitions, exigeait plusieurs éléphants et 1000 boeufs de trait. Akbar attribua une importance particulière à l'artillerie de campagne. Sa préférence était pour cette artillerie légère appelée *Gadjuals* qui avait si bien servi Nizamonddin Ahmed dans ses luttes contre le prétendant. Les pièces en étaient si légéres qu'un seul éléphant pouvait les transporter. Aboul Fazl, selon sa coutume, attribue à l'empereur deux autres inventions encore qui ont un intérêt spécial pour les temps modernes. L'une d'elles était un canon qui se dévissait; l'autre, une sorte de mitrailleuse d'où l'on tirait par dix-sept bouches à la fois. En Occident les canons à mitraille étaient déjà en usage au XVe siècle. Parmi les armes de l'empereur Maximilien I que Nicolas Glockenthon a reproduites en 1505, se trouve une pièce à deux roues munie de 40 bouches à feu [1]). Il est difficile de démêler à travers le style de chancellerie des Aïn i Akbari, si ces engins destructeurs étaient une invention nouvelle pour l'Inde et si vraiment l'honneur en revient à Akbar. Ce qui est bien établi, c'est qu'Akbar accordait beaucoup d'attention à l'artillerie.

L'éléphant, cet animal fidèle qui rendait de si éminents services à l'empereur tant pour l'artillerie que pour les transports en général, jouissait naturellement de la faveur spéciale de son maître. Cela se remarque surtout dans la minutie avec la quelle Aboul Fazl traite ce sujet en y mêlant des réflexions sur les systèmes reproducteurs de cette espèce animale. Akbar étudiait avec ardeur le côté physiologique de cette question si importante

---

1) Auguste Demmin: Les armes de guerre p. 524.

pour l'économie nationale; bravant le préjugé d'après lequel le perfectionnement des races des éléphants portait malheur, il réussit à élever une espèce supérieure, C'est Aboul Fazl qui rapporte ces faits et ils sont trop en harmonie avec le naturel de l'empereur, pour qu'il soit permis d'en douter. On n'en peutdire autant de l'anecdote suivante qui semble prouver que dans ses moments de bonne humeur, l'empereur aimait à raconter des histoires de chasse. „J'ai entendu de la bouche de sa Majesté le récit que voici : Un jeune éléphant sauvage était un jour, tombé dans une fosse. La nuit étant survenue, nous ne nous souciâmes pas de le retirer aussitôt et nous l'abandonnâmes. Mais revenus sur place le lendemain matin, nous vîmes que les éléphants sauvages avaient rempli la fosse d'herbe et de branches cassées et étaient ainsi parvenus à délivrer le jeune". Les écuries de la cour renfermaient 105 de ces bêtes puissantes pour le service particulier de l'empereur; le chiffre total de ses éléphants de guerre se montait à 5000. Mais ce nombre même reste bien au-dessous de la quantité d'eléphants qui servaient à l'armée, car tous les grands vassaux en possédaient à leur compte. Il serait aussi inexact d'admettre le premier chiffre que de déduire des indications de Aïn 49 qui mentionne 12000 chevaux logés dans les écuries impériales, que c'était là tout l'avoir d'Akbar en fait de chevaux.

Aboul Fazl désigne le cheval comme étant d'un secours presque surnaturel à celui qui tend à s'élever. Même sans son assertion, on devinerait qu' Akbar s'intéressait aux chevaux. Les jambes arqueés du potentat monghol, prouvaient suffisamment qu'il avait grandi en selle. A une époque où les luttes étaient fréquentes et la cavalerie l'arme principale, le prince même le plus insignifiant aurait accordé une grande attention au noble coursier. En réalité, Akbar a donné une impulsion puissante à l'élève de

la race chevaline dans l'Inde. Il venait à la cour des marchands de chevaux de l'Arabie et de la Perse, de la Turquie et du Turkestan, du Badakhan, des steppes kirghises et des plateaux du Tibet et de Cachmire. Ils trouvaient un logement pour eux-mêmes et de bonnes écuries pour leurs bêtes dans un cantonnement spécial préparé à cet usage dans le voisinage du palais. On peut ajouter foi à cette affirmation d'Aboul Fazl qu' Akbar payait toujours en argent comptant et grossissait la somme de la moitié du prix exigé, sachant bien que son exemple était suivi dans son empire. L'*Athegé*, ou Grand-écuyer, était un personnage de poids dans l'empire. Le Khan-Khanan Mirza-Abdourrahim occupait ce poste [1]; l'écuyer était pour le moins un Ahadi d'un certain âge et pouvait même être Manzabdar de 5000h. Ces détails en disent assez quand il s'agit d'un empire et d'une civilisation où la personnalité importe le plus.

L'élevage du chameau [2]) se rattachait à celui du cheval et se poursuivait à la cour avec une telle ardeur que l'on surpassait l'Iran et le Touran. Akbar était si grand amateur de combats d'animaux, qu'il faisait lutter non-seulement des éléphants, mais aussi des chameaux. Par la conquête du Goudjrat, il était devenu possesseur des meilleures races. Les animaux les plus rapides à la course, provenaient d'Adjmir ; les meilleures bêtes de somme, de Thatha. Dans ce domaine de l'économie nationale, il était encore un autre objet que fournissait le Goudjrat et par lequel on se dédommageait des sacrifices qu' avait coûtés la conquête de cette province. C'était le bétail [3]). „Quoique chaque contrée de l'empire en produisît, c'était pourtant celui du Goudjrat qui avait le plus de valeur". Deux des meilleurs chameaux se payaient 24 mouhours au plus, tandis qu'une paire de boeufs

1) Ain 53. 2) Aïn 61—65. 3) Aïn 66—67.

du Goudjrat en valait 100; le plus bas prix d'un chameau était de 2 Mouhour, celui d'une vache de Dihli c. à. d. de la plus mauvaise espèce, de 10. Le prix de boucherie du bétail n'entrait pas en ligne de compte pour la nombreuse population hindoue, car les vaches étaient sacrées et finalement Akbar avait tout à fait interdit de les abattre. Le seul rapport était ce que l'animal livrait de son gré, le lait, le beurre et le lait de beurre. La valeur essentielle du bétail consistait dans son emploi comme bêtes de somme et bêtes de trait. Le Bengale et le Dekhan fournissaient d'excellentes bêtes sachant plier le genou au moment du chargement; le boeuf du Goudjrat courait plus vite qu'un bon cheval et faisait en 24 heures 120 milles anglais!

Ce que raconte Aboul Fazl de l'élevage des mulets, sert à caractériser Akbar plutôt que son époque. De tout l'Hindoustan, c'était le seul serkar de Pak'hali, situé entre Atak et Cachmir, qui élevait des mulets [1]) Les gens de cette contrée regardaient comme déshonorant de les monter. Akbar avait eu l'occasion d'observer cet animal et son aptitude spéciale à reconnaître les lieux et pour ce motif, l'avait pris sous sa protection. Mais son idée a-t-elle trouvé beaucoup d'écho dans son peuple? La remarque équivoque „Il n'existe plus maintenant une si grande aversion pour cette bête", fait penser le contraire. L'aversion pour le mulet s'explique par la répugnance qu' auraient ressentie les fiers seigneurs Tchagataïs à descendre „du cheval à l'âne". Mais Akbar paraît avoir appris à estimer est animal à sa juste valeur pendant ses compagnes à Caboul et au Cachmir: „C'est „la meilleure bête pour porter des fardeaux et marcher sur un „terrain inégal, car elle avance doucement et sans secousse".

On pourrait trouver inopportun qu'il soit tant question à cet

---

1) Aïn 69.

endroit de l'intérêt que prenait l'empereur aux éléphants, aux chevaux, aux vaches et aux mulets. Cependant nous n'avons fait qu'aborder les traits principaux. On nous comprendra d'ailleurs mieux encore en comparant ce que dit Aboul Fazl de la marine. Aïn 26 et dans quels termes il en parle. En fait de bateaux de transport, il n'y a pour lui que ceux qui peuvent „porter des éléphants". Les officiers expérimentés, dit-il, usent des navires comme si c'étaient des maisons ou des dromadaires et y voient une excellente ressource pour faire des conquêtes, particulièrement en Turquie, à Zanzibar et en Europe." Bien qu'ils constituassent le principal moyen de transport dans le Bengale, Cachmir et Thatha; bien qu'Akbar qualifiât les encouragements donnés à la navigation d'actes agreables à Dieu, néanmoins Aboul Fazl n'y consacre qu'un seul Aïn, qui ne prend même pas trois pages dans Blochmann „Les grands navires" ne furent pas, comme on devrait s'y attendre, construits sur la plage du Goudjrat; mais à Ilahabad et à Lahore pour descendre ensuite le fleuve jusqu'à la mer; c'est sur les hauteurs de Cachmire que se trouvaient les chantiers, où l'on avait inventé un modèle de vaisseau qui excitait l'admiration générale. Akbar avait peut-être rêvé à une flotte qui pût se mesurer avec celle des Portugais, mais il n'était pas en son pouvoir de dégager son empire de la terre ferme qui l'enserrait. Il a certainement navigué une fois sur l'onde salée; peut-être possédait-il aussi quelques vaisseaux en état de tenir le mer, mais il ne s'est guère occupé d'autre chose que de la marine fluviale et des chaloupes canonnières.

Il s'acquit de grands mérites à l'égard du commerce en supprimant les douanes. Dans quelques ports seulement, nous ignorons lesquels, on percevait un léger droit de douane de $2^1/_2$ %, „ce qui est si peu de chose en comparaison des taxes antérieures

que les commerçants considèrent le péage des ports comme aboli."

Pour la navigation fluviale, la douane et le prix du transport étaient combinés; la moitié ou le tiers en revenait à l'Etat comme impôt; le surplus était pour les mariniers. La taxe pour les passagers était très modérée : 20 hommes payaient ensemble 1 *dam* pour traverser un fleuve, „mais souvent on les passait gratis.

Le propriétaire du canot devait, pour un changement de 1000 *mans*, une roupie par *Kos*; l'affréteur, la même petite somme par $2^1/_2$ *Kos*.

Aux bacs publics, on pensait pour traverser 10 *dams* pour un éléphant; 4, pour une voiture chargée; 2, pour une vide; 1, pour un chameau chargé; $^1/_2$ *dam* pour les chameaux sans charge, les chevaux, le bétail et tout leur attirail. Les quadrupèdes étaient évidemment le moyen de transport le plus avantageux; ils servaient aussi à mettre en mouvement les rones hydrauliques. Grâce à l'attention de Blochmann, nous apprenons à l'occasion des voitures [1]), ce qu'il en est des inventions d'Akbar. Aboul Fazl écrit: „Sa Majesté a imaginé une voiture extraordinaire qui a été d'une très grande utilité pour différentes personnes. Outre qu'on l'emploie pour les voyages ou le transport de charges, elle peut servir à moudre le blé." Mais Nizamouddin Ahmed nomme le célèbre émir Fathoullah de Chiraz comme étant l'inventeur et ajoute :" „Elle tournait sur „elle-même et permettait de moudre le blé." Les mêmes réserves doivent donc être faites sur le rouage mu par la force d'un boeuf et qui nettoyait à la fois douze canons de fusils.

Ces „inventions de l'empereur" qu'Aboul Fazl fait passer

---

1) A. 20.

pour telles nous suggèrent trois remarques. Elles prouvent d'abord qu'à la longue le grand monarque a succombé à la flatterie; ensuite, que les gens qui voulaient mettre au jour une invention quelconque, la mettaient en circulation sous le couvert de sa vanité et comme étant trouvée par lui; enfin elles témoignent de l'étonnante activité que dut déployer Akbar. Aboul Fazl lui-même, n'aurait pu accréditer dans le public la fiction des inventions de l'empereur si celui-ci ne s'était pas, en réalité, occupé de mille et mille choses.

Le chroniqueur de la cour ne tait pas les excentricités dans lesquelles il arrivait à l'émpereur de tomber; ainsi il s'amusait à faire attraper des moineaux par des grenouilles et à exciter à la lutte des araignées entre elles. Il trouvait plaisant de voir comment les mouches se débattaient dans la toile d'araignée. Ces petits amusements réveillaient l'homme dans Akbar et reléguaientle dieu à l'arrière-plan. Ce sont des antidotes contre le poison dangereux qu'Akbar absorbait journellement. Un autre remède parmi les principaux était la passion d'Akbar pour la chasse. Elle est mise en évidence par Nizamouddin et par différents passages de l'Akbar-nameh. Aboul Fazl s'efforce naturellement de donner une tournure merveilleuse aux aventures de chasse et d'énumérer des „inventions"; cette tendance est le plus nettement marquée dans les paroles suivantes: „Sa Majesté a découvert un nouveau genre où l'on peut faire preuve de grandes finesses. Les plus excellentes manières de chasser sont de l'invention de sa Majesté."

On sait par des exemples des temps anciens et modernes à quoi aboutissent d'ordinaire dans l'Inde les chasses au tigre princières [1]); on se prendrait presoue de pitié pour ces bêtes

1) Blochmann p. 283 f.

affolées, si d'autre part, elles ne dévoraient les hommes. Chez l'empereur Akbar, par contre, le goût pour la chasse, le courage personnel et l'habilité du tireur sont indiscutables, et l'on peut admettre qu'il a dû savourer le plaisir du danger. Un jour qu'on avait dépisté un tigre anthropophage aux environs de Bari, il pénétra résolûment dans les jungles, monté sur son éléphant Nadiv Khan, doué d'une rare intelligence. Le tigre sauta au front de l'éléphant et courba jusqu'à terre la tête de l'animal. Ce ne fut pas Akbar, mais ses compagnons qui tuèrent le monstre. Cette anecdote, nullement empreinte d'exagération, démontre que l'empereur ne redoutait pas le danger; car à cet endroit, il n'est pas question d'une chasse à courre qu'on eût un instant suspendue pour permettre à l'empereur de faire le coup. Le fait qu'il tua, lors d'une battue générale, un tigre qui s'attaquait à lui, ne prouve rien; s'il sauva à deux reprises la vie d'un homme par une balle logée dans la tête d'un animal, c'est simplement une nouvelle preuve de son habileté et du sang froid qu'il savait conserver.

Il va sans dire que l'empereur qui aimait à se récréer au vol des pigeons, était également grand amateur de la chasse au faucon; de même on compendra qu'il était très fier de ses neuf cents léopards de chasse. Comme il arrive toujours quand un seigneur riche et puissant favorise un sport semblable, on réalisa des progrès dans ce genre. De tous les pays, les marchands lui apportaient des animaux de race. Le faucon était d'un prix très élevé et l'on payait volontiers de fortes sommes pour une bête bien dressée.

Ce que rapporte Aboul Fazl à ce sujet, est très remarquable: „Sa Majesté accorde volontiers aux marchands un profit honnête, mais elle a diminué certains prix pour des motifs d'équité." Pour les chevaux, au contraire, il payait plus qu'on ne lui de-

mandait. Ce détail parle encore en faveur de l'empereur. On peut bien avoir des chevaux de luxe, mais le cheval n'est pas un animal de luxe comme le faucon. On le voit: si parfois les goûts d'Akbar le faisaient tomber dans quelques travers, son bon naturel ne tardait pas à reprendre le dessus. On ne semble pas avoir trafiqué à la cour des léopards de chasse : l'empereur les prenait lui-même ou se les faisait prendre dans des fosses comme cela se pratique encore. Parfois Akbar les retirait lui-même, ce qui n'était pas sans danger.

Il est regrettable qu'Aboul Fazl n'ait pas été en état de dépeindre d'une façon vivante une chasse impériale. Mais il est trop dominé par son idée d'affirmer la divinité d'Akbar. Sur ce point, il débite des absurdités [1]) sans nom. Qu'on en juge par cette anecdote: „On prit un jour un léopard et sans retard, sur un simple signe, il apporta une proie à sa Majesté, comme un léopard bien dressé. Les assistants ouvrirent les yeux à la vérité et furent bénis pour s'être prosternés dans la foi en sa Majeste." „Attiré par l'influence merveilleuse qu'exerce le cœur aimant de sa Majesté, un léopard suivit un jour l'empereur sans collier et sans chaîne, obéit comme un être raisonnable à chaque commandement et semblait heureux à chaque chasse au léopard, de montrer son adresse."

Aboul Fazl a-t-il tout simplement inventé ces histoires? A moins qu'il ne faille penser que les adulateurs d'Akbar se soient permis une jonglerie des plus grossières avec des léopards dressés et que la servilité se soit attachée aux pas de l'empereur, jusque dans ses récréations les plus saines au milieu des bois.

Mais la passion du vrai chasseur préservait l'empereur du renouvellement fréquent de scènes semblables. Akbar n'aimait

---

1) Aïn 27 dans Blochmann p. 286.

pas les grandes chasses à courre qui, en Europe aussi, rappellent trop souvent la boucherie. Il choisissait généralement un petit nombre de compagnons; le plus souvent il allait seul [1]) ou accompagné seulement de deux ou trois intimes. Il n'était pas rare que le célèbre émir Fathoullah de Chiraz quittât ses livres et sa science, se munît de pondre et de plomb et courût le gibier à la suite de l'empereur, à travers les jungles et les forêts.

Au commencement de 1570, alors qu'Akbar n'avait encore guère l'occasion de songer à sa divinité, il circulait dans d'autres cercles que ceux d'Aboul Fazl des histoires de chasse de l'empereur et celles-ci, il faut l'avouer, nous initient mieux à sa manière d'être.

Ecoutons de la bouche de Nizamouddin Ahmed le récit d'une de ces aventures, qui interrompit un pélerinage à Adjodhan [2]): „Les ânes sauvages (*gorchar*) abondaient dans cette contrée „solitaire et sa Majesté qui n'avait jamais chassé cet animal, „brûlait de le faire. Un jour, pendant le voyage, les limiers sig„nalèrent une troupe d'ânes sauvages aux environs du camp. „Aussitôt l'empereur monta sur un rapide coursir et après avoir „franchi trois ou quatre *kos*, aperçut la troupe. Mettant „alors pied à terre, il ordonna à sa suite de se tenir tranquille „et le fusil à la main, il se glissa avec précaution sur la trace „des quadrupèdes, accompagné de quatre ou cinq Baloutchis, „auxquels les lieux étaient familiers. Du premier coup il abat„tit un âne; les autres prirent la fuite, effrayés par la détona„tion. Sa Majesté les suivit doucement, en tua un second et „continua de la sorte jusqu'à ce que seize ânes eurent péri „de sa main. Elle fit, ce jour-là, près de dix-sept *kos* et le

1) Ain 27, dans Blochmann, p. 283.
2) Dans Elliot, V. p. 336.

„soir revint au camp. Par ses ordres, les seize bêtes furent trans-
„portées au camp sur des voitures et devant la tente royale, on
„distribua leur chair aux émirs et aux gens de la cour. L'empe-
„reur se remit alors en route pour Adjodhan; à peine en vue
„de l'endroit, il le gagna en toute hâte, accomplit les céré-
„monies du pélerinage et répandit ses largesses parmi les
„panores."

Cette narration est en harmonie complète avec le passage des Aïn que nous avons cité. Elle nous donne la certitude qu'Akbar était habile chasseur, qu'il ne redoutait pas les fatigues et qu'il savait rivaliser de finesse avec le plus rusé des animaux du désert.

Akbar, cet adorateur du soleil, ce monarque circonvenu par les flatteries de la cour, n'évoque-t-il pas tout naturellement dans notre pensée l'image de Louis XIV, le roi-soleil? Lui aussi se livrait avec ardeur à la vénerie; moins pourtant par goût pour la chasse, que dans le but de combattre son embonpoint qui ne concordait pas avec la dignité théâtrale qu'il affichait. Il lui arrivait de s'arrêter au milieu d'une chasse et de rentrer.

Malgré ces ressemblances plus ou moins grandes avec le roi de France, Akbar se rapproche bien plutôt, par le zèle franc avec lequel il se livre à cet exercice, du chevaleresque Maximilien I, ce monarque qui passa tant d'heures agréables à la chasse et y trouva matière à de sérieuses réflexions. Comme hommes politiques, il est vrai, ces deux princes ne peuvent être placés sur une même ligne; il est indéniable que Maximilien aurait souvent mieux fait de tourner son attention vers des questions plus graves que la vénerie. Tout autre fut Akbar. Dans les moments les plus critiques de son existence, alors qu'il faisait la chasse aux royaumes, il s'élançait aussi sur la trace fugitive du gibier; il savait confondre l'adresse de ses adversaires les plus experts,

en même temps qu'il prenait en défaut la sagacité de l'antilope; dompter les émirs les plus obstinés, tandis qu'il s'intéressait au dressage des fancons, des chiens et des léopards. Pour retrouver une nature semblable et qui permette de mieux pénétrer l'originalité d'Akbar, il faut lire dans le Code diplomatique du Brandebourg de Riedel, les lettres d'Albert-Achille [1]). Au moment où ce prince se trouvait en présence de Charles le Téméraire, ce „renard des Allemands" et où il dirigeait les plus habiles diplomates avec son „astuce sinistre", il avait le temps de correspondre avec sa femme sur les chasses au cerf et les limiers.

Il en était ainsi d'Akbar; l'excitation de la chasse était pour lui un divertissement et un repos. S'il est vrai que les plaisirs de la chasse ont une portée morale, c'est bien ici qu'elle se manifeste. Ce violent exercice physique et la détente qui la suivait, obligeaient Akbar à se ressouvenir qu'après tout il a était qu'un homme. Preuve de plus qu'un corps sain est généralement habité par une âme saine.

A propos des combats d'araignées et de grenouilles, Blochmann appelle l'attention sur la peine que se donne Aboul Fazl pour faire concorder la passion d'Akbar pour la chasse avec son caractère de conducteur spirituel. La remarque est juste. On a bien essayé d'interpréter le fait, mais l'image que nous nous sommes faite de l'empereur dans le cours de cette étude, nous permet de croire qu'il eut des „visées plus hautes". Deux observations serviront à justifier notre jugement. C'est d'abord une réflexion bien simple. L'empereur fut presque toute sa vie en voyage. L'immense attirail de chasse, tout comme l'appareil administratif, le suivait dans toutes ses campagnes; la chasse absorbait une large part de son existence. Dès lors, peut-on ad-

1) Comp. G. de Buchwald: Lettres de l'électrice Anna de Brandebourg (dans les Annales historiques IV. bulletin 2. Münch 1883).

mettre qu'un homme qui sut conquérir un empire aussi colossal, ait gaspillé sans but tout ce temps? Evidemment non. Il en profitait donc pour fureter partout de son regard pénétrant.

La seconde observation nous est inspirée par la nature complexe d'Akbar. Il était si grand, que tous les regards étaient fixés sur lui; chacun de ses actes décidait du bonheur ou du malheur de ses sujets et contribuait à leur élévation, en donnant l'impulsion à leur volonté. Qu'on se dise bien qu'il se rendait compte de son prestige et qu'il l'avait senti croître d'année en année. N'est il pas naturel qu'un homme placé dans ces conditions raisonne ainsi: „Si je ne parviens pas à donner une tournure extraordinaire aux choses communes de la vie, c'en est fait de ma considération!" A certains moments, Akbar devait nécessairement se dire: „Tu es simple amateur de chasse, comme beaucoup de gens". Et alors ce sentiment le poussait à devenir chasseur plus accompli que les autres et quand ceci ne suffisait pas à le distinguer, il cherchait à étonner son entourage en subordonnant la chasse à un but plus élevé. A ce point de vue, le passage suivant d'Aboul Fazl mérite créance: l'empereur profitait des parties de chasse pour faire, sans s'annoncer d'avance, des inspections sur la situation du peuple et de l'armée. En voyageant incognito, il examine les questions relatives aux impôts, aux pays de sayourghal et à l'économie politique. Il protège les opprimés et punit les oppresseurs.

Tirons maintenant la conclusion de cette étude sur Akbar et sa cour. Ce qui nous frappe d'abord, c'est que les sentiments élevés de l'empereur se soient conservés relativement si purs. L'atmosphère qui l'entourait était faite pour favoriser le développement de ses faiblesses et de ses défauts. Si, malgré cela, il les dompta si bien, c'est grâce à sa plus noble qualité: l'amour du travail.

Même l'apothéose dont il fut l'objet, ne doit pas être jugée trop sévèrement. L'histoire de ses aïeux ne lui offrait-elle pas l'exemple de ces empires que le temps avait renversés, parceque leur assise ne reposait que sur la tête d'un individu? Ce que, du milieu de ces ruines, il voyait seul surgir et s'appuyer sur de fortes assises, c'était la religion des Hindous, des Mahométans et des Chrétiens. Il se dit qu'on ne créerait quelque chose de durable qu'en confondant la souveraineté politique avec la religion et, pour cela, il fallait ceindre le front de son fondateur d'une auréole divine.

CINQUIÈME SECTION.

CONQUÊTE DU DEKHAN, RÉVOLTE DE SELIM ET MORT D'AKBAR.

CHAPITRE I.

LES ROYAUMES DU DEKHAN ET LES PRÉLIMINAIRES DE LEUR ANNEXION.

Les dissensions entre les Sunnites et les Chiites troublaient depuis longtemps les royaumes du sud, dout la conquête devait être, selon l'opinion d'Akbar, le couronnement de sa vie. Il s'était proposé de mettre fin aux incessantes querelles des petits états de l'Inde, en unissant sous un même sceptre tous les pays qu'aucun de ses ancêtres eût jamais possédés. Il se croyait appelé à faire le bonheur de ces peuples en les délivrant de leurs éternelles discordes. Ce n'est que par la guerre et la conquête qu'il pouvait atteindre ce but. Déja lors d'une invasion en l'an 1294 l'empereur Alaouddin Tchildji (de Dehli) avait livré le Dekhan au pillage et en avait conquis une partie. Son exemple fut bientôt suivi par d'autres princes. Les richesses proverbiales du sud de la presqu'île aussi bien que le fanatisme mahométan, les poussaient vers les contrées situées au delà de la Nerbuda; les mines de pierres précieuses de Golconde étaient renommées, le Golfe de Manār ne l'était pas moins pour ses perles de grand

prix ou vantait au loin les forêts de bois de sandal ainsi que les fines épices du Dekhan.

Les conquêtes des Mahométans ne s'étendaient cependant au Sud que jusqu'aux rives septentrionales du Kistna et du Toungabadra, leur limite formait donc une ligne irrégulière partant à peu près de Goa sur la côte de Malabar et se terminant à Kattak non loin du golfe de Bengale.

Sous la domination mahométane, la population aborigène ne subit guère l'influence de l'Islam et même les Hindous immigrés dans les siècles précédents ne se soumirent pas tous. Les radjas hindous du Sud eurent relativement peu à souffrir des événements qui s'accomplirent dans le nord.

Jusqu'au milieu du XIVe siècle, c'est à dire jusqu'au règne de Mohammed Toughlaq, les pays du Dekhan n'étaient rattachés que par des liens assez faibles au trône impérial de Delhi. Ce prince poussa la cruauté jusqu'à la démence, de sorte que les populations du Sud se détachèrent de l'empire. Férichta[1]) s'exprime ainsi à ce sujet: „Au bout de peu de mois il semblait que „les pays du Dekhan, dont la conquête avait été le fruit d'une „si longue série de sanglantes et côuteuses campagnes, allaient „échapper aux mains du roi de Dehli".

En 1347 les gouverneurs impériaux refusérent l'obéissance à leur padichah et choisirent pour roi Zafar Khan, qui portait primitivement le nom de Hasan Gayou.

La famille des Bahmanis, issue de ce prince, maintint l'indépendance du nouveau royaume. Dans ces circonstances les Mahométans non seulement se trouvèrent vis-à-vis des populations indigènes qui leur étaient soumises, dans une proportion encore plus faible que dans l'Hindoustan, mais durent aussi

---

1) Ferichta (Briggs), II p. 287.

renoncer aux renforts venant du nord. Par contre la mer favorisa une autre immigration qui imprima au Dekhan et à son histoire son caractère particulier.

Il y avait depuis longtemps le long de la côte occidentale de l'Inde de petites colonies commerciales fondées par des navigateurs arabes. Après eux vinrent des Abyssins mahométans, qui trouvaient leur patrie trop montagneuse ou étaient lassés par l'opposition qu'ils rencontraient chez les chrétiens monophysites. Ces colons africains étaient des partisans fanatiques de la confession sunnite. Leurs adversaires mahométans, les Chiites. arrivèrent de leur côté : détournés de la voie de terre par les bouleversements politiques de l'Inde et le brigandage du peuple des Pachtous, dans les montagnes de l'Afghanistan. Les populations riveraines du Golfe Persique, choisissaient de préférence la mer pour atteindre les richesses de l'Inde méridionale. C'étaient des hommes d'une grande intelligence et d'un ardent enthousiasme pour la religion chiite. La famille royale des Bahmanis favorisait naturellement ce mouvement commercial ; car elle se rendait compte de l'infériorité numérique dans laquelle se trouvait l'aristocratie mahométane en comparaison de la population indigène et tâchait d'y remédier en facilitant l'immigration de ses coreligionnaires des deux confessions.

La renommée portait au loin la magnificence de la cour des Bahmanis à Koulbarga. De tous côtés artistes et poëtes y accouraient en foule. Hafiz lui même, roi parmi les poëtes, projetait de rendre visite à Mahmoud Chah Ghazi, poëte parmi les rois. Le juge suprême, Mir Faïzoulla Andjou poëte lui aussi, envoya à Hafiz une invitation royale accompagnée de présents et de la promesse d'un sauf-conduit pour le cas où il voudrait retourner plus tard à Chiraz. Hafiz se mit effectivement en route, mais une tempête interrompit son voyage. Il se fit re-

conduire à terre, soit qu'il eût peur des vagues, soit qu'il ressentît les atteintes de la nostalgie. La poésie suivante fut confiée par lui à ses compagnons de voyage, pour être remise à Faïzoulla Andjou!

HAFIZ A MIR FAÏZOULLA ANDJOU.

Et si tout l'or de l'Arabie
Me donnait vraiment le bonheur,
Où trouver l'air de la patrie?
Qui me rendrait la paix du cœur?

Mes amis me disaient: Quoi donc? Que vas-tu faire?
Veux-tu quitter Chiraz, le pays de ta mère
Le pays de l'amour, le pays des grands bois?
Oh! que ses champs t'étaient chers autrefois?

Lors même que le roi ferait luire à tes yeux
Un trésor innombrable, et tous les biens des cieux,
Qui te rendrait la paix, cette gaîté de l'âme?
Le pays délaissé mettrait ton cœur en flamme!

On voulait m'éblouir de l'éclat des joyaux,
La tempête mugit: ses bruits m'étaient nouveaux;
Mais, l'effroi disparu, je saute sur la grève
Et je me dis alors: Je poursuis un vain rêve.

Quelque brillant que soit tout l'or qu'on m'a promis,
Comment ai-je donc pu quitter parents, amis
Et ma douce patrie, et le jus de la treille,
Qui me versait au cœur une ardeur sans pareille?

Hafiz aura donc fui la cour du souverain,
Il va rentrer joyeux sur le natal terrain.
Pour qui n'eut jamais soif ni d'or, ni de richesses
Que valent des trésors? Ce ne sont que bassesses.

Lorsque Mir Faïzoullah remit cette poésie à son souverain, celui-ci l'honora lui-même en accordant à Hafiz un don royal.

Cette même époque fut marquée par un événement d'une

grande importance. Six à sept ans plus tard, (1401 ap. J. C.) Timour, qui dans une marche impétueuse s'était emparé du nord de l'Inde, conféra l'empire de Delhi à l'un de ses fils, Firoz Chah Bahmani, le second successeur de Mahmoud Chah reconnut l'importance de cet acte; il fut assez avisé pour remettre son royaume au conquérant et le recevoir de lui à titre de fief. Il y gagna l'amitié de Timour et fut en outre investi du Malva et du Goudjrat.

Les rois du Dekhan, ses voisins, se montrèrent moins souples: ils conclurent une alliance avec le roi du Kandesh et le puissant radjah de Bidjanagar, contre l'ambitieux vassal de Timour. Alors commença une longue ère de troubles pendant laquelle les dissensions religieuses provoquèrent des conflits sanglants. Vers la fin du XVe siècle la puissance des Bahmanis s'éteignit petit à petit et entre les années 1480 et 1512 de nouveaux royaumes indépendants s'élevèrent à Bidjapour Ahmednagar, Bider et Golconde, sur les ruines de l'empire unique dont ils avaient fait partie.

Ce morcellement de la race dominante favorisa l'affranchissement des Hindous.

Sous Ram, le puissant radjah de Bidjanagar, ces derniers s'efforcèrent de ressaisir l'héritage de leurs ancêtres. Les cinq rois Mahométans s'unirent contre l'ennemi commun.

Une bataille mémorable eut lieu près de Talikot en 1565: la victoire échut aux Mahométans et pendant longtemps on conserva à Bidjapour, comme trophée, la tête du radja Ram. Mais le succes ne fut pas plutôt assuré que les liens de l'intérêt commun se relâchèrent. Non-seulement les chefs eux-mêmes luttèrent entre eux pour s'arracher le pouvoir, mais des compétitions égoïstes agitèrent également les différents pays. Ce furent des luttes sanglantes qui rappellent l'histoire de l'Italie

du XIVe au XVIe siècle. Trois dynasties attirent en particulier notre attention. Les Berid-Chahs de Bider, n'ont comparativement que peu d'importance. Les Imad-Chahs de Birar furent la proie de leurs voisins, savoir des Nizam-Chahs d'Ahmadnagar et des Adil-Chahs de Bidjanapour.

A ces deux dynasties vient s'adjoindre une troisième, celle des Qoutb-Chahs de Zelingana ou Haïderabad (Golconde). Entre les domaines de ces trois maisons princières et l'empire des Mongols, s'étend le plateau de Kandesch, qui depuis Surat longe le fleuve Tapti.

Des chaînes de montagnes protègent au Nord et au Sud, la fertile vallée de ce fleuve, laquelle a une largeur de 130 sur une longueur de 15 milles anglais.

Le petit pays, avec sa capitale Bourhanpour avait appartenu jadis à l'empire de Delhi. Mais lorsque la famille des Bahmanis eut fondé au Sud sa propre domination, le Kaudesch se rendit également indépendant en 1370 : pendant deux siècles ce pays fut gouverné par la famille des Farouquis, originaire de l'Hindoustan.

En 1576 le roi Miram-Mohammed mourut, son frère puiné le radjah Ali-Khan qui avait jusqu'alors vécu à Agra à la cour d'Akbar, s'empara du trône au détriment d'un neveu mineur. Cependant, ne se sentant pas en plaine sécurité, le radjah Ali-Khan renonça au titre de roi et devint le vassal d'Akbar.

Il était d'une grande importance pour la politique de l'empereur de prendre pied dans le pays montagneux au sud du Tapti. Nous verrons au prix de quels efforts il parvint à arracher des mains du déloyal fils d'Ali, la redoutable forteresse d'Asir. Le radjah Ali, dont nous raconterons la fin était un homme prudent. Tandis qu'il s'assurait la bienveillante protection du puissant padichah de l'Hindoustan, il ne négligea point de nouer

des relations amicales avec les rois du Dekhan. Il aurait par là garanti la paix de son pays, si les puissantes agitations de son temps ne l'avaient entraîné dans l'orbite d'Akbar.

Voici comment Ferichta s'exprime sur son compte. „C'était un homme qui possédait des dons éminents, un prince „juste, un homme d'état circonspect et prudent, un guerrier „plein de bravoure; il joignait à ces qualités un courage intrépide et une louable ambition. Il était l'idole de son peuple, il „n'entreprenait point de guerre par amour des conquêtes et „ne tolérait pas non plus qu'on attaquât son pays. Il consacrait „une partie de son temps à favoriser les arts et à protéger les „études des savants de la secte des Hanafites" [1]).

Il n'a été qu'une seule fois en conflit avec l'empereur. En 1586, pendant que le Khan i Azam, Mirza Aziz Koka était gouverneur du Malva, des troupes impériales avaient, en nombre considérable, traversé le Nerbuda et s'étaient livrées au pillage dans le Birar. Le Khandesch ne fut pas épargné. Par suite de ces événements, le radja Ali Khan se vit forcé de s'allier aux princes du Dekhan et de prendre une attitude hostile vis-à-vis de l'empereur mogol. Celui-ci toutefois, avait alors les regards tournés vers le N. O., menacé par l'ennemi, et ne donna, pour cette raison, point de suite à cette affaire.

Les plaies du pays se cicatrisèrent peu à peu et environ trois ans plus tard les relations amicales paraissent s'être rétablies entre Akbar et Ali-Khan. Du moins l'empereur pensa-t-il s'attacher comme allié le prince du Khandesch en 1589, pendant les querelles intestines de la dynastie des Nizam-Chahs.

Bourham-Nizam-Chah avait été retenu par son frère Mourtaza Nizam Chah comme prisonnier dans le château de Loh-

1) Dans Briggs IV. p. 322. Ce jugement favorable est un témoignage éclatant de l'impartialité de cet historien qui fut notoirement chiite.

garh; un parti, qui s'était formé à la cour le délivra et le proclama roi à Ahmednagar. Vaincu par son frère, il s'enfuit à Bidjapour, après deux ans il reprit la lutte, mais sans plus de succès. Akbar accorda un asile au prince fugitif dans un djaghir à Bangasch. Ses deux fils Ibrahim et Ismaël restèrent prisonniers au château de Lohgarh. Miran-Haesaïn-Nizam-Chah succéda à son père Mourtaza, après l'avoir fait assassiner en 1588.

Mais le châtiment l'atteignit au bout de dix mois et trois jours. Djamaïl-Khan s'empara du pouvoir et afin de gagner des adhérents dans le pays, il proclama roi l'un des fils de Bourhan, sous le nom d'Ismaïl Nizam Chah. Une persécution sanglante se déchaîna naturellement contre les étrangers et ceux qui ne partageaient pas les opinions religieuses du parti vainqueur.

„Djamal-Khan, qui appartenait à la secte des Mahdistes per„suada au roi de remettre le pouvoir entre les mains de ses par„tisans et d'adhérer à la même doctrine. Il obligea au commen„cement de sa régence les quelques étrangers qui avaient échappé „aux massacres du régne précédent, à quitter Ahmednagar et „confisqua leurs biens. La plupart d'entre eux prirent du service „auprès du roide Bidjapour. Parmi eux se trouvait l'auteur de ce „récit [1]); il fut investi plus tard d'une charge à la cour de ce „roi. Les Mahdistes forment une secte mahométane schismati„que. Ils prétendent qu'en 960 (1550) l'Imam-Mahdi promis „s'était révélé dans la personne d'un membre de la secte des „Hanafites, nommé Saïd-Mohammed. Cet imposteur ayant „réussi à interpréter en sa faveur certains événements, on le „tint assez généralement pour le véritable Imam".

Les princes de Birar se soulevèrent contre cette cruelle oppression, ils délivrèrent le célèbre guerrier Çalabat Khan et firent cause commune contre les fanatiques d'Admednagar avec Dilavar-Khan qui gouvernait à Bidjapour comme régent pen-

dant la minorité du jeune roi Ibrahim Adil-Chah. Quoiqu'ils eussent été battus une première fois, ils conclurent avec Djamal-Khan une paix avantageuse qui leur valut une indemnité de 850.000 liv. st. En même temps Tchand Bibi, la veuve d'Ali-Adil-Chah, fut délivrée de sa captivité et ramenée au camp de Bidjapour. Nous rencontrerons plus tard cette héroïne à Ahmednagar. Çoulabat-Khan aussi retourna en 1589 dans sa patrie pour entrer, peu après, dans le repos éternel. Maintenant encore son mansolée est considéré comme l'un des ornements de la ville de Ahmednagar. Djamal-Khan, sut se maintenir au pouvoir.

Ces quelques lignes donnent un aperçu sommaire du navrant désordre dans lequel était plongé le Dekhan.

L'empereur comprit que c'était maintenant ou jamais le moment d'intervenir. Il nourrissait le dessein de rendre par la force le trône de ses pères à Bourhan Nizam Chah, à condition que celui-ci lui cédât Birar et lui rendît hommage comme à son suzerain. Il manda le fugitif à la cour et lui offrit une armée pour reconquérir le pays usurpé, disait-il, par le fils de Bourhan et asservi par le ministre de l'usurpateur.

Mais Bourhan paraît avoir deviné Akbar; il se résignait à accepter son aide parce qu'il y était forcé, mais il ne voulait pas lui être redevable de tout. Aboul Fazl l'a gratifié du titre „d'ingrat". Il fut assez avisé pour répondre à l'empereur que les Dekhinis s'opposeraient à sa domination, s'il paraissait à la tête d'une armée mongole; si, par contre, Akbar voulait lui permettre de rassembler ses partisans aux frontières de l'empire, il tâcherait de reconquérir son pays par lui-même.

Sans doute l'empereur jugea opportun de laisser à Bourhan le soin d'entamer la besogne de son propre chef; mais il comptait bien ne pas être écarté lui-même et s'en rapportait pour cela à Ali-Khan, radja du Khandesh. Le conflit qui avait éclaté

entre lui et Ali-Khan devait donc être apaisé à ce moment. Il lui fit parvenir une note diplomatique où il exprimait le désir de le voir soutenir de tout son pouvoir Bourhan, qui réunissait une armée sur le territoire impérial près de Hindia.

Le roi trouva en peu de temps un grand nombre d'adhérents. Secondé par les troupes de la maison royale des Adil-Chahs de Bidjapour, il reprit à plusieurs fois l'offensive contre Djamal-Khan, mais sans succès.

Djamal Khan se tourna contre cette armée auxiliaire, tandis que le saïd Amdjad Oul Moulk de Birar se dirigeait avec des forces considérables contre Bourhan Nizam Chah II, au moment où le radja Ali-Khan arrivait au secours de ce dernier. Déjà Djamal Khan avait remporté une brillante victoire sur l'armée de Bidjapour, près du village de Darasan et conquis 300 éléphants, lorsque quatre jours après il apprit que son corps de Bihariens avait passé à l'ennemi. Sans perdre de temps, il fit marcher son armée contre ce dernier; mais par ce mouvement il s'était placé entre ses deux ennemis. Les cavaliers Bargis de Ibrahim-Adil-Chah étaient sur ses trousses et lui enlevaient bagages et munitions. Les désertions devinrent de plus en plus fréquentes parmi ses hommes. Seuls, les 10.000 combattants de la secte Mahdiste lui restèrent fidèles, car leur existence dépendait de sa fortune. Djamal-Khan songea à traverser avec eux le Ghat de Rohankhera, mais il trouva le défilé trop bien gardé pour pouvoir le forcer. Il se vit obligé de prendre un autre chemin à travers des contrées privées d'eau. Au moment où il allait établir un camp, on vint lui annoncer qu'un peu plus loin il y avait de l'eau à profusion. La distance n'était que de 6 milles anglais, mais qu'on songe que l'armée s'apprêtait à camper, c.-à-d. qu'elle avait déjà fourni sa traite journalière! Ce fut donc un rude labeur et cela d'autant plus qu'un soleil de feu dardait ses

rayons sun un chemin pénible, Mais qui dira tout ce qu'éprouvèrent ces hommes lorsqu' arrivés à proximité des sources, ils trouvèrent l'emplacement occupé par les troupes de Bourhan et du radja Ali-Khan et se virent eux-mêmes dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer. A peine purent-ils étancher quelque peu la soif la plus pressante; alors, réduit au désespoir et risquant tout, Djamal donna le signal du combat. Malgré l'épuisement de ses guerriers, la lutte semblait tourner à son avantage, lorsqu'il tomba, atteint d'une balle. Sa mort fut le signal d'une fuite générale. Ismaïl Nizam Chah gagna un village voisin, mais ce fut pour tomber entre les mains de l'ennemi. Son père le fit emprisonner et monta enfin sur le trône. Bourhan n'était plus jeune à son avénement, pourtant il n'avait pas su profiter des expériences de la vie. Son premier acte fut d'interdire la doctrine du Mahdi, sous peine de mort et de rétablir la religion chiite dans son ancienne splendeur. Quant à sa personne, il se livra à des plaisirs qui, au dire de Ferichta, ne convenaient ni à son âge, ni à sa dignité. Dès ses débuts, Bourhan Nizam Chah II eut des démêles avec Bidjapour et avec les colonies portugaises. Les luttes qui en résultèrent nous intéressent, en ce sens qu'elles contribuèrent à affaiblir la puissance du Dekhan et par suite à faciliter d'autant un accommodement final, après qu'un troisième différend eut éclaté.

Cette troisième collision se prépara dès 1591, sans qu'il nous soit possible d'en suivre exactement les diverses phases. Akbar, paraît-il, trouva bon de faire valoir à cette époque ses anciens droits sur le Dekhan. La raison pour laquelle il choisit ce moment, était d'une part la situation de l'empire mongol qui commençait à se dégager du côté du Sud, d'autre part la position dans laquelle se trouvait Bourhan. Les luttes qui signalèrent l'avènement de ce prince, l'avaient obligé à recourir aux allian-

ces; la politique impériale jugeait donc que son aide lui serait tout aussi indispensable dans la suite et qu'en retour il serait disposé à céder Birar au padichah, ainsi qu'à lui déférer la suzeraineté sur le royaume d'Ahmednagar. Or, si Bourhan reconnaissait Akbar pour son suzerain, les dynasties d'Adil-Chah et de Qoutb-Chah, à Bidjapour et à Haïderabad seraient forcées d'un faire autant. Sans doute c'est dans de pareilles prévisions qu'Akbar fit alors transmettre ses revendications aux trois rois par ses ambassadeurs. Nous ne connaissons qu'une seule réponse [1]) dont la date n'est pas exactement fixée et suivant laquelle les rois se seraient refusés d'un commun accord à reconnaître Akbar pour leur suzerain.

Par mesure de prudence, Akbar gagna le monarque du Khandesh à ses vues en 1591. Il délégua son favori Faïzi, frère d'Aboul Fazl auprès du radja Ali-Khan, évidemment pour lui poser la question: veux-tu m'assister fidèlement, au cas où je me verrais obligé de conquérir le Dekhan?

Le rapport de Faïzi est un chef d'oeuvre diplomatique; il nous initie à la sévère étiquette de la diplomatie mongole et aux minutieuses instructions qu'Akbar donnait à ses ambassadeurs. On sait que le radja Ali était un rigoureux Chiite et la lutte devait s'engager dans des pays où l'idée de la divinité d'Akbar risquait fort de se heurter à une résistance fanatique. S'il s'agissait de répandre de plus en plus, dans un prochain avenir, la foi dans le pouvoir surnaturel d'Akbar, il n'importait pas moins d'éviter un scandale religieux ou toute autre chose qui eût porté atteinte au prestige de l'empereur. L'extrait suivant de la relation que Faïzi fait de son ambassade, met à découvert tous les petits moyens mis en œuvre par cet habile homme pour arriver à ses fins.

1) Ferichta dans Briggs II . 297.

„Après avoir franchi de longues distances et fait des étapes nombreuses, j'atteignis le 20 décembre (1591) un endroit éloigné de Bourhanpour, de cinquante *kos*. Le lendemain je dressai mon camp et je disposai ma tente de la façon qui convient à un serviteur de la cour. La tente était arrangée de manière à contenir deux salles; dans la seconde s'élevait le trône royal avec le coussin brodé d'or, surmonté du dais de velours broché d'or. L'épée royale et les vêtements de parade étaient déposés sur le trône avec les lettres de sa Majesté; tout autour se tenaient des hommes, les mains jointes. On avait aussi amené les chevaux destinés à être offerts en cadeau.

„Le radja Ali-Khan, sa suite, le wakil et le gouverneur du Dekhan s'approchèrent avec une crainte et un respect qui témoignaient de leur bon vouloir et de leur soumission à l'égard de Votre Majesté. Ils descendirent de cheval à une certaine distance de la tente et furent introduits dans la première salle. Ils avancèrent avec déférence et il leur fut permis d'entrer dans la seconde pièce. Apercevant là le trône au fond de la salle, ils s'inclinèrent et s'approchèrent pieds nus. Après quelques pas, on leur fit signe de s'arrêter et de se prosterner trois fois, ce qu'ils firent de la façon la plus respectueuse sans quitter leur place. Je pris alors l'écrit impérial des deux mains et invitant Ali-Khan à s'approcher, je dis: „Sa Majesté, le représentant de Dieu sur la terre, à daigné envoyer, dans sa grande condescendance, deux ordonnances à Votre Altesse: voici la première! Saisissant alors la lettre, il la posa sur sa tête avec vénération et se courba devant elle à trois reprises, après quoi j'ajoutai: „Sa Majesté fait présent à Votre Altesse d'un habit de fête". Il salua, baisa le vêtement et salua encore. Il rendit hommage de la même façon après avoir reçu l'épée et se prosterna chaque fois que le nom de Votre Majesté fut prononcé. Ensuite il parla

en ces termes: „Depuis bien des années je souhaite qu'il me soit accordé de m'asseoir en votre présence", et comme il semblait disposé à le faire, je l'invitai à prendre place. Il s'assit alors respectueusement devant l'humble serviteur de votre Majesté. Quand l'occasion s'en présenta, je lui parlai avec précaution, faisant allusion à la meilleure manière de sauvegarder ses intérêts; mais la majeure partie de mon discours se composait de louanges à l'adresse de votre Majesté. Il répliqua qu'il se considerait comme le serviteur obéissant de votre Majesté et qu'il s'estimait bienheureux d'avoir été l'objet de vos grâces. Je répondis: „La bonté de sa Majesté est grande envers vous; elle vous regarde comme l'un de ses meilleurs amis et vous compte parmi ses serviteurs intimes. Ce qui le prouve, c'est qu'il a délégué vers vous un homme d'un rang élevé". Il s'inclina plusieurs fois paraissant se réjouir de mes paroles. Cependant je fis signe deux fois que je désirais lever l'audience, mais lui: Je ne suis pas encore satisfait de notre entrevue et je voudrait demeurer ici jusqu'au soir! Et il resta assis sur place pendant quatre à cinq gharis (une heure et demie). Finalement on apporta les feuilles de bétel et les parfums. Je le priai de me les passer de sa main et lui tendis moi-même plusieurs morceaux de bétel, sur quoi il salua à plusieurs reprises. Je terminai alors par ces paroles: „Récitons ensemble la prière pour la prospérité et la félicité éternelle de sa Majesté", ce qu'il fit avec le plus grand recueillement. La séance était terminée. Il reprit respectueusement sa place à l'extrémité du tapis, en face du trône. Les chevaux impériaux furent amenés. Il baisa les rênes, les posa sur son épaule et fit la révérence. Ensuite il prit congé. En comptant, mes serviteurs trouvèrent qu'il avait fait en tout vingt-cinq salamaleks. Il était très satisfait et joyeux. A son arrivée, il avait dit: „Si vous me le commandez, je suis prêt à faire

mille salamalecs en l'honneur de Sa Majesté ; je suis même disposé à sacrifier ma vie pour elle. Je répartis : „Cette manière d'agir sied à l'amitié et à des sentiments comme les vôtres ; mais les ordres de sa Majesté interdisent expressément une adoration si humble et toutes les fois que, poussés par l'esprit de soumission qui les anime, les courtisans offrent à Sa Majesté de semblables hommages, elle les leur défend, une adoration pareille appartenant à Dieu seul [1]) !"

Ainsi la politique impériale s'assurait un appui pour la prochaine guerre, avant même que l'envoyé se fût rendu à la cour d'Ahmednagar. Des courriers partirent pour toutes les autres cours du Dekhan „Faïzi entama les négociations avec le radja Ali-Khan en Décembre 1591, donc avant de continuer son voyage. Il était rare que les ambassadeurs des princes orientaux menassent rapidement leurs affaires. Fréquemment les messagers se voyaient forcés d'attendre longtemps avant de pouvoir s'acquitter de leur mission. Il suffit de jeter encore un coup d'œil rapide sur les actes de Bourhan durant les années 1591 et 92 pour voir que le retour des émissaires d'Akbar n'a guère pu s'effectuer avant le milieu de l'an 1592. Nous en tirons, de plus, des éclaircissements sur certains faits relatés par Aboul Fazl. Akbar était bien décidé à faire la conquête du Dekhan.

Aussitôt après s'être emparé du gouvernement, Bourhan eut une querelle avec son voisin Ibrahim-Adil-Chah, pour avoir fait un accueil très honorable à un exilé Dilavar Khan, le ministre et l'ancien tuteur d'Ibrahim. Le roi de Bidjapour protesta [2]) sous prétexte que Dilavar était un rebelle ; en même temps il réclama les éléphants qui étaient tombés entre les mains de Djamal Khan. Bourhan ne pouvait ignorer les desseins d'Akbar

1) Comp. Elliot VI p. 38.
2) Ferichta dans Briggs III p. 284 comp. p. 170 f.

relativement au Sud. Il était donc très imprudent de sa part de repousser une requête nullement injuste ; car en formant entre eux une alliance sérieuse les trois Chahs du Dekhan, unis si possible au Khandesh et aux principaux radjas du sud de la presqu'île, auraient été de force à tenir tête à la puissance Mongole, divisée qu'elle était par les troubles intérieurs. Mais la plus grande folie commise par Bourhan Nizam Chah II fut de se laisser pousser á une déclaration de guerre par Dilavar Khan, vieillard de quatre-vingts ans. En mars 1592 il s'avança, les armes à la main, jusqu'à Mangalvera sans rencontrer de résistance. — Cette période était donc en réalité peu propice aux ambassadeurs d'Akbar et aux questions sérieuses qu'ils étaient chargés de traiter. Il parait probable qu'ils différèrent de leur propre gré, afin d'attendre l'issue de la campagne.

Trouvant la contrée complètement inoccupée, Bourhan crut à une ruse de guerre de la part d'Ibrahim, qui aurait eu pour but de l'attirer plus avant dans le pays de Bidjapour. Cependant la parole persuasive de Dilavar le décida à avancer jusqu'au fleuve Bhima, où il se retrancha dans un château-fort à demi ruiné. Le fait est qu'Adil Chah n'avait pris aucune mesure de défense. „Bourhan-Nizam-Chah, disait-il, ne tardera pas à agir comme un enfant qui construit des remparts de terre glaise pour les détruire ensuite de sa propre main". Il avait formé un autre plan dont la réussite ne se fit pas attendre. C'est qu'aussi les hommes de sa race étaient d'une tout autre trempe, ainsi qu'il appert du rapport de Faïzi, qui ne mérite un examen détaillé que parce qu'il établit la supériorité d'Akbar sur ses contemporains au milieu même de ses marches victorieuses.

D'abord Ibrahim laissa Bourhan ravager son royaume en toute liberté. Mais lorsqu'il crut le moment venu, il envoya un messager à Dilavar Khan, pour le prier de revenir auprès de

lui et de reprendre son ancienne charge. Il reconnaissait, disait-il, combien il avait eu tort de bannir un serviteur d'un si grand mérite et promettait de le recevoir avec tous les égards qui lui étaient dus. Dilavar Khan crut en toute sincérité que la menace de l'armée d'Ahmednagar avait jeté Ibrahim Adil Chah dans une telle alarme qu'il ne voyait plus de salut qu'en lui et en son habileté. Ravi, il posa comme unique condition la sécurité de sa vie et de sa propriété, ce qui lui fut accordé au nom du roi. Bourhan-Nizam-Chah autorisa Dilavar-Khan à partir, après s'être efforcé en vain de lui persuader qu'il courait à sa perte et qu'un roi ne pardonnait jamais une offense comme celle dont il s'était rendu coupable à l'égard d'Ibrahim.

Mais le vieux ministre s'imagina alors tenir les deux rois en son pouvoir et enflé d'ambitieuses espérances, il se hâta de gagner Bidjapour. Le roi se rendait précisément du jardin des douze Imams à son palais, le soir où Dilavar arriva; ce dernier descendit de cheval pour offrir à pied ses hommages à son prince. Après les salutations d'usage, il se joignit à la suite d'Ibrahim qui continua sa marche. A peine s'était il écoulé quelques instants que le roi, se tournant vers un certain Elias-Khan lui ordonna de faire sur Dilavar-Khan l'expérience du châtiment de prédilection de celui-ci, c'est à dire de lui crever les yeux. Vainement le ministre fit appel à la promesse de pardon et de sécurité. Ibrahim lui répondit avec ironie que „sa vie et ses possessions seules lui étaient assurées et qu'en lui faisant perdre la vue, il ne portait nulle atteinte à la parole donnée". Privé de la lumière, le traître aux cheveux blancs passa les dernières années de sa vie au fort de Satara. Cette perfidie accomplie, Ibrahim fit ses préparatifs de défense contre Bourhan.

La guerre fut de courte durée et se termina au grand désavantage d'Ahmednagar. Bourhan dut raser le fort sur la

Bhima, qu'il avait reconstruit à grands frais et rentra dans son pays très mécontent. Il est possible que les envoyés d'Akbar n'aient présenté qu'à ce moment-là les réclamations de leur maître; peut-être même ne le firent-ils que plus tard, car immédiatement après son retour Bourhan se mit en quête d'un autre ennemi sur qui déverser sa colère et s'en prit cette fois aux Portugais. A supposer que les émissaires de l'empereur aient séjourné dans le Dekhan durant tout ce laps de temps, ils durent correspondre avec leur prince et dans ce cas, ce monarque clairvoyant leur aura donné la consigne d'atermoyer encore, tous les événements contribuant à avancer la réalisation de son projet. Il est indubitable qu'Akbar voyait de mauvais œil la colonisation des Portugais; une lettre adressée à Abdoullah Khan en rend témoignage. Nous savons aussi comment il cherchait à s'instruire par eux. Evidemment il eût été dans son intérêt d'avoir, pour cette lutte, un correspondant à la cour d'Ahmednagar. Et, toute autre considération mise de côté, chaque nouvelle guerre de Bourhan était la bienvenue pour Akbar, parce qu'elle affaiblissait les forces militaires de ce prince.

Nizam-Chah, à la tête d'une armée considérable, marcha sur la colonie portugaise de Rivadanda et détacha un corps nombreux vers le port de Tchaoul. Pour barrer l'entrée du port de Rivadanda, il éleva un fort auquel on donna le nom de Korla (ou Khorla). Malgré cela, les Portugais [1]) s'échappèrent de nuit par mer, emmenant 300 hommes à Bassein et 200 à Salsette. Ainsi renforcés ils revinrent et firent deux attaques nocturnes, heureuses pour leurs armes, où périrent trois à quatre mille soldats Dekhaniens; pourtant le chiffre des Européens, garnison

---

1) Ferichta dans Briggs, III, p. 284. Ibidem : Faria-e-Souza vol. III part. I hap. VIII.

comprise, ne dépassait pas 1500, tout comme celui des Hindous qui les secondaient. Bourhan alors, envoya une seconde armée de 10.000 hommes sous Tahrad-Khan renforcer le fort de Korla et ordonna au commandant de cette place, Bahadour-Khan-Gilani, de bloquer Rivadanda. Cette mesure était nécessaire parce que les Européens attendaient également du renfort de Damar et de Bassein. Cette fois les Dekhaniens firent si bonne garde que les Portugais, échouant dans une entreprise contre le port de Rivadanda, subirent une perte de 300 hommes, dont 100 étaient nés en Europe et 200 aux Indes. A partir de ce moment, Rivadanda fut étroitement bloqué et déjà la garnison songeait à capituler, quand Bourhan lui-même anéantit ses succès. Il s'était permis, dans l'intervalle, de telles cruautés à Ahmednagar, qu'un grand nombre d'officiers de l'armée assiégeante se rendirent à la cour pour protester.

Une flotte de 60 voiles, amplement pourvue d'hommes et de munitions, profita de cette occasion pour passer de nuit sous le fort de Korla et jeter l'ancre dans le port de Rivadanda. A cette nouvelle, les assiégeants furent saisis d'une telle panique, qu'ils abandonnèrent leurs postes et se précipitèrent en masse vers les portes de Korla. Les Portugais eurent bientôt vent de ce qui se passait; leurs troupes débarquèrent et la garnison risqua une sortie. La retraite des Dekhaniens sur Korla se changea en une fuite désordonnée, si bien que les Portugais purent pénétrer avec les fuyards dans la forteresse dont les rues devinrent alors le théâtre d'affreux massacres. Les Dekhaniens étaient encore deux contre un, mais ils avaient perdu la tête; plus de 12.000 hommes trouvèrent la mort.

Cependant, que devenait Bourhan? Songea t-il alors à faire la paix et à conclure une alliance avec les rois du Dekhan, afin d'expulser du pays l'ennemi commun? Ou bien fit-il des dé-

marches auprés de l'empereur Mongol, pour obtenir sa protection?

Bien loin de là: „Cette extermination des Dekhaniens fut considérée par Bourhan-Nizam-Chah, comme un heureux événement" [1]). Il était redevable de son élévation principalement aux émigrants; il pouvait désormais s'appuyer sur ce parti avec plus de liberté. Il porta les „étrangers" aux charges les plus importantes et les fit marcher contre Tchaoul. Mais soudain une nouvelle politique le fit sortir de cette voie.

Avant de suivre le développement de toutes ces intrigues, nous ferons bien d'examiner comment, depuis 1590 à 93 Akbar se préparait à en tirer parti pour la conquête du Dekhan et à résoudre ainsi le problème qu'il s'était posé d'enchainer étroitement les intérêts particuliers de ses fils avec ceux de sa politique monarchique.

Le pays de Malva et surtout celui de Goudjrat étaient les lieux qui s'offraient tout naturellement pour y faire les préparatifs de guerre. Le Khan i Azam, Mirza Aziz Koka, frère de lait d'Akbar, commandait dans le Goudjrat avec le titre de *çoubadar* à la satisfaction de l'empereur.

Aboul Fazl [2]) nous raconte que, sur le simple soupçon d'une disgrâce, Mirza Aziz Koka quitta tout-à-coup la province, qu'il fit un pélerinage à La Mecque avec toute sa famille, sans en avoir l'autorisation et qu'ensuite un firman impérial en date du 10 Ardibihicht 1001 (1592, 16 novembre) investit le prince Mourad du fief de Goudjrat.

Interprété dans ce sens, cet incident ne paraît pas admissible, quoique quelques détails du voyage y correspondent assez bien. Le point obscur c'est qu'Aboul Fazl parle d'un simple soupçon,

---

1) Ferichta I c. III p. 286. 2) Manuscrit Chalmers II p. 472.

sans en expliquer l'origine. En lisant entre les lignes du manuscrit, on peut comprendre le récit de la façon suivante : le frère de lait d'Akbar fut informé par ses amis de la cour que son maître voulait lui retirer cette province à laquelle il s'était attaché, pour l'octroyer à son propre fils, afin que celui-ci pût cueillir des lauriers dans le Dekhan. Mirza Aziz Koka fut justement irrité de cette nouvelle. Capricieux comme il l'était, il donna libre cours à sa mauvaise humeur, en commettant l'acte susdit d'insubordination. Le firman d'investiture en faveur de Mourad en fut le résultat. Mais la date de l'acte prouve que cette mesure très importante était projetée déjà au moment où le cheikh Faïzi fut envoyé auprès du monarque de Khandesh, car sa lettre que nous avons rapportée précédemment, n'est datée que de quatre jours plus tard.

Ainsi, nous avons constaté comme on ouvrit lentement et progressivement les tranchées contre le Sud et l'on se demande même pourquoi la mine ne sauta pas plus tôt.

Il faut toujours tenir compte des désordres du Dekhan et disons de suite qu'il sera question d'autres troubles encore. Chaque bataille livrée dans les Etats du Sud, était, nous le savons, un avantage de plus pour Akbar. S'il resta aussi longtemps simple spectateur, c'est en partie pour cette raison ; cela tenait aussi en partie à ses rapports avec les grands de l'empire et à l'attitude toujours menaçante d'Abdoullah Khan. La situation de l'empereur était d'autant plus avantageuse, qu'à la conquête du Sind, commencée avec les luttes contre les Radjpoutes, était venue s'adjoindre en 1592 l'acquisition toute pacifique de Qandahar, sans même avoir provoqué un conflit avec la Perse. Le Chah Abbas se consola de cette perte par l'espoir qu'Akbar favoriserait ses entreprises contre Abdoullah Khan.

Akbar dirigea une première attaque contre le Sud, le 7 Mihr

1001 (1593, 9 avril). Chahrouch Mirza résidant dans le Malva, depuis trois ans, fut élevé au rang de *pendjahazan*, pour avoir si bien gouverné la province et obtint toute une série de *djagirs* „en conséquence de l'investiture de Mourad dans le Goudjrat." Nous connaissons l'esprit entreprenant et hardi du Timouride, banni du Badakhan, par l'histoire des malheurs qu'il s'était attirés. Son élévation et la récompense, que lui octroya Akbar, ne furent autre chose qu'un acompte pour les armements que celui-ci opérait en vue de la guerre.

Ces efforts nécessitèrent une année pour le moins. Mais, même si on en fût venu à bout plus tôt, une famine qui survint aurait retardé la mobilisation. Bourhan Nizam Chah n'avait pas changé d'attitude vis-à-vis de l'empereur; mais celui-ci qui venait de quitter Lahore pour visiter Agra la capitale du pays, trouva bon de ne plus lui adresser d'autres missives. La famine ayant retardé les apprêts de guerre, Akbar chargea son fils Danial, le 25 Mihr (1593, 3 avril) de conduire une armée dans le Sud; il plaça sous ses ordres des généraux de grand mérite tels que le Khan Khanan et Raï Singh, abondamment munis d'artillerie et d'éléphants. Charouch Mirza du Malva, Chahbaz Khan et d'autres princes du Malva devaient rejoindre cette armée. Le radja Man Singh reçut également l'ordre de partir pour le Dekhan, si les circonstances lui permettaient quelque peu de s'absenter du Bengale. Une lettre apportait à Mourad, dans le Goudjrat, l'ordre de terminer ses préparatifs et d'opérer sa jonction avec l'armée d'invasion. Akbar, était déjà sur son retour, lorsqu'il apprit à son grand déplaisir, le 20 Daï (20 juillet 1593), que Mourad campait encore à Sirhind. Il lui intima aussitôt l'ordre de se hâter.

L'empereur n'avait pas atteint Lahore, que le Khan Khanan demanda une audience et tâcha de lui persuader qu'il serait plus

sage de n'entreprendre l'invasion qu'après la saison des pluies. Il faisait valoir qu'on aurait alors abondance de blé pour l'approvisionnement. Le monarque reconnut la justesse de cette observation et rappela le prince Danial pour lui confier la régence du Pendjab. A la fin de la mousson il résolut d'aller en personne faire la conquête du Dekhan, à moins que ce ne soit là une de ces tournures stéréotypes d'Aboul Fazl. Akbar ne se décida au départ que lorsque le spectre menaçant d'Abdoullah Khan eût disparu de l'horizon du Nord-Ouest.

Le Khan-Khanan se rendit à Agra et entreprit l'organisation d'une armée considérable. Mourad en fit autant dans sa province. Cependant la lutte ne commença que lorsque les habitants du Dekhan appelèrent aux-mêmes les Mongols dans leur pays. Voilà qui explique la politique expectative d'Akbar mieux que les quelques incidents et les petits démêlés entre les généraux de l'empereur.

CHAPITRE II.

LE DEKHAN PERD SON INDÉPENDANCE.

La nouvelle politique de Bourhan Nizam Chah n'eut guère d'autre but que de tirer vengeance de la défaite qu'Ibrahim Adil Chah lui avait infligée : il s'allia au frère rebelle de ce dernier, Ismaïl, qui s'était emparé le 9 Ramazan 1002 (28 mai 1594) de la forteresse de Belgam.

Ferichta [1]) raconte le prélude de cette rébellion du Bidjapour avec une curieuse brièveté, aussi caractéristique pour lui-même que pour les principautés dont les dissensions facilitèrent les

---

1) Dans Briggs III 176 sv.

plans d'Akbar: „Le prince Tahmasp, nous dit-il, avait deux fils, Ibrahim Adil Chah et Ismaïl. Ce dernier fut élevé avec son frère jusqu'à l'âge viril. Alors Dilavar Khan le fit enfermer dans la forteresse de Belgam, „selon l'usage ordinaire des gouverneurs". Après l'expulsion du régent, Ibrahim Adil Chah fit savoir à son frère par un serviteur de confiance que, malgré son désir, la raison d'Etat ne permettait pas qu'ils habitassent tous deux la même résidence; il lui promit par contre d'user envers lui de la plus grande indulgence et de lui donner toutes les preuves d'affection que la situation comportait. Il envoya en même temps au gouverneur de Belgam l'ordre d'accorder au prince une entière liberté dans l'enceinte de la forteresse et de lui procurer tous les agréments et toutes les distractions possibles. Il lui alloua en outre pour ses dépenses personnelles une pension de 1000 *houns* par mois (plus de 4000 frcs). Le prince parut satisfait pour le moment, mais bientôt, oubliant les largesses de son frère, il complota contre lui. Ferichta eût pu ajouter également: „selon l'usage des princes."

Ni l'éclat des richesses, ni le développement des arts ne peuvent compenser l'absence de culture morale dans ces Etats. Il n'y est naturellement pas question de la liberté intellectuelle dont l'Italie jouissait au temps des humanistes, car ici tout est pétrifié dans les formes du sunnisme ou du chiisme, mais nous rencontrons le même culte du moi, le même égoïsme, les mêmes désordres et les mêmes violences que parmi les condottieri italiens de ce temps-là; si l'oreille s'était habituée au son des noms orientaux, on ne s'étonnerait pas de rencontrer dans une page de Ferichta, grâce à quelques fautes d'impression, un Visconti-Khan ou un Ezzelino da Romano-Chah. On ne ferait donc pas tort à Akbar, le destructeur de ces Etats, en jugeant sa politique conforme aux enseignements de Machiavel dans son

traité du Prince. Lui-même sous plus d'un rapport, ressemblait à ses contemporains: il était en même temps avide et généreux, irascible et patient, impitoyable et clément, rusé jusqu'à l'astuce et cependant franc et véridique ; bref, il avait tous les défauts de son temps, mais il en possèdait toutes les qualités à un plus haut degré. Ce qu'il n'a pas de commun avec ses contemporains, c'est leur faiblesse, leur versatilité, leur perfidie; ce qui le distingue au contraire, c'est un égoïsme plein de grandeur et d'énergie: il a une opinion telle de sa valeur personnelle, qu'au lieu d'user du monde dans un intérêt purement égoïste, il ne songe qu'à se dépenser lui-même dans l'intérêt général.

C'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue en suivant notre héros dans sa marche de conquérant; il se considérait comme le sauveur de son peuple qu'il voulait délivrer d'un fatal enchaînement de guerres et de misères; un souffle mystique l'animait.

Une seule question se pose à nous: Akbar se trompait-il en cela? n'était ce que l'illusion volontaire d'un fils de Timour avide de conquêtes?

Nous trouvons la solution de ce problème en comparant la situation des pays qui étaient déjà redevables à l'empire d'une pacification plus ou moins avancée, avec le tableau que nous offre le Dekhan pendant les derniers jours de son indépendance.

Il paraitrait qu'Ibrahim Adil Chah II n'avait pas dans le principe l'intention de sévir contre son frère, mais la raison, que Ferichta en donne, paraît pourtant bien singulière. Quand il rapporte que le roi rejetait la faute de sa sévérité essentiellement sur l'ingratitude des seigneurs, on se demande comment le roi pouvait hasarder une lutte immédiate, s'il ne pouvait se fier davantage à ses grands vassaux?

Ibrahim envoya le vénérable Chah Nouralam à son frère avec

la promesse de l'amnistie, s'il voulait déposer les armes. Pour toute réponse Ismaïl emprisonna „le saint homme", ce qui était un acte de cruauté injustifiable, et continua ses armements avec la plus grande énergie, ce qui répondait à la situation. Quel fond Ismaïl pouvait-il faire sur l'homme qui avait fait crever les yeux à Dilavar Khan? Et peut-on lui en vouloir de ce qu'il n'ait pas eu l'envie de passer sa vie entière dans la cage dorée de Belgam?

Ibrahim, très irrité du traitement infligé à son envoyé, expédia devant Belgam 6000 cavaliers sous le commandement d'Elias Khan, le même qui avait crevé les yeux à Dilavar; en effet Ismaïl était encore réduit à la possession de cette ville, parce que l'armée de Bourhan Nizam Chah n'était pas encore arrivée.

Le plus considérable des seigneurs, l'émir Oul-Amara nommé Aïnoun-Moulk se joignit à l'armée d'Elias Khan pour fournir un échantillon de ce qu'au Dekhan on entendait par fidélité. Tandis qu'il se donnait l'air de servir le roi avec le plus grand dévouement, il livrait pendant la nuit des vivres aux assiégés, naturellement contre beaux deniers comptants. Le roi instruit de ces menées, voulut examiner l'affaire. De peur d'accréditer les soupçons, Aïnoun-Moulk se rendit en effet à la cour et sut y manœuvrer avec une telle habileté qu'Ibrahim Adil Chah resta dans le doute. Ferichta raconte que, pendant l'audience qui lui fut accordée, le traître tremblait des pieds à la tête au point de pouvoir à peine se tenir debout. Tout ce récit est d'ailleurs d'une si grande exactitude, qn'on y reconnait l'oeuvre d'un témoin oculaire[1]). L'entrevue, commencée sous des auspices si menaçants, se termina par de riches présents accordés à l'émir Oul-amara. Ce dernier reprit immédiatemeut ses rap-

1) Ouvr. cité III p. 179 et suiv.

ports avec Ismaïl, lui prêtant assistance partout où il pouvait, au point que sa conduite faisait l'objet de toutes les conversations dans le camp. Il continua ce jeu, jusqu'à ce qu'un certain Hayat Khan, n'ayant pas réussi à lui extorquer de l'argent, le menaça de dénonciation: Aïnoun-Moulk abandonna alors ouvertement la cause de son roi et appela à son aide l'armée de Bourhan Nizam Chah. Depuis ce moment le désordre fut de toutes parts à son comble; les Hindous de Malabar eux-même occupèrent la contrée de Bankapour. Finalement le roi échappa à cette situation dangereuse, grâce à la ruse de son célèbre eunuque Hamid-Khan. Ce dernier joua si bien le rôle de traître vis-à-vis de son souverain qu'Aïnoun Moulk et Ismaïl donnèrent dans le piége et payèrent de leur vie et leur fausse confiance et leur propre trahison.

Bourhan Nizam Chah II qui ne s'était avancé que jusqu'à Parenda; se retira et s'allia à Venkatadri, prince hindou de Penkonda, pour entreprendre une nouvelle expédition contre son voisin. Son général Mourtaza Khan Andchou poussa les opérations jusqu'aux environs de Parenda, en attendant l'arrivée de Venkatadri. La défaite d'une colonne qui courait le pays pour piller, arrêta ses progrès. De plus Bourhan Nizam Chah fut atteint de dyssenterie. Sentant sa fin prochaine, il désigna son second fils Ibrahim comme héritier de la couronne, excluant du trône l'ainé de ses fils, Ismaïl, qui nous est connu depuis son usurpation comme ennemi des Chiites et sectateur du Mahdi. C'est ainsi que le roi mourant répandait de nouveau à Ahmednagar la semence de luttes religieuses et fratricides.

Ismaïl n'était pas sans amis dans le pays; un grand nombre d'entre eux vinrent le rejoindre sous la conduite de Mouvallad Ichlaç Khan [1]). Bourhan rassembla ses dernières forces et mit

1) Mouvallad était né d'un père étranger et d'un mère indigène.

son fils en fuite près de Houmayounpour. Mais l'excitation et les fatigues de la lutte avaient épuisé les forces du monarque; Bourhan mourut le lendemain de sa victoire, le 18 Chaban 1003 (15 mai, 1595).

Remarquez que cette anarchie continuait malgré les armements notoires de l'empereur Mongol. Il devait se passer à Ahmednagar des choses plus singulières encore. Par ses dispositions testamentaires, Bourhan avait donné au jeune héritier du trône Ibrahim Nizam Chah un ministre habile mais d'une ambition démesurée: il s'appelait Myan-Mandchou et était originaire du Dekhan. Se sentant trop faible pour anéantir immédiatement son adversaire, le partisan d'Ismaïl, il l'amnistia. Mais Ichlaç Khan, fauteur de désordres émérite, réunit à Ahmednagar une bande d'étrangers et de partisans dc Mouvallad mécontents. Myan-Mandchou dut répondre à cette provocation par des mesures analogues. Au bout de peu de jours il fut évident pour tout le monde que deux partis se disputaient le pouvoir. Ils n'avaient de commun que leur antipathie contre Bidjapour, sentiment qu'ils manifestèrent d'une manière offensante à l'envoyé d'Ibrahim Adil Chah, qui était venu pour présenter à Ibrahim Nizam Chah les compliments de condoléance de son maître [1]). Déjà le 20 Chaban (1595 18 mai) le premier de ces souverains se mit à la tête de son armée pour venger cette insulte. Trois jours à peine s'étaient écoulés depuis la mort de Bourhan, laps de temps qui semble presque trop court. Mais supposé même que Ferichta se fût trompé de quelques semaines, cette manière d'agir uniquement inspirée par la passion, nous montre à quel niveau s'était abaissée la politique de ces princes.

On ne peut contester que le monarque de la dynastie des Adil

---

1) F. l. c. III p. 289.

Chahs n'ait montré plus de réflexion et n'ait à l'occasion fait preuve d'une volonté énergique, qui ne reculait pas même devant les moyens les plus perfides. A en croire Ferichta „il n'était point partisan d'une guerre inutile et était même décidé à renoncer à l'expédition projetée pourvu que des ambassadeurs vinssent lui présenter des excuses pour les procédés des ministres et manifester le désir de conserver la paix". L'historien ajoute même qu'Ibrahim Adil Chah s'était avancé jusqu'à Chadourg au secours de son homonyme de la dynastie des Nizam-Chah qui avait perdu toute autorité. Il semble douc qu'il avait à cœur de défendre le principe monarchique outragé dans la personne de son parent. Car pour ce qui est d'une vue claire des dangers réels qui menaçaient le Dekhan, on ne saurait pas plus la lui attribuer à lui qu'aux autres.

Un moment Myan-Mandchou comprit à Ahmednagar les nécessités de la situation. Il prêcha la paix avec le Bidjapour, afin de pouvoir résister avec les forces réunies des deux royaumes à l'invasion projetée par Akbar. Mais il suffit que son rival caressât l'idée de cette guerre défensive pour qu'Ichlaç Khan se prononçât contre une pareille alliance, Il entraîna Ibrahim Nizam Chah et, à la tête de 30.000 hommes, ils marchèrent contre l'ennemi. Maintenant encore le prince Adil ordonna à son général Hamid Khan de s'abstenir de tout acte d'hostilité, tant que les forces de Nizam Chah n'auraient point passé la frontière. Son espoir fut déçu et les deux armées en vinrent aux mains. Les troupes d'Ahmednagar furent victorieuses à l'une des ailes, mais au centre et à l'autre aile, Hamid Khan et l'eunuque abyssin Souhaïl Khan opposèrent une résistance opiniâtre. Alors Ibrahim Chah se jeta dans la mêlée contrairement à l'avis des siens; ce fut sa perte : une flèche l'étendit à terre. Lorsque les combattants virent emporter le cadavre de leur roi du champ de ba-

taille, une affreuse panique s'empara d'eux. L'artillerie, les éléphants, le bagage, tout tomba aux mains des vainqueurs. Ibrahim Adil Chah, auquel par erreur ou avait annoncé l'anéantissement de son avant-garde, était resté pendant trois jours à Chadourg attendant avec anxiété le résultat de la lutte, lorsque la nouvelle de ce brillant succès changea sa crainte en joie. Il ne marcha pas néanmoins sur Ahmednagar, mais se retira jusqu'au fleuve Bhima, d'où il envoya un corps de troupes contre le puissant *zemindar* hindou d'Adoni (Advani). Ce n'est que le 13 Mouharram 1004 (9 sept. 1596) qu'il fit son entrée triomphale à Bidjapour.

A Ahmednagar le désordre augmentait de plus en plus et les chefs des deux partis étaient à la recherche de rois, au nom desquels ils pussent gouverner. Les Abyssins, dirigés par Ichlaç Khan commencèrent par prendre une décision sensée : ils choisirent pour roi Bahadour, l'unique enfant d'Ibrahim et nommèrent régente sa grand'tante Tchand Bibi. Myan-Mandchou, par contre, se prononça pour un autre enfant, Ahmed, le fils du Chah-Tahir, qui était mort à Daoulatabad, dans une honorable captivité. Ce jeune prnce fut couronné en effet, le 6 Avril 1596 pendant qu'on lisait la *khoutbe* au nom des 12 Imams.

Bahadour Nizam Chah fut mis en sûreté dans la forteresse de Tchavand et les émirs se partagèrent le royaume. Mais comme Ichlaç Khan n'avait pas réussi à concentrer le pouvoir dans ses propres mains, il se mit, de concert avec les Abyssins ses partisans, à faire sur l'origine du nouveau roi des recherches que Férichta nous transmet certainement d'après les meilleurs sources. On éleva des doutes sur l'origine du prétendant du Goudjrat. De pareils aventuriers ne sont pas rares en Orient. Le grand nombre de ces personnages équivoques caractérise tout particulièrement l'époque d'Akbar.

Bourhan Nizam Chah II anquel succéda son fils Housaïn Nizam Chah, avait laissé à sa mort cinq frères qui tous s'expatrièrent par crainte de leur neveu. L'aîné d'entre eux Mohammed Choudabanda trouva un asile auprès d'Akbar et vécut dans un djagir au Bengale. Pendant le règne du prédécesseur de Bourhan II surgit tout à coup à Daoulatabad un personnage qui se nommait Chah Tahir et racontait qu'une détresse extrême l'avait ramené au Dekhan, son père, le prince Choudabanda, étant mort au Bengale. Les émirs soumirent la question au roi et à son ministre Çalabat-Khan; mais on avait perdu du temps et le Bengale était éloigné. De cette manière la question concernant la légitimité de ce personnage ne fut pas éclaircie et comme Chah Tahir ne cessait de se vanter de son origine royale, on pouvait s'attendre à le voir prétendre au trône. On l'enferma donc préalablement à Daoulatabad. Enfin, pour éclaircir la question, on envoya des personnes de confiance qui avaient connu le prince Choudabanda, à Bourhan, qui devait monter plus tard sur le trône, mais vivait alors en exil à Agra à la cour d'Akbar. Bourhan mit à nu le mensonge du prétendant: il déclara que sa maison servait encore de refuge à tous les descendants du défunt, sans distinction de sexe. Le soi-disant Chah Tahir n'était donc qu'un imposteur. Il semblerait qu'une telle découverte eût dû lui coûter la vie; loin de là, elle lui procura jusqu'à la fin de ses jours une existence tranquille dans une douce captivité. En effet le ministre Çalabat Khan [1]) avait fait le raisonnement suivant: „Comme cet homme prétend être le fils du prince „Choudabanda, il sera difficile de convaincre le peuple de son imposture". Cette parole est bien naïve, mais elle est certainement authentique. Ce mot nous en dit long sur la dureté usitée

1) Ferichta, Ouv. cité III p. 295.

dans les familles régnantes: c'était chose ordinaire chez les princes de se mettre en sûreté eux et leurs enfants, pour ne pas être réduits en captivité „selon la coutume des gouvernements"! Nous ajouterons encore une remarque, car ce qui précède, ne suffit pas pour éclaircir la question.

Mais la crédulité du peuple eût été malgré cela par trop étonnante; si l'on n'avait pu s'attendre à ce que des héritiers véritables vinssent à surgir d'un lointain inconnu. Il a déjà été fait mention d'éléments chiites dans le Dekhan. Or, en Perse le rite chiite permet des unions matrimoniales temporaires connues sous le nom de „union de *Cighe* [1]). Qu'elles soient conclues pour une heure ou pour quatre vingt dix-neuf années, les enfants qui en sont issus n'en sont pas moins aptes à hériter. Aujourd'hui encore, il arrive en Perse que des voyageurs contractent des alliances dans ce genre; ce qui, bien souvent, leur attire sur leurs vieux jours, des ennuis de la part d'imposteurs aspirant à un héritage. Il ne serait pas impossible que sous une influence persane des coutumes pareilles se fussent implantées dans l'Inde méridionale.

Rien ne pouvait être plus agréable à Ichlaç-Khan que la constatation de l'origine illégitime du prétendu Ahmed-Nizam Chah. En effet, soutenu par une bande d'Abyssins et de Mouvallads, il put dès lors exiger l'extradition et l'éloignement du prétendant. Son adversaire Myan-Mandchou se jeta dans la citadelle avec le faux-roi. Il monta avec celui-ci sur une tour, espérant contempler de là la défaite que son fils Myan Hasan, à la tête de 200 cavaliers, allait infliger aux bandes d'Ichlaç Khan. La lutte était violente au pied des murs; soudain une balle vint briser, sur la plate-forme de la tour, le siége qu'occupait Ahmed.

---

1) Polak, Persien, page 207 et suiv. Leipzig 1865.

En le voyant tomber à terre, le peuple poussa des cris de détresse, croyant le roi mort. Les combattants entendirent ces clameurs et le fils de Myan se retira précipitamment auprès de son père.

Ce succès donna des forces nouvelles à la partie adverse. Ichlaç Khan ouvrit un siége en regle; il fit, en outre, tirer de prison deux chefs influents : l'Abyssin Nahang Khan et le Mouvallad Hablach Khan, que Bourhan Nizam Chah II avait retenus en captivité à Daoutalabad. Il s'unit à eux pour proclamer roi l'héritier légitime du trône, Bahadour fils d'Ibrahim. Mais le commandant du fort de Tchavand refusa de livrer le prince, confié à sa garde, sans une autorisation de la main de Myan Mandchou.

Le cas semblait bien difficile : il fallait un roi aux condottieri pour légitimer leurs menées. Mais où le trouver? Ichlaç-Khan résolut le problème de la manière la plus simple : il acheta au bazar d'esclaves d'Ahmednagar un jeune garçon de l'âge équivalent et le nomma Bahadour Nizam Chah, fils d'Ibrahim. Une fois le roi trouvé, les partisans ne firent pas défaut. Près de 12.000 cavaliers se rallièrent au nouvel étendard.

Pressé de toutes parts, Myan Mandchou appela à son secours dans sa détresse le sultan Mourad Mirza, le fils d'Akbar.

Singulier contraste : la prudence de cet homme avait jadis conseillé la paix, afin d'opposer aux Monghols les forces réunies du Dekhan; maintenant son égoïsme attirait l'ennemi dans le pays. Mais les regrets ne devaient pas se faire attendre. Les armées d'Akbar et le prince Mourad étaient prêts depuis longtemps. Est-il nécessaire de mentionner le motif qui les avait empêchés jusqu'alors d'envahir le pays? Semblable au vautour, Akbar guettait sa proie; spectateur attentif mais impassible des luttes intestines qui affaiblissaient le Dekhan, il attendait le

moment propice pour anéantir du même conp les deux adversaires.

Avant même que le fatal message eût atteint le prince Mourad, la situation avait complétement changé. Le roi, tiré du marché aux esclaves, perdit bientôt son prestige et tous les indigènes du Dekhan qui se trouvaient dans l'armée d'Ichlaç Khan passèrent du côté de Myan-Mandchou. Le parti des Abyssins fut complétement battu près d'Idgah, le 25 Monhawan 1004 (30 septembre 1595) et le faux Bahadour tomba aux mains du vainqueur.

A peine Myan-Mandchou avait-il joui quelques jours de son triomphe, lorsque Mourad Mirza parut devant les portes d'Ahmednagar, accompagné du Khan-Khanan, le Radja Ali Khan de Khandech et de 30.000 cavaliers mongols. Il laissa dans la ville Tchand-Bibi comme régente et son ami Ounçar Khan comme commandant de place et se retira lui-même avec son protégé Ahmed, dans la direction d'Aousa, pour implorer le secours des Adil-Chahis et des Roubt-Chahis. „Malgré leurs querelles et leurs dissensions, ils étaient habitués depuis longtemps à unir leurs forces pour la défense commune, dès qu'une armée faisait irruption sur leur territoire".

Dès que Myan-Mandchou eut quitté la ville d'Ahmednagar, les affaires prirent une tournure à laquelle il ne s'attendait pas. Tchand Bibi n'était pas disposée à trahir les intérêts de sa maison; mais bien plutôt à assurer la succession à son petit-neveu Bahadour.

Elle le fit proclamer roi, en même temps qu'elle fit exécuter Ounçar Khan comme conpable de haute trahison. Elle était soutenue par trois chefs, Mohammed Khan, Afzal-Khan-Borichi

---

1) Faïzi-Sirhindi, dans Elliot VI b. 131.

et l'Abyssin Chamchir Khan qui s'étaient jetés dans la forteresse avec leurs troupes. C'était une tentative désespérée pour sauver la succession légitime car déjà s'approchait le prince. Dès le 23 Rabioussani (26 décembre 1595) on ouvrit le feu de part et d'autre.

Le fils d'Akbar établit son quartier général dans les fameux jardins de Hacht-i-Bihicht. Il avait compris par lui-même, ou plutôt grâce aux conseils judicieux du Khan Khanan, qu'il fallait gagner par la douceur une population qui avait beaucoup souffert des luttes intestines. Malheureusement le choix malencontreux de leurs instruments ne leur créa que trop tôt de cruels embarras. Tandis que les chefs concentraient leur attention sur le siége, ouvrant des tranchées et élevant des batteries, Chahbaz Khan se dirigea avec un fort détachement sur Bourhanpour, dans le but de pacifier le pays. Le vieux sabreur qui excellait à anéantir les guérillas du Bengale par de terribles représailles [1]), n'était pas accusé à tort d'une sévérité tyrannique envers ses troupes et de cruauté envers toutes les classes de la population. Il pensa pouvoir user au Dekhan des mêmes moyens qui avaient fait leurs preuves au Bengale et il donna à sa soldatesque, ainsi qu'aux émirs inférieurs l'exemple du pillage. Ceux-ci ne demandaient pas mieux que de représenter de cette manière la puissance de leur empereur et en peu d'heures, avant que le prince n'eût pu l'empêcher, les villes d'Ahmednagar et de Bourhanpour furent mises à sac. Mourad interposa, il est vrai, immédiatement son autorité en garnissant quelques gibets de pillards, mais en vain; la confiance des populations était perdue. Nous ne croyons pas nous tromper en admettant que ce fut là la cause première d'une mésintelligence grosse de conséquences entre le Khan-khanan et Mourad.

1) Ferichta C. c. III, p. 299.

Les habitants d'Ahmednagar et de Bourhanpour quittèrent leurs maisons à la faveur des ténèbres et les hommes capables de porter les armes furent prêts à combattre l'ennemi. Mais les défenseurs du pays se divisèrent immédiatement en trois factions. Outre les adhérents de Tchand Bibi dans la forteresse assiégée, on ne comptait pas moins de trois partis dans le pays et chacun avait son prétendant au trône et poursuivait ses propres desseins.

Myan-Mandchou se tenait avec son faux Ahmed aux frontières de Bidjapour et sollicitait le secours des Adil-Chahs.

L'Abyssin Nahang Khan [1]) s'adressa à Chah-Ali, le fils presque septuagénaire de Bourhan Nizam Chah I, qui vivait au pays de Bidjapour. Il voulait en faire un prétendant pour masquer sa propre ambition.

Ichlaç-Khan s'était procuré un nouvel héritier de la couronne, nommé Moti, et marcha avec 12.000 hommes de Daoulatabad sur Ahmednagar. L'intrépide Daoulat Khan Lodi mit cette armée en déroute sur les bords du Godaveri, avec une division de de 6.000 cavaliers mongols. Cependant l'empereur ne récolta pas tous les fruits de cette brillante victoire, car Daoulat livra la florissante ville de Peïtan à un tel pillage, que les habitants en furent réduits aux dernières extrémités. Le pays y perdit sa prospérité et Akbar sa popularité dans le Dekhan.

Ahmednagar n'était pas encore complétement investi, de sorte que Tchand Bibi put être informée de la destruction du corps commandé par Ichlaç Khan. La reine crut que le temps était venu de raffermir son pouvoir en luttant contre la désunion des partis. Dans ce but, elle décida l'Abyssin Nahang à abandonner le vieux Chah Ali et à se prononcer, avec elle, en faveur

1) Dans d'autres sources, il s'appelle Abhang-Khan; voyez Blochmann A 336, N°. 2.

du roi légitime Bahadour, qui était toujours retenu captif à Tchavand. Nahang consentit et essaya d'amener des renforts à la reine. Etant déjà arrivée à une distance de 29 Kilom. de la place, il fit explorer la contrée afin d'apprendre par quel chemin il était encore possible d'éviter les Mongols. Couvert sur ses flancs, ce chef circonspect s'avançait en venant de l'est dans la direction qu'on lui avait indiquée. Il était encore éloigné d'une lieue environ de la forteresse, lorsque ses éclaireurs l'informèrent de la présence d'un camp mongol à une faible distance.

Effectivement dans la matinée où Nahang avait envoyé ses émissaires, le prince Mourad et le Khan Khanan avaient fait une reconnaissance et s'étaient rendu compte de la lacune que présentait le blocus. Mirza-Abdourrahim, qui avait réduit le Goudjrat à l'obéissance, reconnut immédiatement le point vulnérable et quitta le soir même les jardins de Hacht-i-Bihicht avec 3.000 hommes pour se charger du poste dangereux.

Nahang était trop près de l'ennemi pour se retirer sans être aperçu. Il se décida donc à forcer le passage. A la tête de forces supérieures, il attaqua les Mongols avec impétuosité et les rejeta hors du bivouac dont les retranchements étaient encore inachevés. Mais les impériaux arrivèrent de Hacht-i-Bihicht en nombre suffisant pour renforcer la position trop faible et attaquèrent Nahang par le flanc. Le vieux Chah-Ali qui s'était joint à Nahang, pour se rallier lui aussi à la cause de Tchand Bibi, fut coupé avec 700 hommes du reste du corps d'armée.

A la pointe du jour, Daoulat-Khan-Lodi les massacra tous. Nahang de son côté, était parvenu à se jeter dans la place avec un petit nombre de combattants.

Nahang n'avait pas réussi à débloquer Ahmednagar et une affreuse panique s'était emparée du Dekhan tout entier. On comprit enfin à Bidchapour la triste vérité. Les meilleurs généraux

d'Akbar se trouvaient devant Ahmednagar et le Khandesch, avec toutes ses ressources, était à la merci des Mongols. Le temps des divisions était passé et le salut de chacun dépendait du salut de tous.

Ibrahim Adil-Chah envoya à la frontière son eunuque Souhaïl-Khan avec 25.000 cavaliers. Ce général expérimenté devait attendre les événements à Chahdourg-Myan-Mandchou et Ichlaç-Khan, oubliant leurs querelles, appelèrent tous leurs hommes à eux et rejoignirent Souhaïl. Immédiatement après leur arrivée, Mahdi-Qouli-Sultan le Turcoman leur amena un renfort de 6.000 cavaliers; c'était le contingent de Qoutb Chah d'Haïderabad. Une armée formidable menaçait ainsi l'envahisseur; elle devait une fois de plus sauver l'indépendance du Dekhan grâce à un quatrième champion qui était venu fatalement se joindre aux forces de la triple alliance: c'était l'emportement de Mourad dans ses moments d'ivresse.

Depuis quelque temps déjà le fils d'Akbar s'était brouillé avec Mirza-Abdourrahim. Nous savons avec quelle habileté le fils de Bairam, unissant la sévérité à la douceur, avait conduit les opérations dans le Goudjrat. Il avait été secondé par l'intrépide Nizamouddin Ahmed, qui était mort depuis, à la vive douleur tant du grand Akbar que du petit Badaoni. Nous avons vu aussi que c'est lui qui, à l'approche de Nichang avait occupé le dangereux bivouac avec un corps de 3.000 hommes au plus. Il n'avait certes pas manqué de fidélité ni de zèle. Il n'est donc pas doutenx que les torts aient été, au moins pour la plus grande part, du côté de Mourad. En vue du danger dont l'expédition était menacée par l'armée ennemie rassemblée à Chahdourg, il se réconcilia avec le prince et soutint dans le conseil de guerre les intentions de ce dernier. Il fallait prendre d'assaut Ahmednagar, avant l'arrivée des alliés.

Une activité menaçante se déploya dans le camp des impériaux. On travaillait, jour et nuit, sur et sous la terre. Des galeries souterraines furent poussées jusque sous le bastion principal de la forteresse. Cinq fourneaux de mine solidement murés et remplis de poudre étaient pratiqués sous l'un des remparts et étaient prêts à sauter au premier signal. L'aurore dn 1er Radjab (1 Mars 1596) devait éclairer la catastrophe.

Or c'était dame Tchand qui commandait dans la citadelle et elle inspirait déjà l'admiration dans le camp impérial. Dans la nuit qui précéda le jour de l'assaut, Khradja Mohammed Khan s'approcha des remparts poussé, non point par l'espoir d'un gain mercenaire, mais par une générosité romanesque ; son cœur ne supportait point la pensée qu'une si noble héroïne pût être victime d'une explosion. C'est ainsi qu'il devint traître à son prince, par un sentiment chevaleresque.

Tchand Bibi ne s'épargna pas. Sous sa direction personnelle deux mines furent découvertes avant le jour et déchargées avec succès. On en recherchait deux autres et plus loin les défenseurs s'acheminaient vers la cinquième mine qui était la plus importante. Elle était trouvée, déjà on s'apprêtait à en enfoncer les murs, lorsque Mourad donna le signal. Le sol trembla, le rempart s'écroula, des cadavres, des pierres et de la terre furent projetés au loin. Une brèche large de plusieurs mètres s'offrit aux regards des assiégés après que la fumée se fut dissipée : une indicible terreur s'empara de tous les cœurs. Même des guerriers de distinction prirent la fuite. Tous tremblaient.

Soudain parut au milieu de la brèche, une femme couverte d'une armure étincelante et brandissant une épée, la face chaste-

---

1) Le terme de *Bibi* correspond à nos titres modernes de dame, Frau, lady.

ment voilée. A la voix retentissante de Tchand Bibi qui appelait tout le monde au travail, la frayeur et la honte firent place à un ardent enthousiasme. Un rempart vivant se forma autour de la reine. Des milliers de mains se mirent à l'oeuvre. On jeta dans la brèche tout ce qu'on put trouver: des cadavres, des moëllons, des poutres, de la terre; quelques canons furent mis en position, des fusées, de la poudre, des matières inflammables furent lancées dans le fossé et formèrent une mer de feu. Au milieu se dressait Tchand Bibi, comme Brunehilde, que l'Edda nous montre entourée d'un rempart de flammes.

Mourad avait fait attendre ses gens dans l'espoir que les autres mines produiraient leur effet. Mais l'explosion n'eut pas lieu. Il fit alors donner le signal de l'assaut et les Mongols se précipitèrent vers la brèche. Ils furent reçus par une pluie de projectiles: pierres, fusées, boulets, balles, flèches se succédaient sans relâche. Des monceaux de cadavres remplirent le fossé.

Des assauts répétés furent tous repoussés. Dans la soirée même, depuis 4 heures jusqu'à la tombée de la nuit, Mourad amena plusieurs fois des troupes fraîches, mais elles reculèrent chaque fois.

Dans son armure étincelante, Tchand Bibi resta tout le jour sur la brèche au milieu d'une grêle de balles et de flèches. Son héroïsme faisait l'admiration de tous.

Les Anglais fuyant devant Jeanne d'Arc, honnissaient la sorcière; les Mongols battus exaltaient avec enthousiasme la dame d'Ahmednagar.

Personne n'osait plus la nommer la Dame Tchand; le respect de l'ennemi l'avait baptisée Sultane Tchand [1]).

---

1) Nous suivons la calme narration de Ferichta, en négligeant la légende qui se développa rapide et luxuriante dans un terrain si fertile.

Même pendant la nuit, la sultane ne s'accorda point de repos: elle ne cessait de stimuler le zèle des siens et à l'aube du jour la brèche était fermée par un rempart de sept à huit pieds de haut.

Le lendemain elle envoya une estafette pour demander aux alliés un prompt secours. Mais le porteur du message tomba aux mains des impériaux qui le conduisirent auprès du prince. Mourad lui accorda galamment la permission de continuer sa route en ajoutant à la missive: „Que les alliés viennent! Le plus tôt sera le mieux!"

Jusqu'ici c'était parfait, seulement on eut le grand tort de ne pas préparer une résistance suffisante. Il devint bientôt évident, que Mourad s'était mis dans une fausse position en s'appuyant davantage sur Chahrouch Mirza [1]) et en écartant dédaigneusement le Khan Khanan.

Il avait commandé l'assaut sans en informer le Khan Khanan, bien décidé qu'il était d'agir sans lui [2]). Ce procédé souverainement offensant était en même temps de la plus grande imprudence. Il rendit impossible la chute d'Ahmednagar. Sans doute l'avis de Mirza-Abdourrahim était de ne livrer l'assaut qu'après l'explosion de toutes les mines. Or Mourad avait affaibli ses forces par des attaques réitérées du matin au soir et son invitation à l'ennemi tenait plus de la fanfaronnade que de l'intrépidité. En outre l'armée du Dekhan fit payer cher aux impériaux leurs déprédations, en leur coupant les vivres dont ils auraient eu besoin dans un pays affamé par le pillage. Le prince Mourad commença à se repentir d'avoir provoqué l'ennemi. Informé de son approche qu'il supposait inconnue à Tchand, il

---

1) Blochmann l. c. p. 335.
2) Ferichta l. c. III p. 302.

décida en toute hâte de tirer profit de la situation. L'histoire ne dit point qui lui donna ce conseil. Trop faible pour livrer un nouvel assaut, il se mit à négocier.

D'abord la Sultane Tchand déclina toutes les propositions; mais elle finit par consentir à la cession de Birar. L'empereur, par contre, devait reconnaître le jeune Bahadour en qualité de Nizam-Chah et Tchand comme régente d'Ahmednagar. Après avoir obtenu ce traité, Mourad fit lever le camp de Hach-i-Bihicht et se retira promptement par Daoulatabad et les montagnes de Djaïpour-Kollà-Chât. Mourad et le Khan Khanan occupèrent le Birar fortement et abandonnèrent le Dekhan à l'incapacité de ses gouvernants. C'est ainsi que se termina la première campagne, par l'annexion du Birar; mais il n'est pas à présumer que cette issue eût l'agrément d'Akbar.

L'armée des alliés descendant des montagnes de Manikdoun n'atteignit Ahmednagar que trois jours après le départ des Mongols. Immédiatement Myan-Mandchou exigea la reconnaissance de son protégé; le faux Ahmed-Chah. Cela ne pouvait convenir aux étrangers. L'Abyssin Nahang fit immédiatement fermer les portes de la ville et expédia des forces importantes à Tchavand, pour délivrer Bahadour. On eût pu croire que les luttes intestines allaient succéder à la guerre étrangère. Dans cette extrémité la sultane Tchand sauva une seconde fois le royaume. Elle demanda l'aide de son neveu Ibrahim Adil Chah contre les deux condottieri. Le roi de Bidjapour envoya 4.000 hommes commandés par Moustapha Khan. Il adressa en même temps une lettre énergique à Myan-Mandchou qui fut dans la suite élevé au rang d'émir du royanme avec une riche dotation. Par tous ces arguments, Mandchou fut amené à reconnaître qu'il avait commis une erreur généalogique en portant comme successeur au trône le fils de Tahir. Bahadour fut effectivement délivré de sa capti-

vité et couronné roi à Ahmednagar par la sultane Tchand. Il sembla momentanément que l'héroïque énergie de Tchand eût apaisé les partis et qu'au prix de la perte du Birar, elle eût écarté le danger de l'invasion. Mais hélas! bientôt recommença la vieille comédie du majordome en lutte avec son maître. Il fallait un ministre à la régente et elle crut l'avoir trouvé dans la personne de son ami Mohammed Khan. Elle le nomma Pechva, ce qui dans le Dekhan est synonyme de premier ministre et ne désigne pas comme dans l'Afghanistan un conducteur spirituel. Ce titre a pour équivalent celui de duc chez nous.

„Mais, nous dit Ferichta, avec une amère résignation, en „peu de temps les affaires suivirent le cours ordinaire de ce „monde: le nouveau ministre, après avoir affermi sa propre „puissance, promut ses partisans et ses parents aux premières „charges du royaume. Il n'était naturellement pas à présumer „que les hommes qui s'étaient distingués pendant la guerre, „acceptassent sans résistance une semblable humiliation. Aussi „regarda-t-il comme étant de bonne politique, d'incarcérer les „Abyssins Nahang Khan et Chauchir Khan. S'attendant à un „sort pareil, les autres chefs quittèrent le pays".

Toute la puissance était concentrée aux mains de la créature de Tchand. Elle-même prévoyant l'anéantissement de sa propre influence, ne voyait de salut que dans l'assistance de son neveu de Bidjapour.

Cette fois-ci elle avait demandé un secours plus important afin de briser l'opposition des seigneurs et de soumettre le pays à sa propre influence.

C'était le moyen indiqué et cependant il devait avoir des suites funestes. Au commencement de l'année 1005 (fin août ou commencement de septembre 1596) l'eunuque Souhaïl assiégea avec une armée puissante Ahmednagar, qui renfermait

dans ses murs la régente et son adversaire. Le siége dura jusqu'en décembre. Mohammed Khan n'ignorait pas que dans la place même il comptait de nombreux ennemis.

Mais c'est à sa position qu'il tenait avant tout. Il écrivit au Khan-Khanan à Birar, lui promettant de tenir le pays à la disposition de l'empereur des Mongols. Mirza-Abdurrahim ne se fit pas prier, il savait trop bien qu'Akbar désirait non pas le Birar seulement, mais tout le Dekhan. Pourtant Mohammed Khan ne pouvait prendre sur lui tout seul de changer ainsi de drapeau : il fit des confidences à d'autres, mais sans rencontrer d'écho auprès d'eux. Les desseins du *Pechva* ayant été divulgués à la garnison, les soldats qui nourrissaient contre les Mongols une haine aussi vive, qu'était grand leur attachement à leur vaillante reine, furent indignés comme de juste. D'un seul coup cette dernière reprit son rang et ressaisit les rênes du gouvernement. Mohammed Khan subit le châtiment mérité ; Souhaïl reçut pour son congé un magnifique habit de fête et fut renvoyé dans sa patrie. Il sembla alors à la régente et non sans raison que le meilleur parti à prendre était de s'appuyer sur les ennemis de Mohammed Khan et leurs acolytes. L'Abyssin Nahang Khan lui inspirait le plus de confiance par son intrépidité et son esprit entreprenant. Délivré de sa captivité, il se vit du jour au lendemain investi de la haute dignité de *Pechva*.

Souhaïl Khan s'en retournait paisiblement à Bidjapour, croyant de bonne foi laisser Ahmednagar dans une entière sécurité, mais à peine avait-il atteint le village de Radjapour sur la Bima qu'il fut surpris par la nouvelle que les troupes mongoles s'étaient répandues bien au delà des frontières du Birar et occupaient déjà le territoire de Pathri [1]). Comment donc se trou-

---

1) Ouv. cité III p. 307.

vaient-elles là? Sur ce point Ferichta se contredit lui-même; ce qui ne laisse pas d'avoir une grande importance pour qui soumet son ouvrage à une critique minutieuse. Ainsi il dit dans son „*Akbar Padischah* [1]:" „Après le départ de l'armée mongole, Tchand Bibi abdiqua son pouvoir entre les mains de Bahadour Nizam Chah, qui remit les rênes du gouvernement à Nahang Chah et à quelques autres émirs. Violant le dernier traité, ceux-ci se dirigèrent contre l'avis de Tchand vers le Nord avec 50.000 cavaliers afin de chasser les Mongols de Birar". Il indique le 17 Djaumad-aul-auwal 1005 8 décembre ou 18 décembre 1596 (si 17 est une faute d'impression pour 27) comme date[2]) du jour où Souhaïl dut arrivér avec des troupes auxiliaires afin de prendre lui-même le commandement. Ceci est en complet désaccord avec le rapport fait dans le „*Bahadour Nizam Chah*". En effet, si c'est bien au commencement de 1005 que Souhaïl vint camper pendant les quatre premiers mois devant Ahmednagar, il n'est pas impossible qu'il occupât la contrée de Radjapour à partir du cinquième mois. Ce qui, par contre, paraît bien douteux, c'est que Nahang ait pu rassembler une armée énorme et la mener jusqu'au delà des frontières de Bidjapour, depuis les premiers jours du Djoumada II jusqu'au 17. Il n'y a donc que le premier point qui soit entièrement vraisemblable, bien qu'on y reproche aux impériaux d'avoir rompu le traité. Après tout, qu'importait à l'empereur de violer une convention? Il voulait conquérir et l'aurait fort bien fait lors même qu'il eût trouvé un prétexte dans quelque titre vieilli. Tout fait croire que le Khan-Khanan et Mourad agirent suivant les vues d'Akbar en se mettant en marche immédiatement après avoir reçu la lettre de Mo-

---

1) Ouv. cité II p. 273.
2) Dans „Bahadour" elle est reculée d'un mois.

hammed Khan. Car le traité d'Ahmednagar, qui ne lui assurait que l'annexion du Birar, mais non l'obédience des trois rois, devait être envisagé par l'empereur presque comme une défaite.

Admettons comme exacte la date de la bataille du Godaveri, telle qu'elle est indiquée dans „Bahadour"; Souhail aurait alors quitté Ahmednagar à la fin du mois Rabi II et les dates [1]) sommaires de l'histoire de Bahadour se prêtent à cette disposition des faits. Dans ce laps de temps. tout restreint qu'il soit, les événements qui suivirent peuvent à la rigueur trouver place, car dans ces temps troublés, il y a toujours eu dans le Dekhan, sinon des armées de 50.000 hommes, du moins des troupes prêtes à se battre. Aussi le chiffre des combattants indiqué dans le „Kahadour" est-il plus modeste.

Dès qu'il fut informé de l'invasion mongole, Souhaïl Khan fit halte près de Radjapour et dépêcha des estafettes aux trois gouvernements. Le Chah Qoutb de Haïderabad (Golconde) envoya une armée auxiliaire sous le sultan Mohammed Qouli-Khan; le Birar fournit non pas 50.000 mais 20.000 hommes conduits, sans doute, par Nahang Khan. De la sorte Souhaïl Khan disposait en tout d'environ 60.000 hommes avec lesquels il se dirigea sur Birar. Il établit son camp près de Sonpat.

Le prince Mourad qui dans l'intervalle s'était marié avec la petite fille du radja Ali-Khan de Khandech, résidait alors dans la ville de Chapour qu'il avait fondée aux environs de Balapour. Tous ses vassaux, à l'exception de Chahbaz, qui avait rompu avec lui et s'était rendu au Malva sans permission, etaient établis au pays de Birar dans des *djagirs*, qu'on venait de leur distribuer. On les appela aux armes en toute hâte. Le Khan Kha-

---

1) Ouvr. cité, III p. 306. In the beginning of the year 1005 ... the blockade of which continued for four months.

nan qui n'avait pas présidé en personne à la prise de Patri quitta sa retraite de Djalma et accourut à Chahpour auprès du conseil de guerre, que le radja Ali-Khan venait de rejoindre également. Les délibérations terminées, le prince resta à Chahpour avec Çadiq-Mohammed-Khan, tandis que les radjas Ali-Khan, Ram-Tchandar, Djagnat et quelques autres marchèrent au-devant de l'ennemi avec 20.000 cavaliers mongols et le Khan-Khanan pour général en chef. Les impériaux firent halte près de Soupa, sur le Godaveri et durant quinze jours ce fut une suite d'escarmouches avec les Dekhinis. Cependant on trouva sur le Godaveri un gué, où l'eau n'était qu'à la hauteur du genou et dont Mirza-Abdourrahim profita pour le passage de ses hommes.

Le 18 Djoumad-ous-sani (15 février 1597), les armées ennemies se trouvèrent en présence. Les radjas Ali-Khan et Ram-Tchandar engagèrent la bataille à 9 heures du matin, avec des troupes légères. L'attaque des impériaux fut tellement impétueuse qu'ils dispersèrent les avant-postes en un clin d'œil et gagnèrent du terrain. Tout à coup une grêle de fusées et de balles provenant de mousquets et de canons, leur apprit qu'ils étaient aux prises avec le gros des forces des Dekhaniens : ils s'étaient heurtés au centre que Souhaïl-Khan dirigeait en personne. Le radja Ali Khan, qui sans doute croyait le Khan-Khanan derrière lui, tint bon un moment, mais les siens reculèrent. Trois mille combattants couvrirent le sol; Ram-Tchandar tomba grièvement blessé; Ali-Khan paya de sa vie son attachement à Akbar. Marchant sur le corps des vaincus Souhaïl avançait toujours et à trois heures de l'après-midi il en vint aux mains avec le centre de l'armée impériale.

Le cheikh Faïzi [1]) raconte qu'il était de règle parmi les De-

1) Dans Elliot VI p. 131.

khaniens, que Nizam Chah ou son général prissent le commandement, quand les trois rois se liguaient contre un ennemi commun; il croit que ce fut aussi le cas à la bataille du Godaveri. Il faut que Mirza Abdourrahim ait partagé cette erreur, car c'est évidemment parce qu'il supposait Nahang et les forces d'Ahmednagar au centre, qu'il avait d'abord choisi son poste lui aussi entre les deux ailes. Or il se trouva que les troupes qu'il tenait pour les plus fortes, occupaient l'aile. Voilà pourquoi le Khan-Khanan s'était rendu à cet endroit et avait mis en fuite, avec ses cavaliers mongols, d'abord le détachement commandé par Nizam-Chah, ensuite la seconde partie de l'aile gauche qui arrivait à son secours sous Qoutb Chah. Le valeureux eunuque de Bidjapour se vit forcé de changer de position, avant qu'il fût possible aux troupes de Haïderabad d'opérer le périlleux mouvement de gauche à droite. L'espace, du reste, était libre; les ennemis pourchassés par la cavalerie du Khan-Khanan se sauvaient dans toutes les directions. Mirza-Abdourrahim devait évidemment croire que le radja Ali-Khan avait porté une rude atteinte au centre des Dekhaniens, qu'ensuite le centre impérial s'était mêlé à l'action vers midi pour repousser l'ennemi bien loin, avant même que l'aile gauche ait eu le temps de se battre. En comprenant ainsi les mouvements indiqués par Ferichta et Faïzi, on s'explique pourquoi Mirza Abdourrahim triomphant fit poursuivre les fuyards jusque dans l'obscurité de la nuit.

Souhaïl Khan ne savait pas au juste s'il avait vaincu ou non. Ses adversaires immédiats avaient fui devant lui, poursuivis par sa cavalerie jusqu'à Chahpour. Mais où restaient les corps de Nizam-Chah et de Qoutb-Chah? Avaient-ils remporté la victoire ou étaient-ils battus? Souhaïl ordonna au gros de ses troupes de faire halte sur le champ de bataille et s'employa de toutes ses forces à empêcher la soldatesque, grisée par la victoire,

de se livrer au pillage. La nuit venue, les vassaux Dekhaniens se dirent qu'après ce combat ils en avaient assez fait pour le service des rois ; ils jugèrent le moment venu de transporter leur butin en lieu sûr. Souhaïl tâcha de retenir tout ce qu'il y avait moyen de retenir ; il prit le parti le plus avisé en cette occurrence, en mettant les cuisines en réquisition. Et quelle séduction plus irrésistible y a-t-il après une rude journée de bataille que la marmite de campagne ?

Une même préoccupation s'empara sans doute, vers le milieu de la nuit, du général en chef de l'armée d'Akbar. Ne s'était-il pas livré à une longue poursuite sans rencontrer une trace de ses bataillons du centre ? Seraient-ils battus ? Mirza Abdourrahim fit rebrousser chemin à ses hommes (non sans difficulté, puisqu'il faisait nuit) pour regagner le lieu du combat où flambaient de grands feux. Arrivé à une portée de mousquet, Mirza-Abdourrahim reconnut qu'il était devant Souhaïl, dont la victoire ne faisait plus de doute. Il comprit aussitôt que la plus grande prudence consistait maintenant à tout oser. Sans perdre un instant, il envoya quelques balles siffler à travers les feux brillants du bivouac, ce qui ne laissa pas de répandre la terreur dans le camp ennemi. A son tour, l'eunuque Souhaïl ne pouvait plus savoir par qui il était menacé. Il fit renverser les marmites, éteindre les feux qui l'avaient trahi et se retira lentement, dépêchant des hommes dans la plaine pour rassembler ses forces disséminées aux environs.

Le Khan-Khanan agit exactement de même. Des deux côtés les trompettes sonnèrent et le son des naqqaras, des timbales retentissantes, rappela ceux qui s'étaient écartés.

Le champ de bataille, inondé de sang, reste plongé dans les ténèbres. Des hyènes humaines se glissent entre les cadavres et les dépouillent de ce qui est devenu désormais sans prix pour

eux. Là, parmi les blessés, est étendu le puissant radja Ram-Tchandar qui le matin a lutté si vaillamment avec le monarque du Khandech, mort lui aussi. Ses parures lui ont été ravies déjà; mais qu'est ce là? à ses oreilles scintillent encore des anneaux ornés de perles fines. Une lame brille: oreilles et anneaux disparaissent dans le sac du ravisseur [1]). Voici deux détachements qui se rencontrent. Ami ou ennemi? On entend un cliquetis d'armes; puis l'un des deux s'est frayé un passage. „Allah! Allah! „C'est le cri qui retentit de toutes parts. Pleins d'anxiété, tous les regards sont attachés à l'orient, attendant impatiemment la pointe du jour[2])". Enfin le soleil se lève. Aussitôt Souhaïl donne le signal et se jette avec ses 12.000 hommes sur Mirza-Abdourrahim et ses 4.000 combattants exténués. Le même champ de bataille voit renaître la lutte avec un nouvel acharnement. Les Dekhaniens se battent pour leur indépendance; les Mongols pour leur vie. Toujours en avant, l'intrépide eunuque de Bidjapour excite les siens à exterminer ce qui reste des envahisseurs exécrés. Il ne sent pas que son sang s'échappe de mainte blessure, mais enfin il s'affaisse. Il ne fut pas plus tôt tombé de cheval et emporté par ses amis loin du champ de bataille, que l'armée entière perdit courage. C'était comme l'âme des soldats qui s'en allait; le corps la suivait en tremblant.

Couvert de sang et entouré d'une faible escorte, Mirza Abdourrahim s'arrête victorieux sur le lieu du combat. Il se retourne avec peine et se dirige sur Chahpour avec les siens. Un messager vole auprès de l'empereur pour lui annoncer la victoire.

Et Akbar? Pourquoi séjournait-il encore dans le Nord? La puissance d'Abdoullah-Khan le clouait sur place. Il descendait

---

1) Faïzi, dans Elliot VI p. 131.
2) Ferichta I ch. II p. 275—76.

des montagnes du Kachmir, où il avait joui de la beauté de ces paysages charmants. Il venait de faire son entrée à Lahore, lorsqu'il reçut, environ le 18 mai 1597, la nouvelle qu'Abdoullah-Khan qui „si longtemps l'avait menacé d'une invasion au Nord [1])", était mort le 6 février 1597.

Akbar envoya ses condoléances et partit pour le Sud. Le souci pesant qui paralysait sa politique, avait disparu. Mais qui dira si des pensées réjouissantes envahirent seules son âme lorsqu'il sut la fin tragique de son grand rival? Son esprit ne devait-il pas faire un triste rapprochement entre cette fin et la conduite de ses propres fils? Il est impossible que, du moins à ses heures, Akbar n'ait reconnu que son amour paternel poussé à l'excès lui préparait comme à Abdoullah-Khan les plus amères déceptions. Mais on espère si facilement ce que l'on désire. Du reste, si l'avenir réservait à Akbar des heures pénibles, il ne devait pas avoir un sort aussi terrible que le prince Touranien.

En cet homme dur, cruel et égoïste, comme chez le roi des Juifs David, chez Akbar et tant d'autres Orientaux, l'amour paternel avait dégénéré en faiblesse. Abdoul-Moumim aspirait à la royauté. Son père l'avait élevé presque à son propre rang en lui décernant le titre de *Koutchek-Khan* (petit-chef) tandis qu'il se nommait lui-même *Oulough-Khan* (grand-chef). Peu satisfait de cette concession, Abdoul-Moumim chercha à régner sur les Ouzbeks du vivant de son père. Il avait battu Nour-Mohammed (du Khovaresm) et s'apprêtait à chasser de Herat Qoul-Babou-Kokaltach, le fidèle gouverneur de son père. Mais Abdoullah-Khan ordonna à celui-ci d'opposer à son fils une résistance énergique. Un ressentiment sauvage s'empara alors

1) Ferichta I. c. p. 276. Aboul Fazl dans Chalmers p. 513 f. Howarth I. c. p. 737 d'après Vambéry.

d'Abdoul-Moumim-Khan. En 1595, comme Abdoullah le Grand-Khan, était en chasse sur les rives de l'Oxus supérieur, il n'évita un guet-à-pens que grâce à un avis reçu au moment opportun. Le père se réfugia à Boukhara, le fils à Balkh; à partir de ce moment, ils furent en guerre ouverte. Les sultans des Kazaks, qui jusqu'à ce moment avaient beaucoup redouté Abdoullah-Khan, profitèrent de cette situation et sortirent des steppes du Kiptchak. Mais le Grand-Khan méprisant des adversaires aussi peu civilisés, n'envoya, pour les arrêter, que des troupes insuffisantes, qui furent battues entre Samarkande et Tachkend par Tefkel, le célèbre chef des Kazaks. Un grand nombre de nobles Ouzbeks avaient péri et ce qui restait revint à Boukhara, dans une fuite désespérée. En même temps Chah-Abbas de Perse reprenait Meched, Merv et Herat, secondé par les Ouzbeks du Khovaresm. Abdoullah-Khan, déjà affaibli par l'âge, rassemblait ses forces pour aller au-devant des Kazaks, lorsqu'on lui apprit l'irruption des Perses. C'en était trop pour lui. Le chagrin causé par l'ingratitude de son fils l'avait déjà miné; fallait-il encore voir ses anciens ennemis, encouragés par l'infamie de ce fils, s'attaquer au puissant empire ouzbek du Touran, l'œuvre de toute sa vie achevée au prix de son sang et qui faisait sa gloire? Son cœur se brisa.

Cette tournure inattendue des événements, fut très propice à l'empire d'Akbar. Il ne pouvait attendre aucune amitié d'Abdoul-Moumim, dont il avait repoussé la demande en mariage avec tant de dédain, mais il n'avait pas lieu non plus de le craindre. Au contraire, tontes les conjectures portaient à croire que ce prince amoindrirait le pouvoir du Touran. Cette prévision, il la réalisa d'une façon sanglante pendant le peu de jours qu'il occupa le trône. L'histoire de cette courte période n'est guère que le récit du massacre de tous les parents et de tous les fidèles

de son père. Et puis, dès le mois de Juillet de cette même année, vint le tour de l'expiation. Cette nuit là, dans le chemin creux entre Ouratippa et Zamin, on vit se reproduire la scène de vengeance de Guillaume Tell : accompagné d'une poignée d'hommes, Abdoul-Moumim traversait à cheval et à la lueur des torches l'étroit passage ; tout à coup, dans l'obscurité de la nuit, il est accueilli par une grêle de flèches. Le lendemain matin, on ne retrouva que des cadavres. Quant aux princes qui régnèrent au Touran dans la suite, Chah-Abbas de Perse était tout prêt à les tenir en échec. Il est vrai que grâce à l'irrésolution des chefs du pays, l'empereur avait pu lui enlever Qandahar ; mais il en avait pris son parti pour le temps que vivrait Akbar. C'est avec les Ouzbeks que le souverain de la Perse voulait tout d'abord régler un compte. Il s'estimait heureux de n'être gêné en rien dans ce projet par l'empereur de l'Hindoustan et le témoigna précisément à cette époque par une ambassade.

Si Aboul-Fazl prête alors à l'empereur l'idée de conquérir le Touran, cela paraît incroyable, à moins d'admettre qu'Akbar eût perdu beaucoup de sa clairvoyance. Mais peut-être ne faut-il y voir qu'une formule de transition de la part d'Aboul-Fazl puisqu'il se sert ailleurs de tournures tout à fait analogues.

C'est à cette époque qu'Akbar changea de résidence et quitta Lahore pour retourner à Agra, l'ancienne capitale. Arrivé là, il honora le vainqueur du Godaveri d'un magnifique habit de fête.

Après la mort de Souhaïl-Khan, Mirza-Abdourrahim avait regagné Chahpour et délivré le prince d'un grand souci. Si quelques échappés du centre, mis en déroute, lui avaient parlé d'une terrible défaite, voici le messager du Khan-Khanan qui lui apportait la nouvelle de la victoire.

Les brusques changements d'humeur auxquels Mourad était

sujet, occasionnèrent de sérieux ennuis au général en chef. Le même emportement, qui avait jadis poussé le prince à des attaques aussi furieuses que vaines contre l'héroïque sultane Tchand, le portait à exiger maintenant qu'on marchât immédiatement sur Ahmednagar. Ferichta attribue cette idée [1]) au *vakil* de Mourad, Çadik Mohammed Khan, qui avait en effet une certaine autorité en matière militaire. Ce qui paraissait réalisable à un homme pareil, le prince l'admettait d'emblée lorsque la chose lui plaisait. Mais Mirza Abdourrahim savait d'expérience qu'il n'était pas aisé de se mesurer avec les Dekhaniens dont la puissance était loin d'être brisée. Un autre motif qui explique les hésitations du Khan-Khanan, c'est la mort du radja de Khandech Ali-Khan, auquel succéda Bahadour-Khan, le beau-père de Mourad. Bien qu'on ne puisse affirmer que Mirza-Abdourrahim ait deviné alors déjà la conduite à venir de Bahadour, il n'en est pas moins avéré que le général impérial savait dès ce moment là avec certitude que le fils était incapable de remplacer le père. Ferichta [2]) rapporte que „ce prince se livra bientôt aux plaisirs du harem et que, négligeant totalement les affaires gouvernementales, il s'y amusait avec des chanteuses et des danseuses". Mirza Abdourrahim répondit aux vives solli-„citations de Mourad: „Il nous reste mainte forteresse bien „gardée à prendre dans le Birar; la prudence exige de remettre „à l'année prochaine l'invasion du territoire des Nizam-Chahs"[3]). Cette réponse était d'autant plus juste que l'on venait de perdre un allié puissant et actif, qui disposait des grandes ressources qu'offrait le Khandech. Dans le Bengale, l'Adjmir, le Goudjrat

---

1) D'après Blochmann, il serait mort au commencement de 1005 à Chahpour Ouvr. cité p. 87.

2) Ouvr. cité IV p. 325.

3) Ferichta l. c. III p. 309

et le Kachmir des essais de pacification avaient succédé à la conquête armée; au Dekhan, on allait suivre la même voie; pourquoi faire exception pour Birar? Plus tard quand Bahadour fut assiégé à Asir, Aboul-Fazl, pour apaiser le Khandech eut recours au moyen qui avait été le plus efficace pour pacifier toutes ces contrées, moyen qui fut employé par Zaïn-Khan-Koka et quelques autres dans les montagnes de l'Afghanistan; c'est-à-dire, qu'il fit occuper tous les points dominants du pays par de forts détachements. C'était encore la seule chance de réussite dans le Birar. L'armée avait été sensiblement affaiblie par l'assaut d'Ahmednagar, par le départ de Chahbaz-Khan et enfin tout récemment par la bataille du Godaveri; les chefs avaient grand intérêt à s'établir où Birar dans les nouveaux djagirs dont la propriété devait être un salaire pour la mobilisation de leurs sujets: voilà plus qu'il n'en faut pour démontrer la justesse du conseil de Mirza Abdourrahim.

Mais le prince Mourad était impatient d'avancer et s'irritait de plus en plus de la résistance du prudent homme de guerre. Il porta plainte contre le Khan-Khanan auprès de son père et poussa d'autres chefs de l'armée dont les noms ne sont pas indiqués, à adresser à l'empereur des lettres à ce sujet. Akbar, nous le savons, était à cette époque dans un constant état d'excitation; il ajouta foi à ces rapports et rappela le Khan-Khanan.

Mirza-Abdourrahim n'a pas davantage trouvé grâce devant Blochmann qui dans sa biographie d'Aboul Fazl [1]) le nomme „l'officier le moins digne de confiance". Mais cette opinion est condammée par les paroles de Ferichta [2]) bien que ce dernier, en sa qualité de Dekhanien, n'eût aucun motif d'admirer celui qui plus que tout autre avait contribué à l'asservissement de sa pa-

1) Ouvr. cité p. XXI.

2) Ouvr. cité II 276 f.

trie: „Quoique toute leur mésintelligence, dit-il, provînt du penchant du prince à l'emportement et à la jalousie, la colère de l'empereur tomba sur le Khan-Khanan et ce grand homme resta en disgrâce pendant un certain temps".

Akbar devait être alors d'une humeur très mélancolique, on est tenté de croire que c'est la fin d'Abdoullah-Khan qui provoqua en lui ces sombres pensées. Renonçant à son premier plan de passer à côté de la capitale et de se rendre dans le Dekhan, à travers le Goudjrat, il resta à Agra [1]). Il se proposait de réunir ses fils autour de lui. Mais ils ne vinrent pas et Aboul Fazl croit savoir que des insinuations malveillantes mirent l'empereur dans une vive inquiétude. Le prince Danial seul, qui avait renoncé pour le moment à l'invrognerie et menait une vie régulière, vint plus tard auprès de son père. Quant aux agissements de Mourad, l'empereur semble les avoir pénétrés de bonne heure, car Aboul-Fazl fut chargé de chercher le prince à Birar et de l'amener à la cour; à l'égard du pays, il reçut les instructions que voici: si les émirs consentaient à gouverner la province selon la volonté de l'empereur, il devait la leur abandonner et venir à la cour avec le prince; dans le cas contraire, ce dernier y viendrait seul, tandis qu'Aboul Fazl prendrait lui-même l'administration en main et se placerait avec les émirs sous les ordres du gouverneur en chef, Mirza-Charouch. Celui-ci qui était précisément en train de lever une armée pour l'empereur dans sa çouba du Malva, obtint, pour ajouter encore à sa considération, la bannière et l'honneur si envié des timbales.

Mais le favori de l'empereur ne devait plus trouver le prince en vie; il venait de mourir du *delirium tremens* lorsqu' Aboul-

1) Aboul-Fazl, dans Elliot VI p. 96 et suiv.; manuscrit Chalmers p. 516 f.

Fazl arriva à Chahpour. On trouva singulier que son beau-père, le nouveau maître du Khandech, n'envoyât même pas un ambassadeur pour exprimer ses condoléances [1]). Aboul-Fazl prit la direction des affaires en attendant que le prince Danial fût mis à la place de Mourad, ce que l'empereur ne tarda pas à faire. Quelques places-fortes du royaume d'Ahmednagar devinrent aussitôt l'objet des opérations militaires et l'armée de Danial s'avança de plus en plus.

Akbar aussi s'était enfin mis en route, mais non sans avoir pris à tâche de réparer avant son départ, par de grandes faveurs, le tort qu'il avait fait au Khan-Khanan.

Le 1er Radjab 1007 (28 janvier 1599) le camp impérial fut dressé entre le beau Kalyada et la vieille ville d'Oudjaïn [2]); c'était là qu'Akbar voulait recevoir le nouveau souverain du Khandech. On estimait en haut lieu que Bahadour Khan suivrait l'exemple de son père, ce fut donc une déception générale quand il répondit par quelques excuses banales.

Comme une puissante barrière, la riche contrée du Khandech s'étendait entre le camp impérial et les armées commandées par Danial. Si Bahadour Khan refusait de se soumettre à l'empereur, la situation devenait des plus critiques: menace de guerre dans le Nord, autour d'Asir; menace de guerre au Sud, aux alentours d'Ahmednagar, et l'on savait que Haïderabad et Bidjapour soutiendraient l'ennemi de tout leur pouvoir. L'empereur prit donc le parti de négocier et choisit comme ambassadeur le vénérable Miran, çadr-i-djahan. Bahadour le reçut avec tous les témoignages de l'honneur et du respect qui lui étaient dus; il reconnut même qu'il était de son devoir de prêter assis-

1) Ferichta l. c. IV p. 325.
2) Fazi dans Elliot VI. p. 134. ff.

tance à l'empereur. „Mais le sort était contraire au jeune monarque". Une coutume ancienne et inique, en vogue aussi parmi les rois du Dekhan, portait maintenant ses fruits dans ce rejeton de la maison des Farouquis: par crainte des révolutions du palais, on faisait élever les fils en captivité. „Bahadour Khan avait été détenu près de trente ans et ignorait complétement les usages du monde et l'art de gouverner". Rien de l'esprit de son père n'avait passé en lui; il ne sut pas établir une juste comparaison entre sa propre puissance et celle de l'empereur des Mongols. Aussi prit-il une attitude des plus bizarres à l'égard de l'ambassadeur. Tantôt il se disait tout disposé à se rendre auprès de l'empereur, tantôt il objectait que les gens lui ayant fait des rapports très suspects, il ne pourrait y aller en personne, qu'il enverrait pourtant son fils avec des offres convenables, si l'empereur daignait lui accorder cette faveur. De semblables excuses témoignaient d'un manque total de résolution et de volonté ou encore du dessein bien arrêté d'user de perfidie. L'envoyé ayant informé l'empereur de cet état de choses, celui-ci en fut fort courroucé.

Le 14 Chaban 1599 (12 février) on transporta le camp plus loin, jusqu'à Dhar; là, le bakhi-oul-moulk ou trésorier de l'empire, Cheikh-Farid, reçut l'ordre de partir pour Asir, avec des forces considérables. Il devait tenter encore une fois de décider Bahadour à se rendre à la cour; en cas de refus, faire le siège d'Asir et prendre cette forteresse le plus rapidement possible.

Le trésorier-général était un chef aimé; aussi les grands vassaux vinrent-ils en foule se ranger sous ses drapeaux lorsqu'il traversa le Nerbada. Arrivé là, il apprit que Saadat-Khan, gendre du défunt radja Ali-Khan et l'homme le plus important du Khandech, commandait les troupes de son beau-frère Bahadour-Khan et avait fait une diversion contre les impériaux dans la

direction de Sultanpour et de Nandourbar. Le bakhi, Cheikh-Farid, détacha une compagnie pour le surveiller et continua sa marche. Mais déjà à Gharkol on lui remit une lettre humble et soumise de Bahadour, avec la prière de vouloir bien intercéder pour lui. Le cheikh adressa la missive à l'empereur et attendit la réponse d'Akbar qui promit sa grâce à condition que Bahadour vint l'implorer lui-même. Dans l'intervalle, l'armée avait franchi les hauteurs de Sabalgarh et atteint la frontière du Khandech. Miran, cadr-i-djahan, conseillait prudemment de lui faire suivre la route de Bourhanpour, afin de ne pas pousser Bahadour-Khan au désespoir, en marchant directement sur Asir. Mais Akbar donna lui-même contre-ordre et Farid s'approcha d'Asir, jusqu'à trois kos de distance. C'est là qu'on fut informé de l'insuccès des démarches de Miran, cadr-i-djahan. l'ambassadeur d'Akbar et de son compagnon Pechraou Khan. Ayant vainement tenté d'agir sur Bahadour soit par persuasion soit par menace, ils s'étaient rendus d'Asir à Bourhanpour. De cette ville était datée leur missive par laquelle ils informaient Akbar de leur échec et s'en rapportaient à sa décision; le quartier général de l'empereur était à Mandou, depuis le 21 Chaban (18 mars). Mais les choses ne devaient pas en rester là. Lorsque le Cheikh Farid se trouva en vue d'Asir „Bahadour écrivit une nouvelle épître, s'excusant encore et demandant grâce. Akbar, alors, posa son ultimatum: „Il rappelait à Bahadour comment „les rois du Dekhan avaient uni leurs armées et déclaré la guerre „aux alliés de l'empereur; comment le radja Ali-Khan était tombé „en luttant avec fidélité et bravoure pour la cause de l'empereur. „Cette mort, le monarque était décidé à la venger maintenant „et à incorporer les trois royaumes à ses Etats, si le ciel voulait „bien seconder ses vœux. Son devoir, disait-on à Bahadour, „était donc de se joindre sans retard à l'armée impériale et de se

„constituer le vengeur du sang de son père, au lieu d'être un „obstacle sur la route et de dire à l'empereur: Frappe-moi d'a- „bord; ensuite les meurtriers de mon père!"

Tel fut le dernier mot d'Akbar, mais pour convaincre Bahadour il fallait une logique plus démonstrative encore. Ordre fut donc donné à Aboul Fazl qui était venu remettre à l'empereur l'éléphant et les joyaux du défunt prince Mourad, de repartir sur le champ avec ses troupes et de se joindre au Cheikh Farid pour soumettre le rebelle Bahadour, Khan du Khandesh.

Nous voici à l'entrée de cette double guerre que signalèrent particulièrent les deux siéges fameux d'Ahmednagar et d'Asir. Baz-Bahadour, Ouzbeq et Qarabeq ayant reconnu le terrain en vue du campement et des retranchements; Farid et Aboul Fazl établirent, le 4 Farvardin 1008, leur camp à 2 kos d'Asir, vu qu'il était impossible de se rapprocher davantage de la ville. Vers la même époque; l'armée du prince Danial investissait Ahmednagar. Cette dernière ville fut prise quelques jours après la première; les luttes engagées autour de leurs murailles sont si remarquables que le célèbre combat de Tchitor en est presque éclipsé. Mais Asir ayant réellement été un obstacle sur la route qui menait à la conquête des trois royaumes, c'est l'armée de Farid que nous allons suivre d'abord [1]).

Situé au Nord-est de la ville de Bourhanpour, sur un rocher isolé de la chaîne du Satpoura, Asir domine l'une des routes principales qui mènent de l'Hindoustan au Dekhan. Le som-

1) Aboul Fazl, manuscript Chalmers p. 518 et suiv. Ferichta I ch. III, 311 et suiv. IV p. 325 et suiv. — Faïzi dans Elliot VI p. 138 et suiv.— Aboul Fazl : Aïn-i-Akbari translated by F. Gladwin II p. 64 et suiv. Comp. W. Hamilton, Description of Hindustan II p. 102. — Gazetteer of the Central Provinces of India, ed Ch. Grant. Nagpur 1870. p. 8. — Blacker, Memoir of the British Army during the Malwatta III p. 414 f. (London 1821) où l'on trouve également un plan et deux vues d'Asir. Des trois descriptions du siége faites par Aboul-Fazl, Ferichta et le Cheikh-Faïzi, la dernière est de beaucoup la plus détaillée et la plus claire.

met escarpé qui porte la citadelle, s'élève de 283 mètres au-dessus des hauteurs voisines et forme un plateau de 60 arpents carrés. Le mur d'enceinte, construit soigneusement en pierres de taille et renfermant des galeries voûtées de plus de huit mètres de haut, trouve, par places, un prolongement naturel dans une paroi de rochers abrupts qui forment des précipices de 23 à 40 mètres de profondeur. Plus loin et construits sur des saillies de la montagne, s'élèvent trois forts imposants entourés également de murailles en pierre de taille. Mentionnons encore un remarquable souterrain taillé dans le roc vif et qui offrait un passage secret pour les sorties. La partie Sud-ouest où se trouve l'entrée principale, est fortifiée avec le plus grand soin, car sur ce côté le rocher d'Asir offre un point faible, qu'il a en commun avec beaucoup de forteresses de ce genre : il est sillonné de crevasses et de lits de torrents pouvant sevir d'abri aux assaillants.

La légende raconte que la citadelle avait été fondée dans une antiquité fort reculée; Ferichta, forçant quelque peu l'étymologie, a su découvrir un héros dont elle aurait tiré son nom. Ce qui est avéré, c'est que la dynastie des Farouquis s'était fait, depuis 200 ans, une sorte de loi de continuer les travaux de la forteresse d'Asir, pressentant fort bien que le jour où Asir tomberait, elle aurait elle-même cessé d'exister. Le radja Ali-Khan aussi avait fait travailler aux fortifications et son fils y entassa des approvisionnements immenses. En lisant l'énumération de tout le butin qui finalement tomba entre les mains des Mongols, on comprend l'attitude étrange de Bahadour Khan en présence des ambassadeurs impériaux. Si Miran, çadr-i-djahan, l'avait soupçonné de tramer une trahison, ses prévisions se réalisèrent pleinement dans la suite. Bahadour-Khan venait d'appeler dans la place un renfort de près de 15.000 hommes pour être

sûr de ne pas manquer d'ouvriers et de manœuvres; le nombre respectable de 100.000 bêtes de boucherie était destiné à leur alimentation. Evidemment c'était là trop encombrer la ville et cet entassement eut des suites contre lesquelles furent impuissants les immenses dépôts de drogues du camp, où les racines aromatiques, les médecines et les vins réparateurs figuraient en abondance. A elle seule, la provision d'opium se montait à un poids de 500 *mans* (Poids d'Akbar) = 7000 Kilogrammes. Il est vrai que ce précieux produit qui, bien emballé, se conserve longtemps, rentrait sans doute pour une part dans le trésor de la couronne; mais les approvisionnements d'huile et de grains dont pourtant avaient vécu tant de milliers d'hommes durant un siége de onze mois, étaient eux aussi, si complets qu'il sembla aux vainqueurs que l'on n'y avait jamais touché.

Quant aux munitions de guerre proprement dites, la quantité en était telle, qu'il fut impossible aux impériaux de s'emparer de tout; des milliers de *mans* de poudre furent abandonnés. Il en fut de même des chaudières pleines d'huile dont tous les bastions étaient munis. Grâce à un appareil de chauffage, chacune de ces chaudières pouvait lancer sur les assiégeants 25 à 30 *mans* (350—420 Kilogr.) d'huile bouillante. Ces engins de guerre étaient vraiment si formidables qu'on ne saurait leur comparer ceux dont disposait l'Europe à la même époque. Car il faut dire que cette puissante forteresse se rapprochait bien plus des places fortes de notre siècle, que de celles construites dans cette période de transition entre le moyen âge et les temps modernes. Depuis des siècles les revenus de certains *Parganas* constituaient le fonds inaliénable d'une caisse spéciale des travaux militaires. Aussi ne doit-on pas, quand il est question de la forterresse d'Asir, songer aux obscures casemates et aux tristes souterrains d'un château fort; les maisons des officiers occu-

paient de vastes emplacements entourés de jardins avec jets d'eau. Dans les remparts on avait pratiqué pour les officiers d'artillerie, des chambres d'habitation commodes et aérées d'où ils pouvaient diriger le feu tout à leur aise.

L'étendue des travaux rappelle également les temps modernes. De la citadelle supérieure, un chemin couvert menait au fort Kamargah, immense ouvrage avancé dont la garnison se composait de mousquetaires et d'archers. On descendait ensuite au deuxième fort d'une solidité remarquable, appelé Malgarh. „Vu de la forteresse, il semblait ramper sur le sol", dit Ferichta ; „vu de la plaine, il paraissait toucher au ciel". C'était l'ouvrage le plus avancé et pour cette raison, il était particulièrement bien armé et abrité. Une colline, plus basse encore, portait la bourgade populeuse de Takhati, grande comme une ville. „Bref, la forteresse est une des merveilles du monde, et qui ne l'a pas vue peut difficilement s'en faire une idée". Opulente et vaste comme l'était l'Inde, les mesures et les points de comparaison y sont plus grands qu'en Europe ; pour s'en convaincre il suffit de se rappeler que le successeur [1]) d'Akbar avait 1200 éléphants dont chacun recevait journellement pour nourriture 4 *mans* de riz, 2 *mans* de viande de boeuf ou de mouton et 1 *man* d'huile ou de beurre fondu : c.-à-d. 1.176.000 kilogrammes de denrées aussi coûteuses ! Si donc l'homme qui vivait dans le voisinage immédiat de l'empereur, qui en l'accompagnant partout s'était forcément accoutumé à voir des choses extraordinaires, professe une telle admiration pour Asir, nous sommes certain qu'il n'y a rien d'exagéré à comparer cette place avec nos forteresses modernes. Il va de soi qu'il y a une restriction à faire au sujet de

---

1) Autobiographical Memoirs of the Emperor Djehanguir translàted by Major David Price p. 62 et suiv. (London 1829 4°).

la portée des armes à feu dont les progrès ont été si notables depuis un demi-siècle.

Après avoir reconnu ces travaux gigantesques, Baz Bahadour, Ousbeq et Qarabeq se tinrent pour édifiés et revinrent bien soucieux au quartier général du cheikh Farid : on assiégera cette ville aussi longtemps que l'on voudra, disaient-ils; seule la bonne étoile de l'empereur pourrait l'en rendre maître. De vieux guerriers, des hommes qui avaient vu les forteresses de Perse, du Touran, de Constantinople, d'Europe [1]) et, pour ainsi dire, de tout le monde habité, assuraient ne s'être jamais trouvés en présence de rien de semblable. Ils racontaient comment la forteresse elle-même était située sur une haute montagne, tandis que trois collines, couronnées chacune d'un fort extérieur, l'entouraient pareilles au halo qui trace son cercle lumineux autour de la lune. Ils disaient encore que les accès de la place étaient presque impraticables, qu'aucun sommet dominant n'existait aux environs; tout alentour, un sol uni, sans un arbre, sans un buisson pour s'abriter. Le cheikh Farid comprit aussitôt la gravité de la situation. Et peut-être n'ignorait-il pas que certaines personnes de la cour qui n'avaient pas une idée précise de la force de cette place, en présentaient la prise comme une chose facile. Il rédigea donc, de concert avec son état-major, un rapport très détaillé sur le véritable état des choses et pria l'empereur de faire un plan de siége. Akbar répondit par écrit qu'il viendrait lui-même pour faire l'inspection d'Asir. Cette lettre arriva le jour même où Aboul Fazl venant de Bourhanpour se rapprochait du camp. Le cheikh Farid, qui s'apprêtait alors à une entrevue particulière avec Bahadour, allait procé-

---

1) Cette remarque a une importance spéciale par rapport à l'organisation militaire d'Akbar.

der aux nombreuses formalités de rigueur pour prendre connaissance de la dépêche d'Akbar, lorsque ses sentinelles d'avant-poste lui signalèrent l'approche de la cavalcade de Bahadour. Tout en ayant derrière lui une forte suite montée sur des chevaux ou des éléphants et armée de mousquets et de fusées, Farid ne croyait pas à la paix. C'est pourquoi il adressa un message au cheikh Aboul-Fazl, le priant de ne pas venir ce même jour, vu que tout son temps était pris; d'autre part, il envoya des gens au-devant de Bahadour et le reçut dans sa tente avec sa nombreuse escorte. A toutes les raisons qu'alléguait Farid en faveur de la soumission à la domination si clémente de l'empereur, Bahadour de Khandech répondait en secouant la tête. Tout ce qu'il sut dire, c'est qu'il avait grand, peur de l'empereur et là dessus il s'en retourna dans sa forteresse. Certaines personnes ont fait un reproche au cheikh Farid de n'avoir pas su profiter de cette entrevue pour retenir prisonnier le prince ennemi. „Mais la perfidie, le manque de loyauté et de fidélité, ne garantissent jamais le succès", dit Ferichta, „et de plus Bahadour était suffisamment accompagné pour résister au faible détachement de Farid". Quand le lendemain Farid se fut rendu à cheval au camp d'Aboul-Fazl éloigné de trois ou quatre kos, pour conférer avec lui sur la démarche de Bahadour et rédiger ensemble un rapport à l'empereur, il leur sembla à tous deux que Bahadour n'était guère venu que dans le simple but de faire une tournée de reconnaissance. Aboul-Fazl se mit aussitôt en route pour aller rendre compte oralement à l'empereur de ce qui venait de se passer.

C'est à partir de ce moment que les travaux de siége commencèrent réellement. Farid s'était cru obligé d'occuper aussi Bourhanpour; mais à sa grande satisfaction il apprit que la place s'était déjà rendue à l'empereur. Tout ce qui lui restait à faire,

fut de détacher 1000 cavaliers qui prirent position entre Asir et Bourhanpour, pour couper toute communication avec la forteresse. Aboul-Fazl dissémina davantage ses forces; en général d'une prudence consommée, il entendait maintenir tout le pays en repos par les postes considérables qu'il établissait çà et là. Et cette fois nous n'entendons plus parler d'excès tels qu'en avaient commis les officiers de Mourad. Le cheikh Aboul Barakat, second frère d'Aboul-Fazl, vint renforcer l'armée assiégeante avec un nombre très considérable d'éléphants et l'artillerie nécessaire.

Dès lors le travail des tranchées et des retranchements avança petit à petit, mais l'exécution n'en était pas facile. Les canons hors d'usage non compris, on compta plus tard quand la forteresse fut prise, 1300 pièces d'artillerie de toutes sortes, ainsi qu'un grand nombre de mortiers et de *Mandjariks* (sorte de catapultes) qui lançaient des pierres de 1000 à 2000 *Mans*. Pendant toute la durée du siége ces engins ne cessèrent de vomir le feu du haut de la forteresse. Jour et nuit, il tombait des remparts une grêle de boulets, que l'ennemi fût visible ou non. Aussi personne n'osait-il lever la tête même durant les nuits obscures de la saison pluvieuse: „les démons eux-mêmes eussent craint de passer".

Mais le cheikh Farid ne se laissa pas intimider, il inspectait les travaux des assiégeants même en plein midi. Un jour les assiégés braquèrent sur le général impérial une bouche à feu du plus gros calibre. Le coup partit, mais la secousse fut si violente que la partie saillante du rempart qui portait le canon se détacha, de sorte que celui-ci roula dans l'abîme avec le pan de mur arraché de sa base. Les impériaux poussèrent des cris de joie; cet incident sans importance leur apparut comme un heureux pronostic. L'empereur aussi prit à cœur de bien mener le

siége. Chaque jour des ordonnances apportaient ses instructions et ses directions; il envoyait ses adjudants pour examiner les travaux. Tous les moyens furent imaginés pour mettre à l'abri contre l'incessante pluie de boulets ceux qui travaillaient jour et nuit dans les tranchées.

Akbar ayant quitté Bourhanpour, vint lui-même au camp le 3 Chavval 1007 (1599, 30 avril). Le cheikh Farid fut promu au grade de bakhi et reçut l'ordre de placer des émirs à la tête des différents ouvrages commencés. Le Khan-i-Azam fut nommé chef d'une section; Narab-Açaf-Khan d'une autre; Mirza Djani-Beg jadis monarque de Tatta, maintenant vassal d'Akbar, dirigea la troisième. Quant à la quatrième division, Farid la confia après un sérieux examen, à ses frères et aux hommes de sa suite. Il se réserva pour lui-même les troupes d'élite qu'il pensait tenir à la disposition de l'empereur et faire donner là où le besoin s'en ferait sentir. On constata l'impossibilité de creuser des mines; les soldats travaillaient donc avec acharnement aux tranchées afin de les pousser le plus près possible des remparts. A la fin du mois, un rapport d'Azam-Khan et de Açaf-Khan déclara que leurs hommes faisaient preuve de beaucoup de bravoure, tandis que les assiégés continuaient le feu jour et nuit, qu'il y eût nécessité ou non, visant un but ou n'en visant pas.

Toute cette activité déployée par les impériaux ne laissa pas de faire impression sur Bahadour. Vers la fin de mai, il songea de nouveau à parlementer. Il envoya sa mère et son fils, avec 64 éléphants, pour solliciter le pardon d'Akbar. La circonstance qui amena finalement la capitulation et dont il sera question incessamment, fut-elle pour quelque chose déjà dans cette démarche? Les impériaux en avaient-ils connaissance? Il serait intéressant de le savoir pour se rendre compte du jugement qu'on doit porter sur Bahadour, mais les sources sont muettes

sur ce point. L'empereur répondit que si Bahadour-Khan voulait se soumettre, il n'avait qu'à venir en personne.

Comme outré de ce refus, le monarque du Khandech ordonna une sortie le 16 Zilhidja (19 juillet). Exaspérés, les impériaux combattirent avec fureur et massacrèrent un grand nombre d'ennemis, ils les poursuivirent hardiment dans leur retraite et leur enlevèrent, en fin de compte, une hauteur nommée Korga, d'où le bombardement de la forteresse devint possible. Il [1]) s'agissait maintenant de s'emparer du fort de Malgarh, ce qui fut fait grâce à une trahison.

Un homme de Malgarh avait fait à Qarabeg, que nous connaissons déjà, la proposition de l'introduire par un chemin inconnu dans le grand fort extérieur; mais Akbar, jugeant l'entreprise trop périlleuse, repoussa d'abord l'offre. Il consentit à la fin et sur les instances d'Aboul-Fazl, à ce qu'il paraît.

Qarabeg, à la tête d'une troupe d'intrépides guerriers, guidé par le traître, réussit à atteindre, dans un ravin, un pan de la muraille, à demi-écroulé, que l'on pouvait escalader. La nuit obscure et pluvieuse du 18 Mihr (1600, 3 février) favorisa cette tentative hardie. A peine les premiers coups de feu eurent-ils retenti sur la hauteur, qu'Aboul-Fazl fit avancer les troupes postées dans les tranchées. Mais il avoue lui-même avoir été retenu un moment par quelque hasard en ayant soin de taire prudemment le motif réel de ce retard. C'est que les combattants de Malgarh s'étaient massés pour la résistance et Qara eut fort à faire pour se maintenir sur la hauteur. A l'aube, toute résistance était brisée et le fort de Malgarh était au pouvoir des Mongols. L'impression produite sur la garnison d'Asir par la

---

1) A partir de cet endroit les renseignements de Faïzi deviennent inexacts; c'est désormais d'Aboul-Fazl que sont tirées la plupart des informations.

perte de Malgarh, fut extraordinaire, car un ennemi plus redoutable qu'Akbar exerçait ses ravages sur le sommet du roc assiégé.

Les tergiversations de Bahadour-Khan dans ses pourparlers avec Akbar, qui avaient eu pour but d'approvisionner Asir pour une durée illimitée, n'avaient fait que hâter sa ruine. L'ardent soleil de l'Inde, dardant ses feux sur ces nombreux troupeaux enfermés dans la forteresse y produisit une épizootie. On ne put assez déblayer les cadavres et les excréments des 100.000 bêtes de boucherie, pour empêcher l'air de se corrompre. Une épidémie éclata et 25.000 hommes environ y succombèrent. Le plus profond découragement s'empara alors de la garnison et en particulier de Bahadour-Khan. Aboul-Fazl fait systématiquement de l'empereur un thaumaturge ; en, effet soit à cause de ses rapports avec les mages et les prêtres de toutes les religions, soit à cause de sa bonne étoile, Akbar avait acquis peu à peu dans l'Inde entière le renom de grand magicien. On était fermement persuadé qu'il prenait les villes par des moyens surnaturels; la peste qui sévissait ne pouvait donc être que l'oeuvre des sorciers au service du grand padichah. Bahadour-Khan se crut condamné par le destin et ne fit pas le moindre effort pour créer des hôpitaux, pour ouvrir les portes au surcroît de population et déblayer les charognes. Cette crainte superstitieuse gagna les soldats et paralysa leur action; ils n'apportaient plus de zèle au service. Cela explique comment il fut possible au traître de mener Qarabeg au fort de Malgarh et pourquoi la forte garnison prit la fuite devant une minorité d'assaillants. Bahadour-Khan voulut renouer les négociations, mais ses conditions ne furent pas acceptées. Ses hommes, mécontents et craignant de périr, complotèrent contre lui; il n'était question de rien moins que de livrer à Akbar le maître du Khandech. La situation sanitaire,

du reste, n'était plus tenable à Asir: chez les uns une faiblesse douloureuse s'emparait du bas-ventre et paralysait les jambes, les autres perdaient la vue. Les derniers parlementaires de Bahadour avaient une escorte de cent hommes. Terrifiés par les mauvais présages, plutôt que poussés par ce besoin de plaisanterie cynique qu'on remarque parfois chez les condamnés à mort, ces gens disaient qu'ils ne voulaient pas être „*Asir dans Asir*" et refusèrent de retourner dans la ville. On leur laissa le choix de donner caution en cas de fuite au d'aller en prison. Cette alternative décida un certain nombre qui ne trouvèrent pas de garants, à regagner la place.

Ainsi les dernières ressources de la défense étaient épuisées et Bahadour se déclara vaincu. Rien ne restait plus debout, la conquête du Sud était consommée. Mais, avant d'accompagner Akbar faisant son entrée triomphale dans la merveilleuse forteresse, jetons un coup d'oeil sur les luttes qui se livraient devant Ahmednagar.

La malheureuse régente et sultane Tchand n'eut guère plus de chance avec le nouveau pechra [2]) Nahang-Khan, qu'avec on prédécesseur. Comme celui-ci, il accapara tout le pouvoir et voulut dominer entièrement le jeune roi, pupille de Tchand. Voyant que l'ambitieux Abyssin cherchait à se débarrasser d'elle, la sultane sut prévenir ses desseins en se retirant, avec son pupille, dans la citadelle dont elle ferma les portes. Puis elle envoya dire à Nahang qu'il devait élire domicile en ville pour diriger les affaires gouvernementales, tandis qu'elle se réserverait la citadelle pour sa résidence. Pendant quelques jours le ministre sembla se soumettre, mais ce n'était que pour recruter

---

1) C'est-à-dire „captifs".
2) Ferichta l. c. III p. 310 f.

des hommes à la tête desquels il se montra soudain aux portes du château. Ce fut en vain que le roi de Bidjapour tenta d'intervenir : royalistes et rebelles se livrèrent de sanglants combats. La faction de Nahang ne fit que s'accroître, car il sut tirer parti des folies du prince Mourad et se posa en défenseur de la patrie, besogne qu'on lui avait rendue bien facile par le rappel du terrible Khan-Khanan. Les pluies ayant grossi le Godaveri, la forteresse de Bir assaillie par Nahang ne pourait espérer le secours de troupes mongoles. Le commandant impérial Chir-Khradja s'avança à 12 kos au devant de l'Abyssin; mais il fut battu, blessé lui-même et repoussé sur Bir, que l'ennemi commença à investir. C'est à peine si l'on parvint encore à envoyer un messager à Akbar pour lui exposer le triste état des choses. L'empereur se repentit alors de sa manière d'agir à l'égard de Mirza-Abdourrahim et lui rendit justice de la façon dont il a été dit. Avant son propre départ qui suivit la mort de Mourad, il dirigea une armée sur Ahmednagar, sous le commandement du prince Danial et du Khan-Khanan. Tandis que Nahang-Khan essayait de barrer le défilé de Djaïpour-Koth-Ghat; les impériaux le tournèrent en passant par le village de Manouri. Il brûla alors son train de bagages et ayant regagné Ahmednagar en grand hâte, il offrit à la sultane Tchand un compromis qu'elle déclina. Peu après, il fut défait par les Mongols près de Djounir.

Encore une fois la sultane Tchand vit sous ses murs l'armée impériale prête à entreprendre un siége régulier. Sentant sa cause perdue, elle fit appeler son nouveau conseiller, l'eunuque Hamid-Khan pour lui déclarer qu'après les amères expériences des dernières années, nul homme du Dekhan ne méritait plus sa confiance; que par conséquent le mieux lui paraissait de traiter avec l'ennemi, afin d'obtenir pour la garnison la libre sortie

avec armes et bagages et, pour elle, l'autorisation de se retirer à Djounir avec le jeune roi.

„Alors Hamid-Khan se mit à parcourir les rues, en criant „que la reine voulait livrer la citadelle aux Mongols. Les De„khaniens aveugles et ingrats, Hamid-Khan à leur tête, se pré„cipitèrent dans son appartement et l'assassinèrent". C'est en ces termes que Ferichta décrit la fin de cette „héroïque et mal„heureuse reine".

Mais la vengeance était proche. Un temps extraordinairement sec facilita aux assiégeants les ouvrages de terrassement. Il est vrai que le rempart haut de 27 mètres, bâti de la pierre la plus dure et la plus résistante, semblait défier le feu de l'artillerie ennemie, tandis qu'à ses pieds s'ouvrait, comme un gouffre béant, un large fossé. Mais pour le combler, une énorme masse de terre profonde de 7 mètres et large de 30 à 40 mètres, s'avançait, protégeant les travailleurs jusqu'à ce qu'elle eût aplani la voie en couvrant le fossé. Aussitôt une quantité immense de poudre fit explosion sous la muraille et enterra des centaines de Dekhaniens sous les décombres. Une brèche affreuse frappa les regards et la sultane Tchand n'était plus là pour faire face à l'ennemi! Pareils à un torrent furieux, les Mongols firent irruption dans la forteresse et quelques hommes échappèrent seuls au massacre.

Le jeune roi et tous les membres de la famille royale, tombèrent au pouvoir du vainqueur, ainsi que le précieux trésor de la couronne avec ses inestimables joyaux, ses riches armures bosselées, sa célèbre bibliothèque. Le butin fut extraordinaire. Deux jours après la chute d'Ahmednagar, Akbar put déjà annoncer la victoire au camp d'Asir. A la même époque, on remportait un autre succès bien loin, au Nord-ouest: le fils du Pir-Rauchan, qui après chaque défaite avait su trouver de nouveaux

partisans parmi la jeunesse Afghane, venait enfin de succomber.

Après cette victoire, à laquelle se rattacha celle d'Asir, les princes orgueilleux de Bidjapour et de Haïderabad (Golconde) baissèrent la tête et devinrent les vassaux d'Akbar. Avant de recevoir leurs hommages à Bourhanpour, l'emperenr se fit apporter les clefs des portes d'Asir par Aboul-Fazl et fit même une excursion afin de contempler cette „merveille du monde". La ville fut rendue à Bahadour-Khan, à titre de fief nominal, mais comme châtiment mérité, il dut céder à Akbar l'immense trésor de la famille des Farouquis. En l'honneur de son fils Danial, l'empereur changea même le nom du pays de Khandech en Dandech. Le prince Daniel qui se maria à une fille d'Adil-Chah de Bidjapour, fut investi des fiefs du Dekhan, du Khandech, du Birar, du Malva et du Goudjrat.

Alors Akbar tourna ses étendards vers Agra, sa capitale, où il fit une entrée triomphale pour célébrer son nouyeau titre „d'empereur du Dekhan". Le cortége fut brillant; mais l'âme de l'empereur était pleine de tristesse.

CHAPITRE III.

RÉVOLTE DE SELIM ET MORT D'ABOUL-FAZL.

Akbar s'était rendu à Agra non-seulement pour célébrer sa victoire, mais encore pour réprimer une révolte, avant qu'elle eût dégénéré en révolution. C'était son propre fils Selim qui s'était insurgé contre l'autorité paternelle. Combien la satisfaction de s'appeler empereur du Dekhan devait-elle être amoindrie pour le grand homme, lorsque son premier-né osa prendre le même titre en Hindoustan? Les brillantes fêtes qui eurent lieu

à Agra n'étaient qu'une démonstration calculée pour inspirer le respect aux habitants du Dekhan et une crainte salutaire à ceux du Bengale.

Nous ne nierons point, que séduit par le sentiment de sa puissance d'un côté, de l'autre par les basses flatteries de ses courtisans, Akbar ait caressé le rêve d'une similitude avec Dieu, et que, par contre-coup, il ait cédé à des faiblesses tout humaines.

Cependant le fond de son caractère resta noble et grand et la perfidie lui fut toujours étrangère. S'il avait accepté les conditions inhérentes à la carrière de conquérant et s'il était capable d'envoyer de sang-froid des milliers d'hommes à la boucherie, il n'en avait pas moins le coeur sensible et compatissant, particulièrement au sein de sa famille. Ses relations avec sa vieille mère étaient d'une intimité touchante. Son amour paternel était sans bornes et il en expia cruellement l'exagération. Quelle douleur pour le souverain de voir son fils cadet mourir avant l'âge, victime de l'ivrognerie; le second se livrer au même vice et cet aîné, dont la naissance avait été si ardemment souhaitée, lever ouvertement l'étendard de la révolte!

Il avait fait pour l'instruction de ses enfants plus qu'aucun prince de son époque. Mais il avait négligé leur éducation morale et ne leur avait pas fait sentir la sévérité d'une discipline paternelle. Lui-même au prix de bien des années de luttes pénibles avait réussi à préserver le meilleur de son être, et jouissait maintenant de la plénitude de sa force et de sa fortune. Il voulait épargner à ses fils les expériences amères de sa propre jeunesse. De même qu'il croyait pouvoir s'unir à la divinité par une spéculation mystique; il s'imaginait aussi pouvoir faire revivre dans ses fils ce qu'il y avait de divin en lui, pour les ennoblir et les purifier. C'est par suite de cette illusion qu'il leur

laissa trop de liberté, s'abandonnant d'autant plus volontiers à cet idéalisme qu'il suivait en cela l'exemple de presque tous les princes ses voisins. D'autre part Akbar avait été témoin de la décadence physique et morale d'anciennes dynasties qui succombaient à un système gouvernemental basé sur le poignard et l'emprisonnement. Il avait vu monter sur le trône des princes qui avaient passé leur jeunesse dans l'exil, ou, plus heureux, dans une captivité opulente. Sans expérience et l'esprit faussé, ils n'étaient capables que de détruire l'œuvre d'un père, si éminent qu'il eût été. Aussi l'empereur ne voulait-il pas imposer de contrainte à ses fils. C'est au milieu des honneurs et des dignités qu'ils devaient se préparer à leur vocation future. Tel était son rêve généreux. Mais la culture morale de son temps n'était pas assez avancée pour la réalisation d'une pensée pareille. Se trouvant de bonne heure en possession des plus grandes richesses, les fils d'Akbar se virent entourés de parasites et succombèrent ainsi à l'influence séductrice de l'époque. Nous ne savons rien de précis sur les deux plus jeunes d'entre eux. Il est vrai que Selim fait de son frère Mourad le portrait suivant: „Il avait „le teint brillant de fraîcheur, la taille svelte et dépassant la „moyenne. Il était d'un caractère doux et plein de dignité; „calme au conseil et intrépide au combat. Il inspirait par sa con„duite une telle confiance que mon père le chargea de la direc„tion suprême des travaux publics et des manufactures". Mais on voit au premier abord que toute cette phraséologie n'est qu'un développement oratoire destiné à faire ressortir davantage l'ivrognerie de Danial, détesté de Selim. Car il était notoire que Mourad mourut des suites de ce même vice, circonstance dont Selim ne souffle mot.

---

1) Voyez: Price page 47 et suiv.

Même à ne consulter que Ferichta, la manière dont Mourad dirigea les affaires dans le Dekhan nous prouve que ce portrait était mensonger. Et nous ne pouvons malheureusement pas expliquer cette indulgence par l'amour fraternel, car la fin de Danial, dont nous avons à parler plus loin, fera voir que ce sentiment était étranger à Selim. Après s'être longuement étendu sur l'ivrognerie de Danial, Selim dit simplement: „J'ajouterai „en terminant que le sultan Danial aimait passionnément la „musique hindoustane et qu'il déclamait fort bien les vers hindis". Où donc restait l'affection sincère qu'Akbar avait espéré implanter dans le cœur de ses enfants?

Aucun d'eux ne manquait cependant de connaissances: Selim surtout n'en était pas dépourvu et en certaines branches il dépassait même son père. Il avait la plume facile, assez facile même pour raconter sa honte à la postérité: ses mémoires en font foi.

La bête fauve cachée dans son cœur n'y était que faiblement retenue par les entraves de la civilisation: à chaque instant elle rompait ses liens et se montrait au dehors. Sa cruauté n'avait parfois d'autre but que de l'entourer lui-même d'une auréole pour ainsi dire surhumaine qui flattait sa vanité, ce trait fondamental de tout son être: il aimait à se parer de l'apparence trompeuse d'une justice des plus raffinées. Voici par exemple, ce qu'il écrit l'année même qui suivit la mort de son père, lorsque l'insurrection du prince Khosra eut été étouffée [1]). „Dans le cours „de ce même jeudi, j'entrai au château de Lahore, dans le pa„villon royal que mon père avait fait construire sur la tour la „plus élevée pour contempler de là les combats d'éléphants. J'a„vais choisi cette position pour assister à l'exécution d'un cer-

---

1) Ibidem p. 88.

„tain nombre de traîtres. Après avoir fait enfoncer des pieux „aigus le long du fleuve Ravi, j'y fis empaler vifs 700 de ces mi- „sérables qui avaient conspiré avec Khosro contre mon autorité. „Il n'y a pas de châtiment plus atroce, car les malheureux empa- „lés endurent les plus horribles souffrances avant que la mort „vienne les délivrer. La vue d'une agonie si affreuse est nécessai- „rement plus propice que tout autre châtiment à servir d'exemple „pour ceux qui seraient tentés de commettre envers leurs bien- „faiteurs des actes semblables de perfidie et de trahison".

Lorsqu' Akbar était à l'agonie, son médecin Hakim Ali commit une erreur dans le traitement du malade. Selim s'exprima ainsi à ce sujet: „Si les décrets de la providence divine et les bé- „vues des médecins ne se rencontraient parfois, jamais nous ne „mourrions. Malgré toutes les protestations de confiance et d'af- „fabilité que je prodiguais à Hakîm, il ne restait plus en mon „cœur aucun vestige de foi en son art". Inutile de parler de ceux que Selim fit écorcher vifs.

Tandis que les sentiments d'Akbar prenaient au sein d'une activité pleine de bienveillance, un essor de plus en plus élevé et qu'il aspirait, en ses réveries mystiques, à devenir semblable à la divinité, le cœur de Selim se rétrécissait sous l'influence d'un misérable égoïsme. Akbar croyait à la puissance du destin et prêtait une oreille attentive à la parole des astrologues qui prétendaient interpréter le cours des astres et en déduire les événements futurs. Selim par contre était d'une superstition enfantine. Akbar était trop religieux pour être satisfait par une soumission aveugle à la loi de Mahomet. Selim plein d'indifférence pour les choses divines, se complaisait à jouer dans l'Hindoustan le rôle de restaurateur de l'Islamisme. Akbar unissait à ses aspirations religieuses le désir d'affranchir les Hindous du au contraire, rendit l'influence à ce corps parce que dans son dé-

joug mahométan; il précipita ainsi la chûte des oulemas. Selim sir de domination, il y trouvait son avantage, tant du vivant d'Akbar qu'après sa mort.

„Je demandai un jour à mon père, dit Selim dans ses mémoi-„res, pourquoi il avait interdit de troubler ou d'interrompre „la construction de ces repaires de l'idolâtrie (les temples). Il „répondit ainsi: „Mon cher fils, je suis un puissant monarque, „pour ainsi dire l'ombre de Dieu sur la terre. J'ai reconnu qu'il „répand sans distinction les bienfaits de sa Provindence sur tou-„tes ses créatures. Je remplirais donc mal les devoirs que m'im-„pose ma haute position si je refusais ma sympathie ou mon in-„dulgence ne fût-ce qu'au plus petit de ceux qui sont confiés à „ma protection. Je suis en paix avec tous les hommes, toutes „les créatures du Très-haut. Pourquoi donc m'arrogerais-je le „droit de molester qui que ce fût ou même de lui porter le plus „léger préjudice? Sous quel prétexte empiéterais-je ainsi sur les „droits d'autrui? Puis, n'y a-t-il pas sur six habitants de l'em-„pire cinq Hindous étrangers à la foi (c'est-à-dire à l'Islam)? Si „je cédais à des mobiles comme ceux que la question suggère, il „ne me resterait qu'à les vouer tous à la mort. Il m'a donc paru „prudent de ne point inquiéter ces gens. N'oublions pas, en „outre, que les hommes dont nous parlons, se livrent comme „les autres habitants d'Agra à des occupations utiles, soit qu'ils „se vouent aux sciences ou aux arts, soit que par leur activité „ils contribuent à l'avancement et au bien-être de leurs sembla-„bles. Ils se sont par là élevés dans l'Etat, aux plus hautes „dignités et aux distinctions les plus honorifiques. En effet, la „population de cette grande cité nous offre une diversité infinie: „nous y rencontrons des sectateurs de toutes les croyances que „le ciel abrite" [1]).

1) Memoirs of the Emperor Djehanguir translated by major David Price.

C'est à propos du pillage d'un temple de Bénarès, exécuté sur son ordre, que Selim raconte ces choses. Quel malheur de penser, qu'Akbar n'appelait jamais ce monstre autrement, que „baba" c'est-a-dire: mon enfant!

L'empereur avait tâché de préparer son fils à sa future vocation de prince, en lui assignant divers postes de gouverneur. C'est une position de ce genre qu'occupait Selim à Agra, lorsque son père partit pour le Dekhan. C'était une belle occasion pour le prince d'utiliser ses talents et de se créer un cercle d'activité dont pût être satisfait un héritier du trône. Mais, dans sa vanité, Selim ne pouvait se contenter d'être le second dans l'empire.

Akbar s'efforça de lui rendre la vie aussi agréable que possible: il avait soin de ne jamais l'occuper dans son entourage immédiat, où Selim eût dû se contenter du second rang; c'est pour cette raison qu'Akbar alla sans lui dans le Dekhan. A Adjmir, l'occasion de se distinguer s'offrit au jeune prince, en même temps que celle de se corriger de son penchant à la débauche que certainement l'empereur ne pouvait ignorer. Les Radjpoutes s'étaient soulevés et avaient reconquis une partie de l'ancien empire de Gogandah.

L'intrépide roi Pertab, que les courtisans d'Akbar avaient surnommé, par une plaisanterie peu spirituelle „le *Roi-grenouille*" avait eu pour successeur son fils Amra. C'était un adversaire qui n'était pas non plus à dédaigner; car il pouvait encore compter pour le moment sur les sympathies des vieux partisans de son père qui avaient blanchi dans les luttes de l'indépendance.

La légende s'est emparée de la fin de Pertab, le plus audacieux et le plus tenace de tous les adversaires d'Akbar [1]). Re-

1) Tod, Annals and antiquities of Rajast'han. I p. 349.

tranché dans la montagne, il n'avait pas cessé de faire une guerre de partisans et avait obtenu surtout en dernier lieu des succès plus marquants. Mais le moment vint où ses forces l'abandonnèrent. Ses fidèles avaient construit au bord du Petchola une petite hutte en bambous, pour préserver leur roi des intempéries, pendant ses derniers moments. C'était à l'endroit où s'élève maintenant le palais d'Oudaïpour. Dans cet humble abri, le prince mourant s'agite sur sa couche, tourmenté par de sombres réflexions. Le vieux héros songe à son fils Amra, et comme s'il avait deviné la pensée de son père, ce dernier se redresse tout à coup. Mais la hutte était trop basse pour sa haute stature; il se heurte au treillis du toit et son turban roule à terre. Un triste pressentiment passe comme une ombre sur l'âme de l'auguste vieillard: „Cette hutte fera place à un palais somptueux où naîtra l'amour des jouissances; la volupté y amènera son cortège néfaste et supplantera la liberté du Mevar pour laquelle notre sang a coulé. Et vous aussi, mes compagnons d'armes, vous suivrez le fatal exemple!" Et les féaux amis du monarque à l'agonie lui jurèrent „par le trône de Bappa Raval" que tant que le Mevar ne serait pas libre, ils ne consentiraient à l'érection d'aucun palais. Et Pertab, rassuré, rendit l'âme.

On reconnaît au premier coup d'œil dans cette narration, une tradition locale qui n'a certainement pris naissance qu'au temps où Amra s'était soumis au successeur d'Akbar et avait construit un palais. Toutefois l'animosité qui s'éleva plus tard contre Amra nous fait entrevoir, par induction, les dispositions des fiers Radjpoutes, dans les jours où Pertab venait de fermer les yeux. Alors on ne songeait pas à se soumettre, se sentant libre au sein des montagnes.

Akbar pouvait se rendre compte à l'avenir de la marche que suivrait la lutte, d'autant plus qu'il avait adjoint à Selim, en

qualité de *Vakil* l'ancien adversaire de Pertab, le Radja Man Singh. Avec la disproportion numérique des armées et l'expérience militaire du radja, Akbar n'avait pas à craindre pour son fils un désastre tel qu'on eût pu en subir au Dekhan. Selim n'était pas sans courage personnel. C'était même la qualité qui lui en imposait le plus, s'il était capable d'une impression pareille. Il méprisait la lâcheté. Akbar espérait donc que la succession ininterrompue de combats dans les monts Arvali offrirait à son fils une distraction plus noble que la vie dissipée d'Allahabad et une excitation plus saine que les boissons spiritueuses. Les échecs, se disait-il, que les héroïques Radjpoutes feraient peut-être subir à ses troupes, enflammeraient la colère du prince et sonneraient la charge à son oreille. L'influence vivifiante de la montagne, la lutte contre l'ennemi héréditaire de l'empire et la victoire prévue ne devaient-elles pas réveiller et développer ce qu'il y avait en Selim de nobles aspirations?

Si tel était le raisonnement d'Akbar (et les faits nous autorisent à le croire) il s'était trompé sous plus d'un rapport: Selim n'avait que de bas instincts. La pompe d'une cour viceroyale à Allahabad lui convenait infiniment mieux que les privations et les fatigues inséparables d'une campagne dans le pays âpre et montagneux des Radjpoutes. Il avait gardé un exécrable souvenir de l'expédition faite avec Akbar au pays de Cachmir: n'avait-il pas dû un jour souffrant d'une faim réelle, se contenter d'un morceau de mouton bouilli? — En effet, il n'aimait que lui et ses aises et par dessus tout les plaisirs de la table avec de joyeux camarades. Ceux-ci flattaient sa vanité et lui soumettaient, au milieu des libations et des bons mots, de misérables plans de conspiration qui devaient bientôt lui ouvrir l'accès du trône tant désiré. Il obéit donc à contre-coeur et se rendit au pays des Radjpoutes; mais là il s'enferma dans le délicieux sé-

j our d'Oudaïpour et s'y livra, d'après Aboul Fazl, aux débordements de la luxure. Le nouveau roi des Radjpoutes fit ses plans en conséquence. Laissant Selim à Oudaïpour, il apparut d'un autre côté et dévasta Balpour, ainsi que différentes autres villes. Le radja Man Singh se vit donc forcé de quitter Selim pour tenir l'ennemi en échec.

Au milieu de ses loisirs, en partie involontaires, le prince conçut les projets les plus criminels : Akbar avait espéré que le tempérament passionné de son fils le pousserait à combattre ses adversaires avec acharnement, mais ce dernier fut bien plus conséquent dans son égoïsme. „Ce n'était pas, lui disait-il, le „radjpoute Amra qui l'avait arraché aux plaisirs d'Allahabad, „mais bien son père. Sans doute qu'il était fâcheux de laisser „un rebelle impuni, mais c'était là l'affaire de Man Singh. „Qu'avait à y gagner Selim ? Tout au plus un peu de gloire mili- „taire qui n'eût servi qu'à augmenter celle de l'empereur. Etait- „ce là une compensation pour les fatigues d'une guerre de mon- „tagnes ? Le riche et beau Pendjab était si près ! Il appartenait „à Akbar et pouvait être conquis, avec ses immenses trésors, „sans coup férir. Il n'était pas à présumer que le père le dispu- „terait au fils, par la force des armes. Luttant dans le Dekhan, „où quelque balle perdue pouvait le frapper, ne devait-il pas „s'estimer heureux si son fils voulait bien lui concéder un trône „à côté du sien ? Sans doute que l'Hindoustan serait partagé, „mais bientôt Selim aurait les deux couronnes sur sa tête. En „attendant il n'avait plus à se laisser condamner aux ennuis „d'une expédition, car il était son propre maître". Telle était la trame qu'ourdissaient les pitoyables courtisans [1]) du prince et Selim allait s'emparer du pays des cinq fleuves.

Ces calculs n'échappèrent point à Man Singh. Se rendant

1) Aboul Fazl, manuscrit Chalmers p. 521 suiv.

clairement compte des circonstances, il conçut un plan qui répondait également aux intérêts de l'empereur, son maître, et du prince impérial, son gendre. Il connaissait les colères d'Akbar auxquelles personne dans l'Inde n'avait encore résisté et il méprisait dès à présent son fils Selim, ce que celui-ci lui rendit plus tard par une antipathie invincible. Le détenteur du fief d'Amber, considérant l'état des choses qui dès ce moment était très peu satisfaisant au Bengale, forma un projet qui eût fait honneur au défunt radja Todar-Mal.

Les grands djagirs et les possessions de Man Singh étaient situés dans la partie orientale du Bengale et dans l'Orissa. Les intérêts du vassal avaient été, par la prudence d'Akbar, étroitement liés à ceux de l'empire. Dès que le serviteur redouté de l'empereur eut quitté la province avec Selim, des chefs afghans se soulevèrent sous la conduite d'un certain Ousman. Le bien général de l'Etat, ainsi que son propre intérêt exigeaient impérieusement la présence du radja. Il dut, par conséquent, se consenter de repousser provisoirement les rebelles d'Ajmir.

La situation ne pouvait guère être plus fâcheuse et devait conduire à une désorganisation complète de l'empire, du moment que Selim réussissait à se jeter dans le Pendjab et à entrer en lutte avec son père. Pour qui le radja devait-il se prononcer, lui qui voyait d'avance Khosro, le fils de Selim et de sa fille, monter sur le trône de l'Hindoustan? Après mûre réflexion, Man Singh procéda de la manière la plus rusée. Il savait que deux désirs se partageaient le cœur de Selim : d'un côté le prince regrettait la cour d'Allahabad, et de l'autre, il aspirait à porter lui-même une couronne.

Voici la combinaison imaginée par Man Singh : Si l'on parvenait à faire abandonner à Selim ses projets sur le Pendjab et à le ramener à Allahabad, il s'y abandonnerait à une oisiveté

peu dangereuse, ou bien il accaparerait du pays. Dans ce dernier cas il entrerait immédiatement en conflit avec Ousman et les Afghans révoltés. Or Ousman est l'ennemi de l'empereur ; en le combattant, Selim ferait les affaires de son père. A supposer qu'il fût battu, il serait rendu inoffensif pour le moment. Si, au contraire, après avoir remporté la victoire, il prenait le titre d'empereur, il était possible que dans la joie du succès obtenu, Akbar confirmât ce titre et supprimât ainsi le danger par voie de transaction.

Trois raisons nous prouvent que Man Singh fit effectivement ce simple calcul : il est conforme à ce que nous savons de la vie du radja : il est confirmé par un mot d'Aboul Fazl qui dit : „Il dirigea l'attention de Selim sur le Bengale"; enfin, comment expliquerait-on autrement la reconnaissance extraordinaire qu'Akbar témoigna dans la suite à Man Singh ? Espérant duper celui-ci, Selim consentit facilement à se rendre au Bengale et pendant que son beau-père commençait les opérations contre les rebelles, il passa la Djamna, à 4 Kos d'Agra, le 1er Amerdad 1009 : c'était son Rubicon.

Elphinstone raconte (sans toutefois citer ses sources) que Selim aurait sommé le commandant d'Agra de lui ouvrir les portes de la ville, mais qu'il aurait essuyé un refus. Cette donnée nous semble très probable, car Agra valait bien la tentative et son commandant était Qoulidj Khan.

Nous n'examinerons pas l'assertion de Blochmann d'après laquelle ce haut personnage „devait son rang élevé moins à ses propres mérites comme homme d'Etat, qu'à sa parenté avec les rois du Touran". Nous savons qu'au moins il avait combattu en homme courageux et fidèle dans le Goudjrat, à côté de Nizamouddin Ahmed et de Mirza Abdourrahim. Blochmann, du reste, ne ménage pas davantage ce dernier.

Le vieillard presque septuagénaire était poète et en même temps sunnite orthodoxe. Son imagination lui eût fait endurer tous les tourments de l'enfer pendant les vingt trois années qui lui restaient à vivre s'il avait, lui qu'on célèbrait partout pour sa piété, honteusement trahi son maître. On ne peut exagérer, l'importance du service que Qoulidj rendit à l'empereur, car Agra était considérée comme la capitale et contenait, en outre, d'immenses richesses.

D'ailleurs le radja Man Singh doit avoir informé Akbar de son plan et l'avoir convaincu de la justesse de ses prévisions; nous lisons en effet dans Aboul Fazl qu'Akbar aurait ordonné au prince impérial d'unir ses forces à celles de Man Singh, pour terrasser les rebelles de l'Orient. Il paraît donc que l'empereur aurait approuvé l'idée du radja précédemment exposée et qui consistait à ignorer l'attitude factieuse de Selim et à la couvrir du voile de la légalité. On avait déjà tenté de l'influencer lorsqu'il se trouvait encore sur les bords de la Djamna. Sa grand-mère Mariam Makani, avait quitté Agra dans l'intention de saluer encore une fois son petit-fils. En le faisant, elle ne tenait pas compte de l'offense qu'il avait faite à ses cheveux blancs: il avait en effet négligé le devoir sacré du respect qui lui commandait de rendre une courte visite à son aïeule. La prudente matrone qui avait conjuré déjà plus d'un orage, espérait y réussir encore cette fois. Aussi ne retourna-t-elle à Agra qu'après avoir vu, le cœur plein de tristesse „le jeune obstiné" éviter sa rencontre en se jetant dans sa chaloupe. Il est probable qu'elle aussi avait donné à Akbar des renseignements plus précis sur Selim.

Nous n'apprenons rien sur les mouvements du fils rebelle depuis le passage de la Djamna, le 8 novembre 1600, jusqu'au 12 juillet 1601, car les chroniqueurs contemporains gardent un

profond silence sur ce laps de temps. Nous savons seulement qu'il s'empara du trésor de l'Etat de Bihar, qu'il fit frapper des monnaies à son effigie, qu'il pilla les djagirs et qu'il fit acte de souverain, tandis qu'il adressait des missives hypocrites à Akbar, retenu au Dekhan. Ce silence des historiens peut s'expliquer de deux manières: ou bien on a voulu cacher l'importance de l'affaire, ou bien le tout n'a été qu'un enivrement auquel Selim se serait laissé aller pendant des mois sans y attacher une pensée d'avenir. Cette dernière supposition n'est nullement impossible, le prince était capable de jouer à l'empereur à Allahabad, comme de réunir une armée autour de lui, car il voyait là un élément nécessaire du pouvoir, mais nous n'apprenons pas qu'il eût entrepris quelqu' affaire importante avant le retour de son père. Ou aurait plutôt supposé que Selim se fût joint aux rebelles afghans du Bengale. Si, avant la prise d'Asir et d'Ahmednagar, il s'était mis avec résolution et énergie à la tête des Afghans, la vieille lutte, terminée par Ṭodar Mal se fût re nouvelée, plus dangereuse que jamais. Selim aurait eu de bonne schances. Mais de tout cela, il n'y a pas trace. Il resta parfaitement inactif et il est même possible qu'il céda quelques troupes à son beau-père pour combattre les Afghans. Ne voyons-nous pas ce dernier marcher „contre les rebelles" sans nul souci des faits et gestes du „nouvel empereur"? L'Afghan Ousman, venant de l'orient, avait passé le Brahmapoutra et avait rejeté le général impérial Baz-Bahadour jusqu'à Bhoval. Une marche forcée de nuit amena Man Singh en temps utile sur le théâtre de la guerre et l'ennemi se retira après avoir subi de grandes pertes en artillerie.

Le radja confia de nouveau la garde du pays à Baz-Bahadour et lui-même se rendit à Dakka, Baz-Bahadour conçut le plan hardi de s'emparer des territoires d'Isa, de Ṣaripour et de Bi-

krampour. Mais lorsqu'il voulut passer le fleuve, l'ennemi ouvrit un feu si vif de ses batteries côtières et de ses canonnières que la traversée échoua. Man Sing envoya immédiatement une troupe d'élite pour forcer le passage [1]), mais elle paya son entreprise par de grandes pertes en hommes. L'habile capitaine accourut fort heureusement lui-même: il fit avancer les éléphants et montant sur une bête bien dressée, il se précipita dans les flots, à la tête de ses troupes. Cet acte audacieux remplit l'ennemi d'étonnement et de terreur. Man Singh aborda et les Afghans révoltés lâchèrent pied en fuyant en toute hâte. Le radja les poursuivit sans relâche jusqu'au Tira et Mahvari-Ghazni, qui occupait cette dernière place, se rendit; les impériaux, continuant leur marche victorieuse, s'emparèrent coup sur coup de Bikrampour et de Saripour. Les rebelles se retirèrent jusqu'à Sounargam de sorte que Man Singh put retourner à Dakka après avoir envoyé de différents côtés des détachements de troupes pour pacifier le pays.

La situation de Selim était déjà très précaire, lorsqu'Akbar revint à Agra pour célébrer avec pompe sa victoire. Le fils rebelle envoya à son père une missive lui annonçant sa soumission et il alla même à sa rencontre jusqu'à Etava. Mais une fois là, il s'arrêta, soit par crainte, soit par calcul. L'empereur lui intima l'ordre de prouver sa sincérité en renvoyant ses adhérents dans leurs djagirs et en venant à lui en toute confiance. Dans le cas contraire, il eût mieux fait de rester à Allahabad. Qu'il essayât donc d'y retrouver le calme, afin de revenir plus tard à la cour, en parfaite tranquillité. Selim fut très ému de cette réponse; car il comprit d'un côté toute la bonté de son père et de l'autre, le mépris que lui inspirait sa propre faiblesse. Il im-

1) v. Elliot, VI p. 106.

plora les bons offices d'un ancien ami de l'empereur qui se trouvait auprès de lui et auquel il parait avoir donné le spectacle d'une lamentable défaillance. Le conseiller à la cour suprême de l'empire Mir Çadri Djahan certifia bientôt après à l'empereur qu'il avait vu de ses yeux le sincère repentir de son fils. Akbar usa de clémence, mais qui peut dire s'il y fut poussé par le témoignage d'un homme qu'il tenait en haute estime, ou simplement par la réflexion que Selim valait au fond mieux que Danial? Ou bien encore son amour paternel fut-il le seul mobile? Peut-être bien que toutes ces raisons militèrent ensemble en faveur de son fils. La fin tragique d'Abdoullah-Khan doit avoir hanté comme un spectre lugubre l'imagination d'Akbar.

La raison d'Etat exigeait impérieusement la réconciliation du père et du fils. Comme l'empereur était fermement résolu à éviter la lutte, il n'y avait qu'à continuer la politique de Man Singh. Akbar avait approuvé, après coup, la marche de Selim sur Allahabad, en feignant de croire qu'elle était dirigée contre les rebelles de l'Est: il voulut bien ignorer de même la révolte de son fils en attribuant à ce dernier les mérites de Man Singh. Il rendit un firman qui investissait Selim de la dignité vice-royale dans les provinces du Bengale et de l'Orissa et lui ordonna, évidemment pour valider en grande partie ce qui était fait, d'occuper les deux çoubas, avec ses troupes. Man Singh de son côté, reçut un firman qui lui ordonnait de remettre les deux provinces au vice-roi et de retourner incontinent à la cour. Il y fut l'objet d'une distinction que n'avait encore obtenu aucun des lieutenants de l'empereur: il fut nommé mançabdar de 7000 hommes de cavalerie. Quelque temps après, le frère de lait de l'empereur, Mirza Aziz Koka fut élevé à la même dignité et

---

1) Manuscrit Chalmers II p. 542 et suiv.

reçut en outre sept lacs de roupies comme indemnité de la fête somptueuse donnée par lui à l'occasion du mariage de sa fille avec Khosro, le fils de Selim. Ce jeune homme fournit à l'empereur l'occasion d'attacher ses deux grands vassaux à sa dynastie par des liens plus intimes.

Mais bientôt l'intérêt que le grand-père et le beau-père témoignaient au jeune prince devait amener un événement fatal. Pour le moment la politique de clémence réussissait. C'est cette même politique qui inspira sans doute les munificences accordées à la province de Caboul décimée par la famine et les faveurs dont Aboul Fazl fut comblé. Celui-ci reçut en effet, un don de 500 roupies et fut nommé mançabdar de 5000 cavaliers. Ces distinctions augmentèrent nécessairement l'antipathie qui régnait entre le ministre et Selim.

Il est tout naturel que deux caractères comme les leurs devaient se repousser. Aboul Fazl poursuivait l'idéal d'une tolérance magnanime avec une telle ardeur qu'on est tout disposé à lui pardonner d'avoir dans ce but flatté la manie qu'avait Akbar de se croire un dieu. Selim, au contraire, dans sa soif du pouvoir, devait être on ne peut plus hostile à cette généreuse politique.

Si Akbar était dieu, Selim devait attendre que l'âme divine de son père se fût incarnée en lui-même, et Selim ne voulait pas attendre. Cela était tout naturel, car il devait sentir instinctivement qu'il ne serait pas capable de marcher avec succès sur les traces de son père. Qu'il s'efforçât de ressembler à l'empereur et la comparaison serait toujours à l'avantage de ce dernier. Selim s'étudiait lui-même, mais ses mémoires nous montrent clairement les illusions qu'il nourrissait sur sa personne. Il prenait sa fougue sauvage pour de la force et n'admirait rien autant que des manifestations d'énergie dans lesquelles il croyait se

reconnaître. Si avec de pareilles idées et certaines dispositions à la piété, un homme s'occupe de questions religieuses, il sera facilement entraîné au fanatisme et se soumettra aveuglément à un dogmatisme étroit. Une nature superficielle, par contre, adhérera en apparence à quelque sévère principe ecclésiastique afin de se grandir en qualité de puissant soutien de cette loi. C'est ainsi que le caractère de Selim non moins que les circontances antérieures, le portaient à revenir à une rigide orthodoxie : il pouvait, en effet, plus facilement gagner des adhérents parmi les oulemas disgraciés, en particulier dans le Bengale.

La confession de foi d'Aboul Fazl, telle que Blochmann nous l'a conservée, était en contradiction directe avec ces idées. „O „Dieu! je vois les peuples te chercher dans chaque temple et „t'exalter dans toutes les langues: tu te révèles dans le poly- „théisme et dans l'Islam, dans la mosquée le peuple te murmure „de saintes prières, dans l'église des chrétiens, le peuple sonne „les cloches par amour pour toi.

„Tantôt je me rends au cloître chrétien, tantôt à la mosquée. „Mais c'est toi que je cherche d'un temple à l'autre; tes élus „n'ont rien de commun ni avec l'hérésie ni avec l'orthodoxie, „car aucun d'eux ne pénètre jusque dans le sanctuaire de ta „vérité. J'abandonne l'hérésie à l'hérétique, la religion à l'or- „thodoxe et semblable au marchand d'encens, mon âme recueille „le parfum de chaque feuille de rose".

Aboul Fazl n'eut pas la prudence de cacher son antipathie pour Selim; il se sentait, d'ailleurs, beaucoup trop sûr de la faveur de son maître. Il raconte lui-même qu'il négligea de présenter ses hommages à Selim parce qu'à la mort d'Abdoullah Khan, il était accablé de besogne. Il ne manquait pas non

---

1) Manuscrit Chalmers p. 514 et suiv.

plus d'envieux, toujours disposés à exciter Selim contre Aboul Fazl.

L'empereur lui-même ayant conçu de l'humeur contre Aboul-Fazl „il se retira complétement de toutes les affaires, couvrit son pied du bord de son vêtemet et ferma sa porte aux amis et aux étrangers". „Je fus mandé auprès de sa Majesté", ajoute-t-il, „mais je lui répondis immédiatement : le monde m'a abandonné : que la compassion de votre Majesté m'abandonne donc à moi-même. Mais bientôt un gracieux message m'arracha au désespoir ; je me rendis à la cour, j'y présentai mes respects à l'empereur et fus reçu par lui avec une extrême affabilité".

Le ministre, se croyant indispensable, menaça de donner sa démission. Cette démarche produisit sur l'empereur, l'effet calculé mais, par là sans aucun doute il se fit de Selim un adversaire irréconciliable. L'extrême vanité du prince ne pardonna pas au ministre son triomphe. Et Aboul-Fazl paraît avoir dépassé les bornes de la prudence.

Voici comment Inaïatoullah [1]) s'exprime sur son compte : „Comme le cheikh-Aboul-Fazl désirait orner le *manteau de haute estime* dont il avait été revêtu, des *broderies* d'une *sincère fidélité*, il avait communiqué à sa Majesté quelques fredaines de jeunesse de l'héritier présomptif du trône, le prince Selim Mirza.

Aboul-Fazl avait oublié „qu'il y a des dangers cachés le long de la grande route qui conduit aux honneurs et aux dignités et qu'aux branches tortueuses ne mûrissent que des fruits amers".

Inaïatoullah voulait dire par là qu'Aboul-Fazl avait agi imprudemment puisqu'il n'y avait rien de bon à attendre de Selim. Toujours est-il, à en juger par l'image de la grande route au

---

1) Manuscrit Chalmers, 549 comp. la remarque suivante.

bord de la quelle apparaît Selim comme brigand, qu'Aboul-Fazl visait aux honneurs et aux dignités. Mais ce qu'il ajoute de la „fidélité sincère" du ministre, montre que le mobile de ce dernier n'était pas une ambition criminelle.

Cependant pour juger en complète connaissance de cause, il faudrait savoir ce qu'Inaïatoullah entendait par „fredaines de jeunesse".

Nous touchons ici à la catastrophe qui amena la fin prématurée d'Aboul-Fazl. Les sources sont insuffisantes et ne nous renseignent pas clairement. Cela nous impose le devoir de peser mûrement les quelques données que nous fournissent le continuateur de l'Akbar nameh, les Mémoires de Djehangir dans les éditions de Price et d'Elliot. Nous renvoyons aux deux préfaces chez Elliot et nous nous permettons d'observer que le dernier mot n'est probablement pas dit, ni sur le rapport qui existe entre Inaïatoullah et l'ouvrage d'Aboul-Fazl, ni sur les différentes versions des Mémoires de Selim. La question se complique encore davantage, car de prime abord il est évident que le passage suivant des Mémoires dans l'édition d'Elliot doit reposer sur des sources voisines de celles d'Inaïatoullah [1]).

„Vers la fin du règne de mon père, Aboul Fazl qui portait sur son louable *extérieur* le *joyau de la probité* qu'il vendait chèrement à mon père, reçut l'ordre de quitter son poste au Dekhan et de venir à la cour. Son territoire (celui de Nar-Singhs) était situé près de la *grande route* du Cheikh du Dekhan".

Ce qu'Inaïatoullah désigne sous le nom de „fredaines de jeunesse", se nomme chez Elliot „*malentendus*". Le fait des communications d'Aboul-Fazl à Akbar est caractérisé de la manière suivante qui est certainement exacte: „Il n'était pas mon ami.

---

1) Vol. VI p. 288. Nous soulignons les expressions les plus caractéristiques.

Il nourrissait dans son cœur de mauvais sentiments à mon égard et ne se fit pas scrupule de mal parler de moi". Même dans la version corrigée d'Inaïatoullah nous rencontrons encore dans la bouche d'Aboul-Fazl des expressions telles que celle-ci: „le jeune entêté".

Il est évident que le rédacteur des Mémoires de Djehangir (dans Elliot) et Inaïatoullah s'étaient entendus dans le choix de leurs expressions avec l'intention de voiler les faits. Inaïatoullah continue ainsi: „Ces rapports étaient désagréables au caractère „bienveillant de l'empereur et lorsqu'ils devinrent le sujet de „toutes les conversations, Aboul-Fazl reçut l'ordre de venir à „la cour et de remettre, pendant son absence, son commande- „ment et ses troupes à son fils Abdourraham".

Nous voici de nouveau en présence d'un point obscur. Akbar se refusait il à croire? Etait-il mécontent qu'Aboul-Fazl lui fît ces communications de loin? Pour quelle raison le mandait-il? Blochmann, qui certainement disposait des sources les plus nombreuses, dit: „Il y eut, en vérité, après le retour d'Akbar de Bourhanpour, une réconciliation entre lui et son fils. Toutefois ce dernier ne se départit pas de sa manière d'agir séditieuse et comme quelques uns des meilleurs officiers d'Akbar paraissaient favoriser Selim, l'empereur rappela Aboul-Fazl, le seul de ses serviteurs qui lui fût réellement dévoué". Quelque plausible que semble cette appréciation au premier abord, elle est en contradiction avec les relations citées plus haut. Le rappel d'Aboul Fazl n'est pas motivé par les conjonctures du moment, mais bien par ses rapports qui étaient devenus le sujet de toutes les conversations. Nous ne doutons point que, s'appuyant sur d'autres sources, Blochmann n'ait raison de parler de l'attitude séditieuse de Selim; il est cependant peu vraisemblable qu'Aboul-Fazl ait, du fond du Dekhan, ouvert les yeux de l'empereur sur

des choses que celui-ci était bien mieux à même d'observer à Agra. On est involontairement amené à supposer qu'il s'agissait dans ce cas de faits bien plus graves.

Dans l'édition d'Elliot, Selim s'exprime ainsi : „Certains vagabonds avaient jeté un malentendu entre mon père et moi. La manière d'agir du cheikh me convainquit que, s'il lui était permis de venir à la cour, il aurait mis tout en œuvre pour envenimer le courroux de mon père contre moi et pour m'empêcher à jamais de paraître devant lui".

Cela veut dire clairement qu'Aboul-Fazl aurait employé toute son influence pour exclure Selim de la succession au trône. Il s'agit donc moins de peser ce que Selim avait fait, faisait, ou voulait faire, que des projets nourris par Akbar et Aboul-Fazl.

Mais quels étaient „ces vagabonds" que Selim ne nomme pas?

Nous voyons dans ce temps-là au premier plan le beau-père de Selim, le radjah Man Singh, aïeul du prince Khosro, et le frère de lait d'Akbar : Mirza-Aziz-Koka, beau-père de Khosro. Pour ce qui concerne ces deux personnages, nous aurons la preuve irréfragable que pendant qu'Akbar était à l'agonie, ils conspiraient pour Khosro contre Selim. Il s'agit donc de savoir si, déjà alors, ils agissaient en conséquence et si Selim pourait supposer qu'Aboul-Fazl intriguerait dans leur sens.

Cette hypothèse à toutes les apparences de la vérité, du moment que l'on peut établir une connexion entre Aboul-Fazl et le projet d'élever Khosro sur le trône. D'après les Mémoires de Selim, édités par Price [1]), ce prince aurait poussé au meurtre d'Aboul-Fazl pour des motifs tirés exclusivement de la foi mahométane. Il est évident que la prudence la plus élémentaire commandait à Selim de répandre précisément cette version. Il

---

1) l c. 31

est évident que la prudence la plus élémentaire commandait à Selim de répandre précisément cette version. Il ajoute même cette assertion mensongère qu'après la mort d'Aboul-Fazl Akbar se serait montré plus orthodoxe; c'est dans cet ordre d'idées que Selim dit: „J'ajouterai que mon père, mécontent de cette „affaire, favorisait mon fils Khosro en lui accordant à mon dé„triment toute espèce de distinctions et de faveurs et en dé„clarant expressément qu'il lui succéderait au trône".

Par conséquent les événements paraissent s'être enchaînés de la manière suivante: Akbar, ne voulant pas encore prendre contre Selim de mesures extrêmes, élève les parents de Khosro à des dignités inconnues jusqu'alors. Ces faveurs sont une menace à l'adresse de Selim qu'elles semblent exclure du trône. Les deux seigneurs ci-dessus nommés agissent dans l'intérêt de Khosro, qui est aussi le leur. Car, si ce prince avait succédé à Akbar épuisé de vieillesse, ils devaient nécessairement se partager le rôle du grand Bairam-Khan.

Et Aboul-Fazl? Qu'aurait-il pu souhaiter de plus favorable à son idéal de la fusion des croyances et des peuples qu'un tout jeune prince conseillé d'une part par nn hindou libéral et de l'autre par un mahométan, dont l'ardeur religieuse s'était singulièrement refroidie par suite des dépenses que nécessitaient les pèlerinages à la Mecque. Comment aurait-il pu préférér à cette constellation politique la sombre étoile de Selim qui déjà auparavant avait dardé sur lui ses rayons menaçants? Il seconda donc les deux puissants hommes d'Etat par des rapports défavorables à Selim. C'était là „le sujet général de toutes les conversations". Akbar crut devoir agir et rappela Aboul-Fazl. Selim comprenant le danger que lui faisait courir l'influence incontestable de ce conseiller agit en conséquence. Il poussa Nar-Singh-Deo au meurtre d'Aboul-Fazl. Sans vouloir présenter

cette hypothèse comme une certitude historique nous ne croyons pas cependant qu'elle s'écarte beaucoup de la réalité.

Peut-être que des matériaux plus complets, permettant une critique des sources plus approfondie, serviraient à l'étayer plus solidement.

Suivons maintenant dans son dernier voyage celui des amis d'Akbar qui dépassait tous les autres par sa valeur morale.

Après la reddition des forteresses d'Ahmednagar et d'Asir qui avait mis fin à l'indépendance du Dekhan et après le départ de l'empereur, avait commencé l'épilogue du drame terrible : la lutte pour la pacification. Combattant pour le maintien de leurs propriétés, de leurs privilèges et de leur liberté, les magnats du Dekhan s'opposaient de tout leur pouvoir à ce que le royaume d'Ahmednagar fût définitivement incorporé à l'empire hindou-mongol, ils redoutaient avec raison les grands changements territoriaux qu'aurait provoqués la répartition des fiefs entre les vassaux de l'armée victorieuse. De nouveau, le pays se divisa en deux grands partis : les Dekhaniens sous Mijan Radja et les Abyssins avec Malik Amber à leur tête ; un nouveau roi, Mourtaza Nizam Chah II servit de signe de ralliement pour ces derniers. Le Khan-Khanan dirigea contre eux une guerre habile, leurrant tantôt les uns, tantôt les autres. Cette manière d'agir fut jugée très sévèrement, pourtant c'était bien le parti le plus sage, du moins du vivant d'Akbar. Il se peut que plus tard, après la mort de l'empereur, les bons rapports avec le Khan-Khanan aient contribué à mettre Malik Amber dans une position presque indépendante et qu'il en profita pour assurer à la dynastie des Nizam la plus grande partie du royaume. C'était d'ailleurs, un homme dont le renom de sagesse et de justice était devenu proverbial au Dekhan.

Aboul Fazl envisageait les choses à un autre point de vue ;

suivant lui, nulle opposition faite au grand empereur ne pouvait être justifiée. Il méditait contre les seigneurs du Dekhan une guerre d'extermination qui, réalisée, eût détruit en grande partie l'aisance de la nouvelle province. Cette violence étonne de la part d'Aboul-Fazl, si tolérant en matière religieuse, et pourtant elle s'explique. Ses théories qui portaient la royauté à la hauteur des choses divines, s'étaient développées dans l'atmosphère de la cour; la résistance et les intrigues déjouées n'avaient servi qu'à les affermir. Clairvoyant en bien des matières cet homme n'en était pas moins imbu, jusqu'à la moëlle, d'une science toute théorique. Les Aïn contiennent, il est vrai, des calculs nombreux et même minutieux: mais un homme expert en économie politique tel que le Radja-Todar-Mal se serait exprimé d'une façon toute différente. Aboul-Fazl dans sa fidélité au service, Akbar dans sa grandeur de monarque étaient imprégnés d'un élément mystique et doctrinal qui se fait sentir à tout instant. Naturellement les vues d'Aboul-Fazl rencontraient partout des obstacles; dans l'armée, maint vassal le surpassait dans l'art stratégique et plus nombreux encore étaient ceux qui, ne se trouvant pas comme lui comblés de richesses par la faveur impériale, comptaient sur le butin non-seulement pour la récompense due à leurs services. Il fut donc heureux de son rappel et se mit en voyage avee une escorte relativement peu considérable. Les chroniqueurs, pour cette raison, feignent de croire à une victime aveuglée par le destin; mais s'ils présentent le fait sous ce jour, ce n'est en réalité, que par mesure de prudence et pour éviter un blâme ouvert, car dans le fait d'Aboul-Fazl onne peut conclure qu'à une imprudence causée par une hâte trop grande.

La grand'route qui conduisait du Dekhan septentrional à Agra par Mandou et Goualior était très mal famée; les tribus

Radjpoutes des montagnes boisées du Malva, notamment les Boundelas, s'étaient fait le même renom que les Afghans du défilé de Khaïber.

Selim, nous l'avons vu, avait la conviction que l'arrivée d'Aboul-Fazl à la cour aurait à jamais rendu impossible toute union avec son père ; il poursuit son récit [1]) en ces termes : „Décidé par ces prévisions, je me mis à traiter avec Nar-Sing-Deo, dont le territoire bordait la route du Dekhan que devait suivre Aboul-Fazl. Comme il était précisément occupé d'une expédition de pillage, je lui envoyai un message pour le requérir d'exterminer Aboul-Fazl à son passage, lui promettant en retour ma faveur et une grande récompense".

Si Aboul-Fazl ne pouvait savoir cela, du moins n'ignorait-il pas que de dangereux *condottieri* hantaient ces parages et qu'il ne manquait pas d'ennemis possédant l'or nécessaire pour les stipendier. On peut admettre qu'impatient de revoir son maître et ami, il se soit contenté d'une escorte insuffisante; mais le chiffre donné est si restreint, qu'il ne laisse pas d'éveiller quelques soupçons. Sans doute c'est un compagnon d'Aboul-Fazl qui le fournit, mais son rapport était destiné à l'empereur. De plus l'auteur était connu pour un homme de grande discrétion qui n'écrivait et ne disait pas un mot capable d'exciter Akbar. N'aurait-il pas deviné le vrai meurtrier d'Aboul-Fazl, puis qu'il le couvre du pseudonyme que plus tard celui-ci s'attribue officiellement? De tous les rapports que nous donnent les sources, celui-ci est le plus simple et le plus vraisemblable ; pourvu qu'on ne veuille pas attacher une trop grande importance à un tel mot. Ainsi, si la date indiquée est inexacte, ce détail ne doit pas inspirer de méfiance; c'est le 4 Rabi 1011 (12 août 1602) et non

1) Elliot VI p. 289.

le 7 Rabi 1010 [1]) qui est le jour de décès d'Aboul-Fazl, mais il n'existe pas le moindre motif pour faire croire à une erreur intentionnelle. Cette relation, nous l'avons dit, était destinée à l'empereur et le rédacteur, dans son livre Wiqaya la plaça à la suite du récit dans lequel il dépeignait la manière dont Akbar reçut la triste nouvelle.

Si donc la critique prend à tâche de faire le départ des inexactitudes dans le rapport d'Asad, elle ne devra pas oublier qu'il écrit en homme de cour. Il évite avec autant de soin d'avancer une chose qui aurait trop excité la colère de l'empereur contre l'assassin que de marquer clairement la hâte imprudente d'Aboul-Fazl. Preuve en soit cette entrée en matières: „Il était fixé par un arrêt du destin que le grand savant devait entreprendre son voyage dans de telles conditions. Sa bonne étoile l'abandonna. Obéissant aux suggestions de Gopal-Das-Nakta, il parvint ainsi sans escorte à l'endroit où il périt dans les circonstances que voici. Lorsque notre docte seigneur atteignit la ville de Siroudj le misérable Gopal-Das la gouvernait depuis longtemps et avait levé une troupe irrégulière d'environ 300 cavaliers dont la plupart étaient de vils Radjpoutes, ne recevant que 20 Roupies de solde par mois. Cependant nous avions eu connaissance au Dekhan, le savant homme et moi, des brigandages dont le radja-Nar-Singh-Deo se rendait coupable; il ne se passait pas une journée qui ne nous apportât des dépêches à ce sujet de la part d'Aboul-Khan ou de quelque autre de nos fidèles amis; mais le sort en était jeté, notre savant n'y prit pas garde.

Lorsque nous atteignîmes Siroudj, Gopal-Das nous fit observer que les troupes venues du Dekhan étant malades et fatiguées de la rapidité de la marche, il serait bon de les faire reposer sur les lieux. Elles pourraient alors rester avec Asad-Bey

1) Elliot VI p. 155. Blochmann, p. XXV

et lutter contre Indrachi-Boundela; en échange Aboul-Fazl prendrait pour escorte les hommes qu'on venait de recruter. Le malheureux savant sacrifia sa vie en acceptant pour remplacer ses vieux guerriers éprouvés dans mille combats, des troupes nouvelles qui n'avaient jamais vu l'ennemi de près. Et de fait, un grand nombre de ces hommes n'arrivèrent même pas à temps pour nous être d'une utilité quelconque. Aboul-Fazl avait encore auprès de lui l'Afghan Gadaï-Khan et son fils, mais leurs hommes étaient restés avec moi : que ne s'en trouva-t-il une centaine seulement à sa proximité, et le malheur ne serait pas arrivé !

Assurément Gadaï-Khan était homme d'un courage à toute épreuve, mais il combattit seul et succomba dans la lutte ; son fils réchappa blessé. Djalal-Khan, Afghan lui aussi, périt les armes à la main. Deux autres, Selim-Khan et Cher-Khan furent pris et massacrés sur leur refus de trahir le grand savant. Mançour Thabouk, de race Turcomane, se battit et tomba ; il faisait partie de la suite de Navab-Khan-Khanan, s'était démis de son ancienne charge pour venir à Siroudj sous prétexte de devenir fakir et avait pris service dans les cuisines. Mohammed Khan-Bey fut également trouvé parmi les morts et près de lui l'Abyssin Djabbar-Khassa-Khaïl. Quand le Navab se sentit mortellement atteint, il abattit le Radjpoute qui l'avait blessé et se précipita au-devant de l'ennemi, il respirait encore lorsque Nar-Singh arriva avec les forces principales pour écraser Djabar et séparer du tronc la tête du grand Allami.

A l'exception de ceux que nous venons de nommer, tous échappèrent, vétérans et nouvelles recrues. Certainement la troupe serait arrivée à bon port, si elle s'était mise en route au moment où Mirza Mouhsin gendre de Fazl-Khan du Badakhan, craignant un guet-apens des brigands, en donna le conseil.

Mais il était écrit qu'il n'y aurait plus de salut pour eux. Le jour où le défunt Allami me donna à Sinndj un habit de fête et un cheval, en me congédiant devant Gopal Das, Mehdi-Ali de Cachmir et tous les fonctionnaires, je le suppliai les larmes aux yeux de me permettre de l'escorter jusqu'à Goualior, avec les troupes qui me restaient. Mais il ne voulut pas y consentir. C'était son destin; il devait aller. Lorsqu'il monta à cheval pour se séparer de nous, je me mis en selle, moi aussi, afin de le suivre. Mais il me défendit formellement de le faire ou de sortir seulement de ma maison et me congédia sur-le-champ.

Lorsqu'arrivé à Saraï Barar, Allami descendit de cheval, un moine mendiant s'approcha de lui et le renseigna tout au long sur la manière dont Nar-Sing-Boundela comptait l'attaquer le lendemain. Mais il se contenta de renvoyer le mendiant en lui faisant un don en argent tel qu'il avait coutume d'en donner aux gens de cette condition. Puis il passa la nuit dans une quiétude parfaite. Le vendredi matin il se leva, fit ses ablutions, revêtit les vêtements blancs attribués spécialement à ce jour et par dessus le manteau triomphal, brodé d'or. Ensuite il congédia obligeamment tous les djagirdars et les percepteurs qui l'avaient accompagné à travers les provinces voisines. De ce nombre étaient les vassaux de Mirza-Roustam qui possédait un djagir aux environs et avait envoyé 40 ou 50 cavaliers; plus le gouverneur de Kalabagh, le cheikh Moustapha, avec sa suite et d'autres seigneurs encore; en tout, 200 cavaliers qui retenus près de lui, lui eussent été d'un grand secours. Mais à quoi servent les plaintes? Il suffit que le destin fasse retentir du haut des nues sa voix formidable pour que les plus intelligents deviennent sourds et muets.

Le soleil s'étant levé, Aboul-Fazl lui aussi, voulut entreprendre sa course. Près de lui était Yakoub-Khan, avec qui il

avait vécu de tout temps en grande intimité. Les hommes de l'escorte entendirent battre le tambour et s'apprêtèrent au départ. La tente particulière d'Aboul-Fazl était encore sur place, lorsque, poussant des cris de guerre, les troupes de Boundela apparurent derrière le Saraï et se jetèrent sur le camp. Tous ceux de l'escorte qui étaient prêts à partir, sautèrent en selle et se sauvèrent le long du chemin. Mirza Mouhsin du Badakhan par contre, qui précisément montait à cheval, partit en reconnaissance au-devant des brigands. Après avoir franchi un certain espace, il rencontra le gros des troupes de Nar-Singh. Placé sur une colline, il laissa un instant errer son regard avec inquiétude sur ces forces ennemies, puis, en vaillant guerrier, il se fraya un passage à travers fantassins et cavaliers et rejoignit Allami.

Il aperçut du premier coup que la troupe de Nar-Singh n'avait pris aucune précaution, qu'elle allait à la débandade, sans se garder et sans armes. Avançant toujours, il rendit compte de ce qu'il avait vu. Le cheikh écouta, s'arrêta et demanda ce qu'il y avait à faire? Comme Mirza-Mouhsin exprimait l'avis de se porter en avant au plus vite: Tu penses donc que nous devrions fuir? dit-il. „Ce n'est pas fuir, c'est continuer notre route", répondit Mirza Mouhsin, et, donnant de l'éperon à son cheval, il lui fit prendre une allure plus rapide: „En avant, de ce pas et pressons-nous jusqu'à Goualior."

Mais tandis qu'Allami restait encore immobile, une troupe de brigands attaqua l'escorte et s'empara de l'éléphant qui portait la timbale et l'étendard. Ce fut le signal de la lutte. Le cheikh retourna sur ses pas et venait d'atteindre la timbale et l'étendard, lorsqu'un bruit soudain annonça l'arrivée des hommes de Nar-Singh; ils étaient environ 500 cuirassiers. L'Afghan Gadaï-Khan fit feu ainsi que quelques autres cavaliers armés

qui étaient en tête, puis s'élançant vers la monture du cheikh dont il saisit les rênes, il s'écria: „Que viens-tu faire ici? Retire-toi au plus vite! Cette besogne est pour nous!" C'est en prononçant ces paroles, que ce brave se jeta sur l'ennemi avec son fils et d'autres dont il a été fait mention. Au moment où il tombait, un des étrangers de l'escorte s'écria: „Les brigands „sont armés; tes compagnons ne le sont pas. Nous ferions mieux „de reculer jusqu'au pied des collines; peut-être sauverions-nous notre vie?" Déjà il avait saisi par la bride le cheval du cheikh et se retournait, lorsque les brigands fondirent sur eux, perçant de leurs lances tous ceux qui étaient à leur portée.

Un Radjpoute, ayant rejoint le cheikh, lui enfonça sa lance dans le dos avec une telle force qu'elle ressortit par la poitrine. Un ruisseau coulait près de là; le cheikh essayant de le faire franchir à son cheval, ce mouvement le fit tomber. Djabbar Chasahaïl qui le suivait de près, tua le Radjpoute, mit pied à terre, retira le cheikh de dessous son cheval et le porta à une certaine distance de la route; mais la blessure était mortelle; le cheikh était condamné à périr. Djabbar voyant approcher Nar-Singh et les autres Radjpoutes, se cacha derrière un arbre. Mais Nar-Singh dont l'attention avait été attirée par les chevaux du cheikh, s'arrêta; à ses côtés se tenait un cornac de la suite du cheikh qui lui montra son maître blessé. Nar-Singh ne l'eut pas plustôt aperçu, qu'il mit pied à terre, posa sa tête sur ses genoux et étancha son sang avec ses propres vêtements. Djabbar, toujours caché derrière son arbre, remarqua que Nar-Sing était disposé à la compassion; il s'approcha et salua. Nar-Singh lui ayant demandé qui il était, le cheikh ouvrit les yeux. Sans quitter son attitude, Nar-Singh le salua, demanda à ses compagnons de lui apporter le firman et, d'un ton flatteur, dit au cheikh: „Le seigneur, vainqueur de tout, fait respectueu-

sement prendre de tes nouvelles". Le cheikh lui répondit par un regard plein d'amertume. Nar-Singh alors fit serment de l'emmener avec lui et de lui assurer une sécurité complète. Mais le cheikh n'en fut que plus irrité et éclata en paroles injurieuses. Les compagnons de Nar-Singh ayant observé qn'il était impossible de le transporter, sa blessure étant mortelle, Djabbar tira aussitôt son épée et étendit plusieurs Radjpoutes sur le sol. Il allait atteindre Nar-Singh, lorsqu'il fut renversé lui-même et foulé aux pieds. Nar-Singh qui s'était levé, fut entraîné au loin par ses compagnons. Puis les Radjpoutes tranchèrent la tête au grand homme et partirent au galop, sans s'inquiéter de qui que ce fût, laissant même leurs prisonniers en liberté".

La mort de cet homme fut une perte très sensible non pas pour Akbar seulement, mais pour l'empire entier; car „l'influence d'Aboul-Fazl", pour nous servir des paroles de Blochmann, „était tout à fait extraordinaire. Il se peut que Faïzi et lui aient détourné l'esprit d'Akbar de l'Islam et du Prophète: ce reproche, du moins, leur est adressé par tous les écrivains mahométans; mais, d'autre part, Aboul-Fazl contribua certainement à pénétrer Akbar du sentiment profond de ses devoirs. Du moment où il prit rang à la cour, l'empereur étudia avec soin le grand problème, que l'Islam n'a su résoudre que bien rarement, celui du „gouvernement efficace de races mêlées", et en conséquence adopta résolument la politique de tolérance. Akbar sentait la nécessité de ce régime nouveau et Aboul-Fazl s'en fit le champion au moyen de sa plume; et tandis que les Khans-Khanans remportaient les victoires, la politique nouvelle gagnait les peuples à la domination étrangère. On a oublié l'infidélité d'Akbar à l'Islam; mais ce qui reste, c'est que de tous les empereurs mongols, Akbar se rapprocha le plus de ce bel idéal du souverain: „être le père de son peuple". Par contre, le

premier pas vers la décadence de l'empire, est marqué par un retour à l'intolérance sous le règne d'Aurengzeb. Ce dernier a été entouré par le fanatisme des musulmans d'une auréole de sainteté, telle qu'aujourd'hui encore les âmes pieuses ne manquent pas de répéter à son souvenir: „Rahimahou-Ilahou; „c'est à dire: „Dieu ait son âme!"

Les moyens choisis par Aboul-Fazl, tels que l'adulation poussée jusqu'à égaler Akbar à Dieu, pouvaient n'être ni excellents, ni bien imaginés, mais ils ne manquèrent pas leur effet. En tout cas le but auquel visait Aboul-Fazl dénote un esprit élevé et d'une envergure peu commune. Le coup fut assurément terrible pour Akbar. Blochmann raconte qu'il s'écria: „Si Selim veut être empereur, que ne m'a-t-il frappé moi-même et épargné Aboul-Fazl!" Cependant il est peu probable que l'empereur ait jamais connu la vérité tout entière; on ne voit pas qui pouvait lui fournir des preuves certaines ni surtout qui l'eût osé. Il soupçonnait évidemment de qui était parti ce coup perfide, mais il ne voulut pas le savoir. Sa vivacité naturelle lui arracha peut-être au premier moment les paroles citées et explique le choix qu'il fit du prince Khosro comme héritier du trône; mais lorsque son esprit eut retrouvé le calme, il refoula sans doute dans le plus profond de son être toute pensée de ce genre. Il maîtrisa même ses sentiments à tel point qu'il fut loin de faire sévère justice du meurtrier.

Dans son premier élan d'indignation, il avait ordonné la poursuite immédiate de Nar-Singh-Deo. Un corps d'armée s'était mis en campagne[1]) pour châtier le chef des bandits; sous la conduite de Raï-Raïan, commandant en chef et de Ziaoul-Moulk-Qazi, commandant en second et d'autres excellents officiers. Après deux

---

1) Asad-Bey-Oum cité p. 150.

ou trois mois, l'empereur reçut le rapport suivant: „Ayant fait subir une défaite totale à Nar-Singh, nous le forçâmes à se réfugier dans le château-fort d'Iredj, dont nous fîmes le siége en ouvrant les tranchées. Il semblait inévitable qu'il tombât en notre pouvoir dès le jour suivant. Le château est situé sur la rive d'un large fleuve; les trois autres côtés ont accès sur la campagne. Le général Raï-Raïan se chargea lui-même de surveiller le côté du fleuve; les autres points furent confiés à la garde des officiers. Mais à minuit, tandis que tout était plongé dans le plus profond sommeil, les Radjpoutes s'évadèrent. Ils se glissèrent par dessus les remparts le long de la rivière, franchirent les glacis en conduisant leurs chevaux par la bride, montèrent en selle sur la rive et profitant d'une sorte de gué pour passer le fleuve, ils gagnèrent le large en traversant les écuries de Raï-Raïan. Quand nos serviteurs et les autres officiers s'aperçurent de ce qui s'était passé, le chef des bandits était déjà loin. C'est ainsi qu'il échappa."

Lorsque l'empereur eut connaissance de ce fait qui lui fut annoncé en différentes versions, il fut pris d'une violente colère. S'adressant au Cheikh-Farid, il ordonna qu'un conseil de guerre fît immédiatement des recherches pour découvrir la personne responsable de cette évasion: à entendre Raï-Raïan, Nar-Singh avait fui à travers les lignes du Radja de Goualior, selon le Radja, au contraire, les fuyards avaient pris par le camp du général. Et voilà que le commandant en second déposait encore dans un autre sens, en dépeignant Nar-Singh si bien pris au piége, que la trahison seule avait pu l'en faire échapper.

Si le cheikh Farid avait pris cette affaire en main, muni d'ordres formels, il n'eût pas manqué d'appliquer des peines rigoureuses, car le conquérant d'Asad était un homme énergique. Mais il semble avoir pressenti que cette mission lui procurerait

des déboires. Devinant avec une pénétration remarquable le sentiment d'Akbar, il répondit qu'Aboul-Khaïr, frère de la victime, était l'homme qu'il fallait pour diriger ces recherches. Farid était bien avisé ; vengeant son frère, Aboul-Khaïr n'eût pas usé de ménagements. Sans doute cette idée se présenta soudain à l'esprit de l'empereur; il réfléchit un instant et puis il s'écria: „J'ai trouvé; appelle Asad."

Cette phrase, toute laconique qu'elle soit, est l'expression fidéle des dispositions d'Akbar. Elle nous apprend d'une part comment il envisageait la question et de l'autre, nous fait retrouver en lui le fin psychologue. Ecoutons la suite du récit de la bouche d'Asad-Bey, qui, depuis son retour du Dekhan était chambellan : „J'était de service cette nuit-là et me trouvait au corps de garde avec Aka-Moulla. Vers huit heures, des serviteurs m'apportérent l'ordre de me rendre à l'instant méme auprès de l'empereur. Je fus à peine annoncé, que Sa Majesté m'appela. Tout en présentant mes hommages, je remarquai sur le visage de l'empereur les signes d'une violente colère ; je crus mon dernier moment venu. Ma frayeur n'échappa pas à Sa Majesté et aux seigneurs de la cour; ils sourirent et me passèrent les rapports pour que j'en prisse connaissance. Je lus d'abord celui de Raï-Raïan, puis les autres ; sur quoi l'emperenr me demanda si j'en avais bien saisi le contenu. „Oui, en partie," repondis-je. „Puisque la chose est faite," répliqua-t-il, „va au camp, examine bien l'affaire et tâche de découvrir le coupable. Je suis très irrité de cette négligence et c'est pour ce motif que j'ai résolu de t'envoyer." Je me prosternai, assurant que je ferais mon possible pour éviter toute erreur".

L'habile chambellan avait compris son maître; il partit sans retard et voici ce qu'il manda du résultat de ses recherches: „Je fabriquai un plan fait en morceux de toile cousus ensemble et

qui représentait le château d'Iredj avec le fleuve d'un côté, les tours et les routes des trois autres côtés. Puis appelant Ziaoul-moulk, je lui fis inscrire le nom de chaque chef à l'endroit qu' avaient occupé ses troupes; les autres seigneurs imprimèrent leur sceau. Je marquai l'endroit par où Nar-Singh s'était échappé et la place où il avait passé le fleuve. Lorsque tous les sceaux furent apposés, je demandai aux assistants si c'était bien ainsi que les choses s'étaient passées. Ensuite nous prîmes des feuilles de bétel dans la bouche, aspirâmes des parfums et je pris congé de tous. Mon proche parent, le fils de Mohammed Khan, fils de Tatar, m'escorta jusqu'à Goualior avec mille cavaliers."

„Qui a commis le crime?" s'écria Akbar en voyant entrer le chambellan. Asad-Bey allait prendre la parole et s'engager dans un récit détaillé; mais l'empereur répéta sa question avec une impatience croissante. Le rapporteur alors résuma son jugement final en ces mots: „Il m'est impossible de dire que quelqu'un ait commis intentionnellement un crime, mais ils sont tous responsables d'une grande négligence. C'est là l'opinion de votre humble serviteur."

„La négligence est un crime aussi," interrompit le cheikh Farid.

„Les crimes se commettent avec intention", répliqua Asad; „les négligences, par contre, se produisent sans qu'il y ait eu „de mauvais desseins",

Mais l'empereur coupant court au débat: „Asad a raison", dit-il, „et la façon dont il parla, écrit dans ses mémoires le fin observateur, exprimait une satisfaction évidente et me prouva combien mes paroles lui étaient agréables.".

De quelle valeur inestimable serait le travail historique d'Aboul-Fazl, s'il l'avait rédigé avec une franchise pareille et si l'on n'y sentait l'effort constant d'accommoder les faits à l'idée

pour laquelle l'auteur sacrifia si héroïquement sa vie. Si Aboul-Fazl essaie de dépeindre un dieu sous les traits d'Akbar, c'est pour l'engager à s'élever au-dessus du vulgaire, pour le porter à croire qu'en réalité il a égalé l'idéal qu'on lui présente et pour lui faire trouver dans cette foi la force de le devenir. Asad-Bey nous montre des hommes qui aiment ou haïssent, qui sont faibles ou inébranlables, tout comme lui-même et avec eux, il aime, hait, bronche ou tient bon. Sa propre personnalité lui sert partout de mesure. Quelle netteté ne met-il pas dans les discours de Farid? Mieux que par des paroles, il sait dévoiler les pensées d'Akbar par le contraste qu'il établit entre la simplicité de ce soldat et sa propre habileté de courtisan. Il se montre tel qu'il est, tantôt tremblant pour sa vie devant l'empereur au front chargé de nuages, tantôt joyeux quand il a deviné la tournure d'esprit de son maître.

Ce qui reste vrai, c'est que l'empereur Akbar n'a pas vengé son ami le plus fidèle; il devinait l'instigateur du meurtre, mais son bras fut comme paralysé. C'est là le commencement de la fin d'Akbar.

CHAPITRE IV.

LA MORT D'AKBAR.

Comme la cîme du glacier s'élève au dessus des nuages, ainsi l'empereur planait majestueux et solitaire au-dessus de ses contemporains. Ces hommes qui jadis avaient grandi en s'attachant à lui, Todar-Mal, vaillant et fort comme un chêne; Faïzi, dont la fidélité et l'élégance rappelaient le pampre aux gracieux festons; tant d'autres dont les noms forment une couronne immortelle, tous, ils avaient disparu comme dans un sombre abîme.

Seuls Asad et le Çadr-Djahan survivaient et pouvaient charmer la solitude du monarque, l'un par son esprit aimable, l'autre par sa simplicité et sa modestie.

Akbar se sentait bien isolé; la plume d'Aboul-Fazl par laquelle il voulait parler à la postérité n'avait plus de maître : son ami le plus cher avait péri, et le meurtrier restait impuni. Pourquoi donc l'empereur se relâchait-il de sa sévérité, lui qui à cette même époque précipitait du haut d'une tour un malheureux qui, endormi sur les marches du trône, avait oublié d'allumer les lampes ?

Akbar n'était plus le même. Sa santé faiblissait et il avait pris l'habitude d'absorber de l'opium. Peut-être était-il hanté par des doutes sur la réalisation de son idéal, maintenant qu'Aboul-Fazl n'était plus là pour entretenir la foi consolante en sa mission divine. De jeunes générations, étrangères au cœur de l'empereur, peuplaient la cour. Rien ne surnageait de ce naufrage du temps, que l'espérance fondée sur sa dynastie. Et voici que son plus proche rejeton, son premier-né, l'enfant si ardemment désiré avait, d'une main ensanglantée, planté le premier clou dans le cercueil qui devait le recevoir. Akbar en ressentit une douleur profonde et cruelle. S'il songea à déshériter Selim en faveur de Khosro, son petit-fils, nous savons qu'il n'en fit rien.

Il est excessivement difficile de répondre avec netteté aux questions qui se posent à cet endroit, car les sources sont insuffisantes et inspirent peu de confiance. C'est donc avec une grande circonspection qu'on doit envisager les événements.

A l'époque où Aboul-Fazl fut assassiné, Akbar avait encore, outre Selim, son fils Danial, mais rien ne nous autorise à croire que l'empereur ait eu l'idée d'élever ce dernier au pouvoir suprême. On peut en conclure qu'en 1602 déjà, il ne se faisait plus

aucune illusion sur le caractère de Danial et prévoyait ce qui devait arriver. La mort de ce prince a dû faire une impression d'autant plus profonde sur le père, que Mourad, déjà, avait succombé au délirium, et le disposer favorablement pour Selim. Il est vrai que toute possibilité de voir monter Danial sur le trône impérial ne fut écartée que par sa mort survenue le 8 avril 1605, c'est à dire peu de mois avant la fin de l'empereur; mais tous les renseignements donnés sur ce prince lui sont si défavorables que, selon toute probabilité, Akbar aura dès l'abord rayé son nom de la liste de succession. La chronique d'Aboul-Fazl continuée par Inayatoullah, nous parle de sérieux efforts tentés et même de mesures violentes mises en oeuvre pour détourner Danial de l'ivrognerie. Ça et là, il est qnestion de quelque heureux résultat, mais aussitôt après c'est une rechûte d'autant plus triste [1]). On espéra le guérir de sa passion en le mariant à la fille du roi de Bidjapour. La princesse arriva avec une suite brillante dont Férichta faisait partie. Elle fut unie à Danial à Bourhanpour [2]); mais il retomba de suite dans son ancien vice [3]). Aboul-Khaïr, frère d'Aboul-Fazl, se rendit auprès de lui, muni des ordres les plus sévères de l'empereur [4]). Tout fut inutile. Il consentit à se priver pour son père de ses éléphants de prédilection [5]), mais il ne voulut pas se rendre à la cour. En supposant que l'empereur eut jamais la pensée de lui léguer la couronne, ce fut à ce moment là, car Danial motiva son refus par la crainte que lui inspirait Selim [6]). Cette raison mise en avant par lui, ne semble indiquer au premier moment que l'ini-

1) Mscr. Chalmers II p. 553, 556, 557, 558, 559, 567, 568.
2) Briggs, Ferischta II p. 280 Mscr. Chalmers II. 568.
3) ibid p. 569, note 1.
4) ibid p. 571.
5) ibid p. 580.
6) ibid p. 581.

mitié qui existait entre les deux frères; mais la fin de Danial survenue peu après, ne fait-elle pas soupçonner que c'était là un simple prétexte allégué par ce prince pour échapper à une surveillance plus sévère? Selim [1]) décrit sa mort, fidèlement sans doute, mais avec toute la dureté qui le caractérisait: „Danial n'avait pas plus de trente ans lorsqu'il mourut à Bourhanpour, victime de sa passion immodérée pour les spiritueux. Sa mort fut entourée de circonstances si remarquables sous certains rapports, que je ne puis m'empêcher de les mentionner à cet endroit. Il était amateur de tir et de chasse; il avait donné à son arme favorite le nom de *Djenanza*, c'est à dire „cercueil ou châsse" et, en guise d'ornement, il y avait fait graver les vers suivants:

En goûtant avec toi les plaisirs de la chasse;
Je sens renaître en moi la vigueur, la gaîté.
Mais malheur à celui que ta balle a tâté!
Il tombe inanimé, pour être mis en châsse.

Lorsque les excès de son vice eurent dépassé toutes les bornes, on alla jusqu'à lui retrancher complétement les boissons alcooliques et toute tentative de lui en procurer devait être punie de mort. Le Khan-Khanan fut chargé de la surveillance. Effrayés par cette menace, aucun de ses serviteurs n'osa même plus prononcer le mot de spiritueux; ainsi se passèrent plusieurs jours. Enfin Danial, incapable de supporter plus longtemps une abstinence si contraire à ses habitudes, supplia un de ses chasseurs nommé Mourchid-Qouli, les larmes aux yeux et mille promesses sur les lèvres, de lui procurer une goutte seulement du liquide empoisonné; il lui jura de l'élever aussi haut que le porteraient ses désirs, s'il voulait être complaisant en cette occasion.

---

1) Dans Price, p. 47 et suiv.

Mourchid touché de l'humilité avec laquelle l'implorait le prince, demanda enfin comment il serait possible de réaliser son souhait, sans risquer d'être découvert et condamné à une mort certaine? Danial répondit qu'en cet instant un peu de vin avait pour lui autant de prix que la vie elle-même. „Va", dit il, „et apporte le vin dans le canon d'un de mes fusils de chasse; „quand tu l'auras rempli deux ou trois fois, je serai satisfait et „tu es sûr de n'être ni découvert ni même soupçonné". Cédant à tant d'instances, Mourchid-Qoulí fit ce qui lui était ordonné. Il remplit de vin le fusil qui portait le nom fatal de Djenanza et l'apporta à son maître, Danial lui-même avait donné à cette arme ce nom de mauvais augure et le sort voulut que presque au moment-même où il en reçut le contenu, on le coucha dans le cercueil. De ce vin découlait le malheur et la mort, tant il est vrai qu'il faut garder sa langue de paroles imprudentes".

Selim, dont le cœur ne connaissait ni l'amour de Dieu, ni celui des hommes, était excessivement superstitieux. Le récit du „cercueil" pourrait donc fort bien n'être qu'une de ces légendes qui naissent et grandissent en un clin d'oeil, cependant Inayatoullah [1]) raconte, lui aussi, que les parasites du prince lui apportaient des boissons alcooliques cachées dans leurs turbans et les canons de leurs fusils, hâtant ainsi la ruine complète de Danial.

Il est donc impossible qu'Akbar ait songé un seul instant à ce fils, lorsqu'il délibérait en lui-même sur la succession. Selim, lui, montrait une autre fermeté de caractère. S'il était également adonné à la boisson, du moins avait-il l'ambition de vouloir régner. Malgré ses vilains défauts qui affligeaient l'empe-

---

1) Mscr. Chalmers p. 583.

reur, il devait lui apparaître sous un jour plus favorable que Danial qui était le jouet d'une vile passion.

Akbar était un père très tendre. S'il lui arrivait d'établir une comparaison entre Selim et Danial, son cœur ne devait-il pas prendre la vanité de Selim pour cet amour de la gloire qui jadis l'avait enflammé lui-même? Et tandis que ses forces diminuaient, il faisait toujours plus de cas de la tempérance. Décidément la balance pencha du côté de Selim.

Si l'amour paternel et la décroissance de l'énergie première étaient les mobiles qui déterminaient Akbar en faveur de celui-ci, on comprend pourquoi la cause de Khosro était perdue: le petit-fils n'aurait pu s'élever au trône qu'en passant sur le corps de son père.

Quant à la puissance respective du père et du fils, il est plus difficile de l'évaluer. Akbar aurait-il été vraiment en état d'engager une lutte sérieuse avec son fils? Il vieillissait visiblement et ne possédait plus l'élasticité de sa jeunesse. La conduite de la guerre eût donc passé en fait aux mains des nobles. Les généraux qui avaient illustré la plus glorieuse époque de la vie d'Akbar, étaient morts ou très âgés. Il est vrai que Mirza-Abdourrahim, l'homme le plus brillant de la nouvelle génération, vivait encore et il est probable que l'empereur aurait pu compter sur lui. Après lui venaient Mirza-Aziz-Koka et le radja Man-Singh. Mais l'intérêt commun de ces deux hommes les liait au prince Khosro, le fils de Selim; ils auraient infailliblement pris parti pour lui si Akbar n'avait déclaré Selim héritier du trône. C'eût été comme l'arrêt de mort de ce dernier et c'est à quoi Akbar ne pouvait se résigner. C'est sans doute cette réflexion qui fixa la décision d'Akbar. Jusqu'à quel point la situation de l'empire entra-t-elle en ligne de compte? il n'est guère plus facile de le dire. Il ne semble pas qu'on ait ajouté

grande importance à la guerre d'indépendance que la vieille maison royale du Radjoupatana poursuivait, avec un succès croissant, depuis le départ de Selim et de Man Singh. On ne dut pas s'inquiéter davantage de la résistance qu'opposait encore Malik-Amber au Dekhan. Akbar n'avait-il pas plus d'une fois abandonné une province en rébellion lors qu'il s'agissait du maintien de la couronne? Le Bengale en est un exemple, à l'époque où le frère utérin de l'empereur se révolta à Caboul. La politique de Selim, de plus en plus favorable à l'Islam, dut peser d'un plus grand poids sur la décision du vieux souverain. Peut-être aurait-elle poussé sous les drapeaux de l'empereur le radja Man-Singh, mais elle eût gagné Mirza-Aziz-Koka et avec lui tous ceux des vassaux d'ordre inférieur qui étaient musulmans et auxquels la politique religieuse d'Akbar déplaisait assurément tout autant que l'émancipation des Hindous qui en résulta.

C'est donc au rôle qu'ont pu jouer ces divers personnages, qu'il faut recourir tout d'abord pour préciser le caractère de l'époque. Cette influence admise, on ne doit pas oublier celle des femmes. Selim y était très accessible ; il l'avoue lui-même dans ses mémoires et attribue à l'une de ses femmes le mérite de l'avoir ramené dans une meilleure voie ; quant à Akbar, il est inutile d'insister : on se rappelle le fait de la réconciliation entre le père et le fils, opérée par une femme après le meurtre d'Aboul Fazl.

L'empereur Houmayoun avait marié sa petite fille au célèbre Baïram-Khan ; après la mort de ce dernier, Akbar reçut la sultane Selima-Begoum dans son harem et la plaça au rang de ses femmes [1]). Cette vénérable dame connue comme poète sous le

1) Blochmann, p. 309.

pseudonyme de Machfi (*cachée*) se chargea de la médiation. Elle se rendit à la cour vice-royale d'Allahabad et envoya de là des nouvelles rassurantes sur le compte de Selim. Elle dépeignit dans ses lettres les craintes qu'il avait, dit-on, ressenties et finalement elle obtint de lui qu'il se soumît à l'humiliation d'aller à la cour. Peut-on douter qu'il reçut en retour l'assurance formelle de la succession?

Le récit que fait Inayatoullah de l'entrevue du père et du fils fait présumer que la mère d'Akbar intervint également en faveur de Selim : „Bientôt après sa Majesté reçut des renseignements satisfaisants sur le prince sultan Selim ; celui-ci, obéissant à l'ordre impérial, avait déjà dépassé Etawa et espérait „se jeter bientôt aux pieds de l'empereur afin d'obtenir le bonheur temporel et éternel. La sultane Selima-Begam avait été „médiatrice entre sa Majesté et le jeune prince et tandis qu'elle „décidait le monarque à user d'indulgence paternelle, elle apportait d'autre part à Selim le pardon par l'entremise de la „noble mère d'Akbar. Lorsqu'il approcha de la ville, la vénérable aïeule alla à sa rencontre jusqu'à une journée de voyage „et l'introduisit dans ses appartements particuliers ; pour assurer la réconciliation, sa Majesté même fit quelques pas au-devait de son auguste fils. A cette occasion le prince offrit 12.000 „mouhours et 770 éléphants dont 354 furent trouvés dignes „de prendre rang dans les écuries impériales ; les autres furent „gracieusement restitués. Peu après le prince sultan Selim demanda en toute humilité qu'on lui fit don d'un éléphant „nommé Lone, le plus beau de tous ceux que possédait l'empereur ; on déféra à son désir". — Il ne s'écoula que peu de temps „et l'empereur remit à son fils l'emblème de la royauté, ce diadème si ardemment désiré".

Il est regrettable que la description de ces scènes ne soit pas

sortie de la plume d'Asad; elles auraient beaucoup gagné en expression et en animation. Abstraction faite de l'intervention de l'impératrice-mère, il ne nous est rapporté qu'un seul trait caractéristique: Selim demandant l'éléphant. Cette demande est de bien plus d'importance qu'il ne semble au premier abord; peut-être même est-elle plus significative que le désarmement du prince, indiqué par le grand nombre d'éléphants amenés à la cour. C'est le cas de rappeler ce que dit Burckhardt des lions de Pérouse, de Florence et de Rome [1]). „Ces animaux étaient parfois employés comme exécuteurs de jugements politiques et ne manquaient pas d'entretenir une certaine crainte parmi le peuple. On observait leurs différentes attitudes comme des présages". Ces paroles s'appliquent exactement à l'éléphant d'Akbar, pourvu qu'on insiste encore plus sur la coutume d'en tirer des augures. Nous aurons, du reste, l'occasion de revenir sur ce point.

Muni de la couronne royale, Selim retourna à Allahabad. S'il avait obtenu ce qu'il voulait, ses vastes projets n'en avaient pas moins échoué.

Plein de colère, il se retira à Allahabad et noya son ressentiment dans le vin. Non content de s'étourdir par ce moyen, il en chercha un plus violent et se livra à un usage immodéré d'opium [2]). Le vin et l'opium excitèrent son système nerveux à tel point qu'il avait par moments des accès d'une cruauté féroce. „Les fautes les plus légères étaient punies des peines les plus sévères; faire grâce semblait chose inconnue et l'entourage du prince, pétrifié par la peur, se tenait devant lui aussi inerte que des images peintes sur la muraille". Cette terreur s'expli-

1) Die Cultur der Renaissance in Italien; 3ème édition revue par Louis Geiger Tome II p. 11 (Leipzig 1878).

2) Mscr. Chalmers II p. 511 ff.

que quand on songe qu'il fit écorcher vif un de serviteurs. L'empereur se vit enfin forcé de se rendre compte par lui-même de la conduite de son fils et partit pour Allahabad où il n'était jamais allé depuis que Selim y résidait. Il se mit en route et avait déjà atteint la Djamna, lorsqu'une pluie torrentielle l'obligea à s'arrêter. Soudain il reçut la nouvelle que sa mère était mourante et que nul médecin ne croyait plus à sa guérison. Akbar retourna sur ses pas. Il trouva l'être, qui l'avait le plus tendrement aimé, incapable de saisir une parole d'affection ou de prononcer un mot d'adieu. Muet de douleur et le cœur plein d'angoisse, il quitta le lit de mort de sa mère.

Ce fut pour Akbar une démarche bien pénible, que d'accompagner Mariam-Makani à sa dernière demeure.

Malgré sa douleur profonde, il n'oublia pas son projet de partir pour Allahabad. Selim fut assez prudent, cette fois, pour se présenter à son père de plein gré[1]); il alla même jusqu'à lui offrir un magnifique diamant et 400 éléphants. S'il faut en croire Inayatoullah, il se garda d'amener Charif, l'instigateur principal du meurtre d'Aboul-Fazl. Que cette remarque ait vraiment une portée historique ou non, elle prouve en tout cas que si l'empereur voulait épargner son fils, il n'avait pas les mêmes dispositions à l'égard des assassins que protégeait celui-ci. Les poursuites qui continuaient contre Nar-Singh en sont aussi la preuve, bien, qu'elles n'aient pas été menées avec énergie.

L'empereur fit détenir Selim dix ou douze jours, peut-être pour la forme, bien plus que dans l'espoir d'obtenir quelque résultat par ce moyen. Ou bien eut-il un moment d'humeur inquiète et songea-t-il de nouveau à mettre Selim hors d'état de nuire et à élever Khosro au trône? Il n'était plus l'homme d'au-

1) l. c. p. 575. comp. aussi Mohammed Amin, dans Elliot VI p. 247.

trefois; son cœur si grand, était brisé. On dirait presque qu'il abandonnait au destin le soin de décider de la succession. Danial n'était plus; il ne restait à Akbar qu'un fils et un petit-fils, ennemis l'un de l'autre.

Lorsqu'ils surent que les forces d'Akbar déclinaient, ils accoururent tous deux à la cour et l'on se représente aisément à quelles intrigues se livrèrent les partisans de l'un et de l'autre; Asad-Bey en fait entrevoir une partie.

Ne pouvant se résoudre à rien, Akbar, paraît-il, voulut s'en remettre à une sorte de jugement de Dieu et organisa un combat d'éléphants. Les luttes de ce genre étaient un *sport* généralement apprécié; mais celle que nous allons décrire, acquiert une importance toute spéciale par les idées mystiques que rattachait Akbar à tous ses actes. Jamais il n'entrait en campagne sans avoir consulté les astres; le soleil était pour lui l'image de Dieu et il s'associait aux sacrifices qu'offraient ses femmes Radjpoutes. Il vivait dans un monde de miracles. Quel pouvait être pour lui l'intérêt d'un combat de deux araignées? La solution d'un problème de science naturelle? C'est peu probable. On ne comprendrait guère alors les paroles par lesquelles Aboul-Fazl termine l'introduction de l'Aïn 84 qui traite des combats publics d'animaux: „Même les personnes superficielles apprennent le zèle et la résignation par ces assemblées, et sont amenées à chercher le chemin du salut." Cet écrivain va jusqu'à considérer les amusements de ce genre comme un culte rendu à Dieu. On le voit, ce n'était pas la pensée abstraite de reconnaître le Créateur dans la créature, qui animait cette société d'un tour d'esprit beaucoup plus réaliste.

Pendant que Selim et Khosro séjournaient à la cour, Akbar imagina donc de faire lutter ensemble deux de leurs éléphants. Cette idée a déjà en elle-même quelque chose de maladif. Com-

ment le grand monarque dont nous avons pu jadis apprécier la rectitude du sentiment, ne s'avisait-il pas de penser que les deux princes étant déjà excités l'un contre l'autre, le possesseur de l'animal vaincu n'en serait que plus irrité? Ne dirait-on pas qu'en agissant de la sorte, Akbar cesse d'être lui-même?

Mais voici qui fait voir également combien la manière d'être d'Akbar s'était modifiée. Vers l'époque ou l'on agitait cette question du combat d'éléphants, l'empereur donna ordre à Asad-Bey d'aller au Dekhan: „Rassemble et rapporte, disait-il, tout ce „que possède le pays de joyaux précieux et de beaux éléphants. „Tu pourras garder l'argent; je n'ai besoin que des joyaux et „des éléphants les plus rares et les plus recherchés. Ceux-là, aie „soin de les procurer au gouvernement; je te cède le reste. Sur-„tout que les efforts ne se ralentissent point, tant que le Dekhan „aura un éléphant de race ou un joyau rare qui ne soit pas en „tes mains".

Nous constatons là un acte de tyrannie dout les annales hindoues présentent de nombreux exemples, mais qui est tout à fait inouï dans l'histoire d'Akbar. Il semble que c'est de Selim que devrait émaner cet ordre, et pourtant c'est bien d'Akbar, malade et souffrait, de l'homme dont le cœur était brisé. Cet ordre et le combat d'éléphants, sont les signes précurseurs de sa fin.

Le jour était venu où Giraubar, le plus célèbre éléphant de luxe de Selim, dévait se mesurer avec Abroup, appartenant au prince Khosro. Un troisième éléphant sortant des écuries impériales, Rantahman, était tenu prêt; il devait, suivant les règles du combat, préserver la bête vaincue des mauvais traitements du plus fort. L'empereur se tenait dans l'embrasure d'une fenêtre avec Khourram, le plus jeune de ses petits-fils, celui qui fut plus tard l'empereur Chah-Djahan et suivait du regard ce spectacle si significatif. Selim et Khosro se tenaient à cheval dans

l'arène afin de surveiller la lutte de près [1]). Giraubar vainquit complétement Abroup et le maltraita si fort que les juges lâchèrent Rantahman. Mais les hommes de Selim ne voulurent pas de cette intervention; ils accueillirent à coups de pierres ce dernier et le blessèrent ainsi que son cornac.

Irrité de ce procédé, l'empereur envoya le jeune prince Khourram pour inviter Selim à faire respecter les règles du combat, d'autant plus que c'était à lui que reviendraient dans la suite tous les éléphants. Le jugement de Dieu n'avait-il pas prononcé et l'éléphant de Selim ne restait-il pas vainqueur? Le prince Khourram transmit en retour les excuses de son père Selim qui affirmait n'être pour rien dans l'affaire des pierres lancées; il essaya de séparer à l'aide de fusées les bêtes dévenues furieuses; mais tout fut inutile: Giraubar poursuivit sa victoire et jeta Abroup avec Rantahman dans les flots de la Djamna.

Ce dénouement acheva de dépiter l'empereur. Et pourquoi donc? Qu'importait à l'empereur des Indes la perte d'un éléphant même le plus beau, alors que Asad-Bey réquisitionnait pour lui les éléphants de trois royaumes? Non certes, ce n'était pas l'éléphant qui l'agitait, mais bien le mauvais pronostic. Déjà même sa divine toute-puissance était forcée de plier devant une misérable maladie d'entrailles.

Cette scène présente un côté réellement tragique: partagé entre la crainte et la colère, l'empereur est étendu sur son divan; devant lui Selim, désormais sûr de la couronne, lui présente ses excuses du bout des lèvres; le prince Khosro, sentant la succession lui échapper, se précipite dans la salle, désespéré et maudissant son père.

Que devenait donc ce Dieu tout-puissant dont Akbar se

---

1) Blochmann I, c. II p. 467 et Elliot VI p. 169.

croyait le représentant? Où était-il, ce Dieu dont les hommes devaient chercher la face en se prosternant devant les enfants d'Akbar?

Et quels enfants; grands dieux! Leur livrer l'empire, à eux, l'Inde entière et le salut de toute une génération. Etait-il possible que ces créatures-là fussent sa chair et son sang!

Akbar se leva et sortit sans proférer une parole. Le sort en était jeté.

Le lendemain matin il manda son médecin, le persan Hakim-Ali. Une terrible dyssenterie ravageait ses entrailles. Le médecin prescrivit une forte dose d'opium qui arrêta le mal. Mais une forte fièvre et une constipation dangereuse s'ensuivirent. Ali eut recours à un laxatif et Selim donne à entendre dans ses mémoires que ce remède tua l'empereur.

Ainsi traitée, la maladie prit une mauvaise tournure. Les chagrins qui accablaient l'esprit d'Akbar, firent sentir leur influence néfaste. Il ne lui restait plus rien à espérer. Le rêve grandiose auquel il avait voué la plus belle partie de sa vie, s'était évanoui; l'ardeur religieuse qu'il croyait assez puissante pour fondre en un seul peuple toutes les nations diverses de son empire, avait perdu sa flamme. Aurait-elle commencé à se refroidir même dans sa propre âme? Quand Selim raconte que son père, vers la fin de sa vie, revint à l'Islam, cette assertion est, comme beaucoup d'autres, une pure invention. Mais il est possible qu'Akbar ait pressenti la réaction mahométane dont Selim se fit le soutien et, sans doute qu'en prévision de ces événements il prît à tâche d'écarter tout ce qui aurait pu transformer en catastrophe ce mouvement rétrograde. Même pendant sa maladie, son esprit avait de longues heures de calme et de lucidité durant lesquelles il s'occupait du bien de l'empire.

Le trône impérial, fait d'ébène et d'ivoire, richement orné

d'or et de pierreries, s'élevait dans la citadelle d'Agra, au milieu de cette magnifique salle de marbre pleine d'ombre et de fraîcheur, qu'Akbar lui-même avait fait construire avec ses élégantes colonnes, ses grillages en albâtre de la plus éblouissante blancheur et d'un goût exquis. C'est là que l'empereur avait siégé dans tout son éclat et tel que nous le montre une ancienne gravure, les genoux pliés sous lui. C'est là que les princes étrangers s'étaient inclinés devant lui jusqu'à terre, que les récompenses ou les châtiments, la guerre ou la paix avaient été dictés. Et maintenant le monarque mourant était étendu sur de moelleux coussins au pied de ce trône. Déjà il était trop faible pour s'asseoir, mais alors encore l'épée de l'Empire se trouvait à proximité de sa main alanguie.

Le plus profond silence régnait dans ces appartements où jadis tout était vie et animation. Seuls les intimes de l'empereur, Hakam-Ali le médecin, Mirza-Aziz-Koka, Man-Singh, Çadr-Djahân, quelques serviteurs ainsi que les gardes venus du harem étaient admis; les membres de la famille impériale même, étaient congédiés après une courte visite.

Mais au dehors se pressait une foule compacte, partagée entre la curiosité et la sympathie. Akbar, sans doute, ne soupçonnait pas toutes les intrigues passionnées qui se jouaient dans les autres parties de la citadelle et dans les palais des magnats. On avait semé le vent et l'empereur était à peine entré dans son repos, qu'on récoltait la tempête.

Le gouvernement de l'empire pesait en grande partie sur Mirza Aziz-Koka, depuis la maladie de l'empereur. Il s'entendait avec le radja Man-Singh — ce n'était un mystère pour personne — afin d'élever au trône leur parent commun, le jeune prince Khosro. Ils conçurent le plan de se débarrasser de Selim le lendemain, quand il pénétrerait dans les appartements

intérieurs du palais impérial. Déjà la barque de Selim abordait à la tour du château, quand Mir-Zyaoulmoulk de Gazwin, en proie à la plus vive agitation, sauta dans le canot pour avertir le prince. Les conjurés avaient manqué leur coup et leur secret était éventé. Selim ayant échappé, il s'agissait de prendre au plus vite des mesures contre lui, ne fut-ce que pour la sécurité personnelle des conspirateurs.

Les hauts fonctionnaires de l'empire étaient réunis, pleins de tristesse et d'inquiétude, dans la salle d'audience à Agra, quand Aziz et Man-Singh vinrent prendre place au milieu d'eux pour tenir un conseil d'Etat. Aziz ouvrit la séance par les paroles suivantes que nous empruntons au récit animé qu'en donne Asad[1]).

„Le caractère de l'auguste et puissant prince sultan Selim est „connu de tous ainsi que les dispositions de l'empereur à son „égard. Sa Majesté refuse absolument de le reconnaître pour hé„ritier de la couronne. Nous devons donc nous unir tous pour „élever au trône le sultan Khosro".

A cette proposition Sayd-Khan, l'un des premiers d'entre les seigneurs, de vieille race mongole et parent de la famille impériale, s'écria: „Que dis-tu? Nous donnerions le trône à son fils, du vivant d'un prince tel que Selim — Chah. Ce serait agir contre le droit et les usages des Tatars-Tchagatai; cela ne sera pas".

---

1) Asad-Bey n'était pas à Agra lorsqu'Akbar mourut, ce qui ne l'empêche pas d'être renseigné très exactement sur les évènements. Nous avons, de plus, un autre motif pour nous en rapporter à lui; sa manière de présenter les faits ne trahit aucune tendance; son style est celui d'un homme de cour, mais son esprit ne respire que la loyauté. Il raconte simplement et clairement. (Elliot VI p. 169 ff). Les mémoires de Selim renferment plus de détails, mais l'égoïsme et le parti-pris y percent trop visiblement. Il décrit d'une façon très poétique la mort de son père et lui fait même dire des vers au moment de rendre le dernier soupir; mais cette scène n'en est pas moins un pur produit de l'imagination, comme tant d'autres histoires de conversions survenues sur le lit de mort.

Aussitôt il se leva, ainsi que Malik-Chah, autre chef et homme d'Etat éminent, et accompagnés d'une poignée des leurs, ils quittèrent la salle. Aziz cacha son dépit et garda le silence. L'assemblée se dispersa et chacun s'en fut de son côté.

Le radja Ram-Das-Katchvaha et sa suite se dirigèrent vers le trésor d'Etat pour le mettre en sûreté. Mourtaga Khan se retira dans son palais avec ses partisans et se mit en devoir de rallier les Saïds de la tribu de Barha. Sur ces entrefaites Mirza-Cherif et Moutamid-Khan arrivèrent pour s'informer de ses desseins; sur sa réponse: „Je me rends auprès du prince", ils le prièrent de prendre les devants tandis qu'ils suivraient avec leurs hommes.

Selim avait ramené dans son palais son sauveur Mir-Zyaoulmoulh; ses adhérents lui conseillaient la fuite, affirmant que le parti de Khosro avait le pouvoir en main et s'apprêtait à braquer des bouches à feu sur le palais de Selim. Déjà ce dernier avait ordonné de tenir des barques prêtes pour la fuite, quand un revirement inattendu s'opéra dans les cœurs, où la loyauté et la fidélité aux anciennes traditions n'étaient pas encore éteintes.

Si Selim ne comptait guère d'amis, du moins avait-il dans le brave cheikh Rouknouddin-Rohilla un serviteur dévoué, disposant d'une troupe nombreuse. Cet homme parvint à persuader Selim de tenir bon pendant deux heures encore. Il parlait encore, que Mirza-Charif s'annonça, apportant la nouvelle que l'assemblée des conjurés s'était dissoute et que Mourtaza-Khan allait venir se mettre à la disposition de Selim. Peu après se présentèrent Fara-Bey et Mourtaza-Khan avec de nombreux saïds de Barha et une foule de partisans; ils rendirent hommage au prince et les timbales retentirent pour célébrer cette journée. Selim eut le tact de demander qu'on s'abstînt de toute

demonstration bruyante par égard pour son père mourant; mais il fit don à Mourtaza-Khan d'un habit de fête et d'un sabre enrichi de pierreries. L'impulsion était donnée; en un clin d'oeil la foule afflua vers la demeure de Selim et chacun de dire qu'il avait été le premier. Vers le soir Mirza-Aziz-Koka se glissa furtivement à la suite des autres pour prêter serment à l'homme que le matin même, il avait voulu arrêter. Selim prit le parti le plus sage et ne fit semblant de rien.

Quant au radja Man-Singh, voyant la tournure que prenaient les choses, il emmena le sultan Khosro chez lui et fit apprêter des barques pour gagner le Bengale. Dès que Selim se fut assuré qu'il n'avait plus rien à craindre, il se rendit à la citadelle, auprès de son père mourant, accompagné des principaux chefs, Mourtaza-Khan à leur tête.

Un dernier souffle soulevait la poitrine de l'agonisant. On aurait dit, rapporte Asad, que l'empereur attendait son fils. C'était la nuit du mardi au mercredi 15 octobre 1605. Eut-il encore la force de parler, comme le dit Selim? Asad affirme le contraire en ces termes: „Le prince entra et s'agenouilla aux pieds de sa Majesté. Il comprit que l'empereur n'avait plus que peu d'instants à vivre. Une fois encore le mourant ouvrit les yeux; il fit signe aux assistants de revêtir Selim du turban et du manteau préparés pour lui et de le ceindre de son propre poignard. Les serviteurs se prosternèrent et rendirent hommage. Au même instant le monarque, dont les péchés sont pardonnés, s'inclina lui aussi et exhala sa grande âme[1]). „Dieu l'avait créé; il retournait à Dieu".

---

1) Le récit de la mort d'Akbar dans les Annales du Rajasthan I p. 351 f. par Todd est si visiblement faux, qu'il ne mérite aucune réfutation quoiqu'il soit reproduit dans Talboys Wheeler IV part. I p. 174 f.

VISITE AU TOMBEAU D'AKBAR.

Akbar s'était fait construire un mausolée dans les jardins de Behichtabad, à six milles environ de Sikandra. C'est là qu'on porta le corps du monarque défunt le 16 Octobre 1605.

Cet admirable monument de pierre est unique en son genre, non seulement parmi les mausolées de l'Inde, mais entre ceux de l'Asie tout entière et exprime bien par sa masse imposante le génie créateur d'Akbar. Il renferme encore ses restes mortels et, bien que ni le temps, ni la malignité humaine ne l'ait épargné, il compte, même aujourd'hui, parmi les monuments les mieux conservés de l'Inde. L'esprit de tolérance religieuse, qui s'était incarné dans ce grand souverain, était si moderne, que l'Europe du XIXe siècle pourrait encore prendre des leçons à son école; mais, qu'il s'éteignit vîte! L'apothéose, rêvée par Akbar, eut un dénoûment tragique: du moins, il fut donné à ce héros magnanime du XVIe siècle, de faire battre, après des siècles, le cœur d'un noble prince de notre époque. Nous en trouvons la preuve dans la lettre suivante, écrite par le prince Fréderic Auguste de Schleswig-Holstein:

Agra 24 Avril 1868.

J'ai employé aujourd'hui les heures fraîches de la matinée à faire un pélerinage à Sikandra, pour déposer un bouquet de roses sur le tombeau d'Akbar. En effet, ces jours-ci, la vue de tant de monuments, qui sont l'œuvre de son génie créateur et de son siècle, nous avait donné une haute idée de sa grandeur, de sa puissance et de sa gloire. Il y en a un si grand nombre dans cette ville et aux environs, que les indigènes l'appellent de préférence, et non sans orgueil, *Akbar abad*! Et c'est à bon droit car, si l'on excepte Delhi et Lahore, il est impossible de rencontrer

dans tout l'Hindoustan un ensemble de ruines à la fois plus étendu et plus intéressant dans le détail [1]). En suivant l'ancienne route d'Agra à Delhi dont les Anglais, dans un intérêt commercial ont fait une excellente chaussée et qui est encore bordée çà et là de pierres miliaires datant de l'Empereur, on traverse dans la direction Nord-Est la vaste plaine qui borde la rive droite de la Djamna. Au milieu des pâturages et des champs cultivés, ou aperçoit pêle-mêle d'innombrables ruines de la splendeur passée. Mais ce qui frappe avant tout les regards, ce sont des tours élevées et de grâcieuses coupoles de marbre, éclairées par le soleil du matin et qui s'élèvent, éclatantes de blancheur, au dessus du mur d'enceinte en pierres de grès rouge et des arbres verts des jardins de Behichtabad. Des l'abord, le voyageur qui promène son regard sur le paysage, est frappé de la beauté et de l'originalité du monument; et, plus on s'approche, plus le regard est fasciné. Mais, c'est seulement tout près que l'on saisit la pensée maîtresse et la sublime grandeur, qui se dégagent de la variété et de la richesse de détails de cette architecture. Telle est l'impression magique de la réalité, qu'on croit avoir la vision d'un ces châteaux, décrits par les contes de fées.

Après une bonne heure de course, nous quittâmes la grande route, pour suivre à gauche un chemin de traverse, et bientôt nous arrivâmes à la porte occidentale du parc, au milieu duquel se dresse le mausolée. Cette porte est la mieux conservée des quatre entrées principales, et, à elle seule elle pourrait passer pour un palais, grâce à sa grandeur et sa beauté. Elle est construite, ainsi que les trois autres, en une pierre de grès rouge, et sur ce ton ardent se détache le marbre blanc des minarets qui flanquent les quatre coins, ainsi que des ornements

1) Narration of a journey through the upperprovinces of India; by Reginald Heber, lord Bishop of Calcutta — London, 1849. 2 vol. in 8.

de brique bleue alternant avec des frises de pierre blanche.

Au dessus de la porte d'entrée se trouve la „*Naqqarachana* vaste salle ronde avec balcon ; c'est là que chaque jour, au lever et au coucher du soleil, des gardiens spéciaux battaient la grande timbale impériale et sonnaient la fanfare en l'honneur du défunt. Tout auprès sont les logements, où habitaient autrefois les gardiens du tombeau et les mollas : vingt de ces derniers se relayaient jour et nuit auprès du sépulcre, pour y lire le Coran et y dire les prières. Cette même salle où retentissait jadis la musique funèbre, est habitée aujourd'hui par un sergent anglais, chargé de veiller sur ce monument d'une grandeur disparue.

Après en avoir obtenu la permission, je traversai le portail, accompagné de mes fidèles serviteurs, le saïd Abdoullah et Djafar-Khan. Le parc est d'une étendue considérable : son état actuel d'abandon et de délabrement fait rêver à quelque contrée sauvage qu'on s'apprête à défricher. Ah ! que devait être jadis la splendeur de ce jardin, lorsqu'au milieu des allées ombragées coulaient les ruisseaux, jaillissaient les jets d'eau et que de toutes parts les fruits et les fleurs s'offraient avec abondance aux regards charmés de l'Oriental ! Maintenant encore de riches dalles en pavent les chemins, des canaux desséchés et d'élégants bassins en mosaïque entrecoupent de leurs lignes droites le fouillis luxuriant des arbres les plus divers, des broussailles et des arbustes chargés de fleurs odoriférantes.

C'est au centre de cet ancien „paradis" (c'est là le sens du nom hindou) que s'élève à la hauteur de cent pieds la puissante masse du sépulcre proprement dit : il a la forme d'une pyramide rectangulaire de cinq étages en gradins et est unique en son genre, tant par l'originalité de sa conception que par l'élégance du style et par l'impression merveilleuse que fait sur le spectateur la combinaison ingénieuse des contrastes. On se trouve

en présence non seulement d'un mausolée, mais bien de l'un des chefs d'œuvre les plus parfaits de l'architecture. Il est peu d'autres bâtiments qui répondent mieux à leur but, car la puissance de l'ensemble autant que l'harmonie des détails révèlent l'esprit extraordinaire de celui dont la dépouille y repose. Ce que le grand mort a été durant sa vie vous apparaît en présence d'une pareille œuvre et cela d'autant plus vivement qu'elle porte d'une manière plus admirable et plus parfaite l'empreinte de son caractère et de son intelligence. Nous trouvons ici une confirmation pleine et entière de ce qu'a dit l'évêque Heber de l'architecture des Musulmans dans l'Inde en général, à savoir qu' „ils bâtissaient comme des géants, en même temps qu'ils achevaient les détails avec le soin minutieux d'un orfèvre" [1]).

La masse grandiose et l'étendue du mausolée sont loin de nous écraser de leur poids. Bien au contraire, il acquiert une grâce légère par la hardiesse avec laquelle les coupoles et les tours qui le couronnent s'élancent dans les airs et par la finesse charmante de tous leurs détails. De même que dans les constructions qui surmontent les portes, les soubassements sont en grès rouge, toutes les autres parties en marbre blanc; des escaliers relient entre eux les divers étages, qui eux-mêmes sont entourés de terrasses et de colonnades élégantes. L'étage supérieur qui, comme Fergusson paraît l'admettre avec raison, n'a jamais été achevé, n'est pas recouvert de la grande coupole habituelle: elle est remplacée ici par un cénotaphe reposant sur un plancher uni et dont les côtés sont ornés d'une inscription en beaux caractères arabes, telle qu'on en trouve très souvent comme ornement dans ce pays; elle énumère, conformément à l'usage, les quatre-vingt-dix-neuf noms et perfections de la Divinité. Des

---

1) Comp. Reginald Heber: Ouvr. cité (Lond. 1849) Vol. II p. 8 f.

auvents et des balustrades de marbre artistement sculptés entourent cette terrasse supérieure avec ses ornements d'une diversité infinie.

C'est au faîte du bâtiment que l'ornementation atteint aussi le degré le plus élevé de variété et de magnificence.

La partie inférieure du monument où se trouve le tombeau lui-même, présente un aspect tout différent. Un portail qui correspond à l'entrée occidentale du jardin s'ouvre également vers l'Ouest. De là une allée étroite et obscure descend obliquement jusqu'au centre du bâtiment ; on se trouve alors exactement sous le cénotaphe du cinquième étage et un peu au-dessous du niveau de la terrasse principale qui supporte toute la construction.

En sortant de la lumière éclatante et de la riche coloration du parc pour entrer dans cette voie étroite, puis dans la chambre sépulcrale elle-même, on est tout d'abord comme enseveli sous les ténèbres qui vous entourent, et l'œil a besoin de s'accoutumer à cette faible lueur avant de percevoir un seul objet, tant l'entourage est sobre et monotone.

Mais une fois qu'on s'est orienté, le contraste est d'autant plus saisissant, parce qu'ici tout est d'une simplicité nue et sévère. Le sépulcre est une chambre carrée dont chaque côté mesure 35 pieds, dont les murs sont unis et blanchis à la chaux et que recouvre une voûte assez élevée. Cette dernière présente du côté de l'orient une ouverture semblable à une meurtrière, à travers laquelle un faible rayon du soleil levant pénètre dans l'intérieur de cet espace presque obscur.

C'est au milieu de cette humble demeure que repose sur un sol sablonneux un cercueil d'une grande simplicité, dépourvu de tout ornement, et dont le couvercle tout uni est du marbre blanc le plus pur. Il est placé de telle sorte que la tête du défunt

est tournée vers l'occident et que sa face regarde à l'orient du côté du soleil levant, et non dans la direction de la Mecque, comme c'est l'usage pour les tombes mahométanes. Dans la partie supérieure du couvercle on a incrusté en pierre noire des caractères arabes exprimant ce mot unique „Akbar"; seule cette inscription fait connaître l'homme qui repose en ce lieu. Tandis que nous cheminions par le jardin, quelques vénérables vieillards à longues barbes blanches s'étaient joints à nous. Seuls les grands turbans relevaient leur costume plus que modeste, presque pauvre. L'un d'eux se présenta comme le jardinier, tandis que l'autre disait être le gardien du tombeau, chargé de réciter les prières quotidiennes. A cette fonction il joignait celle d'un muezzin, toutes les fois qu'il arrivait assez de pèlerins pour qu'il pût leur adresser du haut d'un des minarets abandonnés une exhortation à la prière. Nous avons accepté volentiers leur offre de nous guider dans notre tournée et nous nous entretînmes familièrement avec ces gens simples et honnêtes. Arrivés dans la demi-obscurité du caveau, ils firent jaillir du feu, comme d'un consentement tacite. Bientôt nous eûmes chacun un cierge allumé dans la main droite; c'est ainsi que nous fîmes trois fois le tour du tombeau, marchant à la file lentement et de droite à gauche „comme il convient", puis mes compagnons se prosternèrent et prièrent en silence, tandis que je déposai les roses fraîches sur le cercueil. En ce moment je me rappelai vivement les paroles si franches de l'aimable colonel Sleemann: „Eu égard au temps et au pays où il a vécu, Ak„bar m'a toujours paru occuper parmi les princes le rang que „Shakespeare tient parmi les poètes. Aussi, en présence du bloc „de marbre qui recouvre ses ossements, un sentiment de cos„mopolitisme me pénétra et je donnai les marques du plus pro„fond respect. Est-il un autre roi connu dans l'histoire pour le

„quel j'en eusse fait autant?" Quant à moi, nulle autre tombe ne m'a impressionné à l'égal de celle-ci. Nous nous promenâmes encore longtemps sur les terrasses et dans les allées du jardin et nous ne pouvions nous décider à quitter ce lieu, si riche en souvenirs, si remarquable par ses monuments. Cependant la chaleur croissante du jour nous avertit de songer au retour. Au moment de monter dans la voiture, qui nous attendait à la porte extérieure du jardin, nous aperçumes le sergent anglais les bras croisés, adossé contre le grand portail, mâchant entre les dents sa petite pipe de terre. Tout dans sa mine annonçait la fierté orgueilleuse et la sereine indifférence du conquérant européen; quant à nos aimables guides, nous n'en vîmes plus trace. Mais la voiture s'ébranlait à peine, lorsque du haut d'un minaret se fit entendre la douce mélodie du „La-Ilah" et comme pour augmenter notre surprise, sur le balcon au-dessus du portail, des coups redoublés firent retentir ou loin la grande timbale. Le brave guerrier avait disparu comme par enchantement, mais un éclair traversa les yeux de mes deux compagnons et j'entendis le saïd me dire d'une voix émue, tandis qu'il se retournait encore une fois vers le superbe édifice. „Ecoutez, seigneur, les sons de la *naqqarah*!" Il me sembla que je sortais d'un rêve et, tout en revenant, je pris la résolution de ne jamais oublier la mémoire d'Akbar et de son temps.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES DE L'EMPEREUR AKBAR.

Ier VOLUME.

INTRODUCTION PAR ALFRED MAURY: I—XVI.

Coup d'œil préliminaire.

PREMIÈRE SECTION:

Ier CHAPITRE:

CONFIGURATION DU SOL ET DIVISION RÉGIONALE: 1—16.

L'Inde, sa position et son étendue 1. L'Hindoustan et le Dekhan 1—2. Les trois bassins de l'Indus, du Gange et du Brahmapoutra et le plateau central de l'Inde: 2—3. L'Indus et le Gange, 3—5. — Le plateau central, 5—6. Le climat et les trois saisons 6—10. L'Hindoustan considéré comme pays des Hindous: Radjastan ou Radjvara, Malva: 11. Le Pendjab; ses montagnes et les Gakkar: 12—13. Tribus sur les pentes méridionales de l'Himalaya, 13. La presqu'île de Katch, le pays du Goudjrat et le Khandech, 14. Le Gondvana, et. le Behar; 14—15. Le Bengale: 15. Les pays-frontières de l'Ouest: 16.

IIe CHAPITRE:

LES RACES ET LES LANGUES: 17—22.

Teint, le mot sanscrit qui désigne la caste: *Varna* signifie couleur, 17. — Les Aryas et les peuples noirs aborigènes: 18. — Langues aryennes et non-aryennes 19. Les Aryens et les Mahométans 19. Migrations, Musulmans, Juifs, Chrétiens de Syrie, d'Arménie et Portugais 20 — Changement de dynastie 21. Tamerlan ou Timour 21. — Baber le Timouride fonde la dynastie impériale des Mongols Tchagatais 21. — Langues aussi mêlées que les races 21.

IIIe CHAPITRE.

La croyance et la Science au XVIe Siècle p. 22—30.

Influence réciproque de la civilisation hindoue et de l'Islamisme 23. La religion des Djaïnas. 23; des Guèbres ou Parsis 23. des Juifs; 23. - Le Brahmanisme et les castes 24. Les Brahmanes en tant que prêtres domestiques; un rituel compliqué amène à la domination cléricale 24—25. — Propension de l'Hindou pour les spéculations et subtilités de la pensée, 25—26. — Les sectes, 26—27. Subdivisions des castes, 27. Ni castes, ni clergé chez les Musulmans, 28. Formation de sectes malgré le Coran, 28 — Rapports de l'Islam avec le Brahmanisme, 29. —

IVe CHAPITRE.

Etat politique au XVIe Siècle; p. 31—40.

L'Hindou incapable de distinguer le spirituel du temporel, 31 Le *Çraddha* ou sacrifice pour le repos de l'âme des morts, 31. La *Grama* ou commune rurale, 32. Organisation des villes, 33. Petits états, 33. — *Le Radja* ou roi, 33. — Sentiment de la légitimité chez les Hindous, 34. La conquête musulmane fait l'unité politique de l'Inde, sous le *Padichah* de l'Hindoustan, à Delhi, 34 Prérogatives du *Padichah*, les *Oulemas*. Droit de suffrage, lois musulmanes ne reflètent pas les moeurs du temps, 35. Sunnites et Chiites, oppositions politiques et religieuses, 36. Modification principale apportée par l'élement turco-mongol, 36. Fermentation et licence de ce pêle-mêle de races, 36. Pas de noblesse héréditaire, 37. Pouvoir arbitraire des fonctionnaires, 37. La magistrature aux mains des *oulemas*, 37. L'administration, 37. Le droit du plus fort, 37. Capitation imposée aux infidèles, 38 L'Islamisme modifie son attitude en présence d'une majorité d'infidèles 38. Les Hindous, vassaux des Musulmans, 38—39. Les *Zamindars*, 39. La cour impériale à Delhi, Agra, Lahore, 39. Les *Çoubahdars*, 40. Les *Djagirdars*, 40. Delhi, capitale de nom 40. Les cinq royaumes musulmans au Dekhan, 40.

Ve CHAPITRE.

Les timourides, p. 41—53:

Gengis-khan ou Tchingiz-Khan; son fils Tchagataï et la part de ce dernier dans le grand empire mongol, 41. Les Tchagataïs, 52. Les

Ousbeqs ou Uzbeks, 42. Timour et son empire, 42. Baber, 43. Conquête de Kaboul et de Kandahar, 44. Bataillle de Marw (= Merw) 45. Baber fuit devant les Ousbeqs, 45. Troubles dans l'empire de Delhi; Baber repasse l'Indus, 46. Baber empereur d'Hindoustan; 46. Combats contre les Radjpoutes, 47. Pyramides de crânes, 48. Défaite des Afghans, 48. Mort de Baber, 48. Houmayoun son successeur, 49. Conspirations à Delhi: 50. Cher-Khan à la tête de l'insurrection des Pathans ou Afghans, 50. Combats contre Cher-khan, 51. Houmayoun vaincu, 51. épouse Hamida Banou Begoum, pendant sa fuite, 52. Houmayoun, trahi par le radja Maldeo, s'enfuit au désert, 53.

DEUXIÈME SECTION;

Akbar jusqu' à sa majorité.

Ier CHAPITRE.

HOUMAYOUN, PÈRE D'AKBAR P. 54—70.

Houmayoun réfugié chez le radja d'Amarkot, 54. Guerre contre Tatta, 55. Naissance et noms d'Akbar, 55. Le cheikh Ali (de Chiraz) est tué, 56. Houmayoun perd courage, Baïram-bey le rejoint, 56. Houmayoun s'avance vers Kandahar pour se rapprocher de ses frères, 57. Egoïsme et infidélité, caractères de l'esprit du temps, 57. Les frères d'Houmayoun, 58. Il s'enfuit, 58. Akbar reçoit les soins affectueux d'Askari, 59. Le chah Tahmasp accueille Houmayoun, 59. confère à Baïram le titre de Khan 60. et fournit des troupes à Houmayoun; 60. Akbar livré, 60. Kandahar arraché aux alliés persans, 60. Entrée victorieuse dans la capitale de l'Afghanistan, 61. Circoncision d'Akbar, 61. son enfance à Kaboul, 61. Dernière révolte de Kamram, 62—63. Naissance de Mirza Mohammed Hakim, demi-frère d'Akbar; soupçons contre Baïram Khan; troubles à Delhi, 64. Conquête du Pendjab, 64. Bataille nocturne à Matchivara, 66. Victoire sur Sikander, 66—67. Houmayoun rétabli sur le trône de Delhi, 67—68, tombe d'une terrasse et meurt, 69. Son caractère, 69—70.

IIe CHAPITRE :

Baïram-Khan. 71—88.

Avènement d'Akbar à treize ans, 71. Solennités du couronnement, 71. Baïram Khan tuteur: 72. Titres de Khan-Khanan et de Khan-baba, 72. L'hindou Hemou se fait proclamer roi à Delhi, 73; conquiert le Bengale, 74. Baïram se débarrasse de Tardi-bey, 74. Rapports de ces deux chefs, 75. Guerre contre Hemou, 75. La plaine de Panipat sert de champ de bataille, 75—76. La bataille, 76. Akbar refuse de décapiter Hémou, vaincu, et laisse faire la besogne par Baïram, 77. Combats contre Sikander au Pendjab, 78. Hamida Banou Begoum, la mère d'Akbar, passe son veuvage à Delhi, 79. Djidji Anaga et son fils Aziz-Koka, frère de lait d'Akbar, 79. Mahoum Anaga et Adham Khan Koka, 79. Intrigues de Mahoum Anaga contre Baïram, 80. Mariage de Baïram, 81. Il n'est pas aimé des Tchagataïs, 81. Sa partialité, 82. Le *pir* Mohammed éveille les soupçons de Baïram, 82. Mahoum Anaga brouille Akbar avec Baïram, 83. Akbar, qui ne voit pas l'intrigue, correspond avec Baïram, 85. Celui-ci veut se rendre à La Mecque, 85. Le *pir* Mohammed chargé de surveiller le départ de Baïram, 86. Révolte de ce dernier, 86. Nouvelle correspondance et réconciliation avec Akbar, Baïram assassiné, pendant son pélerinage à La Mecque, 88.

IIIe CHAPITRE :

Mahoum-Anaga et Chamsouddin. — Evènements jusqu'à l'insurrection de Djonpour. 89—105.

Suppositions au sujet de l'assassinat de Baïram-Khan, 89. Son fils Abdourrahim, 90. Mahoum-Anaga cherche à le supplanter, par des motifs intéressés, 90. Son fils Adham-Khan, gouverneur du Malva, bat le pathan Baz Bahadour, 91. Description du harem de ce dernier, 91 note 1. Akbar surprend l'arrogant Adham Khan, 92. Mahoum-Anaga à Sarangpour, 92. Destinée des femmes conquises de Baz Bahadour, 93. Akbar encore aveuglé sur les intrigues de Mahoum-Anaga, 93—94. tue une tigresse, en revenant à Ajgra, 94. Chamsouddin, gouverneur du Pendjab, cherche à écarter Mahoum, 95. Contre-mines, 95. Adham Khan assassine Chamsouddin, 96. Akbar fait précipiter le meurtrier, mais épargne Anaga, 96. Elle meurt, Akbar élève un monument à sa nourrice, 97. Indulgence d'Akbar pour Mounim et Chihabouddin, com-

plices d'Adham-Khan, 98. Atga Khaïl, 98. Fin de la lutte entre ce dernier et les meurtriers de Chamsouddin, 98—99. Mirza Charafouddin Housaïn, gouverneur à Adjmir et Nagor, 99. Projette une insurrection avec le chah Aboul Maali en faveur du prince Mohammed Hakim, 100. Maali pille Narnol, 100. Mort par trahison de deux généraux de l'Empereur, 101. Maali intrigue avec la mère de Mohammed Hakim, 101. Il l'égorge, 102. Régences à Kaboul, depuis la mort d'Houmayoun, 102. Maali chasse les vengeurs des victimes, 102—103. Les expulsés, de concert avec Mohammed Hakim appellent à leur secours Mirza Souleyman (du Badakhan) Maali est battu à Ghorband: 103; est étranglé, 104. Attentat de Koka Foulad, esclave de Charafouddin, contre Akbar, 104. Le demi-frère d'Akbar met sa vie en danger, 105.

IVe CHAPITRE:

L'insurrection du Djonpour. Ali-Kouli-Khan. 105—124.

Akbar à 25 ans s'inquiète peu du gouvernement, 105. Et de même les grands seigneurs s'inquiètent peu de leur souverain, 106. Leur situation, 106. Le pir Mohammed succède à Adham-Khan, au Malva: 107. périt dans la Narbadda, 108. Baz Bahadour revient, mais est repoussé par Abdoullah Khan l'Ousbeq, 108. Il s'enfuit, 109. Akbar arrive au Goudjrat, 109. de là au Djonpour, 109. Les Ousbeks se méfient d'Akbar 109. Débuts de l'insurrection des Ousbeks, 110—111. Ali Kouli-Khan et son frère Bahadour au Djonpour,111. Akbar prend contact avec Mounim près de Kannodj, 111. S'avancent par Luknau contre Djonpour, 111. Armistice 112. Mounim Khan ménage une réconciliation avec Akbar, 113. Ali Kouli-khan rompt de nouveau la paix, 113. Indignation d'Akbar, 113. Opérations militaires, 114—115. Akbar pardonne encore, 115. Ali Kouli fait proclamer souverain Mohammed Hakim, 116. (Note pour l'histoire de Mirza Mohammed Hakim 116—117 note 1) Akbar retourne à Agra, 117. apprend qu' Ali-Kouli assiège Chergar et se dirige contre Djonpour, 117. Opérations sur les rives du Gange, 117. Açaf Khan 118—119 note 1. Victoire d'Akbar, 119. Mort d'Ali Kouli-khan, 120. Akbar fait embaumer et exposer les têtes d'Ali et de Bahadour, 121. Calcul de Mounim, 121. Todar Mal contre Iskander, 121. Akbar lui pardonne. 122. Akbar et Khan-Zaman, 123.

Ve CHAPITRE.

PARTICULARITÉS DU DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL D'AKBAR ET DE SES ANCÊTRES. p. 124—144.

La première jeunesse d'Akbar, 124. Reçoit l'enseignement élémentaire du mollah Azamouddin, 125. puis de Maoulana Bayazid, 126. est dressé aux exercices militaires par Mounim-Khan, 126. Influence de Baïram sur la haute culture intellectuelle d'Akbar, 126. Son précepteur Mir-Abdoullatif de Qazwin, 127. Akbar, bien qu'illettré, aime la poésie 127. Grande influence exercée par la douceur de Mir-Abdoullatif, 128. Les Timourides et la culture littéraire dans leurs États, 129. Relations de Timour avec Hafiz et Ibn-Khaldoun, 130. Leurs croyances religieuses, 131. Les Mongols et les Tatars adoptent la religion des pays conquis, 131—132. Croisement des Mongols avec les Turcs, 133. Charouch Mirza, 134—135. Oulough-bey, 137. Baber, 136. Houmayoun, 137. Fusion du Chiisme et du Sunnisme chez Akbar, 138. Sa tolérance et son humanité 139. Les Hindous, 140. Croyance des Orientaux au destin. Hindous et Musulmans, 141. Akbar s'efforce de rendre justice aux deux partis 142—143.

TROISIÈME SECTION.

Akbar agrandit l'Empire et affermit sa domination.

Ier CHAPITRE.

AKBAR ET LES HINDOUS. TCHITOR p. 145--177.

Position d'Akkar, 144. Son faible pour les Hindous, 145. Pierres d'attente, 145—146. Akbar né sous le toit d'un Hindou, 147. s'intéresse aux poëtes Hindous; Kab Raï, 147. Mian Tamsin, 147. Todar-Mal, ministre de Cher Chah, 148; reste au service des Musulmans, 148. Le radja d'Amber, Bihari-Mal, 149. Akbar sur l'éléphant, 149—150; épouse la fille de Bihari, 150. Ce dernier élevé au grade de pandja-hazari, 151. Akbar en lutte avec les Radjpoutes, 151. Le peuple chevaleresque, 152. Ils font remonter leur généalogie jusqu'au Soleil, 152. Leur esprit d'indépendance, 154. Leurs razzias, 154. Il s'agit de leur arracher le Mevar, 154. Position, 155. Armée du rana, 155. Les Mirzas, ou Timourides du Khorassan; accueillies et soutenus par le rana du

Mevar, 156 note 1. Casus belli, 157. Tchitor, le boulevart du Mevar, 158. Préliminaires, 159—160. Akbar engage l'entreprise par une grande chasse, 161. Ouverture de la campagne, 162. Akbar cherche en vain une bataille rangée, 162. Orage devant Tchitor, 163. Investissement du rocher fortifié, 163. Récit d'Aboul-Fazl, 164. Akbar ouvre un siège en règle, 164 Emploi du *sabat*, 165. Mortalité dans les tranchées, 165. Attaque de mines, 166. Explosion prématurée, 166—167. Akbar conduit personnellement les travaux du siège, 167; s'expose au danger, 168. tue d'un coup de fusil Ismaïl-Khan, 168. Todar Mal et ses ouvriers 169. Ordre d'assaut dans la nuit du 24 Février 1568, 169. Akbar tue Djagmal, le „lion" de Tchitor, 170. Effet de ce coup; 170. *Djohar* ou bûcher des femmes, 170. Akbar entre par la brèche, 171. Boucherie, 171. Salut d'Aisourdas Tchohan, 171. Mort volontaire des princesses, 172. Açaf Khan, gouverneur de la nouvelle conquête, 172. Pélerinage d'Akbar à Adjmir, 173. Le rana s'enfuit à Rantanhbour, 173. Historique de cette place, 173. Achraf Khan, envoyé contre R. forcé de se tourner contre les Mirzas, 174. Akbar devant R. 174. Capitulation. 175. Sourdjan reçu en grâce, 175. Kalindjer capitule, 176. La clémence d'Akbar après la victoire lui gagne le cœur des Radjpoutes, 177. *Akbar-ça-dewa*, 178. Le monument des vaincus à Delhi, 178—179.

IIème CHAPITRE.

Le goudjrat, 178—204.

Le royaume du Goudjrat, 179—180. Historique, 181. Attaque de Houmayoun, 183. Nathamou proclamé roi, sous le tître de Mouzaffer III; par Itimad-khan, 184. Divisions intestines, 184. Situation décrite par Ali Mohammed, 185. Akbar se tourne contre le Goudjrat, 185. Itinéraire de l'armée, 186. Cher Khan Fouladi s'échappe d'Ahmedabad, 186. Abdourrahim, fils de Baïram, reçoit à Patan le titre de Mirza Khan; Mouzaffer III pris dans un champ de blé, 187. Compassion d'Akbar, 187. Humble attitude d'Itimad, 187—188. Akbar punit des maraudeurs, 188. Entrée à Ahmedabad, 819. Itimad nommé gouverneur de Bahrontch, Tchampanir et Surat, 189. Akbar à Cambaye, 189. Première navigation sur mer, 190. Mohammed Housaïn échappe près de Surat, 190. Opérations dans la contrée, 190. Combat inégal près du fleuve Mahindri, 190. Akbar prend part au combat de cavalerie, 191.

Escarmouches, 192. Péril, puis victoire d'Akbar, 193. Siège de Surat, 194. Premières relations avec les Portugais, 194. Akbar veut témoigner son mépris de la mort, 195. Entreprise des Mirzas, 195. repoussés devant Patan, 195. Akbar à Ahmedabad, 195. Mort d'Ibrahim Housaïn Mirza, 196. Akbar châtie les Mirzas à Sikri, 196. Reprise des hostilités au Goudjrat, 198. Abkar accourt à marches forcées, 199. Victoire de Kari, 200. Conférence de Mohammed Housaïn Mirza avec Soubhan Kouli Turk, 200. Victoire d'Ahmedabad, 201. Mohammed Housaïn Mirza est fait prisonnier, 202. Le sel de l'empereur, 202. Akbar venge le frère de Bhagvan-Das, 202. Sa présence d'esprit, à l'approche d'Ichtyaroul Moulk, 202. Victoire, 203. Pyramide de crânes, 203 note 1. Entrée à Agra 203. Sikri surnommée Fathpour, c.-à-d. la cité de la victoire, 204.

IIIe CHAPITRE.

Le Bengale. p. 204—241.

Le Bengale et sa population, 205. Souleïman, depuis 1564, souverain unique du Bengale et du Behar. 211. Relations amicales avec Akbar, 212. On y lit la *khoutbe* au nom d'Akbar, 213. Entreprises de Souleïman contre l'Orissa, 214. Ses efforts pour conserver la faveur d'Akbar, 214. l'Afghan Lodi fait proclamer roi Daoud, 216. Ordre à Mounim d'occuper le pays, 217. Lodi et Daoud contre Mounim 218. L'hindou Gadjpati, pour l'empereur, 218. Mounim essaie les moyens pacifiques, 219—220. Daoud assassine le gendre de Lodi, qui passe au camp impérial, 219. Mounim demande du renfort, 220. Mission de Todar Mal, 221. Lodi retourne après de Daoud, mais est assassiné, 223. Suites, 223. Akbar au Bengale, 224. Devant Patna, 225—226; provoque Daoud en duel, 226. Prise de Hadjipour et fuite de Daoud, 227. Entrée à Patna et butin 228. Nouvelle organisation des provinces au Bengale, 229. Poursuite des Afghans, 230. Troubles et retour de Daoud, 230. Victoire de Takaroï, bravoure de Todar Mal, 231. pyramides de crânes, 233. Traité de Katak, 233. Récit de Nizamouddin, 233—234. Daoud démasqué par Todar Mal 234—235. Epidémie et mort de Mounim, 236. Son caractère, 236. Nouvelle révolte des Afghans, 237—38. Victoire d'Ag-Mahall, Daoud décapité, 239. Opinion de Steward sur les Afghans au Bengale, 240—241.

IVe CHAPITRE.

GOGANDA, p. 241—263.

Révoltes de Radjpoutes, 241. Le rana Pertab, 243. Guerre de guérillas, 244. Pertab n'est pas un révolté, 244. Akbar distrait par le Bengale, 245. Légende de Pertab, 245. Victoire de Goganda, 247. Plan de la bataille, 248. Récit de Badaoni, 250. Légende de la fuite de Pertab, 258. La situation au Goudjrat, 259. Nouvelle levée de boucliers, 260. Chihabouddin gouverneur, 261. Projets de Pertab, 261. La comète: 262. Mançour, 262. Ambassades d'Abdoullah Khan, 262—263

Ve CHAPITRE:

DÉTAILS SUR L'ADMINISTRATION INTÉRIEURE DE L'EMPIRE. 263—297.

Communauté des biens, 264. Attributions du padichah, 264. Relations de l'Etat avec la propriété foncière; plusieurs catégories de terres, 265. Les douze *çoubas* ou vice-royautés, 265. Les centinq sirkars et leurs *parganas*, 265—266. Le *Zamindar*, 266. Le *Djagirdar* 266. Le *Mançabdar*, 267—268. Les *touyouls* et les *sayourgals* 258—269. Fondations pieuses, 269. Système décennal de Todar, 278. Défauts du système d'impôts, 275. Suppression de beaucoup de redevances agricoles, 276; de la capitation humiliante pour les Hindous, 276. Réduction des péages, 276. Frais d'entretien des troupes de passage décomptés de l'impôt, 277. Récapitulation, 278. Mode de perception de l'impôt. 279. Contrôle de Todar Mal, 281, Les vassaux francs-tenanciers, 282. Contrôle de leurs contingents, 283. L'armée, 287. Les arsenaux, écuries, ateliers militaires, 288. Élevage des éléphants, des chevaux, 289—290. Le cérémonial de cour, 290. Réception du Mirza Souleïman, 291. Le *vizir* ou *divan* et ses employés, 291. Le radja Todar Mal, 292. Administration des finances; 293. La monnaie, 293—294. Suppression des taxes sur les pèlerins, 295. L'assistance publique, 295. Revenu total, 296.

VIe CHAPITRE.

CHUTE DES OULEMAS (ou Ulémas) LE DINI-ILAHI p. 297—347.

Akbar considéré comme le prophète du vrai humanitarisme, 297. Lutte entre la libre pensée et le joug du dogme: 298. Fondations pour les oulemas, théologiens et juges, 299. Corporation bien organisée des

oulemas, 299. La justice et les *sayourghals* entre leurs mains les Chiites, 300. Le cheikh Moubarak, 301. Ses fils Aboul-Faïz et Aboul-Fazl: 301. Son adversaire Abdoullah 302. Ançari nommé Makhdoum-oul-moulk, 302. Fuite et retour de Moubarak, 302. Le poëte Aboul Faïz présenté à Akbar: 303. Aboul-Fazl étudie dans la retraite, 304. est présenté par son frère à l'empereur, 304. Son récit 304. Deuxième audience, 305. Les deux frères entretiennent les doutes d'Akbar au sujet de l'Islam. 305—306, Construction de l'Ibadat-Khana, 306. Akbar prend part aux disputes théologiques; antipathie croissante contre les oulemas, 307. Les oulemas offensent les princesses Radjpoutes, femmes d'Akbar, 308. Akbar et le Soufisme (= çoufisme) 309. Prédilection du prince pour tout ce qui est indien, 311. Culte hindou au harem 313 Akbar se fait instruire par les brahmanes, 314, initier au culte du feu par les Parsis, 315. *Allahou-Akbar*, 315. Controverse entre le Makhdoum oul moulk et le juge Abdounnabi: Les chrétiens à la cour, 316. Aboul-Fazl conçoit la royauté de droit divin, 316. Akbar se fait proclamer *moudjtahid*, 317. Défaite des oulemas, 318. Pèlerinage forcé du makhdoum et d'Abdounnabi à La Mecque, 320. L'Islam cesse d'être religion d'état, 321. Akbar adhère à la métempsycose; 321. Attaques contre l'Islam : 322. Commission des *sayourghals*, 323. Sécularisation des biens ecclésiastiques, 323. Plaintes de Badaoni, 324. Les Jésuites de Goa à Fathpour, 324. Lettres d'Akbar, 325. Rod. Aquaviva, Antoine de Monserrat, et François Enriquez, 326. Conférences de discussion, 327. Akbar fait instruire son 2me fils dans la religion chrétienne, 327. Akbar et les Jésuites, 327. ne veut pas se faire chrétien, 328. permet-la libre prédication, 329. Aquaviva demeure à la cour, 330, 2ème mission des Jésuites, 330. 3ème mission, 330. Tolérance d'Akbar, 332. il fonde une nouvelle religion, le Dini-Ilahi, 334. Culte du soleil, 334—335. Nouvelle ère, 335 Le vin permis et la viande de vache interdite, 336. Innovations religieuses et scientifiques, 327. Confiscation de la fortune du Makhdoun, l'exécution d'Abdounnabi, 338. Critiques du Coran, 338. traduction d'ouvrages sanscrits, 339. Nouveau genre de vie d'Akbar, 340. Conversions au Dini-Ilahi, 340. Variations du règlement des bûchers, Man-Singh et la foi nouvelle, 341. Édit de tolérance absolue, 342. Liste d'adeptes du Dini-Ilahi, 342. Le Dini-Ilahi, 344. Jugement de Max Müller, 345—346. Les éléments de ce syncrétisme, 346. Apothéose d'Akbar, 347.

ERRATA du 1er Volume.

Pages:	Au lieu de:	Lisez:
4 ligne 4 d'en bas	pleine	plaine.
44 l. 13	alterativs	alternatives.
51 l. 8	Gaur	Gaour.
81 l. 10 d'en bas	le cheikh connu Gadaï	Le cheikh G. connu.
91 l. 5	Pir-Mohammed	le Pir (= père) Mohammed.
109 l. 16	fugatif	fugitif.
111 l. 6	sullement	nullement.
113 l. 14	du Nizamouddin	de Nizamouddin.
115 l. 1	„	„
121 l. 7	bac	lac.
138 l. 7	le mort	la mort.
148 l. 8	Neu Rohtas	Le nouveau Rohtas.
151 l. 6 d'en bas	entrepraien	entreprenaient.
153 Note	Yaïsalmir	Djaïsalmir.
158	Bana	Banas.
176 l. 11 d'enbas	Bikanir-Kalyan	Kalyan Mal, radja de Bikanir.
186 l. 13	prenant congé de l'ambassade d'un Radjpoute reçut	prenant congé, il reçut un coup de poignard d'un Radjpoute.
188 l. 9	route militaire	grande route.
190 l. 8 d'en bas	pris lui avec	pris avec lui.
202 l. 2 d'en bas	ljetyaroul	Ichtyaroul.
204 Note 1.	du pieux Pir-Selim	du révérend *pir* Selim.
207 l. 6 d'en bas	Childji	Khildji.
214 l. 10	Solyman	Souleiman.
214 l. 13	Quand	Tant que.
219 l. 8	Mongir	Monguir.
224 l. 3	l'attaqueront	t'attaqueront.
224 l. 9 d'en bas	1874	1574.
233 l. 14 d'en bas	du Mahanandi	de la Mahananda.
235 l. 12 d'en bas	idiflces	édifices.
235 l. 10-11 d'en bas	démenageassent	demeurassent.
239 l. 4	de la tête	la tête.

Pages:	Au lieu de:	Lisez:
242 l. 13 d'en bas	Rahtor-Batha	Batha le Bahtor.
249 l. 6 d'en bas	frond	front.
251 l. 13	fort affaire	fort à faire.
252 l. 1 d'en bas	l'atmosphère étant embrasé comme celui	l'atmosphère étant embrasée comme celle.
254 Note	Côme de montahne	cime de montagne.
255 l. 1	bouté	bonté.
255 l. 6 d'en bas	armée	année.
255 Note 1	qu'il jasse la service divin	qu'il fasse le service divin.
256 Note 1	qu'il appelle le Ramatjaudra = Ramprasad, c-à-d. offrande pour Ram	Il désigne ainsi Ramalchandra = Ramprasad, qui signifie offrande à Rama.
257 l. 8.	Je récitai ce qui suit	Je répondis: cette même prière; je la récitai alors.
257 Note	traduit de l'arabe	La prière est en arabe dans le texte de Badaoni.
271, l. 14.	la côté foncière	la cote financière.
277 l. 1	on	ou.
279 l. 14 d'en bas	moyous	moyens.
282 l. 12 d'en bas	du pays de culture	des pays civilisés.
284 l. 14	campagné	campagne.
291 l. 6 d'en bas	à proprement	à proprement parler.
293 l. 2 d'en bas	maguignons	maquignons.
296 l. 3	outre Fathpour	En dehors de Fathpour.
298 l. 2 d'en bas	aux	eux.
323 l. 10 d'en bas	émunère	énumère.
334 l. 16	Il en résulta une secte qui fut appelée la nouvelle religion „Dîni Ilahi" c.-à-d. la foi divine	Il se forma une secte. A la religion nouvelle on donna le nom de Dîni Ilahi.
339 l. 12	le Lilavati	la Lilavati.
343 l. 12 d'en bas	pauthéiste	panthéiste.
344 l. 3	conception du monde	conception de Dieu.

IIème VOLUME.

PACIFICATION DE L'INDE ET CONQUÊTE DU KACHEMIR.

QUATRIÈME SECTION:

Ier CHAPITRE.

Les Révoltes au Bengale: 1—45.

Akbar à l'âge mûr 1. Pacification de l'Inde 3. Caractère hétérogène des races 3. Diversités religieuses 4. La djazya 4. Akbar protège les Hindous; contre-coup de cette faveur sur les Musulmans 5. Accroîssement de la puissance impériale 6. Todar-Mal 6. Différence entre les mouvements réformateurs en Orient et en Europe 7. Charles-Quint et Akbar 7. Princes indiens et princes allemands 8. La puissance réelle d'Akbar, d'après une relation des Jésuites 8. Révoltes presque simultanées au Bengale, au Goudjrat et à Kaboul 9. Ferme attitude d'Akbar 9—10. La révolte du Bengale 10. Les chefs tchagataïs, qui a nt pris part à la conquête du Bengale, trop indépendants pour se plier à la politique centralisatrice d'Akbar 10. Prise de possession violente des djagirs au Bengale 10. Edits d'Akbar pour régulariser les devoirs des vassaux 11. sont considérés par les djagirdars comme un empiètement sur leurs droits 11—12. Conseil d'état en 1577, nomination de çoubadars 12. Réaction de l'Islam, s'appuyant sur ces restrictions à l'indépendance des chefs 13—14. — Akbar, par sa prudence, évite une guerre de religion 14. Todar-Mal est rappelé du Bengale 15. Son attitude 15. Intrigues à la cour 15. Mouzaffer-Khan-Tourbati, un strict Musulman, remplace Todar-Mal au Bengale 17. Hakim-Aboul Fath est nommé grand juge 17. Relations secrètes des émirs de l'Est avec le demi-frère d'Akbar 18. Rigueur du nouveau ministère provincial (de l'Intérieur) 18. Les Maramans indiens à la frontière de l'Orissa 19. Dureté de Chah-Mançour 19—20. Avertissements de Todar-Mal 20. Mouzaffer-Khan suit l'exemple de Mançour 20. Révolte des Qakchals 20. Akbar blâme la conduite de Mouzaffer, mais son firman arrive trop tard 21—23. Arab-Bahadour et Mohammed Maçoum le Kaboule sont à la tête de la rébellion 23. Perte de Garhi 24. Trahison dans l'armée impériale 24—23. Chamsouddin sauvé par le rebelle Maçoum 25. Mouzaf-

fer, assiégé à Tanda et mis à mort traîtreusement 27. Le cousin d'Akbar s'échappe avec le trésor de Mouzaffer 27. devient quelque temps rival de l'empereur 28. Mouzaffer III s'enfuit au Goudjrat 28. Préparatifs de Mirza Mohammed Hakim. 38—39. Pourquoi Akbar ne bouge pas 29. Todar-Mal commandant en chef au Bengale 31. Questions personnelles dans les luttes du Bengale 31. Todar-Mal garde l'expectative 32—33; à Monguir 33. Discorde au camp des rebelles 34. Ils se séparent 34—35. Todar-Mal bat Maçoum 35. Ses opérations 36. Il reçoit du renfort 36. Akbar se réconcilie avec son frère de lait 36—37. Arrêt des entreprises contre le Dekhan 37. Le Khan-i-Azam et Chahbaz Khan-Kambou envoyés au Bengale 38. Opérations militaires et révolte de Maçoum-Faranchoudi 38—39. L'attitude de Todar-Mal justifiée par Nizamouddin Ahmed 39. — Évènements d'Aoudh 41. Chahbaz-Khan à Maçoum 43. Jugement d'Aboul-Fazl sur la guerre. . Chahbaz prend Aoudh 43. Fuite des rebelles 43. Pacification progressive 44—45.

SECOND CHAPITRE.

LA RÉVOLTE DE MIRZA-MOHAMMED HAKIM A CABOUL. 46—61.

Mirza-Mohammed Hakim et son frère 46. Débuts de la révolte 46. Les chefs des armées ennemis se rencontrent à la chasse 48. Victoire des Impériaux 48—49. Akbar contre Caboul 49. Itinéraire 49. Exécution de Khradja-Chah-Mançour 52. Innocence d'Akbar 52—53. Opinion de Nigamouddin sur la fraude 53. Qoulidj-Khan-Vizir 53. Continuation des réformes de l'empire pendant la campagne 53. Anecdote relative a la statistique des professions 54. Rhogoan Das et son fils Konnoar Man-Singh tiennent contre Mohammed Hekan 55. Akbar sur l'Indus envoyés de Hakim 56. Réponse de l'empereur 56. Marche en avant. 57 Course à cheval de Nizamouddin 57. Bataille de Caboul 58. Akbar ne veut pas qu'Hakim s'enfuie auprès d'Abdoullah-Khan (de Touran) et le fait garder à vue 58—59. Retour 59. Todar-Mal devient vizir; entrée à Fathpour-Sikri 60. L'époque 60—61 Fondation d'Allahabad. 61.

TROISIÈME CHAPITRE.

DÉFAITE ET MORT DU PRÉTENDANT DU GOUDJRAT. 61—103.

Le soulèvement du Goudjrat n'est pas une révolution 61. Mouzaffer

dans le pays comme prétendant 63. Chihabouddin Ahmed-Khan gouverneur et Qoutbouddin commandant de Bahrontch 64. Le Jésuite de Goa les taxe de trahison 65. Itimad-Khan gouverneur 66. Le nouveau ministère provincial au Goudjrat 67. Akbar et la pierre marquée de l'empreinte du pied du Prophète 68. Sirohi assuré 68—69. Désertion à Ahmedabad; Itimad et Chihabouddin 69. Le dernier, suspect 70. Mouzaffer III à Ahmedabad, les Impériaux sont battus 71. Il reçoit du renfort de Cher-Khan Fouladi 72. Nizamouddin bat ce dernier 73. Qoutbouddin se bat mal et se retire dans la forteresse de Baroda 72. Pillage de Cambaye 73. Fouladi menace Pathan 73. Hardiesse de Nizamouddin 74. Baroda tombe, Qoutbouddin est tué par trahison: 75. Croyance à la fatalité 75. Mouzaffer trouve beaucoup d'argent dans le butin 76. Plan de campagne d'Akbar 76. Modifié par la chûte de Baroda 76. Opération de Mirza Abdourrahim fils de Baïram et de Nizamouddin 77. Victoire de Sarkitch 79. Attaque de front par les éléphants. 79. La faute du plan d'Akbar réparée 80—81. Mirza Abdourrahim général et poëte 81. Mouzaffer repoussé 82. Cambaye arraché aux impériaux 83. Défections dans l'armée 83. Abdourrahim ouvre la bataille décisive 83. Récit de Nizamouddin 84. La partie continentale du Goudjrat reprise 85. Ce que fait Akbar pendant ce temps là 85. Récompense du vainqueur 88. Le prétendant s'enfuit au pays de Surath et de Katiwar 90. Le pays 90. Talent insurrectionnel de Mouzaffer 93. Attitude des seigneurs locaux du Kathivar 94. Combats au Kathivar 94. Destinée de Raï-Singh 98. Le jeu du tchaougan 98—99. Nizamouddin poursuit la petite guerre contre Mouzaffer 100. Mort de Mouzaffer 101.

QUATRIÈME CHAPITRE.

MORT DE MIRZA MOHAMMED-AKBAR SUR LES RIVES DE L'INDUS

103—123.

Le Khan-Khanan Mirza Abdourrahim appelé à la cour 103. Plan de campagne contre le Dekhan 103. Mort de Hakim 104. Akbar marche contre le Pendjab 104. Ses motifs 105. Abdoullah-Khan, le prince du Touran 106. *Si vis pacem para bellum* 107. Lutte et destinée des Timourides Mirza Soulaïman et Charouch-Mirza du Badakhan 108. Signification historique de ces épisodes 109—113 Tension entre le Touran et l'Hindoustan 113. Prélude de la conquête ultérieure du Dekhan 116.

Malgré les pertes au Sud, Akbar marche au N. O. à cause du péril touranien 117. Itinéraire 118. Visite de l'impératrice-mère à son fils à Rohtas, et ses motifs supposés 119. Kounvar-Man-Singh combat l'influence du parti Touranien à Caboul 121. On amène devant Akbar les fils de Mohammed Hakim 122. Débuts de la guerre contre les Beloutchis, contre Kachmir et les Afghans 122. La déploiement grandiose des forces est une démonstration vis à vis du Touran 122—123.

CINQUIÈME CHAPITRE.

LES RAUCHANIS. 123—152.

La fermentation politico-religieuse chez les Pachtous fait craindre une intervention des Touraniens 123. La secte des Rauchanis 123. Akbar et Bayazid considérés comme fondateurs de religion 124. Les habitants de l'Afghanistan 125. La vie et la doctrine de Bayazid 126. Il entreprend des razzias 146. est fait prisonnier à Caboul 146; élargi 147. recrute des adhérents dans les montagnes du Tirah; prêche la guerre sainte, comme Mahdi 147. Son terrorisme 148. Son échec et sa mort devant Kaboul 147. Son fils Omar lui succède. 149. entre en lutte avec les Yousafzaïs 153. Le fils cadet de Bayazid, Djelal-Ouddin à leur tête 150. se fait proclamer padichah 151.

SIXIÈME CHAPITRE.

LA GUERRE DES AFGHANS 152—168.

Pays-bas et haut-plateau en Afghanistan 152—153. Zaïn-Khan-Koka ouvre la campagne 134. Akbar lui envoie une seconde armée sous le commandement des incapables généraux Saïd-Khan-Gakhar, Hakim-Aboul Fath et Radja-Bir-Bah 155. Les armées réunies s'avancent dans les montagnes 156. Conflit des généraux avec Zaïn-Khan-Koka 157. Pertes 158—159. La grave défaite dans le défilé de Karagar 161, Akbar en reçoit la nouvelle 163. La consolation de la mort de Bir-Bal 163. Zaïn-Khan et Hakim reviennent 163. Todar-Mal est nommé commandant en chef 164. termine glorieusement la guerre 168. Contre-coups au Touran 165. Un noble fugitif du Touran et l'ambassadeur d'Abdoullah-Khan témoins de la victoire de Todar-Mal, dans la passe de Kaïber 168. L'ambassadeur au camp d'Akbar 166.

SEPTIÈME CHAPITRE.

PRÉLIMINAIRES DE LA CONQUÊTE DE KACHEMIR. 168—188.

Akbar retient l'envoyé du Touran pour lui donner le spectacle de la conquête de Kachmir 168. Historique du pays, jusqu'au refus de Yousouf Chah de rendre hommage à Akbar 169—170. Charouch dirigé contre Kachmir 171. Situation pénible de l'armée dans la montagne 172. On proclame roi Yakoub, fils de Yousouf 173. Yousouf négocie avec l'empereur. Calcul d'Akbar pour faire impression sur l'ambassadeur touranien 175. L'intérêt de l'empereur pour les questions d'artillerie 176. Akbar revient en arrière 177. Bhagvan Das devient fou 177. Todar-Mal et le plan d'occupation du Kachmir 177—178. Qasim-Khan contre le roi Yakoub 178. L'envoyé d'Abdoullah-Khan congédié 179. Lettre d'Akbar à Abdoullah-Khan 179—180. Inondations 180—181. Yakoub prend le titre d'Ismaïl Chah, et Chams Tchak se met à la tête de l'opposition 181. Marche en avant des impériaux 182. Combats dans la montagne 182—183. Désarroi des Kachmiriens 183. Charouch-Mirza repousse les offres de paix 184. Ancienne prédiction 184—185. Victoire de Srinagar 185—186. Akbar renforce les troupes 186. Escarmouches 187. Achèvement de la conquête 187.

HUITIÈME CHAPITRE.

1ère CAMPAGNE D'AKBAR DANS LE KACHMIR. 188—198.

La politique touranienne d'Akbar 188. Répression de nouvelles révoltes dans l'Afghanistan 189. Akbar marie son fils Mourad 190. Attentat contre la vie de Todar-Mal 191. Akbar résolu de partir pour le Kachmir 191. Marche triomphale à travers ce beau pays 191. Yakoub fait sa soumission à l'empereur 194. Monuments d'Akbar au Kachmir 195. Retour 195. Mort de Fathoullah-Chirazi 195. Mort d'Aboul-Fath 196. Akbar reçoit à Caboul un envoyé d'Abdoullah-Khan 196. Mort de Todar 197. Mohammed Zaman prétendant du Badakhan 197. Akbar encourage le traître pour tenir en échec Abdoullah-Khan 198. Mort de Bhagvan Das 198.

NEUVIÈME CHAPITRE.

IIème CAMPAGNE D'AKBAR DANS LE KACHMIR. 199—213.

Lahore devient résidence impériale 199. Akbar s'accorde un second voyage au Kachmir 199. Des agitations imprévues lui font hâter sa marche 200. On envoie à l'empereur la tête du rebelle Yadgar 200. Akbar à Srinagar 201. Il serait volontiers demeuré la-bas l'hiver 202. renonce à son projet par égard pour sa suite 202. La tour du lac Zaïmlauka. 302. La neige 203 De retour à Lahore 203. Fin de la lutte au Goudjrat 203—204. Mort de Mouzaffer 305. Abdoullah-Khan est trop heureux qu'Akbar ne conclue pas d'alliance avec Chah-Abbas, roi de Perse 205. Relations avec le Touran 206. L'empire d'Akbar pacifié 206. Lettre d'Akbar à Abdoullah-Khan 206. Lettre de l'empereur au roi de Portugal pour lui demander une Bible 213.

DIXIÈME CHAPITRE.

L'EMPEREUR ET SA COUR. 213—274.

On peut voir par ses rapports avec son entourage à quel point Akbar s'identifiait avec Dieu 213. La controverse sur la divinité du Christ 214. L'empereur et les Jésuites 214. Akbar considère tous les fondateurs de religion comme des rayonnements de la divinité 217. Pouvoir miraculeux attribué aux rois de droit divin en Europe 218. Croyance d'Akbar à une illumination merveilleuse par la grâce de Dieu 218. La noblesse d'âme 218. L'empereur impassible au milieu d'un entourage enivré de passions 239. Permission d'user de vin, de viande de porc 219. Défense de manger de la vache 220. L'eau du Gange 231. Purification de l'eau 221. Consommation de glace; prix de transport 221. Akbar travaille avec zèle depuis la prière du matin 223. Commence le matin, pour n'achever que l'après-modii les affaires d'Etat 223. Heures de récréation le soir; poésie et science 223. Traduction d'ouvrages sanskrits 224. Classement de la bibliothèque d'Akbar 223. Ombres et faiblesses 226. Lectures à la cour 226. Passion de cet illettré pour la belle écriture et la peinture européenne 227. Extérieur d'Akbar 227 Affection pour sa mère 228. Naissance de ses fils 229. Soins pris pour leur développement spirituel 230. Le rêve d'une religion universelle, mais sans

confession de foi 231. Les femmes d'Akbar 231. Actes du culte indien au Harem 232. Aboul-Fazl et l'autel du feu 232. Administration du sérail 233. Jeux 234. Vol de pigeons 234. Parfums 235. Candélabres artistiques 236. Culte de la lumière 236. Tentes de gala en guise de palais 237. Salle d'audience 239. Manufacture de tapis; lampe céleste 239. Moyens de transport et bêtes de somme pour ces tentes-palais 240. Akbar sur son trône 240. Etiquette 241. Formules de salut 241—242. Tableaux du Wigaya 243. Akbar et le lampiste endormi 243. Asad Bey prend son service de chambellan 244. rapporte de Bidjapour du tabac et une pipe 244. Discussion à propos du tabac 245. La première et la dernière pipe d'Akbar 247. Asad met l'usage de fumer à la mode 247. Contraste des deux scènes 248. Double nature d'Akbar 248. L'empereur, sobre pour lui-même, fait soigner la cuisine de la cour 249. Ses abstinences 250. Aboul-Fazl, à la fois premier ministre et chef du département culinaire 249. Une recette de lui 249. Akbar montre la simplicité du costume des soufis, au milieu du luxe indien 250. Vêtu à l'européenne 250. La fête du pesage 251. L'anniversaire de naissance 251. Autres fêtes 252. Le bazar à la cour 252. Akbar relève l'industrie du tissage 252—253. Coiffures 254. Jours consacrés 255. Les flatteries à la cour et leur contre-coup sur la divinisation d'Akbar 236. Sa nécessité politique 257. Costume soufique 259. L'amour du travail est le bon génie de l'empereur 259. Son intérêt pour les questions de tir 259. L'élevage des éléphants 261—262. La cavalerie 260—261. Les chameaux 263. Les mulets 264. La marine 365. La navigation fluviale et les prix de transport 266. La voiture-moulin et les inventions d'Akbar 266--267. De petits jeux tiennent l'homme éveillé dans le dieu Akbar 267. Son premier plaisir de chasse 267. La chasse au tigre 268. La chasse au faucon et au léopard 268. Akbar préfère la chasse isolée à la chasse à courre 270. Une chasse à l'âne sauvage 270. Akbar comparé aux chasseurs princiers d'Europe 271. Influence sur le caractère d'Akbar 273. Motifs supérieurs 273—274.

CINQUIÈME SECTION;

L'empereur à l'apogée de sa puissance.

PREMIER CHAPITRE.

CONQUÊTE DU DEKHAN, RÉVOLTE DE SELIM ET MORT D'AKBAR. 275—400.

Les royaumes du Dekhan et les préliminaires de leur annexion. 275-297. Sunnites et Chiites dans le Dekhan 275. Conquêtes musulmanes au Sud de l'Inde 276. Arabes, Abyssins, Persans 277. La cour des Bahmanis à Koulbarga 277. Hafiz 277. Timour 278. Fondation des royaumes de Bidjapour, Ahmednagar, Bider et Golconde 279. Victoire des Musulmans sur le radja de Bidjanagar 279. Les trois dynasties 280. Le haut-plateau du Khandech 280. Le radja Ali-Khan, vassal d'Akbar 280. Solution du conflit avec Akbar 281. Les dissensions de la dynastie des Nizam-chah 281. Ferichta 282. Bourhan et Akbar 283. Victoire de Djamal-Khan à Darasan 284. Défaite de Djamal, des Mahdistes du Bourhan et du radja Ali-Khan 284. Bourhan fait emprisonner son fils Ismaïl-Nizam-Çhah 285. interdit le culte du Mahdi sous peine de mort 285. Conflits avec les états voisins 286. Akbar veut exiger l'hommage du Dekhan, et s'assure, par une mission de Faïzi, du concours du radja Ali-Khan 286. La politique de Bourhan, 1591—92 et l'immoralité au Dekhan 287. Les Portugais 292. Aveuglement de Bourhan 293. Préparatifs d'Akbar (1590—1592) et vues d'avenir pour ses fils 393. Le prince Mourad investi du fief du Goudjrat 294. Avancement de Charouch-Mirza dans le Malva 296. Le prince Danial nommé général en chef de l'armée du Sud 296. Le Khan-Khanan Mirza Abdourrahim organise l'armée, après le rappel du prince Danial 296—297.

DEUXIÈME CHAPITRE.

LE DEKHAN PERD SON INDÉPENDANCE. 297—347.

Anarchie des Etats dekhaniens en comparaison du gouvernement d'Akbar 298—301. Les derniers jours de l'indépendance du Dekhan jusqu'à l'attaque d'Akbar 302—307. Myan-Mandjou appellé Mourad au

secours contre Ichlaç-Khan 307. Il remporte la victoire, ses regrets tardifs 308. Mourad et le Khan-Khanan aux portes d'Ahmednagar 308. Myan recherche le concours des Adil-Chahis 308. Belle défense d'Ahmednagar par la reine Tchand-Bibi 308. Chahbaz autorise le pillage 309. Le contre-ordre de Mourad arrive trop tard; Commencement de la mésintelligence entre le Khan-Khanan et le prince Mourad 309. Daoulat-Khan-Lodi bat Ichlaç 310. Nahang-Khan cherche à débloquer Ahmednagar 311. Les troupes sont battues, mais il pénètre dans la place-forte 311. La défaite provoque des armements dans le Bidjapour 311. Les Dekhaniens hostiles se réunissent sous la conduite de Souhaïl-Khan 312. Ils ont pour allié le caractère emporté du prince Mourad, adonné à l'ivresse; les dissentiments de ce dernier avec le Khan-Khanan 312. La reine Tchand avertie des mines des assiégeants 313. Une seule éclate 313. L'héroïne indienne repousse l'assaut de Mourad 314. La mésintelligence de Mourad avec le Khan-Khanan est cause de la longue résistance d'Ahmednagar 315. Négociations avec Tchand et retraite des impériaux 316. Nouvelles dissensions entre Myan-Mandjou et Nahang 316. Tchand délivre d'eux le pays, grâce au secours de Bidjapour 316. Elle choisit pour premier ministre Mohammed-Khan 317. Celui-ci accapare tout le pouvoir et devient hostile à la reine; Tchand réclame de nouveau du secours à Bidjapour; Mohammed-Khan anéanti 318. Nahang le remplace 318. Attaque des impériaux du Birar 320. Récit de Férichta 319. Souhaïl-Khan concentre les armées des trois royaumes pour la defense 320. Mourad tient un conseil de guerre 321. Grande bataille du Godaveri 321. Mort du radja Ali-Khan 321. Souhaïl victorieux à une aile 322. Le Khan-Khanan à l'autre 323. Les deux vainqueurs se heurtent d'une façon imprévue; lutte effroyable pendant la nuit 324. Mort de Souhaïl et victoire du Khan-Khanan 324. La mort d'Abdoullah-Khan modifie la situation politique 325. Akbard reçoit des rapports sur les relations d'Abdoullah avec ses fils 326. Mort d'Abdoullah 326. Akbar reporte sa résidence de Lahore à Agra 327. Differends entre Mourad et le Khan-Khanan 328. Ce dernier en disgrâce 329. Disposition de l'empereur et attitude de ses fils 330. Mission d'Aboul-Fazl et mort de Mourad 330—331. Attitude hostile du nouveau seigneur du Khandech 331. Dédoublement des opérations au Dekhan 331. Guerre du Nord contre Asir; guerre du Sud contre Ahmednagar 331. Négociations d'Akbar avec Bahadour au Khandech 332. L'empereur souhaite la paix au Nord 333.

Commencement de la double guerre 334. Farid et Aboul-Fazl contre Asir 334. Description de cette place-forte 333. Difficultés du siège et rapport d'état-major à l'empereur 338. Farid et Bahadour 339. Aboul-Fazl à l'empereur 339. Ouverture du siège 339. Feu de la place. Les travaux de siège poussés vigoureusement 339. La mère de Bahadour auprès d'Akbar 341. Le fort Malgarh pris par trahison 342. La peste dans la place fait croire au pouvoir magique d'Akbar 343. Épuisement de la résistance 344. Les combats autour d'Ahmednagar 344. Tchand s'aperçoit que Nahang veut l'écarter 344. Royalistes et rebelles 345. Perte des impériaux en combattant Nahang 345. Le Khan-Khanan, réconcilié avec Akbar, et uni au prince Danial, s'avance contre Ahmednagar à la tête d'une nouvelle armée 345. Tchand Bibi est assassinée 346. Prise d'Ahmednagar 346. Après cette victoire, Akbar entre à Asir et prend le titre d'empereur du Dekhan 347.

TROISIÈME CHAPITRE.

RÉVOLTE DE SELIM ET MORT D'ABOUL-FAZL 347—383.

Le triomphe d'Akbar à Agra sert en même temps de démonstration contre des velléités de révolutions 347. Akbar considéré comme père; caractère de ses fils 348—349. Selim tiré des délices d'Allahabad et envoyé à Adjnir pour combattre Amra, fils du rana Pertab 343. Légende de la prédiction de Pertab 354. Espérances d'Akbar pour Selim 355. déçues par le caractère de ce dernier 355. Selim aspire à se rendre indépendant dans le Pendjab 356. La politique de son beau-père Man-Singh 357. Selim, suivant son conseil, part pour le Bengale 358. Selim devant Agra 359. Man Singh et Akbar 359. Selim et sa grand'mère 359. Selim se fait proclamer empereur et rêve de grandeurs 360. Akbar, sans paraître se soucier de lui, fait combattre avec succès d'autres rebelles 361. Correspondance de Selim avec son père 361. Akbar ignore la révolte et nomme Selim vice-roi du Bengale 362. Récompense du fidèle radja Man-Singh 362. Politique de clémence suivie par Akbar 363. Ambition de Selim, qui se rapproche des oulemas; Confession de foi d'Aboul Fazl 364. Brouille entre lui et Selim 365. Obscurité des sources 365—368. Selim, compromis par Aboul-Fazl, provoque Nar-Singh-Deo à l'assassinat 369. Voyage d'Aboul-Fazl à Ahmednagar pour apaiser le

Dekhan 370—371. Route périlleuse 371—372. Récit d'Asad 373. Aboul-Fazl Sirondj 373. Embuscade et meurtre 374—376. Le meurtrier devant sa victime 377. Appréciation d'Aboul-Fazl 378. Akbar reçoit la nouvelle 379. Nar-Singh échappe aux vengeurs 380. Critique du récit d'Asad; y a-t-il eu complicité? 381—382. Asad a raison 382. Asad et Aboul-Fazl 383.

QUATRIÈME CHAPITRE.

FIN D'AKBAR. 383—400.

Akbar isolé 384. La santé ébranlée 384. Selim et Danial 384. Danial meurt d'ivrognerie 386. La balance d'Akbar penche du côté de Selim; rôle de Khosro 388. La situation 389. Akbar revoit Selim 390. Présents de Selim à son père; il rentre en qualité de roi à Allahabad et s'adonne à la boisson 391. Akbar veut aller le trouver; mais est retenu par la mort de sa mère 392. Selim et Akbar; combat symboliqne entre les éléphants de Selim et de Khosro 392—393. Selim et Khosro 393. Akbar tombe malade 394. est à la mort 395. Conjuration en faveur de Khosro contre Selim 396. Selim sauvé par Mir-Zyaoulmoulk 398. Proclamé empereur 399. Fuite de Khosro 400. Selim au lit de mort d'Akbar 400.

VISITE AU TOMBEAU D'AKBAR. 401.

Akbar et son mausolée 401. Visite du prince Frédéric Auguste de Schleswig-Holstein au tombeau d'Akbar 401.

Errata du IIème Volume.

Pages:	Au lieu de:	Lizes:
2, l. 10	admiratoin	admiration
4, l. 6	concentré	homogène.
6, l. 3	Akbar-Namah	Akbar-Nameh.
12, l. 12	Monzaffez	Mouzaffer.
14, l. 14	l'omnipotence de	l'omnipotence du
14, l. 15	Makhdoumoul-Moulk	Makhdoum-oul-Moulk.
19, l. 1	sayourghales	sayourghals.
21, l. 7	désopprouvé	désapprouvé.
23, l. 15	incendié	incendie.
30, l. 2	impériale	impérial.
33, l. 11	Moungir	Monguir.
34, l. 16	aussiôt	aussitôt.
35, l. 7	Dèsque	Dès que.
41, l. 6	les les fugitifs	les fugitifs.
62, l. 6	Mervar	Maivar.
97, l. 9	yogis	yoguis.
120, l. 2	aisaient	faisaient.
138, l. 15	contemplir	contempler.
152, l. 4	Atok	Atak.
156, l. 14	mais	à savoir.
161, l. 7	Biz-Bal	Bir-Bar.
186, l. 7	joncs	roseaux.
202, l. 2	examini	examiné.
206, l. 14	soulaivement	soulèvement.
216, l. 12	fasaient	faisaient.
220, l. 4	socrés	sacrés.
234, l. 9	jeu d'échec	jeu d'échecs.
237, l. 9	où	dont.
250, l. 1	courtume	coutume.
267, l. 7	presoue	presque.
266, l. 12	pensait	prenait.
271, l. 16	moins pourtant par	moins par.
276, l. 1	ou	on.

Pages:	Au lieu de:	Lizes:
283, l. 9	mansolée	mausolée.
296, l. 8	pour	sur.
303, l. 1	Adil Chalss	Adil Chah.
305, l. 1	anquel	auquel.
328, l. 13	anquel	auquel.
338, l. 4	Quarabeq	Quarabeg.
344, l. 9	ou prédécesseur	son prédécesseur.
347, l. 16	nouyeau	nouveau.
350, l. 5	Khoscra	Khosro.
360, l. 15	re nouvelée	renouvelée.
360, l. 14	boune schances	bonnes chances.
365, l. 5	Vêtemet	vêtement.
374, l. 10	Quand le Navab	Quand Navab.
375, l. 2	Sinudj	Siroudj.
381, l. 13	J'était	J'étais.
381, l. 13	trouvait	trouvais.
385, l. 13	qnestion	question.
399, l. 6	Mourtaga	Mourtaza.

1965

DS
461
.3
N614

Noer, Friedrich Christian
Karl August, graf von
L'empereur Akbar

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 05 14 13 010 4